

SAMUEL RICHARDSON

DU MÊME AUTEUR

A LA LIBRAIRIE ACADEMIQUE PERRIN ET C^{ie}

John Bull a la découverte de son île 1 vol in-16

La Vie et les aventures étranges et surprenantes de Daniel De Foe 1 vol in-16

W Somerset Maugham et ses romans 1 vol in-16

CHEZ D'AUTRES EDITEURS

Daniel De Foe et ses romans 3 vol in-8° (Paris, Les Presses Universitaires)

Petit manuel de Philologie anglaise 3 vol in-16 (Paris, Didier)

Robinson Crusoe examin'd and criticis'd 1 vol in-8° (Londres, Dent)

The Life and Strange Surprizing Adventures of Daniel De Foe
1 vol in-8° (Macaulay, New-York, et Stanley Paul, Londres)

EN PREPARATION .

Les romans de Samuel Richardson (Perrin et C^{ie})

Littérature Anglaise (Collection Armand Colin)

PAUL DOTTIN

SAMUEL RICHARDSON

1689-1761

IMPRIMEUR DE LONDRES

AUTEUR DE *PAMELA*, *CLARISSE* ET *GRANDISON*

PARIS

LIBRAIRIE ACADEMIQUE

PERRIN ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

AVERTISSEMENT

On ne trouvera dans ce volume qu'une biographie de Richardson, mais nous avons adopté, comme en de précédents ouvrages, la méthode de reconstruction : c'est-à-dire que, nous appuyant sur des documents pour la plupart inédits, nous avons tenté de reconstituer tout ce que Richardson a vu, pensé, senti, dit ou entendu dire. Nous avons donc réservé pour un prochain volume toute la critique littéraire de l'œuvre, ainsi que les questions de littérature comparée

Nous avons été puissamment aidé dans notre tâche, que rendait souvent pénible l'extrême multiplicité des détails, par de très nombreux collègues de France, d'Angleterre et d'Allemagne. Qu'ils nous excusent de ne pouvoir ici, faute de place, les remercier individuellement. Mais nous ne saurions passer sous silence les noms de M. Bellessort, qui nous a donné l'idée de ce travail, et de Miss Marjorie Johnston, qui n'a jamais reculé devant les plus fastidieuses vérifications

SAMUEL RICHARDSON

INTRODUCTION

AUX ÉTUDES RICHARDSONIENNES

« I will lay a wager that I shall be
accused of gross personality for showing
him up »

THACKERAY

Richardson est un mystère

Regardez-le tel que Highmore l'a peint : une grosse face de pleine lune, rose comme du porc frais, — des petits yeux bleus qui proclament « Mais oui, c'est bien moi ! je comprends que vous soyez ébloui par la vue d'un homme aussi illustre ! » La main droite dans l'entournure du gilet indique que tout va bien dans le monde : le papier que tient la main gauche n'est-il pas un ordre de banque disant : « Payez à M. Samuel Richardson, de Salisbury Court, la somme de dix mille livres sterling ? » Les gros livres à demi recouverts d'une draperie ne sont-ils pas des registres de commerce ? Quant au tableau du fond, qui représente le beau Sir Roger Bradshaigh, la noble Lady Bradshaigh et la biche Fanny dans leur parc, devant le château ancestral de Haigh, n'est-il pas une marque de la faveur et de l'estime accordées par d'aristocratiques et généreux patrons au fournisseur ponctuel ou au vieux serviteur dévoué ? Si nous écrivions au bas : « Portrait de Samuel Richardson, boucher retraité, ancien fournisseur

de la Cour et de Lady Bradshaigh », qui donc soupçonnerait la supercherie ?

Prenez maintenant l'édition de *Clarisse Harlowe* que, en plein romantisme, Bry aîné a publiée à Paris. A la première page, une fille désespérée, bras tendus et mains jointes, se traîne vers une porte qu'un frère cruel ferme à clef évidemment, elle implore des parents impitoyables. Cependant que par derrière ses deux oncles se desolent, l'un pleure à gros sanglots, et l'autre, pour ne pas pleurer, se cramponne au dos d'un fauteuil. A la dernière page, c'est encore plus émouvant : devant un cercueil, des gens agenouillés prient ou lèvent vers le ciel des yeux tragiques ou douloureux, d'autres se tordent de désespoir, et une vieille mère, cassée par le chagrin, chancelle, retenue par un gentilhomme dont le visage est contracté par la souffrance.

Quel rapport ceci a-t-il avec cela ? Comment ceci peut-il s'expliquer par cela ?

Ce livre tente de soulever le voile. Il tente aussi de ramener à Richardson les lecteurs qui l'ont injustement délaissé, et de ruiner la conspiration du silence ou du dégoût.

Rehabilitons Richardson

En face de la corruption aristocratique de son siècle, il a dressé les vertus de la bourgeoisie méprisée. Pendant qu'à l'office on lisait De Foe, au salon on se délassait des fatigues de la journée en se plongeant dans la grande trilogie des romans richardsoniens. *Pamela*, ou une page de la vie des humbles, — *Clarisse* ou le drame de la classe moyenne, — *Grandison* ou le manuel de la classe aristocratique.

— Mais le roman moralisateur est insupportable ! La Vertu ne nous intéresse plus en plein vingtième siècle ! Pas plus celle des femmes que la Vertu tout court !

— Certes, certes, Richardson est un auteur moral, et en cela il est bien anglais . c'est même pour cela qu'il a conquis ses compatriotes Car, disait Edmund Gosse, « les réflexions morales, surtout si elles sont amenées avec un air poli et solennel, sont au public britannique ce que les carottes sont aux ânes on ne peut leur résister, l'auditoire se précipite ! » Mais, ô lecteur moderne, ne feignez-vous point parfois de vous passionner pour des livres de pure philosophie ? Or, écoutez Millevoye « Un bon roman vaut mieux qu'un traité de morale »

La vertu des femmes ne présente plus d'intérêt, dites-vous ? Alors pourquoi parlez-vous sans cesse de féminisme, de suffragettes et de traité des blanches ? Richardson est le grand historien de la guerre des sexes guerre entre Pamela et Monsieur B ., guerre entre Clarisse et Lovelace . N'a-t-il pas été bon prophète en donnant, sauf cas rares et exceptionnels, la victoire complète au sexe dit « faible » ? N'a-t-il pas prévu que le règne de la femme s'établirait lentement, mais sûrement, dans les siècles à venir ?

Respectons les ancêtres. Admirons les prophètes Reha-bilitons Richardson

— Soit, mais, comme vous le dites vous-même, c'est un ancêtre Il est bien vieilli, bien archaïque, bien démodé. D'une taupinière, il fait une montagne, il se complait trop aux subtilités psychologiques, il ne nous fait grâce d'aucune des complexités de l'existence. Et puis, le monde qu'il nous décrit est si loin de nous qu'il est impossible de s'intéresser à ces histoires de rapt en carrosse.

— Vraiment ? Alors pourquoi lire Proust le subtil ? Pourquoi prôner Joyce le complexe ? Et n'éprouvez-vous pas un plaisir particulier à sentir le parfum des choses mortes et passées ?

Croyez-vous que si vous supprimiez les carrosses, les châteaux, les hanaps et les bals masqués, il resterait quoi que ce soit des sujets traités par Richardson ? Vous imaginez-vous Pamela à la mode de 1930 « Bas les pattes ! ou alors un manteau de petit-gris et une Renault confortable ! » Et Lovelace « Venez donc, ma chère, puisque vos parents vous ennuiant, mon avion est dans la prairie près de l'usine, je vous emmène dans ma garçonnière, si cela vous amuse, nous pourrions ensuite aller à la mairie, quand nous en aurons assez, nous pourrions toujours divorcer ! » Si vous modernisez Richardson, il ne reste rien. c'est le parfum du passé qu'il nous est doux de sentir. L'odeur de renferme, même l'odeur de moisi, vaut mieux que l'odeur d'essence. Pour l'amour du passé, souffrez qu'on vous embrasse !

— Monsieur le biographe, tout cela est bel et bien, mais je ne saurais aimer votre Richardson. D'abord je déteste la sentimentalité ces gens qui pleurnichent d'attendrissement me font bâiller d'ennui, ces héros qui étudient topographiquement le chemin du cœur de leur belle m'exaspèrent, cet imprimeur de Londres, bedonnant et bas sur pattes, me semble avoir surtout écrit pour les vieilles filles zoophiles ou les concierges à qui les potations répétées confèrent une grande capacité d'émotion. Il n'a pas le moindre sens de l'humour, et j'aime l'humour. Il a méchamment sali son rival Fielding, esprit mâle, le seul écrivain du XVIII^e siècle qui ait su construire un roman !

— Distinguons, distinguons ! De quoi s'agit-il ? D'abord, Richardson n'a pas été le seul romancier de son temps à faire la guerre à Fielding : Smollett, auquel vous ne refuserez pas un talent viril et réaliste, a été encore plus cruel. Votre Fielding est très loin de la vie. C'est une

horloge pneumatique trop bien réglée pas un personnage qui ne serve à l'intrigue, pas un geste qui n'ait d'incalculables conséquences Résultat on ne retient guère de *Tom Jones* que le seul épisode fantaisiste, le seul qui ne contribue en rien à la bonne marche du livre, celui de l'Homme Noir Et d'un

Je vous accorde que Richardson manque d'humour, surtout quand on le compare à son rival Mais qui vous empêche, vous moderne, de le lire avec votre sens aigu de l'humour ? Et puis, vraiment, avez-vous un tel besoin de rire ? Cela vous agace de voir les héros de Richardson ressasser les menus incidents de leur existence terre-à-terre et pot-au-feu ? Alors, ne vous êtes-vous jamais intéressé au *Diary* de Pepys ? Et vous-même ? Que celui qui n'a jamais eu la tentation d'écrire le journal de sa propre vie jette à Richardson la première pierre !

Cela vous exaspère de voir des gens inlassablement analyser leurs propres pensées ? N'est-il donc pas *fashionable* de s'extasier devant les subtilités de Stendhal ? N'oubliez pas que Stendhal avait lu *Grandison* « en fondant en larmes de tendresse », et que dans sa bibliothèque de Civita-Vecchia, *Clarisse* et *Grandison* figuraient en bonne place ! Cela ne vous amuse-t-il pas de faire un voyage au Pays du Cœur, guidé par cet excellent Richardson qui, à votre intention, a dressé de si belles cartes ? — Tenez ! Nous allons prendre la grand'route de la Respectabilité Elle est monotone ! — Tournons à droite dans ce joli chemin Horreur ! C'est le chemin de l'Amour Coupable. Retournons sur nos pas Qu'indique la carte ? Un peu plus loin, l'Avenue de la Chasteté Si nous savons éviter les tentations fleuries des sentiers d'Impudeur, de Flatterie et de Coquetterie, qui mènent à l'étang de Flirt et à l'abîme souterrain de Viol, nous arriverons tout

droit au Temple de Mariage. N'est-ce pas une belle promenade, même si le but manque de pittoresque ?

Le sentiment ? Ah ! le sentiment ! Certes, littérature sentimentale et vie moderne sont choses incompatibles. Et pourtant. Ecoutez plutôt :

Bienheureux celui qui rira de la mort de Clarisse car il deviendra un des puissants du monde. Mais il ne connaîtra pas l'apaisement des larmes.

Bienheureux celui qui applaudira aux crimes de Lovelace car il ignorera le scrupule. Mais il ne pourra jamais tuer le remords.

Bienheureux celui qui déplorera le triomphe de Pamela car il évitera d'avoir charge d'âmes. Mais sa vie ne sera point entourée de tendresse.

Bienheureux celui qui encouragera M. B. car il saura tout écraser pour arriver au but. Mais il ne saura pas se maîtriser soi-même.

Bienheureux qui verra sans pleurer la folie de Clémentine car il ne perdra pas son temps à compatir aux douleurs d'autrui. Mais ne consolant pas, il ne sera jamais consolé.

Bienheureux qui se moquera des bontés de Sir Charles car il ne s'embarrassera pas de charités à distribuer. Mais ne donnant pas, il ne lui sera jamais donné.

Bienheureux celui qui dénigrera les œuvres de Richardson car il aura le cœur dur. Mais il ne connaîtra pas l'amour.

Bienheureux celui qui ridiculiserait Richardson : car il ne sera pas pris pour un naïf. Mais il ignorera les joies de l'amitié.

En vérité, je vous le dis : « il faut réhabiliter Richardson ! »

— « Oui, mais chacun sait que pour les besoins de sa cause, le diable cite à merveille les textes sacrés. Or,

voici l'objection irrefutable : voudrions-nous lire Richardson que nous n'en aurions pas le temps ! Sa prolixité est insupportable. Donnez-nous un abrégé de la longueur d'un roman moderne, d'un format commode, à mettre dans la poche, pour le chemin de fer, l'auto ou l'avion »

— « Contresens ! Impossibilité ! D'abord la vie, même la vie moderne, peut donner des loisirs forcés : cas de convalescence, ou long voyage en palanquin dans quelque région insipide de l'Extrême-Orient. On est alors heureux d'avoir un roman qui dure longtemps ! Tenez, une anecdote ! Nous avons trouvé dans l'arrière-boutique d'un libraire parisien une édition populaire de *Clarisse* qui contenait, à la dernière page, une marque de papier jauni laissée par le dernier lecteur. C'était un fragment de faire-part de décès où l'on distinguait encore les mots « Sacrements de l'Eglise ». lundi 9 janvier 1871 Paris. » Richardson est bien une lecture de siège. Et est-ce que tu sais ce que tu deviendras ?

Quant à abréger, l'idée est bouffonne. Que deviendrait la crédibilité ? Arrière, gens presses, ne lisez pas ce livre ! Voici pour vous un résumé en style ultra-moderne des trois romans de Richardson

PAMELA — Lettre 1. *Pamela à ses parents* Chers parents, mon jeune maître est bien bon, mais il voudrait bien me prendre mon honneur. . J'ai envie de m'en aller.

Lettre 2. — *Les vieux Andrews à Pamela*. Chère fille, reste si tu peux, car les places sont difficiles à trouver en ce moment. Mais surtout garde ta vertu

Lettre 3 — *Pamela à ses parents* Mon jeune maître me fait enfermer dans son château de Lincoln, mais je tiens bon pour ma vertu.

Lettre 4. — *Pamela à ses parents* Il s'est décidé à

m'épouser Je suis Madame B .. et j'aurai un carrosse
Lettre 5. — *Les vieux Andrews à Pamela* Vertu
recompensee ! Alleluia !

CLARISSE — 1^{er} monologue *Clarisse seule* Non, je n'épouserai pas ce répugnant Solmes Et comme je ne sais comment me délivrer de cet odieux personnage, le favori de mes parents, je vais accepter le rendez-vous de Lovelace (*Elle sort*)

2^e monologue. *Lovelace seul* Victoire, mes machinations ont réussi ! J'ai pu entraîner Clarisse, et ou cela ! Chez la mere Sinclair, parmi ses nymphes ! Elle est a moi Je l'épouserai peut-être, et seulement lorsque j'aurai éprouvé sa vertu (*Il sort avec un ricanement satanique*)

3^e monologue — *Clarisse seule* Mes craintes n'étaient point vaines Il en veut à ma vertu J'ai pu m'enfuir à Hampstead Abandonnée de tous les miens, j'irai finir n'importe où ma lamentable vie . Mais quel est cet homme ? O terreur, c'est Lovelace ! (*Elle s'évanouit*)

4^e monologue. — *Clarisse seule* Ah ! misère ! Dans la nuit éternelle emportée sans retour ! O honte ! O malédiction sur le vil séducteur ! O femmes infâmes ! O maison maudite ! Jamais désormais je ne t'épouserai, Lovelace , crois-tu que je donnerai à tes nobles tantes une nièce souillée, tirée d'un lupanar de Londres ? (*Elle s'enfuit.*)

5^e monologue. — *Clarisse seule.* J'ai encore réussi à m'échapper Je pourrai mourir en paix. Paix relative, puisque ma famille me renie. Mais paix au moins avec Dieu Paix avec les hommes de bonne volonté. Ah ! Jésus ! (*Elle meurt.*)

Voix de Richardson dans la coulisse : Voilà les lettres

de pardon que t'envoient tes parents elles arrivent trop tard ! Jamais tes persécuteurs ne connaîtront le bonheur - ils ont laissé mourir une sainte ! Tu as pardonné à Lovelace, mais moi je le tuerai et il roulera dans l'abîme infernal !

*
* *

GRANDISON — *Sir Charles Grandison* J'ai rencontré un vil ravisseur qui entraînait dans son carrosse la charmante Harriet Byron, fleur de beauté. Je lui ai arraché sa proie

Le Chœur O homme courageux ! O le plus brave des hommes ! Tu sais redresser les torts comme un antique paladin

Sir Charles Le vil ravisseur m'a provoqué en duel Je suis allé le trouver seul Je lui ai montré la barbarie et la stupidité du duel Je l'ai convaincu Il a demandé pardon à Miss Byron

Le Chœur Gaudeamus ! O le plus chrétien, le plus sensé des hommes ! Grâce à toi, du sang anglais n'a pas été inutilement versé !

Sir Charles · Mon père, homme adonné aux plaisirs, avait pris comme maîtresse la gouvernante de mes sœurs, Mrs Oldham Sur le tard, il avait promis mariage à une jeune intrigante, Miss Orban. Enfin, mû par une inexplicable jalousie, il empêchait ma sœur aînée d'épouser le favori de son cœur A la mort de ce père indigne, je suis rentré en Angleterre. J'ai assuré l'avenir de Mrs Oldham et de ses bâtards J'ai racheté les lettres compromettantes et écarté les prétentions de Miss Orban Et, richement dotée, ma sœur est devenue Lady L

Le Chœur Il a su dispenser récompenses et châtiements Il est venu, il a vu, et la Justice a régné Voyez :

autour de lui on pleure Mais ce sont des larmes de joie et de reconnaissance !

Sir Charles Ma sœur cadette s'était amourachée d'un officier sans fortune et sans scrupules Trop tard pour elle, l'erreur de sa conduite lui était apparue Mon intervention énergique a fait rompre tout engagement J'ai donné Charlotte à un jeune homme qui l'aimait.

Le Chœur O homme sage ! O homme prudent ! O homme noble ! Grâce à toi, la paix règne dans les ménages et dans les cœurs !

Sir Charles Mon ami Danby est mort, me leguant sa fortune J'ai convoqué ses neveux et ses nièces. Je les ai interrogés sur leurs projets d'avenir Je leur ai remis de grosses sommes qui leur permettront de s'établir

Le Chœur Quelle générosité ! Quel désintéressement ! Il repare l'injustice, il est un père pour l'orphelin, un mécène pour le travailleur !

Sir Charles Milady Beauchamp ne veut pas recevoir son beau-fils, mon meilleur ami Je lui ai rendu visite. Je lui ai prouvé que l'objet de sa haine était le plus parfait des gentilshommes Elle a fait amende honorable . elle accueillera avec transport le jeune Harry Beauchamp.

Le Chœur . Qu'il est éloquent ! Nul parti pris, nul préjugé ne résiste à sa langue d'or, à ses paroles de miel !

Sir Charles : Ma pupille, Emily Jervois, est persécutée par sa mère, créature vulgaire qui veut la soustraire à ma tutelle. Emily en a horreur. Je les ai chapitrées toutes les deux. La fille tolérera les visites de la mère. Celle-ci se contentera d'entrevues espacées et ne prétendra en rien diriger la vie de sa fille.

Le Chœur : O homme subtil ! O diplomate avisé ! Devant toi expirent les brouilles familiales. Mère et fille réconciliées bénissent ton nom !

Sir Charles : Mon oncle, Lord W , n'osait pas se débarrasser d'une vieille maîtresse J'ai obligé la femme à partir moyennant une pension annuelle Et milord est rentre dans les chemins de la vertu je lui ai trouvé une honnête épouse

Le Chœur Aucun membre de ta famille n'échappe à ta sollicitude ! Là-haut les anges te sourient Ils te reconnaissent comme un des leurs ! Et quand tu parais, Satan fuit avec des cris d'épouvante !

Richardson (solus) Et attention ! Il ne dit pas le plus beau ! Son cœur était partagé deux femmes aspiraient à sa main La première, la belle Italienne Clémentine, avait même eu, pendant son absence, une crise de folie Mais c'était fille profondément religieuse elle avait peur, épousant un tel Protestant, de ne pas pouvoir rester catholique Aussi accepta-t-il qu'elle renoncât à lui Et il épousa la belle Anglaise Harriet Byron qui possédait la seconde moitié de son cœur Gloire à lui ! N'est-il pas réussi, n'est-il pas la vivante incarnation du Bien ? Nul autre que moi ne pouvait créer un tel héros !

Omnes (personnages et auteur)

Send him victorious,
Happy and glorious,
Long to reign over us,
God save Sir Charles !

Et voilà la preuve par l'absurde que si l'on touche au texte de Richardson, on tombe dans une grossière parodie. Johnson disait bien : « M^ossieu, on ne doit pas lire Richardson pour l'histoire, mais pour la morale » Et nous, nous disons : « On ne doit lire Richardson ni pour l'histoire ni pour la morale, mais pour la psychologie. »

C'est ce qu'ont oublié les trop nombreux critiques qui

ont exerce leur verve aux depens de Richardson. Le plaisir malicieux de se moquer du bonhomme leur a caché la grandeur de l'œuvre « chat confortable. cure de paroisse. . exhalant une odeur de *five o'clock tea* . » ont-ils crié à l'envi. Taine a été particulièrement dur. Il veut canoniser et empailler Grandison, il place entre les mains de Clarisse le « catechisme des bienseances », il proclame que les heros de Richardson sont « des bedeaux de cathédrale bons pour nasiller dans une procession », il affirme que ses phrases « devraient être accompagnées sur la mandoline, »

A sa suite, les biographes et critiques de Richardson ont choisi comme épigraphe *I come to bury Caesar, not to praise him*. Les candidats au doctorat es-lettres ont parlé de Richardson dans leurs thèses sans se donner la peine de lire ses œuvres, de peur de tomber morts d'ennui. Les écoliers anglais eux-mêmes ignorent qu'on peut trouver dans Richardson des passages qui que. comment dirons-nous ? enfin des passages fort excitants. Dans un de ses derniers contes, *La Propagation du Savoir*, Kipling met en scène des lycéens anglais qui préparent leur examen de littérature. L'un d'eux s'écrie : « Et Richardson, le type de *Clarisse*, que dire de lui ? » A quoi un autre, rat de bibliothèque, réplique « J'ai trouvé des tas de choses : c'était le Shakespeare des romanciers... et il était toujours enchanté de ses propres œuvres... et puis le sensible Diderot (j'ignore qui c'est) s'exclama un jour : O Richardson, ô génie incomparable ! »

Et voilà ! Le critique abat son homme à chaque coup.

La faute en est à la vie moderne qui oblige à juger trop vite et à exprimer une opinion trop catégorique. Or, le lecteur — lecteur de bonne volonté, s'entend — a trois réactions successives lorsqu'il achève les romans de

Richardson La première est un mouvement de lassitude, de desespoir ah, pauvre de moi ! Que c'est donc long et ennuyeux ! Comment ai-je pu aller jusqu'au bout ? Que je suis fatigüe ! — La seconde est un mouvement de fureur (c'est à ce stade que Taine est resté) ah non ! assez de fadaïses ! assez de morale ! Cet homme est à tuer, à tuer par le ridicule, avec des raffinements de cruauté ! — Mais la troisième, pour peu que l'on surmonte sa colère, pour peu que l'on continue à méditer, est un accès de profonde admiration le petit imprimeur de Londres qui a su créer des personnages comme Lovelace et décrire les plus secrets recoins du cœur, avait plus que du talent

Il faut donc le réhabiliter Il faut donc le tirer d'un injuste oubli

Qui a tué Richardson ? Moi, dit Fielding, avec mes parodies, j'ai tué Richardson

Qui l'a vu mourir ? Moi, dit John Bull, avec un sourire indifférent, je l'ai vu mourir

Qui recueillit son sang ? Moi, dit Sterne, dans la poubelle de Yorick, j'ai recueilli son sang.

Qui a fait son linceul ? Nous, dirent les Fieldingiens, de nos pages d'insultes, nous avons fait un linceul

Qui a creusé sa tombe ? Nous, dirent les grossiers Squires. Avides de manger, boire et.. pire, nous avons creusé sa tombe

Qui a fait le pleureur ? Moi, dit Johnson, avec mes larmes de crocodile, j'ai fait le pleureur

! Qui l'a porté en terre ? Nous, dirent les pâles imitateurs, les Mackenzie et les Reeve, nous l'avons porté en terre

Qui a porté les cordons ? Nous, dirent les vieilles filles, les oies blanches et les bas bleus, nous portâmes les cordons.

Qui a chanté un psaume ? Moi, dit l'évêque Hildesley,

au nom des Ecoles du Dimanche, j'ai chante un psaume

Qui a comble la tombe ' Nous, dirent les Victoriens,
avec nos feuilles de vigne, nous avons comble sa tombe

Qui a sonne le glas ' Nous, dirent les business-men,
entre deux operations de banque, nous avôns sonne le
glas

Mais les rêveurs et les tendres se mirent tous a sou-
pirer quand ils ouirent sonner le glas du pauvre
Richardson

Helas, pauvre Richardson !

Or il doit ressusciter d'entre les morts

En un âge de froid materialisme, d'art cubique, de
poetes hermétiques et de snobisme intégral, nous procla-
merons la renaissance du sentiment et nous reconnaitrons
Richardson pour maître

Sans doute, nous ferons la part de tout ce qui, chez
lui, commence a dater : sa verbosité, son amour du
prêche, son rousseauisme d'avant la lettre, son ton bénis-
seur Mais nous nous efforcerons de dégager la vraie
grandeur d'une œuvre qui a changé la face du monde.
Ses romans ont forme des generations entières : tôt ou
tard, leur metal précieux, dégage de sa gangue, rede-
viendra la monnaie courante de l'univers

L'œuvre de Richardson est une tour de phare bâtie sur
un roc de granit. Des brunes sournoises l'enve-
loppent et la rendent invisible. Mais elle est toujours là.
Et nous vous convions a monter avec nous dans le canot
de sauvetage pour vous en assurer.

CHAPITRE PREMIER

LE PETIT SAMUEL OU L'ENFANT MODELE

Il est ne en 1689 dans le comte de Derby Dans quelle ville ou quel village ? Quel jour et quel mois ? Point ne savons¹ Force nous est de nous contenter des renseignements imprecis qu'il a lui-même fournis au pasteur hollandais Stinstra, dans une lettre ou il racontait les principaux evenements de sa vie passee

Les erudits ont beaucoup cherché Pensez donc ! Un des plus grands écrivains de l'Angleterre sans date ni lieu de naissance ! On a bien trouve à Smalley une famille Richardson mais, apres examen, on s'est apercu qu'il n'y avait vraisemblablement pas de rapports entre ces Richardson et l'auteur de *Clarisse* La frequence du nom rend toute enquête difficile En 1885, des avis publies par le plus grand journal du Derbyshire² annonçaient une recompense de cinq livres sterling au clerc qui découvrirait dans le registre de sa paroisse la date tant cherchee La chose fit grand bruit Et pourtant, nulle reponse

Ce n'est pas surprenant quand on y réfléchit Au xvii^e siecle, à Londres même, les registres des eglises étaient mal tenus, en province, c'était pire Sans compter qu'au cours des temps, nombreux furent ceux qui disparurent dans des incendies ou pour toute autre cause Renonçons donc sagement à apporter une certitude . apres tout, cette absence de détails biographiques, si elle est irritante, offre peu d'intérêt aux yeux de la sereine Histoire.

Il est plus important de savoir pourquoi Richardson lui-même ne précisa jamais. C'est à un étranger qu'il donna l'indication vague *Derbyshire*. Vis-à-vis de ses compatriotes, il garda le silence. Quelle peut donc être la raison de cet inquietant mutisme ?

En ce qui concerne la date exacte de sa naissance, la réponse est simple : il ne l'a pas donnée parce qu'il ne la connaissait pas. A cette époque, l'État Civil n'était pas maître de la destinée des hommes. Quand on se mariait, le pasteur se contentait d'une indication d'âge approximatif. D'où les nombreuses mentions dans les registres paroissiaux : « Un Tel, célibataire, environ vingt ans ». Un enfant ne sait pas quel jour il est né, si ses parents ne le lui répètent pas sans cesse : et les petites gens du *xvii^e* siècle se souciaient peu de telles contingences, pris qu'ils étaient dans la lutte pour le pain quotidien. Enfin, n'oublions pas que, de nos jours même, plusieurs poètes d'avant-garde des États-Unis ont dû avouer aux enquêteurs qu'ils ne savaient pas exactement leur âge.

On s'explique moins bien pourquoi Richardson cacha si résolument le nom de sa ville natale. Ses filles ne paraissent point avoir cherché à percer le mystère, son beau-fils Bridgen, plus curieux, ne put obtenir que l'éternelle réponse : *Derbyshire*. Il est pourtant difficile d'admettre qu'il ne se rappelait pas où il était né, ni où il avait passé son enfance.

Alors ? — On s'est perdu en conjectures. Ses premiers biographes ont adopté la théorie qu'il y avait, à ses réticences, de graves raisons politiques : des relations très amicales avec d'illustres rebelles, comme le comte de Shaftesbury et le duc de Monmouth. Ils ont écarté avec indignation l'hypothèse de motifs moins nobles. Ils ont eu tort.

Les grands hommes sont remarquables par leurs petites choses. Le pauvre Richardson a été pris entre deux désirs : celui de vanter l'énergie qui lui avait permis de s'élever, d'une humble origine, jusqu'au premier rang — et celui

de se targuer d'ancêtres aristocratiques Ce second desir l'emporta au cours des années il insinua même, avec un mystérieux sourire, qu'il était parent de Sir Thomas Richardson, président de la Chambre des Communes sous Jacques I^{er}, puis Lord Chief Justice sous Charles I^{er}. Chaque fois qu'il était question de ses origines, il mentait, mentait, mentait On comprend alors qu'il n'ait pas voulu préciser les circonstances de sa naissance ses ennemis, ou des amis trop zélés, eussent pu faire une enquête qui eût détruit les légendes familiales qu'il se complaisait à propager oralement *verba volant*

C'est le péché mignon des âmes puritaines De Foe n'a jamais, lui non plus, parlé de la date ni du lieu de sa naissance, mais il a été plus bavard en ce qui concerne d'illustres ancêtres, plus ou moins imaginaires, et il alla même plus loin que Richardson, puisqu'il ajouta devant son nom roturier Foe, une particule nobiliaire qui le faisait remonter jusqu'à la conquête normande¹

Soyons donc prudents et méfions-nous quand Richardson parle de ses aïeux Beaucoup de ceux-ci, nous le savons, dorment de leur dernier sommeil sous les dalles de la petite église de Byfleet, village situé près de Cobham, non loin d'Epsom, dans le Comté de Surrey. La famille possédait une grande propriété, nommée Bridge-House, mais nous ne pouvons vérifier son importance, car les registres officiels n'existent pas à Byfleet avant 1698 Le grand-père de Richardson la laissa, déjà amoindrie par divers partages, à son fils aîné, qui, à son tour, la divisa entre ses filles Plus tard, Richardson eut quelques vellétés de réclamer, moyennant indemnités, les diverses parties de Bridge-House et de reconstituer ainsi le domaine familial n'était-il pas l'héritier mâle le plus direct ? Mais il réfléchit qu'il n'avait pas de fils et qu'après lui la propriété devrait être à nouveau morcelée il décida sagement de rester londonien Et le berceau des Richardson fut racheté plus tard par un général de

brigade qui s'appelait Colwell, ou d'un nom analogue

Le père de notre héros, Samuel Richardson *senior*, n'étant pas l'aîné de la famille, fut envoyé, ainsi que ses frères puînés, à Londres pour apprendre un métier. Il devint menuisier, comme le père du poète Prior. Richardson ignorait certainement ce détail, sans quoi il n'eût pas cherché avec tant de persévérance à rendre plus noble le métier exercé par son père. La confusion des métiers manuels, à l'époque, lui rendait d'ailleurs la tâche facile. Son père, déclara-t-il, était un bon dessinateur, avait des notions d'architecture, il était « d'une habileté et d'une intelligence très supérieures à son métier », il devint un grand ébéniste, puis un importateur d'acajou.

Admettons que la situation de Samuel *senior*, artisan honnête et laborieux, se soit considérablement améliorée au cours des années, comme ce sera plus tard le cas pour son fils, héritier des vertus paternelles. Mais faisons aussi la part de la piété filiale, de la vanité de l'homme de lettres, et de l'imagination, apte à transformer l'histoire en légende.

Le 7 janvier 1675, en l'église de Saint-Botolph d'Aldersgate, sa paroisse, Samuel Richardson *senior*, « menuisier, célibataire, environ vingt-quatre ans, » épousa Elizabeth Lane « de la même paroisse, célibataire, environ vingt-cinq ans » La famille de la mariee « n'était pas sans noblesse », affirma plus tard notre vaniteux auteur. En tout cas, Elizabeth Lane était orpheline. son père et sa mère étaient morts tragiquement à une demi-heure d'intervalle, pendant la grande peste de Londres (1665). La chose n'a rien d'impossible en soi. le *Journal de l'année de la peste*, de Daniel De Foe, contient des récits de morts semblables. Ce qui nous rend un peu sceptique, c'est que l'auteur de *Clarisse* précise : ma mère avait alors cinq ans. Car les dates ne concordent plus.

Le Seigneur bénit le mariage tardivement, mais sans parcimonie et avec l'arrière-pensée d'éprouver ses humbles serviteurs. En 1678, naquit une fille qui fut nommée Sarah, peut-être d'après une grand-mère. Le 9 janvier 1680, le clergé de Saint-Botolph baptisa une seconde fille qui porta le nom de sa mère, Elizabeth. La même année, le 23 septembre et le 3 octobre, les deux bébés moururent. La proximité des dates fait supposer une maladie contagieuse. De longs mois s'écoulèrent, mais le père éprouvé ne dut pas répéter les imprécations de Job, puisque le Seigneur recommença à le combler. Le 2 juillet 1683, on baptisait une nouvelle Sarah, le 20 avril 1685 une petite Mary, et le 13 février 1687, une petite Ann.

C'est très peu de temps après, — probablement en 1688, — que se place l'événement qui bouleversa la paisible existence des Richardson : le départ pour le Derbyshire. Pourquoi ce comte-là plutôt qu'un autre ? Probablement parce qu'ils y avaient des parents qui facilitèrent leur installation. En ces temps de familles nombreuses, on avait des parents partout. On peut supposer aussi un héritage, une petite maison.

Richardson a raconté que de grands personnages s'intéressaient à son père, entre autres, nous le savons, le premier Comte de Shaftesbury et le Duc de Monmouth. Ce n'est pas impossible : certains politiciens de haute noblesse utilisaient les petits artisans comme agents électoraux, et c'est ainsi qu'un confrère de Samuel *senior*, le menuisier College, paya de sa vie l'amitié que lui avait témoignée le Duc de Monmouth.

Ces relations trop cordiales avec ces illustres, mais compromettants, hommes d'État, auraient rendu suspect aux yeux des autorités le simple menuisier d'Aldersgate Street, pourtant « connu comme citoyen tranquille et inoffensif, » surtout lorsque Monmouth eut levé l'étendard de la révolte et tenté — en vain — de s'emparer du

trône Malgré sa biavoure, le Duc rebelle fut battu, fait prisonnier, et exécuté (1685) Alors Samuel « jugea prudent d'abandonner ses affaires de Londres et de se retirer dans le Derbyshire, bien qu'à son grand détriment »

Mensonge, ou imagination Nous venons de voir que les Richardson ne quitterent la Métropole que beaucoup plus tard, vers 1688 C'aurait donc été une peur a retardement, une frayeur singulièrement rétrospective qui les aurait poussés à fuir Londres, si longtemps après l'exécution d'un gentilhomme qui leur avait témoigné de l'amitié ! Et quelle étrange idée d'attendre l'année 1688 année troublée, certes, mais aussi année de triomphe pour tous ceux qui avaient soutenu Monmouth, le duc protestant, car Jacques II part pour l'exil, et Guillaume d'Orange monte sur le trône, glorifiant les courageux citoyens qui avaient combattu le roi papiste et aide son rival

Tout porte à croire que le départ des Richardson est dû à de très mauvaises affaires, voire même à une faillite plus ou moins frauduleuse Richardson a d'ailleurs avoué que de « grosses pertes » avaient empêché son père de lui donner une bonne instruction Mais il est, dans les familles de commerçants, des souvenirs qu'on aime mieux oublier On eût été trop heureux de jeter à la figure du triomphant auteur de *Pamela* oui, mais ton père a fait faillite ! Ainsi De Foe fut stigmatisé par sa banqueroute de 1692, et ne put jamais être considéré comme un homme respectable⁶. Car il n'est de pire tache à l'honneur dans une nation de boutiquiers.

Alors pourquoi cette histoire de Monmouth ? Parce qu'elle remplissait d'admiration les gens les plus mal disposés : avoir souffert pour le héros protestant qui tenta d'abattre le monstre papiste cramponné au trône d'Angleterre, quel beau titre de gloire ! Le même De Foe, qui prit une part insignifiante à l'insurrection de Monmouth, se vanta toute sa vie du rôle qu'il avait joué auprès du noble rebelle⁷.

C'est donc dans une petite ville — ou un gros village — du Derbyshire, que la femme du menuisier Richardson mit au monde quatre autres enfants : une fille et trois fils, Samuel, Benjamin et William. Samuel, héritier du prénom paternel, gloire de la famille, était l'aîné des garçons.

Le petit Samuel fut certainement un enfant modèle, faisant honneur à son saint homme de père et à sa sainte femme de mère. Mais une vraie fille, parce qu'il avait été élevé et choyé par ses sœurs aînées : il avait hérité d'une excellente constitution et rien ne l'eût empêché de devenir un *boxing English boy*.

Il fut mis à l'école dans une *Grammar School* de la localité. Il y apprit à lire, écrire, compter, surtout compter. Un peu de latin aussi, et encore moins de grec. Comme Shakespeare. Sa fille Anne prétendit bien, longtemps après, qu'elle l'avait entendu converser en latin avec Young et le peintre Highmore : mais l'imagination féminine jointe à la piété filiale doivent entrer en ligne de compte ! Richardson ne sut jamais que juste assez de latin pour apprendre par cœur les citations qu'un homme instruit doit pouvoir, à tout moment, glisser dans une conversation mondaine.

Quant aux lectures permises, elles se réduisaient à un livre, *au Livre*, la Bible. On la lisait partout, à l'école et en famille. Et l'imagination du petit (nous sommes tentés de dire : de la petite) Samuel, de trotter, de galoper, de développer et de paraphraser ces merveilleuses histoires de la Création du Monde ou de la Terre Promise.

Et puis, il y avait les contes fabuleux que l'on entend le soir, ou les ballades populaires que les colporteurs chantent à la croisée des chemins. Oyez, bonnes gens, les exploits qui permirent à Guy de Warwick d'obtenir la main de la belle Félice ! Voici maintenant le récit du combat terrible qui se termina par la victoire de Bevis de Hampton sur le géant Ascapart. Et enfin, pour émouvoir

vos cœurs, voici la ballade qui raconte comment Tommy Pots, le roturier, conquît sa maîtresse, la noble Rosamond, en vainquant au tournoi Lord Phoenix, le prétendant rival !

L'enfance de Richardson, dans ce coin perdu, fut heureuse et paisible, il n'habitait vraisemblablement pas la région accidentée et sauvage du nord du comté, mais la partie méridionale aux lignes douces et aux rivières paisibles, où l'alternance des champs bien cultivés et des grands bois de chênes ne remplissent l'esprit que de sérénité, de calme ou de torpeur. Et puis, le jeune Samuel s'était fait aimer de tout le monde, même de ses camarades d'école, ce qui était un tour de force car ceux-ci l'appelaient « Sérieux » ou « Gravité », non sans une pointe de raillerie. Pourtant cette raillerie se temperait d'étonnement, voire même de respect. C'est que Samuel, peu sportif, était un répertoire ambulancier d'histoires pathétiques et d'autant plus saisissantes, qu'elles ramenaient sur terre les thèmes des romans de chevalerie. Il aimait, il adorait raconter et plus heureux que la petite fille qui parle à sa seule poupée, il avait déjà un auditoire attentif.

Cinq de ses condisciples, particulièrement dénués d'imagination, étaient fascinés par un don si rare. C'étaient des promenades, des réunions interminables chez les parents. Samuel ne se faisait jamais prier, il parlait, intarissable, inventait, combinait, échafaudait de nombreux contes. Et ce travail cérébral, s'ajoutant à celui de l'école ou de la maison, lui donnait des insomnies.

Un des jeunes auditeurs lui soumit un jour une idée de génie : pourquoi ne pas écrire une histoire dans le genre du célèbre Tommy Pots ? Quelque chose comme ceci.

.. Et Milady voyait avec horreur milord s'enfoncer dans le vice, bien qu'il prétendît toujours à sa main : il habitait Sodome, avait Satan pour compagnon, et ne se souciait point du salut de son âme éternelle. Et Milady, redou-

tant la contagion du Mal, sentit le besoin de s'appuyer sur son valet attentif et dévoué un heureux hasard lui avait révélé combien cet humble serviteur était près du cœur de Dieu, elle savait qu'il faisait la charité en se privant du superflu et même du nécessaire, qu'il soutenait de son maigre salaire de vieux parents malades, qu'il priait le Seigneur avec ferveur et régularité Alors Milady rêva longuement et implora les conseils divins Les mois s'écoulèrent, et Milady finit par apprendre au simple valet qu'il était l'élu de son cœur Car piété et bonté font plus que noblesse ou richesse

Nous ne savons si Samuel écrivit son histoire et la fit circuler, pour les délices et surtout l'édification de ses camarades Car il voulait bien amuser, mais à condition d'instruire.

Déjà !

On retrouve ce goût du prêche même dans ses farces de jeunesse Il y avait dans le village une veuve qui, ayant dépassé la cinquantaine, ne savait plus sur qui exercer sa malignité Elle passait le temps à propager des calomnies, à susciter des querelles, se frottant les mains et bavant de joie quand les querelles dégénéraient en pugilat Avec cela, dévote, prodigue en prières et en génuflexions, disant sans arrêt « Seigneur, Seigneur », et croyant que cela lui suffirait pour gagner le ciel.

Les enfants entendaient leurs parents se plaindre du boutefeufemelle Et Samuel, dans la candeur de son âme, résolut de jouer le rôle du chevalier errant, du redresseur de torts Il composa une longue épitre anonyme, soi-disant écrite par une personne d'âge et d'autorité, truffée de textes bibliques contre la calomnie et l'hypocrisie, prevenant la veuve du châtement qui l'attendait pour l'éternité si elle persistait dans la voie de l'erreur Et il envoya la lettre avec la satisfaction du devoir accompli

Où a pu rédiger cette lettre ? Qui a cette belle écri-

ture régulière et appliquée ? Ce ne peut être que le jeune Samuel Richardson ! Qui a pu pousser ce gosse qui n'a pas encore onze ans ? Et la veuve d'aller geindre auprès de Mrs Richardson, et celle-ci de prodiguer les paroles de paix, mais avec l'air pincé d'une femme qui a envie de rire et qui pense que, après tout, la leçon n'est pas volée.

La veuve partie, Samuel rentre. Il avoue avec joie son crime. Et sa mère le reprend doucement : c'est très bien d'utiliser le Livre Saint, mais il ne faut pas manquer de respect envers les vieilles personnes, même coupables aux yeux de Dieu et des hommes. Ce fut tout. Au fond, Mrs Richardson étouffait de fierté un enfant si savant ! si pieux ! si moral ! Autour du jeune prodige, le cercle d'admiration commençait à se former.

Qu'y a-t-il de vrai dans cette amusante anecdote ? Beaucoup sans doute, mais pas tout : car c'est encore au Hollandais Stinstra qu'il en donnait cette version. A un ami d'Angleterre, le poète Edward Young, il raconta plus simplement que, pour punir la veuve, il avait rédigé un *Caractère* à la manière de La Bruyère, intitulé *L'Hypocrite* et il avait fait circuler cet essai parmi tous ses amis et connaissances.

En confrontant les deux versions de l'histoire, nous arriverons vite à la conclusion qu'il n'envoya pas de lettre, mais composa un « Caractère », et que ce « Caractère » dut tomber entre les mains de la principale intéressée avec le résultat que nous savons...

Tout ceci n'était rien à côté des succès de Samuel auprès du beau sexe. D'habitude, les très jeunes garçons n'aiment ni fréquenter les filles, ni écrire des lettres : or il adorait l'un et l'autre. Il était doux comme une fille, rêveur comme une fille, imaginaire comme une fille, paisible comme une petite fille, prêcheur comme une vieille fille, moralisateur comme une demoiselle prolongée. Les vierges sages du village, pour leurs réunions de couture,

convoquaient Samuel et pendant qu'elles travaillaient, celui-ci leur lisait un livre, une œuvre littéraire autant que chrétienne, car c'étaient « des jeunes femmes de bon goût et de bonne instruction » Les mamans, parfois, agrandissaient le cercle, en apportant elles aussi leur ouvrage Et l'on invitait le lecteur à commenter le texte, à le critiquer, à développer et expliquer la pensée de l'auteur puis on s'extasiait devant tant de précoce sagesse !

Enfin, méthodique, grave, patient et discret comme un homme mûr, Samuel devint le depositaire des secrets de cette tendre jeunesse et il gardait si bien les secrets qu'aucune jeune fille ne sut que sa compagne avait le même confident Toutes avaient besoin d'un secrétaire adroit capable de leur donner un brouillon de lettre pour leurs amoureux Et l'enfant, selon les indications qu'on lui fournissait, trouvait des formules d'encouragement ou de blâme déguisées, voire même de rupture provisoire

Fi donc, Samuel ! S'il me prenait au mot ! Adoucissez cette phrase, changez cette expression Ou bien, « le cœur sur les lèvres » Mon petit Samuel, je suis si heureuse il m'a juré un éternel amour ! « Je ne puis vous dire quoi écrire mais vous ne pourrez écrire trop affectueusement » . Et, aussitôt après . Mon Dieu, « si je suis tellement affectueuse, ne me considérera-t-il pas comme une conquête trop facile ? » Et Samuel, sans jamais maugreer, raturait, recommençait, adoucissait, renchérisait, tout en jubilant intérieurement de savoir ce que la ville ignorait Véritable confesseur de dames, il eût pu, dès cette époque, acquérir une connaissance approfondie du cœur féminin . mais il n'avait pas encore l'esprit suffisamment observateur et logique pour faire œuvre de psychologue.

Diantre ! pense le critique, oncques ne vis garçon de treize ans aussi avancé ! — Mais en ce temps-là, il n'y avait pas d'enfants, surtout dans les milieux puritains . la

petite miss celebrait son huitième anniversaire en abandonnant tous ses albums d'images et en adoptant les livres pour grandes personnes. Et puis, comme les « Parfaits Secretaires des Demoiselles » ou les « Manuels de Correspondance » n'existaient pas, il fallait bien que les jeunes provinciales pussent les remplacer par autre chose. Cette situation dura fort longtemps. De Quincey, le Mangeur d'Opium, nous raconte qu'au cours de ses pérégrinations dans le pays de Galles, il gagna gîte et pâtee en échange de lettres d'amour rédigées sur les indications des filles de ferme. Plus près de nous, Thomas Hardy a, dans sa jeunesse, tenu l'emploi de secrétaire confidentiel. Il est vrai qu'il se contentait d'écrire sous la dictée, car l'instruction a fait des progrès, et la damoiselle sait au moins qu'il faut dire si elle se défie encore de son orthographe.

Toutefois, comme l'idée de la lettre d'amour bien rédigée ne devint populaire en Angleterre qu'avec le *Spectator* d'Addison, il est raisonnable de conclure que le jeune Samuel n'écrivit que des billets très simples, contenant quelques phrases qui étaient des trouvailles pour l'époque. certainement, il ne composa pas de longues missives fleuries ou incandescentes dans un milieu provincial et austère.

Le père Richardson s'émerveillait de la piété de son fils aîné, de son goût pour la morale et pour l'étude, de ses succès de bon aloi auprès de tout ce qui porte jupon. toutes ces qualités annonçaient une vocation de clergyman. Et c'est probablement en partie pour faciliter la carrière du futur Révérend, que les Richardson, dans les premières années du XVIII^e siècle, revinrent s'établir à Londres.

On a cru retrouver les traces de Samuel dans plusieurs grandes écoles de Londres¹⁰. Il est certain qu'à l'Ecole des Marchands Tailleurs, un Samuel Richardson fut inscrit comme élève le 12 mars 1702 et ne fit que quelques années d'étude. Mais il devait y avoir à Londres des douzaines de Samuel Richardson. Si le nôtre, le grand, avait

été dans cette excellente école secondaire, il y aurait connu Joseph Highmore, son futur peintre, qu'il ne rencontra que beaucoup plus tard . et surtout, il se serait vanté sans cesse de son instruction, et aurait vraisemblablement figuré dans la liste des bienfaiteurs de l'école.

De nouvelles pertes financières obligèrent d'ailleurs le père Richardson à abandonner toute idée de carrière libérale pour son aîné Samuel fut donc invité à choisir un métier qui le mit aussitôt à même de gagner sa vie. Or, il y avait une profession qui devait séduire un jeune homme grave, porte vers l'étude celle de maître imprimeur. Et la rue des Richardson, Aldersgate-Street, possédait une importante unprimerie, celle de John Wilde

Ce John Wilde, né en 1669, s'était, à sa sortie d'apprentissage, établi dans la Cour du Lion d'Or (*Golden Lion's Court*) Sa seconde femme, Martha Allington, lui avait donné quatorze enfants (dont un *triplet* de garçons) en seize ans ! Mais la mauvaise hygiène de l'époque, et aussi la mauvaise constitution de la mère, firent que seuls deux enfants atteignirent l'âge adulte le quatrième, une fille prénommée Martha d'après sa mère, qui fut baptisée le 19 juin 1698, — et le sixième, un fils baptisé le 1^{er} septembre 1700, qui reçut comme prénom le nom de famille de sa mère, Allington

C'est dans cette famille vertueuse et honorable que le jeune Samuel entra, plein de respect et de bonnes résolutions Le registre de Stationers' Hall porte, à la date du 1^{er} juillet 1706, la mention « Samuel Richardson s'engage à servir John Wilde pendant sept ans ».

Ce sont de ses années d'apprentissage que date véritablement la formation intellectuelle de Richardson : formation d'autodidacte lisant à tort et à travers, déplorable pour un esprit moyen, excellente pour un génie créateur. L'auteur de *Clarisse* restera dans l'histoire littéraire comme le type le plus parfait du *self-made man*.

Il fallait au jeune Samuel une énergie et une ténacité

peu communes pour poursuivre ses études personnelles pendant son apprentissage. Car John Wilde était un maître exigeant, dur pour lui-même et dur pour les autres : il se serait tue, et aurait tué les autres, de travail. Heureusement pour le trop docile Samuel, les autres ouvriers exigeaient que leur patron respectât les coutumes de la Corporation des Imprimeurs en ce qui concernait heures de repos et jours de congé.

Nous ne savons pas quels furent les rapports de Richardson et de ses camarades. Fut-il soumis aux brimades, généralement brutales et repugnantes, que l'on infligeait aux apprentis ? — Dans une faible mesure, sans doute. John Wilde ne devait pas les encourager, car elles troublaient la régularité du travail. Samuel fut probablement, au début de son apprentissage, un de ces petits messagers que l'on appelait assez drôlement *printer's devils*, dont le rôle consistait à porter les épreuves à domicile et à les rapporter corrigées : et il eut peut-être l'occasion de lire en marchant les feuilles encore toutes fraîches qu'il allait soumettre aux auteurs.

Il s'isola le plus possible : ses camarades, après les taquineries d'usage, le laisserent en paix, se rendant compte qu'il appartenait à un monde différent du leur. Il n'avait aucun goût pour leurs plaisirs : les longues beuveries de la soirée et surtout du dimanche lui faisaient horreur. Plus tard, il se vanta fierement de n'être jamais entré « dans une mauvaise maison » et de n'avoir jamais tenu compagnie « à une femme licencieuse »¹¹. Comme les apprentis du siècle précédent, il fût volontiers, dans un accès de vertueuse indignation, parti démolir et piller les lupanars : mais il ne pouvait songer à entreprendre tout seul une telle expédition punitive.

On sut vite, à l'atelier, qu'on pouvait compter sur lui, et son maître lui décerna le titre de « pilier de la maison ». Il était d'un scrupule excessif, d'une conscience exemplaire. Il lisait beaucoup, fébrilement, le jour, aux heures

de repos, et le soir, une fois le travail terminé, sans toutefois trop prolonger ses veilles, pour que sa vigueur physique, louée tout entière à son patron, ne fût pas diminuée le lendemain matin. Et sa chandelle avait été payée sur ses propres deniers, car il jugeait ne pas avoir le droit, pour ses plaisirs personnels, d'user la chandelle fournie par le patron. Jamais imprimeur n'eut apprenti pareil !

Ce furent de bonnes années : jamais il ne retrouva plus tard autant de loisirs pour se cultiver. Il avait, dans son jeune temps, ce qu'il appelle « la puissance de lecture ». et il regretta toujours de ne plus avoir la même capacité d'attention et de concentration.

Il eut la chance d'avoir un guide, un moniteur, en la personne d'un gentilhomme « grandement son supérieur par son rang et sa vaste fortune ». Il ne nous a pas donné son nom, peut-être simplement parce que ce gentilhomme n'était pas aussi haut placé qu'il le laissait entendre. En tout cas, le gentleman s'intéressa au jeune apprenti, qu'il eut sans doute l'occasion de rencontrer et d'observer dans l'imprimerie de Wilde. Grand voyageur, il engagea Samuel à lui servir de correspondant tandis qu'il roulerait en province ou à l'étranger. Lui-même raconterait ses aventures dans les pays lointains.

Qu'on ne crie pas à l'invéraisemblance ! Les journaux d'information commençaient à peine à naître, et il était fort utile à un voyageur d'avoir un correspondant sérieux et pondéré qui le tint au courant de la vie londonienne. Et si, comme nous le croyons, le gentilhomme était écrivain à ses heures, il lui était commode de connaître un bon ouvrier imprimeur, capable de surveiller la composition de ses œuvres et aussi, le cas échéant, de lui fournir des renseignements sur les chefs-d'œuvre d'autrui confiés aux presses de John Wilde. Samuel retira un grand profit de cette correspondance avec un homme cultivé, « maître en genre épistolaire », qui lui apprit à composer

et a rediger une lettre Mais, de son côté, le gentleman reçut presque autant qu'il donnait

Que les deux correspondants aient été satisfaits l'un de l'autre, c'est absolument sûr, puisque leur correspondance dura encore de longues années. Et ce fut le gentleman, ou un de ses pareils, qui, entre l'année 1716 et l'année 1724, raconta au jeune Richardson une anecdote qui l'impressionna fort¹² Voyageant l'été a travers la campagne anglaise, suivi d'un seul domestique, il s'arrêtait au hasard des routes dans les vieilles auberges et demandait à l'hôte de lui raconter les historiettes de la région. Il apprit ainsi que le propriétaire d'un château voisin avait épousé une soubrette jolie et intelligente après avoir essayé en vain de la prendre comme maîtresse, et, contre toute attente, l'union avait été parfaitement heureuse.

C'est tout. Mais de ce fait divers banal sortira, vingt-trois ans plus tard, un roman qui passionnera l'Europe.

Il ne resta rien de la correspondance entre le gentleman et Samuel Richardson, rien que d'impérissables souvenirs dans la mémoire de celui-ci. Car, au déclin de sa vie, le gentleman exigea que ses lettres fussent brûlées : précaution raisonnable, somme toute, car les éditeurs du temps étaient à l'affût des lettres écrites par des personnages de marque pour les publier, au besoin en les déformant, afin d'obtenir un succès de scandale ; en effet, le public commençait à exiger des correspondances intimes et non pas des missives écrites pour l'éditeur.

Malheureusement pour Samuel, son Mentor, son maître, son gentleman, mourut subitement, et trop tôt pour pouvoir l'aider dans sa carrière. Nous ne savons rien de précis sur lui : il n'est qu'un fantôme dans l'histoire de la littérature anglaise. Mais il a fait devier de sa course toute droite et sans gloire la lourde voiture richardsonienne.

Le jeune Richardson, dans ses dernières années d'apprentissage, entraîné par les nombreuses lettres qu'il avait échangées avec son grand ami, s'essaya en effet à la

composition originale « Amusements vulgaires », déclarait-il plus tard. Reste à savoir en quoi ils consistaient. Il jugeait excellent pour la formation du style et du caractère, de rédiger un récit circonstancié des petits et des grands événements de la vie. C'est du moins ce que dit Clarisse Harlowe, porte-parole de son créateur. Il est donc probable que Samuel tint dans sa jeunesse une sorte de journal intime. ainsi faisaient alors toutes les âmes bien nées.

Mais il fut plus audacieux. grand admirateur du *Tatler* (le Babillard) et du *Spectator*, il composa des essais dans le genre à la mode : portraits moraux, croquis de types, caractères ou satires de mœurs.

Il ne reste rien de ces œuvres de jeunesse. d'habitude, on en a honte au bout de quelques années et on les détruit. En outre, Richardson considéra toujours comme négligeables les articles, ou pièces fugitives, qu'il sema dans divers journaux et revues au cours de sa longue carrière. il les oublia ou les renia, ne reconnaissant comme fils légitimes que ses trois grands romans, *Pamela*, *Clarisse*, et *Si Charles Grandison*. Avait-il tort ?

Les sept années d'apprentissage s'écoulèrent vite. Samuel n'avait pas le temps de s'ennuyer. Et alors le problème se posa : que faire ? — S'établir ? mais il était trop jeune pour qu'on lui confiât des capitaux ou une gerance. Et puis, en garçon consciencieux, il comprenait qu'il avait encore beaucoup à apprendre dans sa profession. apprenti modèle, il voulait être un patron modèle. Il continua donc à travailler, chez Wilde et chez d'autres imprimeurs, comme typographe, correcteur, puis directeur. Aussi connut-il par la pratique toutes les branches du noble métier.

CHAPITRE II

LES SUCCES D'UN MAITRE IMPRIMEUR OU LES EPREUVES D'UN PERE DE FAMILLE

En 1719, avec l'aide de son pere, de son Mentor, de son ancien patron, et de ses propres economies, Samuel Richardson put enfin s'établir. Il trouva une petite imprimerie dans le quartier qui commençait à devenir le quartier des écrivains, des libraires et des journalistes le quartier de Fleet-Street, hors des murs de la Cité, mais en deçà de Temple Bar, porte monumentale qui séparait les bourdons inutiles de l'aristocratique West End d'avec les abeilles industrieuses du Londres commerçant. Son atelier se trouvait dans une de ces innombrables cours, maintenant disparues, qui débouchaient dans la grand'rue par une ruelle ou même par un couloir de maison.

Il fallait de l'énergie, du courage et de l'optimisme pour s'établir encore si jeune. Les temps étaient durs, et les ouvriers difficiles à commander, surtout les typographes, plus instruits que leurs confrères, plus conscients de leurs droits, et plus activement mêlés à la vie politique. L'année même où Samuel ouvrait boutique, un imprimeur, nommé John Matthews, fut exécuté pour haute trahison. son denonciateur, un certain Vesey, ne lui survécut que quelques semaines, et, à son enterrement dans un coin retiré du cimetière d'Islington, un grand nombre d'apprentis et d'ouvriers imprimeurs se donnèrent rendez-

vous, ils troublèrent le service funebre, vociferant et agitant leurs bois de balle. Puis ils souillèrent et dégradèrent la tombe. La police releva les noms des imprimeurs qu'on avait vus ce jour-la se diriger vers Islington, et on leur infligea de fortes amendes. Nous ne savons pas si le prudent Richardson était du nombre, mais l'histoire montre combien la corporation était turbulente¹.

Toute sa vie, Samuel eut le spectacle anime de Fleet-Street². La rue était mal pavée de cailloux ronds, elle menait à la Fleet-Ditch, embouchure de la bourbeuse riviere Fleet qui se jetait dans une Tamise sale. Pourtant les barques réussissaient à la remonter.

Sauf les jours de fête, comme Restoration-Day, ou elle était bordée de verdure artificielle, Fleet-Street était sinistre. La populace y grouillait, y dansait, y mourait. Nombreuses les portes au marteau enveloppe de flanelle et gardées par un muet. c'était, pour les passants, l'annonce d'un deces dans la maison. Et, peu apres, le cortege funebre se frayait tant bien que mal un passage. Car dans la rue, les ordures s'accumulaient de chaque côté du ruisseau central, impuissant lui-même à tout emporter vers la riviere. Les trottoirs étaient aussi impraticables, encombrés qu'ils étaient de caisses ou de paquets, comme ils étaient au même niveau que la chaussée, la boue les recouvrait d'une couche épaisse. Et quand on lavait à grande eau des tonneaux de vin ou de bière, il valait mieux ne pas tenter de passer.

Somme toute, la rue était pleine de dangers. Il fallait regarder soigneusement à ses pieds, de peur de buter contre les marches des maisons; il fallait se boucher le nez devant les portes des caves, de peur d'être asphyxié, il fallait avancer tête baissée, de peur d'être assommé par les enseignes chaque jour plus larges et accrochées de plus en plus bas. Devant le *debating-club* du café de Robin Hood, devant le *card-club* du Diable ou celui de la Tête de Turc, grandes disputes et échanges de coups.

Devant les tavernes du Globe, du Coq, de la Mitre ou du Fromage de Cheshire, chansons bachiques, hoquets d'ivrognes, clameurs d'agrefins ou de pickpockets, qui hurlent que leurs victimes les dépouillent

Brusquement, la rue se vide c'est un troupeau de taureaux affoles qu'on pousse vers la Cité, ou un chien presume enrage qu'on cherche vainement à abattre Et puis les attroupements se reforment encore plus denses autour d'un criminel, originaire du quartier, que la Justice a condamné à être pendu et expose dans Fleet-Street il grimace de fort laide manière, et la foule s'esbaudit Entre les groupes circulent des marchands ambulants, vendant des charmes contre les maladies ou des almanachs d'astrologie, et des rabatteurs poussant les badauds vers l'exhibition de Mannequins de Cire de l'illustre M^{me} Salmon Des couples partent se perdre dans les arcanes du Temple, d'autres, les mains pleines d'ordure, s'en vont à Saint-Paul's Churchyard bombarder un malheureux expose au pilori. Des bandes joyeuses se dirigent vers la Tour, pour voir les lions; d'autres, riant d'avance aux éclats, se rendent à l'asile d'aliénés de Bedlam, ou d'affreuses mégères s'amuse à exciter les pauvres fous! Enfin des groupes de femmes et d'enfants descendus le long de la rivière Fleet (maintenant Bridge-Street) longent le mur de Bridewell et pénètrent dans la cour de la fameuse prison, où l'on fouette les petits voleurs et les prostituées, et où le magistrat ponctue chaque coup de verges de citations bibliques appropriées.. Et presque sans arrêt, au grand trot, passent les carrosses, emmenant les riches de la Cité aux jardins de thé ou aux grottes de Vauxhall et de Saint-James

Endurcis ton cœur, ô Samuel Richardson, ce cœur qui deviendra innombrable ferme tes oreilles aux sollicitations qui t'assaillent sur ton passage Rappelle-toi qu'il y a quinze mille mendiants à Londres, dont neuf mille enfants, et autant de prostituées que de grains de sable

dans le lit de la Tamise « O Seigneur ! donne-leur la tristesse du cœur et accable-les de ta malediction Persécute-les et détruis-les dans Ton courroux par le feu lance de Ton ciel ! » Attention à ta tête : les pickpockets ont des bâtons, et n'hésitent pas à assommer les bourgeois cossus pour se faciliter la besogne Surtout, attention à tes poches ce pauvre hère qui tend la main, ce petit garçon déguenillé et hâve, attendent la première bousculade pour te soulager de ton mouchoir ou de ta montre Et enfin, ô Samuel, attention à ta vertu : des sombres venelles débouchent des femmes au visage de chouette et à la voix de corbeau

Mais tout cela n'est rien à côté du danger effroyable que voici un homme t'accoste et veut t'entraîner de force pour te marier, prétend-il, avec une riche héritière, le clergyman est à la taverne la plus proche et n'attend plus que toi. Sache bien que c'est un des prêtres enfermés pour dettes à la Fleet Prison, qui veut gagner quelques shillings en bénissant une union clandestine ou forcée depuis 1712, date à laquelle ces gens reçurent défense d'opérer dans la chapelle de la prison, ils opèrent dans des chambres d'auberges transformées en temples Ils s'y rendent comme ils le veulent, leurs geôliers leur accordant, moyennant finances, une « liberté occasionnelle » Et ils marient, marient sans trêve : couples désireux d'échapper aux parents, aventuriers ayant enlevé des héritières, jeunes gens naïfs abordés dans la rue par les rabatteurs et unis séance tenante à des filles « déjà doubles » Ils offrent Dieu à bon marché, au rabais même, et le clergé de la paroisse, impuissant contre les anciens privilèges accordés au quartier de la Fleet, se désole en vain

Heureusement pour Samuel, il n'avait qu'à lever les yeux pour se sentir protégé contre les tentations au-dessus de lui, droit et blanc dans le ciel, se dressait le clocher de Saint-Bridget (plus communément appelé

Saint-Bride), à l'ombre duquel il allait passer toute sa vie. Il le voyait dans toute sa gloire recente, puisqu'on venait de le terminer en 1703, au coût de onze mille livres. C'était une splendide église neuve, bâtie par l'illustre Christopher Wren, tout le quartier en était fier. Et puis, il subsistait assez de vestiges de l'ancienne église, celle d'avant le grand incendie de 1666, pour que la corde sentimentale pût vibrer. On montrait volontiers ce qui restait des tombes de Richard Lovelace, le poète libertin, et de Mary Frith, immortelle sous le nom de Moll Coupebourse.

Croyant que Dieu, dans le clocher de Saint-Bride, le protégeait et le surveillait, Samuel se sentait de force à écarter dédaigneusement les propositions des rabatteurs de Fleet-Street. Il était résolu à ne se marier qu'à bon escient. Déjà, avant qu'il se fût établi, on y avait songé pour lui : on, c'est-à-dire son protecteur et d'autres amis influents, qui avaient su distinguer, derrière sa timidité excessive et sa farouche indépendance d'esprit, une intelligence très au-dessus de son milieu social, et ils avaient pensé à lui faire contracter un riche mariage pour lui permettre de brûler l'étape et d'entrer de plain-pied dans la haute bourgeoisie.

Ils lui trouverent d'abord une jolie héritière, mais quelque peu simple d'esprit, que son indigne oncle eût été ravi de confier à un homme sérieux qui ne la maltraitât pas. Mais Samuel ne voulut pas se vendre. Puis ce fut une dame, également riche, et maîtresse de sa fortune, mais implacablement catholique : elle exigeait que son fiancé restât deux ans en observation, sous la surveillance de son confesseur, et le mariage n'aurait lieu ensuite que si le confesseur donnait un certificat de conversion intégrale. Mais Samuel, bon protestant, tenait au salut de son âme. — Enfin ce fut une jolie mondaine, ne vivant que pour la danse et le plaisir, inexorablement joyeuse et spirituelle, que son tuteur voulait marier à un homme de

poids, qui l'empêchât de dilapider sa fortune. Mais Samuel tenait à sa tranquillité

Et puis, il n'osait pas le dire, son cœur était pris. Pourtant, il osait à peine regarder l'objet de sa flamme, et il serait mort de peur, à la seule idée de se déclarer. Nous ne savons point le nom de la Dame de ses rêves, mais une de ses amies³ déclara plus tard que l'histoire de cette heureuse élue était esquissée dans celle de M^{me} Beaumont, une des héroïnes secondaires de *Su Charles Grandison* Richardson, paraît-il, faisait preuve d'une étrange animation lorsque la conversation tombait sur celle qui, aux yeux du monde, n'était qu'un personnage de roman. De même, lorsque son amie Lady Bradshaigh lui demanda en terme sybillins de raconter la vie d'une « certaine personne qui le touchait de près » (voulant dire par là sa vie à lui, Richardson), il comprit aussitôt qu'il s'agissait de M^{me} Beaumont⁴.

L'histoire de cette M^{me} Beaumont est triste : orpheline à douze ans, recueillie par son oncle et sa tante, jalosée par ses cousines, dépouillée de sa fortune et martyrisée par ceux qui auraient dû la protéger, ne trouvant d'appui qu'aupres d'une pauvre veuve de Londres nommée M^{me} Winwood, elle finit par quitter l'Angleterre et devint la dame de compagnie d'une riche comtesse italienne. Et nous pouvons supposer que Samuel, n'ayant pu jouer auprès d'elle le rôle de chevalier-servant dont il rêvait sans doute, dut se résigner à la voir partir vers des cieux plus cléments, ne gardant que des souvenirs d'entrevues chez M^{me} Winwood, et des images chaque année plus vagues et chaque jour plus belles.

Alors ? Richardson connaissait trop son devoir pour reculer devant les chaînes conjugales. Il avait beaucoup réfléchi au mariage, il avait des idées très arrêtées sur les obligations de l'épouse envers l'époux, qui sont celles de notre mère Ève envers notre père Adam. Il fit, comme toujours, la chose normale, raisonnable, sensée, pondérée.

judicieuse, logique · il epousa une camarade de jeunesse dont il avait appris a apprécier les qualites et à supporter les defauts la fille de son ancien patron

Martha Wilde etait alors orpheline Sa mère avait été enterree a Saint-Botolph le 2 mai 1717 Son père avait rendu l'âme le 17 janvier 1720, et peut-être, sur son lit de mort, anxieux d'assurer l'avenir de sa fille, avait-il songe à son ancien apprenti, et parlé dans ce sens à son fils Allington, heritier du nom et de l'imprimerie. Allington, admis à la Franchise de la Stationers' Company le 5 mars 1721, avait certainement gardé des relations etroites avec Samuel Le mariage entre celui-ci et Martha Wilde fut vite chose decidee Par raisons de convenances (le deuil de la jeune fille etait encore récent), sans doute aussi cause des formalités que necessitait le partage de la succession de John Wilde, il ne fut celebre que le 23 novembre 1721 a Charterhouse Chapel

C'etait là que, à defaut de la paroisse *chic* de Saint-George de Hanover Square, les gens de noblesse ou de distinction qui redoutaient les ceremonies bruyantes et populaires venaient contracter mariage Le cadre etait exquis, et, par extraordinaire, il l'est resté. Le long d'une immense pelouse, entierement entouree par les hauts batiments d'un ancien monastere, loin du bruit de Charterhouse-Street, de Saint-John's-Street, de la route de Clerkenwell, une petite chapelle se dresse, timide et frêle, cassette de bijoux renfermant une tombe (celle du fondateur de l'hôpital qui succéda au monastère), élevant vers le ciel gris un petit clocher bizarrement tordu Autrefois, il y avait là une ecole où les enfants pauvres chantaient les louanges de Dieu dans la langue du Roi, étonnant les vieilles murailles qui n'avaient appris que le latin.

L'union de Samuel Richardson et de Martha Wilde offrait toutes les garanties d'un bonheur durable Les deux conjoints étaient jeunes et d'âges en rapport (il avait trente-deux ans, elle en avait vingt-trois), ils avaient grandi dans

le même milieu Samuel aima sincèrement sa femme, et elle le seconda de tout son cœur pendant les belles années de lutte que tout homme passe à embellir son foyer et à améliorer le bien-être des siens. Malheureusement, Martha tenait de ses parents une faiblesse de constitution qui rendait ses maternités pénibles et les enfants qu'elle mettait au monde s'étiolaient et mouraient, en dépit de tous les soins, malgré l'application la plus stricte des principes de puericulture énoncés par Locke et ses imitateurs.

Samuel se crut comblé quand, le 7 octobre 1722, moins de onze mois après le mariage, naquit un garçon que l'on nomma John en souvenir du maître imprimeur. Le baptême eut lieu trois jours après, et, le 26 du même mois, le petit corps chétif retournait à la poussière.

L'année suivante, le 24 septembre 1723, naquit un second fils, à qui, cette fois, Richardson donna son prénom, Samuel, on attendit un mois plein pour le baptiser, tant il était faible. Et la mort passa, le 24 décembre de la même année.

Chagrin, fatigue de la mère épuisée par deux maternités si rapprochées et aussi par les tracasseries d'un déménagement. Et puis, nouvel espoir. Le 18 août 1725, encore un garçon, à qui l'on redonna le nom de Samuel. Il y eut progrès, en ce sens que l'enfant, baptisé le 24 août, vécut jusqu'au 26 avril suivant.

Et la série noire continua, d'autant plus pénible que l'espérance était chaque fois mieux fondée. William, nommé d'après un de ses oncles, né le 15 février 1727, baptisé le 6 mars suivant, fit la joie de ses parents jusqu'au 10 mai 1730, et le 16, Richardson retourna au cimetière pour l'y conduire. Entre temps, le 6 juin 1728, il y avait mené sa première fille, Martha, qu'il avait fait baptiser le 14 avril seulement. Enfin, un sixième enfant, encore un Samuel, baptisé le 7 avril 1730, ne put prolonger sa faible existence que jusqu'au 3 octobre 1732, ayant, comme son frère William, atteint l'âge où l'esprit

s'éveille, et ou le père sent que l'enfant commence à ne plus appartenir seulement à la mère

Six berceaux, « six jolis enfants présentant toutes les apparences de la santé, offrant toutes les promesses de la beauté et de l'intelligence »⁵, six cercueils, une tombe dans la terre bénie qui entoure St Bride « Six anges en robe blanche au Ciel, semant des roses sur les pas du Seigneur », attendant leur mère dont ils savaient la venue proche, attendant le demi-frère et la demi-sœur qui devaient eux aussi se faire anges, bénissant la carrière de leur père dont ils connaissaient déjà la gloire

« Radis-toi, homme fort selon le cœur de Dieu ! Courbe la tête, étouffe les cris de révolte que tu perçois au plus profond de toi-même Travaille pour toi puisque tu n'as plus à travailler pour tes enfants. Oublie dans le labeur Rappelle-toi que le Seigneur a dit à Job « Et maintenant recouvre-toi de majesté et d'excellence, et habille-toi de gloire et de beauté ». Redis-toi bien que les jours d'épreuve finiront et que ton cœur redeviendra clair et léger Tant que chacune de tes heures, chacune de tes minutes, chacune de tes secondes, sera pleine de travail et de création, tu garderas l'espérance et fermeras ton âme, torturée par Notre-Dame des Douleurs, aux consolations du Reprouvé »

Et pendant cette longue série de deuils et de déchirements, Richardson redoublait d'activité Un débutant comme lui n'avait pas encore assez la confiance des éditeurs pour recevoir beaucoup de commandes : aussi avait-il des heures creuses le jour et au début de la nuit Il les remplissait en faisant des index, en rédigeant des préfaces ou des dédicaces Il se mêlait fort peu à la vie de la rue, aux bavardages de ses concitoyens le seul fait divers qui semble l'avoir beaucoup intéressé est la clameur de haro qui fut poussée contre des bandits aux figures noircies de suie, qui opéraient dans la forêt de Waltham (1722-23)⁶

Par contre, il ne négligeait aucune occasion de se faire des relations utiles et de chercher l'appui de puissants

protecteurs Parfois il commit des erreurs C'est ainsi que par son beau-frère Allington il entra dans la société aristocratique des haut-volants, super-patriotes qui voulaient un gouvernement à poigne et, pour cela, renverser à leur profit l'ordre établi Le plus séduisant, le jeune duc de Wharton, ne reculait pas devant les manifestations de la plus basse demagogie, se faisant admettre dans la Corporation des chandeliers, tout cela dans d'obscurs desseins politiques Richardson, flatté d'une telle relation, entra dans les vues du noble énergumène et accepta de se charger d'un journal subversif, *The True Briton* il imprima les cinq premiers numéros et remania peut-être le sixième⁷ Mais Wharton fut dénoncé par De Foe, espion gouvernemental surveillant les milieux haut-volants Plusieurs numéros du journal furent déclarés séditieux Des poursuites furent annoncées contre Payne, le gérant En hâte, Richardson cessa toute relation avec des gens aussi compromettants et comme son nom n'avait pas paru dans le corps du journal, comme aussi le gouvernement, désireux d'atteindre le seul Wharton, se souciait peu des comparses, Samuel en fut quitte pour la peur. Mais il abandonna à son triste sort le noble politicien qui, après une carrière aventureuse, devait mourir confident du Prétendant à Rome

De tout cela, Richardson garda une horreur profonde de la politique et de l'esprit de parti Il revint à une admiration respectueuse pour l'ordre établi et pour les gens en place Du moins son incursion dans le clan aristocratique lui permit-elle d'entrer en relations durables avec deux des meilleurs écrivains du temps Thomson, qui venait de gagner l'admiration des lettres par son poème sur *L'Hiver*, et surtout Young, pensionné par Milord Wharton, qui avait conquis la célébrité par des poèmes religieux, puis des satires, et qui avait en vain tenté de rivaliser avec Shakespeare sur la scène de Drury Lane

À cette époque (1723), il fit aussi la connaissance d'un

homme qui devait l'honorer de son amitié et le faire profiter de son influence Arthur Onslow, représentant de Guildford à la Chambre des Communes, politicien intègre et adroit que l'estime de ses collègues devait porter au premier rang.

Très vite, les clients de Richardson devinrent ses amis, se préoccupèrent de lui apporter des commandes, tant et si bien que Samuel quitta son petit atelier et en prit un plus grand, au pied du clocher de Saint-Bride, au centre de Salisbury Court (maintenant Salisbury Square) Il ne devait plus quitter cette petite place étroite et animée A partir de 1724, il fut et resta toujours « M. Samuel Richardson, l'imprimeur de Salisbury Court » toutes ces précisions étaient nécessaires, car un autre Samuel Richardson habitait quelques maisons plus loin, et il y avait eu tout récemment, dans Fenchurch Street, un troisième Samuel Richardson, lui aussi imprimeur

Salisbury Court était déjà célèbre dans les Annales de Londres Les émeutes y avaient été fréquentes en 1716, des Jacobites avaient assiégé une taverne (*mug-house*), ou se réunissaient les loyaux partisans de la maison de Hanovre, et toute l'affaire avait fini par l'érection de cinq potences dans Fleet Street, à l'entrée de la Court Mais surtout chaque maison évoquait des souvenirs littéraires. Locke y avait terminé son fameux *Essai sur l'entendement humain*, Dryden y avait vécu entre 1673 et 1682, écrivant des drames comme *Aurengzebe*, et son immortelle satire politique *Absalon et Achitophel* Enfin la proximité du Théâtre du Duc avait déterminé plusieurs acteurs célèbres à se fixer dans le Square et les rues étaient hantées par les ombres de Betterton, de Cave Underhill, de Harris ou de Sandford. Samuel ne méprisait pas ce voisinage : bien que puritain, il avait une admiration très britannique pour les hommes de théâtre, et se faisait fête d'assister à une représentation dramatique, pourvu que la morale n'y fût point offensée,

Il considérait d'ailleurs que cela faisait partie de la culture de l'honnête homme. De même, il eut un moment la velléité d'apprendre seul le français en mettant côte à côte le texte original de *Télémaque* et sa traduction anglaise : mais il se rendit compte de l'absurdité de sa méthode et abandonna ce travail ingrat, si même il le commença⁸. Il lut plus que jamais, et continua à écrire des Essais et des Epîtres à la façon de Steele. Et, comme il réussissait dans ses entreprises et en concevait un certain contentement de soi-même, il voulut se faire publier. Mais il continua à qualifier ses productions de « bagatelles indignes de mention », et sut résister aux flatteurs qui le pressaient de reimprimer ses « élégantes disquisitions en prose ».

Quels journaux, quelles revues, accueillirent les œuvres de cet inconnu, de par sa profession si utile à connaître ? Probablement, à partir de 1731, le *Universal Spectator*, fondé en 1728 par le naturaliste Baker, gendre de Daniel De Foe : il est souvent question, dans cette gazette littéraire, de séductions, d'impudeur féminine, de débauchés, d'influence démoralisatrice des romans... Et qui a jamais été plus hanté que Samuel Richardson par les questions de sexe ?⁹ En outre, lecteur assidu du *Gentleman's Magazine*, de Cave, il se risqua même à envoyer des vers, publiés sans nom d'auteur par cette excellente revue. Si nous en jugeons par les poèmes dont il reconnut plus tard la paternité, les vers étaient execrables et se traînaient sur terre comme oie trop gavée. Mais on était peu difficile à l'époque, et Cave lui decerna sans rougir les épithètes de :

Riche-fils (*Rich-son*) de Phebus, être cher aux neuf muses

Joie vaniteuse, mais bien petite consolation : car l'implacable courroux du Seigneur n'était point apaisé, et les deuils succédaient aux deuils.

CHAPITRE III

LE PRINCE DES ARTISANS OU L'AMI FIDÈLE

Deuil sur deuil Aux morts des enfants s'ajouta le décès de deux beaux-frères, à l'étranger, puis la disparition d'un ami intime « plus précieux que la plupart des frères » Et aussi, en 1730, Samuel perdit son père en traversant la cour de sa maison, le vieillard s'était brisé la cuisse, les interventions des médecins n'avaient fait que le prolonger de quelques semaines Il avait eu du moins la joie d'avoir son fils sans cesse à son chevet

Il y eut pire Mrs Richardson n'avait jamais pu se consoler de la mort de son petit William, le premier de ses enfants qu'elle croyait avoir définitivement arraché aux griffes de la maladie et le décès était survenu alors qu'elle venait d'accoucher de son sixième bébé. Elle ne put résister à la fatigue et au chagrin Le 23 janvier 1731, elle rendit le dernier soupir Alors Richardson sombra dans l'abîme Martha resta le seul amour profond de sa longue existence Il garda toujours son souvenir en son cœur, et des lors conçut le désir de reposer près d'elle, plus tard, lorsque Dieu l'enverrait la rejoindre

Il obtint la concession perpétuelle d'un grand caveau, à Saint-Bride, dans l'aile centrale, tout près de la chaire ou pour l'éternité les morts entendent commenter la parole divine Le 31 janvier, il vit disparaître le cercueil qui contenait sa jeunesse Par une touchante pensée, il fit exhumer de la partie supérieure du cimetière, où dor-

maient tous ses enfants, le cercueil du petit William et le petit corps put à nouveau se blotir pres du sein maternel

Ainsi Samuel resta seul avec un bebe de six mois et demi Sans doute, il y avait sa vieille mere, sans doute il y avait ses freres William et Benjamin qui, etablis a Londres, continuaient vraisemblablement les entreprises paternelles Mais la maison de Salisbury Court était vide Il fallait faire *the right thing* et Samuel etouffa ses lamentations et ses plaintes Il songea aussitôt à donner une seconde mere au bebe chetif qu'il desirait tant voir perpetuer son nom

Il était depuis fort longtemps en relations suivies avec un confrere imprimeur nomme John Leake peut-être même avait-il servi chez lui dans les annees qui suivirent la fin de son apprentissage John Leake, d'une vieille famille de libraires, habitait comme Wilde la paroisse de Saint-Botolph en Aldersgate Il etait sinon riche, du moins à l'aise Sa femme Elizabeth lui avait donne onze enfants La postérité nous a legue les noms des deux filles aînees qui epouserent, l'une un certain Langley, l'autre un certain Wright et nous savons aussi que celle-ci eut à son tour deux filles.

Nous connaissons encore un des fils, James, baptisé le 7 avril 1686, qui, après de bonne etudes à l'École des Marchands Tailleurs, se fit inscrire comme apprenti à Stationers' Hall, puis épousa une jeune fille de Bath dont il eut quatre enfants, trois filles et un fils surnommé Jemmy. Il se fixa à Bath comme libraire et reussit à faire de sa boutique le rendez-vous des visiteurs de marque venus prendre les eaux.

Le huitième enfant de Leake était une fille, nommee Elizabeth d'après sa mère, et baptisée le 1^{er} août 1697 Elle avait donc 35 ans, quand, en 1732, elle accepta d'unir sa destinée à celle de Richardson beau mariage pour elle, qui pouvait craindre de rester vieille fille ! bon

mariage pour lui, veuf de 43 ans, qui épousait une femme respectable, sérieuse, et appartenant à une excellente famille.

Malgré tout son devouement, la nouvelle Mrs Richardson ne réussit pas à prolonger la vie du petit Samuel, qui, nous le savons, rejoignit sa mère le 6 octobre dans le caveau de Saint-Bride. Et le 8 novembre, Richardson fit soulever à nouveau la pierre tombale pour le cercueil de son neveu Thomas Verrin Richardson, fils de William Richardson, mort à l'âge de 16 ans il l'avait pris près de lui à l'imprimerie, s'était chargé de sa carrière, et l'avait aimé comme un grand fils

Le foyer desert fut reconstruit, repeuplé Elizabeth Richardson eut elle aussi six enfants Au debut, Richardson dut connaître encore l'angoisse de se croire maudit par le Seigneur Le premier enfant, Elizabeth, baptisé le 23 décembre 1733, fut enterré le 11 janvier suivant Et puis, il y eut une aurore Mary Richardson, baptisée le 2 janvier 1735, était mieux constituée et promettait de vivre elle vecut Fait digne de remarque, c'est le seul des enfants de la seconde Mrs Richardson qui ne vint pas au monde dans la maison familiale de Salisbury Court elle naquit près de Shoe Lane, dans la ruelle de Gunpowder Alley ou, étrange coincidence, le poète Cavalier Lovelace était mort en 1658 On peut supposer que Richardson, par mesure de prudence, envoya sa femme accoucher chez une matrone. ou alors, que Mrs Richardson fut prise des premières douleurs chez un parent ou un ami qui demeurait dans cette rue

La serie rose continua par la naissance de Martha, ainsi nommée en souvenir de la première Mrs Richardson, et baptisée le 16 juillet 1736, puis par celle d'Anne, baptisée le 16 août 1737. Deux ans après, Richardson eut le cœur gonflé d'un immense espoir. après cette série de filles, il eut un fils, auquel il donna, pour la quatrième fois, le prénom de Samuel Le baptême fut

celebre le 26 avril 1739 Mais le prénom portait malheur ; le bébé fut porté au cimetière le 18 avril de l'année suivante Et trois mois apres, le 17 juillet 1740, Richardson retournait à l'église pour le baptême de Sarah, sa dernière fille

Sur les douze enfants dont il avait été le père, il ne lui restait que quatre filles de quoi faire un gai foyer, certes, mais il ne se consola jamais de ne pas avoir de fils qui pût perpétuer son nom !

Cependant, chaque jour le rapprochait des sommets qu'il desirait atteindre Son cercle de connaissances utiles s'elargit, et il recolta le bénéfice des complaisances d'autrefois Arthur Onslow, élu triomphalement President de la Chambre des Communes le 23 janvier 1728, ne l'oublia pas Richardson obtint les grosses commandes des rapports et actes du Parlement¹. En 1734, en deux fois (4 fevrier et 23 juillet), il toucha 223 livres sterling, en 1735 (4 juillet), 118 livres, en 1737 (10 août), 171 livres et 13 shillings, en 1739 (6 decembre et 14 septembre) 163 livres 7 shillings, et en 1740, 77 livres, 18 shillings et 6 pence Grosses commandes pour l'époque ! Auxquelles s'ajoutèrent, un peu plus tard, les commandes faites par le Lord Maire au nom de l'administration municipale

Sa qualité d'imprimeur officiel lui valut la confiance des particuliers et des libraires Il avait d'ailleurs fait ses preuves dès l'année de son établissement a Salisbury Court, en imprimant un dictionnaire theologique en anglais, latin, grec et hebreu il eut pour ce travail l'aide d'un artisan expérimenté, Thomas Gent, de York, que lui avait recommande son ami Woodfall. Et puis, de ses presses sortirent, en même temps que des livres de format courant, d'énormes ouvrages in-folio, ou des traités scientifiques hérissés de difficultés typographiques, les volumes V et VI d'une *Collection de relations de voyages* de Churchill (1732), l'*Histoire de Londres*, de Maitland (1739), le 2^e volume de l'*Historia sui temporis*

de De Thou (1733) la *Dissertatio de Structura et Motu Musculari* (1738), d'Alexandre Stuart (qui reçut pour son docte ouvrage la medaille d'or de l'Academie Royale des Sciences), un *Milton* complet en deux volumes (1738), la *Vie de David* (1740) et les *Réflexions sur la Polygamie* (1738) de Patrick Delany, les *Mémoires des règnes de François II et de Charles IX de France*, de Michel de Castelnau (1725), et combien d'autres livres dont les auteurs sont maintenant oubliés² !

Il soignait ses travaux, voulant rivaliser avec son illustre predecesseur Wynkin de Worde, enterré tout pres, à Saint-Bride Il tenait à sa bonne reputation dans les milieux aristocratiques et lettres Mais, pour occuper ses presses, il ne dédaignait pas de se faire imprimeur de journaux ou de revues, comme le *Plain Dealer* d'Aaron Hill (1724-25) En 1735, il imprima momentanément le *Daily Journal* et il eut à se defendre contre les plumitifs besogneux, comme Eustace Budgell, qui voulaient l'obliger à inserer leurs elucubrations De même, en 1738, il sortit l'ephemere *Daily Gazetteer* qui faillit lui attirer une desagreable histoire avec Pope

Il se mêla le plus possible à la vie sociale de sa corporation . il aimait briller en public, surtout au milieu de ses confreres, lesquels affectaient des airs de grands écrivains Il saisissait toute occasion d'affirmer sa maitrise . ainsi, le 17 janvier 1735, les patrons imprimeurs Bowyer et Cave adressèrent à leurs pairs une invitation en vers, pour les prier au banquet annuel Richardson repondit par une excuse en vers ni meilleurs ni pires Et Cave d'envoyer ses regrets, toujours rimés Et Richardson de répliquer par un autre poème Cette disputation d'un nouveau genre dura plus de deux mois, et quand les deux disputeurs, incapables de tirer un son de plus de leur mirilton, cessèrent la lutte, ils avaient conçu l'un pour l'autre une admiration qui allait durer toute leur vie

Au debut de l'année 1737, un certain Samuel Burroughs

remit à Richardson les papiers de Sir Thomas Roe, racontant l'histoire de son ambassade à Constantinople, entre decembre 1621 et avril 1628³. C'était d'un intérêt de premier ordre, mais Richardson ne pouvait songer à faire les frais d'une œuvre aussi considerable : les papiers et les lettres de l'ambassadeur devaient remplir plusieurs volumes in-folio qui ne toucheraient que les erudits, gens pauvres, et quelques dilettantes. Richardson eut alors l'idée de demander l'aide de la Société pour l'Encouragement de l'Instruction. Cette société, nouvellement fondée par l'historien Carte (1736), avait pour but, d'une part d'arracher les auteurs aux griffes des editeurs en se substituant à ceux-ci, et d'autre part de subventionner ou de publier les ouvrages d'un reel intérêt scientifique.

Le 18 mars 1737, Richardson écrivit au Comité pour lui soumettre les précieux manuscrits, offrant de participer aux frais de publication, étant bien entendu qu'il serait l'imprimeur. Le Comité se reunit le 25 mars, jugea l'œuvre fort interessante, mais ayant calculé que les dépenses de publication dépasseraient 200 livres, jugea necessaire de réunir une Assemblée Générale le 7 avril. Ce jour-là, le duc de Richmond, president, exposa l'intérêt qu'offraient les papiers de Sir Thomas Roe, et en fit circuler la liste parmi les membres presents. Finalement 28 voix contre 5 deciderent que la Société se chargerait de la publication, pourvu que les dépenses n'excédassent pas 300 livres, et que, à qualité et à prix égaux, on preferât pour l'impression le papier de fabrication anglaise au papier étranger. L'offre faite par Richardson de participer aux frais ne fut même pas mentionnée.

L'affaire traîna quelque peu en longueur. La Société désigna deux membres, le docteur Anderson et Thomas Carte, pour lire, classer et preparer les papiers. Cela prit plus d'un an : Richardson fut d'une aide précieuse, et même fit la plus grande partie du travail. Puis on lui demanda ses tarifs d'impression. Comme ceux-ci étaient

différents de ceux de Bettenham, l'imprimeur que la Société avait chargé d'imprimer un *Traité sur les Cieux*, le secrétaire du Comité, l'archéologue Alexander Gordon, écrivit à Richardson pour réclamer des précisions. À la date du 9 novembre, Richardson répondit, expliquant qu'il n'y avait pas en réalité de différences sensibles entre les prix pratiques par les divers imprimeurs de Londres : une guinée par feuille était le tarif normal, mais il s'entendait d'un texte sans difficultés, pour un texte comprenant des notes en plus petits caractères (ce qui était le cas), il fallait compter une majoration de 3 shillings et demi par feuille. Et il joignit à sa lettre un devis très détaillé qui satisfait pleinement les membres de la Société.

Le 5 décembre, il s'inquiéta de la grosseur du volume à composer et aussi de la préface à mettre en tête de l'ouvrage. Il proposa de ne pas dépasser 180 feuilles, ce qui fut accepté. Enfin, le 20 juillet 1739, il reçut le manuscrit définitif et y mit ses meilleurs typographes, dressant lui-même, au fur et à mesure, un index complet. Il rédigea aussi un projet de préface et de Dédicace au Roi qu'il soumit au Docteur Ward, membre influent de la Société, et celui-ci fit quelques corrections que Richardson jugea « très judicieuses et bienveillantes ». Le 12 novembre, ces deux morceaux particulièrement délicats furent lus au Comité qui daigna les approuver.

Le premier volume, annoncé dans le *Gentleman's Magazine*, parut en avril 1740, sous le titre : *Les Négociations de Sir Thomas Roe dans son Ambassade à la Porte Ottomane de l'année 1621 à l'année 1628 inclus*. Il contenait 627 lettres de l'ambassadeur et coûtait 1 livre 7 shillings. Le libraire Rivington, vieil ami de Richardson, (il était né à Chesterfield dans le Derbyshire en 1688, et avait été apprenti à Londres en même temps que lui), se chargea de la vente. Il semble que le livre ait eu un succès d'estime.

Ce fut d'ailleurs le seul volume des *Négociations* qui

parut, car la caisse de la Société fut vite à sec, et les membres se séparèrent. Du moins Richardson avait-il conquis l'estime et l'amitié de beaucoup d'entre eux. Ainsi le Révérend Thomas Birch lui confia ses œuvres historiques à imprimer, et ce fut tâche peu aisée, car Birch se plaignait sans cesse du papier ou des caractères, et bouleversait la mise en pages par des corrections intempestives, au point que Richardson se déclarait incapable d'obliger ses ouvriers à refaire tout leur travail. Ce sont aussi bien vraisemblablement des membres de la Société qui lui firent confier un travail délicat, consistant à mettre au courant le *Tour en Grande-Bretagne* de Daniel De Foe, qui datait de 1724-26. Richardson présida aux rééditions successives de ce livre si curieusement vivant, en 1738, 1742, 1748 et 1753. et on sent que son influence s'exerça très fortement, car les bavardages disparurent de l'ouvrage, remplacés par des dissertations, et beaucoup de renseignements commerciaux cédèrent le pas à d'enthousiastes descriptions des beautés de la Nature : le *Tour* s'adressa désormais bien plus aux bourgeois et sentimentales qu'aux négociants de la Cité *.

Les Négociations de Sir Thomas Roe sont un modèle d'édition scientifique et de présentation typographique. L'index, dressé par Richardson en un été, est un chef-d'œuvre de patience et de méthode. Il annonce ceux que l'imprimeur-auteur fera plus tard pour ses propres romans. Il est complet, au point d'être un résumé beaucoup plus qu'un index. non seulement il permet de tout retrouver, mais encore il suffit au lecteur pressé pour connaître tout l'ouvrage.

Il fit l'admiration des amis de Richardson, d'un surtout, qui déclara que l'auteur de cet index avait « changé le corps en âme ». C'était un peu exagéré, mais Richardson fut reconnaissant à ce thuriféraire, Aaron Hill, ancien directeur de deux « Périodiques Moraux », le *Plain Dealer* et le *Prompter* (1735), auxquels il avait collaboré⁵ : et

les liens se resserrèrent encore entre les deux hommes

Bien curieux personnage que ce Hill, la première des grandes amitiés littéraires de Richardson. talent moyen et ambition démesurée, chimerique dans ses entreprises et pourtant doué de sens pratique dans les circonstances ordinaires de la vie. Il tenta d'attirer l'attention sur lui en attaquant les puissants du jour susceptibles de lui répondre. Il essaya sans relâche de faire fortune en réalisant des projets qui n'étaient pas absurdes en théorie, mais qui ne pouvaient s'appliquer ni au temps ni au lieu⁶. Ce fut surtout un malchanceux, car d'autres écrivains, plus médiocres que lui, ont facilement atteint à la renommée éphémère qui suffit pour apporter de substantiels profits.

En 1735, Hill, cherchant un imprimeur qui lui fit des conditions assez douces, s'adressa à Richardson en termes courtois et déferents. Et Richardson, fier d'être traité ainsi par un poète connu, commença à garder ses lettres pour la postérité. Tel est le début des volumineux recueils de correspondance que Richardson légua à ses filles, pour la plus grande joie de ses futurs biographes.

Ce furent d'abord de simples relations d'affaires. Richardson imprimait les œuvres de Hill et ne marquait aucune hâte à être payé. Hill remerciait, assurait que sa situation pécuniaire s'améliorerait quelque jour, et s'extasiait sur la beauté des caractères et la netteté des épreuves, « reflets de l'âme de l'imprimeur ». Il mit son influence au service de son ami. Ainsi, en juin 1736, Voltaire soupçonna les imprimeurs Walthoe et Richardson d'avoir pillé son œuvre sans autorisation et parla de poursuites judiciaires. Hill, qui venait d'adapter pour la scène anglaise *Zaire* et *Alzire*, l'en dissuada habilement, en lui représentant qu'en Angleterre un procès coûtait encore plus cher au gagnant qu'au perdant. De même, deux ans après, ce fut Hill qui s'interposa auprès de Pope, lequel rendait Richardson responsable d'un article diffamatoire paru dans le *Gazetteer*. Hill rendit ainsi un fier service,

car les piqûres de la « guêpe de Twickenham », comme celles de Voltaire, étaient presque toujours mortelles

En retour, Richardson défendit Hill contre les pirates : en décembre 1739, un libraire du Strand, nommé Marsh, ayant voulu sans permission rééditer à son seul profit un livre de Hill, l'*Empire Ottoman*, Richardson, qui songeait à reimprimer lui-même l'ouvrage corrigé et augmenté, écrivit une lettre furibonde à son peu scrupuleux confrère et celui-ci, effrayé par les menaces d'un homme connu habituellement pour sa douceur, se le tint pour dit. Et puis, Richardson obtint pour Hill des prix de faveur dans les divers journaux de Londres, pour faire annoncer ses œuvres. Il prodigua ses conseils pour le titre des ouvrages, leur présentation, leur dédicace à de riches mécènes. Lorsqu'il se fut mis à rechercher et à vendre des livres d'occasion, il donna toujours la préférence à Hill, quand celui-ci marquait le désir d'avoir en communication ou d'acquiescer un des livres portés sur ses catalogues, et il lui fit des conditions avantageuses : on peut même dire qu'il fit le plus souvent des cadeaux. C'est ainsi qu'il prêta ou donna à Hill des livres d'histoire, de géographie, de philosophie et parfois de simple littérature par exemple, des œuvres de Oldmixon, Chambers, Breval, Morgan, le *Richard III* de Buck, les *Voyages* de La Mottraye, le *Cornwall* de Norden, les œuvres de Bacon, de Salmon, de Harris, etc. Ils échangèrent leurs impressions sur ces ouvrages : comme par hasard, elles concordaient. De même leurs vues sur la littérature : ils s'unissaient pour condamner les écrits en prose de Milton, trop subversifs à leur goût, et pour déplorer la mode, qui s'était implantée dans le grand monde, de décrier les vers de Cowley.

Ensuite ils parlèrent de se rendre visite. Richardson, depuis que ses affaires prospéraient, avait loué, pour passer ses *week-ends* au bon air, une petite maison à l'Ouest de Londres. Nous ne connaissons que son nom, Corney

House, et nous croyons qu'elle était sur le bord de la rivière à Chiswick. C'est là que, loin des soucis de son métier, Richardson aimait à recevoir ses amis. Hill y fut invité. Il s'y rendit certainement. Il trouva en Richardson un hôte charmant, généreux, ouvert, mais parfois un peu préoccupé, parce qu'incapable de s'abstraire entièrement de la pensée des travaux à exécuter le lendemain.

Bientôt Hill fut au courant des tracas de Richardson. Tracas causés par l'ingratitude de certains obligés et protégés, et surtout tracas de santé. Hill se piquait de médecine et offrit ses services pour découvrir la source des maux qui accablaient son ami. Ces consultations gratuites et benevoles furent interrompues, pendant l'été 1737, par la disparition mystérieuse de Hill qui, sans doute, se cacha quelques mois pour se faire oublier de ses créanciers, puis elles reprurent avec régularité.

Richardson se plaignait d'étourdissements. A distance, Hill diagnostiqua des troubles digestifs et envoya « un peu d'huile chimique de soufre ». Il déclara, non sans importance, que ces malaises tenaient à une « tendance phthisique ». Avec un certain bon sens, il dissuada Richardson d'aller dans les villes d'eaux comme Tunbridge Wells. « L'air y est excellent, en principe, disait-il, mais il y a une telle foule qu'on ne le respire que pollué. D'ailleurs Richardson ne pouvait se mêler à une foule sans étouffer et s'évanouir, à tel point qu'il avait dû cesser d'aller régulièrement à l'église ».

Au fond, Richardson souffrait d'un excès de travail et de travail en lieu clos. Il lui aurait fallu du grand air et des sports. Or il ne pouvait même pas monter à cheval. Il avait peur et ses étourdissements redoublaient. Il y avait bien le cheval de bois, mais c'était encore un exercice d'intérieur. Restait la chaise, qu'il conduisait sans trop d'appréhension. Hill lui conseilla de mener son attelage le plus possible sur les routes qui montaient en pente rapide, afin d'avoir un air plus vif, et de rouler aussi vite

que le vent. Et, puisque sa profession l'obligeait à rester enferme la majeure partie du jour, qu'au moins il ne passât pas des heures à examiner des manuscrits presque indechiffrables¹

Richardson avait un autre conseiller en la personne d'un vieil ami, le savant medecin Cheyne, qui le soignait gratuitement Cheyne lui avait fait observer un regime alimentaire tres strict qui donna d'abord d'excellents resultats Puis les malaises redoublerent Cheyne, inquiete par la corpulence de son ami, fit un examen medical approfondi il ne trouva pas que Richardson eût la moindre tendance à l'apoplexie

Alors Hill triompha n'avait-il pas, depuis longtemps, et sans avoir à se livrer à un examen aussi detaillé du malade, fait la même declaration² Trouble, Richardson se mit à le considerer comme un oracle et lui demanda anxieusement conseil Hill ne se declara pas partisan d'un repos total qui, venant après une période d'intense activite, ruinerait l'organisme. C'etaient les vaisseaux cervicaux, trop surchargés par le travail et les pensees profondes, qui étaient la cause de tout le mal les pores constipés ne secretaient pas assez pour decharger ces vaisseaux obstrués d'esprits animaux Buvez donc du cafe, mon cher M Richardson, le plus chaud possible. Et en buvant, recouvrez à demi votre bol avec votre main, de façon à recevoir la vapeur du liquide brûlant dans le nez et dans les yeux.

Richardson obéit docilement A la troisième tasse de café, il s'évanouit, à la suite de quoi, il eut d'interminables saignements de nez. Mais Hill triompha encore il avait raison, puisque cela montrait l'effet des vapeurs chaudes luttant contre la résistance offerte par les vaisseaux cervicaux trop pleins Quant aux saignements de nez, la cause en était vraisemblablement l'abus du tabac à priser : et après tout, il fallait s'en rejouir puisqu'ils decongestionnaient la tête.

Pour changer, il recommanda de respirer des vapeurs de vinaigre Richardson s'y appliqua avec sa conscience habituelle, mais n'obtint aucun bon resultat Hill, decontenance, se creusa la tête Il decouvrit que Richardson buvait deux ou trois fois par semaine, le soir, un verre de vin c'était du porto, donc un vin trop lourd. M Richardson, prenez du Bordeaux, beaucoup plus léger

Et Hill achevait mentalement en attendant de prendre de mon vin a moi Car il avait entrepris d'implanter la culture de la vigne dans le Sud de l'Angleterre Pour cela, il avait acquis un vaste domaine à Plaistow, en Essex (1738) Le libraire Millar, grand artiste en jardinage, prodigua ses conseils par l'intermédiaire de son confrere Richardson En revanche, celui-ci reclama à Hill des details sur la fabrication du vin pour un autre ami à lui, John Windus, qui desirait tenter une expérience semblable Le *Dictionnaire du parfait jardinier* (envoyé par Richardson) en mains, Hill planta 100.000 pieds de vignes françaises, fremissant d'une fievre patriotique à l'idée qu'il allait affranchir l'Angleterre de la tutelle latine. Malheureusement, ces plantations faites par temps humide lui donnèrent des accès de veritable fièvre . fidele à son principe de se passer du medecin, Hill se soigna tout seul et guerit Mais l'année suivante, il fut atteint d'une sorte de maladie de langueur Richardson lui envoya des douceurs et fit prendre a maintes reprises de ses nouvelles. La maladie se prolongeait Alors Hill but de son vin dès qu'il y en eut de prêt Et miracle ! son vin le remit sur pied. Il en envoya aussitôt quelques bouteilles à Richardson, qui le déclara « agreable à son palais » . euphémisme de politesse ou insensibilité du gosier britannique ? Quoi qu'il en soit, l'entreprise vinicole s'arrêta net lorsque Hill se fut aperçu que son terrain était marécageux et malsain

Pendant la maladie de Hill, Richardson, livré à lui-

même, s'étudia pour connaître son mal il conclut qu'il souffrait avant tout des nerfs Et en effet, les bains froids lui firent du bien Mais, comme le plus léger excès de table faisait redoubler ses maux, il dut se résigner à rendre son régime encore plus strict Après sa cinquantième année, il s'abstint de pain, de viande et de poisson

Desormais, Hill et Richardson, las de parler d'eux-mêmes, se mirent de temps à autre à parler de leurs familles respectives Ce furent des confidences, des comparaisons, des révélations Et pourtant, il n'y eut jamais entre eux de véritable intimité d'abord, l'éloignement les empêchait de fraterniser, sauf en de rares occasions, et puis, mus par une sorte de pudeur, ils ne s'écrivaient leurs chagrins ou leurs joies que sous forme de belles lettres admirablement soignées Ainsi, Hill raconta qu'un de ses parents, marié avec une fille du bas peuple, avait tellement souffert de ce mariage qu'il s'était suicidé De son côté, Richardson s'intéressa aux filles de Hill, et tint celui-ci au courant de la maladie d'un être cher, sa mère, dont une lettre cachetée de noir annonça la mort quelques mois plus tard (1738) Ainsi, se faisant part de leurs peines, ils apprenaient chaque jour à s'estimer davantage, et peut-être à s'aimer Mais Hill restait déferent et humble Richardson n'acceptait l'amitié que des hommes qu'il avait obligés

CHAPITRE IV

LE LISEUR INFATIGABLE OU L'AUTODIDACTE DE GENIE

Richardson lut beaucoup dans sa jeunesse, mais il eut moins de loisirs lorsqu'il se fut établi comme patron imprimeur et encore, à ce moment-là, put-il se cultiver en lisant attentivement les manuscrits qu'on lui envoyait pour l'impression, et aussi les œuvres des grands classiques que les éditeurs lui demandaient de reimprimer. En outre, même pendant les années où il fut le plus accablé de travail, il se réserva chaque jour quelques instants, pour se tenir au courant des nouvelles publications ou relire ses auteurs favoris. Il lui fallut bientôt prendre sur ses heures de sommeil debout à cinq heures du matin, il se couchait régulièrement à onze heures du soir. Bel exemple d'énergie de la part d'un homme qui n'était pas très robuste ! Sot exemple d'excès de zèle de la part d'un homme qui avait déjà acquis une large aisance ! Mais c'est à cette énergie ou à cet excès, comme on voudra, que l'on doit la naissance du roman sentimental qui changea pour plus d'un siècle la mentalité européenne.

Énumérer les lectures de Richardson, c'est comprendre la formation de son talent et, dans une certaine mesure, expliquer son génie¹. D'abord et avant tout, il fit sa pâture du Livre des livres, la Bible. Il en lisait un peu le matin au réveil, et un peu le soir à l'heure des prières, et parfois il s'attardait à une lecture solitaire de ses pas-

sages favoris, ceux qui charmaient le plus son imagination C'était l'histoire d'Amnon, devenu si passionné pour sa sœur Thamar qu'il tomba dans une langueur qui le consumait peu à peu, jusqu'au moment où, dans un sursaut d'énergie, il fit violence à Thamar et sentit son amour se transformer en haine C'était aussi l'histoire de Saul, jaloux de la gloire de David, et faisant évoquer par une magicienne le fantôme de Samuel C'était encore l'histoire de Jézabel qui substitua le culte de Baal au culte de Dieu, chassa Elie, et par le crime et la calomnie deposseéda Naboth de sa vigne, puis fut dévorée par les chiens qui ne laisserent de son corps que le crâne, les pieds et l'extremite des mains Enfin et surtout, le livre de Job qui le faisait tour à tour pleurer et crier de joie, et le livre de Ruth choix inattendu, mais il est peu de pages de la Bible qui impressionnent davantage un puritain anglais, en 1586, un enfant de onze ans traduisit vingt-huit sermons tires de l'histoire de Booz, de Noémi et de la Moabite²

Pendant toute sa vie, des phrases du Livre obsédèrent son esprit, presque uniquement des phrases de l'Ancien Testament, plus sombre, plus majestueux : « Tu enfanteras dans la douleur. » — « Vous mènerez mes cheveux gris à la tombe » — « Une flamme sortit du Seigneur et les consuma, et ils moururent devant le Seigneur » — « Et elle dit à son père Fais ceci pour moi, laisse-moi seule deux mois pour que je puisse errer sur la montagne et pleurer ma virginité » — « Quand Mardochee vit que tout était fait, il déchira ses vêtements, se couvrit de toile à sac et de cendres, et sortit en pleine ville . » — « Tu seras allié avec les pierres des champs et les bêtes des champs seront en paix avec toi . »

Mais aussi les paroles de Marie lui chantaient dans la memoire « Mon âme exalte le Seigneur et mon esprit se rejouit en Dieu mon Sauveur » Cet hymne de beatitude infinie lui vint tout naturellement à la mémoire

quand il raconta plus tard l'histoire d'une vierge souillée et « exaltée »

Il completa sa lecture de la Bible par celle de nombreux livres de piété. D'abord il était professionnellement obligé de lire maints volumes de sermons et maints traités d'exégèse. car les Reverends de l'époque envoyaient volontiers leur prose à l'impression, et payaient par des prières recitées comptant. Et puis, par goût, il aimait tout ce qui traitait de morale religieuse : les sermons de Sharp, de Tillotson, de South, — les *Règles et Exercices pour une sainte vie et pour une sainte mort*, de Jeremy Taylor, — le *Compagnon pour les Fêtes et Jeûnes de l'Eglise d'Angleterre*, de Robert Nelson, — la *Paraphrase* et le *Commentaire sur les Epîtres et les Evangiles*, de George Stanhope, — le *Discours pratique concernant la Mort*, de William Sherlock, — le *Guide du Chrétien dévot*, de John Inett, — les œuvres de Delany, Fleetwood, Dodd, Sir Thomas Browne, les *Classiques sacrés* de Blackwall, voire même des livres en marge de l'orthodoxie, comme ceux de Thomas Sherlock sur la Prophétie, de Glanvill sur les Sorcières, ou de Richard Baxter sur les Esprits.

Ce même goût de la morale le porta à lire des traités composés par des hommes qui n'étaient moralistes ni de profession, ni d'habit, voire même par des non-conformistes : les *Instructions à un fils* du Comte d'Argyll, l'*Instructeur des Familles* et le *Mariage religieux*, de De Foe, curieux romans dialogués, et en même temps tracts religieux tendant à démontrer, l'un, que l'éducation à donner aux enfants doit être essentiellement religieuse, l'autre que la première condition du bonheur dans le mariage est, pour les deux époux, de pratiquer la même religion. En outre, il s'intéressa aux *Essais* de Shaftesbury, à la célèbre *Fable des Abeilles* de Mandeville, dont il comprit mal le sens et la portée, et, ce qui est plus surprenant, à l'*Alciphron* de Berkeley.

Mais il se défiait de la philosophie qui lui paraissait, dans son essence, hostile à la Foi. S'il s'enthousiasma pour le *Traité d'Education* de Locke, il s'abstint de lire son *Essai sur l'entendement humain*. Il lut avec horreur les œuvres de Bolingbroke et de Hume ou plutôt il n'en lut que juste assez pour pouvoir les déclarer abominables, perverses, dangereuses et absurdes, et pour pouvoir ainsi critiquer en connaissance de cause les théories des déistes. De même, s'il étudia passionnément la rhétorique de Sénèque dans les compilations de L'Estrange et dans l'anthologie que son confrère Rivington publia en 1738, il ne tarit pas dans ses dénonciations de la morale stoïcienne. A quoi bon, pensait-il, discuter des problèmes que Dieu a résolus une fois pour toutes ?

Il ne s'intéressa à l'histoire que tard dans sa carrière. Il lut, comme tout le monde, l'*Histoire* de Burnet, il avait confiance. n'était-ce pas l'œuvre d'un évêque ? Mais comme elle ne couvrait qu'une courte période, il lui fallut, en rechignant, recourir à l'*Histoire d'Angleterre* du Français Rabin, que l'on trouvait facilement en traduction. Il se servit, chaque fois qu'il le put, de l'*Histoire* d'Oldmixon, repertoire commode de faits et de dates, et il eut recours à un de ces innombrables ouvrages intitulés *Beautés de l'Histoire* qui, en exaltant les hauts faits ou les grandes actions du passé, ramenaient l'histoire à la littérature d'édification. Toutefois, lorsqu'une période glorieuse de l'histoire nationale l'intéressait particulièrement, il recourait aux meilleures sources pour se mieux documenter. c'est ainsi que dans l'*Histoire militaire d'Eugène et de Marlborough*, par John Campbell, il puisa d'irrefutables arguments pour démontrer sa thèse favorite : l'influence néfaste de la politique et des politiciens.

Ainsi, en ajoutant à ces livres de chevet les ouvrages qu'il imprimait et la lecture des journaux de l'époque, il parvint à acquérir assez de connaissances historiques

pour ne pas paraître mais dans les cercles de lettres. Connaissances hétéroclites d'ailleurs, connaissances d'autodidacte qui n'a qu'un maître le hasard. Sa publication des *Négociations de Su Thomas Roe*, et son amitié pour Hill, auteur de la *Relation complète de l'Empire ottoman*, firent de lui un spécialiste d'histoire de l'Orient, grand lecteur des œuvres de Perry, Pococke, etc., et même du *Cyrus* de Ramsay, qu'un ami de Pope, Hooke, venait de traduire. Par contre il ne connaissait guère, dans l'histoire de France, que Henri IV, traître au protestantisme, et Louis XIV, Antechrist suscité par le Démon pour ennuyer la paisible Angleterre, dans l'histoire d'Allemagne, que la geste de Luther, dans l'histoire russe, que Pierre le Grand, dans l'histoire romaine, que Tarquin le Superbe, César et ses contemporains, dans l'histoire grecque, que les héros du siège de Troie et Alexandre le Grand. Quant à l'histoire d'Angleterre, il en retint surtout les règnes les plus troubles par les luttes religieuses, ceux de Henri VIII, d'Élisabeth et de Charles I^{er}. Puis, comme l'homme de bien ne doit rien ignorer des turpitudes des méchants, il se documenta sur le règne de Charles II, cette honte nationale, et puisa dans les *Mémoires de Grammont* des détails précis sur les ruses des débauchés. Ceux-ci, pour venir à bout de la vertu des filles, promettaient mariage et faisaient célébrer un simulacre de cérémonie par un complice déguisé en pasteur.

En même temps qu'il comblait ses lacunes historiques, il se rendait compte de l'insuffisance, presque de l'inexistence, de sa culture classique. Avec sa ténacité coutumière, il se mit à lire les chefs-d'œuvre de l'antiquité, non dans le texte et pour cause ! — mais dans les traductions fort libres qu'on en donnait à l'époque. Il connut « la féroce et batailleuse Illade » à travers Pope, Ésope à travers L'Estrange, Aristote à travers Rapin, Virgile à travers Dryden, Cicéron à travers Conyers Middleton,

Horace à travers Pope, Norris et Cowley, Juvenal à travers Tate Il compulsait souvent un recueil de citations latines qu'il apprenait par cœur et son entourage admirait, lorsque, se rengorgeant, il jetait dans la conversation une phrase de Terence, Tibulle, Ovide, Pline, Lucain, Martial, Ausone, ou Prudence, voire même du Mantouan De même, la lecture d'un recueil d'histoires mythologiques lui permettait de faire, à tout propos, de discrètes allusions à Seméle, Arachne, Orphée ou Pygmalion

Il suivit la même méthode — lectures de traductions ou d'adaptations, recours à des compilations ou résumés — pour prendre superficiellement connaissance des grandes œuvres des littératures française et italienne · il feuilleta le *Pantagruel*, le *Lutrin*, le *Télémaque*, la *Henriade*, *La première semaine* de Du Bartas (que sa qualité de Huguenot avait rendu populaire Outre-Manche), le *Roland furieux* Il n'avait rien approfondi mais il pouvait parler de tout

Il n'avait d'ailleurs pas besoin de lire attentivement les chefs-d'œuvre antiques ou modernes pour trouver matière à renforcer ses jugements préconçus · les poèmes épiques de Grèce, de Rome, de France ou d'Italie sont condamnables parce que, « propageant des notions fausses d'honneur, de gloire et de religion », ils ont été la cause indirecte d'innombrables meurtres et violences. Et puis, rien n'est comparable aux Modernes d'abord, aux Modernes Anglais ensuite, aux Modernes anglais religieux enfin. .

C'est parce qu'il était convaincu de cette vérité patriotique qu'il se complut à des lectures frivoles — ou jugées telles par rapport aux graves ouvrages que nous venons d'énumérer Il fut un grand amateur de poésie — anglaise naturellement · mais, entendons-nous bien, de poésie sérieuse et didactique Ce n'est pas par hasard qu'il donnera le nom de Lovelace au plus horrible de ses héros, et il fera dire froidement par une de ses sympathiques

heroines « Les poètes amoureux auraient dû, de tout temps, être étranglés dans leurs berceaux. » Il jugeait abominable que certains écrivains employassent à « enflammer l'imagination » des dons que Dieu leur avait accordés, sans doute par erreur Il fut un de ceux qui, en octobre 1739, soutinrent le plus la campagne du *Gentleman's Magazine* en faveur des ouvrages utiles et pieux, écrits particulièrement à l'usage des jeunes pucelles Et que peut-il y avoir de plus utile qu'un recueil de poésies instructives ou édifiantes, portant à réfléchir ou à prier ?

Ses trois dieux furent Spenser, Milton et Cowley, dont il imprima ou collectionna les rééditions Spenser, son « toujours vénéré Spenser », le « Prince des Poètes de tous les temps », le faisait délirer d'enthousiasme Y a-t-il rien qui puisse davantage charmer l'imagination et exercer l'entendement, que l'allégorie cachée dans la *Reine des Fées*, que le sens profond de la lutte entre Una et Sansloy ? — Aux heures de lassitude, il relisait le *Paradis Perdu*, de « notre Milton », dans une vieille édition non illustrée « Car les illustrations qui représentent les anges tout habillés et l'homme et la femme tout nus sont aussi absurdes qu'indecentes » Ses passages favoris étaient ceux de la Création de la femme et de la Tentation n'y a-t-il pas dans les vers splendides du poète matière à grave méditation ? — Quant à Cowley, alors passé de mode, il lui restait fidèle car ou trouver autant « d'esprit étincelant, de fantaisie brillante, d'habileté verbale, unis à un respect absolu des convenances, et dans la plupart de ses pièces, à une pareille chasteté ? »

Après cette imposante trinité, il plaçait un groupe de poètes aussi célèbres, mais moins capables d'élever l'esprit ou l'âme Le grand Dryden d'abord, adaptateur mille fois bon de l'incompréhensible Chaucer, et auteur de pièces lyriques et satiriques qu'il avait lues et relues au point de retenir de nombreux vers par cœur Puis, assez loin derrière, Pope, imitateur incomplet de Dryden, versifica-

leur de talent, peut-être même de genie, mais si déplaisant par sa violence et sa malignité. Pourquoi laisser sombrer son talent dans l'invective ou l'attaque personnelle ? D'autant que Pope prouvait, par son *Essai sur l'homme*, qu'il pouvait « se tenir sur ses pieds. » — Aux sarcasmes de Pope, Richardson préférait les moqueries de Butler dans *Hudibras*, plus générales, moins acerbes. Elles étaient dirigées contre les Puritains, et plus d'une fois, Richardson dut éprouver un vague malaise à les lire. Mais il était trop bien équilibré pour ne pas rire d'une satire contre les fanatiques même les plus excusables, ceux qui pechent par excès de zèle religieux. Et puis, les vers de Butler, courts et bien scandés, étaient si faciles à retenir !

Venait enfin une foule de *du minores* le classique Davenant, le « gentil Waller », auteur de deux vers admirables.

Les femmes, nées pour obéir,
Aiment qui ose et qui s'avance,

Denham, auteur de *Cooper's Hill* qu'il osait préférer à la *Forêt de Windsor*, de Pope, Cotton, pâle et grossier imitateur de Scarron, « l'honnête Matthew Prior », et *tutti quanti*. Enfin il se fit le champion de poètes qui, étant ses amis ou ses protégés, ne pouvaient être qu'admirables : mais qui se souvient aujourd'hui de *Gédéon ou le Patriote*, de *L'Etoile du Nord*, des *Larmes des Muses*, d'Aaron Hill, — des *Poèmes* du Révérend Stephen Duck, de Kew, ou encore du *Léonidas*, de Richard Glover, espoir poétique de sa génération ? En dehors des egards dus à l'amitié, il est possible que l'admiration de Richardson pour ces œuvres illustres ait été sincère, tant son goût était guidé par des considérations qui n'ont rien à voir avec l'art. Sait-on un des poèmes qui firent ses délices ? C'est un « essai pindarique » d'un certain John Pomfret, intitulé : *Sur l'attente de la Mort !*

Et Shakespeare³ dira-t-on après avoir parcouru la liste ci-dessus Est-il possible qu'un Anglais, fût-il aussi prosaïque et terre-à-terre que notre Samuel, ait ignoré le Roi des rois³ — Nullement Mais, pour Richardson, Shakespeare était, si l'on met à part son poème de *Lucrèce*, fort justement admire, un dramaturge fait pour être joué, plus qu'un poète fait pour être recité Dans son jeune temps, il vit représenter plusieurs pièces de « notre bien-aimé Shakespeare », plus tard, il lut d'autres pièces, et il conçut l'ambition de connaître l'œuvre dans sa totalité C'est à son honneur, car il vivait à une époque où l'on criait volontiers cette « grande Ombre offensée » Nous avons la preuve qu'il lut *Le songe d'une nuit d'été*, *Beaucoup de bruit pour rien*, *La nuit des rois*, *Titulus* et *Cressida*, *La Tempête*, *Mesure pour Mesure*, *Richard III*, *Othello*, *Hamlet*, il trouvait horrible le dénouement de *Roméo et Juliette*, et pourtant il pleurait Mais sa pièce préférée était *Jules César*, plus classique, moins déconcertante pour un esprit comme le sien Toute sa vie, il cita de mémoire, plus ou moins exactement, des vers de Shakespeare, au point de paraître une vieille barbe aux yeux des générations nouvelles et toute nouvelle édition de Shakespeare trouva en lui un souscripteur, quoiqu'il s'en tint, quant à lui, aux premiers tirages de Rowe et de Theobald

Il connut peu les autres Elzabéthains, sauf peut-être le pathétique Heywood, et *La fille du Moulin*, de Fletcher, au comique léger et sentimental Il préférait naturellement le théâtre de la Restauration et de l'époque de la Reine Anne, plus près de lui, et tout aussi émouvant, quoique moins brutal Il vit jouer un grand nombre de pièces, avant que ses crises de suffocation en lieu clos et encombré fussent devenues fréquentes, et que son travail quotidien eût augmenté au point de lui prendre une partie de ses nuits Il fut toujours un enthousiaste du théâtre, à condition que les pièces jouées ne fissent nulle

offense à la vertu ou à la religion. Au spectacle, il vibrat profondément et ensuite il analysait ses sensations, discutait les causes de son émotion. Quand il lui fallut se contenter de lire les pièces, comme les jeunes demoiselles de son époque, il eut assez d'expérience et d'imagination pour voir représenter, avec les yeux de l'esprit, le drame ou la comédie dont il étudiait le texte.

Ses trois auteurs préférés furent Otway, Lee et Rowe, trinité de dramaturges auxquels la postérité a réservé une place honorable. Du premier, il admira la *Venise sauvée* et *L'orphelin*, que les théâtres de Londres jouaient régulièrement depuis 1680. Du second, il se passionna pour *Gloriana*, *Œdipe*, et surtout *César Boïgia* et *Théodose*. Du dernier enfin, il vit, lut et relut *La belle Pénitente*, qui l'impressionna profondément et resta toujours présente à sa mémoire, quand d'imprimeur il se fit romancier.

D'autres œuvres dramatiques, plus connues alors que de nos jours, occupèrent ses veilles. *Rosamond*, opéra en vers d'Addison, joué trois fois en 1707, — *Caton*, la languissante tragédie du même auteur — qu'il mettait audessus de Shakespeare, — *L'Opéra du Mendiant*, de Gay, dont les chants légers et gracieux le charmèrent, mais dont le sujet lui fit horreur, — *La Mère en Détresse*, d'Ambrose Philips, simple versification de l'histoire d'Andromaque, — *Mariamne*, plate adaptation de la pièce de Voltaire par un certain Elijah Fenton, — *Le Piège ou la Vertu récompensée*, du nommé Maxwell. et surtout des pièces du genre bourgeois et sentimental ne à la suite des attaques de Jeremy Collier et de Law contre l'immoralité du théâtre, et dont l'apogée fut la représentation des drames de Lillo³. On ne lit plus la *Célèbre ou l'amant parjure* de Charles Johnson. mais Richardson avait été très impressionné par cette sombre histoire de fille séduite et séquestrée par son indigne amant. De même, parmi les milliers qui connaissent le nom de Steele, combien savent que plusieurs générations allèrent verser des

larmes attendries a ses comedies morales et moralisatrices³ Richardson ne se lassa pas d'admirer le portrait satirique que Steele, dans *Le Tendre Marin*, trace de la romanesque Biddy Tipkins, qui a eu la tête tournée par les romans français au point de considerer comme obligatoire pour un amant de se retirer dans un bosquet solitaire, de prendre bois et bêtes sauvages comme confidents et de confier son secret à l'écho six mois avant de le reveler à sa belle ! Et quel autre beau sujet d'admiration que le Bevil des *Amoureux conscients*, aussi brave et valeureux que grand ennemi des duels, sauveteur des demoiselles en detresse⁴ Richardson vibra à l'art dramatique bien plus qu'à la poésie et lorsqu'il eut lu la preface de l'*Incognita ou l'amour et le devou reconciliés*, de Congreve, il adopta definitivement la theorie que le roman est un genre litteraire qui doit le plus possible tendre vers le drame Les œuvres que nous venons d'enumerer ont contribué plus que toutes autres à la formation de son génie Il concevra ses romans à la manière d'immenses tragédies, a personnages et à scenes multiples. et les episodes se succéderont dans un ordre methodique jusqu'à la catastrophe Mais il n'est point de théâtre assez vaste, d'acteur assez puissant, ni de metteur en scène assez habile pour la representation d'une œuvre richardsonienne

Quant au style de Richardson, il s'est formé à la suite de lectures répétées de ces journaux que l'on a justement appelés les *Périodiques de Mœurs*, qui naquirent avec le *Tatler* de Steele et le *Spectator* d'Addison, sans cesse unifiés, mais jamais egales au cours du xviii^e siecle Ils furent la fureur de Londres au temps où Richardson sortait à peine d'apprentissage. Il se procura de bonne heure la collection complète du *Spectator* Mais ce fut un des chagrins de sa vie de n'avoir jamais trouvé le temps nécessaire pour lire et savourer individuellement tous les numéros de la collection,

Des différents auteurs du *Spectator*, il preferait de beaucoup Steele, car une partie de l'humour tres fin d'Addison lui échappait. Tandis que Steele, Irlandais sentimental, avait decouvert le charme de la tendresse, de l'affection, du pot-au-feu familial, et avait exalté sans relâche les joies de l'amour conjugal, la douceur des heureux souvenirs Richardson fut de ceux qui mêlerent des larmes a leur thé, en lisant, au breakfast, un nouvel essai de Steele.

Ce furent donc les personnages créés par Steele qui le seduisirent. Will et Simon Honeycomb, et surtout Sir Roger, bon et timide, taciturne et tendre, touchant dans sa conduite envers ses serviteurs. Il s'ecarta de ce héros sympathique lorsque Addison, l'empruntant à son confrere, lui eut quelque peu fêlé le cerveau.

Parmi les nombreux sujets de tragedie domestique ou de drame bourgeois traités par l'équipe du *Spectator*, il en est un qui l'interessa particulièrement, Steele l'avait déjà ebauché dans le numero 33 du *Tatler*, Hughes le reprit dans le numero 375 du *Spectator* (10 mai 1712) c'était l'histoire de la belle Amanda, jeune fille de bonne famille, que la ruine de ses parents avait contrainte a se placer comme servante. son maître voulut en faire sa maitresse, mais elle résista de toute la force de sa vertu, encouragée dans sa résistance par les exhortations de ses parents : tant et si bien que le maître, amoureux et honteux, prit Amanda comme épouse légitime.

Ce genre de sujets passionnait les paisibles citoyens de Londres et revenait sans cesse, sous une forme à peine différente, dans les journaux des essayistes. Le 22 mai 1736, Richardson pouvait lire dans le *Universal Spectator* la lettre d'une brave ménagère se plaignant de ne pouvoir garder de servantes, parce que son mari leur faisait une cour assidue. n'y avait-il pas un livre a écrire sur les dangers que courent les jeunes domestiques ? Et le 24 mai 1740, le même journal racontait comment Honoria,

placée chez une noble dame, fut en butte aux poursuites du fils de la maison, frais emoulu de l'Université, tant et si bien qu'elle s'en ouvrit à sa maîtresse et que tout finit par un heureux mariage

Tatler, *Spectator*, *Whig Examiner*, *Guardian*, *Universal Spectator*, *Plain Dealer*, *Prompter*, etc., offraient en outre un charme particulier pour un maître epistolier tel que Richardson. Ils contenaient de nombreuses lettres soi-disant écrites par des femmes, en un style vif et amusant, mais qui savait aller droit au cœur. Depuis les brûlantes et magnifiques épîtres de la *Religieuse Portugaise*, adaptées par L'Estrange en 1678, les recueils de lettres étaient à la mode. Rowlinson publiait, en 1718, les *Lettres d'Héloïse et d'Abailard*, on traduisait les lettres de M^{me} de Sévigné, de Balzac, de M^{me} de Lambert, de Ninon de Lenclos⁵, on imprimait des lettres de prétendus voyageurs, ou la correspondance soi-disant échangée entre un Londonien et un ami provincial. Une équipe de romancières besogneuses, Mrs Behn, Mrs Manley, Mrs Haywood et Mrs Rowe encombrèrent les presses de productions épistolaires. Richardson lut en partie les traductions du français, les 32 lettres de femmes (dont 29 par Steele) du *Tatler*, les 118 du *Spectator* (dont 81 par Steele), et peut-être aussi les trois recueils (1729, 1731 et 1733), des *Lettres morales et divertissantes* de Mrs Rowe, qui racontaient des histoires édifiantes, comme celle de la jeune villageoise préférée aux belles dames de la Cour par un Lord richissime, simplement à cause de sa *vertu*. Mais le titre même des productions des autres *femmes de lettres* (dans toute l'acception du terme), suffisait à le faire fuir. *Lettres d'amour entre un gentilhomme et sa sœur* (ou plutôt sa belle-sœur) (Mrs Behn, 1683), *Intrigues de cour* (Mrs Manley, 1711), *Lettres d'une dame de qualité à un chevalier* et *Intrigues de Bath* (Mrs Haywood 1724, 1725), etc.. C'était artificiel, c'était indécent, c'était dangereux pour

l'intelligence et pour les bonnes mœurs Et puis, ces recueils tendaient vers une sorte de roman épistolaire inconvenant, comme *Les Aventures de Lindamira* de Tom Brown (1702, reedite en 1713, sous le titre *Le Secrétaire de l'Amant*) Or, Richardson avait de bonne heure conçu un profond dégoût pour le roman, genre faux, farcissant la cervelle du sexe faible et crédule de pernicieuses illusions ou de rêves impossibles

Car, c'est un fait, le grand createur du roman anglais ne lut guere de romans, et le peu qu'il lut lui tomba vite des mains, exception faite peut-être pour les vieilles histoires de Deloney, — sympathiques à un imprimeur parce qu'elles etaient ecrites à la gloire des artisans, mais desagreables a un bon chrétien à cause de leur haulte gresse, — et peut-être aussi pour les recueils de contes imités de l'italien, comme le *Palais du Plaisir* de Painter, ou l'on trouvait entre autres une adaptation de Bandello, racontant comment un noble florentin séduisit une jeune meuniere et, sur plainte faite au duc, fut contraint de l'epouser

Il ne prêta guère attention aux grands écrivains de son epoque, qui avaient timidement crée le roman realiste Il connaissait De Foe beaucoup plus comme moraliste ou comme auteur de satires politiques en vers, *Le Véritable Anglais* ou *Jure Divino*, que comme créateur genial de *Robinson Crusoe* et surtout de cette admirable et affreuse *Moll Flanders*. Et si, dans les *Voyages de Gulliver*, il avait été impressionné par l'amertume de l'épisode des Yahoos, il n'en persista pas moins à regarder Swift comme un simple polemiste, il fut de ceux qui penchèrent à trouver que le plus interessant de l'œuvre de Swift était sa biographie, telle que Lord Orrery la retraça par la suite.

Alors, il ne restait comme lectures possibles, dans le domaine de la fiction, que le roman romanesque à la française (il ne connut *Gil Blas* que par oui-dire). Et il n'y avait rien dont il eût autant horreur que du merveilleux

français ; ces romans bourrés d'incidents incroyables qui surprenaient le lecteur sans jamais chercher à l'instruire, « ce machinisme contre nature, » ces accessoires demodés d'une chevalerie desuete lui semblaient une abomination. Qu'y voit-on en effet ? « Des tournois, des joutes, des lances brisées en l'honneur d'une dame, des gens qui traversent des rivières à la nage, luttent contre des monstres, vagabondent en quête d'aventures, des difficultés invraisemblables que l'on crée pour éprouver le chevalier errant. Et l'héroïne apprend à considérer la maison de son père comme un château enchanté et son amoureux comme un héros qui rompt le charme, et aussi à escalader des murs, sauter par la fenêtre, bondir par-dessus des précipices, et faire une vingtaine d'autres choses extravagantes⁶. » Tous ces épisodes excitaient son sens un peu grossier de l'humour, humour de bonhomme qui travaille sur la terre et ne conçoit le ciel que peuple par Jéhovah et ses anges. Et puis, tout cela était d'origine française, or un bon Anglais devait repousser avec horreur ce qui exaltait « les légèretés de ce peuple frivole dissimulant sous une multitude de belles paroles et de belles phrases inutiles les faits solides de la réalité, et les transformant en ombres sans consistance ».

Aussi ne faut-il pas s'illusionner s'il lut certainement les traductions de M^{me} de La Fayette (la *Princesse de Clèves* fut traduite en 1688), l'*Euphrosine* de Lyly, le *Parthenissa* de Roger Boyle (imité de M^{lle} de Scudéry), le *Dorastus* et le *Menaphon* de Greene, l'anonyme *Histoire de Clorana, la belle Arcadienne, ou la Vertu triomphante* (ou deux des héroïnes s'appellent Clarisse et Clémentine), enfin l'*Arcadie* de Sidney, ce fut presque à contre-cœur, et pour en prendre le contre-pied, pour les déclarer, à peine finis, « romans enflammants, improbables, contribuant à énerver et affaiblir l'esprit⁷ ». Seule l'*Arcadie*, dont on avait publié en 1725 une adaptation en langue moderne, fit réellement impression sur lui : les noms de

Pamela, Musidorus et Philoclea hantèrent sa mémoire, et le mépris dont on accablait la sotte et rustique Mopsa lui inspira le désir de tenter la réhabilitation de la fille du peuple vertueuse.

De même, il entendit certainement parler du mouvement romanesque dont s'entretenait le tout-Paris Point de Londonien cultive qui ne connût les noms de l'abbé Prevost et de Marivaux Du premier, on avait une traduction de l'*Histoire de M Cleveland* (1731, 1734 et 1736), et aussi une traduction des *Mémoires et Aventures d'un homme de qualité* (1738-40), celle-ci éditée chez Cave, ami de Richardson Mais pourquoi celui-ci, averti que *Manon Lescaut* était « le vice rendu aimable, » aurait-il employé ses précieuses heures de loisir à lire des ouvrages dont des amis pouvaient lui donner verbalement un résumé succinct ?

Pour Marivaux, le cas était, à première vue, légèrement différent Son *Paysan Parvenu*, dont les trois premières parties avaient été traduites en juin 1735, avait été approuvé par le Reverend docteur Thomas Hering, futur lord archevêque de Cantorbéry, qui, l'ayant lu en coche, avait écrit à William Duncombe, ami de Richardson, que c'était « un livre de galanterie, mais très pudique, avec une grande justesse de personnages et une grande pénétration dans la nature humaine » Et le roman avait eu assez de retentissement pour qu'on traduisit aussitôt une plate imitation de Fieux, chevalier de Mouhy, *La Paysanne Parvenue* Puis, en juin 1736 et janvier 1737, parurent, en anglais, les six premières parties de la *Vie de Marianne* (la suite devait paraître en avril 1742, et de nombreuses adaptations plus ou moins piratées, comme les *Mémoires de la Comtesse de Bressol*, et *La Vie et les Aventures d'Indiana* devaient faire suite en 1743 et 1746) Certes, l'histoire d'une orpheline belle et vertueuse, en proie au riche séducteur M de Chimal, était bien faite pour impressionner un cœur sensible. Mais voilà ! elle était racontée

selon le goût détestable de la nation frivole Quant au sujet, il n'avait rien de neuf, puisque Marivaux l'avait déjà esquissé dans un numero de son propre *Spectateur* (1724) et, ce numéro n'étant qu'une contrefaçon du n° 375 du *Spectator* anglais, pourquoi un Anglais tant soit peu presse et tant soit peu patriote s'en serait-il donné la peine de lire un tel ouvrage?

Il y a mille à parier contre un que Richardson ne lut aucun roman de Marivaux Tout au plus est-il raisonnable de dire qu'il en entendit parler, alors, l'idée qu'un Français avait traité le thème de la servante pourchassée et du noble séducteur bafoué et repentant, l'aurait incité à reprendre, lui aussi, cet admirable sujet selon les lois de la décence et les règles du sérieux, afin de montrer au monde comment la littérature romanesque pouvait ramener la lectrice la plus frivole dans le sentier de la vertu "

Richardson grand lecteur de drames bourgeois et de journaux d'Essais ne fut pas un lecteur de romans et c'est pourquoi il fit œuvre originale

CHAPITRE V

L'HOMME DE BIEN OU LE ROMANCIER DE GÉNIE

Richardson a depasse la cinquantaine Il est temps de faire le point Le maitre imprimeur de Salisbury Court a partout une reputation solidement établie de bon chretien, de bon Anglais, de bon père, de bon patron Il evite tout ce qui pourrait choquer le voisin , il nage dans une mer de respectabilite dont il boit l'eau avec délices, et parfois aussi l'écume Il est modéré, ponderé, moyen en tout ses faux amis diront que son seul but dans la vie était d'ecarter les petits ennuis et de se procurer de petits plaisirs¹ Mais quand la patrie est en danger, ou quand une guerre presumée triomphale est declaree (Guerre d'Espagne, 22 octobre 1739), il se depart de sa reserve et exhorte les heros à bien se battre². Il deteste l'ostentation, mais respire un contentement beat de sa propre personne Il peut être fier de lui-même. Oyez : il boit de moins en moins de vin et a de moins en moins d'indulgence pour les buveurs ; il ne jure jamais et ne prend point en vain le nom du Seigneur ni celui du Maudit Il travaille dur, se donnant comme but la constitution de dots pour ses filles il y a Mary (dite Polly), Martha (dite Patty), qui promet d'être d'une intelligence supérieure, Anne (dite Nancy), et puis, pour remplacer l'irremplaçable petit Samuel, il y aura le bébé Sarah (ou Sally) Il n'est point de filles mieux dressees, plus douces,

plus obeissantes, elles ont une crainte respectueuse de leur père qu'elles appellent « Honoré monsieur », et elles se conduisent dans toutes les circonstances de la vie comme les parents l'ordonnent et comme le Seigneur le désire. De sante faible, malheureusement — mais la *maler*, toujours dévouée, toujours soumise, tout au moins d'apparence, a son Seigneur et Maître, est là qui veille !

Il y a aussi le cercle de la famille, ou plutôt du clan, qui considère Samuel comme un oracle, un chef de tribu Benjamin Richardson avec son fils John et ses quatre filles Elizabeth, Martha, Katherine, et la toute petite Susanna, dite Sukey, que son oncle adoptera plus tard, — William Richardson avec ses deux filles (dont l'une épousera plus tard un Mr Howlatson et dont l'autre porte le prénom de sa tante Elizabeth), et son fils William, esprit fort, désespoir de la famille, « obstiné et egoïste », indépendant, desobéissant, et, malgré les menaces et les punitions, indecrottable Voilà pour le premier rang

Par derrière, un cousin, peu sympathique et deux cousines, Jane et Elizabeth Lindsley, pauvres filles un peu geignardes et quémandeuses, le beau-frère Leake, de passage à Londres Et puis, plus loin des yeux, mais souvent plus près du cœur, la foule des amis ceux de la Chambre des Communes que Samuel a séduits par sa courtoisie et sa générosité, Arthur Onslow, Président, et son fils George, John Sharpe, Jérémiah Dyson et John Burman, commis, Barwell, concierge, Robert Yeates, du Trésor, — ceux du monde du livre, éditeurs et libraires, John Peele, Millar, les Osborn, les Rivington et leur beau-frère Gosling, les commerçants et les rentiers, Robert et Samuel Harper, John Hatsell, John Le Fèvre, d'origine française, et surtout James Bailey, ami intime, et nous avons gardé pour la fin les relations dont Richardson était le plus fier, les littérateurs plus ou moins talentueux qui, n'habitant pas Londres, étaient heureux lors de leurs brèves apparitions dans la Métropole, de trouver chez lui

une généreuse hospitalité Hill, le docteur Young, et le docteur Delany

Elargissons encore le cercle de la tribu richardsonienne, et nous trouverons les ouvriers de Salisbury Court, fermement dirigés, mais avec bienveillance et justice D'ailleurs, comment ne pas estimer un patron qui prêche sans cesse d'exemple et met la main à la pâte ? Richardson est le premier levé le matin il cache une demi-couronne dans les boîtes de caractères pour le premier ouvrier qui arrivera au travail En outre, il en impose car, par horreur des disputes, il donne ses ordres et adresse ses réprimandes par écrit, et on le croit impassible alors qu'il bout intérieurement Avec les clients, même attitude patiente et digne ; et pourtant il faut faire effort sur soi-même, lorsqu'on imprime les élucubrations de gens comme ce Jennings, riche citoyen de Leicester qui, lorsque ses épreuves ont le moindre retard, envoie des lettres de rappel insolentes ou pleines d'un hautain mépris ..

Vraiment, Samuel Richardson n'avait pas à se plaindre quand il jetait les yeux autour de lui : parents soumis, amis dévoués, ouvriers fidèles. Estime générale Commerce prospère Tout ce qu'il fallait pour contenter l'homme de bien et s'écrier avec Job « Tu m'as accordé vie et faveur, et ta visite a protégé mon esprit. »

Il y avait pourtant une ombre au tableau : la santé ne s'améliorait pas, malgré les drogues indiquées par Hill, malgré l'ingestion de litres de goudron, malgré le strict régime végétarien, malgré les *week-ends* passés à la campagne. S'il avait été mieux portant, Samuel se serait senti capable de travailler vingt-quatre heures par jour, et alors, que n'eût-on pas vu ? Ses conseillers lui répétaient sur tous les tons : de l'exercice ! de l'exercice ! Loyalement, il avait essayé à maintes reprises de vérifier si son horreur de l'équitation était vraiment insurmontable. Et ses tentatives avaient été concluantes : sur le dos d'un cheval, il avait le vertige, la tête lui tournait, et il tombait,

Il ne restait comme exercice possible qu'une promenade en coche sur les rues mal pavées · on était tellement secoué par ce mode de locomotion entre Salisbury Court et le parc de Saint-James, que cela valait n'importe quelle chevauchée à travers la campagne Et quand on ne pouvait sortir, il y avait toujours le cheval de chambre³ chaque matin, les premiers rayons du soleil voyaient un imprimeur de Londres, menacé de corpulence, trotter, trotter, puis galoper, galoper jusqu'à essoufflement total

Malgré tout, cet état de santé précaire ruinait ses plaisirs d'homme sociable Profitant de ce qu'il était l'imprimeur du Parlement, il aimait assister, en bonne place, aux débats de la Chambre des Communes et de la Chambre des Lords Il avait ainsi la sensation qu'il était pour quelque chose dans les décisions prises Malheureusement ses suffocations augmentaient dès qu'il se trouvait dans une foule Il dut espacer ses visites, puis les supprimer Et alors, plus de théâtre, et même plus d'église mais le Seigneur devait bien comprendre, 'puisque c'est lui qui envoyait cette épreuve Il lui fallut aussi éviter, en plein air, tous les endroits où il y avait un grand concours de peuple, ses yeux vacillaient devant une foule en marche Donc, plus de Parc aux heures d'affluence, plus de journées à Tunbridge Wells en pleine saison, du moins aux lieux de rendez-vous de la société élégante Quelle catastrophe pour un homme si désireux d'être entouré, de briller, de discourir ! Mais

Mais il restait heureusement une grande joie · la nouvelle maison de campagne de North End Corney House étant devenue insuffisante pour une famille nombreuse, Richardson avait cherché, dans la banlieue ouest de Londres, un autre logis où passer le *week-end* et envoyer les siens aux jours caniculaires Il trouva à North End, près de la barrière de Hammersmith, une immense maison dont seule l'aile droite (celle de l'Est) était occupée par le propriétaire, M. Vanderplank, et sa famille. En 1738,

Richardson entra en pourparlers avec ce digne homme pour louer l'aile ouest¹. La maison était un peu loin de l'église de Fulham pour les dévotions du dimanche, mais elle était grande, bien aérée et tranquille. Les négociations furent rapidement menées, entre un propriétaire désireux de louer à un locataire aussi respectable et un locataire désireux d'entrer dans un logis à son goût. Vanderplank expliqua en riant qu'il avait eu autrefois la chance de louer très cher à une grande dame très snob, Lady Ranelagh, qui se serait crue deshonorée d'habiter une maison à loyer faible. Voyant à qui il avait affaire, il lui avait demandé 50 livres par an, tout en refusant de participer aux dépenses d'érection de l'écurie et de la remise qu'elle réclamait. La vieille folle avait accepté, et c'est tout juste si elle n'avait pas pris un air dégoûté en signant un bail si bon marché. Mais après elle, il avait fallu abaisser le loyer à 30 livres pour un avoué, nommé Sherwood. Il était juste que Richardson payât la même somme, n'est-ce pas ? D'autant plus qu'il y avait remise et écurie¹.

Mais Richardson, n'ayant pas de cheval, n'en avait que faire. Et il n'avait pas l'intention de dépasser 20 livres que M. Vanderplank dispose de son écurie et de sa remise pour lui-même ou pour d'autres¹. Richardson n'a besoin que de la maison et du jardin. — Coupons la poire en deux. J'ai deux filles déjà grandes, fort bien dotées, et que, par suite, les coureurs de fortune rechercheront sans scrupules, il faut que s'installe à ma porte une famille respectable comme la vôtre, la maison vaut 25 livres : d'accord ? — D'accord ! Et Richardson entra en possession de la maison de campagne qu'il devait occuper pendant seize ans, et où devaient naître la plupart des héros de roman qui ont rendu son nom glorieux aux quatre coins du monde.

Vanderplank n'eut jamais qu'à se louer du léger sacrifice qu'il avait consenti. Ses filles devinrent les amies intimes des petites Richardson. Et le grand homme, se

passionnant pour son logis suburbain, ne cessa d'améliorer les appartements, d'agrandir les jardins en louant les parcelles de terre contigües et en construisant une « grotte » à la mode du temps, c'est-à-dire une serre à demi-souterraine, aménagée pour la lecture ou la méditation aux heures chaudes du jour

Les seules joies paisibles que Richardson connut furent désormais les *week-ends* passés à North End il n'y avait que deux milles entre Hyde Park Corner et la maison, et il allait à pied, s'arrêtant parfois en route pour saluer les Onslow Et puis, une fois arrivé, il jardinait, ou écrivait pour son plaisir, ou surtout recevait des amis l'écurie et la remise permettaient aux amis les plus éloignés de venir pour une longue visite, et il y avait possibilité de faire onze chambres à coucher en cas d'affluence, enfin, pour les intimes qui voulaient passer quelques semaines à l'air pur de North End, il y avait moyen de diviser la maison en deux appartements complets absolument distincts, ce qui mettait tout le monde à l'aise

À North End, Richardson connut le repos du lourd labeur quotidien Mais de plus en plus, à partir de 1739 surtout, ce repos fut envahi par des préoccupations nouvelles Déjà imprimeur, éditeur, libraire d'occasion, commissionnaire en livres, Richardson était en passe de devenir auteur, et il emportait du travail dans sa grotte de North End C'était du travail d'amateur auquel on pouvait se donner le dimanche, c'était son violon d'Ingres, c'était, par la joie qu'il y apportait, le meilleur des délassements

Le jeune Osborn, libraire de Paternoster Row, à l'enseigne de la Balle d'Or, conçut l'idée, en 1739, de reprendre la version anglaise autrefois faite par L'Estrange des fables d'Esopé, et dont la dernière édition datait de 1724 ; il s'agissait de la moderniser, et de mettre les « réflexions morales » de L'Estrange à la portée des enfants Il confia le travail à Richardson, qui s'y mit avec

conscience, comme d'habitude, et s'y intéressa, sans pourtant négliger la mise au point de ses *Négociations de Su Thomas Roe* Certaines fables, la Cigale et la Fourmi, le Loup et l'Agneau, le Rat de Ville et le Rat des Champs, le Vautour et le Loup, lui plurent au point de devenir chez lui un thème favori de conversation

Le volume parut le 20 novembre 1739^s Il contenait une vie d'Esopé, et 240 fables, illustrées chacune d'une grande gravure sur cuivre Le travail de Richardson avait consisté à ajouter, au texte et aux anciennes gloses, une série « de morales instructives et de commentaires exempts de considérations de parti, adaptés à toutes les capacités, et destinés à promouvoir la religion, la moralité et la bienveillance universelle » L'ensemble formait un beau volume, publie, disait l'éditeur, « dans le dessein de cultiver les Principes de la Vertu », mais le prix (2 shillings 6 pence) était un peu élevé pour beaucoup de petites bourses Il y eut néanmoins une seconde édition en 1742 Plus tard, quand Osborn voulut écouler son stock, il publia des annonces où le nom de l'auteur, S Richardson, figurait en bonne place^s

Jusqu'ici, Richardson n'avait fait que du travail de compilateur, et il hésita quand Osborn, flaque cette fois de Rivington, revint le trouver au cours de l'été 1739, pour lui demander de composer une œuvre originale Il s'agissait d'écrire un recueil de lettres familières sur les principaux événements de la vie courante, recueil bon marché (une demi-couronne) qui s'adresserait aux gens de la campagne et au petit peuple en général¹. — Et qui donc mieux que vous, mon cher Samuel, pourrait écrire un tel ouvrage ? vous dont la piété, le bon sens, le talent, sont universellement connus et appréciés, vous qui, depuis la plus tendre enfance, êtes un maître du genre épistolaire, vous qui pourriez, par vos relations, tant aider à la diffusion du livre, par exemple à Bath, ville où

l'on s'ennuie tant que votre beau-frere, le libraire Leake, est devenu l'oracle des oisifs

Richardson, après avoir pretexté de la multiplicité de ses occupations, finit par se rendre à toutes ces bonnes raisons Il venait de réfléchir qu'un semblable recueil pourrait être plus et mieux qu'une simple enumeration de lettres-types « Ne voyez-vous pas d'inconvénients à ce que, dans un ouvrage destiné aux basses classes, nous apprenions aux petites gens la bonne manière de penser et d'agir, aussi bien que de rédiger leurs lettres ? » Rivington et Osborn s'extasièrent, et supplièrent leur auteur de hâter la rédaction d'un livre qui s'annonçait sous de tels auspices.

Ainsi donc Richardson se remit au travail Il s'embarquait cette fois dans une entreprise qui allait le mener beaucoup plus loin qu'il ne le croyait Dans la vie quotidienne, quels cas peuvent se produire qui nécessitent l'envoi d'une lettre ? Et surtout quelle morale en tirer ? Richardson passa une revue méthodique des principales relations sociales rapports entre parents et enfants, mari et femme, maîtres et serviteurs, fiancé et fiancée, rapports entre amis intimes, connaissances d'occasion, associés d'affaires A ses souvenirs personnels, il ajouta des conversations avec son entourage et des recherches dans sa collection de journaux d'essais, particulièrement son cher *Spectator*, grand pourfendeur d'abus et de vices Et bientôt il eut tant de matières, qu'il écrivit bien plus de lettres qu'il n'était nécessaire, entre autres des lettres trop bien lécchées, sur des cas trop aristocratiques pour ses futurs lecteurs il s'en rendit d'ailleurs compte lui-même et les supprima sans remords

Il s'était fixé un but précis, une méthode très stricte, qu'il exposa dans sa préface « inculquer les principes de vertu et de bienveillance, décrire et recommander les devoirs sociaux et familiaux, comme ceux d'un serviteur non esclave ou d'un maître non tyran, diriger le jeune

homme dans le choix de ses amis et de ses compagnons, et l'inciter au travail, dénoncer les mariages mal équilibrés et l'esprit de querelle, consoler les malheureux, montrer au fiancé comment écrire des lettres qu'une fille sage puisse recevoir sans rougir, et un homme discret relire plus tard sans honte, dévoiler le vide et le danger des grandes déclarations d'amour romanesques, enfin, protéger les orphelins et les dames seules contre les parasites et les chasseurs de fortunes, ces bêtes de proie qui jettent leur filet sur le cœur innocent et insouciant »

Les 173 lettres du recueil sont un monde. Elles permettraient de retracer toute la vie familiale et bourgeoise au XVIII^e siècle. Voici pour vous, parents anxieux : comment indiquer une carrière à vos fils, en ne leur interdisant catégoriquement que la profession d'acteur ; comment les exhorter à être des apprentis zélés et des jeunes gens sages, prenant bien garde aux voitures et ne buvant pas de vin pur .. L'apprenti devient un homme : voici comment il devra prendre femme, faire une cour en règle à celle qu'il a choisie, sans trop s'obstiner s'il n'est pas agréé, et, en cas de succès, écrire des lettres d'amour sans évoquer les déesses, les chariots aériens, le nectar ou l'ambrosie . tout ceci, bien entendu, avec le consentement des parents. L'apprenti, heureusement marié, devient patron et chef de famille : voici comment maintenir les liens avec les parents éloignés, en les tenant au courant des petites nouvelles du pays, voici comment choisir un valet, une cuisinière, une nourrice, une femme de chambre, voici comment diriger ses ouvriers, en leur donnant le bon exemple, demander des faveurs aux Grands et les en remercier, écarter les tapeurs et les faux amis qui aiment mieux votre argent que vous-même, compatir aux peines des vrais amis en leur envoyant des lettres de condoléances, tenir ses comptes avec les clients de l'extérieur, faire rentrer l'argent, voici comment vous rendre populaire dans votre entourage, en évitant toute jalousie,

en étant de rapports et de conversation agréables; voici encore, si vous êtes propriétaire, comment montrer à vos locataires que vous êtes humain, sans être dupe. Et enfin, l'ancien apprenti élève ses enfants: voici comment leur apprendre à se confier à vous, les empêcher de faire trop de musique, de se croire des phénix. Si vous avez des filles, interdisez-leur les mauvaises fréquentations, les allures garçonnières, indiquez-leur doucement comment choisir entre ceux qui aspirent à leur main.

Ce n'est pas tout: dans ce recueil, l'orphelin ou l'orpheline apprendront les précautions à prendre avant de convoler en justes noces, le marin verra comment écrire à sa douce, la veuve pourra décider si, pour sa protection et celle de ses enfants, il vaut mieux se remarier, et la jeune fille que l'on envoie visiter la Métropole trouvera le modèle des lettres descriptives que sa tante lui a réclamées.

Un grave problème restait à traiter: Qu'advient-il de la jeune campagnarde naïve qui se rend à la ville pour se placer? Sans méfiance, elle s'engage chez des tenancières de maisons infâmes, et sa vertu sombre si une pensionnaire charitable ne l'avertit point à temps. Le cas est fréquent. Si, au contraire, elle réussit à se placer dans une maison honorable, le mieux qui puisse arriver est qu'elle trouve dans son entourage immédiat un brave homme pour l'épouser. Car le jeune maître de la maison est par définition un séducteur. Alors que faire? Il n'y a que deux solutions: fuir ou épouser son séducteur. La première est la plus facile, mais la seconde n'est pas si invraisemblable qu'elle le semble d'abord. Sir Arthur Hesilrige (et non Hazelrig, comme l'écrivaient les amis de Richardson), n'avait-il pas convolé en justes noces avec Hannah Sturges, simple servante en son manoir (1725)? Et Lord Gainsborough ne venait-il pas d'épouser Elizabeth Chapman, la fille de son garde-chasse (1739)? Et ces unions pouvaient être très heureuses, comme le prouvait l'anec-

dote autrefois racontée par le noble correspondant, grâce à qui lui, Samuel Richardson, était devenu un maître en l'art épistolaire².

Du coup, Richardson réfléchit. Il rédigea rapidement la lettre d'un « père à sa fille servante, en apprenant que son maître a tenté de lui ôter sa vertu », puis il songea qu'un pareil sujet valait mieux qu'une breve épître. Il médita si longuement qu'il laissa de côté son recueil de lettres presque achevé. Il ne devait le terminer qu'au cours de l'automne suivant (1740) et le livre ne parut qu'à la fin de janvier 1741 sous le titre

Lettres écrites à et pour des amis particuliers dans les occasions les plus importantes, indiquant non seulement le style requis et les formes à observer en écrivant des lettres familières, mais aussi comment penser et agir avec prudence et équité dans les opérations communes de la vie humaine.

Rivington et Osborn (auxquels s'était joint Leake) veillèrent au lancement de l'ouvrage, en faisant publier une lettre specimen par le *Gentleman's Magazine*, et, dans le *Weekly Miscellany* du 17 janvier, une critique élogieuse suivie d'extraits appropriés; et ils avaient calculé juste en escomptant le succès : il parut cinq éditions du vivant de Richardson. Celui-ci, avec sa conscience habituelle, revit chaque nouveau tirage et fit quelques corrections de détail, modifiant par exemple, après la mort de Pope, des phrases un peu dures sur l'auteur de la *Dunciad*. *De mortuis nil nisi bonum*. Mais jamais il ne signa son livre et n'avoua qu'à de rares intimes qu'il en était l'auteur. C'était un *pot-boulet* dont il avait un peu honte. Car, dans l'intervalle, il avait abandonné la compilation pour la Littérature.

Une idée ambitieuse avait germé dans son esprit. Il réfléchissait à ce thème de la jeune servante résistante victorieusement aux assauts malhonnêtes de son maître et finissant par être épousée par lui. Déjà il avait engagé

plusieurs écrivains de son entourage à le traiter dans un livre qui amuserait, tout en édifiant. Mais après tout, pour quoi lui-même ne tenterait-il pas l'aventure ? Pourquoi n'ramènerait-il pas le roman sur la terre, et pourquoi n'utiliserait-il pas pour ramener les têtes frivoles « dans les sentiers de la religion et de la vertu ? » Pourquoi les lecteurs de Mrs Haywood ne s'intéresseraient-ils pas à une femme de chambre aussi bien qu'à une princesse ? Ils étaient las de ces histoires invraisemblables, et, comme l'affirmait Mrs Pendarves (la future Mrs Delany), ils voulaient être émus bien plus qu'étonnés.

Oui, ce serait lui, Samuel Richardson, imprimeur de Salisbury Court, qui apporterait au monde une littérature nouvelle. Il prendrait les habits du diable et sa voix insinuante, c'est-à-dire la forme romanesque, et pour aller chercher ses suppôts, il adopterait les noms des personnages de l'*Arcadie*. Les Sermons et les Essais moraux ne portaient plus sur le peuple. son livre à lui apprendrait aux gens de toutes les classes sociales à réserver leur capacité d'émotion pour les tristes problèmes de la vie courante, et il serait tel, que le censeur le plus rigide, fût-il un agrégé méthodiste, ne trouverait rien à y redire. Il attirerait l'attention des jeunes bourgeoises sur les dangers que courent leurs sœurs des basses classes, car la virginité est aussi agréable aux yeux de Dieu dans le corps de la servante que dans celui de la princesse. Et il prouverait que celles qui savent garder leur vertu réussissent mieux dans la vie que celles qui s'abandonnent. rester vertueux, c'est assurer le bonheur matériel aussi bien que la paix de l'âme, et c'est aussi, par l'exemple, ramener au bien le libertin qui croit avoir oublié Dieu.

Il ferait un roman par lettres, la méthode épistolaire, comme le récit dialogué, avait les avantages du théâtre, de la présentation dramatique des faits. De plus, elle seule permettait d'adopter un style simple, alerte, parlant au

cœur, sans métaphore, sans allégorie, sans fleur de rhétorique. Enfin il la possédait à fond.

Sans perdre une minute, il se mit à l'œuvre. Son « imagination vierge » attendait l'occasion de prouver sa fécondité. C'était comme un moteur tout prêt à la marche, ou une chaudière trop chauffée d'où la vapeur veut sortir.

Pas de plan net : le sujet était mûr. Une seule idée directrice : montrer le rayonnement de la Vertu. A peine un épisode était-il traité, et traité jusqu'au bout dans ses plus menus détails et ses extrêmes conséquences, qu'un autre épisode surgissait. De nouveaux problèmes moraux apparaissaient en cours de route : quelle doit être l'attitude d'une jeune servante envers son maître trop entreprenant ? Que doit-elle révéler à ses parents ? Comment doit-elle se conduire une fois mariée ? Comment doit-elle traiter l'enfant illégitime de son mari ? Richardson résolvait ces problèmes avec l'aisance d'un moraliste expérimenté, et l'indépendance d'un homme de bien qui connaît un Dieu mais ne reconnaît point de maître. Il rédigeait si vite, que maintes fois, comme Bunyan, il dut croire que le Seigneur lui-même guidait sur le papier sa plume alerte.

Au début, il garda le secret. Puis il relut son œuvre et vit qu'elle était bonne. Alors il chercha des approbations. Il appela sa digne épouse et une jeune dame amie qui vivait alors avec eux, et il leur lut ses premières pages. Elles manifestèrent un plaisir infini. Et tous les jours, tard dans la soirée, elles revinrent frapper à la porte de son petit cabinet de travail, pour réclamer lecture des feuillets nouvellement écrits, tremblant d'apprendre que la virginité de Pamela (tel était le nom de la jeune héroïne) avait été conquise de haute lutte. Il faisait très froid : cet hiver de 1739-40 fut rigoureux au point que la Tamise gela. Mais avait-on le temps de penser à la température, quand, l'esprit en feu, on suivait les progrès de l'assaut brutal dirigé contre une vertu si habilement défendue ?

Selon un memorandum que Richardson lui-même aurait écrit sur la page de garde de son exemplaire, le roman aurait été commencé le 10 novembre 1739 et terminé le 10 janvier 1740. C'est du moins ce que Richardson prétendit au poète Aaron Hill, son grand admirateur. Prodigeux ! Stupéfiant ! Mais est-ce vrai ? Notre brave Samuel aimait bien prendre des attitudes, surtout en face de littérateurs déjà cotés par le public. Et puis, les mensonges littéraires sont comme les licences poétiques : ils ne gênent pas la conscience la plus scrupuleuse. Admettons qu'au bout de ces deux mois le brouillon informe, la rude ébauche, ait été terminé : car jamais un homme si occupé n'aurait pu, en 62 jours, rédiger de façon définitive plus de 700 pages imprimées (soit plus de 250 000 mots) ! Et puis, la préface ne fut prête que beaucoup plus tard : on y trouve une allusion discrète à l'*Apologie pour la vie de M. Colley Cibber*, qui fut publiée seulement en avril.

Cette préface donna beaucoup de mal à Richardson ; après en avoir demandé à son entourage et jugé qu'aucun projet ne le satisfaisait, il résolut d'en écrire une lui-même, une préface comme on en faisait à l'époque, c'est-à-dire une vraie « prière d'insérer » moderne. On n'est jamais si bien servi que par soi-même. Sous le couvert de l'anonymat, que de louanges on peut se décerner ! D'autant plus que le roman appartenait à un genre nouveau, que les lecteurs, « encore au berceau », pourraient apprécier de manière insuffisante. Il fallait leur enfoncer dans la tête cette vérité que le livre était beau et bon, pour les décider à le lire avec respect, il fallait leur affirmer qu'il était vrai. En somme, avant de montrer les projections amusantes, il fallait réciter une conférence aussi peu ennuyeuse que possible.

Richardson écrivit donc une courte préface où il s'efforçait de faire valoir l'originalité et l'excellence de ces lettres, soi-disant authentiques, qu'il se serait borné à recopier : il s'extasiait de ce que cette correspondance

pût inculquer « les principes de la religion et de la morale d'une façon si aisée, si agréable, » et aussi de ce qu'elle ne contient pas « une seule idée susceptible de choquer la plus exigeante vertu » Puis, non content de ces louanges, trop modestes à son goût, il se fit' envoyer deux « lettres de recommandation » qu'il imprima à la suite de sa préface L'auteur de la première, son ami B -J de Fréval, agent littéraire qui s'occupait de traductions à Paris et à Londres, perd toute mesure et s'écrie dans son délire : « Petit livre ! Charmante Pamela ! Regarde le monde en face et ne doute pas que tu trouveras des amis et des admirateurs non seulement dans ton propre pays, mais loin de ta patrie La dépravation régnante de notre époque a cependant laissé à la Vertu de nombreux devots De leur protection, ô Pamela, ne désespérez pas Puissent tous les libertins obstins que vous atteindrez être rachetés ! Puissent toutes les vierges menacées qui vous liront, imiter la vertu et recevoir la récompense de cette Pamela qui écrit des lettres si nobles, bien que de basse extraction ! »

La seconde lettre, non signée, a été expédiée par un gentleman qui avait lu le manuscrit de l'œuvre et qui, après avoir appelé Pamela « une pure et claire fontaine de vérité et d'innocence, un magasin de vertu et de pensées immaculées », conseillait à l'auteur de publier son œuvre telle quelle, sans enjolivement « Je ne puis concevoir comment vous pourriez reculer un seul instant devant la publication de cet ouvrage si naturel et si peu commun . La cause de la vertu réclame la publication d'un livre comme celui-ci »

On voit que, sans le savoir, Richardson était un grand précurseur dans l'art de la réclame littéraire ! Il complète le bluff en rédigeant une dédicace à une dame imaginaire qui aurait été le modèle de Pamela, et « dont la vertu était décrite et l'excellence esquissée en d'innombrables endroits du livre... bien que de naissance moins humble et de

condition moins élevée à l'automne de sa vie, mais dont les souffrances ont été plus grandes et supportées avec une égale grandeur d'âme et une charité dont il n'y a qu'un exemple, l'exemple le plus divin⁸ »

Seules des considérations de prudence déterminèrent Richardson à supprimer toute dédicace à la « vraiment admirable dame » Il y aurait eu des gens à se reconnaître, et des enquêtes embarrassantes auraient été menées sur l'authenticité de l'histoire Mieux valait laisser cette irritante question dans le vague Les lettres de recommandation étaient du reste suffisantes pour piquer la curiosité du lecteur

Et voici le roman que Mrs Richardson connut la première, lorsque chaque soir, elle allait écouter son mari lire son manuscrit d'une voix grave. Et Richardson s'interrompait parfois pour s'émerveiller, car il en venait lui-même à croire vrais les fantômes de son imagination

CHAPITRE VI

HISTOIRE DE LA VIRGINITE DE PAMELA ANDREWS

Helas ! qu'elle est triste, Pamela Andrews, la pauvre petite servante ! Car sa bonne maîtresse, qui l'avait formée, qui l'avait instruite, est morte après une longue maladie ! Toutefois un peu de joie se mêle à cette tristesse Pamela avait craint de retomber à la charge de ses parents, qu'un labeur incessant suffisait à peine à faire vivre ! Mais, sur la recommandation de sa mère mourante, le jeune maître, M B . , a promis qu'il garderait Pamela à son service Bien mieux devant tous les domestiques assembles, il lui a pris la main et il a daigné prononcer ces paroles « Je serai votre ami et vous prendrez soin de mon linge » Que les bénédictions du ciel tombent en pluie sur sa chère personne ! Et ce n'est pas tout : il a donné à Pamela les quatre guinées d'or et la menue monnaie d'argent trouvées dans la poche de la défunte ! Puis il lui offre des livres de sa bibliothèque, lit les lettres qu'elle envoie régulièrement à ses parents et exalte ses talents d'épistolière Alleluia !

Mais les vieux Andrews manifestent de l'inquiétude leur fille est si jeune, si jolie et si naïve ! « Nous craignons, lui écrivent-ils, que tu ne sois trop reconnaissante, et que tu ne le recompenses en lui sacrifiant ta vertu, ce trésor que richesses ni faveurs ni rien au monde ne sauraient payer », Pamela promet de se tenir

sur ses gardes Mais, en elle-même, elle ne peut croire à de noirs desseins de la part d'un maître aussi aimable D'ailleurs, elle changera probablement de place, la sœur de M. B , Lady Davers, a été séduite par ce charmant visage de quinze printemps, et elle a dit à son frère « Pamela est trop jolie pour rester au service d'un célibataire, et puis, quelque femme que vous épousiez, aucune ne souffrirait de l'avoir auprès d'elle » M B a accepté l'idée du départ de Pamela pour le château de Lady Davers N'est-ce pas une preuve que ses intentions sont pures ?

Mais, ô Pamela ! il est écrit « Les mots de sa bouche sont iniquité et tromperie Il n'y a pas de crainte de Dieu devant ses yeux . »

On ne parle plus du départ de Pamela, et son maître l'accable plus que jamais de compliments Quel mal y a-t-il à cela ? La bonne vieille gouvernante, Mrs Jervis, la traite comme sa propre fille et la protège contre les tentatives des jeunes valets trop entreprenants Et puis, pourquoi désobliger un maître si généreux ? Il multiplie les cadeaux : Pamela reçoit de lui une partie des hardes de la bonne défunte, un habit de soie complet, des chemises, des mouchoirs fins, des tabliers en toile de Hollande Enfin il prouve que le bien-être matériel de Pamela n'est point son unique souci il s'inquiète de sa conduite à l'office et prie Mrs Jervis de veiller sur sa vertu Certes, un tel homme ne peut être qu'un ange des cieux en visite sur la terre

Or il est écrit « Ta langue prépare les méfaits, comme un rasoir tranchant qui n'obéit pas à la main Tu aimes le mal plus que le bien, et le mensonge plutôt que les paroles de vérité Selah. »

Les parents Andrews, de plus en plus alarmés, redoublent de conseils et d'avertissements solennels « Arme-toi, chère enfant, contre le pire des malheurs Qu'est le plaisir que peuvent donner quelques belles hardes à côté

d'une conscience pure ? Resouds-toi à perdre la vie plutôt que ton honneur »

Helas ! ils n'ont que trop raison D'abord, M B déclare catégoriquement que Pamela n ira pas chez lady Davers, parce que le neveu de Milady pourrait être dangereusement troublé par l'arrivée d'une aussi jolie soubrette Ensuite Pamela perçoit des lueurs troubles dans les yeux de son maître Un jour, il la surprend dans la serre du jardin d'agrément, et, après lui avoir fait des propositions malhonnêtes, l'enlace et lui couvre la figure de baisers furieux Pamela se debat, se degage, l'adjure de la laisser en paix Alors il essaie de l'intimidation et crie d'une voix terrible : « Sais-tu bien à qui tu parles ? »

Le malheureux ! Il ne connaît pas encore la langue acérée de Pamela en courroux, ni sa présence d'esprit, ni sa force de repartie Elle replique : « Oui, monsieur, je ne le sais que trop, mais je puis bien oublier que je suis votre domestique lorsque vous oubliez ce qui convient à un maître ! » Piqué au vif, il la lâche, tente en vain de lui faire accepter de l'argent, et lui enjoint de garder un secret absolu

Cet incident plonge Pamela dans un abîme de réflexions : « Sois miséricordieux, ô mon Dieu : car l'homme voudrait m'engloutir par ses luttes quotidiennes, il m'opprime. » Elle rumine toutes sortes de projets pour échapper à la persécution : mais comme elle pèse trop soigneusement le pour et le contre elle ne se décide à rien D'ailleurs, Mrs Jervis, à qui elle s'est confiée, l'admet à dormir avec elle : rien à craindre par conséquent des démons incubes Mais le maître, ulcéré de son dernier échec, cherche à se venger

Pamela connaît quelques journées de répit lorsque M. B .. va faire une visite à ses propriétés du Lincolnshire Mais, à peine rentre, il convoque Pamela pour savoir si elle a trahi le grand secret de la scène du jardin : et puis, à propos de rien, il lui vole des baisers et

esquisse des caresses plus risquées Pamela échappe à grand'paine de ses mains libertines. Elle fuit, poursuivie par la Bête. Elle pénètre dans une chambre et tombe évanouie : mais avant de tomber, elle a eu le temps de fermer la porte à clef au nez de son persécuteur Alleluia !

M B . paye d'audace Le lendemain, il fait comparaître devant lui la servante rebelle pour lui demander les raisons de son attitude Alors Pamela, sûre de sa vertu, consciente de sa supériorité et de son bon droit, domine assez ses nerfs pour entremêler crises de larmes et protestations indignées Pour la seconde fois, M B apprend à ses dépens que, dans la lutte des paroles, Adam ne saurait vaincre Ève Acculé dans ses derniers retranchements, pour ne point s'avouer battu, il annonce à Pamela qu'il la chasse, qu'il la renvoie à ses parents Pamela accueille cette décision avec joie ; elle partira sans tarder. Alleluia !

Ou peut-être hélas !

Mais Pamela ne partira pas si vite. M B. ne peut se résoudre à perdre ce charmant visage dont le souvenir hante ses nuits Il a un prétexte tout trouvé un beau gilet brodé que le départ de l'adroite servante laisserait inachevé Et il profite de ce répit pour tenter de se faire une alliée de l'honnête Mrs Jervis Naturellement, il échoue, mais Pamela, aussitôt prévenue, rêve Jamais, elle ne sera la maîtresse de M B. Mais. qui sait ? N'a-t-elle pas (tout le monde le lui répète) un air et des manières de princesse ? En attendant, fille sage, elle continue à préparer son retour dans la maison familiale et, résolue à ne pas emporter les présents d'un maître malhonnête et impitoyable, elle s'achète une robe simple et solide qui lui conviendra parfaitement dans ses places futures

Toute la domesticité, du majordome Longman au plus petit marmiton, se désole du proche départ de la jolie Pamela. Quant à M. B. ., il est plus irrésolu que

jamais . il sent qu'il aime profondément Pamela, et cet amour l'humilie. D'autre part, Pamela, qu'il voit revêtue de sa nouvelle robe d'étoffe grossière, lui paraît plus désirable que jamais . or, elle se montre de plus en plus vigilante dans la garde de sa virginité N'y tenant plus, il se cache dans le cabinet attenant à la chambre de Mrs Jervis, écoute, emu et troublé, le babil de Pamela racontant à la vieille gouvernante ses appréhensions et ses crantes. Elle se prépare à dire ses prières quand un bruit suspect lui donne l'éveil elle se dirige vers le cabinet pour s'assurer qu'il n'y a pas de voleur M. B . en sort en trombe et se jette sur sa proie Hélas ! que va-t-il advenir de la virginité de Pamela ? Heureusement Mrs Jervis prend vaillamment sa defense et contrant le maître à une fuite peu glorieuse

Voilà M. B . dans une situation fort désagréable ! Il adopte d'abord la seule solution possible . il chasse Mrs Jervis et invite Pamela a deguerpir. Mais cet acces d'autorite dure peu dès le lendemain, il fait venir Pamela pour prendre son avis sur un nouveau costume de cérémonie, puis, sur les remontrances de Longman, son vieux majordome, il decide de garder à son service l'indispensable Mrs Jervis

Rien ne peut flechir la resolution de Pamela de rester vierge M. B. ., a bout de patience. la prie de hâter son depart Le cœur bien gros, Pamela fait ses derniers préparatifs Elle prie Mrs Jervis de venir verifier les ballots de linge qu'elle emporte, afin que nul soupçon ne puisse peser sur elle Invisible, M. B. . assiste au deballage des pauvres hardes , et il entend Pamela declarer que, pour rien au monde, elle n'emporterait les cadeaux d'un maître qui s'était montre si peu digne de la haute opinion qu'elle avait de lui

M. B.. est enfin bouleverse par tant d'honnêteté, tant de delicatesse, tant de grâce. Lorsqu'il revoit Pamela, il lui avoue sincèrement qu'il l'aime. Il enverra d'import-

tants secours a ses parents, il la traitera en egale, il lui demande, il la supplie de rester encore quelques semaines près de lui

Le petit cœur de Pamela bat a se briser. Mais elle étouffe l'appel passionné qui monte a ses levres, pour écouter la voix de la raison Elle a peur, elle qui résiste si bien aux menaces, de ne pas savoir résister aux prières Et aussi, elle a déjà trop souffert pour accorder créance aux promesses de l'homme qui a tout fait pour lui ravir sa vertu Une prière monte a ses levres « Ne m'induisez pas en tentation, mais délivrez-moi du mal, ô mon Dieu. » Alors elle aperçoit une route toute droite et elle annonce que son départ est imminent En vain, M. B. prie, en vain il lui propose de lui chercher un bon mari, comme M. Williams, son chapelain du Lincolnshire Pamela comprend trop bien quelles honteuses complaisances seraient exigées de son futur époux. Elle partira Elle verse un long adieu destiné a ses camarades de l'office Elle part Elle prend congé de chacun individuellement avec de touchantes paroles Elle monte dans la voiture qui doit la ramener chez elle Elle est partie Alleluia !

Or ça, écoutez, jolies lectrices, ce qui va suivre immédiatement et rappelez-vous qu'infinie est la méchanceté du sexe perfide qui considère la virginité comme une offense personnelle M. B., homme de plaisir, virtuose de l'intrigue, a tout prévu Déjà John Arnold, le valet qui portait les lettres de Pamela a ses parents, lui remettait ces lettres et il gardait celles qui révélaient aux bonnes gens la bassesse de sa conduite Maintenant il écrit lui-même au vieux père Andrews une lettre fort habile, où il accuse Pamela d'avoir eu la tête tournée par des romans et d'avoir ébauché une intrigue avec un jeune prêtre. Lui, le vertueux M. B., dans l'intérêt des deux imprudents, a jugé bon d'éloigner Pamela pendant quelques jours. Que les Andrews ne s'étonnent donc pas

de ne pas voir arriver leur fille aussi vite qu'elle l'avait annoncée.

Au reçu de cette lettre, le pauvre vieillard, affolé, se rend à pied au château de B. pour avoir de plus amples détails Il n'obtient que de vagues indications, de l'eau benite de cou? Il s'alarme Mais il a l'idée de demander si sa fille est toujours aussi honnête on lui assure qu'elle est encore vierge Alors un peu de paix entre dans son cœur endolori

« Bonté et droiture est le Seigneur Tous les sentiers du Seigneur sont miséricorde et vérité pour ceux qui obéissent Bienheureux ceux qui restent sans souillure, ceux qui marchent dans la loi du Seigneur »

Pendant la voiture qui emporte Pamela roule, roule sans arrêt Au bout de quelques heures, Pamela s'étonne de ne pas être arrivée à destination Elle regarde par la portière et ne reconnaît pas la route Robert, le cocher, anxieusement interroge par elle, avoue qu'il s'est égaré et qu'il prend des raccourcis pour retomber dans le bon chemin. Mais, à la nuit tombante, il s'arrête devant une ferme solitaire et invite Pamela à descendre pour se restaurer La malheureuse obéit on lui remet alors une lettre de M. B. annonçant qu'il la fait conduire dans son château du Lincolnshire, où il la rejoindra bientôt pour lui faire sa cour et la ramener à de meilleurs sentiments

Pamela essaie aussitôt d'intéresser les fermiers à son triste sort Mais le maître, « inspiré par Lucifer », a tout prévu il a envoyé aux bonnes gens un billet, pour expliquer que s'il expédie sa jeune servante en lieu sûr, c'est pour la soustraire à de dangereuses tentations Aussi les adjurations de Pamela se heurtent-elles à une ferme résistance, et le lendemain matin, la voiture repart pour la mener dans sa prison.

À la ville voisine, Pamela trouve sa future geôlière, Mrs Jewkes, intendante des propriétés de M. B. dans le Lincolnshire, venue au-devant de sa proie C'est une

femme monstrueuse, ancienne servante d'auberge, prête à toutes les basses besognes, âme de proxenète « qui paraît prendre plaisir à l'iniquité » La pauvre petite Pamela se croit en présence d'un crapaud venimeux Et pourtant, Mrs Jewkes fait preuve d'une amabilité souriante, l'amabilité de l'ogresse heureuse d'avoir enfin trouvé de la chair fraîche Pamela lui oppose des reproches acerbes, des insinuations bourrées de menaces, tant et si bien qu'arrivées au château, les deux femmes se detestent déjà en toute cordialité .

« Et sur son front était écrit un nom Mystère, Babylone la Grande, mère des prostituées et des abominations de la terre »

Alors commence la longue captivité de Pamela Mrs Jewkes ne la quitte guère et pousse même la prudence jusqu'à la faire coucher dans son lit Mais Pamela ne s'ennuie pas, ne perd pas courage Elle lit, elle écrit son journal (ce pour quoi elle a caché dans sa chambre des plumes, de l'encre et du papier), elle pêche dans le vivier Et pendant ce temps, sa petite cervelle active roule d'ingénieux projets d'évasion Elle compte, pour l'aider, sur M. Williams, le jeune clergyman dont M B avait voulu faire un mari complaisant Mais elle espérait s'entendre avec lui le premier dimanche de sa captivité, et Mrs Jewkes lui défend de sortir pour aller à l'église ! Première deception, et combien cruelle !

Ce n'est pas la seule Pamela s'efforce de gagner l'amitié des autres servantes du château Mrs Jewkes ruine ce projet en adressant aux malheureuses les plus terribles menaces. Sur qui compter alors ? Sur ses parents ? Mais elle doit obéir à un mot de M B qui lui ordonne d'écrire une lettre pour certifier qu'elle est bien traitée D'autre part, elle reçoit un billet de John, le domestique qui était censé porter ses lettres à ses parents, et qui, pris de remords, avoue qu'il l'avait trahie Pauvre Pamela ! Malheureuse Pamela ! Il ne lui reste qu'une

tactique essayer d'endormir sa geôlière en affectant la resignation complète et la plus grande docilite — et qu'un espoir la force de son bon droit et de sa vertu. Helas !

Or la chance semble vouloir la favoriser. Au cours d'une promenade dans le jardin, elle profite d'une seconde d'inattention de Mrs Jewkes pour échanger quelques paroles confidentielles avec M. Williams, et convenir avec lui d'un endroit où ils pourront cacher des lettres : Pamela mettra les siennes sous deux tuiles au milieu d'un carré de persil, et Williams placera ses reponses au pied d'un soleil. Et le soir même, Pamela depose dans sa cachette une longue missive, où elle expose ses malheurs et implore de l'aide. Bientôt la correspondance devient presque regulière. Mais quel déploiement d'ingéniosite pour éviter d'être prise ! D'autant plus que Pamela ne sait pas toujours tenir sa langue, et traite un jour Mrs Jewkes de « Jézabel », ce dont elle est aussitôt châtiée par quelques tapes bien appliquees et par un redoublement de severité. Et alors, quel etalage de feinte humilité pour apaiser le dragon courroucé !

Il importe de faire vite car M. B., travaillé par l'aiguillon de la chair, annonce sa venue comme tres prochaine. Williams essaie en vain d'interesser au sort de la jolie captive nombre de gentilshommes du voisinage et même le pasteur de la paroisse. tous se refusent. Pourquoi prendre fait et cause pour une insignifiante sou-brette, en risquant de se mettre a dos le riche et puissant M. B. ?

« Cache-moi, ô Seigneur, du conseil secret des méchants, et de l'insurrection des faiseurs d'iniquité »

Mais voici qui est mieux : Williams fait parvenir à Pamela la clef d'une porte basse au fond du jardin. La fuite sera donc possible. Il n'est que d'attendre l'heure propice. Pamela occupe ses loisirs en paraphrasant le psaume 137, où plutôt elle en donne une nouvelle version qui s'applique plus exactement à ses malheurs, ou

le château du Lincolnshire prend la place des rivières de Babylone, et Mrs Jewkes celle de la fille maudite dont les petits auront la tête écrasée sur la pierre

De tels amusements, joints à de savantes manœuvres pour endormir la vigilance du Cerbere femelle, empêchent Pamela de trouver trop long le temps que Williams passe à minutieusement organiser la fuite

Mais halte-la ! Si elle s'enfuit avec le jeune clergyman, que deviendra sa bonne réputation, que pensera-t-on de sa virginité ? Williams comprend fort bien ces scrupules il offre aussitôt le mariage. Et voilà Pamela bien embarrassée elle a besoin de Williams pour s'évader, mais n'a aucune envie de l'épouser Alors elle trouve dans sa cervelle matoise une réponse ambiguë et dilatoire qui lui permet de gagner du temps et de respirer Après, on verra ! Ouf !

Or, Williams reçoit de M B une lettre lui annonçant le don d'une cure et de la main de Pamela Le jeune ecclésiastique ne se tient plus de joie il laisse échapper des mots imprudents qui revelent à Mrs Jewkes l'existence d'une correspondance suivie entre Pamela et lui Le soir même, rentrant en son logis, il est assailli par des malandrins qui l'assomment à demi, et lui volent son argent et ses papiers Il doit s'aliter Sa seule consolation est qu'il ne portait pas sur lui le moindre billet compromettant

Pamela, aux abois, n'a plus qu'une chance de salut s'évader seule Avec sa clef, elle sort du jardin Devant elle, l'espace est libre Alléluia !

Mais il y a une grande prairie à traverser Et dans cette prairie deux taureaux qui paissent, deux monstres terribles.. Horreur ! Les voilà qui bougent ! Pamela, épouvantée, revient sur ses pas, rentre en courant dans le jardin elle se figure que l'esprit de M B est dans un des taureaux, et que l'âme de Mrs Jewkes anime le second. Helas ! craintive Pamela ! Ce n'étaient que deux vaches

paisibles ! Mais ta frayeur prouve que ton cœur n'est pas assez solidement accroché pour te permettre de t'évader seule !

Et pendant ce temps-là, Mrs Jewkes, au chevet de Williams, captait sans difficulté la confiance de ce grand naïf et se faisait expliquer par le menu toutes les machinations de la prisonnière.

Une tempête se prépare. Le temps est lourd, l'atmosphère irrespirable, le cœur se remplit de tristes pressentiments. L'orage éclate de façon imprévue. Colbrand, le domestique suisse de M B , remet par erreur à Pamela une lettre destinée à Mrs Jewkes. Ainsi Pamela apprend que son maître est au courant de tout et qu'il songe à d'impitoyables vengeance. Williams sera jeté en prison pour une vieille histoire de dettes, Mrs Jervis et les autres serviteurs du Bedfordshire seront chassés pour avoir osé faire campagne en faveur de leur ancienne camarade, quant à Pamela, « cette jeune folle, cette fourbe, cette babiole peinte, ce brimborion, ce tableau vivant », elle sera traitée avec la sévérité que mérite son ingratitude envers un maître rempli de si bonnes intentions.

« Souffle, souffle, bise d'hiver — Tu n'es pas plus méchante — que l'ingratitude humaine ».

En pleine catastrophe, Pamela ne perd pas la tête. Elle songe d'abord à sauver le pauvre Williams. Mais elle ne peut plus faire la moindre démarche. Elle a deux geôliers, maintenant, car Colbrand, le géant monstrueux et brutal, prête son aide à Mrs Jewkes. Hélas ! Pamela se sent perdue. O précieuse virginite ! Cette pensée la détermine à se livrer à une dernière tentative désespérée au milieu de la nuit, alors que Mrs Jewkes, complètement ivre, dort à poings fermes, elle se lève, s'habille, se glisse entre les barreaux de la fenêtre, saute sur le toit d'un appentis, et de là dans le jardin. Mais hélas ! en ce faisant, elle se foule la cheville.

Quand même ! Elle se traîne jusqu'au vivier, où elle

jette son manteau pour faire croire à une noyade, puis à la porte du fond Horreur et terreur ! La serrure a été changée !

Quand même ! La frêle Pamela tente d'escalader le vieux mur, pour s'évader coûte que coûte Elle retombe sous une pluie de briques, à moitié assommée Couverte de contusions et de blessures, elle se laisse aller au plus profond desespoir Elle songe à se jeter dans le vivier, à disparaître de ce monde méchant, de cette vallée de larmes Mais la voix du Seigneur retentit dans sa conscience

« Tu ne tueras point et quiconque tuera sera en danger de jugement . Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu Dieu t'a donné la vie, lui seul peut la reprendre »

Alors, dans un sursaut de tout son être, elle écarte l'affreuse tentation Elle se cache dans le hangar au charbon et au bois Elle s'étend par terre, « dans un terrible accablement et n'attendant que les plus grands malheurs ». A l'aube, elle entend venir les pas affolés de ceux qui la cherchent Vaincue, brisée, elle les appelle La Jewkes d'abord la brutalise, puis, réflexion faite, se met à la soigner avec dévouement et compétence Bientôt Pamela est de nouveau sur pied, toute prête. Prête à quoi ? — A l'holocauste ? A la venue du monstrueux satyre ? O épouvante ! O dégoût ! Et pourtant, après tout, ce M. B. si beau, et au fond si épris

Mrs Jewkes, espérant abattre sa prisonnière, lui annonce qu'on la mariera au Suisse Colbrand, et qu'ensuite M. B. l'achètera à son mari « selon la coutume suisse ». Pamela trouve encore en elle assez d'énergie pour tenir tête à la mégère. Pourtant son sort n'est pas enviable . elle est brutalement raménée dans sa chambre dès qu'elle fait mine de s'écarter de la maison. Et, pour comble de malheur, voici le maître, le séducteur qui arrive.

« Et il ouvrit l'abîme sans fond, et de l'abîme s'élevait une fumée, comme celle d'une grande fournaise, et le soleil et l'air furent obscurcis en raison de la fumée de l'abîme »

La première rencontre entre Pamela et M B tirerait des larmes au criminel le plus endurci. A demi évanouie, la pauvre petite proie se traîne aux pieds de son maître qui l'accable de sarcasmes grossiers, et aussi d'accusations perfides qui révèlent — ô merveille — la plus vive jalousie de l'infortuné Williams. Et puis Pamela reçoit de ses mains, avec ordre de les lire immédiatement, une série de propositions écrites qui tendent, ni plus ni moins, à faire d'elle une maîtresse en titre. Lui, de son côté, sera fidèle et attentionné, « exactement comme si l'absurde cérémonie avait eu lieu ». Pamela discute ce projet point par point, inscrit sa réponse au bas de chaque paragraphe : naturellement, elle refuse le honteux marché et réclame un prompt renvoi chez ses parents.

En lisant cette fin de non-recevoir, M B. entre dans une colère démente. Il ne sait plus s'il hait ou s'il adore Pamela craint qu'il ne se livre à des violences. Et elle n'a pas tort. Un soir, en allant se coucher, elle voit, affalée dans un fauteuil, en proie, semble-t-il, à un lourd sommeil d'ivrognesse, une des servantes de la maison. Or, c'est M B. qui a revêtu les habits de la servante et qui attend le moment propice. Vite, il se glisse dans le lit dès que Pamela y a pris place, et ses mains libertines commencent à errer sur ce corps tant désiré.

Que voulez-vous que fit la pauvre Pamela sans défense ? Elle pousse un cri perçant et s'évanouit si profondément qu'on la croirait morte. M B. est inquiet, ému. En vain Mrs Jewkes l'exhorte-t-elle à pénétrer dans la forteresse dont il possède maintenant les avant-postes. Il se sent envahi par une pitié qui n'est pas feinte, par un remords qui semble sincère. Et, après avoir rassuré sa victime encore toute haletante, il s'en va. Alléluia !

Alors Pamela renaît à la vie : elle arrache à son maître une promesse formelle de retour chez elle avant que la quinzaine ne soit écoulée, et sa virginité est toujours intacte. Bien que son cœur soit encore plein de méfiance,

elle se remet à esperer, et elle prend sur elle-même pour supporter avec patience les caresses parfois risquées de Monsieur B , se contentant, lorsqu'il exagère, de le traiter de « Lucifer » Mais qu'il est donc beau ! Et qui sait s'il ne se résignera pas à « l'absurde cérémonie » ? Maintenant, il prend son humble servante comme confidente, il affiche un complet repentir de ses folies passées, il danse de joie lorsqu'il apprend que jamais Williams n'a obtenu la moindre faveur Il n'y a plus que son orgueil de gentilhomme qui l'empêche de contracter la mésalliance que son cœur d'homme désire

Mais un matin, une diseuse de bonne aventure se présente à la grille du jardin et trouve moyen de glisser un billet entre les mains de Pamela Celle-ci y est mise en garde contre « son maître diabolique », lequel a l'intention de lui offrir le mariage, mais de truquer la cérémonie avec l'aide d'un faux pasteur Et voilà Pamela précipitée du haut de ses beaux rêves

Pour comble de malchance, tout un paquet de son journal est saisi par la Jewkes et remis à Monsieur B Celui-ci exige aussitôt la suite Pamela est saisie au fond du cœur d'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle Or, non seulement la lecture de son journal, ou pourtant abondent les jugements sévères, ne remplit pas Monsieur B d'un juste courroux, mais encore elle l'enchanté et le remplit d'admiration Qui eût pensé que tant de vertu se cachait sous cette jupe de servante ? Qui eût cru qu'une si jeune fille pût montrer tant d'énergie ? Plein d'amour, il redouble d'avances, d'amabilités, mais Pamela, hantée par l'idée du mariage truqué, n'a plus qu'une idée, fuir son maître Furieux de voir accueillir ainsi les bontés qu'il prodigue, il finit par dire oui Pamela va partir Alleluia !

Helas ! le coche est prêt, et Pamela, au lieu de bondir d'allégresse, se sent triste comme un tombeau : ô dol, ô douleur de quitter ainsi l'être qu'elle aime autant qu'elle

le redoute ' « Sa pauvre âme est entièrement bouleversée elle n'a échappé à son maître que pour en être davantage prisonnière » Le fouet claque et la voiture s'ébranle. O mort, où est ton aiguillon ?

Et voilà qu'à mi-chemin, à la fin de l'étape, un cavalier arrive à bride abattue. Il apporte une lettre de Monsieur B , qui demande humblement pardon à Pamela, la supplie de revenir, et accepte d'avance toutes les conditions qu'elle posera à son retour.

Pamela hésite elle joue sa vie. Bien plus, elle joue sa virginité. Mais l'enjeu en vaut la peine. Elle décide de se confier à son maître, de rentrer volontairement dans sa geôle : quelque chose dans le ton de la lettre lui dit qu'elle a déjà gagné la partie.

Monsieur B , au départ de Pamela, était tombé malade ; mais, à la vue de sa bien-aimée, il renaît, il revient à la santé. Désireux de plaire à sa jeune servante, il a déjà fait élargir Williams. Mais il communique à Pamela une lettre de Lady Davers, qui le blâme d'avoir séquestré une jeune fille innocente, et aussi le prévient que tout sera rompu entre sa famille et lui, si jamais il conçoit l'idée absurde de se mesaller. Pamela s'indigne de l'orgueil de caste, du sentiment aristocratique, de la vanité des titres nobiliaires. Mais l'heure n'est point de s'appesantir sur de tristes pensées. Que tout soit à la joie ! Pamela est toujours vierge, et seule une légitime union viendra à bout de sa résistance !

« Le Seigneur est ma force et mon salut et il est devenu mon salut ; il est mon Dieu et je lui préparerai une habitation, le Dieu de mon père, et je l'exalterai »

Entre Monsieur B convalescent et celle que son cœur a élue, l'idylle se développe. Pamela reçoit de tous les serviteurs, y compris Mrs Jewkes, les marques du plus profond respect. Au cours d'une longue promenade en voiture avec son futur mari, elle développe ses idées sur le rôle de l'épouse, ménagère accomplie jusques et y

compris la fabrication des confitures, compagne ferme et dévouée, ange de charité envers les pauvres du voisinage, bonne musicienne et enfin mère dévouée Monsieur B est plongé dans un ravissement profond Pamela trouve le moment propice pour dissiper la dernière ombre qui menace son bonheur Elle montre le billet anonyme, remis par la bohémienne qui n'était autre que John Arnold, le valet infidèle Monsieur B s'étonne d'abord qu'en dépit des précautions prises, elle ait réussi à recevoir une lettre, et il s'écrit « L'homme qui s'imagine que mille dragons suffiront à garder une femme contre sa volonté, s'apercevra bientôt qu'ils sont insuffisants car elle saura mettre dans son jeu les pavés des rues et l'herbe des champs, et les utiliser pour communiquer avec l'extérieur » Puis il avoue qu'il avait formé le plan du faux mariage, dénoncé par la lettre, mais qu'il l'avait rapidement abandonné, en songeant que sa conscience ne serait jamais en repos, et que ses enfants souffriraient toute leur vie d'être des bâtards

Pleinement rassurée, Pamela laisse parler sa tendresse et remercie le Seigneur de l'avoir bénie entre toutes les femmes Monsieur B pardonne à Williams de l'avoir trahi pour un bon motif, Pamela pardonne à Mrs Jewkes de l'avoir brutalisée par obéissance Partout les cœurs chantent Hosannah

« Nous te remercions, Seigneur, ô Dieu Tout-puissant qui es, a été et seras, parce que tu as pris pour toi le pouvoir et que tu as régné.. Alleluia Salut et gloire, et honneur et puissance à Dieu notre Seigneur car justes et équitables sont ses jugements »

Monsieur B voudrait que le mariage eût lieu dans son appartement Par un vieux reste de défiance (serait-on jamais trop prudent quand il s'agit de vendre un joyau précieux ?), Pamela réclame que « le saint rite soit célébré dans un saint lieu » Il en est ainsi décidé La chapelle du château est remise en état. Pamela se rappelle qu'il faut

écrire à ses parents, que son retour chez Monsieur B... avait remplis d'une mortelle inquiétude. Et le grand jour approche.

Monsieur B , soigneusement entretenu dans de bonnes et vertueuses dispositions, invite ses amis des alentours pour leur présenter « sa jolie villageoise ». Autour de Pamela, c'est aussitôt un concert de louanges. Elle sait instinctivement quand il faut briller et quand il faut se taire, quand elle doit diriger la conversation et quand elle doit rester sur la réserve. La compagnie, enchantée, proclame qu'onques « ne vit rien de si accompli, de si sage et de si discret ». Et vers la fin de la fête, Monsieur B. , d'un air mystérieux, prévient Pamela que quelqu'un la demande en bas. Elle descend . et tombe dans les bras de son vieux père, lequel, ne se tenant plus de crainte, avait fait à pied la longue route du château pour essayer de sauver sa fille. Dieu soit loué ! Elle est toujours vierge ! Tout le monde veut voir l'honnête vieillard, le caresser, le complimenter du prochain mariage de son héritière. Il n'en croit pas ses oreilles, il n'en croit pas ses yeux. Les bénédictions pleuvent, ruissellent, engloutissent. La petite Pamela, assise entre son père et son fiancé, connaît des minutes de Paradis. Et le vieil Andrews rêve toute la nuit à l'échelle de Jacob, « avec les anges montant et descendant sans cesse pour les bénir, lui et sa fille ».

Maintenant Pamela est tout entière à ses préparatifs : elle ne s'interrompt que pour bénir ou être bénie. Le dimanche matin, le service divin est célébré par Williams dans la petite chapelle nouvellement restaurée ; le père Andrews, revêtu d'habits de voyage appartenant à Monsieur B. , « donne les réponses comme s'il avait été toute sa vie chantre de sa paroisse », et il chante des psaumes à tue-tête, le soir même, le cœur débordant d'allégresse, il repart pour annoncer la grande nouvelle à sa bonne femme. Alléluia !

Le mariage est fixé au jeudi, car le jeudi est, dans la

famille Andrews, le jour ou arrivent tous les bonheurs Et c'est un mariage secret, car on craint un esclandre de la part de Lady Davers Ainsi, Pamela est unie au « Seigneur de ses desirs » au cours d'une cérémonie d'une touchante simplicité Et quand son époux a prononcé la parole qui lie, elle pleure le genou et dit : « Merci, monsieur » Aucune cloche ne sonne, mais Pamela entend résonner les trompettes célestes les cherubins sont là, en haut, et soufflent à se faire craquer les joues

« Partout où tu iras, je te suivrai, et où tu logeras, je logerai, tes parents seront mes parents et ton Dieu sera mon Dieu Ou tu mourras, je mourrai, et là je serai ensevelie »

La prison est devenue le palais, le maître tyrannique est devenu le tendre mari La virginité de Pamela est payée au prix maximum La Vertu a été récompensée.

« O peuple, bats des mains, crie vers Dieu avec la voix du triomphe chantez des louanges à Dieu, chantez des louanges, chantez des louanges à notre Roi, chantez des louanges Grand est le Seigneur, et grandement loué dans la cité de notre Dieu, dans la montagne de sa Sainteté ! »

Les journées suivantes sont employées à faire le bien, à distribuer de somptueux cadeaux Pamela aura une rente de 200 livres par an pour ses charités, les vieux Andrews recevront une jolie ferme dans le Kent, avec un petit revenu qui leur permettra de vivre dans l'aisance. Pamela implore la grâce de ses anciens camarades du Bedfordshire, si durement châtiés pour avoir pris sa défense et l'époux magnanime accorde la grâce demandée par une si jolie bouche. Puis il fait à sa femme tout un petit discours sur la bonne tenue de son ménage, sur les conditions d'une parfaite entente dans le mariage, sur la nécessité pour une femme d'être toujours élégamment habillée et toujours d'humeur souriante, et sur maints autres points de moindre importance.

« J'attends de vous, pour quiconque j'amènerai à la maison, une complaisance uniforme, une parfaite égalité d'humeur, il faut que nul froncement de sourcils ne ride votre front, que, si mal installée ou si mal pourvue que vous puissiez être pour recevoir vos hôtes, vous ne montriez nulle agitation ni affolement. »

Mais Pamela a vendu si cher sa virginité qu'il lui faut bien s'attendre à payer quelques impôts. M. B. s'absente pour soigner un ami malade. A l'improviste, Lady Davers, flanquée de son neveu Jack, fait irruption dans le château, de colère plus ardente que braise. Epouvantée, Pamela voudrait s'enfuir, mais la hautaine lady réclame « la drôlesse » d'une voix si impérieuse, que toute mesure dilatoire serait vaine.

Ainsi Pamela comparait devant sa belle-sœur et subit, passive et résignée, un feu roulant d'insultes méprisantes et de furieuses menaces. Elle voudrait s'en aller, mais milady la retient de force dans sa chambre. Alors, poussée à bout, Pamela sent se réveiller son vieil esprit de lutte. Elle crie qu'elle est femme légitime, elle remet à sa place le stupide Jack qui faisait de l'esprit à ses dépens, elle domine à son tour ses antagonistes. La stupeur de Lady Davers ne connaît plus de bornes. Des preuves ! des preuves ! Pamela exhibe une lettre toute récente de son cher seigneur et maître. Cela n'est rien ! C'est un mariage truqué ! Et, dans sa rage, la noble dame se livrerait sur Pamela à de graves voies de fait, si Mrs Jewkes n'intervenait pas juste à temps. Milady, qui a dû lire l'Iliade, se venge de cette interruption en multipliant les injures. « Chambrillon, mijaurée, ordure, souillon, gueuse » Enfin Pamela déclare qu'elle est « tout autant mariée que milady », et elle se sauve par la fenêtre. Portée par les ailes de la peur, elle court jusqu'au carrosse que l'on avait amené là pour qu'elle pût assister à une réception donnée chez ses voisins Darnford, et ou, justement, son mari s'était rendu, lui aussi, directement. Là voilà dans les bras

de son cher seigneur Elle explique la raison de son long retard L'indignation est generale Mais Pamela oublie vite ses peines pour faire honneur à ses hôtes, et ceux-ci s'extasiaient sur sa beaute et son intelligence M B est fier d'avoir une femme si universellement admirée, et il n'est pas de tendresse qu'il ne prodigue a « celle dont la beaute physique fit de lui un amant, et dont la beaute morale fit de lui un mari »

Les deux epoux enamoures rentrent tard de chez les Darnford Lady Davers est déjà couchee, de sorte que la redoutable scene escomptée est remise au lendemain mardi, « sixieme jour du bonheur de Pamela » Mais, dès l'aube, l'implacable milady, la menace a la bouche, frappe a la porte de la chambre nuptiale et entre son frere lui tient tête, la brave, et finit par l'empoigner a bras-le-corps et la déposer sur le palier comme un encombrant fardeau Les hostilités sont ainsi ouvertes mais lady Davers, qui au fond a peur de son frere, se sent déjà calmée La bataille fait rage, mais ce n'est qu'une bataille de paroles Milady est dès le debut en état d'infériorité, car elle acquiert vite la certitude que le mariage est reel, et que M B aime Pamela d'une affection profonde et durable Apres quelques grimaces, elle accepte de rester à déjeuner la courtoisie de Pamela, l'impassibilité souriante de M B , bien plus, les exhortations inattendues du jeune gandin Jack, achevent la deroute de l'irascible dame Quelques flatteries adroites la rendent presque aimable Tout semble rentrer dans l'ordre, quand .

Quand deux mots malheureux mettent pour la seconde fois le feu aux poudres M B , accusé par sa sœur d'être un duelliste et un roué, se defend avec energie, et manie avec succes la seule arme victorieuse la verité Il est exact qu'il ait tué en duel un gentilhomme italien . mais il ne faisait que venger un ami traîtreusement assassiné. Il est exact qu'il ait séduit une jeune fille de bonne famille nommée Sally Godfrey mais la mère de celle-ci

avait bassement intrigue pour acculer au mariage le jeune homme sans experience, et, à force de menaces, elle serait arrivée à ses fins, si sa fille, trop hardie, ne s'était donnée avant d'avoir obtenu la moindre promesse. Ainsi M B a de sérieuses excuses et puis, il se repent sincèrement de ses erreurs passées, et il a pris la ferme résolution de se racheter par une conduite irréprochable.

« Nous avons péché, nous avons commis l'iniquité, et nous avons mal agi, et nous nous sommes revoltés, nous ecartant de tes preceptes et de tes Jugements. O mon Dieu, incline ton oreille et écoute, ouvre tes yeux et vois notre desolation. O Seigneur, écoute. O Seigneur, pardonne. »

Alors Lady Davers a honte. Elle est très emportée, mais elle n'est pas méchante. Or, elle se rend compte qu'elle a commis une mauvaise action. Elle s'efforce de la faire oublier en parlant à Pamela avec douceur, puis même avec affection. Il n'en fallait pas moins pour apaiser M B, justement courroucé. Milady capitule. Elle embrasse sa belle-sœur. La paix règne. Que le Seigneur soit béni !

Mais Pamela est hantée par l'idée de la malheureuse Sally Godfrey, abandonnée par son séducteur.

Entre temps, M B fait un cours sur la mauvaise éducation que reçoivent les riches, et qui explique leur insolence, leur cynisme et leur débauche. Et Pamela tire de cette excellente leçon 48 maximes générales qui guideront sa conduite et lui permettront de connaître une parfaite félicité conjugale.

Le moment vient où les heureux époux doivent quitter leur château du Lincolnshire. Tous leurs voisins se desolent, Miss Darnford, désireuse d'embellir son esprit, arrache à Pamela une promesse de correspondance. Voilà les B. de retour dans la maison du Bedfordshire, accueillis avec des transports de joie par tous leurs gens, Mrs Jervis et Longman en tête. L'argent tombe en pluie

dans l'escarcelle de ces braves serviteurs. Et Pamela, avec un tact exquis, réussit à s'attirer l'affection et le respect de ceux et même de celles qui avaient été ses camarades. Dans tous les coins de la maison, on se heurte à des domestiques versant des larmes de reconnaissance et priant Dieu à genoux pour leurs maîtres vénérés. Et, à son tour, Pamela, qui vient de recevoir comme cadeau de mariage tous les bijoux de famille, implore le Tout-Puissant de lui accorder gratitude et humilité.

« Et que la paix de Dieu regne dans vos cœurs... Soyez reconnaissants. Et tout ce que vous ferez en parole ou en action, faites-le au nom du Seigneur Jésus, rendant grâces à Dieu et au Père. »

La conquête des gentilshommes du Bedfordshire et de leurs dames est tâche aisée pour Pamela victrix. C'est à qui fera sa connaissance, c'est à qui lui demandera son avis sur tout et sur rien, c'est à qui s'efforcera le mieux de l'imiter. Et le dernier nuage qui voilait le parfait bonheur de Pamela se dissipe, le jour où son mari l'emène voir, dans un pensionnat de demoiselles, une petite Miss Goodwin, et lui avoue que c'est l'enfant qui était née de sa liaison avec Sally Godfrey. Alors Pamela est touchée jusqu'aux larmes et témoigne à l'innocente fillette une affection sincère. Enfin, elle apprend que Sally Godfrey s'est mariée à la Jamaïque et mène une vie exempte de soucis. Pamela n'a plus derrière elle et devant elle que des gens heureux. Quant à elle, il n'est point de mot assez fort pour peindre sa beatitude. Elle connaît le Paradis bien avant d'avoir quitté la terre.

Mû par un louable sentiment de prudence, M. B. rédige son testament. Ainsi l'avenir de Pamela sera toujours assuré, et aussi celui de ses enfants, de leurs enfants, car déjà un jeune héritier annonce son arrivée prochaine.

Alleluia ! Alleluia ! Alleluia !

Ici s'arrête l'histoire de Pamela !

Méditez, ô lecteurs et vous surtout, lectrices, sur les multiples enseignements qu'elle vous donne Voyez combien odieux est le libertinage, et combien ridicule la colere ! Apprenez que les bons sont toujours recompensés et les mechants toujours punis C'est un habile calcul que de pratiquer la Vertu tôt ou tard, la Providence charge de ses faveurs l'homme integre et droit.

O jeunes vierges, n'accordez jamais la dernière faveur à ceux qui vous jurent un eternel amour, mais diffèrent leurs promesses de mariage Toute virginite vaut une union legitime Imitiez la triomphante Pamela Tendez vers son honnêteté, sa piete, sa charite, sa douceur, son urbanite Vous ferez œuvre agreable aux yeux du Tout-Puissant, et vous prouverez à l'éditeur de ces lettres qu'il a reussi dans son louable projet d'exalter la vertu. Amen.

CHAPITRE VII

CHOEURS DE BIENHEUREUX ET HURLEMENTS DE DAMNÉS

Le *Country Journal* du 15 novembre 1740 annonça la publication, « en deux jolis volumes de poche », du nouveau roman. Le titre à lui seul constituait une habile réclame : *Pamela, ou la Vertu récompensée, en une série de Lettres Familiales écrites par une belle jeune demoiselle à ses parents. Maintenant publiées pour la première fois afin de cultiver les principes de la Vertu et de la Religion dans l'esprit de la Jeunesse des deux sexes. Récit qui a son fondement dans la Vérité et la Nature, et, en même temps qu'il divertit agréablement, par une variété d'incidents émouvants et curieux, est entièrement dépourvu de toutes ces Images qui, dans trop d'ouvrages calculés seulement pour l'amusement, tendent à enflammer les esprits qu'il faudrait instruire*. Les éditeurs Rivington et Osborn avaient accepté les yeux fermés ce livre qui paraissait sans nom d'auteur, et pourtant il s'agissait de deux volumes de près de quatre cents pages. Le second volume commençait au milieu du « Journal de Pamela captive », au moment où la bohémienne vient gâter la joie de la prisonnière en lui laissant soupçonner un mariage truqué.

Mais l'anonymat n'était pas pour effrayer les éditeurs qui, avec six amis, étaient seuls dans le secret de Richardson. Jamais un débutant ne signait son œuvre . à

quoi cela eût-il servi ? Son nom n'aurait pas attiré les acheteurs éventuels. Et si le livre avait du succès, l'anonymat était de bonne réclame. Les lecteurs, curieux, s'efforceraient de connaître l'auteur, et des polémiques s'engageraient dans la presse. De son côté, Richardson ne voulait pas risquer sa réputation d'imprimeur respectable en signant. quoi ? Un roman, un ouvrage fait pour amuser. Exactement comme, 75 ans plus tard, Walter Scott ne voulut pas mettre son nom aristocratique sur la première page d'un livre à l'usage du vulgaire¹ ! Et puis, la saine raison ordonnait à Richardson de ne pas trop espérer : « Croiriez-vous », écrivit-il plus tard à Stinstra, « que j'ai accepté 20 guinees pour les deux tiers du *copyright* de *Pamela*, ne me réservant que le troisième tiers ? »

Néanmoins, il sentit battre son cœur lorsque *Pamela* fut enfin lâchée dans le monde. Il attendit. Combien se trouverait-il d'acheteurs disposés à payer six shillings pour « cultiver en eux les principes de la Religion et de la Vertu » ? Serait-ce la tempête et le naufrage ? Serait-ce une entrée facile dans ce havre d'accès dangereux qui s'appelle la gloire ? Il savait que son roman était bon, mais il redoutait les inexplicables caprices de cet être versatile, le grand public. Pourtant, au plus profond de lui-même, il avait confiance : son livre n'était-il pas en quelque sorte dédié à Dieu ? Et, des lors, n'était-il pas normal que la Providence divine favorisât le succès de l'œuvre pieuse et moralisatrice ?

Et les jours passèrent, amenant chacun des témoignages d'admiration et de respect. Et les mois s'écoulerent, apportant chacun des hymnes d'adoration. Et les années disparurent au milieu d'un chœur immense chantant de tous les coins du monde : « *Pamela ! Pamela !* ô fille mille fois bienvenue ! que beni soit le ciel qui t'apporte à nos vœux² ! »

Cela commença par un geste fort habile de Richardson.

Le 8 decembre 1740, il envoya les deux volumes de *Pamela* à son ami Aaron Hill pour qu'il les remit à ses filles « Peut-être occuperont-ils une sombre heure d'hiver, lorsque votre absence ou votre éloignement priveront ces demoiselles d'amusements infiniment plus instructifs ». Naturellement, Hill lut consciencieusement un ouvrage que son correspondant, si expert en la matière, lui assurait être particulièrement destiné aux jeunes filles. Et, comme il était bon observateur, il nota, au cours de sa lecture, un grand nombre de mots et de tournures de style que Richardson affectionnait dans ses lettres. Cette remarque, jointe à la rédaction ambiguë du billet d'envoi, lui fit soupçonner la vérité. Le 17, il écrivit à Richardson qu'il n'avait cessé de lire l'ouvrage tout haut à son entourage ou d'en entendre la lecture, il s'extasia de trouver « sous le déguisement d'un roman, toute l'essence de la religion, de l'éducation raffinée, de la discrétion, de la nature foncièrement bonne, de l'esprit, de l'imagination, de la belle pensée et de la moralité ». Et il cria son désir de connaître l'auteur d'un pareil chef-d'œuvre à qui, par avance, il envoyait une pièce de vers, pour exprimer ses craintes que l'exemple de « Pamela fille à jamais épanouie », ne fût perdu « dans ce pays à l'agonie ». De son côté, Astraea Hill écrivit une belle lettre de remerciements, mais elle aurait bien voulu, elle aussi, connaître le nom de l'écrivain béni de Dieu.

O Samuel Richardson, combien vous trouvâtes difficile de ne pas dire la vérité sans cependant mentir ! Vous vous en tirâtes par des ruses de vieille coquette : « Après le compte rendu inimitablement beau et les louanges si hautes que vous avez faites de l'humble ouvrage que j'ai pris la liberté de donner à vos excellentes jeunes filles, comment pourrais-je obéir à vos ordres et en nommer l'auteur ? » Mais vous eûtes raison de juger que Hill était un homme intelligent, car il comprit aussitôt ce que vous n'osiez pas exprimer. Et vous n'en fûtes pas fâché,

car les rares amis que, par la force des choses, vous aviez mis dans le secret, vous talonnaient pour que vous vous fissiez connaître or, votre résistance d'homme modeste et d'auteur timide commençait à faiblir !

Ainsi donc, c'est Samuel Richardson l'imprimeur qui a écrit *Pamela* ! Le 29 décembre, Hill, et, le lendemain, sa fille aînée, écrivaient des lettres si follement enthousiastes que Richardson, sentant le rouge lui monter au front, les orna, dans le coin, du commentaire. « Louanges excessives » Mais il faut croire que Hill craignait de n'avoir pas encore été assez loin dans l'hyperbole, car, pendant deux mois encore, il accabla Richardson de lettres semblables, et redoubla d'enthousiasme quand il eut reçu le volume de *Lettres familières dans les occasions importantes*, enfin terminé

Voici en quels termes s'expliquait l'enthousiasme, en grande partie sincère, du tendre Aaron Hill : « Mon très cher, très sage, très noble, très vertueux, et jamais assez aime M Richardson ! Dieu certainement vous bénira, vous et les vôtres, proportionnellement aux bienfaits que vous laissez à la postérité ! Mais je suis maintenant trop rempli de cette extase dans laquelle vous plongez les âmes, pour oser m'aventurer à exprimer les idées dont mon esprit est embrasé ! Nous sommes tous en feu, par votre seule faute ! Et vous ne sauriez imaginer que nous pourrions être assez froids, tant qu'il nous reste sentiment ou vie, pour adapter nos sentiments à votre égard au niveau de votre excessive modestie ! Qu'êtes-vous donc en réalité ? Quels rapports supra-terrestres avez-vous entretenus ?... » Et puis il prenait fait et cause pour ceux qui avaient déjà publiquement exprimé leur amour du livre, déclarait qu'il l'avait examiné minutieusement pour voir s'il y aurait quelque point de détail à modifier, mais n'ayant rien trouvé qui ne fût parfait Il s'emportait contre ceux qui osaient critiquer le moindre mot du chef-d'œuvre : « Des clergymen ont protesté contre le mot *stupide* appli-

qué à un cure ! J'enlève ce mot à Williams et je l'applique tres cordialement aux protestataires » On s'est moqué de la taille de Pamela, trop fine pour une roturiere ? — « Mais cette taille est naturelle chez une belle fille de seize ans qui n'est pas nee en Allemagne ! » Et il concluait « Il me faudra desormais vous adresser la salutation de l'Ange et dire « Béni serez-vous parmi toutes les femmes ! » Du coup, Richardson ne parla plus que de « l'esprit divin » de son ami !

Hill s'interessa aussi aux reeditions de *Pamela*, que deja Richardson laissait pressentir. Il s'y intéressa tellement, que David Mallet le soupçonna d'avoir écrit une grande partie du roman. Il demanda avec insistance si la vertueuse Pamela avait eu un modèle, et Richardson, sentant qu'il serait impolitique de se dérober, rappela l'histoire que son noble protecteur lui avait racontée pres de quinze ans auparavant, mais en l'arrangeant de maniere a la faire ressembler de tres pres à celle de Pamela. ce n'était pas mensonge, mais simple fiction litteraire, et puis, sans doute, Richardson était-il dupe de sa propre imagination ? Enfin Hill accumula les anecdotes en l'honneur de *Pamela*, et il y en eut qui étaient bien faites pour tirer au sensible auteur des larmes d'orgueil attendri. Par exemple, Hill avait adopté le fils d'un pauvre soldat, le petit Harry Campbell, charmant bambin de six ans. celui-ci avait manifesté le desir d'écouter la lecture de *Pamela* que, chaque soir, Hill faisait à voix haute à sa famille et à ses amis, groupés autour de la cheminee. « Un soir. . je lisais les reflexions auxquelles Pamela se livre pres du vivier. Le hardi petit intrus, gêné par la largeur du cercle des auditeurs, s'était glissé sous ma chaise et, assis devant moi sur le tapis, la tête touchant presque le livre et la figure penchée vers le feu. Il était resté quelque temps ainsi, dans une immobilité qui nous fit croire qu'il dormait, quand, tout à coup, nous entendîmes une serie de sanglots déchirants qu'il essayait de

nous cacher et qui gonflaient ses petits flancs comme s'ils allaient éclater Je tournai sa figure innocente vers moi, mais ses yeux étaient tout noyées de larmes, qui, coulant librement sur ses joues, avaient forme deux vraies petites sources sur la partie du tapis qu'il regardait Toutes les dames présentes furent prêtes à le dévorer de baisers » Petit amour ! Il avait retenu par cœur la moitié des paroles que Pamela prononce dans le livre, il parlait exactement comme elle. Bien plus, il s'était mis à aimer ses livres de classe afin d'apprendre vite à lire pour pouvoir se delecter tout seul de *Pamela*

Par retour du courrier, Richardson envoya au « cher et aimable enfant » deux livres d'images, dont l'un était sa propre édition des fables d'Esope Et le petit Harry fut si content qu'il exigea de coucher avec ses livres, et s'endormit en les serrant étroitement contre son cœur !

Quant aux demoiselles Hill, Urania, Astraea et Minerva (dite Minny), elles étaient déjà trop âgées pour que leur enthousiasme prit cette forme enfantine Mais elles rêvèrent toutes les nuits de Pamela et résolurent de l'imiter en tout c'est ainsi qu'elles s'opposèrent à ce qu'on occit d'innocentes anguilles et les jetèrent dans le vivier Et les anguilles détruisirent les carpes que Hill avait eu tant de peine à élever Enfin, tous les enfants de la maison n'eurent de cesse que leur père ne les eût amenés à Salisbury Court pour dire leur admiration au *deus loci*

La visite si attendue n'eut lieu qu'à la fin de juin, par une belle après-midi ensoleillée Les jeunes Hill reçurent en cadeau un exemplaire interfolié de *Pamela*, avec la recommandation expresse de noter sur les feuilles blanches toutes les corrections qui leur paraîtraient nécessaires Mais elles n'inscrivirent que « des memoranda progressifs des bienfaits que leur apportait la conversation de la douce héroïne ». Hill, prié par Richardson de se substituer à ses filles, se décida alors à envoyer quelques cor-

rections verbales insignifiantes, puis des phrases légèrement poetiques a ajouter en fin de paragraphes Il n'y avait pas de quoi blesser l'auteur le plus vaniteux !

La belle apres-midi de Salisbury Court n'eut pas de lendemain. A son retour, Hill apprit qu'un de ses jeunes parents s'était engage dans les voies du Demon Mais, encore tout plein de son amour pour *Pamela*, il conclut que cela prouvait la puissance encore trop grande des ennemis de la Vertu, et qu'il fallait multiplier les *Pamelas* Une suite, monsieur Richardson ! Vous seul êtes capable de rechristianiser par le livre l'Angleterre et le monde !

Mais Richardson etait trop occupé à ecouter le chœur innombrable qui celebrait sa louange De toutes parts arrivaient des messagers porteurs d'heureuses nouvelles *Pamela* est à la mode Il faut l'avoir lue Fi, ma chère ! comment êtes-vous si arrieree ? De quel village venez-vous donc pour n'avoir point entendu parler de *Pamela* ? — En promenade, au jardin public, il est de bon ton de tenir ostensiblement à la main ou de faire semblant de lire un exemplaire de *Pamela*, mon cher Richardson, grâce à vous la Vertu est d'actualite. Ne pas avoir lu *Pamela*, c'est se disqualifier pour toute réunion du monde où l'on s'ennuie ! Dès janvier 1741, le *Gentleman's Magazine*, tout en regrettant de n'avoir pas reçu à temps pour en rendre compte l'incomparable ouvrage, signalait qu'à Londres, c'était la preuve d'un singulier manque de curiosite de n'avoir pas lu *Pamela*, exactement comme de n'avoir pas vu les danseurs français et italiens ! Mais le bon *Magazine* se rattrapa en mentionnant *Pamela* chaque fois qu'il le put, et en insérant, quatre ans plus tard, un poème envoyé par une gente demoiselle de Salisbury qui, par modestie, signa simplement « Belinda » Il suffira à la postérité de savoir que ce poeme commençait ainsi .

O bon instructeur, quelle louange assez belle
Te décernerons-nous, rustiques demoiselles ?

Quant au crescendo final, il était sublime

Des anges vont aider qui repousse la honte,
Lui disant Reste chaste, et tu auras un comte

Ce ne fut d'ailleurs pas la seule pièce de vers qu'inspira
la vertu de Pamela Richardson en reçut plusieurs, la
plupart anonymes, ou bien œuvres d'inconnus

En vain contre son cœur plein d'honnêtes dessins
L'impatient desir lance ses dards brûlants,
Afin de résister à tous ces traits ardents,
Elle affermit son sein,

s'exclamait un certain Ellis Un jeune étudiant d'Oxford,
nommé Fulford, envoya, lui aussi, des vers, avec le vain
espoir que Richardson les insérerait dans une nouvelle
édition Un correspondant, qui signait Philo-Paideias, s'ef-
força de chanter l'originalité de la tentative richard-
sonienne

Longtemps des contes vils ont sali notre scène,
Notre temps fut souillé par des romans obscènes
Remplis d'histoires sottes, longues, romantiques,
Où la princesse cède à un preux lunatique
Où Miss prend la chaleur du brandon amoureux
Et ressent la passion du desir luxurieux
Dans ce petit traité, point de mots malsonnants
Qui puissent dégoûter un chaste entendement,
Mais dans tout son éclat naturel, la vertu
Avec ses doux attraits captive notre vue

Un autre célébra au contraire l'exactitude de la pein-
ture des passions Un autre, jouant au prophète, annonça
que

En voyant résister cette fille vaillante,
Les belles chasseront le galant qui les tente
Et, en les implorant, perfide, les invite
À partager les joies d'un amour illicite,
Elles dédaigneront de vendre leur honneur,
Seul, un amant loyal obtiendra leur faveur

Enfin, un certain Philaretes communiqua un impromptu, œuvre d'une petite miss de moins de douze ans, qui s'écria, aussitôt après avoir lu *Pamela*

O douce Pamela, ton esprit vertueux
Aux honneurs, aux richesses a dit adieu
Les richesses pour toi n'étaient que vil rebut
Si tu les comparais avecque ta vertu

Mais puisque ton état s'est ainsi modifié,
Toute gratitude, tu peux énumérer
Les très nombreux combats que tu as soutenus,
Et te dire qu'on a bien payé ta vertu

— Hélas ! la postérité n'a pas su retenir le nom de cette précoce et innocente enfant !

A son courrier, Richardson trouva longtemps autant de lettres en prose que de poèmes à sa gloire. Un correspondant fort instruit, qui signe Philopamela, écrivit dans un accès d'enthousiasme « Je suis tellement charmé et remué par ce livre, que mes amis me disent que je ne parle pas d'autre langage que celui de Pamela, et je me suis souvent efforcé d'oublier cette fille bien chère, mais c'est impossible : car le doux souvenir revient sans cesse à mon esprit et ne permet à ma pensée de s'occuper de rien d'autre, je me suis souvent adressé au dieu du sommeil et j'ai employé tous les moyens pour obtenir ses faveurs, mais Pamela remporté toujours la victoire sur cette morne divinité, et me charme et me hante dans mon sommeil et dans mes veilles, si j'arrive à dormir, je suis sûr d'être ravi par Pamela en de doux rêves agréables. » — « Bien que je ne sois pas superstitieux », écrivait un autre, « je regarderais un morceau de papier venu de vos mains de la même manière que les bigots considèrent les amulettes et les reliques des saints »

Certaines lettres, tout aussi laudatives, montraient plus

de sens critique. Un jeune homme de vingt-six ans, dont le plus beau titre de gloire était d'avoir ramené un débauché à la vertu en lui expédiant une lettre anonyme, commençait à payer son tribut d'admiration. « Les descriptions animées, glorieuses, frappantes, que vous avez tracées de l'excellence et de la perfection seraphiques, sont copiées de votre propre cœur''' » Puis il suggérerait une modification à apporter au livre. « M. B. aurait dû accorder une pension de cent livres à Pamela, et, se croyant sûr de sa reconnaissance, commencer ensuite à l'importuner de ses assiduités. » Mais Richardson avait sa réponse toute prête. Par retour du courrier, il répondit que l'octroi de cette pension aurait conduit le monde à soupçonner Pamela, et aussi aurait rendu sa résistance moins méritoire.

Il recueillit avidement les opinions de ses amis et des amis de ses amis. Ainsi, par M. Courteville, il toucha un membre de la pieuse et savante famille des Chetwood, et le grand homme déclara sans ambages que, à son avis, « si tous les livres d'Angleterre devaient être brûlés, *Pamela*, aussitôt après la Bible, devrait être conservée. » Naturellement, Courteville communiqua aussitôt le billet louangeur et Richardson se gonfla. Mrs Pendarves, sur le point d'épouser Delany, fut une des premières admiratrices du roman et, avec sa sœur Mrs Dewes, discuta ardemment les principaux épisodes de la carrière de Pamela. Mrs Montagu, la future « Reine des bas-bleus », se déclara « toute dévouée à la douce jeune fille. » Mrs Chaponne, fille d'un clergyman ami de Mrs Delany et elle-même femme de clergyman, présenta « la vierge épanouie, remplie de toutes les grâces », à ses jeunes enfants « alors tendres ramilles flexibles comme de l'osier, et dont l'esprit, comme la nature plastique, réclame une nourriture appropriée qui lui permette de s'ouvrir, de s'étendre, et de donner la vigueur nécessaire aux semences variées de la vie et de l'activité », *Pamela* fut la nourriture qui

« pénétra dans leurs cœurs ductiles, » et le fils cadet, âgé de douze ans, completa le roman en imaginant le texte du sermon prêché par Williams a la reouverture de la chapelle du Lincolnshire. mais quand, plus tard, Richardson voulut avoir ce précieux morceau, on s'aperçut que les souris l'avaient dévoré. Enfin, une vertueuse jeune personne nommée Miss Mulso, tout éperdue d'admiration, chercha les moyens de se rapprocher du génial créateur de *Pamela*.

Ce qui mit peut-être le plus de baume au cœur de Richardson, ce fut l'attitude du clerge, tout au moins des bons éléments du clerge, aussi bien petits pasteurs de campagne que ministres en vedette de la Metropole. Les uns étaient déjà des amis : ainsi Patrick Delany, qui venait de perdre sa femme, assura qu'il s'était en grande partie consolé de son chagrin en lisant *Pamela*, et il pria Richardson d'en expédier des exemplaires à des jeunes filles de son entourage qu'il fallait maintenir dans les voies de la vertu. Les Young manifesterent une approbation sans réserve, avec tant de cordialité que Richardson se jugea obligé, un peu plus tard, d'envoyer à Caroline Young un exemplaire de son édition de luxe.

Il y avait aussi, parmi les admirateurs de *Pamela*, des clergymen qui connaissaient très peu Richardson, mais qui trouvaient bonne l'occasion de se rapprocher davantage d'un imprimeur généreux. Aux applaudissements de Aaron Hill, le curé de Saint-Sauveur, grande église de la populeuse paroisse de Southwark, prononça du haut de la chaire un véritable panégyrique de *Pamela*, dont il recommanda fortement la lecture à tous ses fidèles. Il est vrai que ce digne clergyman, le docteur Slocock, avait de bonnes raisons d'espérer en la générosité de Richardson¹. Celui-ci s'empressa de payer la moitié des dettes criardes imprudemment contractées par ce prêtre au bon cœur². Le Reverend Mr. Lobb annonça que, dès que son fils saurait lire, il lui donnerait *Pamela* afin de lui enseigner la

Vertu et, plus tard, Richardson ne put faire autrement que de s'intéresser à un jeune homme si bien élevé, et de devenir le parrain de son petit frère — Le Reverend Mr Jones, de la ville lointaine de Bodmin, écrivit à l'auteur combien il trouvait son œuvre admirable — Le Reverend Mr Lucas, auteur de *La Recherche du Bonheur*, s'écria que Richardson était un « bienfaiteur de l'humanité », et le remercia au nom de l'humanité en lui dédiant un volume de sermons dont il était l'auteur — Le Reverend Mr Devey fut d'autant plus subjugué par la douce Pamela, que Mrs Devey lui avait déjà expliqué les raisons de son propre enthousiasme et la bonne dame communiqua le chef-d'œuvre au jeune Richard Hurd, qui ne put que faire chorus, tout en réservant particulièrement ses louanges pour le début du roman. Et le grand protecteur de Richard Hurd, William Warburton, à qui Richardson avait envoyé ses volumes en implorant, « pour cet ouvrage indigne, l'honneur de son examen », discuta *Pamela* avec son ami Pope; et, rencontrant un certain Woodward, grand ami de Richardson, il lui dit que le talent de l'auteur devrait maintenant s'exprimer en un roman satirique des mœurs de ce temps.

Les milieux littéraires et mondains non seulement ne boudèrent pas, mais daignèrent constater, voire même approuver, le succès de *Pamela*. Comment faire autrement? « Pamela est comme la neige, elle couvre tout de sa blancheur, » avouait le dénigreur et dilettante professionnel qui s'appelait Horace Walpole. Oui, Pope lui-même, l'envieux, le sarcastique Pope déclara devant témoins que *Pamela* ferait plus de bien que vingt volumes de sermons. Leake rapporta immédiatement ce propos ambigu à son beau-frère Samuel, et il ajouta que Pope avait certainement lu le livre au moins deux fois, et passerait à Salisbury Court pour en féliciter l'auteur. La visite annoncée n'eut pas lieu, mais Richardson sacra Pope « le premier génie de l'époque » Le poète Byron

ful, pour une fois, d'accord avec son adversaire Hill pour chanter les merites de *Pamela* il est vrai que Richardson etait son imprimeur ! Shenstone, poete encore sur les bancs de l'Universite, gronda son camarade Richard Graves, le futur auteur du *Don Quichotte Spirituel*, de ce qu'il n'apercevait pas les « beaux traits naturels » du roman, et a peine eut-il fini lui-même sa lecture, qu'il dessina trois petits tableaux representant, l'un Pamela a genoux dans la scene du jardin, le second Pamela maintenue sur le lit par M. B et par Mrs Jewkes, le dernier Pamela assise a coudre Enfin, consecration suprême, le recueil intitule *Les Travaux des Savants* consacra six pages a Pamela

Quant a la masse du peuple, aux gens qui n'aimaient ou ne savaient pas lire, ils n'etaient pas en peine de trouver l'occasion de connaitre la charmante Pamela. Moyennant six pence, on pouvait entrer au Musee Grevin (avant la lettre) de Fleet-Street ou « plus de cent figures de cire, richement habillees, dans des chambres ou des jardins ornes de fleurs et de fruits aussi naturels que s'ils poussaient », representaient des scenes de la vie de Pamela. Et puis, on n'avait qu'à aller au theatre de Goodman's Fields ou, du 9 novembre a la fin de decembre 1741, entre deux parties de concert, on joua gratis, c'est-a-dire sans supplément de prix, une comédie intitulee *Pamela*, œuvre de James Dance (en litterature James Love). La piece commence au moment ou Belville (le M. B du roman) autorise Pamela à rentrer chez elle, apres lui avoir vainement propose son chapelain Williams comme mari. Alors arrive Lady Davers, furieuse de voir son frere s'abaisser à discuter avec une servante elle est accompagnee de son neveu Jack Smatter, bel esprit et grossier personnage, qui se moque de cette « chère Pammy » qui joue si bien son rôle de fausse nonne et se livre a des plaisanteries fort risquées que Pamela se refuse à entendre.

Nous retrouvons Pamela chez Mrs Jewkes, elle se pre-

pare à fuir avec l'aide de Williams, « merle astucieux et plein de duplicité » Mais Colbrand (qui parle un jargon fort comique), met le hiôla, et Belville arrive Nous assistons alors à la tentative de viol dans le lit de Mrs Jewkes, quand Williams surgit, accompagné d'un témoin, et fait tellement honte au séducteur de sa conduite, que Belville se résout enfin à épouser la vertueuse héroïne

Il ne reste plus qu'à assister à la venue du vieil Andrews et à celle de la volcanique Lady Davers, toujours flanquée de Jack, lequel prend cette fois le parti de Pamela Quant à Colbrand, il s'enfuit avec les économies de Mrs Jewkes Et celle-ci obtient de son maître cette seule consolation « J'aurais voulu que cette mauvaise femme reçût son châtiment sans l'addition du crime d'un autre »

La pièce est encadrée par un prologue où l'auteur est comparé aux chevaliers errants qui combattaient pour la vertu, et un épilogue où l'on se moque du drame sentimental et où l'on discute sur un ton persifleur les épisodes de la carrière de Pamela :

' O pauvre Belville (Dieu protège ta femme !)
Avant de t'endormir, quels sermons sur ton âme !

Inutile de dire que Richardson dut être furieux de cet indigne travestissement Mais le public fit bon accueil à la pièce, que d'excellents acteurs surent mettre en valeur : il y avait entre autres un jeune débutant de génie, nommé Garrick, qui jouait le rôle de Jack Smatter, rôle qu'il avait partiellement écrit, ainsi d'ailleurs que le prologue de la pièce

Le 18 novembre, le texte de la comédie, « humblement dédiée à Son Altesse Royale la Princesse Amelia », fut publié par le libraire Jacob Robinson au prix de 1 shilling 6 pence La brochure se heurta à une édition piratée du même texte, vendue 6 pence dans les rues de Londres, et

Robinson dut menacer les vendeurs de poursuites judiciaires. De plus, il lui fallait prévenir le public contre une pièce analogue, *Pamela ou la Vertu Triomphante*, que son confrère Lyne avait lancée quelques jours plus tôt, au prix de 1 shilling : cette comédie était publiée avec la mention « comme elle devait être jouée au Théâtre Royal de Drury Lane » évidemment l'auteur s'était heurté à un *Non Possumus* catégorique du Directeur, et tâchait de gagner quelques sous en vendant le texte de la pièce injustement dédaignée.

En province, l'accueil que les petites gens réservèrent à la douce Pamela fut quelquefois touchant par sa sincérité spontanée. On raconta qu'à Slough le forgeron, désireux de faire partager à ses voisins son propre enthousiasme, les réunit chaque soir autour de son enclume et leur fit la lecture à haute voix. Les auditeurs suivirent avec passion, s'impatiant parfois de la longueur de certains développements, mais très désireux de ne point perdre une seule ligne importante. Et quand la Vertu fut récompensée, quels hourras ! Et quand Pamela fut unie à son maître, les hourras redoublèrent, et on alla réclamer au curé les clefs de l'église pour sonner les cloches !

Pamela fit la fortune de la première Bibliothèque de prêt du Révérend Samuel Faucourt, qui, ayant eu la bonne idée de prêter le roman du jour, vit doubler le nombre de ses abonnés, et aussi se dresser un peu partout dans le pays des Bibliothèques rivales. Ces nouveaux lecteurs, amenés par *Pamela* à la littérature, réclamèrent d'autres livres du même genre, traductions de Marivaux ou de Mouhy, rééditions, sous de nouveaux titres, d'œuvres romanesques de Mrs Haywood ou d'autres plumitifs besogneux. Richardson conquist pour tous ses confrères un nouveau débouché : la province. Et ce fut la bourgeoisie provinciale qui assura le succès définitif du roman en Angleterre.

C'est donc la province qui, s'étant mise à réclamer de

nombreux exemplaires de *Pamela*, permit des fevrier 1741 la publication d'une seconde edition, ou plutôt (la composition ayant été gardee)-d'un second tirage, pour lequel Richardson espera un moment avoir des dessins de Hogarth Et puis, la vente continuant tout aussi rapide, ce fut une troisieme edition (cette fois en 11-12) en mars, une quatrieme en mai (nouveau tirage de la precedente) La vente fut alors un peu moins rapide, mais Richardson jugea sagement que le marche n'était pas encore sature, et, des la mi-octobre, il tenait prête dans ses magasins une cinquieme edition (ou plutôt tirage) : il n'était pas d'un optimisme exagéré, puisqu'il dut lancer cette edition des le mois de decembre

Il surveilla personnellement chacune de ces reeditions A partir de la seconde, il ajouta aux lettres de louanges qui completaient la préface le dithyrambe que, le 17 decembre 1740, lui avait adresse Hill, decore pour la circonstance du titre de « gentleman ingemeux repondant aux objections qu'avaient faites des personnes animees de bonnes intentions » A partir de la troisieme, il supprima plusieurs phrases de louange excessive qu'il adressait a son propre ouvrage et dont les moqueurs avaient fait des gorges chaudes.

Toutes ces Prefaces et Introductions disparurent d'ailleurs à la sixieme édition, pour faire place à un court avis proclamant l'authenticite de l'histoire. L'œuvre avait ete bien accueillie et toute recommandation devenait superflue, et puis, comme Richardson l'avoua humblement à son ami de Bath, le D^r Allen, des prefaces laudatives devenaient ridicules maintenant que le monde entier savait que lui, Richardson, etait non pas l'editeur, mais bel et bien l'auteur du livre

Pour se defendre contre les pirates, il demanda un Privilege Royal, qui lui fut accorde le 13 janvier 1742. Et la sixieme edition, deux beaux volumes in-octavo, composee des octobre 1741 et tiree à grand nombre d'exemplaires,

vit le jour le 8 mai 1742. C'était en quelque sorte l'édition définitive, et Richardson avait passé de longues heures à la préparer, corrigeant les fautes d'impression, compilant une table des matières qui était, comme il le disait lui-même, « un epitome de l'ouvrage, à la fois index et résumé », et surtout surveillant les artistes graveurs auxquels il avait confié l'illustration de son chef-d'œuvre. Ceux-ci, Hayman et Gravelot, dessinèrent 29 gracieux tableaux de la vie de Pamela, qu'ils gravèrent eux-mêmes sur cuivre et qui constituèrent le principal attrait de la nouvelle édition.

Richardson ignorait alors qu'un grand peintre de Londres, Joseph Highmore, s'était mis au travail pour illustrer lui-même l'histoire de Pamela. Désireux de rivaliser avec Hogarth (illustrateur de *Hudibras*), il fit une suite de 12 tableaux, dont les plus exquis sont peut-être ceux qui montrent Pamela accomplissant ses devoirs d'épouse, puis de mère. Ces tableaux furent en partie copiés dans les décorations du restaurant de Ranelagh Gardens. Ensuite Highmore les fit graver par deux excellents graveurs français de Londres, Benoist et Truchy, qui finirent leur travail le 1^{er} juillet 1745. Les amateurs d'art purent ainsi se procurer, dans un élégant carton, « La Vie de Pamela, en 12 gravures, avec légendes en français et en anglais ». Et un des premiers acheteurs, ému et charmé, fut Richardson lui-même, qui voua des lors à l'incomparable artiste une amitié que seule la mort devait terminer *.

*
* *

Prophète en ton pays, ô imprimeur de Salisbury Court, tu eus la chance unique d'être aussi prophète chez les peuples étrangers. Ta Pamela a conquis le monde. ta Pamela, c'est-à-dire la vertu anglo-saxonne, la piété britannique, l'aimable gravité anglaise, toutes ces qualités

essentielles qui se sont incarnées en l'homme Samuel Richardson

Il ne se passait pas de semaine, que des ans n'apportassent à l'heureux père de Pamela de bonnes nouvelles des pays conquis par sa fille. Oui, la France libertine et papiste reclama sa venue. Et Richardson, sachant que le *Copyright Act* de 1710 ne protégeait l'œuvre littéraire qu'en Grande-Bretagne, se préoccupa de trouver un traducteur habile et expeditif, qui fut capable de préparer une *Pamela* française avant que les pirates eussent pu s'emparer de l'œuvre. L'actif agent littéraire de Freval, pour aller vite, recruta toute une équipe de traducteurs qui s'attela à la traduction du roman². L'équipe comprenait peut-être l'abbé Prevost, certainement le mathématicien Clairaut et Aubert de la Chesnaye-Desbois qui dans ses fameuses *Lettres sur les romans*, devait faire à *Pamela* une reclame trop habile pour être tout à fait désintéressée. Cette traduction, travail de manœuvres littéraires, fut très fidèle pour l'époque, parce que chaque équipier, ignorant la mentalité de son voisin, rendit en français le texte intégral. Elle fut prête au début de novembre 1741, et Richardson la communiqua à Hill. Et celui-ci, dès le 12, envoya son avis : « Que cette version française donne la preuve de la différence entre l'affectation et la Nature ! Le traducteur a utilisé sa langue jusqu'à l'extrême maximum ! Mais cette fausse vanité écrivassière qui, sous les noms de politesse et de décence, énerve le goût de cette nation, ne pouvait pas manquer, en beaucoup d'endroits, de nous donner la leur maladie de la lune au lieu de votre vigoureux soleil » Néanmoins, Richardson fut très fier d'être traduit en une langue qu'il ne pouvait pas lire, et il détermina son compère Osborn à prendre la responsabilité de l'édition. Ainsi la traduction, illustrée, selon la coutume française, de quelques gravures sur cuivre, œuvres de Yver et Punt, fut lancée en janvier 1742, à Londres, en même temps qu'à Amsterdam, et le succès

fut immédiat puisque, deux ans après, paraissait une troisième édition. Quant au nom de l'auteur, il fut révélé au public français par la *Bibliothèque Britannique*.

Pamela fut la rage de tout Paris, le meuble obligatoire de tout salon. « Pour être à la mode », disait Aubert, « il faut avoir un *Pamela* ». Fréron-Bergere, répondant sans le savoir au berger Aaron Hill, exprima bien haut son étonnement qu'une si belle œuvre pût être écrite en une langue aussi barbare. Crébillon écrivit à Chesterfield que, sans *Pamela*, la conversation languirait et l'oisiveté regnerait en maîtresse. L'abbé de Saint-Pierre se rejouissait d'avoir lu avant sa mort un roman vraiment moral, tout en se lamentant de constater la supériorité de l'Angleterre à cet égard. On disait que M^{me} du Deffand ne se consolait pas de n'avoir pu lire le chef-d'œuvre dans le texte original. Et l'abbé Destotaines, dans ses *Observations*, insista sur ce que *Pamela* offrait de moral et de vrai : ce qui le fit d'ailleurs accuser d'antipatriotisme, car il exaltait un livre en l'honneur de la vertu britannique à un moment où l'Angleterre soutenait l'ennemi autrichien. Du coup, tous les anglophiles abandonnerent *Robinson* et *Gulliver* pour se jeter sur *Pamela*.

Et non seulement on lisait *Pamela*, mais encore on le portait au théâtre. Fontenelle s'en inspira pour son *Henriette*. Boissy en tira trois actes et La Chaussée cinq actes, en vers. Richardson s'étonna, s'inquiéta, et non sans motif, car *Pamela en France, ou la vertu mieux éprouvée* (de Boissy) se moquait de la manie épistolaire de *Pamela* et de ses évanouissements répétés, et la pièce de La Chaussée, beaucoup plus conforme à l'esprit du roman, rendait languissant et efféminé ce qui, dans l'original, était vigoureux et viril. De sorte que Richardson ne sut pas s'il devait se lamenter ou se rejouir, lorsqu'on lui apprit que *Pamela-Boissy* avait été sifflée aux Italiens, et *Pamela-La-Chaussée* couverte de quolibets à la Comédie-Française,

Le succès de *Pamela* en Allemagne fut plus lent, mais aussi plus rassurant pour un auteur respectable qui redoute la publicité de mauvais aloi. L'Allemagne connut l'œuvre, d'abord par la traduction française. Ensuite Gellert, — qui résolut des lors, d'adopter partiellement pour son *Histoire de la Comtesse Suédoise de G.*, la forme épistolaire et la tendance moralisatrice, — porta aux nues un roman d'un genre si nouveau et d'une exécution si parfaite. Le public reclama alors une traduction en allemand. Elle fut faite par une équipe de travailleurs consciencieux qui suivirent la sixième édition anglaise, en consultant de temps à autre la version française pour s'assurer du sens. Toutefois le succès ne fut réel que dans le monde des lettres, et il fallut attendre l'année 1746 pour que, sur l'avis de Gottsched, *Pamela* fût recommandée au grand public dans le *Peintre des Mœurs*, de Bodmer.⁶

Traduction française, traduction allemande, et aussi traduction hollandaise, traduction italienne, voire même traduction danoise, œuvre d'un apprenti pasteur, B.-J. Lodde, et préfacée par un professeur de rhétorique à Copenhague, J.-P. Anchersen, voilà, n'est-il pas vrai, de quoi remplir d'une légitime satisfaction le cœur d'un écrivain qui débute ! Surtout que *Pamela* ne se contenta pas de traverser la Manche. Elle franchit l'Atlantique ! Et pourtant les fils des Pèlerins, qui régnaient alors par la Bible, le whisky et le fusil, se défiaient de toute littérature ! Mais le sous-titre du roman *La Vertu récompensée*, inspira confiance aux plus craintifs libraires : New-York, Philadelphie, même Boston, lancèrent une édition dès 1744. Des échos de ce triomphe vinrent jusqu'aux oreilles de Richardson, mais il ne toucha rien sur les produits de la vente. Allez donc poursuivre des éditeurs à l'autre bout du monde ! D'autant plus que c'étaient gens très pieux, craignant beaucoup le Seigneur et fort peu les hommes. ,



Richardson connut-il alors le cômble du bonheur ? Crut-il que son succes avait fait de lui un demi-dieu ? — Pas complètement, car il paya une lourde rançon. Il n'était pas si sourd qu'il ne discernât au milieu des chœurs de louange les grincements de voix hostiles. Et il n'était pas non plus de ces gens qui affectent un serein détachement, comme ce Pope qui prétendait lire les pamphlets adverses « comme divertissement », alors que sa figure se contractait de rage. La plus petite critique, la plus légère observation blessaient le père de Pamela, à moins qu'il ne pût répondre immédiatement par une réfutation victorieuse. Il souffrit, mais sans jamais se laisser aller au découragement, car il était trop sûr de la justice de sa cause.

Les premières critiques émanèrent d'amis bien intentionnés : c'est dire qu'elles furent légères et que leurs auteurs furent faciles à convaincre de leurs erreurs. Ainsi Aaron Hill fit la remarque que Pamela prononçait son propre nom avec l'accent sur la première syllabe, alors que Pope, dans un vers fameux, plaçait l'accent sur la seconde. Au fond, c'était Pope qui avait raison, et les Allemands, depuis le traducteur du roman jusqu'à Goethe (qui fait rimer *Pamele* avec *Seele*), adoptèrent d'instinct sa prononciation. Mais Richardson pouvait dire à sa décharge que, dans tout l'ouest de l'Angleterre, on prononçait comme lui, et son ennemi Fielding en personne convint que la prononciation du mot était douteuse.

Le Docteur Cheyne se déclara satisfait dans l'ensemble, mais pas complètement. Il trouvait que Pamela n'était pas assez pieuse, qu'il y avait dans le roman trop de « descriptions enflammantes », trop de baisers pris ou données, trop de gratitude de la part des vieux Andrews. Richardson prépara une belle réponse point par point. la grati-

tude des Andrews est une simple politesse a ne pas trouver trop naturelles les bontes de leur futur gendre, « et s'il y a tant de grossièreté dans un baiser donné par un homme à sa femme. que dire ? » Il est tout naturel que M B , transporté et attendri, serre Pamela contre son cœur, il est tout naturel qu'un fiancé embrasse sa fiancée sur la bouche, « Que diront les rigoristes obligés de passer, dans Covent Garden, sous vingt jupes à crinolines pendant au-dessus de leur tête aux magasins de confections ? » Et quant aux scènes « enflammantes », voyez ce qu'un ami anonyme m'a signalé dans le *Paradis Perdu*, poème biblique que le méthodiste le plus bigot ne songerait pas à accuser d'immoralité

La moitié de son sein gonfle, nu, touchait la poitrine d'Adam
(IV, 495)

Il ne parvint ni les œillades ni les jeux de l'amoureux desir
(IX, 1035)

Il résolvait toutes questions par des caresses conjugales et sur ses lèvres elle ne trouvait pas que ses paroles d'agréables (VIII, 55)

Toutefois, avant d'envoyer sa réponse, Richardson eut peur de froisser Cheyne. Il la communiqua à un ami commun, Paul Bertrand, fils d'émigré français fixé à Bath, homme de goût et de bon sens, à charge de la montrer aux Leake et de la faire suivre à Cheyne, si toutefois elle ne paraissait pas de nature à froisser le savant Docteur.

Jusqu'ici ce n'étaient, comme projectiles, que des boulettes de papier mâché sans danger pour l'auteur ! Mais bientôt ce furent des coups de fusil. Les uns furent tirés derrière les buissons par de courageux anonymes. Quelques jours après la publication du roman, un gentleman signala à l'éditeur Rivington des fautes de style, des fautes d'anglais, des fautes d'ignorance. Pamela devrait écrire une langue plus relevée après son mariage, elle devrait appeler son mari non pas *dear Sir*, mais *Sir James* ou *Sir John*, elle ferait mieux de ne pas prononcer aussi sou-

vent le nom du Seigneur, elle devrait chasser Mrs Jewkes, elle monterait dans notre estime si elle manifestait un peu plus de courage devant Lady. Davers, elle ferait mieux de ne pas insister sur la finesse de sa taille, car les Anglaises seraient capables, pour rivaliser avec elle, de se détruire la sante a force de serrer leurs corsets, etc Un autre correspondant, un pasteur, signala à Osborn, l'autre editeur de *Pamela*, que l'auteur avait ete bien mal inspire en acceptant qu'on l'accablât dans la préface de « compliments si grassex » (qu'eût-il dit s'il avait su que ces compliments, Richardson se les etait decernes a lui-même ?) Un troisieme, qui signe Eusebius, se plaint que le roman soit rempli d'incidents insignifiants et que l'héroïne eprouve le besoin de s'agenouiller dans tous les coins, au lieu de se contenter d'une « éjaculation silencieuse » Un autre, deplo rant que *Pamela* fût « entre-larde de trop de *cant* religieux », envoya a l'auteur l'épigramme suivante

Votre histoire est absurde, bien loin du gout moderne , votre pretre est honnête, votre nymphe est chaste alors comment peut-elle instruire la generation montante, puisque prêtres et femmes prouvent qu'elle n'est point vraie?

D'autres, coupables endurcis dans le crime, ne dissimulerent point leur identite Le Docteur Narne indiqua une foule de changements à faire avant que l'œuvre fût reellement bonne Le Docteur Watts, qui avait reçu un *Pamela* en hommage, renvoya son exemplaire en disant qu'il ne saurait approuver un ouvrage que les femmes ne pourraient pas lire sans rougir — Hein ? Quoi ? Qu'avait-il donc eté chercher dans un livre ou tout concourt a la Vertu ? Quelle imagination dévergondée !

Et puis il y eut, contre l'humble servante, la coalition des femmes du monde, indignees qu'un roman aussi vulgaire fût à la mode « Pourquoi la canne de la vieille Milady Untel est-elle comme Pamela ? » demandait l'une

d'elles Et une autre de répondre « Parce que c'est le soutien de sa vertu. » Alors toutes éclataient d'un rire stupide La petite-fille de Harley, la Duchesse de Portland, déclara à qui voulait l'entendre, que *Pamela* était un livre au-dessous du médiocre : Young lui répéta sur tous les tons qu'il était un très beau livre qui résisterait aux siècles, mais elle ne répondit que par une moue sceptique

Lady Mary Wortley Montagu, l'aristocratique cousine du sieur Fielding (tiens ! tiens !) accabla Pamela de sarcasmes Savez-vous, ma chère, ce que M. B. donne en cadeau à cette vertueuse servante ? Une paire de bas ! Grotesque et inconvenant, n'est-ce pas ? Sous quelle constellation a pu naître cette sottise élocution ? D'où ire de Richardson, à qui ces propos furent certainement rapportés La dame en marqua quelque ennui Elle eut du moins le courage de persister dans son erreur puisque, écrivant à sa fille, elle insista sur les folles espérances que *Pamela* avait dû faire naître dans l'esprit des femmes de chambre, et conclut qu'un tel roman, joint à ceux que Richardson ne manquerait pas d'écrire par la suite, ferait plus de mal que les œuvres pornographiques et athées de Rochester Et elle poussa la haine jusqu'à écrire la mention « Pure vérité » sur son exemplaire de *La Vraie Anti-Pamela ou Mémoires de Mr James Parry*, livre infâme, daté du 12 juin 1741, qui relatait les malheurs probablement véridiques de Mr Parry, professeur de musique, qui fut séduit par une de ses élèves, la belle et riche Parthenissa, devint un jouet entre ses mains, se soumit à tous ses vicieux caprices, et fut abandonné par elle lorsqu'elle en eut assez

Tout cela n'était rien . *verba volant*, et les lettres manuscrites restent peu. Mais que dire des ouvrages imprimés dont on bombardait l'innocente Pamela ? Ce fut un tir à boulets rouges, presque ininterrompu pendant la première année. Quelques boulets n'éclatèrent pas .

comme la lettre 17 du recueil anonyme intitulé *Lettres sur divers sujets*, ou Pamela était taquinée sans trop de méchanceté, et qui ne méritait pas la réponse furibonde que Hill soumit à Richardson. Assez anodins aussi, les cinq chants d'un poème intitulé *Pamela ou la belle Trompeuse*, œuvre d'un certain J. W. : d'ailleurs ils parurent trop tard pour gêner la diffusion du roman (janvier 1744).

Un peu plus inquiétants, parce que satisfaisant le goût très bourgeois du scandale, furent les *Mémoires de Lady H* la célèbre Pamela. Un certain T. Cooper les lança en décembre 1741⁷ avec un médiocre succès. L'auteur racontait à sa façon ce qu'il savait de la vie de Lady Hesilrige, une des « vertus recompensées » en qui l'opinion publique s'obstinait à voir un des modèles de Pamela. En 67 pages agréablement écrites, nous sont exposées les aventures qui conduisirent à la « récompense » cette prétendue Ur-Pamela. Née dans le comté de Northampton, de travailleurs pauvres mais honnêtes, elle fut dès sa prime jeunesse aimée et respectée par tous les rustiques du village, de bonne heure, son père la mit en garde contre les dangers du monde, et elle manifesta une précoce sagesse en refusant d'aller jouer dans les champs avec les autres enfants, « parce que les garçons se conduisaient grossièrement avec les filles ». À quinze ans, à la désolation de tout le village, elle partit au service de Lady H, veuve respectable et pieuse. Là, elle fut en butte aux persécutions des valets de pied qui voulaient à toute force tâter d'une si jolie brunette. heureusement la cuisinière la prit sous sa protection.

Pamela avait grand besoin d'être conseillée, car le fils de sa maîtresse, Sir A. H. (Arthur Hesilrige), frais émoulu de l'Université, l'avait trouvée à son goût et avait entrepris de la séduire. Repoussée dans ses avances, il eut recours à une ruse. feignant de partir pour un long voyage, il se cacha dans une cabane près du château, et

lorsque Pamela partit voir ses parents, il se tint en embuscade, et dans un bois solitaire se dressa devant elle pour lui imposer sa volonté .

Heureusement pour Pamela que son père était venu au-devant d'elle, et qu'il la vit « à genoux, les mains du jeune homme posées sur ses épaules, se préparant à la jeter sur le dos » Aux représentations indignées du pauvre père, Sir A. H... répondit en avouant son amour et en promettant le mariage. Et en effet, la cérémonie eut lieu, mais en cachette.

Rage de Lady H. lorsqu'elle apprit cette mésalliance ! Elle fit tout son possible pour dissoudre le mariage. Mais son fils lui tint tête. Pourtant, excédé par de perpétuelles recriminations, il finit par admettre que Pamela devrait vivre quelque temps éloignée de lui. La pauvre fille se retira donc dans la famille d'un honnête commerçant. Sa belle-mère la fit espionner dans l'espoir de trouver des motifs de divorce. mais Pamela était irréprochable.

Cependant le jeune mari se morfondait, s'étiolait. Un jour il apprit que Pamela venait de mettre au monde un beau garçon : son fils ! N'y tenant plus, il vola vers elle et y resta. Il lui fit donner une solide instruction, et Pamela, parfaite ménagère, parfaite épouse, parfaite mère, brilla d'un vif éclat dans le grand monde. Mais jamais elle n'aima Londres et elle n'y alla que pour affaires.

En somme il n'y avait rien, dans cette brochure, qui pût beaucoup nuire au rayonnement de Pamela !

Guère nuisibles non plus les parodies, critiques ou imitations qui paraissaient en France ! On glissait le nom de Pamela dans le titre d'un certain nombre de livres vicieux pour les faire vendre. n'était-ce pas une preuve de plus de la popularité de la vertueuse fille ? Un nommé C. Vilaret publia en 1742 un roman pornographique intitulé *Antipamela ou Mémoires de M. D.* , qu'il donna comme « traduit de l'anglais » . pendant 150 pages, une triste héroïne raconte comment elle fut élevée par sa mère en

vue de la prostitution, vendue a un nain très riche, entretenue par un milord, enlevée par un chevalier, etc. Cette lamentable elucubration fut reeditee en 1743, mais n'était pas un signe de plus de la decadence morale des Français. Aubert de la Chesnaye-Desbois, apres avoir fait de la reclame a Richardson, insinua que *Pamela* pourrait bien être un manuel d'arrivisme à l'usage des servantes jeunes et jolies, ce a quoi une femme d'esprit ajouta que le veritable titre du roman devrait être *Le Vice récompensé*. Qu'importe? Il n'était guere probable qu'un peuple de grenouilles pût apprécier la vertu! Une *Lettre sur Pamela* (publiee a Londres en 1742) contenait une serie d'attaques perfides ou Pamela a-t-elle acquis sa science des œillades et des évanouissements? Pourquoi, si elle est persuadee qu'on veut la séduire, se resout-elle a rester exposée? Pourquoi un homme aussi grossier que M. B. ne met-il pas a profit les pâmoisons d'une fille qu'il desire? Pourquoi Pamela est-elle si aimable envers Williams, et qu'y a-t-il eu exactement entre eux?

Insinuations vicieuses, sans doute, et critiques mechantes et calculees pour nuire. Mais un Français aboie sans qu'un Richardson tressaille. De tels boulets eclatent avec bruit, mais ne blessent pas.

Au contraire, comme il est penible de voir les siens, ceux de son pays, ceux de sa ville, s'acharner a aneantir une belle œuvre, une bonne œuvre! Une *Anti-Pamela* française, passe encore, une telle conduite est naturelle pour une fille de ce pays. Mais des *Anti-Pamelas* anglaises, se glorifiant de leurs ruses, de leurs vices, n'est-ce point lamentable? Nous avons parlé de l'*Anti-Pamela* de James Parry, qui eut au moins trois éditions. Helas! on fit un sort à une autre *Anti-Pamela*, ou la *Fausse Innocence découverte, en une série d'aventures de Syrène récit qui a réellement son fondement dans la Vérité et la Nature, et, en même temps qu'il*

divertit, par une immense variété d'incidents surprenants, aime contre la partialité et la crédulité en montrant les malheurs qui dérivent fréquemment d'une admiration trop subite, publié comme avertissement nécessaire à tous les jeunes gentlemen La première édition, publiée le 20 juin 1741 par le libraire Hugonson, s'épuisa en 5 mois, et, dès le 19 novembre, la besogneuse romancière Eliza Haywood, qui tentait la fortune comme éditeur, relança l'ouvrage dont elle était peut-être l'auteur Eleazar de Mauvillon fit paraître une traduction française en 1743, sans doute par désir d'offrir « un preservatif aux jeunes gens contre les ruses des coquettes », et cette traduction, publiée à Amsterdam et Leipzig, fit assez de bruit pour qu'on entreprit une traduction allemande

Et pourtant quel intérêt pouvait offrir la carrière amoureuse de Syrene Tricksty, petite lingère qui, dès l'âge de 13 ans, savait à volonté rougir, pâlir, pleurer, trembler, s'évanouir, etc ? Sa mère l'avait soigneusement dirigée vers la prostitution, mais Syrene fut au début une mauvaise élève elle tomba amoureuse et fut « ruinée ». Sa digne maman la tira de ce mauvais pas (il fallut recourir à des pratiques d'avortement) et lui fit promettre d'écouter désormais ses conseils Syrene, placée comme soubrette dans une famille de haute noblesse, enjôle le mari et le fils, accuse celui-ci de l'avoir violée, puis se laisse entretenir par divers marchands richissimes, contracte une maladie honteuse, « fait » un vieux qui se déclare prêt à l'épouser, mais est démasquée à temps et envoyée sous bonne garde dans le fin fond du Pays de Galles pour méditer sur ses erreurs passées En fait d'erreurs, elle a surtout eu le tort de tout écrire à sa mère . et ses lettres tombent entre les mains de ceux qu'elle attirait dans ses filets Ainsi la morale est sauve et le livre très édifiant, puisque le Vice est puni et que Syrene ne fait pas fortune. .

L'auteur annonçait une suite, mais elle ne fut jamais publiée, heureusement pour Richardson que la colère eût pu étouffer

Moins grossière, mais plus dangereuse parce que plus directe, fut l'attaque de Povey contre la vertueuse Pamela. Ce malheureux plumeux avait, depuis quelque temps, composé une allegorie dans le genre du *Progrès du Pèlerin*, de Bunyan, ou il montrait trois pèlerins, un noble, un étudiant et une héritière (garantie vierge) allant de Sodome (c'est-à-dire ce monde) à la Nouvelle Jérusalem, où ils retrouvent les Patriarches et les Évangélistes au milieu des chœurs de chérubins ailes. Le malheur, c'est que ce chef-d'œuvre ne trouvait pas d'éditeurs, bien que toutes les notabilités du monde religieux auxquelles le manuscrit avait été communiqué, eussent écrit à l'auteur de belles lettres de félicitations. Quand le libraire Roberts, imploré par le malheureux Povey, eut une idée de génie. « Pourquoi n'ajoutez-vous pas à votre allegorie une critique de *Pamela* ? Avec le mot magique de *Pamela* sur une couverture, tout se vend. » Povey fut séduit, il remania sa préface pour expliquer que s'il publiait son allegorie, c'était pour donner un antidote à *Pamela*, puis il composa une dizaine de pages enflammées pour montrer combien les scènes risquées de ce roman à succès pouvaient faire de mal. « C'est pour moi un paradoxe qu'on imprime ces scènes et qu'on les intitule *La Vertu Récompensée*. O Dieu bon, les embrassements amoureux dépeints dans ces images peuvent-ils donc tendre à inculquer la religion dans l'esprit de la jeunesse, dont le sang est chaud et coule rapidement dans les veines ? Cette fille qui s'en va converser une seconde fois avec un homme vicieux et se laisse impudiquement embrasser, moi je censure sa chasteté : elle peut être comparée à une des belles pommes de Sodome, magnifiques à la vue, mais toutes pourries à l'intérieur. Les vierges pures d'esprit et de pensée, quand elles se retirent le soir et

qu'elles ont la moindre apprehension d'un attentat contre elles, ne se deshabillent jamais sans avoir fouillé tous les coins de la chambre et soigneusement ferme les portes. Admettons qu'une vierge innocente soit une fois trahie par un perfide Judas : alors elle ne passera pas une autre nuit dans cette maison, mais s'enfuira, se cachera dans une caverne profonde, et périra de froid et de faim plutôt que de courir le risque de perdre une de ses vertus. Voilà l'innocence *in abstracto* : le contraire est tromperie et duperie et ne mérite pas d'autre titre que *L'Iniquité récompensée* »

L'éloquence de ce discours décida Roberts à publier l'ensemble sous le titre : *La Vierge dans l'Eden, ou l'Etat de l'Innocence expliqué sous forme d'image et de description. Présentant un noble, un étudiant et une héritière en route de Sodome à Canaan. A quoi est ajouté La preuve que les Lettres de Pamela sont d'impudiques récits peints sous les couleurs de la Vertu, des mascarades déguisées qui naquirent maintenant que le Vice règne triomphant, et que ses flots gonflent jusqu'à s'abattre en déluge*

Povey obtint deux résultats : il se posa en championnisme de la Vertu, battant Richardson, simple champion, et son livre concurrença dans une certaine mesure l'inconvenante *Pamela*, puisqu'il fallut imprimer une seconde édition dans la même année (1741) et que le succès se poursuivit jusqu'en 1767, date à laquelle parut la cinquième édition.

C'était tout de même vexant de constater qu'il suffisait à un imbécile quelconque de critiquer *Pamela* pour que le public lui fit bon accueil ! Et puis, cette accusation d'immoralité avait de quoi faire pleurer un écrivain qui n'avait eu pour but que d'exalter la vertu et de prouver que le vice ne rapportait rien ! Et pourtant elle était commune, et bien des gens la soutenaient de bonne foi. En mai, il tomba entre les mains de Richardson un

pamphlet qui venait de paraître (25 avril), et où il était ni plus ni moins traité de pornographe. C'était intitulé « *Pamela Censurée en une lettre à l'éditeur, montrant que sous la spécieuse apparence de cultiver les principes de la Vertu dans l'esprit des jeunes gens des deux sexes, les idées amoureuses les plus astucieuses et les plus engageantes sont émises, et que, au lieu d'être dépourvues de toute image tendant à enflammer, les lettres de Pamela abondent en incultes qui doivent nécessairement susciter, parmi la jeunesse innocente qui les lit, des émotions très éloignées des principes de la vertu* ». L'auteur blâmait le Docteur Slocock d'avoir recommandé *Pamela* en pleine église car l'héroïne, loin d'être innocente, fait preuve de tous les « arts de la ville, comme si elle était née native de Covent Garden ». Il énumérait soigneusement tous les passages qui « ne pouvaient pas être plus fortement inventés ni plus naturellement exprimés pour exciter les sentiments lascifs dans les esprits des jeunes gens des deux sexes », par exemple Pamela tombant sur le dos, à demi-nue, et révélant des beautés secrètes, lorsque M. B. la poursuit. Il insinuait que des romans comme *Le Paysan Parvenu*, de Marivaux, étaient bien plus aptes à encourager la Vertu. Ce dernier sarcasme dut être très sensible à Richardson. n'était-il pas devenu romancier surtout parce que les ouvrages français, alors en vogue, encourageaient le vice ? Et il n'y eut pas moyen d'ignorer l'attaque : car le pamphlet fit grand bruit. Aaron Hill le signala à Richardson avec un grand point d'interrogation. Il croyait naïvement, le pauvre, que c'était un simple procédé de publicité pour annoncer une polémique et pousser la vente de *Pamela*. Plus malin, le correspondant anonyme qui signe Philaretes ne s'y trompa pas et il conseilla à Richardson de répondre à son ennemi de *Pamela Censurée* par les paroles de Saint Paul : « Aux purs, tout est pur ».

*
* *

Mais Richardson ne fut pas ulcéré par ce pamphlet comme on aurait pu s'y attendre. L'attaque était rude, mais elle n'était pas l'œuvre d'un écrivain de talent. Or il était blasé, endurci contre toute attaque. Un mois plus tôt, il avait profondément souffert, dans son cœur de romancier et dans sa vertu d'homme, d'une agression inqualifiable, d'une blessure qui aurait pu être mortelle. Le 4 avril 1741, avait paru une brochure perfide, particulièrement dangereuse pour *Pamela* parce que très spirituelle et bien écrite¹. Elle était publiée par Dodd, à l'enseigne du Paon, et s'intitulait *Apologie pour la vie de Mme Shamela Andrews Dans laquelle les nombreuses faussetés et erreurs notables d'un livre intitulé Pamela sont exposées et réfutées et tous les artifices incomparables de cette jeune politicienne montrés sous leur vraie et juste lumière. A quoi est joint un récit complet de tout ce qui se passe entre elle et le curé Arthur Williams, dont le caractère est montré sous un jour quelque peu différent de celui dans lequel il apparaît dans Pamela. Le tout étant la copie exacte de papiers authentiques remis à l'éditeur. Nécessaire à posséder dans toutes les familles. Par M. Conny Keyber*.

L'auteur véritable de cette parodie² Richardson fut vite renseigné et il dévoila son nom à ses amis et à ses correspondants. C'était Henry Fielding, le roué, le débauché, qui avait une piètre opinion de la vertu des filles en général et des soubrettes en particulier. C'était d'autant plus gênant que sa sœur Sarah était, disait-on, une bien bonne personne, et elle prônait si fort *Pamela* et la Vertu que Richardson se sentait déjà pour elle une tendre amitié. Mais vraiment, ce Fielding était un danger permanent pour la religion et les bonnes mœurs : en somme, un palefrenier qui aurait une sœur religieuse.

En réalité, Fielding avait une autre excuse il ne faisait pas preuve de jalousie, il ne se livrait pas à une attaque haineuse et personnelle comme se le figurait Richardson. Car il ignorait le véritable nom de l'auteur de *Pamela*. En ridiculisant une œuvre qu'il jugeait sotte, grotesque, dangereuse, il croyait sincèrement abattre quelques adversaires politiques. Keyber était le surnom qui avait déjà désigné Cibber dans une farce théâtrale, et le titre de *Shamela* rappelait l'*Apologie pour la vie de M. Colley Cibber, par lui-même*, livre que Fielding venait de déchurer dans trois articles de son journal *The Champion*. En outre, *Shamela* commençait par des parodies des *Lettres de recommandations de Pamela* (entre autres une lettre laudative de l'éditeur à lui-même), ou il était fait allusion à « l'éloquence ciceronienne » du prétendu auteur. Or, un autre ennemi de Fielding, Conyers Middleton, surnomme *Conny* (c'est-à-dire la dupe, la poire) avait écrit une *Vie de Cicéron* et il l'avait dédicacée en termes serviles à Lord Hervey, petit-maître efféminé et de mœurs inavouables, que représente probablement la mystérieuse Miss Fanny à qui Fielding dédie malicieusement *Shamela*.

Quoi qu'il en soit, il n'est rien qui puisse faire croire que Fielding attaquait Richardson : comment eût-il pu supposer que l'imprimeur de Salisbury Court s'était brusquement mis, sur le coup de la cinquantaine, à écrire des romans ? Il avait lu *Pamela* avec indignation, voilà tout, et il voulait ramener brutalement aux réalités de ce bas monde les admirateurs de la jeune servante qui, dans leur aveuglement, ne voyaient pas que cette vertueuse personne, à l'esprit étonnamment pratique, se livrait à une sorte de racolage qui ressemblait beaucoup au *business* des prostituées, sans en avoir le relatif désintéressement.

Voici l'histoire que ce Fielding écrivit sous la dictée du Demon, en entremêlant à son récit des phrases tirées

de Richardson Elle est annoncée par le Cure Tickletext (chatouille-texte) dans une lettre au Curé Oliver (lequel ressemble beaucoup à un ancien *Tutor* de Fielding, le Reverend Oliver de Motcombe) le brave homme se plaint d'avoir passé son temps à lire *Pamela* à d'autres et d'avoir entendu les autres lui lire *Pamela*, à tel point que sans cesse il a l'image de Pamela devant les yeux, de Pamela depouillée « de l'orgueil de la parure », c'est-à-dire toute nue Et il conclut, parodiant les termes mêmes de l'exhortation richardsonienne « Petit livre, charmante Pamela, f... le camp, affronte le monde où tu ne trouveras rien de semblable à toi-même .. » A quoi le cure Oliver répond que l'enthousiasme de son honore collègue est pour lui sujet de stupefaction, car il a connu l'histoire véritable de Pamela (qui vit dans les environs) bien avant la publication du roman Or cette histoire est toute différente, c'est l'ex-servante elle-même qui a libéralement payé un écrivain à gages pour raconter des boniments destinés à donner le change Et malgré tout, il reste dans le roman si bien truqué des scènes qu'il est difficile de donner à lire à nos filles par exemple celle où Pamela est couchée sur le dos, dans le lit un bras autour de Mrs Jewkes, l'autre autour de M B . lequel, nu lui-même, lui caresse les seins . « Aucun père raisonnable ne donnera un tel livre à sa fille, mais il aura sans doute du mal à l'empêcher de le lire ».

« Le vrai nom de la fille est Shamela, et non Pamela comme elle se fait appeler ». Son père ? Un ancien bagnard, devenu tambour dans un régiment écossais au service des Hollandais, et enfin informateur de police et gabelou Sa mère ? Une ancienne marchande d'oranges à la porte des théâtres ! Et nul ne sait si Shamela n'est pas une fille naturelle Au reste, voici le contenu des lettres qui furent échangées entre elle et sa mère, ou bien entre Mrs Jervis et Mrs Andrews.

— Chère maman Trouve-moi un logement à Londres ou

j'arrive lundi, un joli appartement ou le cure Williams puisse me rendre visite Mrs Jervis vient avec moi, car son ambition est de devenir tenanciere d'une maison de passe

— Chere maman Mon jeune maître, Squire Booby, a l'air d'en pincer pour moi. Il m'a embrassée, et tout allait bien quand Mrs Jervis nous a deranges

— Ma chere Shamela, fais attention, tu as un rôle difficile a jouer Rappelle-toi combien tu as trop facilement cede au cure Williams, et ne te laisse pas culbuter de nouveau J'ai la maison qu'il faut pour Mrs Jervis

— Maman et Madame, si vous aviez ete la, Arthur Williams ne m'aurait pas colle un gosse Et puis je dis mes prieres aussi souvent qu'une autre et je lis de bons livres quand j'ai le temps et cela compense

— Ma chere enfant, comme tu prends vite la mouche ! Je ne te faisais pas de reproches Je te rappelais seulement que tu as affaire à un imbecile riche et à un riche imbecile, fais-toi bien payer avant Je t'envoie les sermons de Whitefield

— Oh Maman ! « Comme je lisais ce livre charmant, voila qu'entre mon maitre — Shamela, qu'il dit, quel livre est-ce ? Je parie que ce sont les poemes de Rochester — Bigre non, que je reponds, aussi insolemment que possible — Eh quoi, alors, grande gueule, impudente, qu'il dit — Ah oui ! quels jolis mots que je reponds, encore avec insolence — Oui (qu'il dit), vous êtes une sale drôlesse, insolente, puante, maudite et perdue, et j'ai bien envie de vous botter le c . — Embrassez-le, que je dis — Nom de D . , qu'il dit, sûrement que je vais le faire » Alors j'ai feint la plus grande colere et malheureusement ça a trop bien pris, et il m'a quittee apres avoir à peine frôlé mon jupon de dessous Et Mrs Jervis s'est moquée de moi et m'a dit qu'en son temps un homme n'aurait jamais laisse ainsi une fille en panne. Mais elle m'a consolée en me disant qu'elle feindrait le plus profond sommeil, si le jeune maître venait le soir dans la chambre où nous dor-

mons. Mais je lui ai répondu que je ne me laisserais faire que si j'avais la promesse formelle d'être entretenue à vie « autrement, jambes croisées » sera la tenue de Shamela.

— Oh ! maman, à peine étions-nous couchées, Mrs Jervis et moi, sans avoir fermé notre porte, que le voila qui vient. Nous faisons semblant de dormir. Il se couche entre nous deux et commence à me toucher les seins. Alors nous nous reveillons, Mrs Jervis appelle à l'aide, quant à moi je griffe, j'egratigne et j'é fais semblant de m'évanouir. Et le voila, épouvante, qui me demande pardon et qui s'enfuit des que je reviens à moi. Mrs Jervis me reprocha ensuite de l'avoir encore arrêté si tôt, avant que ses mains eussent pu aller plus loin que ma poitrine. Mais je lui ai affirmé qu'en me débattant, mes mains, comme les siennes, avaient été assez actives pour qu'il ne restât plus aucun doute quant à nos sexes différents.

— Notre maître a fait venir Mrs Jervis et lui a dit qu'il la chassait, ainsi que moi. Tout en larmes, elle m'a dit qu'elle allait être obligée de tenir la maison dont nous avons parlé et m'a demandé d'être une de ses pensionnaires. Mais je lui ai dit qu'elle pouvait être tranquille et ne serait pas renvoyée.

— Madame Andrews, — votre fille, qui vient de partir pour le château du Lincolnshire, me charge de vous tenir au courant. S'étant déguisée en fille de ferme, elle s'est présentée devant notre maître qui, sans la reconnaître, lui a fait une vive déclaration d'amour. Quand il s'est aperçu de la supercherie, il a voulu se montrer entreprenant, mais Miss Shamela sait bien se défendre. Alors il l'a chassée, et sous prétexte de la faire reconduire chez elle, l'envoie dans le Lincolnshire, là où le curé Williams lui avait fait un enfant l'an dernier. Ne vous étonnez pas qu'il n'ait pas encore parlé de l'entretenir. Il est si étourdi ! Mais on le lui rappellera au bon moment, et ce moment viendra vite, car il est absolument résolu à danser avec elle la danse d'Adam et d'Eve.

— Merci, madame Jervis, de si bien conseiller ma fille. Excusez-moi de ne pas en écrire plus long, car j'ai la main droite foulée, ayant rosé trois jeunes officiers

— Chère maman, me voici dans le Lincolnshire, près de ta vieille amie Mrs Jewkes, qui semble bien vouloir me vendre à notre maître. À peine arrivée, j'ai reçu une charmante lettre de M. Williams, remplie de belles phrases et de mots latins. Il me demandait de le pistonner auprès de ce pingre de Booby, et m'annonçait qu'il passera près de moi la soirée de dimanche. Et il a prononcé un excellent sermon sur le texte *Ne soyez pas trop vertueux*, montrant qu'aller à l'église, prier, chanter des psaumes, honorer le clergé et se repentir, voilà la vraie religion, et que les gens qui parlent sans cesse de Vertu et de Moralité sont les plus méchants, etc. Après le sermon, il est venu, suivant sa promesse, passer une heure et demie avec moi. Quel homme exquis ! Mrs Jewkes m'a fait une scène ensuite. Je crois qu'elle veut Williams pour elle toute seule.

— Oh maman ! Quelles nouvelles ! Je viens de recevoir du Squire une lettre où il me promet réparation pleine et entière. Ma foi ! Je crois qu'il veut m'épouser. Oui, il m'épousera. Il y a bien le pauvre Williams ? Mais je le verrai, aussi bien mariée que célibataire. Mrs Jewkes a reçu l'ordre de se mettre à ma disposition. Elle m'a complimentée à sa façon parce que le Squire, croyait-elle, avait l'intention de me prendre comme maîtresse. Je l'ai trompée en lui parlant de l'importance que j'attachais à ma vertu. Puis je suis allée rejoindre Williams dans le jardin, et nous sommes restés ensemble jusqu'à une heure si tardive, que j'ai dû organiser toute une mise en scène pour expliquer mon absence. J'ai jeté mon jupon dans le canal pour faire croire à un suicide, puis je suis allée m'étendre dans la cave à charbon, où j'ai passé le reste de la nuit à me réciter des psaumes. C'est là qu'on m'a découverte le lendemain après quelques heures de recherche et d'affole-

ment. J'ai eu à peine le temps de me faire aussi belle et aguichante que possible que mon maître est arrivé et a aussitôt demandé à me voir. Je lui ai tout de suite dit que j'étais résolue à emmener ma veurtu dans la tombe. Alors il s'est emporté, a menacé de me botter le c et m'a renvoyée. Le reste de la soirée, je l'ai passé avec Mrs Jewkes à parler de ma veurtu. A son dîner, le Squire m'a fait descendre pour boire une coupe de champagne et m'a assise sur ses genoux. Et il y a eu des jeux de mains jusqu'au moment où je me suis dégoûtée et où il m'a dit qu'il avait une furieuse envie de me cracher à la figure. Soupe avec Mrs Jewkes qui croit maintenant qu'il finira par m'épouser. A peine couchée, le voilà qui vient, se met à m'embrasser les seins, et, encouragé par Mrs Jewkes qui me tenait un bras, se jette sur moi. Mais je me suis rappelé le truc que tu m'avais enseigné et je l'ai empoigné par . Alors, obligé de me lâcher, il m'a demandé pardon, m'a promis de ne plus abuser de sa force, et des le lendemain, m'a remis par écrit une proposition de rente de 250 livres par an. Alors j'ai répondu que ma veurtu valait mieux que tout l'univers et que j'aimais mieux être la femme de l'homme le plus pauvre que la maîtresse de l'homme le plus riche. Il m'a répondu que j'étais une dangereuse créature et qu'il m'éviterait désormais le plus possible.

— Bravo, chère Shamela, pour ces bonnes nouvelles ! Mais sois prudente avec Williams ; rappelle-toi que, devenue Mrs Booby, tu auras bien des occasions de le voir. N'oublie pas ma première leçon : une femme mariée ne cause du tort qu'à son mari, mais une fille se fait du tort à elle-même.

Ces conseils de prudence se croisèrent malheureusement avec la lettre qui suit.

— Chère maman. Mauvaises nouvelles. Et pourtant, il n'y a pas de ma faute. Le Squire, après m'avoir montré sa jalousie de Williams, m'a parlé de mariage et j'ai continué

a jouer l'incrédulité, à me tenir sur la réserve, ce qui l'a mis dans une telle rage qu'il m'a donné l'ordre de retourner chez moi. Et il m'a fallu monter dans un carrosse tout prêt et déguerpir. Nous avons été rattrapés en route par un cavalier qui m'a jeté une lettre sans mot dire : c'était un billet du curé Williams me demandant d'intervenir auprès du Squire qui venait de le faire arrêter pour dettes. Terrible ! — P-S. Au moment où, à l'auberge du relais, je finis cette lettre, je reçois un mot du Squire me suppliant de revenir. Le voilà pris !

Les deux lettres suivantes ont été perdues

Shamela Booby à Mrs Andrews — Pendant la nuit de noces, je me suis comportée comme la vierge la plus pure du monde. Ce que j'ai eu le plus de mal à faire, c'est de rougir assez fort. Mon mari est fou de moi, et j'en profite pour lui demander chaque jour un nouveau don de 100 livres (j'ai envoyé de l'argent à Williams qui, naturellement, a été libéré). A la longue, il a émis des protestations. Je lui ai fait une scène, terminée par un évanouissement bien simulé qui l'a rempli de terreur. Quelques minutes après, une scène de jalousie qu'il m'a faite à propos de Williams, que nous avons rencontrée lors d'une promenade en carrosse, s'est terminée par un flot de larmes, et il a cédé au point de permettre à Williams de s'asseoir près de moi pendant que lui-même montait à cheval. Il n'y eut pas de temps perdu jusqu'à la fin de la promenade. Après maintes autres jouissances, il s'est décidé à m'emmener à Londres, où nous nous reverrons bientôt, à condition qu'en public tu affectes de ne pas me connaître. « Car cela paraîtrait extrêmement choquant qu'une dame de mon rang et qualité appelât mère une femme comme toi. » — P-S. Booby a l'idée étrange de faire écrire notre histoire, cela m'a d'abord inquiétée, mais Williams m'a assuré que les biographes ne se souciaient aucunement de la vie exacte de leur héros.

Voilà l'histoire véridique de Shamela, dite Pamela, con-

cluait le cure Oliver Il faut la répandre, car elle mettra les naifs en garde contre les artifices des femmes Et aussi elle battra en brèche le livre stupide intitulé *Pamela* qui, à grand renfort de descriptions inconvenantes, apprend aux jeunes gentlemen que la voie du bonheur consiste à épouser sa femme de chambre, et aux femmes de chambre que leur jeune maître doit être leur proie

Le cure Tickletext remercia avec effusion son collègue Oliver de lui avoir dessillé les yeux Il fit lui-même une enquête sur Shamela, alors mêlée à la vie mondaine de Londres, et apprit en dernière heure que Booby, ayant surpris sa femme au lit avec Williams, l'avait chassée et qu'il entamait des poursuites contre le clergyman debauché et ingrat.

*
* *

L'histoire de Shamela et de sa *vertu* fut publiée par Dodd sous la forme d'une grosse brochure de xv + 59 pages qui coûtait un shilling et demi Elle eut un tel succès que, dès le 3 novembre, Dodd la rééditait en une brochure plus serrée (xv + 56 pages) qui contenait plusieurs modifications de style, preuve de l'intérêt que l'auteur portait à sa parodie. Et les éditeurs pirates de Dublin, Oliver Nelson en tête, publièrent aussitôt une édition irlandaise qui fera plus tard la joie des bibliophiles, car elle ne comporte pas dans le titre une faute d'impression qui se trouve dans l'édition originale (*misrepresentation*)

« Et Dieu ne vengera-t-il pas ses propres élus, qui jour et nuit lui crient leurs supplications ? »

Or le démon qui tourmentait Fielding n'était pas encore apaisé, puisque, sous le feu de la même inspiration, l'infâme libelliste commença dès le mois de mai à écrire un nouveau livre pour écraser la douce Pamela. Ce livre, son premier roman, fut terminé à l'impression le 15 février 1742 et lancé une semaine plus tard. O honte

nationale¹ Le 31 mai, l'imprimeur Woodfall procedait à un second tirage En août, c'était une nouvelle edition revue et corrigée, en mars 1743, une troisieme, et ainsi de suite Et la traduction française fut la bienvenue a Paris, ou tout livre ravalant la vertu britannique flattait le sentiment public²

Ce roman, *L'Histoire des Aventures de Joseph Andrews et de son ami Mr Abraham Adams*, tendait à montrer combien Pamela est egoïste, snob, interessee, pedante, sermonneuse Elle dira de Fanny, la saine et jolie fiancee de son frere « Elle etait mon egale, mais je ne suis plus Pamela Andrews, je suis la dame de ce gentilhomme, et, comme telle, je suis au-dessus d'elle » Simple phrase qui montre le ton du livre non pas burlesque comme *Shamela*, mais simplement comique Il n'en est que plus perfide¹

Le sujet² — Une transposition humoristique de l'histoire de Pamela Imaginez un frere de Pamela, un Pamela mâle, aussi enrage épistolier, aussi vertueux, supposez que ce Joseph, place comme valet chez une dame noble, soit en danger d'être viole par sa patronne Vous aurez le point de depart du roman de Fielding Furieuse d'être repoussée, la mere Putiphar — pardon, Lady Booby — renvoie Joseph, et celui-ci, la prenant au mot, deguerpit en toute hâte, car il se souvient du conseil de sa sœur il n'est d'autre moyen que la fuite pour garder sa vertu.

Et puis Mais Fielding s'était lasse de parodier un tel modele Ses maitres Cervantes et Marivaux l'entraînaient dans une autre direction. Peut-être aussi avait-il appris le nom de l'auteur de *Pamela* et se sentait-il gêne pour continuer l'attaque La suite de l'histoire lui appartient en propre. Ce sont les aventures de Joseph, qui arpente les grand'routes en compagnie du curé Adams, aussi naturel et aussi brave que Williams était raide et compassé. A la fin, Joseph est comblé de cadeaux par son beau-frere, bien reçu par sa sœur, et il conduit sa bien-

aimée Fanny à l'autel Et l'auteur assure le public que jamais ne seront racontées les aventures de Joseph dans le grand monde

Richardson fut plus indigne qu'il ne l'avait jamais été Car il était trop perspicace pour ne pas se rendre compte des dangers que lui faisait courir « cette greffe obscène et lâche » Au fond de lui-même, il s'apercevait que le style de Fielding était alerte, et que vivants étaient ses personnages *Shamela* n'était qu'un libelle qui serait vite oublié *Joseph Andrews* était une œuvre d'art qui risquait de passer à la postérité Et c'était un romancier nouveau qui se posait en rival.

Richardson, desole, se rendit compte qu'avec Fielding, c'était la *Merry Old England*, qu'on aurait pu croire morte à la suite des excès de la Restauration, la vieille Angleterre trousseuse de filles et videuse de flacons qui relevait la tête Dejà, par anti-féminisme, les hommes vicieux faisaient de Fielding leur champion qu'advient-il de leurs plaisirs si toutes les belles s'hypnotisaient sur leur vertu ? Et ils firent à *Joseph Andrews* une telle propagande qu'il s'en écoulait 6 500 exemplaires en treize mois ! Heureusement que les connaisseurs firent les degoûtes et blâmèrent le sujet du roman ! Et aussi que les nombreux ennemis politiques de Fielding se chargèrent d'une active propagande à rebours « Aventures de valets de pied », « Bas humour qui s'exerce aux dépens d'un valet, d'une fille de ferme et d'un cure de campagne », s'exclamèrent à l'envi les journalistes patriotes, et la foule des bons Anglais applaudit

Quant à Richardson, il recueillit avidement tous les cancans qui couraient sur son adversaire, et il lut attentivement le livre néfaste. Il voulait des armes pour les combats qu'il prévoyait Il était d'ailleurs bon prophète, puisque dans son second roman, *Tom Jones*, Fielding revint à la charge en insinuant que les gens qui voyaient du mal à des divertissements presque innocents comme

les bals masques devaient avoir l'esprit bien dégénéré et la conscience bien noire ! Suivait une violente attaque contre les écrivains qui enseignent que la vertu mène au bonheur et le vice à la misère. Comme s'il n'en était pas toujours ainsi ! A condition, toutefois, de bien comprendre le véritable bonheur et la véritable misère et de ne pas juger sur les apparences .

Mais plus tard nous retrouverons le sieur Fielding Dieu tirera de lui une éclatante vengeance Cet homme s'était moqué de M B qui épousait sa bonne six ans plus tard, lui-même convolera en justes noces avec une servante qu'il avait préalablement engrossée !

CHAPITRE VIII

A CONTINUATEUR, CONTINUATEUR ET DEMI OU PAMELA, EPOUSE MODÈLE

Toutes ces attaques n'étaient pas très dangereuses. Qu'est-ce qu'une bataille d'idées pour un Richardson, citoyen britannique, imprimeur de Londres, protégé contre boulets et balles par une solide armure de flegme et de bon sens ? A quoi riment des critiques verbales ? Et si les critiques écrites restent quelque temps, elles contribuent du moins à faire connaître le livre qu'elles prétendent assommer. La seule chose vraiment grave, c'est l'attaque contre la bourse, celle qui menace de frustrer le travailleur honnête des fruits de son travail.

Au mois de mars 1741, Richardson apprit par un de ses éditeurs que le libraire Chandler avait commandé une suite de *Pamela* à un plumeux nommé Kelly, lequel, après de bonnes études de droit et un malheureux essai de carrière théâtrale, s'était mis à la disposition des éditeurs pour tous travaux de compilation, honnêtes ou malhonnêtes. Richardson bondit : il s'était ménagé lui-même la possibilité d'écrire une suite, puisque, à la fin de son roman, Pamela promet de correspondre avec sa voisine Miss Darnford¹. Ayant eu l'occasion de rencontrer un ami de Kelly, il se plaignit avec véhémence. Chandler, fort ennuyé, désireux de ne pas se mettre à dos un homme aussi puissant, alla voir notre auteur, qu'il trouva drapé dans sa dignité offensée. Il avait un bon

argument « Mais vous avez dit et repete sur tous les tons a ceux qui vous pressaient de continuer votre roman, par exemple votre editeur, le vieil Osborn, que vous n'aviez ni le loisir, ni le desir de rediger une suite ' » Richardson, un moment embarrasse, trouva une reponse : « C'est exact, mais je supposais que personne ne se mèlerait de mon histoire Plutôt que de me voir ravir mon idee, plutôt que de voir avilir mes heros par un ecrivassier sans delicatesse ni tact, je reprendrai la plume Entendez-vous, M Chandler ' Pamela m'appartient Et si vous me forcez a me defendre, je publierai dans les journaux des notes pour vous denoncer ' »

Chandler eut une inspiration « Mais ajoutez des pages à ce que Kelly a déjà écrit 'c'est excellent et vaut bien le debut du roman Et on publiera le tout sous votre nom ' »

Refus meprisant

Nouvelle offre de Chandler . « Je mettrai au pilon les quatre feuilles déjà imprimees (Richardson sut plus tard qu'il n'y avait en realite que quatre demi-feuilles) et je mettrai aux profits et pertes les neuf guinees déjà avancees a Kelly, a la condition que vous nous vendiez, a moi et a mes associes, une continuation de *Pamela* ecrite par vous »

Richardson « Si, contre mon inclination, je poursuis mon roman, je ne permettrai à personne de prendre mes benefices Je dois avant tout penser a elever ma petite famille Et si le livre de Kelly est interessant, pourquoi ne pas le publier sous un autre titre ? Pourquoi ne pas donner d'autres noms aux personnages ? Vous serez deconsidere aux yeux du grand public, si vous me volez ainsi mon plan Il est tout de même malheureux qu'un ecrivain consciencieux ne puisse terminer ses propres romans quand et comme il le veut, sans courir le risque d'être pillé ' »

Depart de Chandler, tête basse et marmottant son ennui

de s'être engagé dans une telle impasse il consultera ses associés et donnera réponse Richardson, persuade qu'il avait réussi à convaincre Chandler de la bassesse de son projet, dormit tranquille ce soir-là. Le naïf ! Il attendit vainement la réponse, et des amis vinrent lui répéter les propos qu'e tenaient Chandler et sa clique le livre de Kelly est un chef-d'œuvre qu'il faut donner au monde, si l'auteur de *Pamela* publie contre notre ouvrage des annonces dans les journaux, nous avons à notre solde des écrivains qui sauront lui clouer le bec, ce Richardson est comme le chien du jardinier, qui ne voulait ni manger ni laisser les autres manger, etc

Kelly envoya à Richardson les quatre demi-feuilles qui étaient déjà composées, avec un message verbal qui témoignait d'une absolue confiance en son propre talent Richardson, naturellement, s'aperçut que ses personnages étaient indignement travestis et ses desseins d'édification complètement oubliés Cela le décida Il avait reculé devant la continuation de son roman fatigue du sujet, santé mauvaise, absence de loisirs Mais un mauvais bouquin comme celui de Kelly pouvait faire du mal au nom de Pamela Il fallait agir

Il hésita d'autant moins qu'il apprit que les pirates avaient eu l'intention de lancer non pas un volume, mais deux Gênes par l'hostilité imprévue de Richardson, ils avaient décidé d'attendre, pour lancer le second volume, que le premier eût eu du succès Et, pour se venger, ils répandaient partout le bruit que Richardson ne pouvait pas donner de suite à *Pamela* parce qu'il n'avait pas écrit le début, et que le véritable auteur était un de ses contremaîtres, mort depuis quelques semaines

C'en était trop Richardson se mit à songer aux matériaux qu'il emploierait pour la suite de *Pamela* Et il trouva tant à dire qu'un seul volume ne suffirait pas la conduite de Pamela mariée, ses relations épistolaires avec ses amies du grand monde, son maintien à table et dans

les salons, sa propre defense de sa conduite passee, son opinion sur les divertissements de la Metropole, ses devotions et ses charités, ses grossesses, ses idées sur l'éducation des enfants, ses devoirs de mère et de menagere, etc., le tout mêlé de réflexions piquantes destinées à éviter que l'ouvrage eût trop allure de sermon, cela prendrait bien deux volumes

Vers la mi-avril, Richardson sut que les pirates poussaient activement leur travail certainement, ils iraient jusqu'au bout. Maîtrisant ses nerfs malades, doublant sa somme de travail journalier, il commença des lors à rédiger. Il se sentait enhardi par l'accueil que le public avait fait à sa première œuvre, encourage par les conseils que lui prodiguaient des membres de sa famille, comme Leake, des amis comme Bertrand, et des confrères comme Hill, — et aussi soutenu par l'idée qu'il luttait contre des bandits pour garder l'argent de ses enfants, défendre sa propriété, et faire échec à Satan. Et tout en composant son livre, il n'hésita pas à attaquer l'ennemi avec la tenacité de l'homme sûr de son droit, en vrai bouledogue anglais, lent à répondre aux insultes, mais implacable dans le combat.

D'abord, il fit suivre l'annonce qu'il envoya aux journaux, au début de mai, pour la publication de sa quatrième édition, de la note de rectification dont il avait menacé Chandler. « Certains libraires tenant sous presse une continuation apocryphe de ces deux volumes (sous forme de lettres de Pamela à son intendante Mrs Jervis), l'auteur juge nécessaire de déclarer que cela est fait sans son consentement, et sans autre connaissance de l'histoire que ce qu'on peut recueillir dans les deux volumes déjà parus, et qu'en ce moment il continue l'œuvre lui-même, d'après des documents que, sans une invasion aussi notoire de ses plans, il n'aurait peut-être pas publiés. »

Le livre des pirates parut le 30 mai 1741 sous le titre : *La conduite de Pamela dans le Grand Monde ; publiée*

d'après ses papiers originaux, auxquels sont ajoutés quelques lettres curieuses écrites à l'éditeur sur le sujet. Extérieurement, il se présentait bien, sous la forme d'un joli volume in-12 de xvi + 312 pages « imprimé dans le même caractère que *Pamela* », et vendu 3 shillings. Les libraires Ward, Chandler, Wood, Woodward et Waller s'étaient coalisés pour le publier. Comme ils en avaient fait la menace, ils inondèrent de réclames tous les journaux de Londres, *Country Journal*, *London Daily Post*, *General Advertiser*, etc. Le 3 juin, ils ajoutèrent à leur annonce du *Daily Post* une mention insultante : « Imprimé d'après les papiers originaux, soigneusement arrangés par un Gentleman qui connaît le grand monde bien mieux que le vain auteur de *Pamela ou la Vertu récompensée* ».

Du coup Richardson protesta. Dans une longue note au *Country Journal*, il prévint le public qu'on le trompait, et répéta les termes de la déclaration qu'il avait envoyée aux journaux le mois précédent. Et le même jour (15 juin), il fit insérer dans le *London Daily Post* et le *General Advertiser* une réponse rédigée en termes méprisants : « L'auteur de *Pamela ou la Vertu récompensée* juge bon, une fois pour toutes, de faire la réponse suivante aux papiers et annonces diffamatoires qui ont été répandus en ville par des personnes qui n'ont d'autre dessein que de pousser à la vente d'un misérable ouvrage intitulé *Pamela dans le grand monde*, qui avilit tous les personnages de ses deux premiers volumes, à savoir que :

Quand une personne au-dessus du scandale ou des pratiques scandaleuses dira quelque chose digne de remarque et signera ses publications, elle recevra la réplique qui convient ».

Puis il garda une attitude de souverain mépris, et, quelques efforts que firent les pirates pour l'entraîner dans une nouvelle polémique, il se tint coi, se conten-

tant, le 14 août et le 15 septembre, de semer la panique dans le camp ennemi en annonçant dans les journaux que ses propres volumes paraîtraient « avec toute la rapidité convenable » Son sens commercial très sûr lui disait qu'une polémique ferait beaucoup trop de bruit et pousserait les curieux à acheter le « volume charnel » Et un jour, prenant sur lui-même, maîtrisant tant bien que mal son agitation, il examina l'œuvre maudite

L'Introduction excita particulièrement son ire Elle était en effet d'une rare impudence La nièce et remplaçante de Mrs Jervis communiquait à un certain B W les lettres de « l'exemplaire Pamela B » elle les avait trouvées en rangeant les papiers de celle-ci, morte depuis peu B W . remerciait de l'envoi des deux paquets de lettres, annonçant qu'on publierait le second si le premier trouvait bon accueil auprès du public, puis il prenait la défense de Pamela contre ses détracteurs . « *L'Apologie pour la Vie de Mrs Shamela Andrews* a un peu de bas humour adapté au niveau des capacités d'un petit maître *Pamela Censurée*, vraiment, est indigne de remarque, pourtant je dirai que l'auteur est inexact dans ses citations, et nous donne une telle idée de ses propres penchants vicieux, que (je le crains) on peut croire que les cris d'une accouchée exciteraient ses passions et que les râles d'une femme à l'agonie enflammeraient son sang et le pousseraient à commettre un viol. » Suivait une réfutation en règle des accusations de pornographie portées contre le début de *Pamela*. Le vertueux B W montrait que seul un esprit bien mal fait pouvait imaginer Pamela dans d'indecentes postures, là où elle ne donnait aucune précision sur la position de ses jambes ou l'état de ses vêtements

Quant à la Continuation elle-même, fruit des veilles de Kelly et porteuse des espérances de cinq libraires londoniens, elle était à peu près dénuée d'intérêt, et le seul homme au monde qui la lut avec une attention soutenue

fut probablement Richardson. — Pamela raconte son arrivée à Londres, sa visite de la Métropole, ses achats dans les boutiques. Son mari lui montre les marchands au Royal Exchange et s'écrie « Voilà les états, les soutiens de notre patrie, qui par leur travail nous ont donné tout ce que nous chérissons en cette vie, et même la liberté, le plus précieux des biens, est pour ainsi dire maintenue par ces hommes-là, qui ont eu assez de poids pour faire devier les desseins ambitieux de ministres mauvais et corrompus » Puis les deux époux s'en vont dîner chez Brawn, « le plus célèbre cuisinier d'Angleterre », dans de la vaisselle d'argent et sur des nappes de Damas. Ce qu'ils mangent ? La moindre des choses « Une soupe très riche, quatre ortolans, deux poulets de grain en fricassée, et un ragoût de veau aux croûtons »

Ensuite ils s'en vont dans les propriétés du Kent, où, comme on sait, une petite ferme a été donnée aux vieux Andrews. Pamela déborde d'un enthousiasme lyrique « Oh ! joignez-vous à moi, ma chère Jervis, joignez-vous à moi dans mes remerciements et dans mes louanges ; joins-toi à moi, ô toi, autrefois défenseur prudent et résolu de mon innocence virginale, joignez-vous à moi, cohortes angéliques, chœurs célestes, bienheureux ministres du grand Jehovah, dans l'humble offrande de mes sincères remerciements, de mes louanges candides ! » Et elle embrasse sans cesse les genoux de son mari, tout en laissant couler de ses yeux des flots de larmes. Tous deux s'abreuvent de Bourgogne et de Champagne. C'est à en pleurer d'attendrissement.

Après avoir décrit le moindre objet dans la ferme de ses parents, et versifié pour son plaisir le psaume 103, Pamela raconte une visite que lui firent le curé de la paroisse et d'aimables voisins, parmi lesquels un certain Sir Simon Andrews. Ce dernier, parlant armoiries avec le vieil Andrews, découvre qu'ils sont cousins. Pamela est donc d'une noble descendance et son père explique

en effet que seul un extraordinaire concours de malheurs et d'infortunes l'avaient réduit à la pauvreté

On va à l'église et on discute le sermon. On excursionne à Rochester et on visite un navire de guerre. On reçoit un M. W., libre penseur notoire, que l'on chapitre d'importance. On admire une paraphrase en vers du psaume 37 faite par Pamela, mais on la critique parce qu'elle y parle de divinités païennes comme Plutus et la Fortune. On joue aux portraits, on converse avec animation. Pamela se retire seulement lorsque son père et son mari parlent politique. « car, dit-elle, comme il n'est guère probable, ma chère Jervis, que nous ayons jamais un Parlement de femmes, je ne me préoccupe pas des affaires de l'Etat ni des Constitutions des pays étrangers » Le Révérend Brown raconte deux histoires d'Italie. L'une présente la belle Beatrix, persécutée par le vil séducteur Varino, qui réussit à l'attirer par ruse chez une tenancière de maison close, mais la vertueuse jeune fille menace de se tuer si on la viole et se réfugie finalement dans un couvent. L'autre histoire est l'aventure d'un vieil avare, amoureux d'une belle jeunesse, et que son entourage dupe à qui mieux mieux.

Enfin on reçoit Lady Davers et son neveu. L'irascible dame, déjà subjuguée par sa belle-sœur Pamela, est transportée lorsqu'elle est mise au courant de la haute origine des Andrews. On échange baisers et cadeaux. M. B., entre autres, donne une magnifique bague à sa femme, en la prévenant que ce bijou est estimé à 200 livres sterling.

Pamela et son mari retournent à Londres, où ils achètent moult argenterie, puis dans le Lincolnshire, où une nièce de Mrs Jervis a remplacé la Jewkes dans ses fonctions d'intendante car la Jewkes a été chassée, et elle a épousé un valet qui la bat comme plâtre. Pamela continue ses travaux littéraires en copiant un poème de Herbert composé en forme de croix. On bavarde, on papote, on dis-

cute a perte de vue sur les mauvais prêtres. Pamela passe de longs moments devant son miroir, de façon a tirer le meilleur parti possible de ses charmes personnels et à garder éternellement le cœur de son mari.

Et c'est tout

Pamela dans le Grand Monde neut qu'un succès mediocre Mais Ward et Chandler mirent leur point d'honneur a lutter jusqu'au bout Le 12 septembre, ils mirent en vente un second volume, qui racontait la vie de Pamela depuis son retour dans le Lincolnshire jusqu'à sa mort Nous n'avons aucune precision sur ce nouveau volume, mais nous ne perdons pas beaucoup²

Le temps pressait, car on savait Richardson au travail. il fallait ecouler coûte que coûte les volumes imprimes. L'œuvre complete, en deux volumes, fut annoncee sans relâche par tous les journaux on n'avait pas encore vu une telle debauche de publicite pour un livre Cela dura pendant tout le mois de septembre et tout le mois d'octobre. le public etait prevenu que « On avait juge necessaire de faire faire par un autre ecrivain cette authentique édition, et qu'elle n'etait pas par l'auteur de *Pamela ou la Vertu récompensée* » A la fin de novembre (le 27), quand l'apparition des volumes de Richardson fut jugee imminente, le *London Daily Post* annonça sans la moindre pudeur « Aujourd'hui est publiee, joliment imprimee en deux volumes, *la seule édition authentique de la Continuation de Pamela* La Conduite de Pamela dans le grand monde, etc »

Mais le châtement de Ward et de Chandler etait déjà fait accompli A pirates, pirates et demi d'autres libraires aussi peu scrupuleux s'emparerent du texte de leur Continuation apocryphe, et, l'imprimant sur du mauvais papier, en cinq fascicules separes, le firent vendre dans tous les lieux publics Ces livraisons furent annoncees ainsi dans le *London Daily Post* du 29 septembre : « Aujourd'hui est publie, au prix de 6 pence, le premier

numéro de *Pamela dans le grand monde ou la Vertu récompensée* en une serie de lettres familières de Pamela a ses parents , soigneusement extraites des manuscrits originaux communiqes par son fils à l'editeur. Jamais imprimees auparavant et publiees maintenant pour la première fois afin de cultiver chez les deux sexes les principes de la Vertu et de la Religion » Les numeros parurent tous les quinze jours et, grâce a leur prix modique, la fausse Pamela pénétra dans d'humbles logis ou l'on desirait depuis longtemps la connaître¹

Cependant Richardson continuait, avec calme et methode, à rediger ses volumes de Continuation, et, pour ne point perdre de temps, envoyait au fur et a mesure a l'impression la copie déjà prête. Il s'entoura d'avis autorisés, de conseils eclaires, à la fois pour la première partie du roman dont il préparait alors la grande edition illustree, et pour la suite en cours de redaction. Les encouragements ne manquerent pas. Dès juillet, un correspondant anonyme recommanda à Richardson de ne pas trop se presser et de donner sa pleine mesure dans un nouveau chef-d'œuvre *Pamela dans le grand monde*, disait-il en substance, est un ouvrage d'une qualite trop inferieure pour vous faire du tort, les histoires italiennes qui se greffent sur le texte prouvent l'incapacité de l'auteur à raconter la vie de Pamela, et, par les commentaires qu'il place dans la bouche de sa Pamela sur le châtiment de Mrs Jewkes, il donne une pietre idee des progrès accomplis par la douce jeune fille dans le *high life*. Cette lettre fut un baume sur le cœur de Richardson. De même, Hill l'exhortait à continuer son œuvre, couvrait de boue ses adversaires, demandait avec insistance ou en etait cette « hardie, dangereuse et glorieuse Seconde Partie, que nul homme ici-bas, sauf l'auteur de la première, ne serait de force à tenter ».

Alexander Gordon, avant de partir pour l'Orient, envoya à Richardson des Réflexions sur l'Opéra, dans

l'espoir qu'il les utiliserait dans le cas où Pamela parlerait de théâtre Pope et Warburton, discutant entre eux, arriverent à la conclusion que cette Continuation devrait être une satire des mœurs du grand monde observées et décrites par la simple et innocente Pamela, mais Richardson connut leur avis trop tard pour en profiter Warburton se déclara déçu lorsqu'il reçut les deux volumes, et il se promit d'aller voir l'auteur pour l'encourager à entreprendre une nouvelle suite, celle-là satirique Heureusement que Richardson en avait assez ! Car le ton que Warburton voulait lui faire prendre aurait convenu à Pope ou à Swift, non à un romancier moralisateur ! Toutefois, Richardson sollicita humblement des critiques en vue d'une nouvelle édition, mais nous ne croyons pas que Warburton ait suivi l'affaire

Un collaborateur inattendu, qui signe Psalmenazar, se presenta en octobre, cet admirateur enthousiaste, ignorant que l'impression de la Seconde Partie était déjà fort avancée, proposa à Richardson une lettre de Lady Davers qui relatait les charités de Pamela envers une famille indigente, mais il cherchait à attendrir le lecteur surtout par une description de misère presque repugnante De même, un autre correspondant envoya une lettre de Pamela racontant à ses parents l'arrivée de Lady Davers, venant lui faire de plates excuses, la traitant sans cesse d'ange du ciel, se refusant à la croire creature de chair et d'os, etc Richardson se borna à écrire dans la marge : « Ridicule et invraisemblable » Et il continua son petit bonhomme de chemin

À la mi-août, les deux premières feuilles, tout humides de l'imprimerie, furent envoyées pour inspection au groupe d'amis sincères que Richardson comptait à Bath Paul Bertrand, qui avait conseillé à Richardson de ne pas donner in extenso de lettres de Lady Davers mais de les « transposer », abandonna son idée quand il vit cet excellent début Allen se déclara pleinement satisfait Quant

au beau-frère Leake, il lut tout haut ces nouvelles pages à sa famille, et ce furent des cris d'admiration c'est supérieur au début ! Il déclara s'intéresser surtout au développement du caractère de Lady Davers, et il frémit d'une joie expectative à l'annonce d'une fugue de M B , qui permettrait à l'héroïne de donner une leçon aux femmes jalouses.

Les mêmes feuilles furent expédiées au début d'octobre à d'autres amis, parmi lesquels Hill et le pasteur-poète Duck Hill répondit simplement « Continuez, mon cher maître (je vois que vous le voulez bien et c'est votre devoir), à charmer et à captiver le monde » Cependant que les jeunes Hill, en vacances dans le Surrey, prêchaient partout Pamela et son créateur Duck manifesta quelques appréhensions, qui poussèrent Richardson à multiplier les incidents à la fin de son histoire . « Je crains que les épisodes émouvants ne manquent dans cette seconde partie, à cause de la nature même du sujet, qui semble trop dépourvu d'infortunes pour exciter notre pitié » Richardson répliqua qu'il voulait des critiques de détail et que « son affaire et son dessein étaient de tendre à l'instruction en racontant la vie habituelle d'une femme mariée dans la bonne société » Un brave docteur (probablement Cheyne) lui avait fourni un plan pour « casser bras et jambes ou mettre le feu à un château pour créer des infortunes » mais c'eût été adopter le genre haïssable du roman français rempli de péripéties racontées pour elles-mêmes, sans le moindre but d'édification !

Après réflexion, Richardson n'envoya pas cette réponse un peu vive qui aurait froissé le bien intentionné Duck à la place, il lui expédia ses volumes dès qu'ils eurent paru, conservant ainsi une amitié qui pourrait être précieuse

Au début d'octobre, il mit le point final à son manuscrit, tandis que ses typographes composaient activement les débuts Le 12 novembre, il envoya à Hill tout l'ouvrage

en feuilles detachees Il avait espere un moment que ses deux volumes de Continuation pourraient être lances à la fin de novembre mais il faisait un si gros tirage que ses presses n'y suffisaient plus. Il eut un leger retard, et c'est seulement en decembre, un an environ apres le commencement de *Pamela*, que les journaux annoncerent la publication de la suite tant desirée Le titre (Richardson avait d'abord pense a *Pamela dans la vie mondaine*, rappelait celui des deux premiers volumes, a une addition près : « *Pamela, ou la Vertu récompensée, en une série de lettres familières écrites par une belle jeune demoiselle à ses parents*, et apres, dans sa condition exaltée, entre elle et des personnes de rang et de qualité, sur les plus importants et interessants sujets de la vie du grand monde Les troisième et quatrième volumes, Maintenant publiés », etc Par l'editeur des deux premiers volumes ». Richardson levait un anonymat impossible a garder, car sur la premiere page, apres la liste des libraires qui avaient le livre en dépôt, paraissait la mention « Imprime pour Samuel Richardson ».

Dans la preface de cette Continuation, il annonçait qu'apres avoir montre en Pamela « l'enfant docile, la vierge immaculée, la fiancée pudique et aimable », il voulait maintenant la faire briller comme « femme affectueuse, amie fidele, voisine bonne et polie, mere indulgente, maitresse bienfaisante » Il rappelait pourquoi et comment il avait etc amene, contre son desir, a poursuivre son œuvre et a choisir la matière de deux nouveaux volumes dans la masse des papiers en sa possession Et il reproduisait, pour la forme, ses affirmations de l'authenticite de l'histoire, qui se serait passee entre 1717 et 1730 Habile manœuvre car si l'histoire etait authentique, Chandler, Kelly et leur clique etaient des menteurs ! Ils offraient au public une histoire, tandis que Samuel Richardson lui donnait de l'histoire.

L'ouvrage commence avec le retour de Pamela et de

son mari, qui sont allés dans le Kent rendre visite aux parents Andrews Ils s'occupent maintenant de meubler leur château du Bedfordshire M B fait preuve d'un goût exquis bien qu'épris de confort et d'hygiène, il sait garder le cachet d'antiquité qui fait le charme des vieilles demeures. Pamela admire de tout son cœur Comment ne venererait-elle pas un homme qui la couvre de richesses et assure une vie large à ses dignes parents ? Heureux M B ! Que de benedictions se deversent sur sa tête ! Heureux Andrews, qui reçoivent de somptueux cadeaux faits avec un tact si grand que leur fierte n'en saurait prendre ombrage ! Heureuse Pamela, qui ne s'est pas laissé griser par sa fortune et qui a garde son robuste bon sens et sa charmante simplicité !

Lady Davers, qui a lu le « Journal de la vie de Pamela pendant ses journées d'épreuves », s'enthousiasme pour une petite belle-sœur si courageuse, et les deux femmes se mettent à échanger régulièrement des lettres, où elles commentent les heures présentes et surtout discutent la conduite passée de la vertueuse Pamela Celle-ci explique pourquoi elle a pardonné à Mrs Jewkes par bonte d'âme, par condescendance, par pitié, et aussi parce que c'était un acte de bonne politique, il ne fallait pas que M B pût croire qu'il épousait une femme vindicative ! Et l'événement a prouvé qu'elle avait eu raison, car Mrs Jewkes a manifesté le repentir le plus profond et est devenue la femme la plus pieuse de tout le comté Quant à Mrs Jervis, qui avait de lourdes charges de famille, une petite somme d'argent l'a délivrée de tout souci ainsi la bonté a reçu sa recompense ! Et Lady Davers est toute admiration Quand Pamela aura appris le français, il sera difficile de trouver en Angleterre femme aussi accomplie

L'autre correspondante assidue de Pamela, c'est Miss Polly Darnford, son amie du Lincolnshire Son père, Sir Simon, est un vieux grognon, cynique dans ses propos et torture par la goutte, sa sœur, Nancy, est une petite

chérie envieuse et jalouse Pour enlever un peu sa jeune amie à ce milieu desagréable, Pamela l'invite à passer quelques semaines chez elle dans le Bedfordshire Mais cela ne va pas tout seul la lettre d'invitation contenait quelques remarques désobligeantes à l'égard de Sir Simon, qui s'en empare, et, dans un juste courroux, écrit à M B que Pamela n'avait pas à se mêler des affaires de sa famille, ni surtout à exciter une jeune fille contre son vénérable père Heureusement que M B connaît trop le personnage pour le prendre au sérieux Et les reproches qu'il pourrait faire à Pamela cedent, avant d'être formulés, devant les caresses et les câlineries Il répond à Sir Simon avec tant d'humour que le vieux misanthrope s'avoue vaincu il enverra Polly dans le Bedfordshire, mais seulement lorsqu'elle aura reçu la visite d'un certain Mr Murray, jeune gentleman qui serait pour elle un très beau parti

Alors Pamela accable son amie de sages conseils ne recherchez pas un mariage riche, exigez seulement que votre futur soit intelligent, recommande-t-elle avec insistance D'ailleurs Mr Murray ne plaît guère à Polly Darnford, qui manœuvre alors si bien qu'il adresse sa demande à Nancy, la cadette

Pendant ce temps, grand branle-bas chez les B , car Lady Davers vient d'arriver, escortée de son mari, de son neveu Jack et d'une vieille parente, la comtesse de C On presse M B d'accepter le titre de baronnet, mais Pamela, écoutée comme un oracle, le lui déconseille vivement ne reprocherait-on pas sans cesse à un baronnet d'avoir épousé sa servante ? N'accuserait-on pas celle-ci de l'avoir poussé à demander ce titre pour que son humble origine à elle pût être oubliée ? Les titres de noblesse ne font pas le bonheur, conclut sentencieusement Pamela et tout le monde de l'approuver

Les soirées s'écoulent vite en agréables conversations. M B . raconte longuement comment il en vint à désirer

Pamela et a former des plans pour attenter à sa vertu
Quelle amusante histoire ! Ou bien il se complait a d'amicales disputes, ou encore organise des réceptions solennelles. En tout cas, discours, discussions et préparatifs se terminent par un chœur unanime chantant Pamela et ses qualites eminentes. Comment n'admirerait-on pas une maitresse de maison qui a si bien organise son menage que les domestiques trouvent le temps d'assister a de frequents exercices de pieté ? Comment ne lirerait-on pas la reverence à un puits de sagesse féminin que son mari, ses parents, ses amis, voire même des clergymen comme Williams, viennent consulter dans le moindre embarras ?

expressions de reconnaissance en même temps que les félicitations des témoins. Et elle étend sa charité chrétienne à la fille naturelle de son mari, la petite Miss Goodwin, à qui elle témoigne une tendresse vraiment maternelle. Elle fait mieux : elle sauve deux âmes en perdition car un jour elle surprend sa femme de chambre, Polly Barlow, en galante conversation avec Jacky, l'irrésistible neveu de Lady Davers. Elle ne crie ni ne tempête : mais elle chapite Polly, toute honteuse et déconfite, la sermonne avec une severité bienveillante qui fait beaucoup d'impression. Il était temps : la petite sotte venait d'accepter de devenir la maîtresse attitrée du 'jeune fat'. Ensuite Pamela va trouver Jacky, lui fait honte de sa conduite, et à la joie de le ramener dans les voies du Seigneur.

Après le départ de leurs hôtes, les B s'en vont à Londres. Pamela admire la Metropole, sans pourtant manifester d'enthousiasme dévorant. Du reste, elle est absorbée par l'annonce d'un événement important : elle présentera bientôt un héritier à son cher mari ! A ce propos, une discussion s'élève entre les deux époux. Pamela voudrait nourrir son enfant, M^r B^r, comme la majorité des Londoniens, est d'un sentiment contraire. Les vieux Andrews, interrogés, sont de l'avis de leur fille. Mais celle-ci est trop avisée pour desobliger son mari sur un point d'importance secondaire.

Toute la famille se passionne à l'idée de la naissance prochaine d'un petit B. Sur un ton peremptoire, Lady Davers énumère à sa belle-sœur les prénoms qu'elle devra donner à ses six premiers garçons et à sa première fille ! Miss Darnford débarque à Londres, bientôt suivie des vieux serviteurs du Bedfordshire. Et le temps passe agréablement. Pamela va au théâtre : mais elle désapprouve vivement l'immoralité des pièces et le jeu licencieux des acteurs. Seul l'opéra italien trouve grâce à ses yeux. Elle va aussi à un bal masqué, mais, dès son entrée dans la

salle, elle se sent envahie par un profond dégoût elle voit trop bien que ce genre de divertissement n'est qu'un prétexte à débauche et à rendez-vous clandestins Elle est écoeurée par les grossièretés galantes dont on l'accable et auxquelles, selon la règle, elle doit répondre de son mieux Elle s'inquiète de voir une belle nonne tourner autour de son mari, déguise en seigneur espagnol Et même, oui, elle, Pamela, est perçue par les flèches de la jalousie ! À bout de résistance nerveuse, elle feint une brusque fatigue et regagne son *home* avec un soupir de soulagement

Maintenant elle passe ses journées en méditations pieuses, afin d'être prête à comparaître devant le Souverain Juge s'Il la rappelait à Lui dans les douleurs de l'enfantement Dans la maison, ce ne sont que prières pour l'incomparable Pamela La vieille dame Andrews est venue assister sa fille La sage-femme, une vénérable matrone, se prépare à déployer le meilleur de son art Naturellement toutes ces ferventes prières sont entendues par Dieu Pamela met au monde un superbe garçon Alors la joie déborde, à Londres parmi les amis, et à travers l'Angleterre, où les nombreux fermiers, tout anxieux, attendaient la bonne nouvelle Les gens du Bedfordshire se cotisent même pour acheter le bassin de vermeil qui servira au baptême Billy (diminutif de William), tel sera le nom de l'héritier tant bienvenu Et son grand-père Andrews vient l'adorer au berceau

Que dire maintenant ? Nous avons vu Pamela vierge, Pamela fiancée, Pamela épouse et Pamela mère Il ne reste plus à montrer que Pamela trompée (ou tout comme) et Pamela éducatrice Écoutez donc la jolie nonne du bal masqué, une comtesse, veuve depuis quelques années, à poursuivi la conquête de M B , et celui-ci, momentanément sevré des plaisirs conjugaux, à peu à peu cède aux charmes de la dangereuse sirène Ils échangent des lettres, et aussi de galants propos lorsqu'ils peuvent se ménager

de furtives entrevues Pamela ne tarde pas a se rendre compte que son mari ne l'aime plus autant, et elle est trop fine pour ne pas deviner aussitôt la véritable cause de ce changement d'attitude Elle souffre en silence, et Lady Davers, que des tiers ont prévenue de l'intrigue nouée par son frère, l'exhorte et la console de son mieux Elle lutte de toutes ses forces, la pauvre Pamela, contre sa triomphante rivale Devant son mari, elle se fait humble, douce, obéissante Mais, dès qu'elle se trouve seule, elle se laisse aller a son desespoir et pleure toutes les larmes de son corps

M B aveugle par la passion, sourd aux reproches indignes de ses amis, entreprend de courts voyages d'agrement avec sa chère comtesse Il pousse même l'insouciance jusqu'à l'inviter chez lui pour lui présenter Pamela et le petit Billy Bravement, Pamela se contient, reçoit amablement sa rivale, mais, au grand ennui de son mari, fonde en larmes dès qu'elle a tourné le dos

Bientôt elle n'y tient plus Elle demande à son mari la faveur d'un long entretien qui lui permettra d'expliquer sa tristesse, d'épancher son cœur M B accepte en principe, mais en attendant, il annonce un prochain voyage à Tunbridge or Pamela a reçu un billet anonyme l'avertissant que ce voyage devait se faire en compagnie de l'infâme comtesse Ce nouveau coup lui fixe la conduite à tenir trop fière pour accepter l'idée d'un ménage à trois, elle demandera à son mari la permission de se retirer chez ses parents, dans le Kent, en emmenant son bébé

Le jour de l'entretien décisif est arrivé Pamela rassemble toute son énergie, et, à sa grande stupefaction, trouve devant elle un mari plus affectueux que par le passé Bien que, par humilité, elle veuille se donner l'apparence d'une accusée comparissant devant son seigneur et maître, c'est elle, en réalité, qui dirigera l'interrogatoire et fera figure de juge Après un mouvement de colère,

en voyant que sa femme est au courant de ses intrigues, M. B. est très ennuyé. Il essaie de nier, mais aussitôt Pamela l'interrompt elle laissera le champ libre à la comtesse, elle ira dans le Kent, à condition qu'on lui laisse son Billy, et, de loin, elle continuera à aimer son mari et priera pour son bonheur.

M. B. est profondément ému. Il sent, alors seulement, à quel point il adore sa femme. « Jusque-là il l'aimait, maintenant il la vénère » Il jure qu'il ne vivra plus que pour elle et pour son amour. Pamela et Billy iront se reposer dans le Kent, mais lui, l'époux et père, les accompagnera. Et Pamela savoure alors un bonheur sans mélange. Elle apprend d'ailleurs que la malignité publique avait considérablement aggravé la nature des rapports entre M. B. et la comtesse car celle-ci abandonna tout dessein malhonnête dès qu'elle sut avoir affaire à un homme marié. M. B. avoue franchement à sa femme que ses avances ont été rejetées. Et il a dit la vérité, comme la suite le prouve.

La Nemesis, jalouse de ce bonheur nouveau, apporte vite sa compensation. Le délicieux Billy tombe malade de la petite vérole. Mais il est si bien soigné par les vieux Andrews qu'il guérit vite. Pamela est atteinte à son tour. Heureusement, elle entre vite en convalescence et constate avec joie qu'elle ne gardera aucune marque sur la figure. Alors la Nemesis s'incline devant la Volonté Supérieure qui exige que tous les bonheurs s'accumulent sur la tête de la servante au grand cœur. La vilaine comtesse elle-même écrit à Pamela pour la féliciter de sa guérison, et son attitude est si franche, si loyale, que la jalousie de Pamela fond comme neige au soleil.

Et voici de nouvelles occupations. Lady Davers voudrait que son neveu Jack épousât Miss Darnford, Pamela sert volontiers d'intermédiaire. Mr. Adams, le nouveau chapelain des propriétés du Lincolnshire, demande en mariage la soubrette Polly, et Pamela, après un interro-

gatoire serré qui lui prouve que la jeune personne est fermement décidée à se bien conduire, approuve cette union. Quant à Williams, il a été agréé comme fiancé par une riche héritière douée de toutes les vertus. Enfin Mrs Jewkes achève sa vie dans la piété et la contrition. Alleluia !

Mais Jack ne plaît pas à Miss Darnford, qui, désireuse d'être l'émule de Pamela, a de plus hautes vues. D'ailleurs, elle a déjà engagé sa parole à un de ses voisins, Sir W. G. Et Pamela l'approuve, car, au fond, elle a une assez piètre opinion de Jack.

Une nouvelle joie lui est réservée : elle prend la petite Miss Goodwin avec elle, afin de l'élever selon ses bons et sains principes, et bientôt elle reçoit une lettre enthousiaste de la mère de la fillette, l'ex-Sally Godfrey, qui la remercie de se substituer ainsi à elle et de devenir la seconde maman de l'enfant abandonnée. Cette preuve de bonté, après tant d'autres, monde l'âme de M. B. d'une joie tendre et douce, et il benit mille fois le jour où il jeta les yeux sur l'incomparable Pamela.

Sous une direction aussi habile, Miss Goodwin devient une demoiselle accomplie. De son côté, le petit Billy devient un charmant petit garçon. Et Pamela est mère, pour la seconde fois. La belle comtesse qui avait failli semer le trouble dans le ménage, tombe en adoration devant les deux enfants de son ex-rivale, lorsqu'elle vient justifier sa conduite passée et implorer son pardon. En dehors de ces agréables visites, Pamela emploie ses heures de loisir à étudier le *Traité d'éducation* de Locke, et à consigner par écrit les remarques ou les critiques que lui suggère son expérience de mère. Dans l'ensemble, elle adopte les idées du grand philosophe, et elle explique minutieusement comment elle les mettra en pratique pour l'éducation de ses enfants, Billy et Davers, de sa fille adoptive, Miss Goodwin, et bientôt d'une petite Pamela qui vient à son heure élargir le cercle familial.

Et, comme M. B. est enfin devenu le plus fidele, le plus tendre, le plus attentionné, et le plus pieux des epoux, rien ne manque au bonheur de Pamela

Pendant quelques mois, confiant ses enfants à sa vieille mere, Pamela voyage a travers l'Angleterre et sur le continent Son esprit s'enrichit de connaissances multiples, dans aucun pays, on ne saurait trouver de dame noble qui l'egale Au cours de ces tournées, naît un quatrième enfant, le petit Charley Desormais, Pamela restera en Angleterre pour diriger sa petite famille L'exemple de Jack, le fameux neveu, parti a Londres et devenu la proie d'aigrefins et la victime d'une veuve intrigante, est là pour rappeler à Pamela combien necessaire est la vigilance d'une mere Puis les vieux domestiques, amis des bons et des mauvais jours, disparaissent l'un après l'autre mais c'est la loi de Nature, et leurs vertus leur assurent un bonheur eternel

Pamela reprend son rôle de mentor femelle auprès de Lady G (ex-Miss Darnford), et de plusieurs jeunes personnes des alentours que leurs parents jugent trop romanesques et trop credules, sans defense contre les entreprises des libertins Enfin, elle se consacre de plus en plus a l'education des siens, et elle invente pour leur edification de petites histoires morales et allegoriques comme celle des quatre dames Coquetilla, Prudiana, Prcfusiana et Prudentia, qui sont recompensees chacune selon ses merites, et les noms indiquent suffisamment quels sont ces merites

C'est la fin une averse de bienfaits et de bonheurs de toute espece sur les principaux heros de l'histoire! Le stupide Jack lui-même en a sa part, car l'auteur a fait de lui un pécheur repenté Invraisemblable direz-vous, cette unanimité dans la felicite! Mais attendez il y a une mort, celle de Lady G (nee Darnford), qui succombe en donnant le jour a son quatrième enfant C'est l'ombre nécessaire a ce tableau d'idylle, tout baigné d'une lumière

éternellement pure comme il n'en brille, hélas ! jamais en ce bas monde

*
* *

La Continuation de *Pamela* fut moins bien accueillie que le début. C'était à prévoir : les « suites » ont toujours un succès de vente, mais rarement un succès d'estime. Miss Carter, helléniste et femme savante, marqua une telle défiance des deux nouveaux volumes, pourtant exaltés par ses amies, qu'elle n'en aborda la lecture qu'en août 1742, lorsque la curiosité fut devenue trop forte : en effet, on lui avait signalé que la Continuation contenait une habile et intéressante critique de *La Mère en détresse*, pièce qu'elle détestait, et elle voulait savoir sur quoi Pamela pouvait se fonder pour en dire du bien.

Une lettre vint du Berkshire, œuvre de six dames qui gardaient l'anonymat : elles voulaient savoir 1° si l'histoire de Pamela était vraie ? elles en doutaient, car Lady Gainsborough et Lady Hazelrig (*su'*), anciennes servantes ayant épousé leur maître, ne se reconnaissaient aucunement dans le livre — 2° Si c'était un simple roman, quel en était l'auteur ? — 3° Ce que Pamela, devenue Mrs B , avait fait de son alliance le jour où elle soupa avec Sir Jacob Swynford et Lady Jenny : si elle la portait, on l'aurait vue, et d'autre part elle prétendait ne jamais l'avoir quittée. Les six curieuses promettaient de garder le secret, mais exigeaient une prompt réponse.

Richardson fut embarrassé : on admettait à son époque le roman romanesque (*romance*) et le livre d'histoire, mais pas le roman réaliste. Avouer que *Pamela* était pure fiction aurait nui à la vente du livre. En outre, il est désagréable à un respectable imprimeur d'être accusé d'écrire des romans, de jouer un rôle d'amuseur public. De même que De Foe ne voulut jamais admettre que *Robinson Crusoé* était une histoire inventée de toutes

pièces, Richardson fut de longues années avant de reconnaître que Pamela était fille de son imagination.

Et puis, il y avait dans la lettre des six dames un ton persifleur qui éveilla en lui un vieux fond de méfiance bourgeoise. Et si les six dames étaient en réalité d'aimables jouvenceaux qui machinaient une bonne farce ? Il prépara une réponse plaisante : je ne livrerai mon secret que si je vous connais chacune individuellement, quelle est la nature du serment par lequel vous vous engagerez à rester muettes ? Et si vous exercez plutôt votre ingéniosité à me faire des suggestions pour les rééditions prochaines ? Mais avant qu'il eût envoyé sa réponse, vint une nouvelle lettre des six dames répétant leur questionnaire sur un ton comminatoire.

Voulant en avoir le cœur net, il remit cette correspondance anonyme à son cher propriétaire et voisin de North End, Mr Vanderplank, lui demandant son avis. Vanderplank déclara dans les missives des six dames « une sorte de critique envieuse » et assura qu'il ne pouvait s'agir que d'ennemies. Alors Richardson répondit par une fin spirituelle de non-recevoir : « A-t-on vu, depuis la création du monde, que six dames aient pu garder un secret ? Et pourquoi revelerais-je le véritable nom de mon héroïne à des dames qui cachent leur propre nom ? » — Les choses en restèrent là, mais Richardson garda quelque temps un sentiment de malaise.

Par contre, ses amis ne ménagèrent pas leurs démonstrations d'enthousiasme. R. Morley, au jour fixe pour la publication de la *Continuation*, envoya, dès l'aube, son domestique acheter les deux volumes : quelques heures après, il recevait les mêmes volumes en hommage de la part de l'auteur. David Mallet, plus réfléchi ou moins riche, réclama l'ouvrage à Richardson, qui l'envoya aussitôt et reçut en échange une belle lettre de remerciements et d'éloges. Un ami d'Oxford, sans pouvoir préciser le nombre exact d'exemplaires vendus dans la grande cité

universitaire, spécifia que « tous les membres sages et intelligents des Collèges estimaient et plaçaient très haut ces deux nouveaux volumes ainsi « le doyen de Christ's Church, la dernière soirée que je passai avec lui, m'assura que c'était le plus beau tableau de Nature qu'il eût jamais rencontré, il avait déjà lu deux fois les volumes III et IV et il se préparait à les relire une troisième » Enfin — témoignage d'admiration particulièrement cher au cœur d'un écrivain — un enthousiaste anonyme déposa à North End un long panegyrique de la Continuation, surtout du dernier volume, qui lui paraissait une des plus belles œuvres de l'esprit humain.

Ainsi Richardson se trouva récompensé de ses peines moralement, sinon pécuniairement. Car il paya pour ses nouveaux volumes, comme pour les premiers, la lourde rançon de la gloire. Pour le début de son roman, il avait pris des précautions efficaces contre les pirateries des éditeurs irlandais : connaissant les lacunes de la loi sur le *Copyright*, il avait expédié à Dublin un assez grand nombre de volumes pour la vente directe. Et les éditeurs pirates, ne prévoyant pas le succès foudroyant de *Pamela*, s'étaient laissés prendre de vitesse. Mais quand le roman eut triomphé, ils manifestèrent une vive indignation, car ils auraient pu imprimer l'ouvrage sur place et le vendre à moitié prix, à leur profit naturellement. Quoi donc ? On voulait les empêcher de gagner leur vie ? Ce Richardson verra tôt ou tard qu'on ne peut se jouer impunément des Irlandais !

Et en effet, ils le battirent, quand la Continuation fut prête, Richardson fit la connaissance d'un publiciste et libraire dublinois, nommé Bacon, auquel il envoya les feuilles imprimées, pour que l'ouvrage fût réédité en Irlande à son profit. Or, à peine les feuilles étaient-elles expédiées, que Richardson reçut une lettre de Dublin, datée du 12 novembre 1741, où on l'avertissait que des exemplaires des mêmes feuilles avaient été volés, au fur

et a mesure de l'impression, par un typographe malhonnête, et envoyes au plus effronte pirate de Dublin, le libraire Faulkner. Ainsi tout projet d'édition authentique dut être abandonné l'édition irlandaise apocryphe, prête plus tôt et moins coûteuse, satisfait amplement aux besoins des habitants de la Verte Erin.

Richardson s'avoua vaincu. Et comme, en commerce, il ne faut pas faire de sentiment, il composa avec cet habile coquin de Faulkner et il fut convenu que celui-ci serait, avec un gros pourcentage, le depositaire exclusif pour l'Irlande du prochain roman, qui, lentement, confusement, prenait forme dans l'imagination féconde du père de Pamela.

CHAPITRE IX

NAISSANCE DE LA BIENHEUREUSE CLARISSE VIERGE ET MARTYRE

Cependant qu'avec *Pamela* se decidait le sort de la litterature anglaise, et même de la litterature mondiale, la vie continuait pour Richardson avec son apport quotidien de petites tristesses et de mediocres joies

Son cercle d'amis s'etendait chaque jour James Thomson, le grand poete des *Saisons*, que Richardson et Hill admiraient au point de relire ses œuvres a intervalles reguliers, devint un frequent visiteur Young, accable de soucis, eut recours à l'auteur de l'admirable *Pamela* pour revoir l'edition complete de ses poemes, qui parut en 1741. et corriger ses epreuves, et lorsque, en 1744, il eut reçu d'un ami zélé un exemplaire d'une edition piratee de la *Septième Nuit*, il s'adressa immédiatement a Richardson pour savoir comment on pouvait se defendre contre des vols aussi ehontes Bientôt isole a la suite de nombreux deuils, il s'appuya davantage encore sur l'amitie vigilante et genereuse de Richardson¹

Jamais cette amitié ne fit défaut à un confrere dans l'affliction Hill dut benir l'heure ou pour la premiere fois il avait eu l'idee d'ecrire a l'imprimeur de Salisbury Court Comme Richardson avait commence à faire de petits voyages pour sa sante et sa distraction (il avait visite le Hampshire en mai 1741), Hill trouva de bonne politique et d'élémentaire courtoisie de l'inviter à venir le voir en Essex

Et, en avril 1742, Richardson fit le voyage de Plaistow d'où il ramena Hill à North End, sous prétexte de lui demander son opinion sur sa maison de campagne, en réalité pour le faire changer d'air, car la santé de Hill laissait beaucoup à désirer. En septembre, il renouvela son invitation, sachant combien l'automne était pénible dans les campagnes marécageuses de l'Essex, mais Hill ne put accepter, il était malade : les feuilles innombrables de cette région boisée pourrissaient dans les fossés et dans les étangs, expliquait-il; il en résultait des miasmes et des fièvres pernicieuses. Il se sentit même si atteint que, le 24 octobre, il fit part à Richardson de sa ferme intention de revenir se fixer dans la Métropole. Et l'offre généreuse ne se fit pas attendre : le 29, Richardson supplia Hill de ne pas tarder; en attendant qu'il eût trouvé une installation plus centrale, il lui offrait North End, où il y avait une servante en permanence, plus une des bonnes de Salisbury Court, qui, étant très fatiguée, avait besoin du grand air de la campagne. La maison était libre jusqu'au 12 novembre, date à laquelle devait venir une sœur de Richardson, pour passer sa lune de miel. et même, si l'n'y avait pas eu les préparatifs de cette fête familiale, Hill aurait très bien pu s'installer temporairement à Salisbury Court. En tout cas, à North End, il ne gênerait aucunement : il y avait dix lits dans la maison, et, on le sait, la possibilité de faire deux appartements complets et distincts, l'un au rez-de-chaussée, l'autre au premier étage.

Malheureusement pour lui, Hill ne put profiter de cette offre; ses intérêts l'obligeaient à rester à Plaistow au moins un an de plus. Et la générosité de Richardson ne put s'exercer que sur le nouveau poème de Hill, la *Fanciad*, pour lequel ne manquèrent ni conseils ni encouragements. De même, Richardson prit parti pour Hill dans sa querelle contre le redoutable Pope, et déclara bravement, sans crainte de représailles, qu'il n'éprouvait aucune admiration pour la science d'insultes déployée dans la *Dunciad*.

Sa bourse, dans les limites du bon sens et de la raison, était ouverte à ses amis et aux pauvres gens que lui recommandaient ces amis. Delany lui adressa la misérable Laetitia Pilkington, que son mari, le Révérend Matthew Pilkington, avait abandonnée, parce que, disait-elle, il était jaloux de sa supériorité littéraire, elle avait roulé dans les bas-fonds de Londres, et Richardson l'invita non seulement au *breakfast*, mais à déjeuner, bien qu'elle fût très pauvrement mise et tout juste propre. Puis il la fit entrer dans son bureau, et lui annonça que Delany avait donné l'ordre de lui verser 12 guinees à titre d'avance. Mrs Pilkington compta machinalement la petite somme qu'on lui glissait dans la main : elle trouva 14 guinées ! Alors elle se demanda si cet imprimeur si délicatement généreux n'était pas l'auteur de *Pamela* : et, ayant posé la question à son interlocuteur, elle reçut une réponse affirmative « Alors elle lui dit que sa surprise était maintenant passée car elle s'apercevait qu'il avait tout simplement donné à l'incomparable Pamela les vertus de son propre cœur »

En Juin 1743, Richardson envoya de nouveau un peu d'argent à la malheureuse, qui s'était réfugiée à Westminster où elle mourait littéralement de faim. Et il consentit à la recevoir de temps à autre pour lui donner à manger et lui prodiguer des conseils. Un mois après, Mrs Pilkington trouva, sur le Strand, une gerance de boutique. Mais elle ne pouvait donner comme garant que l'acteur-auteur Cibber, et dame ! le nom de Cibber n'était pas une recommandation suffisante, bien qu'il fût poète laureat ; car sa vie privée était loin d'être exemplaire, et il ne songeait même pas à faire mystère de ses débordements. Alors, sans hésiter, elle se rendit à Salisbury Court pour demander à Richardson de lui servir de garant : ne l'ayant pas trouvé à domicile, elle écrivit, le 15 juillet, pour lui soumettre sa requête. Selon toute vraisemblance, Richardson accepta, car, pendant un an et demi, nous n'entendons plus parler de l'infortunée Laetitia. Elle tint quelque temps

une librairie dans St James's Street puis nous la reverrons, plus gueuse que jamais, faisant encore appel au cœur éternellement attendri de Richardson²

Sa generosite comme imprimeur etait en passe de devenir proverbiale Il fit un long credit au Reverend Salomon Lowe, auteur d'un « Syllabaire critique », qui avait chez lui une dette assez lourde, et ne put que partiellement l'eteindre par la vente d'une Grammaire Française et il est probable que l'enthousiasme de Lowe pour *Pamela* fit complètement oublier à Richardson que l'argent lui restait dû Il fit des prix extrêmement doux à ses intimes et même à des amis plus lointains, comme Delany car il était bien rare que les volumes de sermons ou de poesies dont on encombrait ses presses eussent une vente suffisante pour que l'auteur pût acquitter les notes d'impression Mais il pouvait se montrer large, car, en 1742, ses amis de la Chambre des Communes lui avaient fait obtenir une grosse commande, l'impression du Journal de la Chambre depuis 1547, et le Comite qui l'avait designe comme imprimeur avait ajoute ce considerant elogieux, « que M Hardinge, commis de la Chambre des Communes, pouvait avoir toute confiance dans l'habilete professionnelle et dans l'integrite de M Richardson »

Malheureusement, son etat de sante restait mediocre, et l'hypertension dont il souffrait avait plutôt tendance à augmenter Il n'accompagnait plus jamais sa famille, le dimanche, à l'église de Fulham Il se plaignait de lourdeurs dans la tête et de frequents etourdissements Les bains froids n'apportaient aucun soulagement Pourtant il appliquait strictement le regime que lui avait indique Cheyne, si strictement même que Hill, partisan de l'« infusion de chêne », craignait qu'il n'exagerât Ce regime, tres simple, tenait en deux mots abstinence et evacuation Il aurait fallu y joindre de l'exercice en plein air, mais ce n'était guère possible à un imprimeur de Salisbury Court

En juin 1742, Richardson alla faire une petite cure à Bath, chez son beau-frère, et il y eut une sensible amélioration de son état jusqu'en septembre. Cheyne lui donna de grands espoirs de retablisement définitif. Mais ce devait être très long, et Richardson, malade sérieux, attentif, doubla la sévérité de son régime et compulsa avec plus d'ardeur que jamais le *Dictionnaire Médical*. Ce fut un grand coup pour lui quand Cheyne mourut, en avril 1743 car Cheyne avait sur lui beaucoup d'influence, et arrivait à le persuader que le repos était chose nécessaire. Toutefois, si Cheyne avait vécu et si Richardson était resté prudent, nous n'aurions pas eu *Clarisse*.

Car le succès inespéré de *Pamela* l'avait gonflé d'orgueil et lui avait donné confiance en lui-même : confiance en son propre talent d'écrivain, en son propre génie de réformateur moral, en sa mission quasi divine d'éducateur du peuple. Il se sentait supérieur aux romanciers de son temps, qui ne faisaient qu'amuser sans chercher à instruire, voire même en cherchant à corrompre, — supérieur aux ministres de Dieu, qui instruisaient sans se faire écouter parce qu'ils n'amusaient pas. Samuel Richardson, protecteur du beau sexe, avait déjà enseigné aux filles comment aimer leurs parents, aux servantes comment déjouer les ruses malhonnêtes de leur maître, aux épouses comment retenir le mari le plus volage et diriger le mari le plus autoritaire, aux mères comment élever leurs enfants. Mais il y avait d'autres classes sociales qui avaient grand besoin de son enseignement : ainsi la jeune fille de la haute bourgeoisie ou de la petite noblesse, la jeune fille du monde, en un mot, que guettait, pour peu qu'elle fût riche, le coureur de fortunes, et, pour peu qu'elle fût jolie, le séducteur. Le Séducteur ! le gentilhomme agréable, élégant, beau parleur, et dénué de scrupules, cynique, mène par les plus bas appetits, le Démon sous l'apparence d'un ange ! Tout le monde en connaissait, de ces créatures vomies par l'enfer, ou du moins en

avait entendu parler. C'était Milord Wharton enlevant les belles commerçantes de la Cité, ou Lord Peterborough violant trois filles pour passer le temps. C'étaient, dans le passé, les expéditions amoureuses de Rochester, du Joyeux Monarque et de toute sa camarilla, grands ennemis de la virginite, grands pourvoyeurs de maisons de débauche. Au théâtre, les écrivains s'étaient emparés de ce type si riche en possibilités dramatiques, toujours d'actualité, perpétuel danger social, mais n'avaient pas su ou voulu le stigmatiser comme l'exigeaient la morale et la religion. Qui n'avait pas vu ou lu la pièce que Rowe avait imitée de *La Dot Fatale*, de Massinger et Field ? ce sombre drame intitulé *La belle pénitente*, ou paraissait un monstre inspiré de Satan, « le hautain, brave et gai Lothario », qui a le courage de ses vices et qui plaît à ceux-là mêmes auxquels il devrait le plus répugner, qui a l'orgueil de son nom et de sa naissance et s'abaisse de gaieté de cœur aux plus vils sentiments de rancune et de vengeance, qui se glisse dans la chambre de Calista, puis refuse réparation par horreur des mots « épouse légitime ». Mais Lothario avait l'excuse d'avoir affaire à une femme impudique et violente, capable de tout pour assouvir la rage de ses sens.

Enfin et surtout, il y avait le Wronglove de Charles Johnson, qui met à mal la jolie Caelia et l'enferme dans une maison close, au milieu de femmes perdues qui la pressent de se livrer à la débauche. Lothario et Wronglove sont tués en duel, Calista et Caelia meurent de désespoir, car, malgré tout, elles aiment l'homme vil et parjure qui a volé leur cœur. Voilà les personnages qu'il fallait reprendre dans un roman à thèse, qui prouverait à la jeune fille que la beauté est un danger terrible, que les beaux danseurs, les galants empressés, les flatteurs infatigables, cachent de ténébreux desseins, méditent des actes malhonnêtes et n'ont qu'un objectif : la destruction de la Virginite. Après avoir exposé les dan-

gers que court la vertu ancillaire, Richardson dévoilerait ceux que court la vertu, d'apparence plus solide, de la jeune fille instruite, choyée par sa famille, protégée par son intelligence, son éducation, son rang social

Ce n'était pas tâche facile pour un citoyen respectable de peindre un débauché, pour un homme chaste de décrire un lupanar, pour un imprimeur de camper un gentilhomme. Mais un chrétien doit connaître toutes les ruses du Malin pour s'en garer lui-même et mettre les autres en garde. Mais un homme de bien doit connaître le Vice, faire parler les vicieux pour se renseigner, y penser toujours et ne le pratiquer jamais. Enfin, un commerçant doit fréquenter des gentilshommes riches et titrés, bons clients, mais ne faisant pas mystère de leur vie déréglée, et même s'en vantant comme d'un signe de supériorité sur la classe industrielle. La supériorité de la cigale sur la fourmi.

L'histoire se passerait environ vingt ans auparavant, ce qui laisserait de la marge et générerait les recherches des fureteurs qui supposent que tout roman est un roman à clef. Le Séducteur s'appellerait Lovelace, comme le poète libertin, comme le brillant cavalier qui, en prison, au lieu de se tourner vers son Seigneur ou de prier pour son roi, composait une pièce légère, *La belle mendicante*. Le Lovelace du roman serait un archi-M B qui n'aurait rien pour le racheter. Évidemment, il ne serait pas pieux et se moquerait volontiers des choses et gens d'Eglise; mais pour ne pas être invraisemblable, il respecterait la Bible, croirait à l'existence du Paradis et de l'Enfer, car un athée est un monstre tel qu'il n'en existe que dans les imaginations morbides. Enfin, il serait cruel, retors, il aurait le souci de son propre honneur, mais nullement le souci de l'honneur des autres. Il n'épargnerait pas sa peine quand il s'agirait de mettre à son tableau de chasse une belle vierge de plus.

Qui opposer à ce brillant cavalier, à ce courageux

gentilhomme, à ce Galaor moderne et véridique, à cette âme noire et tortueuse ? Une fille altière, 'mais naïve et simple, une vierge forte mais innocente. D'extraction modeste ou de haute naissance ? Ici Richardson hésita longuement. Les parents s'appelleraient Harlowe (plus tard Richardson fut très ennuyé quand il apprit qu'il avait existé un Sir Robert Harlowe dont les descendants auraient pu protester) D'abord il vit grand il fit de la mère de son héroïne une fille de Vicomte et la décora du titre de Lady Charlotte Harlowe, mais quand le début de son œuvre eut paru, il reçut un billet signé « Cheale, roi d'armes » qui lui rappelait qu'une fille de Vicomte s'appelait simplement *Miss* avant son mariage, et ensuite simplement *Mrs Harlowe*. « Sachez qu'en imprimant cela, vous avez grandement offensé toutes les filles de ducs, marquis et comtes en Angleterre, Ecosse et Irlande » Ce billet était en réalité l'œuvre du joyeux Duc de Richmond, qui, avec son amie Lady Kildare, avait résolu de se moquer de l'auteur de *Pamela*. Richardson flaira une plaisanterie, mais, ayant fait son enquête, reconnut que son correspondant avait raison dans le fond et que les premiers volumes du roman contenaient une grosse bevue d'ordre nobiliaire³. Alors ? Nouvelle perplexité, impossible de faire de son héroïne, parangon de vertu et d'intelligence, une simple petite bourgeoise, car les jeunes bourgeoises qu'il voulait instruire ne s'intéresseraient pas au sort d'une de leurs pareilles, il leur fallait des parcs, des châteaux, des valets de pied. Il n'y avait plus qu'une solution possible : faire des parents de l'héroïne des membres de la *gentry* campagnarde. Richardson l'adopta, et pour ne pas commettre de beuves nouvelles en exposant la vie intime de la jeune Harlowe, il quêtâ des renseignements auprès de Mrs Delany. Ensuite il décida que Miss Harlowe porterait le prénom de Clarisse, que Pope avait déjà employé dans son poème héroï-comique de *L'Enlèvement de la Boucle*, et qui était

bien porte, aristocratique, et suffisamment romanesque pour impressionner le genre de lecteurs qu'il s'agissait d'attendre .

Mais tout cela n'était que l'extérieur Le caractère même de Clarisse était autrement important, et certes plus intéressant à discuter que des questions de dénominations ou de titres Clarisse aurait une personnalité très forte, digne de respect, un sens de l'honneur qui ferait songer à une Lucrece chrétienne. Elle serait véritablement une égale de l'homme, et non une de ces poupées artificielles du roman à la française. Une gouvernante à l'ancienne mode, comme il en existait encore heureusement en province, aurait dirigé son instruction et son éducation Clarisse serait pieuse, mais sans bigoterie, instruite (elle saurait le latin), mais nullement pédante, grande lectrice de livres, mais sa bibliothèque serait un modèle à opposer à celle des femmes du monde, dont Addison s'était moqué dans un numéro fameux du *Spectator*⁴. A ces connaissances solides, elle ajouterait le plus utile des arts d'agrément : l'art épistolaire, triomphe de la jeune fille accomplie. Avec cela, bonne ménagère, ayant le goût de l'ordre et de la méthode au point d'organiser son travail heure par heure et presque minute par minute Et surtout, elle penserait sans cesse à Dieu, à la vie éternelle, à la brièveté de notre passage sur cette terre Elle serait pour le sexe frivole un exemple de vie et un exemple de mort

Le sujet du livre, ce serait la lutte qui opposerait l'Archisédacteur et l'Archivierge Et il faudrait que l'intrigue fût conduite de façon à persuader aux lecteurs que « la chasteté est le couronnement et la gloire d'une femme », et que la plus petite imprudence peut avoir d'effroyables conséquences, qu'il ne faut pas attacher d'importance à la beauté physique d'un homme ni même à la vivacité de son intelligence, et que seules comptent les qualités du cœur, que la jeune fille la plus sûre d'elle-

même, la plus protégée par son milieu social, ne serait jamais de force contre un libertin prêt à tout, et que rien ne remplace l'expérience ni les conseils des anciens, enfin qu'un gentilhomme vicieux reste vicieux.

Il n'y avait qu'une conclusion possible à l'histoire, si l'on voulait que la leçon apportée par le roman fût vraiment efficace : le séducteur finirait par triompher. La lourde main de l'auteur-créateur s'appesantirait sur Clarisse, mais ne devait-elle pas faire figure de sainte ? Et qui dit sainte, dit martyre, « elle ne pourrait briller qu'à force de souffrances ». Du reste, la victoire de Lovelace serait en réalité une écrasante défaite : la vertu outragée, sûre du ciel, se montrerait finalement plus forte que le vice satisfait, lequel n'est sûr que de la terre. Le chasseur verrait la proie qu'il croyait abattue se redresser contre lui. Poursuivi par le remords, il deviendrait gibier à son tour. Clarisse ne souffrirait que dans son corps, mais la douleur purifierait ce corps indignement souillé et son âme restée pure entrerait dans la lumière — Lovelace verrait triompher son corps robuste et superbe, mais son âme agoniserait longuement avant de sombrer dans la nuit. Ainsi le roman ne se terminerait pas sans récompense ni châtement : récompense éternelle pour Clarisse, châtement éternel pour Lovelace, récompenses terrestres pour les personnages que le hasard des épisodes amènerait à créer pour soutenir Clarisse, mais dont la Vertu rayonnerait moins que celle de la Sainte, châtements terrestres pour les compagnons du Séducteur, imitateurs zélés, mais dénués du génie diabolique de leur affreux modèle.

Quant à la forme de son roman, Richardson n'eut pas un moment d'hésitation. Ce serait la même que celle de *Pamela*, et il écrirait une préface pour défendre le genre épistolaire, si décrié, si injustement honni : ne permet-il pas d'obtenir un style vivant, émouvant, puisque les personnages sont censés écrire en pleine détresse, l'esprit

encore blessé par les coups du sort ? Tandis qu'avec le roman autobiographique à la De Foe il est difficile de toucher le cœur du lecteur, puisque le héros raconte des dangers qu'il a courus il y a si beau temps, qu'il ne tremble plus le moins à les raconter. Et puis, en se donnant comme « éditeur » et non comme auteur des lettres publiées, on peut toujours intervenir dans des notes en discutant certains passages, en commentant certaines attitudes, en expliquant certaines allusions obscures.

Enfin, l'attitude du romancier vis-à-vis du public serait la même que dans *Pamela* : le vice serait peint sans ménagements, mais aussi sans complaisance, juste assez pour piquer la curiosité des lecteurs, et, une fois l'attention obtenue, glisser la leçon morale. C'est ce que Bunyan avait fait dans sa *Life of Mr. Badman* : et personne ne songeait à accuser Bunyan d'obscénité.

Ainsi, au début de l'été 1744, Samuel s'assit à son fauteuil, dans sa « grotte » de North End, car c'est surtout lors des *week-ends* qu'il entreprenait les travaux difficiles. À Salisbury Court, le peu de temps, coupé et fiévreux, dont il disposait pour son travail personnel, ne pouvait être utilisé qu'à écrire la suite d'un développement bien amorcé. Sa fidèle corne à encre était fixée le long de son siège, son seant était confortablement calé, à portée de sa main, une ample provision de plumes et de papier blanc. Le soleil se couchait ; la lune se levait, Richardson écrivait encore. La lune se couchait, le ciel blanchissait ; Richardson, levé depuis longtemps, écrivait déjà.

En semaine, il rédigeait son livre à l'heure matinale ou l'imprimerie recommençait à vivre. Les presses gémssaient, le contremaître venait prendre des ordres pour la répartition du travail. Richardson était obligé d'abandonner sa Clarisse, sa chère Clarisse. Mais à chaque moment de liberté sa pensée volait vers elle. Il voyait avec joie commencer les longues soirées d'hiver, qui lui

permettaient de retourner vers la fille de son esprit, plus chère que les filles de sa chair. Et feuilles de papier noircies s'amassaient, et plumes d'oie usées jonchaient le plancher.

Nul besoin de plan, seule suffisait l'inspiration du moment. Il connaissait son point d'arrivée : la Cité Celeste où l'âme de Clarisse pénétrerait, rayonnante de lumière. Il découvrirait, avec l'aide de Dieu, les sentiers qui l'y conduiraient. De temps en temps, emporté par son propre pathétique, il oubliait de moraliser pour simplement décrire, ou bien il composait des pièces de vers ou de prose rythmée qu'il glissait dans son texte en fin de soirée, et il allait se coucher en se croyant un grand poète. Il se mettait tour à tour dans la peau de chacun de ses héros, il les *vivait* avec intensité. Selon qu'il avait beaucoup ou peu de temps devant lui, et que son imagination était alerte ou fatiguée, le personnage qu'il incarnait un soir donnait plusieurs lettres ou un court billet. Un jour, il était Clarisse, et son visage se tordait de souffrance, un jour, il était Lovelace, et il prenait des airs de sombre conspirateur. Et, au fur et à mesure qu'il se plongeait dans de nouvelles aventures, il imaginait à ses héros un passe qu'il croyait avoir lui-même vécu dans ses rêves.

Et puis, brusquement, il eut peur de son œuvre, il se rendit compte qu'emporte par son sujet il ne savait plus quand il pourrait s'arrêter. L'arbre qu'il avait planté s'étendait démesurement dans tous les sens, et il était, de son propre aveu, un piètre jardinier quand il s'agissait d'élaguer. Il résolut donc de s'adresser à un artiste-paysagiste qui lui apprendrait comment respecter l'alignement.

Tout naturellement, il s'adressa à Hill. Dès le mois de novembre 1744, il lui envoya le brouillon des premières pages, brouillon informe d'où pourtant on pouvait déduire la marche future du roman. « Y voyez-vous quelques pages, quelques paragraphes à couper, mon cher

M Hill³ » Et Hill, prudent, de répondre qu'il avait beau ecarquiller les yeux, il ne voyait rien qui ne fût indispensable Satisfait, Richardson continua à envoyer par petits paquets sa première ébauche manuscrite, avec des pages blanches intercalaires qui devaient permettre à Hill d'inscrire ses réserves et ses critiques De nouveau, le 7 janvier suivant, Hill répondit que ces pages resteraient vierges, « car la précision ne ferait que rendre trop raides les flots si naturels de cette ample draperie » Et il terminait avec emphase « Contentez-vous de rester seul ». Le 28 février, après avoir lu les quatre premiers volumes manuscrits du chef-d'œuvre, il se déclarait captivé au point de ne plus vivre que « dans l'attente de la fuite de la pure Clarisse vers son amant Lovelace » Mais Richardson était repris par ses scrupules œuvre trop longue, style trop négligé En mars, Hill écrivit à nouveau pour le rassurer « n'abrégez pas, et ne vous souciez pas trop de correction, il faut avant tout la nature et la spontanéité » Et, le 4 avril, il renvoya non sans regret les cinq premiers registres de feuillets manuscrits, en proclamant son admiration sincère pour ce début, « simple hall du palais ».

Le 20 janvier 1746, Richardson expédia le commencement de son roman, soigneusement revu et amplement corrigé, mais sans pages intercalaires, pour que la masse du paquet ne fût pas trop effrayante Il pria Hill de relire ce début remanié, et il manifestait de l'inquiétude, de la gêne « La longueur est surtout ce qui me dégoûte en ce moment La fixation des dates a été pour moi tâche pénible J'ai peur d'exagérer l'étendue des lettres que je prête aux différents correspondants Si les dames nonchalantes, c'est-à-dire toutes les dames, qui n'aiment pas écrire, devaient me juger, elles me condamneraient, surtout si elles ne sont pas matinales » Hill relut trois fois ces pages si décriées par leur auteur il les trouva admirables, dans l'ensemble et dans le détail, et réclama ins-

tamment d'autres « bijoux en parchemin » (la suite du manuscrit). Richardson ne se fit pas prier, et dès le 6 février, Hill pouvait de nouveau admirer « un petit détachement de la beauté de Clarisse » Puis il fut quelque temps sans rien recevoir et, le 11 avril, il envoya un mot à Richardson pour s'en étonner et demander si les premiers volumes n'étaient pas déjà sous presse Mais Richardson avait un très grand besoin de ses manuscrits, il se sentait trop pressé par le temps, s'il voulait que son roman affrontât un jour le public, pour envoyer ses feuilles dans la lointaine province Toutefois, comme il voulait toujours souscrire aux obligations de l'amitié, il proposa à Hill de lui envoyer un *compendium*, c'est-à-dire un résumé complet et circonstancié de l'intrigue du roman, le 15 septembre, Hill fit savoir que, « puisqu'on lui cachait le portrait en pied, il se préparait à tomber sous le charme de la miniature ». Et par retour du courrier, le *compendium* de 30 pages lui fut expédié

Dès le 23, Hill envoya les remarques et les critiques que lui avait suggérées la lecture de ce résumé Jamais lettre n'agita autant le calme imprimeur « Vous devriez rejeter en note, afin d'éviter les répétitions, les récits qui ont déjà été faits par un de vos personnages », commençait Hill. — Richardson convint en lui-même que son ami avait raison, et il se prépara à suivre son avis — Mais que penser de la suite de la lettre ? « Vous imaginez un duel entre Lovelace et James Harlowe, le frère de Clarisse », disait en substance Hill le bien intentionné, « et vous donnez à Lovelace un rôle détestable dans cette affaire Ne serait-il pas préférable que la conduite de Lovelace fût moins blâmable, que la responsabilité de la querelle échût à James Harlowe, qui aurait, par exemple, provoqué Lovelace parce qu'il s'obstinait à écrire à Clarisse malgré la défense de la famille ? En outre, ai-je tort de désirer que Clarisse soit, avant ce duel, profondément amoureuse de Lovelace ? Si Lovelace se montre courtois vis-à-vis du,

frere qui l'insulte, la sœur ne lui en saura-t-elle pas un gre infini ? Et alors sa fuite avec Lovelace ne paraîtra-t-elle pas plus plausible ? » Richardson passa d'affreuses minutes de doute et de decouragement et se sentant incapable de decider lequel, de Hill ou de lui, était dans le vrai, il passa la lettre de Hill a son ami Bennett qui, apres une longue meditation, lui remit par ecrit un verdict longuement motive Hill avait tort sur tous les points, il faut que Lovelace soit un monstre integral, quant à l'idée de Clarisse vulgairement amoureuse, elle était d'un grotesque achevé !

Fort de cette approbation, Richardson repondit le 29 octobre, pour justifier sa conception de Lovelace il avait raconte son histoire a une jeune dame qui, au lieu de prendre en horreur ce vil seducteur, avait souhaite qu'on ne le fit pas mourir, d'où necessite pour lui, Richardson de noircir encore davantage le hideux gentilhomme, necessite de ne lui laisser que tout juste assez de qualites pour permettre de comprendre la sympathie que Clarisse lui accorda avant de le bien connaitre, quant a cette sympathie, cet amour si vous voulez, il vaut mieux qu'il ne soit qu'insinue par Miss Howe, la correspondante et amie de Clarisse Puis Richardson rappelait discrettement a Hill qu'il ne lui demandait pas de critiquer le plan du livre, mais uniquement d'indiquer les passages a condenser ou a supprimer Personne, dans l'entourage de Richardson, n'était d'accord sur ces passages c'était a lui, Hill, de mettre tout le monde d'accord

Ainsi rappelle a l'ordre, Hill ne put que faire amende honorable (5 novembre) Il promit d'etudier minutieusement les possibilites de reduction du texte et d'envoyer le resultat de ses etudes En attendant, comme il est toujours desagreceable de convenir qu'on a eu tort sur toute la ligne, il voulut sauver au moins les apparences de sa dignite de critique litteraire Reprenant l'expression *Legs d'une dame*, souvent employee par Richardson à propos

de son œuvre, il indiqua un titre de roman qui rendrait bien sa « compréhension illimitée du sujet » Ce titre était le suivant *Le legs d'une dame, ou toute l'étendue gaie et sérieuse du cœur humain dévoilée, pour le service des deux sexes Dans l'histoire de la vie et de la chute d'une beauté autrefois célèbre, Miss Clarisse Harlowe Comprenant une grande variété d'autres vies et personnages occasionnellement mêlés à cette émouvante histoire. Découvrant et démasquant les arts les plus secrets et les pratiques les plus subtiles de cette dangereuse espèce de roués triomphants que l'on appelle hommes à femmes, aidés par les artifices vicieux et corrompus du sexe contre lequel ils complotent Publié pour obéir à l'ordre donné par la dame sur son lit de mort, comme avertissement à l'innocence mal gardée, vaine ou crédule* Dans le cas où les premiers mots de ce titre imposant n'auraient pas plu au romancier, Hill suggérerait une variante *Le moniteur de la dame, ou la conduite d'un jeune homme avec une demoiselle Etant toute l'histoire, etc.* Richardson se contenta de faire suivre le mot *moniteur* d'une rangée de points d'exclamation, et il attendit avec défiance le travail d'abrégement que Hill lui annonçait

Le 20 novembre, Hill annonça qu'il porterait son effort sur les premières lettres du roman dont il avait reçu le manuscrit définitif il les condenserait de son mieux et soumettrait son travail à l'auteur, mais sans autre dessein que de prouver sa bonne volonté La tâche fut laborieuse, et c'est seulement le 22 décembre que l'envoi du « Specimen de la Nouvelle Clarisse » fut annoncé Le paquet (vingt-quatre feuillets écrits fort serrés) arriva dans les derniers jours de l'année en sept lettres, Hill avait résumé plus de vingt lettres de l'original et raconté tout le premier épisode du roman, jusqu'au moment où Clarisse est persécutée par ses parents qui, par peur de Love-

lace, veulent l'obliger a agreer un repugnant fiancé du nom de Solmes

Richardson fut à la fois désespere et furieux Il examina de pres le travail de Hill, mais sans bienveillance, comme le prouvent les annotations qu'il inscrivit dans la marge ainsi Hill ayant mis le juron « De par le ciel », dans la bouche d'Arabella Harlowe, sœur de Clarisse, le romancier donna libre cours a sa bile en ecrivant « A quel regiment de gardes pouvait appartenir cette dame³ » Neanmoins, avant de repondre, il attendit quelques jours, pour que le calme fût un peu revenu dans son âme et que la blessure de sa vanite fût un peu cicatrisee Le 5 janvier 1747, il se decida cependant a ecrire « Je suis stupéfait, mon bon monsieur, de voir la peine que vous avez prise et avez l'intention de prendre à propos d'un ecrit qui, j'en suis convaincu, d'apres tout ce qu'il reclame de soins, en est tout a fait indigne Pour ma part, je juge inutile de poursuivre un ouvrage si vil et si pueril D'apres votre modele, il faudrait couper les deux tiers du roman et le ramener à trois volumes au lieu de sept ou huit » Puis il faisait des objections precises sur le texte même de l'abrege de Hill, et aussi sur la longueur excessive des titres que Hill lui avait soumis deux mois auparavant Enfin, la politesse reprenant ses droits, Richardson assurait son correspondant qu'il avait fait un travail utile, que son modele d'abrege etait precieux, et qu'il devrait le continuer et même, par-dessus le marche, rediger la preface

Hill fut consterne le ton de la lettre annonçait un froid, peut-être une rupture Il reflechit longuement a l'attitude à prendre comment rentrer en grâce sans pourtant perdre toute dignité? Finalement, le 23 janvier, il repondit qu'il se rendait bien compte qu'il etait impossible d'abreger une œuvre si imposante celle-ci, d'ailleurs, pourrait tenir en six volumes seulement, si Richardson n'avait pas tant insisté, jamais il n'aurait fait une tentative

aussi ridicule, il n'y avait qu'à publier le premier volume sans la moindre coupure, et si le public lui faisait bon accueil, à continuer la publication du texte intégral. Ensuite Hill maintenait sa conception des deux principaux personnages, surtout celle d'un Lovelace plus noble (ou moins abject) « Je sais bien, disait-il en substance, qu'un de vos buts est de montrer aux parents qu'il ne faut pas aller contre les inclinations de leurs enfants, ainsi Clarisse, si on ne l'avait pas persécutée, n'aurait jamais accordé créance à Lovelace. Mais quelle jeune fille accepterait d'écouter un amoureux aussi vil ? Clarisse n'avait qu'à dire non au prêtre que l'on avait convoqué pour la marier à Solmes, moins funeste pour elle était l'indignation de son père, que son acte inconsidéré en se sauvant avec un homme pire que Solmes et qu'elle avait pourtant distingué elle-même. » Une seule explication est possible : elle aime Lovelace ! « Aucun mobile plus faible que l'irrésistible passion de l'Amour ne saurait justifier sa fuite irréfléchie avec un homme. »

Cette logique agaça Richardson, les termes « se sauver, fuite irréfléchie », l'exasperèrent. Il répliqua immédiatement, le 26, par une lettre où l'on sent une irritation difficilement contenue — Tous ses personnages, disait-il, avaient eu des modèles dans la vie, il avait connu un affreux débauché dont il avait utilisé les vertus pour créer M B, et dont il utilisait maintenant les vices pour créer Lovelace ; il avait connu une femme qui ressemblait beaucoup à Mrs Harlowe, terrorisée par son mari, et tyrannisée par son fils. Il demandait pourtant à Hill de lui signaler tout ce qui pourrait lui paraître *unnatural* dans le caractère de Lovelace. Enfin, s'étant donné beaucoup de mal pour justifier l'enlèvement de Clarisse, il déplorait que Hill pût parler de « fuite irréfléchie » : il avait soumis l'épisode à deux femmes délicates qui avaient reconnu que, placées dans les mêmes circonstances que Clarisse, elles n'auraient pas su résister au ravisseur.

Par retour du courrier, le 28 janvier, Hill répondit par une lettre où il maintenait ses positions : il n'y a rien à retrancher au roman, mais c'est par trahison que Clarisse devrait être amenée près de son ravisseur. Le 9 février, il revint à la charge, ajoutant que la faute de Clarisse était venielle et hors de proportion avec la catastrophe finale. Mais Richardson ne répondit pas à ces objections. D'autres problèmes l'avaient accaparé, et puis Hill avait montré bien peu d'intelligence dans toute l'affaire.

Les deux premiers volumes étaient à l'impression, bientôt ils furent sous presse. Le 3 novembre, Hill le pressa de ne pas retarder l'apparition de sa « divine Clarisse ». Et le 26, les volumes arrivaient à Plaistow. Hill eut la satisfaction, en les ouvrant, de voir que, malgré tout, ses critiques n'avaient pas été vaines. Richardson s'était résigné au plus grand sacrifice qu'un écrivain peut consentir, il avait retranché de l'ensemble de son roman la valeur de deux volumes, sans toutefois toucher aux passages de pure morale. Hill ne put aller plus loin dans ses constatations, car ses filles avaient mis la main sur les volumes et refusaient de les lâcher. Richardson proposa alors un autre exemplaire, mais, à la date du 3 décembre, Hill put l'assurer que les enthousiastes demoiselles lui avaient confié les chers volumes pour une semaine, et que Clarisse avait déjà accompli le miracle de le guérir d'une crise de dépression nerveuse. Richardson fut satisfait, mais pour bien marquer qu'il n'avait rien abandonné de ses idées, il répondit le lendemain que « son libertin était si vil dans les volumes suivants » qu'il en avait presque peur et qu'il regrettait d'avoir publié le début de son roman.

Les volumes III et IV arrivèrent à Plaistow le 5 mai 1748 et soulevèrent le même enthousiasme : les jeunes filles devenaient folles de colère quand quelqu'un de leur entourage osait ne pas admirer intégralement le chef-d'œuvre. Mais quand Richardson leur demanda de lui

signaler tout ce qui, en Clarisse ou en son amie Anna Howe, leur semblerait un manque de délicatesse ou de grâce féminines, elles gardèrent un silence prudent, ayant été averties par leur père qu'il ne faisait pas bon piquer la vanité d'un romancier. Quant à Hill lui-même, il se contenta d'affirmer à Richardson que son ouvrage ferait du bien, ne serait-ce que pour remédier à la scandaleuse insuffisance des Anglaises dans l'art épistolaire.

Le 18 novembre, Richardson annonça l'envoi des derniers volumes, racontant la mort de Clarisse. Le 29, Hill, qui venait de les lire aussitôt arrivées, clama son enthousiasme : « Aucune tragédie, du théâtre grec à Otway, n'égale votre récit. J'ai entermé la chère jeune fille à 3 heures ce matin, et maintenant je puis à peine voir la plume avec laquelle je vous écris que vous m'avez crevé les yeux.. En cette seule nuit, votre douce et céleste Clarisse et sa destinée m'ont coûté assez de larmes pour faire nager les volumes qu'elles ont tirés. En ce moment, j'ai trois filles autour de moi, chacune avec un volume différent en main, et leurs yeux à toutes sont comme fleur humide en avril ». Le 13 décembre, ce fut au tour des demoiselles Hill d'exprimer leur adoration d'un ouvrage « si rempli de leçons vivantes pour l'âme et le corps ». Elles déploraient qu'il n'existât pas en Angleterre de couvents protestants pour abriter des infortunes comme celles de Clarisse. « Notre sexe, disaient-elles, paraît sombrer dans les jeux de cartes, la toilette et les frivolités, le vôtre, nous le craignons, dans la luxure, l'avarice, et l'intrigue politique ». Elles ne faisaient qu'une critique légère, elles blâmaient les allures indépendantes de Miss Howe. Or cette critique enchantait Richardson, qui, le lendemain, en envoyant à ses amis les sept volumes — bien reliés cette fois — de son roman, répondit en ces termes : « Combien charmante et juste est votre censure de Miss Howe ! Croiriez-vous qu'il y a eu des gens à préférer à Clarisse cette fille si pétulante ? » Quant à Hill, très

touché de voir combien son illustre ami s'intéressait à ses filles, il tint à écrire le 19 décembre, pour remercier « de l'envoi des sept beautés » En somme, il se tirait indemne de cette dangereuse aventure qu'avait été sa tentative d'abrégement L'événement allait d'ailleurs prouver qu'il avait eu tort et renforcer la leçon de modestie et de prudence qu'il avait reçue¹

*
* *

Naturellement, Hill ne fut pas le seul privilège qui connut Clarisse avant son apparition chez les libraires il y eut aussi Miss Cheyne, la fille du médecin si regretté par Richardson, — le chirurgien Toreke. — Mrs Heylin et son mari, le révérend docteur John Heylin, de Hampstead, lequel reçut la mission de confiance de revoir à la dernière minute le titre et la préface des deux premiers volumes, — le docteur Hazlitt et sa femme, opposés à tout abrégement du texte primitif — Young, vers qui Richardson se tournait toujours en cas de difficulté, — le peintre Highmore et sa charmante fille — et même l'acteur-auteur Cibber mais comme celui-ci, vieux débauché sur le chemin du repentir, était vraiment peu apte à juger de la vertu, Richardson se contentait de lui communiquer le manuscrit définitif ou les feuilles imprimées à peine sèches Tous ces amis dévoués discutaient à perte de vue les caractères et les actes des personnages du roman. et en plus de leurs conseils, Richardson avait, pour sa gouverne, les avis exprimés par d'innombrables correspondants au fur et à mesure de la publication des volumes C'est en grande partie grâce à cette aide désintéressée que Richardson put étouffer ses trop nombreux scrupules et mener à terme la grande œuvre entreprise

Car il n'écrivait pas une seule page sans se demander : ne fais-je pas fausse route ? Ne donnè-je pas de mauvaises idées ? Ne commets-je pas une faute de psychologie ?

Ne suis-je pas en contradiction avec moi-même³ Tantôt il tremblait à l'idée que quelqu'un pût se reconnaître dans l'histoire, et il se jurait de ne plus annoncer, comme pour *Pamela*, que son ouvrage était authentique Tantôt un mot de Cibber le rendait perplexe. « Les Harlowe ont commis une faute en supposant *a priori* que leur fille Clarisse aime Lovelace » Il répondait, se justifiait, mais, jamais sûr de lui-même, demandait l'approbation d'un ami éprouvé comme Bennett

Tantôt il craignait que la conduite de Clarisse ne parût invraisemblable et, dès le troisième volume, il s'attacha longuement à démontrer pourquoi Clarisse, contrairement à l'opinion de Miss Howe, ne pouvait pas rechercher le mariage sans conditions avec Lovelace Puis c'était une correspondante, qui signait Cleomira, qui lui reprochait de faire de Clarisse un modèle inaccessible ! — Madame, ne devons-nous pas tendre vers la perfection ? — Ensuite une dame de Warrington se moquait de Hickman, l'amoureux transi de l'ardente Miss Howe il est trop doux, il est trop bon, il en est bête ! — Apprenez, madame, que pour tracer le portrait de Hickman, j'ai suivi de point en point le portrait de l'homme de bien tel que le donne le *Spectator*, oui, l'inimitable et inattaquable *Spectator* ..

Tous ces ennuis n'étaient que vécettes, comparés au grand tracas qui le poursuivait partout, à l'atelier, dans son cabinet de travail, dans ses rêves n'avait-il pas tort de mettre en scène un monstre aussi odieux que Lovelace ? Sans doute, il y avait une petite minorité d'amis qui le poussaient à noircir encore le personnage : ainsi Highmore voulait que Lovelace fût athée¹ Richardson s'en ouvrit au Révérend Robert Smith qui protesta Lovelace est trop intelligent pour ne point comprendre que Dieu existe, et puis Clarisse avait déjà écarté un fiancé possible, M Wyerley, parce qu'il ne croyait pas en Dieu : son affection pour Lovelace serait inexplicable si Lovelace

faisait profession d'athéisme ! Et Richardson se sentit rassuré sur ce point, mais alors, nouvelle torture Lovelace ne servirait-il pas de modèle aux esprits mal faits ? L'obsession était si pénible que le pauvre auteur avait des velléités de brûler son manuscrit ou de ne pas continuer la publication de son roman !

Heureusement, il y avait Young, écrivain de talent, homme de goût et ami désintéressé ! Dès que Samuel commença à se sentir torturé par le doute, en juillet 1744, il se confia à Young. Et Young aussitôt le rassura : « C'est la vraisemblance, et non la beauté morale d'un caractère, que nous réclamons. L'ange peint sur une enseigne ne pourrait aucunement soutenir la comparaison avec les Diables de Michel-Ange » Richardson avait-il peur, en racontant le triomphe de Lovelace, de faire preuve d'invraisemblance et d'immoralité ? Young répondait : « Lovelace fait-il plus que ne ferait naturellement un cœur orgueilleux, hardi, pervers, depuis longtemps adonné au vice ? Non. Est-il contraire aux méthodes habituelles de la Providence de faire le plus souffrir les innocents ? Non. Quand les meilleurs souffrent, est-ce que cela n'afflige pas le plus profondément le cœur des hommes ? Oui. N'est-ce pas votre but d'affliger le cœur humain le plus profondément possible ? Oui. » Puis Young, rappelant que Lee et Otway avaient été priés de donner à leurs tragédies des dénouements heureux, montrant que, s'ils avaient obéi, les meilleurs drames de la littérature anglaise eussent été gâchés. Enfin, prévenant une objection de Richardson, il affirmait que ceux qui blâmaient la conception de Lovelace et sa victoire sur l'innocence étaient mus par l'envie, l'ignorance, ou le désir d'affecter pour la vertu un zèle excessif : « Croyez-moi, les chrétiens de bon goût applaudiront à votre plan, et ceux qui y trouveront le plus de défauts seront ceux qui joueraient eux-mêmes le plus volontiers le rôle de Lovelace ». Puissant réconfort pour Richardson ! D'autant plus

qu'un ami dévoué, le Réverend Henry Morgan, perdu dans la lointaine Ecosse, faisait chorus « A mon avis, il est de votre devoir de faire juger Lovelace par un jury de femmes dont Miss Howe serait le chef Bref, mon ami, je veux absolument, de toutes façons, le voir pendu, et pourtant, il y a des dames de ma connaissance qui sont d'avis de le mettre simplement en couverte J'ai discuté avec vehemence, réclamé un châtiment plus juste, et ayant à la fin propose, en guise de transaction, de le châtrer, j'ai trouve qu'il était grand temps de me retirer »

Brave Morgan ! Et surtout brave Young ! dont la sollicitude pour Clarisse, « son dernier amour », ne se démentit jamais ! qui, en compagnie de sa belle-fille Caroline, ne cessait de s'extasier sur l'œuvre de son ami ! et qui, après avoir lu trois fois *Clarisse* et déclaré que « le dernier baiser était le plus doux », prenait encore plaisir à entendre une amie, Miss Lee, déclamer à voix haute les plus beaux passages du livre ! Si Richardson n'avait jamais consulte que Young, combien de doutes, combien d'angoisses lui eussent été épargnes ! Car Young se rendait compte qu'il ne pourrait pas plus détourner le cours de la Tamise que modifier l'orientation du genie richardsonien.

Une autre satisfaction etait réservée à l'inquiet Samuel, lorsqu'il voulut essayer son œuvre sur une âme fraîche et pure Sa victime fut aussitôt trouvee c'était une camarade de ses filles, Sarah Westcombe, qu'il appelait « sa Selena », de même qu'il honorait sa mère, veuve et impotente, du titre de « sœur » Il lui envoya paquets par paquets le manuscrit de *Clarisse*, sans jamais la faire attendre. Ainsi, un soir d'avril 1746 qu'il était rentré trempé par la pluie, il ne voulut pas changer de linge avant d'avoir fait à Selena l'envoi d'un nouveau paquet Et Selena fut partagée entre l'inquietude qu'elle éprouvait pour la santé de son illustre ami, et la joie de connaître davantage la presque divine Clarisse (dans sa lettre

de remerciement elle barra le mot *presque*) Elle lisait les pages manuscrites à sa mère, puis les renvoyait ponctuellement à Richardson, avec mission de les communiquer à son amie de North End, Anedea Vanderplank, la petite voisine des Richardson. Les deux jouvencelles, fières d'être dans la confiance du grand homme, gardaient jalousement le secret de l'existence de Clarisse. Et pourtant son sort leur tenait bien à cœur, à elles et à Mrs Westcombe qui, torturée par la goutte, oubliait ses souffrances dès qu'on lui parlait de la bienheureuse martyre.

À la demande expresse de Richardson, Selena y alla, elle aussi, de sa petite critique. Richardson lui avait écrit : il y a dans le roman une scène qui vous choquera peut-être. Selena ne fut point longue à trouver : c'était la mort de la Sinclair (tenancière du lupanar où Clarisse fut séquestrée), racontée par un personnage que Richardson appela d'abord Grenvil, puis Belton. Evidemment, déclara l'innocente Selena, ce n'est pas une scène agréable, mais elle sera utile pour terrifier les méchants. Bonne petite fille ! Par contre, Selena trouva que la famille Harlowe s'acharnait trop contre Clarisse, coupable seulement de ne pas vouloir épouser un homme qui lui repugnait. Sa tante au moins, prétendit-elle, devrait s'abstenir de la persécuter ! Et Richardson, contre toute attente, obéit à cette suggestion : il atténua considérablement la sévérité de la tante, et peut-être aussi rendit-il Mrs Harlowe plus pitoyable, plus mère. Et ce fut la gloire de toute l'existence de Sarah Westcombe d'avoir collaboré au chef-d'œuvre du roman anglais !

C'est la même défiance de soi-même, le même besoin d'aide, la même peur de la responsabilité, qui poussèrent Richardson à chercher dans son entourage des amis qui fussent plus que des conseillers ou des critiques : des collaborateurs. Il alla plus loin : à défaut de collaborateurs bénévoles, il se procura des collaborations forcées. Une de ses parentes, nommée Elizabeth Long, originaire du

Wiltshire, entendit lire une piece de vers, intitulee *Ode à la Sagesse*, qui la charma elle s'en fit envoyer une copie et la montra à Richardson Celui-ci, enthousiasme, demanda le nom de l'auteur, mais Miss Long savait tout simplement que c'était une dame qu'elle avait une fois rencontrée Richardson avait bourré son manuscrit de citations des grands poètes anglais il jugea qu'un poème inédit, écrit par une femme, les remplacerait avantageusement dans une œuvre écrite à la gloire du beau sexe. Il fit mettre l'Ode en musique, et il fit graver un dépliant qu'il inséra dans son second volume, après avoir vainement cherché à connaître qui était l'auteur de ces vers charmants, pour obtenir une autorisation régulière

Or l'auteur, Miss Carter, de Cantorbery, une des femmes savantes de l'époque, fut prévenue par un ami de Londres, grand lecteur de romans, que son *Ode* figurait en bonne place dans *Clarisse* : elle fut très ennuyée, d'autant plus que, déjà, un petit journal l'avait publiée, sans autorisation naturellement, et sans nom d'auteur Le 16 décembre 1747, elle écrivit à Richardson pour se plaindre Agitation de celui-ci, qui, par retour du courrier, envoya une longue lettre de justification copie du poème avait été donnée à sa parente sans aucune restriction, de grands efforts avaient été faits pour connaître le poète, d'autre part, l'*Ode* n'avait pas été donnée comme l'œuvre de Clarisse elle-même, et elle avait été mise en valeur dans la publication, comme Miss Carter pourrait s'en rendre compte dans les volumes joints à la lettre Et Richardson terminait en se déclarant prêt à toute réparation jugée nécessaire.

Cette lettre digne et courtoise désarma lire de Miss Carter : au fond, le vrai coupable était celui qui distribuait à tout venant des copies du poème sans en indiquer la provenance Puis elle se sentit flattée de voir son Ode figurer en aussi bonne place dans un roman si estimable. Une lettre de sa jeune amie de Cuddesden, Miss Talbot,

la confirma dans ce sentiment « Oh, mais votre hibou ! » (traduisez votre *Ode à la Sagesse*), écrivait l'enthousiaste correspondante, à la date du 28 décembre, « comme j'ai été charmée, comme nous avons tous été charmés quand, l'autre jour, en lisant *Clarisse*, le voilà qui s'envola alors qu'on s'y attendait le moins, et surpassa le rossignol. Comment est-il arrivé là ? Avez-vous le bonheur de connaître ces Richardson ? Sans le moindre doute vous aimez *Clarisse* ? Nous-mêmes avons vécu très heureux tout le temps que nous le lisions et nous faisons durer ce temps le plus possible, car nous lisons seulement en famille, à heures fixes, et tout le reste du jour nous en parlons » Oui ! c'était elle, Miss Carter, plus que Richardson, qui gagnait à cette publication ! Néanmoins, pour le principe, elle demanda quatre ans plus tard à Richardson, devenu son imprimeur et son ami, d'ôter « le hibou » de *Clarisse* ⁶.

Un peu plus tard, quand les volumes III et IV furent composés, Richardson chercha un collaborateur de talent et de grande renommée pour présenter au public la suite du roman. Une occasion se présenta et il la saisit. Il avait expédié à Warburton un magnifique exemplaire de l'édition illustrée de *Pamela*. Il s'enhardit à lui demander une préface. Warburton s'exécuta sans enthousiasme : il se contenta de reprendre, en le démarquant, un *Essai* sur l'origine des romans de Chevalerie qu'il avait écrit pour le *Don Quichotte* de Charles Jarvis et ou, après avoir attaqué les *Astrée* et les *Clélie*, il montrait que depuis peu de temps les Français avaient découvert qu'un beau roman doit être réaliste. Richardson, très satisfait, inséra cette préface en tête du quatrième volume, mais elle disparut dès la seconde édition, et Warburton, ne voulant rien laisser perdre, la reproduisit en partie dans son édition des œuvres de Pope. Il se peut que Richardson se fût aperçu que la préface fournie par Warburton n'était pas originale : et puis, il valait mieux cesser toute

relation avec un homme qui vilipendait un ami bien cher, le sympathique Edwards, dont le seul tort avait été de montrer au public combien Warburton savait mal interpréter Shakespeare !⁷

La collaboration de J. Channing, aussi modeste que savant, fut plus efficace et plus désintéressée. Richardson voulait rédiger une lettre de clergyman prétentieux et pédant, émaillée de citations latines. Il envoya donc un brouillon, avec prière de le bourrer de vers de Virgile, Ovide, Horace, Lucain, Martial *et tutti quanti*, à cet excellent Channing, qui était bien au courant de ses travaux et lui témoignait la plus vive admiration. Depuis janvier 1748, il lui communiquait, en pages manuscrites ou en feuilles encore fraîches d'encre d'imprimerie, la suite des malheurs de Clarisse et Channing était captivé au point de poursuivre sa lecture jusqu'à une heure du matin, ou d'emporter le paquet avec lui pour le lire en promenade au parc de Saint-James, sur le Mall et même dans un café pres de la porte de Buckingham.

Channing accepta avec joie la tâche que lui confiait Richardson. Il fit preuve d'un zèle excessif, en rédigeant par-dessus le marché une longue missive signée *Orthodoxus Anglicanus*, et qui devait servir de lettre de présentation au personnage. Richardson écarta cette lettre qui était trop ironique et eût semblé une charge. Il sut montrer du tact dans son refus, car Channing continua à lui prodiguer conseils et louanges. Et lorsque Richardson lui eut soumis ses doutes sur l'effet de contraste, peut-être un peu violent, qu'il avait voulu obtenir en opposant la belle mort de sainte Clarisse à l'affreux trépas d'un compagnon de Lovelace, Channing lui assura qu'il avait personnellement assisté à des agonies aussi horribles et à des agonies aussi sereines (par exemple celle de son propre père) il n'y avait donc aucune invraisemblance dans l'ouvrage. Ses quelques réserves portèrent sur le post-scriptum du roman, qu'il jugeait inutile, sur la mort

de l'infâme Sinclair, qu'il trouvait decrite avec trop peu de details, et surtout sur le passage trop rapide des scenes edifiantes (comme la mort de Clarisse) aux scenes brutales (les exploits des amis de Lovelace) Ce pauvre Channing a bien peu le sens dramatique, dut penser Richardson Mais qu'il savait bien dire ce qui devait plaire à ses amis ! Ainsi, il decrivit la fureur comique de deux libertins qu'il avait surpris en train de lire *Clarisse* Alors le cœur de Richardson fut inonde d'une joie céleste, la joie de Saint Georges venant de terrasser le Dragon

*
* *

O Richardson, imprimeur, archange, romancier, messie, serre les poings et raidis-toi, de crainte de commettre le peché d'orgueil et de clamer au monde ce qui est la pure vérité « En cette année 1748, des milliers de cœurs se serrent d'angoisse a mon commandement, des milliers d'yeux versent des flots de larmes s'il me plaît de les faire pleurer, des milliers de mains se tordent si je prononce les paroles de desespoir, et des milliers de bouches convulsees par l'angoisse me crient : O maître tout-puissant, sauvez, sauvez Clarisse au nom de la Justice divine, sauvez, sauvez Lovelace au nom de l'âme immortelle ! »

Car toute l'Angleterre avait été secouée par la triste nouvelle l'histoire de Clarisse devait finir dans le deuil et l'affliction ! Richardson l'avait laissé prévoir a la fin de son quatrième volume « Je ne doute pas que cette affaire ne finisse tragiquement d'une façon ou de l'autre, il ne peut en être autrement », avait écrit un des correspondants de Lovelace Horreur ! Rugissements et sanglots ! Le vieux roué Cibber qui, à la lecture de la première ébauche du livre, « avait eu une vision du ciel », fut prévenu par Mrs Pilkington des sanguinaires intentions de Richardson, et s'écria « Que Dieu le damne, si Clarisse meurt ! Je ne croirai plus que la Providence, la Sagesse

eternelle et la Bonte gouvernent le monde, si le Merite, l'Innocence et la Beaute doivent être détruits ainsi. Oui, mon cœur est si blessé à la pensee du viol que, si je devais voir Clarisse au ciel, assise sur les genoux de la Vierge bienheureuse et couronnée de gloire, ses souffrances encore me rempliraient d'horreur ! » Il déclara aussi que si l'histoire de Clarisse etait representee au theâtre, il bondirait sur la scene pour sauver la martyre. Il aimait tant Clarisse que, chaque soir, il se promenait au parc du Ranelagh, devisageant les femmes pour trouver un visage qui pût lui permettre d'évoquer celui de l'inimitable héroïne ! Il fut moins extravagant dans la lettre qu'il expédia aussitôt au cruel Samuel. Néanmoins il manifesta son angoisse en ces termes : « Dans quel sale pétrin avez-vous mis votre héroïne ! Pour l'amour de Dieu, envoyez-moi la suite, ou je ne sais que dire. Mes filles sont en feu, affolées de savoir ce qu'il adviendra de Clarisse. » Quant à Mrs Pilkington, pleurant sur sa virginité depuis longtemps perdue, elle joignit ses prières à celle de Cibber, comme une flûte plaintive accompagnant une rugissante cymbale. « Épargnez sa pureté virginale, mon bon monsieur, épargnez-la ! Considérez que si cela blesse Monsieur Cibber et moi (qui ne posons ni l'un ni l'autre pour la chasteté immaculée), quel effet cela doit avoir sur ceux qui possèdent encore cet inestimable trésor ! »

« Philaretès » écrivit pour spécifier à Richardson qu'il ne lirait pas la suite de son roman, puisque le dénouement devait être tragique, et il usait d'un argument tout à fait susceptible d'ébranler un écrivain-commerçant. « Je connais de nombreux gentlemen qui pensent comme moi, et je crois que votre livre se vendra peu, à moins que vous ne changiez son dénouement. » Les Highmore, et aussi Lytton, futur Lord et futur ministre, intercedèrent pour Clarisse. Et même Fielding, le dénigreur, fut touché par la grâce de Clarisse : dans son *Jacobite Journal*, il fit un article élogieux sur le début de l'œuvre, et il fut

un de ceux qui insistèrent pour une conclusion heureuse.

L'impatience du public, réclamant impérieusement la suite de l'histoire, était de bon augure : après l'apparition du second et du quatrième volume, les lettres de correspondants anonymes, ou signées d'initiales comme Mary H .., pleuvaient à Salisbury Court la suite, la suite ! Les amis proches, les amis lointains, suppliaient ou tempêtaient suivant leur caractère ou leur degré d'intimité avec l'auteur. En Irlande, Mrs Delany s'arrangea avec le libraire depositaire pour avoir les derniers volumes avant tout le monde. Le Président Onslow fit promettre à Richardson que les dernières feuilles du roman lui seraient portées une à une, à peine sorties des mains des typographes .

Le dénouement tragique imprudemment annonce n'allait-il pas jeter de l'eau sur cet enthousiasme, et la vente allait-elle se ralentir, comme le prédisait ce corbeau de Philaretes ? Les gens n'aiment pas les livres qui les font pleurer, ils trouvent inutile de se créer de nouveaux chagrins dans cette Vallée de Larmes.

Mais Richardson se ressaisit. Le livre ne finissait pas mal puisque Clarisse, ayant expié, recevait la plus belle des récompenses : la béatitude éternelle. Et puis, aucun autre dénouement n'était possible. Lovelace était trop vil pour qu'on pût, sous aucun prétexte, lui donner Clarisse comme épouse. Il n'y avait qu'une chose à regretter : c'est d'avoir eu la langue trop longue et d'avoir parlé du dénouement à des amis trop bavards.

Samuel fut ferme. Il tint bon : soutenu par Young, soutenu par les Delany, soutenu aussi par Hill qui, homme de théâtre, se rendait compte des possibilités dramatiques du sujet, il raconta le viol puis la mort de Clarisse. Il pleurait comme une source en décrivant ces lamentables scènes. Son encre pâlisait, car l'eau de ses yeux tombait sur sa plume. Sa main tremblait, et son papier formait

buvard. Pres de lui, il avait placé un flacon de corne-de-cerf pour parer a un évanouissement possible Il tint bon et alla jusqu'au bout Et il n'eut pas à regretter sa pénible decision, car la damnation de Lovelace et la sainte mort de Clarisse amenèrent dans sa terne vie d'imprimeur londonien le romanesque dont elle avait tant inanqué.

Un soir d'été (1748), alors qu'il travaillait febrilement à ses derniers volumes, on lui remit une lettre de femme, datee d'Exeter et portant pour toute adresse Poste restante d'Exeter Elle etait signee d'un nom plebeien Belfour, mais le papier de choix, la longue ecriture aristocratique, l'aisance du style, et par-dessus tout les precautions prises pour dissimuler l'identite de l'expeditrice, tout cela donnait à penser que cette Mrs Belfour pouvait bien porter un nom plus noble³ Richardson flaira un mystere intrigué, flatté, il entama une correspondance reguliere avec cette *incognita* Celle-ci, âme tendre et sensible, s'etait inquietée des bruits pessimistes qui couraient sur le sort de Lovelace et de Clarisse, et elle demandait à l'auteur de la rassurer par quelques lignes glissees dans les annonces de la *Poste du Soir de Whitehall* Samuel, galant homme, repondit par une longue lettre personnelle, qui eut beaucoup de sœurs Il plaidait énergiqument sa cause : il avait voulu ecrire un roman religieux, des qu'il avait presente Lovelace, il avait seme dans son âme des semences mauvaises qui ne pouvaient que croître et l'entraîner à la damnation éternelle O stupeur ! les lectrices du manuscrit ne s'en etaient pas aperçues, trouvaient le Seducteur agreable une jeune fille de dix-sept ans, en entendant énumérer ses mefaits, s'etait mise à pleurer, mais c'étaient des larmes de pitie ! Tout cela l'avait confirmé dans son dessein de châtier durement le vil séducteur, et aussi l'avait amene à reprendre son brouillon, à nourcir le personnage, à le rendre encore plus odieux, a en faire un monstre, un fou, presque un demon, « car les démons eux-mêmes croient et tremblent ! »

Evidemment, c'était triste de faire mourir Clarisse ! Mais lui-même, pauvre imprimeur de Salisbury Court, avait eu tant de deuils dans sa famille qu'il ne concevait que des scènes funèbres. Et puis, si Clarisse l'emportait et convertissait Lovelace, quelle différence y aurait-il entre son histoire et celle de Pamela ? Clarisse désire la mort : ce serait la châtier que de la condamner à vivre.

Comment ? Vous voudriez que Lovelace se réconciliât avec l'état matrimonial et que, repentí, régénéré, il épousât Clarisse ? Alors ce serait permettre aux jeunes débauches de raisonner ainsi : au début de ma carrière, je pourrai tout faire, cruellement maltraiter une Clarisse, la violer si je la désire, et puis, la jugeant à mon goût, et admirant une vertu qui n'a cédé qu'à la force, je la récompenserai en lui accordant ma main, le mariage me lavera de tous mes péchés, je serai heureux, et j'aurai beaucoup d'enfants !

Supposez, madame, que Clarisse ait des enfants de Lovelace : n'auront-ils pas quelque chose de la mentalité de leur père avant que celui-ci ne soit devenu un époux modèle ?

Non, Clarisse remporte la plus grande des victoires en refusant d'épouser l'homme qui l'a deshonorée. Si jamais j'avais voulu la marier, je lui aurais donné comme ravisseur un homme moins exécrationnable. Car je l'aime, Clarisse, je l'aime certainement plus que vous, madame. Et je veux lui donner l'éternité pour récompense.

Mrs Belfour avait un peu de l'obstination et du caractère agressif de Miss Howe. Elle ne se tint pas pour battue. D'abord elle tenta l'intimidation, la menace : « Je ne lirai pas l'histoire jusqu'au bout. », ou bien « Si vous n'exaucez pas mes prières, écoutez ma malédiction. Puisse la haine de tout ce qui est jeune, beau et vertueux, être à jamais votre part ! Et puissent vos yeux ne jamais contempler autre chose que la vieillesse et la difformité ! Puissez-vous n'être approuvé que par les vieilles

filles envieuses, les vieux celibataires grognons et les parents tyranniques ! Puissiez-vous être condamné à vivre en leur compagnie ! Et, après leur mort, puissiez-vous être hanté par leurs laides âmes ! Et maintenant, rendez Lovelace et Clarisse malheureux si vous l'osez ! »

Cette tactique n'ayant pas réussi, Mrs Belfour essaya l'apitoiement, l'appel au bon cœur « Soyez miséricordieux ! Oh ! quels seront mes sentiments quand, en parcourant les annonces des journaux, mes yeux tomberont sur un paragraphe ainsi conçu Aujourd'hui est publiée une continuation de l'Histoire de Miss Clarisse Harlowe ? » Richardson, toujours empressé, annonça à sa correspondante qu'il lui épargnerait ce coup en lui envoyant les nouveaux volumes avant publication, à peine sortis de l'atelier de reliure ..

Alors ce furent des reproches indignés, écrits d'une main tremblante . « Sûrement Lovelace ne mérite pas de perdre entièrement Clarisse ni d'être voué aux châtimens éternels ! Avec l'aide de son ami Belford, il doit s'amender ! » Puis des critiques « Votre scelerat est pire que nature , votre histoire est trop choquante et barbare pour le public ! Il faut que Clarisse soit enfermée dans une autre maison que celle de la Sinclair ! Supprimez l'horrible nuit du viol et le laudanum infâme qui endort la belle intelligence » — Ensuite, des suggestions insidieuses « Supposez que Clarisse recouvre la santé, que Lovelace tombe gravement malade, que la chrétienne Clarisse, cédant à ses supplications, aille lui faire une visite, puis une autre, qu'elle soit touchée par son repentir, et que le livre se termine sur une promesse de mariage, dans le cas où la maladie épargnerait Lovelace ! ainsi vous éviteriez de plonger vos lecteurs dans le desespoir ». — Enfin, un dernier cri, une dernière invocation : « Vous devez avoir un cœur particulièrement cruel . Je ne peux voir mourir mon adorable Clarisse, cela me brisera le cœur pour toujours ! »

Jusqu'à la dernière minute, Mrs Belfour multiplia les

appels, les prières Le 13 novembre, elle specifiât encore a Richardson que jamais il ne serait debarrasse de son *Incongnita* Et, comme un leit-motiv, revenaient les paroles : « Rendez-la heureuse ! Ce vous est si aise ! Quant a lui, convertissez-le ! Ne voulez-vous pas sauver une âme immortelle ? »

Et, Richardson de repondre « O tendre cœur, ô charmante sensibilite, armez-vous de courage : mon conte est destine a fortifier l'âme delicate et a permettre au cœur robuste de supporter les calamites de l'existence ! »

Et quand les derniers volumes lui furent parvenus, l'Incognita pleura, pleura tant, qu'elle fut sans cesse arrêtee dans sa lecture alois elle marchait de long en large dans sa chambre, puis relisait trois lignes, puis abandonnait le livre et se jetait sur son lit en sanglotant Et son cher epoux qui, lui, n'en etait encore qu'au sixieme volume, intervenait, tout alarme de la voir en pareil etat, et menaçait de lui enlever le livre qui lui faisait tant de mal Elle évalua a plus d'une pinte la quantité de larmes qu'elle avait ainsi versees ! Et le souvenir de la mort de Clarisse la hantait de nuit au point de l'empêcher de dormir, de jour au point de l'empêcher de manger La vue d'un tableau representant Didon expirante lui rappelait sans cesse le souvenir de Clarisse a l'agonie.

Et surtout, elle n'arrivait pas encore a admettre le denouement de l'histoire et, sous mille formes diverses, exprimait son douloureux etonnement. Tantôt elle avait des accès de fureur « Parfois je vous hais ! » — Tantôt des mouvements de fierte blessee « Vous avez accordé a Clarisse un amoureux tel, que même l'inimitable superiorite de ce parangon de vertu n'a pas reussi à l'amender et ainsi vous avez diminué la gloire que vous croyiez accorder à notre sexe en creant Clarisse ! » Puis venait un acces de bravade : « Vous m'assurez que vous ne m'aimerez pas si je prefere Lovelace au colonel Morden, le vengeur de Clarisse ? Eh bien, si Lovelace avait vécu plus longtemps, il

aurait été meilleur que son assassin ! » Enfin, des moments d'extase, des visions « Si vous aviez entrepris sa conversion et si vous lui aviez permis d'épouser Clarisse, il serait devenu un ange Quel couple d'anges auriez-vous ainsi campé ! Quel honneur vous auriez fait à notre sexe en montrant que nous avions le pouvoir de changer un démon en ange ! »

Mrs Belfour se consola à la longue, mais sans cesser de s'intéresser à tout ce qui concernait Clarisse. Ayant appris que divers artistes avaient commencé des portraits de la martyre, elle demanda des précisions à Richardson. Et celui-ci répondit que son ami Highmore, déjà auteur de douze gravures de la vie de Pamela, avait brossé un grand portrait en pied de Clarisse, à la manière de Van Dyck. Ce tableau était prêt depuis longtemps, ayant été peint dès que Highmore eut pris connaissance du manuscrit. Et le même artiste avait fait un grand dessin représentant la famille Harlowe, réunie en Cour de Justice pour entendre Clarisse répondre aux graves accusations formulées contre elle par son frère. Portrait et dessin pouvaient être admirés à l'atelier de Highmore dans Holborn Row. Et il y avait aussi le docteur Chauncy qui avait fait un pastel de la figure de Clarisse, lequel donnait une impression d'énergie, de dignité et d'innocence. En échange de ces renseignements, Richardson formula une prière. « O charmante petite sœur de ma chère Miss Howe, ô vous qui vous appelez la fille de mon esprit et de mon cœur laissez-moi vous connaître ! » Et, le cœur battant, il attendit la réponse. Qui était Mrs Belfour ? Mille suppositions avaient été faites par les amis auxquels il avait communiqué la correspondance échangée entre elle et lui, mais le mystère restait entier.

Mrs Belfour ne dit ni oui ni non : elle déclara qu'elle s'arrangerait pour voir l'auteur de *Clarisse*, tout en restant elle-même *incognita* et elle lui demanda à quelle église il se rendait le dimanche, et s'il se promenait jamais dans

le Parc Toutefois, pour atténuer la déception de son pauvre correspondant, elle consentit à donner quelques détails sur elle-même · elle s'était mise à imiter Clarisse en se levant très tôt et en tenant son journal elle habitait le Lancashire, son père était un homme « qui se faisait plus craindre qu'aimer », elle avait plus de quarante ans (Richardson poussa un soupir de soulagement, puis d'allégresse) Dans une autre lettre (16 décembre 1749), elle donnait à Richardson une consultation sur sa santé · traitement par les bains de mer ou l'eau de goudron Ou bien elle se faisait son alliée contre Fielding, tout en persistant à admirer certains passages de son dernier roman, *Tom Jones*, ou encore, elle lui racontait de touchantes anecdotes qui attestaient la valeur de son œuvre « Une dame lisait à deux ou trois amies le septième volume de *Clarisse*, pendant que sa femme de chambre la frisait, et la pauvre fille laissa choir une telle pluie de larmes sur la tête de sa maîtresse, que celle-ci fut obligée de la faire sortir afin qu'elle pût se remettre, et lui demanda pourquoi elle pleurait c'est, répondit-elle, de voir tant de bonte et d'innocence plongées dans la détresse, alors une dame suivit la fille hors de la chambre et lui donna une couronne pour cette réponse . »

De son côté, Richardson, après avoir vainement renouvelé des invitations à venir le visiter à Londres ou à North End, se décida à se laisser voir, espérant bien que l'*Incognita* se trahirait par son émoi lorsqu'il la croiserait sur son chemin « Je traverse le Parc une ou deux fois par semaine », écrivit-il, « pour me rendre à mon ermitage mais, pendant une semaine entière, je m'y promènerai trois ou quatre heures, jusqu'à ce que vous me disiez avoir vu une personne qui réponde à ce signalement · Petit, plutôt gros, environ cinq pieds cinq pouces, perruque blonde, une main généralement dans son gilet, l'autre tenant une canne sur laquelle il s'appuie sous les pans de son manteau, afin qu'elle puisse discrètement lui

servir de soutien, quand viennent les accès de tremblement soudain ou d'étourdissement qui, trop souvent, attaquent cet homme, mais, Dieu merci, pas si fréquemment qu'autrefois, il regarde, s'imaginent les passants, droit devant lui, mais il observe tout ce qui remue à droite et à gauche sans bouger son cou très court, ne se retourne presque jamais, teint châtain clair, dents non encore branlantes, peau lisse et joues rubicondes, portant parfois soixante-cinq ans et parfois beaucoup plus jeune, marche d'un bon pas régulier, buvant l'espace plutôt que s'en débarrassant, l'œil gris, trop souvent obscurci par les brumes du cerveau, quelquefois anémié. Il sera très animé s'il a l'espoir de voir une dame qu'il aime et honore. »

Il compléta ce portrait en indiquant les endroits où il se rendait le plus fréquemment, lorsqu'il s'absentait de Salisbury Court. « Je visite quelquefois Miss Westcombe, dans Ormond-Street, quelquefois Mrs Jodrell, dans Bedford-Row, quelquefois Miss Highmore, quelquefois la femme et la sœur de Mr Millar, libraire dans le Strand. Mes relations sont surtout féminines. Je ne crains pas de le dire. » L'Incognita lui envoya en retour son propre signalement, afin qu'il pût la reconnaître dans la foule. « Âge moyen, taille moyenne, un peu plus que dodue, brune comme un panneau de chêne, beaucoup de rougeur rustique sur les joues, dans l'ensemble femme ordinaire, sans rien de particulièrement repoussant. » Enfin, elle annonça qu'elle partait pour Londres, et qu'elle se promènerait au Parc tous les jours entre une heure et deux heures, s'il faisait beau.

Richardson ne manqua pas de se rendre souvent au Parc, en Janvier 1750, tantôt seul, tantôt traînant derrière lui sa fille Patty et une amie pauvre, Miss Collier, à bout de souffle. Il avait le cœur serré d'un délicieux émoi, tel un collègue courant à son premier rendez-vous. « Je suis allé au Parc dimanche (belle journée) », écrivait-il à la date

du 9, « dans l'espoir de voir une dame comme celle que vous decrivez, me contentant pour tout repas d'un biscuit de marin que j'avais mis dans ma poche, et pendant tout ce temps-là, ma famille, à la maison, ne savait ce que j'étais devenu. Quel don Quichotte je fais ! Samedi dernier (beau et chaud), en route pour North End, j'ai marché de long en large dans l'avenue du Mall. » Bredouille, toujours bredouille ! Pendant ce temps-là, l'Incognita visitait les libraires amis de Richardson, Millar, Rivington et, exaspérante et coquette, elle continuait à donner au Parc, le samedi, s'il faisait beau, des rendez-vous qu'à la dernière minute un accès de timidité l'empêchait de tenir.

Le 2 février, le pauvre Samuel faisait part d'une nouvelle deconvenue « J'ai résolu samedi, en allant à North End, de tenter encore ma chance dans le Parc. J'ai vu trois chaises à porteurs, mais dedans, aucune dame qui pût être *vous*. J'ai monté le Mall, redescendu, puis remonté vers North End. » Rien. Toujours rien. Usons d'un bon argument : « Le docteur Chauncy m'a prêté son portrait de Clarisse : venez donc l'admirer. »

Le lendemain, l'Incognita alla jusqu'à Salisbury Court, monta les marches de la maison des Richardson, posa la main sur le marteau de la porte... puis s'enfuit à toutes jambes. Et Samuel, à l'intérieur, n'avait rien soupçonné !

Alors il se souvint de Lovelace et de ses pièges habiles. Ayant découvert que l'Incognita était curieuse, il joua de nouveau cette carte d'atout. Pourquoi, puisque vous n'osez pas venir chez moi, n'allez-vous pas chez le peintre Highmore inspecter ses tableaux de Clarisse ? Highmore fut prévenu de la visite possible : et il promit de mettre tout en œuvre pour découvrir le nom et la qualité de la mystérieuse visiteuse.

L'Incognita flara bien la ruse, mais, comme Richardson l'avait supposé, la curiosité fut plus forte. Le 7 février,

elle se rendit à l'atelier de Highmore, très intimidée, toute tremblante, n'osant pas prononcer le nom de Richardson. Et, pendant que le peintre exhibait ses œuvres, son valet interrogeait les serviteurs de la noble dame, restes à la porte. La visite terminée, le valet vint faire son rapport à son maître. Mais c'était un Français qui parlait avec un tel accent que Highmore comprit seulement que le mari de la dame s'appelait Sir Roger et que le nom de famille commençait par un B. Il fit part de ce renseignement à Richardson et promit de faire des recherches dans le Lancashire.

Cependant l'Incognita, se rendant compte que son identité allait être découverte tôt ou tard, écrivit le 9 à Richardson, pour lui donner son adresse à Londres, New Bond Street, et demander, à Highmore et à lui, de garder son secret dès qu'ils l'auraient percé à jour. Richardson répondit qu'il ne connaissait encore que l'initiale de son nom et son rang nobiliaire. Mais le dimanche 11 au soir, Highmore vint le trouver, tout radieux. Les recherches dans le Lancashire avaient abouti, l'Incognita s'appelait Lady Dorothy Bradshaigh. Elle avait épousé, après des fiançailles qui durèrent dix ans, Sir Roger Bradshaigh, châtelain de Haigh, près de Wigan. La propriété qu'ils habitaient était située au milieu des mines de charbon, et la jeune femme avait fait bâtir un pavillon avec des blocs de houille qui ressemblaient à du marbre noir. Dorothy Bradshaigh avait une excellente réputation de femme pieuse et charitable. Son mariage avait été très heureux, mais, à son grand chagrin, aucun enfant n'en était né.

Richardson exulta : son instinct ne l'avait pas trompé. Il avait trouvé l'âme sœur, et, qui plus est, une aristocrate dont l'amitié lui ferait honneur et le poserait aux yeux du monde. Sans tarder, il écrivit à « Lady Bradshaigh, New Bond Street, London, » pour demander l'autorisation de venir présenter ses hommages. Le 14,

l'ex-Incognita s'avoua battue, mais, arguant de sa timidité et du qu'en-dira-t-on, déclara qu'elle ne pouvait encore se résoudre à une rencontre, mais qu'elle se promènerait de nouveau au Parc, samedi à une heure et demie Richardson y alla, et s'en fut encore bredouille. Et pourtant Lady Bradshaigh lui assura, par une lettre du 21, qu'elle avait passé quatre fois devant lui sur le Mall, entre les arbres et la chaussée. Fureur de Richardson. « Pourquoi ne m'avez-vous pas fait un signe de reconnaissance ? Ce jour-là, j'ai marché neuf milles au lieu de mes cinq milles habituels. Mes yeux vacillent dans une foule en marche c'est pourquoi je n'ai pu bien regarder. » Et il insista, sur un ton autoritaire, pour que Lady Bradshaigh vint le voir au plus vite.

Elle acquiesça enfin, tout au moins en principe, dans sa lettre du 24 février 1750. Mais elle insista pour que le rendez-vous fût dans son appartement de New Bond Street, et pour qu'elle eût le temps de préparer à la rencontre son mari et son entourage.

Enfin, Richardson reçut un mot lui indiquant le jour et l'heure. C'était au début de mars. Longue, longue entrevue, probablement en présence de Sir Roger Nul ne saura jamais quels propos furent échangés au cours de la mémorable entrevue. car Richardson en fit une relation dans une lettre « épaisse comme un journal », qu'il expédia à son beau-frère Leake, celui-ci la légua à son fils qui, pour pouvoir la relire souvent, la porta constamment dans sa poche, jusqu'au jour où le papier fut complètement usé, alors il la jeta¹. ... Mais nous pouvons dire, sans être grand devin, que Lady Bradshaigh et Richardson parlèrent à perdre haleine de Clarisse et de Lovelace, et que, s'étant découvert mille points communs, ils se vouèrent une amitié éternelle.

Et Richardson eut désormais des lieux de pèlerinage : le Parc et ses avenues, le Bird-Cage Walk et les deux contre-allées du Mall, et aussi une certaine maison de

New Bond Street. Il y retourna chaque semaine, rêvant aux heures douces où il allait au-devant de celle qui fut « son amie bien-aimée, la tendre compagne de ses méditations, son guide, son inspiratrice, son repos dans la lassitude, sa joie dans la détresse ¹⁰ »

CHAPITRE X

HISTOIRE DE LA VIRGINITE DE MISS CLARISSE HARLOWE

Et voici un bref resume de ce roman de plus de huit cent mille mots qui fit pleurer toute l'Europe, determina la vocation de Rousseau, contribua a la formation du genie de Goethe, et valut a Samuel Richardson, imprimeur de Londres, l'affection de Lady Dorothy Bradshagh, de Haigh, pres Wigan, Lancashire

Dans un grand manoir, au milieu des campagnes paisibles du Midland, vivait l'antique et respectable famille des Harlowe. La fille cadette, Clarisse, etait un ange de beaute, un ange de bonte, un phenix d'intelligence, un parangon de vertu. Reverer ses parents, laire la charite, cultiver son intelligence, ecrire regulierement de longues lettres a son amie d'enfance, Miss Anna Howe, tels etaient les objets de son application. « Elle etait immensément heureuse, au-dessus des créatures mortelles. Chacun l'adorait, l'envie elle-même qui, plus tard, leva sa tête venimeuse, etait intimidée par sa valeur suprême au point de se taire et d'admirer. Elle etait l'âme de toute compagnie qu'elle honorait de sa presence. Ses aines refusaient de donner leur opinion sur une question, avant qu'elle eût exprime la sienne. »

En mourant, son grand-pere lui laissa toutes ses proprietes, a elle seule, car elle etait sa favorite. Et ce fut le premier nuage dans un ciel serein. James, le frere, et

Arabella, la sœur aînée, conçurent de cette préférence une jalousie fort excusable, et redoutèrent de voir leurs deux oncles, vieux célibataires subjugués, eux aussi, par le charme supérieur de Clarisse, suivre ce dangereux exemple. Mais l'orage n'éclata pas encore.

Quand Lovelace survint

Il fut présenté aux Harlowe par son oncle, Lord M , qui desuait le voir mettre fin par un honnête mariage à une vie de débauche et de dissipation. Arabella voulait se marier : pouvait-elle souhaiter mieux que ce gentilhomme beau, intelligent et riche (2 000 livres par an) ? Mais hélas ! dans ses premiers entretiens avec elle, Lovelace se montra d'une extraordinaire timidité. Puis, mis au pied du mur, il formula sa demande en mariage avec une insolence froidement étudiée. Que pouvait répondre Arabella, si ce n'était un « non » que sa voix et ses yeux prouvaient n'être que provisoire ? Mais Lovelace affecta de croire que ce refus était définitif et, sans se soucier du dépit, puis de la rage de la pauvre Arabella, il se tourna délibérément vers Clarisse et fit aussitôt demander sa main.

Sur ces entrefaites, les Harlowe reçurent d'Ecosse une lettre de leur fils James, donnant sur Lovelace les plus detestables renseignements, et priant d'attendre son arrivée avant de permettre à un tel homme d'entrer dans la famille. Il en fut ainsi décidé. Pour le moment, Lovelace fut autorisé à envoyer à Clarisse des relations de ses voyages en pays étranger, car ces descriptions devaient être utiles à un jeune ami des Harlowe qui se préparait à faire son tour d'Europe. Naturellement, Lovelace profita de cette autorisation pour glisser dans ses relations de voyage des lettres passionnées. Clarisse était trop droite pour encourager un prétendant dont l'allure lui paraissait équivoque. Elle ne répondit pas. Toutefois, connaissant le caractère violent de Lovelace et la rigidité de principes de M. Harlowe, elle ne voulut pas provoquer

d'eclat, et ne parla de ces billets doux a âme qui vive, sinon a sa chere Miss Howe

James Harlowe, a peine revenu d'Ecosse, exprima sa haine de Lovelace, ancien camarade de college dont la superiorite lui etait insupportable et avec qui il avait eu maintes querelles. Son premier geste fut de provoquer Lovelace, de mettre sa patience a bout. Un duel s'ensuivit. James fut aisement desarme et legerement blesse. Blessure qui fut la bienvenue, car elle servit ses desseins. tout mariage devenait impossible entre Clarisse et celui qui avait meurtri son frere ! Les Harlowe prirent le parti de leur fils et se repandurent en imprecations et en menaces contre Lovelace. Arabella se distingua particulierement par sa violence. En vain Clarisse, par esprit de justice, faisait-elle valoir que Lovelace avait des excuses, qu'il n'etait pas entierement pervers. les renseignements reçus le montraient comme un proprietaire humain, un homme sobre, un sage administrateur de sa fortune. Ces verites ne firent qu'accroître la rage familiale. On signifia a Clarisse l'interdiction absolue de voir Lovelace et de lui ecrire. Mais c'etait une fille trop reflexive pour accepter sans contrôle des ordres dictes par la colere. Elle savait que Lovelace, vilipende par les Harlowe, clamait partout ses desirs de vengeance. Pour le calmer, pour eviter un conflit sanglant, elle decida d'accepter encore de recevoir ses lettres et de lui prêcher la moderation. Prudence qui confinait a l'imprudencce car elle ne pouvait concevoir l'idee que Lovelace serait plus fort qu'elle !

Cependant, les Harlowe se mettaient en quête d'un futur mari pour Clarisse. Et, pour avoir les mains libres, ils autoriserent la jeune fille a passer quelques jours chez son amie Miss Howe. La, elle vit souvent Lovelace et l'exhorta au calme, sans toutefois lui donner le moindre espoir qu'elle l'agreerai jamais comme fiance. Quand elle revint a Harlowe Place, elle trouva sa famille assemblee en grande ceremonie dans le salon, et reçut l'ordre de favo-

riser les avances d'un certain Mr Solmes, en vue d'un prochain mariage : toutes les questions d'intérêt avaient déjà été débattues et reglées à la satisfaction des deux parties

Mr Solmes ! Clarisse ne connaissait pas d'homme plus bête, plus dénué de cœur, plus hideux de figure, plus repugnant d'âme ! Elle protesta Mais le *paterfamilias*, d'une voix terrible, lui rappela qu'elle avait refusé plusieurs prétendants honnêtes vous devez vous marier, et j'ai décidé, après mûre réflexion, que Mr Solmes, parti très avantageux, serait mon gendre ! — Alors Clarisse trembla Et James et Arabella triomphèrent

Clarisse connut toutes les peines et souffrit toutes les douleurs En vain elle pria, supplia, pleura, se traîna à genoux devant un père inexorable En vain, elle tenta de fléchir sa mère, femme douce et compatissante, mais épouse trop soumise à l'autorité maritale On se défia d'elle, on la fuit comme une pestiférée, on s'ingénia à lui interdire tout ce qui pourrait lui plaire Défense d'aller à l'église elle pourrait y voir Lovelace Défense d'écrire à qui que ce soit, même à Miss Howe car celle-ci reçoit Lovelace

C'en est trop Privée de sa principale occupation, la correspondance, Clarisse mourrait ! Avec l'aide de sa fidèle servante Hannah, elle organise tout un échange de lettres avec son amie, dans le plancher d'un pavillon de chasse isolé dans un coin éloigné du parc Puis, soutenue par Miss Howe, elle oppose aux assiduités de Solmes une inébranlable résolution, à ses déclarations d'amour des paroles de mépris n'a-t-elle pas découvert que ce vil personnage voyait surtout dans le mariage projeté l'occasion de réunir ses propriétés à celles de Clarisse, qui étaient contigües ?

La famille réplique en faisant serment d'aider Solmes par tous les moyens, et en menaçant de fixer d'autorité la date du mariage — La fille rebelle déclare elle-même que son cœur est libre ? elle n'a donc pas le droit de

repousser *a priori* une union proposee par ses parents' — Elle offre de prendre l'engagement de rester toujours celibataire³ c'est donc qu'elle nourrit une affection secrete pour l'ennemi de la famille' — Elle professe une complete horreur pour Solmes² c'est donc qu'elle eprouve un amour sincere pour un autre homme'

Aussi precipite-t-on les mesures on fait venir de Londres des echantillons de soie magnifique pour robes de mariee' On chasse la fidele Hannah, trop devouee a sa jeune maîtresse, et on la remplace par l'insolente Betty Barnes, ame damnee d'Arabella On enleve a Clarisse toutes ses clefs On la place sous l'autorite directe de son pire adversaire, son frere James Et pour comble, voici que Lovelace, qui faisait parvenir ses lettres par l'intermediaire de Hannah, se fait pressant reclame un rendez-vous dans le parc, ou menace de faire un esclandre

La tyrannie de James Harlowe ne connait plus d'entraves Ce frere indigne interdit a sa sœur de descendre au jardin, a moins d'être accompagnee par Betty Barnes plus geoliere que soubrette Il lui defend de correspondre avec qui que ce soit Il l'empêche même de se promener dans la maison sans permission speciale Clarisse ne peut que baisser la tête, laisser passer l'orage, et attendre que son cousin Morden, oracle de la famille, revienne de Florence Elle n'est pas inquiete au sujet de sa correspondance il lui est facile de tromper la surveillance de Betty Barnes, quand elle prend l'air dans le parc, le soir. Ainsi, elle repond a Lovelace (qui semble tres bien informe de tout ce qui se passe a Harlowe Place), qu'elle jure de ne jamais devenir Mrs Solmes mais elle le prie, en revanche, de la laisser en paix De même, elle repond aux encouragements de Miss Howe en l'exhortant à ne pas repousser, par un desir excessif d'indépendance, les avances d'un gentleman distingue et profondement bon, nomme Hickman Enfin, elle fait sans cesse porter aux membres de sa famille des lettres des supplications, mais tous,

même ses oncles, sur qui elle comptait tant, se montrent inflexibles Elle écrit aussi à Solmes pour le prier de la laisser tranquille, mais Solmes, bien stylé par James Harlowe, lui répond qu'il est trop certain de la rendre heureuse pour abandonner ses prétentions !

Impatient, Lovelace rentre en scène Il se montre à l'église, affecte de saluer respectueusement Mrs Harlowe, la mère de sa « divine Clarisse » Il s'installe dans une petite auberge près de Harlowe Place L'aubergiste a une fille, fraîche et jolie, un « bouton de rose », déclare Lovelace . Heureusement, la grand'mère supplie Lovelace de ne pas exercer sur sa petite-fille ses irresistibles talents de séducteur et Lovelace, flatté de voir ainsi reconnue sa puissance, s'abstient de toute tentative. Bien mieux, il prévient ses compagnons de débauche qu'il place Bouton-de-Rose sous sa protection spéciale, défense d'y toucher ! Et il encourage la jeune fille dans son amour pour un jeune charpentier, lui promettant une jolie dot pour le jour de son mariage !

Serait-ce donc que la vertu de Clarisse rayonne au point de pénétrer dans l'âme obscure de Lovelace ? Au lieu de chercher de nouveaux méfaits à accomplir, il se contente de passer le temps à étudier les rapports de son informateur à Harlowe Place, le domestique infidèle Joseph Leman Il médite de rencontrer Clarisse lorsque celle-ci s'échappe vers le pavillon où elle dépose ses lettres. Leman lui a confié la clef d'une porte basse qui donne sur un taillis où personne ne se promène jamais, car on le croit hanté Chez Lovelace, l'action suit de près la réflexion. Il exécute son projet Voici Clarisse et Lovelace en présence A genoux, Lovelace déclare son amour, crie sa haine des persécuteurs il presse Clarisse de s'échapper et de se mettre sous la protection de deux nobles dames de sa famille à lui, Lovelace, Lady Betty et Lady Sarah Mais Clarisse, prudente, ne veut s'engager à rien, tout ce qu'elle peut répéter, c'est qu'elle n'épousera

jamaïs Solmes, et elle voudrait profiter de cette rencontre pour mettre fin à toute correspondance entre Lovelace et elle. Alors Lovelace reparle de ses desirs de vengeance, et Clarisse, effrayée, doit promettre de lire encore quelques lettres. Ainsi se termine cette entrevue forcée, sans que Clarisse ait pu remporter le moindre avantage.

Elle a été troublée dans son cœur par les protestations d'amour éternel du beau gentilhomme, par ses promesses de devenir meilleur. D'autre part, Miss Howe lui répète sur tous les tons qu'entre le séduisant Lovelace et l'ignoble Solmes, il ne saurait y avoir d'hésitation. Tout cela renforce son opposition aux desseins de ses parents, qui lui ont dépêché sa bonne vieille institutrice, Mrs Norton, dans l'espoir de la fléchir. Elle fait son examen de conscience, mais se refuse à s'avouer qu'elle aime Lovelace, et elle envoie à Miss Howe cette formule subtile : « J'aime Lovelace mieux que je n'aurais jamais cru pouvoir l'aimer, et, ses défauts étant pris en considération, mieux peut-être que je ne devrais l'aimer ! »

La trêve ne dure pas. La famille reprend l'offensive. On envoie à Clarisse les échantillons de soie avec ordre d'en choisir un, on lui demande de préciser si elle veut que son fiancé lui donne de l'argent ou des bijoux, on l'invite à demander communication des actes notariés qui doivent sceller l'union des familles Solmes et Harlowe. Clarisse est ferme : elle s'indigne qu'on veuille la tenter avec de vulgaires soieries et de vulgaires joyaux. En vain Mrs Harlowe écrit une lettre pitoyable à sa fille. En vain Mr Harlowe tonne et tempête, et jure que le mariage aura lieu en secret, dans la chapelle attenante au château de l'oncle Antony. En vain James et Arabella, d'ailleurs vite obligés de battre en retraite, viennent-ils insulter et narguer leur victime. En vain la tante Hervey vient-elle supplier sa nièce à genoux. Clarisse pleure, mais ne cède pas.

La famille est ébranlée : mère et tante faiblissent...

quand James, le frere dénaturé, intervient . si sa sœur n'épouse pas Solmes, il quittera la maison et n'y reparaitra jamais ! L'intervention est decisive, d'autant plus que l'on vient d'apprendre par Mrs Howe que Clarisse trouve le moyen d'écrire des lettres. On décide formellement d'envoyer Claisse chez son oncle . c'est un ancien château fortifié d'ou il est impossible de sortir Tous les jours, elle recevra la visite de Solmes. La chapelle sera tenue prête, afin que le mariage puisse être célébré immédiatement, à la moindre defaillance de la jeune fille Si, au bout de quinze jours de ce régime. Clarisse montre la même obstination. la famille se reunira de nouveau pour aviser..

Clarisse est terrifiée en apprenant ce projet, mais elle se ressaisit vite et se prepare à lutter contre le plan barbare A aucun prix, elle ne consentira a une mesure qui l'empêcherait de recevoir de la correspondance Seules, en effet, les lettres de Miss Howe lui permettent de tenir bon, en lui prodiguant conseils et exhortations Grâce à Miss Howe, Clarisse ne se sent pas trop isolée elle s'amuse des demêles entre son amie et l'humble M Hickman, qui a le seul défaut d'être trop doux, trop sérieux, et surtout trop soutenu par Mrs Howe. Le brave homme fait une enquête auprès des compagnons habituels de Lovelace . ils vantent les prouesses amoureuses de leur ami, tout en remarquant que, depuis peu, il est moins entreprenant Ce n'est guère rassurant ! Et Lovelace lui-même vient plaider sa cause auprès de Miss Howe, qui se sent un faible pour le brillant gentilhomme

L'opposition de Clarisse au départ pour le château de l'oncle Antony est si résolue, que la famille hésite à nouveau Clarisse sent le fléchissement, et en profite pour faire des propositions elle voudrait, soit se réfugier dans les propriétés que lui a léguées son grand-père, soit aller chez Mrs Howe, ou chez la tante Hervey, ou même chez son oncle John ; s'il faut absolument qu'elle aille

chez son oncle Antony, elle ne veut pas recevoir la moindre visite de Solmes

James Harlowe devine la manœuvre. Le cousin Morden va bientôt revenir d'Italie s'il donne raison à Clarisse, celle-ci se retirera dans ses terres et sera indépendante ! Alors il agite une fois de plus l'épouvantail. Lovelace, annonce-t-il, déclare partout que Clarisse est sa propriété ! Du coup, l'union de la famille est rétablie. Que pourra faire la pauvre Clarisse ? Partir se cacher à Londres jusqu'à l'arrivée de Morden ? Aller trouver celui-ci à Livourne ?

Solmes a son tour tente une démarche il veut raconter à Clarisse les dernières aventures de Lovelace. Naturellement, Clarisse l'écarte avec dédain. Puis, sentant que son départ pour le château-prison est proche, elle joue sa dernière carte. Dans une lettre à son oncle John, le seul homme de la famille qui lui ait montré un peu de sympathie, elle offre ce généreux marché. Arabella épousera Solmes, et Clarisse lui donnera en dot les fameuses propriétés du grand-père, causes de tant de jalousies et de tant de convoitises. Ainsi, Clarisse pourra de nouveau connaître la paix et le jour de l'affection des siens, ainsi elle écartera tout mariage avec un homme qu'elle méprise, ainsi elle pourra signifier son congé à Lovelace, dont les lettres se faisaient de plus en plus importunes et pressantes.

Mais cette proposition se heurte à l'hostilité de la famille. On fait honte à l'oncle John de s'être laissé un moment attendrir par « Miss la rusée ». Clarisse est désespérée. Alors elle relit avec attention la dernière lettre de Lovelace, qui la supplie de lui accorder un rendez-vous dans le jardin. Il veut lui prouver qu'elle doit s'enfuir, car elle n'a rien à espérer de son cousin Morden, à qui la coalition familiale a écrit pour lui exposer partialement les faits.

Clarisse hésite. Cependant que Lovelace, sous la plume,

guette une nuit entière la porte du jardin, dont personne ne vient tirer les verrous intérieurs. Finalement Clarisse consent : elle ne sait quelle démarche nouvelle pourrait lui servir, et peut-être, au cours de l'entrevue, naîtra-t-il une idée géniale qui lui permettrait d'éviter l'emprisonnement chez l'oncle Antony ?

Néanmoins, elle veut gagner du temps. Elle obtient de ses parents un délai de quinze jours, à la condition suivante : elle recevra la visite de Solmes et lui prêtera attention pendant une heure. C'est ennuyeux, mais qui sait ce qui se passera en quinze jours ? Renaissant à l'espérance, elle donne contre-ordre à Lovelace, à la grande fureur de celui-ci, qui avait attrapé force rhumes pendant son attente nocturne. Même Miss Howe est prise de compassion pour cet amoureux transi et pourtant, ce n'est pas la tendresse pour le sexe fort qui l'étouffe ! Le pauvre Hickman, sans cesse rabroué, s'en est aperçu à ses dépens.

Sur le conseil de son amie, Clarisse, alarmée parce qu'on fouillait ses armoires, lui envoie tous ses papiers compromettants, ainsi qu'un ballot de linge : car Miss Howe espère bien décider sa mère à recueillir Clarisse, dans le cas où celle-ci devrait fuir le toit paternel. Et ce cas est vraisemblable, car Lovelace... que penser de Lovelace ? Une enquête faite à l'auberge où il gîte donne des résultats suspects : qu'est-ce que cette fille, Bouton-de-Rose, à qui le bandit témoigne tant d'amitié ? Miss Howe fera comparaître devant elle la jeune innocente, afin de l'avertir du danger qu'elle court... s'il est encore temps.

La comparution a lieu, et, ô surprise ! Lovelace sort de l'épreuve blanc comme neige. Ce trait de bonne conduite est aussitôt rapporté à Clarisse : il ne lui est pas désagréable, et elle se met à relire les épîtres de Lovelace et à lui répondre.

Le jour de l'entretien promis à l'odieux Solmes approche. Ce qui agace Clarisse et la remplit d'appréhension,

sion, c'est que le D^r Lewen, pasteur du village, et son oncle John viennent lui rendre visite et parlent entre eux du mariage comme d'une chose absolument certaine. D'un autre côté, Lovelace prévient Clarisse que Solmes aménage sa maison pour la recevoir : mais, annonce-t-il, le carrosse de mon oncle Lord M. se tiendra en permanence pour vous accueillir à la barrière de Harlowe-Place, et une escorte d'hommes armés vous mènera ou vous voudrez...

Le mardi fatidique est arrivé ! Après avoir été chapitrée par sa tante, Clarisse est mise en présence de Solmes. Aussitôt elle prend l'offensive, accable l'odieux personnage, lui fait honte de son obstination. Dans une chambre voisine, James Harlowe et l'oncle Antony ont tout entendu et se précipitent au secours de leur champion. Mais Clarisse, entre de nombreuses crises de larmes et plusieurs évanouissements, est de force à leur tenir tête à tous plutôt la mort que Solmes ! En vain les adversaires se relaient : les vagues d'assaut se succèdent et sont toutes repoussées. Cris, violences, pleurs, supplications. Clarisse ne cède pas d'un pouce. Alors, dans la chambre attenante, s'élève la voix terrible du *paterfamilias* : « Que la rebelle soit emmenée chez son oncle Antony elle ne restera pas sous mon toit ! »

En attendant le jour de son départ, Clarisse est soumise à de nouvelles vexations. On fouille encore ses armoires pour chercher des lettres, qu'on ne trouve pas, et pour cause. On lui enlève plumes et encre : mais, prévoyante, elle avait déjà caché en divers endroits plumes, crayons, encre et papier. Elle se rit donc de cette tyrannie. Malheureusement, de graves soucis viennent l'assaillir : Mrs Howe, pour ne pas mécontenter les parents Harlowe, a déclaré qu'elle ne recueillerait pas Clarisse fugitive. Il n'y a plus que trois solutions possibles : ou accepter l'offre de Lovelace et monter dans le carrosse de Lord M. ., ou bien fuir à Londres, « la meilleure cachette du monde »,

ou Miss Howe se rendra également, — ou enfin donner un rendez-vous à Lovelace et l'épouser sur-le-champ

Cependant, par l'intermédiaire du traître Leman, le rusé Lovelace a fait répandre chez les Harlowe le bruit qu'avec une bande de spadassins, il se préparait à enlever Clarisse lorsqu'on l'entraînerait au château de l'oncle Antony. Alors les plans sont changés. Le jeudi, la tante Hervey vient annoncer à la rebelle la nouvelle décision qu'a prise le conseil de famille : le mariage aura lieu, de gré ou de force, dans la chambre même de Clarisse, le mercredi suivant, et on fouillera une fois de plus ses meubles, de peur qu'ils ne recèlent une poudre quelconque qu'elle avalerait pour se rendre malade. Le mardi soir, le *paterfamilias* en personne viendra lire à sa fille le contrat de mariage et l'obligera à signer. Après la cérémonie, on lui permettra de vivre seule quelque temps, jusqu'à ce qu'elle se soit résignée à la cohabitation.

O terreur ! La menace n'est pas vaine ! Et l'on se hâte si activement à des préparatifs, que Clarisse se demande si le mariage ne sera pas, en fin de compte, avancé de plusieurs jours. Sous le coup de l'affolement, elle écrit à Lovelace qu'elle aura un entretien avec lui, lundi après-midi, à la porte du jardin : il fera bien de tenir prêt son carrosse, et s'il est possible, afin de sauver la face, de demander à une de ses nobles parentes de venir avec lui et d'accueillir dans le carrosse la tremblante fugitive.

Lovelace répond que tout est prêt : il mènera Clarisse où elle voudra, il la laissera entièrement libre de ses actes, et même ne cherchera pas à la revoir sans permission expresse. Toutefois sa cousine Charlotte ne pourra pas se trouver, comme il l'avait espéré, au rendez-vous, étant elle-même assez souffrante.

Avec sang-froid, Clarisse organise son évasion. Elle logera dans le voisinage du château de Lady Betty, mais non chez elle, pour que nul ne puisse dire qu'elle s'est réfugiée dans la famille de Lovelace. Allons ! la chose

est décidée et Clarisse, ne voulant pas causer une brouille dans la famille Howe, refuse l'offre généreuse de son amie, qui a proposé de se substituer à Lovelace et d'être elle-même le ravisseur. Miss Howe, ainsi vaincue dans cet assaut de générosité, ne peut plus que donner un solennel avertissement « Si vous fuyez avec Lovelace, épousez-le le plus tôt possible ! »

Lovelace jubile ses machinations vont enfin aboutir ! Or, brusquement, Clarisse a peur. Elle se dit qu'après tout, on ne pourra pas la forcer à signer l'acte de mariage. Elle recule au dernier moment devant cette chose énorme la fuite. Le dimanche, elle écrit à Lovelace qu'elle s'est ravisée et qu'elle ne quittera pas le toit paternel. Or, sa lettre déposée dans la cachette habituelle n'est pas enlevée. C'est étrange, car Lovelace, rôdant aux alentours, prenait toujours avec une extrême rapidité les lettres qui lui étaient destinées. Que faire ? Pour atténuer la déception de son prétendant, Clarisse décide qu'elle ira au rendez-vous, pour lui expliquer de vive voix les raisons qui lui ordonnent d'espérer encore, pour lui redire la foi qu'elle a en sa propre énergie, pour lui jurer une fois de plus que jusqu'à son dernier souffle, elle dira non à Solmes.

Lundi après-midi. Clarisse a dîné seule dans le pavillon d'été, fantaisie que ses parents ont acceptée d'autant plus facilement qu'ils profitent de son absence pour faire de nouvelles perquisitions dans sa chambre. Là voilà devant la porte du jardin. Elle tire les verrous. La porte s'ouvre. Il est là devant elle. Il l'entraîne au dehors et referme la porte avec sa clef. Une fois le premier émoi passé, Clarisse résiste. Elle tente de lui expliquer pourquoi elle ne veut plus s'évader. Il l'attire à lui, la persuade de le suivre, elle menace d'appeler au secours. Il commence alors à discuter, puis s'arrête, l'oreille tendue, comme s'il avait entendu un bruit suspect. Mais ce n'était rien ! Il se remet à plaider sa cause. Clarisse déclare avec fermeté qu'elle va rentrer immédiatement dans le jardin. Elle

le veut ? — Alors il l'accompagnera car il est désespéré, prêt à tout. Clarisse hesite elle prévoit un duel sanglant entre lui et les siens, s'il passe la porte Mais elle redoute encore plus d'être surprise, car le temps s'écoule Elle exige qu'il lui remette sa clef, afin qu'elle puisse rentrer. Il obéit .

A ce moment, la porte est violemment secouée de l'intérieur Une voix crie dans le jardin « Ils sont là ensemble ! Vite ! le voici ! votre pistolet, vite ! » En proie à la panique, Clarisse se laisse entraîner par Lovelace Tous deux courent vers le carrosse d'autant plus vite que, derrière eux, un homme s'agite et semble faire signe à toute une armée Les voici dans le carrosse , les chevaux galopent comme jamais coursiers ne galopèrent Bientôt ils sont loin, et arrivent au village de Saint-Alban, où, dans une auberge, Lovelace a retenu un logement provisoire. Il se montre d'ailleurs fort respectueux et absolument correct. Mais Clarisse a repris son sang-froid, elle réfléchit longuement et arrive à la conclusion que tout a été truqué, machiné par son ravisseur ; elle, Clarisse, modèle de sagesse et de prudence, a été dupée, jouée comme une enfant Oh ! comme elle hait son vainqueur !

Et elle a bien deviné, car c'est Joseph Leman qui, suivant les minutieuses instructions qu'il avait reçues de Lovelace, a fait le bruit à la porte du jardin et a simulé la venue d'une troupe nombreuse.

*
* *

Miss Howe est douloureusement surprise quand elle apprend tout cela. Qui eût pu croire Clarisse capable d'un tel coup de tête ! Mais son affection pleine et entière lui reste acquise Clarisse en a besoin : elle se sent isolée et l'avenir est sombre. « Épousez-le ! » lui répète Miss Howe. Mais il n'est même plus en son pouvoir d'amener Lovelace à la demander en mariage ! Il est devenu le

maître de la situation. Et il ne le sait que trop bien. Il triomphe, il exulte; il pourra enfin se venger sur Clarisse des avanies que lui a fait subir la famille Harlowe. Pourtant, un sentiment existe en lui, qui l'étonne: il l'admire (elle est si belle!), il l'aime (est-ce possible?) Parfois il songe à l'épouser et à vivre heureux et paisible dans sa lumière.

Alors s'élève la voix de l'orgueil. Il n'épousera Clarisse que domptée, soumise, meurtrie, implorante. Comment parvenir à ses fins? Il ne sait. Ses lèvres forment une prière « Puisse le ciel m'aider à me conduire honnêtement envers ma Clarisse, ma Gloriana! » — Puis il a un grand geste d'insouciance. Il attirera Clarisse à Londres, où elle sera plus complètement à sa merci. Ensuite, il verra. En tout cas, le mariage restera toujours une solution en son pouvoir.

De son côté, Clarisse ne sait pas, elle non plus, quelle ligne de conduite suivre. Elle souffre de la hardiesse de Lovelace qui, la faisant passer pour sa sœur, l'embrasse fraternellement en public. Et puis, elle ne lui pardonne pas de l'avoir enlevée par surprise et de laisser transparaître sur sa figure la joie qu'il éprouve à l'avoir vaincue. Mais, d'un autre côté, elle doit convenir qu'il se montre suffisamment respectueux à son égard, et qu'il ne cesse de parler à mots couverts d'un prochain mariage.

Fort bien! Cependant il serait contre les convenances et les usages de dire oui immédiatement. Lorsqu'il aura donné de multiples preuves de bonne conduite, Clarisse donnera son consentement. Elle ne l'épousera que de son plein gre, et non sous la pression des circonstances. Pour cela, il faut qu'il s'éloigne. Il le promet, lorsqu'elle sera en sûreté. Provisoirement, elle ira loger dans une maison voisine des propriétés de Lord M. Cette maison est tenue par une brave femme, Mrs Sorlings, qui ne cesse de chanter les louanges de Lovelace. C'est de là que Clarisse écrit à ses parents pour réclamer ses habits et l'argent

qu'elle avait laisse dans sa fuite eperdue, ainsi, elle ne sera pas forcee de recourir aux offres de service que lui fait Miss Howe Mais les Harlowe refusent toute aide a la fille qui a deshonne leur nom, et Miss Howe, avec la constance de l'amitie vraie, renouvelle ses offres

Lovelace hesite toujours Il passe par des alternatives de fureur, ou, lassé par les reproches de Clarisse, il jure de se venger, — et d'adoration, ou il promet de s'améliorer et d'epouser « sa divine Clarisse » Il expose ses doutes, et les discute dans les longues lettres qu'il envoie régulièrement a son confident et ami, Mr Belford Et ainsi, il arrive à une conclusion qui le satisfait momentanément, car elle recule toute decision définitive Le beau sexe est fragile, dit-il, et tres accessible a la tentation Clarisse a certainement quelques-uns des défauts de notre mère Ève : n'a-t-elle pas agi imprudemment en se confiant à un Lovelace ? Alors il mettra sa vertu à l'épreuve Si elle succombe, tant mieux, car il en fera sa maitresse, et ce sera une maitresse que tous ses amis lui envieront Si elle tient bon, c'est, ma foi, qu'elle est digne de lui, et il l'epousera, en « bénissant son étoile de lui avoir donné un tel ange pour femme » Ainsi son genie d'intrigue pourra se donner libre cours : et sa conscience sera en repos, puisqu'il est resolu a agir honnêtement en cas de defaite Mais sera-t-il vaincu ? Il faut bien avouer qu'il a confiance en son propre genie En tout cas, l'idée d'un duel de ruse, d'astuce, d'un conflit d'orgueil et de volonté, le remplit d'une joie satanique

Il marque immediatement un point en remettant à Clarisse une lettre, dictée à Joseph Leman, qui prouve que la tragi-comedie de l'enlèvement n'avait pas ete preparée d'avance entre lui, Lovelace, et le fourbe valet Leman aurait été effrayé par un chien dans un fourré, et il aurait bêtement donné l'alarme. S'il avait couru en gesticulant derriere les fugitifs, c'était pour les rappeler ! —

Ce recit côtoie de si près la verité, que Clarisse le croit exact. Helas, pauvre Clarisse !

Elle n'a d'ailleurs qu'à se louer du zèle de Lovelace et de ses attitudes d'humble soupirant, dont elle ne devine pas la cruelle ironie. Toutefois, elle continue à se tenir sur ses gardes, et sa vigilance exaspère Lovelace en même temps qu'elle le frappe d'admiration. Elle s'arrange pour n'avoir envers lui aucune obligation, pecuniaire ou autre. Il en est réduit, pour faire preuve de bonne volonté, à proposer des choses qu'il sait devoir être agréables à Clarisse et sans danger pour lui. Ainsi, il lui offre avec insistance de faire venir sa fidèle servante Hannah ! mais il a appris que la pauvre femme était sérieusement malade et ne pourrait pas bouger. Il indique Windsor (qui les rapprochera de Londres), comme lieu de résidence possible, mais il y visite des appartements, et revient en disant qu'il n'a rien trouvé de satisfaisant, et que, d'autre part, une ville de tourisme n'est pas indiquée pour quelqu'un qui desire garder l'incognito. Il presse Clarisse de se rendre indépendante en revendiquant l'héritage de son grand-père ; mais il sait bien que jamais elle ne voudrait engager un procès contre sa famille. Il lui parle mariage, montre des lettres encourageantes de ses nobles parentes Lady Betty ou Charlotte, mais c'est toujours après l'avoir irritée ou blessée de façon à encourir un refus. Il joue, en somme, le jeu qu'il avait déjà joué avec Arabella. Il lui propose d'aller à Florence, au-devant de son cousin Morden, mais il a appris que celui-ci est déjà en route, donc un tel voyage serait inutile. Il lui offre d'aller chercher sa gouvernante, sa bonne « maman Norton » mais comme celle-ci dépend encore des Harlowe, il devine que Clarisse ne voudra pas compromettre la pauvre vieille femme.

Insensiblement, il l'amène à demander d'elle-même à se rendre à Londres, et lorsqu'elle formule sa demande, en grettant son visage pour voir s'il ne manifestera pas une

joie suspecte, il affecte l'indifférence, et même accumule objections sur objections Et c'est seulement sur son ordre qu'il écrit à un ami londonien, Doleman, de chercher un petit appartement meublé Il est ravi quand il aura réussi à intercepter les lettres de Miss Howe, qui, pense-t-il, exhorte Clarisse à se défier de lui, tout sera parfait.

Et ses ennemis eux-mêmes travaillent pour lui Ainsi l'oncle Antony excite Mrs Howe contre Clarisse, ce qui rend plus difficile la correspondance entre celle-ci et son amie Puis Doleman envoie une réponse qui lui a été dictée par Lovelace, le seul appartement vacant est chez la veuve d'un officier, un peu repoussante d'aspect, mais honorable, et vivant avec deux nièces recueillies par charité. Enfin Lovelace reproduit, en les exagérant, des bruits selon lesquels James Harlowe se disposerait à enlever sa sœur pour la sequestrer dans ses propriétés d'Ecosse. Beau prétexte pour Lovelace de « protéger » Clarisse en lui infligeant continuellement sa présence ! Il court néanmoins un danger en présence de cette angélique créature, il perd souvent la tête, et fait imprudemment des promesses de mariage immédiat Heureusement pour lui que Clarisse, arrêtée par son amour des formalités, a décidé d'ajourner toute réponse jusqu'à l'arrivée de son cousin Morden !

Clarisse languit. Elle a écrit à sa tante pour justifier sa conduite, et elle a reçu une sévère réponse, qui avive ses regrets en dévoilant quelles avaient été les véritables intentions de la famille à son égard, son père se serait agenouillé devant elle, la suppliant d'épouser Solmes, et si elle avait persisté dans son refus, on l'aurait laissée en paix. Mais Clarisse se dit qu'il lui eût été difficile de résister à de pareilles supplications, et que même si elle l'avait pu, son mauvais frère aurait trouvé un autre moyen de la torturer Elle se remet donc peu à peu de ce choc, quand un nouveau coup lui brise le cœur, la rendant si malade que Lovelace craint un moment de la

voir « s'envoler vers sa patrie céleste » C'est une lettre d'Arabella qui, avec une cruauté inouïe, lui repète la malédiction terrible lancée par le *pater familias* contre sa fille rebelle : « Puisse-t-elle recevoir son châtiment à la fois dans ce monde et dans l'autre, des mains du misérable en qui elle a préféré placer sa confiance ! » La famille, ajoute Arabella, n'a plus l'intention de vous faire enlever, car elle espère bien qu'on vous verra bientôt mendier votre pain dans les rues de Londres, c'est pourquoi ni vos bijoux, ni votre argent ne vous seront rendus, toutefois, sur la prière de votre mère, on vous expédiera quelques vêtements

En vain Miss Howe tente-t-elle de rassurer Clarisse . Dieu a ordonné de ne jamais maudire, jamais Il n'approuvera des malédictions hâtives et inhumaines ! Clarisse souffre atrocement Et comme Lovelace se montre diligent et empressé, elle lui témoigne plus de faveur et lui laisse entendre qu'elle l'épousera, non tout de suite, comme il le demande, car il faut une minutieuse préparation à un acte aussi important, mais plus tard Bientôt son invincible énergie reprend le dessus . la nouvelle que sa mère, soutenue par l'Oncle John, avait obtenu qu'on la laisserait tranquille si elle résistait aux supplications paternelles, lui donne encore l'espoir d'une future réconciliation

Dès qu'elle se trouve mieux, elle part pour Londres, toujours escortée de Lovelace, et arrive chez l'honorable veuve. Celle-ci est en réalité une vieille proxénète, et ses prétendues nièces sont d'anciennes maîtresses de Lovelace et de ses compagnons de débauche Une fille perdue, nommée Dorcas, sera attachée au service de Clarisse . et, pour endormir la méfiance de celle-ci, on lui assure que sa nouvelle servante ne sait pas lire Des livres de piété ont été achetés d'occasion, signés par la veuve et ses nièces, et placés un peu partout pour donner une bonne impression de la moralité des habitants Certes, Clarisse

ne peut voir sa logeuse sans éprouver un étrange sentiment de repulsion mais jamais elle ne pourrait imaginer tant de machinations, tant d'hypocrisie. Ce qui la gêne surtout, c'est que Lovelace, toujours sous le prétexte de déjouer d'hypothétiques tentatives d'enlèvement, s'est installé dans la même maison. et aussi que, soi-disant pour ne pas choquer la respectabilité de la veuve, Mrs Sinclair, il a raconté que Clarisse et lui avaient été mariés secrètement à Hertford, mais qu'il avait juré de ne pas vivre maritalement avec elle « tant qu'une certaine reconciliation n'aurait pas eu lieu ». La méfiance de Clarisse est en éveil. Elle examine soigneusement les verrous de sa porte, et prie Miss Howe de bien vérifier le cachet des lettres qu'elle lui envoie. Elle éprouve de vagues soupçons sur la moralité des deux « nièces », Sally et Polly. Lovelace semble les connaître intimement depuis longtemps. Et si Lovelace lui parle toujours de mariage, il évite d'indiquer un jour précis pour la célébration. le seul bon point à son actif, c'est qu'il l'a accompagnée le dimanche à l'église et a eu une tenue édifiante.

Les attaques de Lovelace contre la vertu de Clarisse débutent mal pour lui. Il a invité à dîner ses compagnons de débauche, Belford, Mowbray, Belton, Tourville, et avec eux une catin, Miss Partington, dont l'hypocrisie douceuse peut donner le change. Clarisse assiste, moitié de gre, moitié de force, à ce repas. Mais, bien que les convives aient été chapitrés par Lovelace, bien que, impressionnés par la grâce et par la beauté de Clarisse, ils se montrent réservés dans leurs propos, ils sont vite perçus à jour. Et lorsque, conformément au plan établi par Lovelace, Miss Partington vient supplier Clarisse de l'admettre à coucher avec elle, car il est trop tard pour rentrer dans son logis à l'autre bout de Londres, Clarisse, qui, d'instinct, a deviné quelque chose de louche en cette fille, refuse obstinément. Et Lovelace, qui comptait sur cette nuit, soit pour que le vice fût révélé à Clarisse, soit

lace, que cette decision surprend, et qui a peur d'une machination, s'efforce de réussir a tout prix à mettre la main sur la correspondance de Clarisse Il donne de fausses clefs a Dorcas, qui fouille tous les meubles, mais ne trouve rien Mais un soir, en rendant visite a Clarisse, il aperçoit un papier qui est tombé par terre, il tente de le subtiliser, mais son geste a été surpris Honteusement mis à la porte, et craignant de voir fuir sa captive, il decide de parler encore du complot trame par James Harlowe pour enlever sa sœur Et comme Clarisse n'y croit plus, il suscitera un pretendu ravisseur qui tentera partout d'avoir l'adresse de la fugitive, et dont les manœuvres terrifieront Clarisse au point de l'empêcher de sortir seule

Miss Howe ne reste pas inactive : par l'intermediaire de Mrs Norton, elle essaie de creer chez les Harlowe, en faveur de Clarisse, un mouvement d'opinion qui facilitera la tâche de Hickman Mais il n'y a rien a faire personne, à Harlowe Place, n'oserait elever la voix en faveur de la fille rebelle En vain Miss Howe s'indigne, rage, tempête. Et elle a bientôt un autre sujet de fureur, car sa mère parle de se remarier, et avec qui ? Avec le pire ennemi de Clarisse, le morpse Oncle Antony

Près de Clarisse, Lovelace entreprend de rentrer en grâce, et il a du mal Clarisse ne parle ni plus ni moins que de se retirer dans un lointain village Alors, en avant les grands moyens ! Par écrit, Lovelace expose a Clarisse quel pourrait être leur futur contrat de mariage et il faut convenir qu'il n'oublie rien de ce qui rendrait sa femme riche et independante Seulement cet exposé généreux se termine par une petite phrase un peu sèche : « Vous jugerez maintenant, bien chère dame, a quel point tout le reste dépend de vous ». Ce reproche voile blesse la fierté de Clarisse, alarme son sentiment des convenances, heurte son amour des formalités, et elle ne demande pas à son ravisseur quand ce projet de contrat deviendra réalité. Ce

dont Lovelace se réjouit fort, car il n'avait rédigé son papier qu'avec cette restriction mentale *Si* je l'épouse, je remplirai mes promesses, mais je compte bien l'amener à être ma maîtresse attitree et non ma femme legitime. Et quand son ami Belford, que la seule vue de Clarisse a ramené à la vertu, le presse de se marier, il répond « Je veux éprouver sa vertu, si elle tient bon, je me marie, si elle tombe, comme toi, Belford, as l'air de le craindre. je ne l'épouserai que s'il n'y a absolument pas moyen de l'amener à vivre avec moi la *vie d'honneur* (c'est-à-dire en concubinage) » Alors Belford raconte la lamentable histoire de leur compagnon Belton, qu'une vieille maîtresse trompe et ruine, puis celle de son cousin Tony, qui a fini par épouser la fille d'un maître à danser, avec qui il vivait maritalement. tout cela pour montrer combien la vie de débauche est laide et dangereuse. Mais Lovelace écarte impatiemment ces suggestions importunes « Ce n'est pas la même chose, répond-il; jamais je ne me suis commis avec des filles d'humble condition, et jamais je n'aurai honte d'afficher une maîtresse comme Clarisse. . »

Eclaircie dans l'orage. Clarisse se reprend à espérer. Elle a surpris une conversation (on s'était arrangé pour qu'elle l'entendit), qui prouve l'honorabilité des intentions de Lovelace. Elle pourra se montrer un peu plus confiante : d'autant plus que Miss Howe lui prépare un refuge à Deptford, chez une certaine Mrs Townsend, femme habile et résolue, qui vit de contrebande. Et on peut se fier à l'adresse de Miss Howe, qui vient justement, par ses taquineries, de rendre impossible le mariage projeté entre sa mère et l'Oncle Antony.

Pendant que Lovelace et Clarisse sont au théâtre, Dorcas réussit à ouvrir le secrétaire de Clarisse et à prendre copie de quelques lettres de Miss Howe. Lorsqu'il les lit, Lovelace entre dans une violente fureur. On dispose de lui, Lovelace, on dispose de sa main comme d'un pis-aller ! Cette virago de Miss Howe ne cesse de prêcher à son amie la méfiance

et la vigilance ' — Il se vengera d'elle, et, par la même occasion, de Clarisse Les femmes de la maison infâme l'excitent, car cela les gêne dans leur honteux commerce d'avoir l'air trop respectable Il jure, il délire Il préférerait périr plutôt que d'épouser une femme qui, dans ses lettres, répète continuellement qu'elle le méprise, lui, le fier Lovelace ' Il choisira l'heure de minuit Il agira par la terreur Et ces intentions funestes doivent transparaître dans ses gestes et sur son visage, car Clarisse, brusquement inquiète, prie Miss Howe de hâter ses préparatifs Et lorsqu'il lui parle mariage, la pressant avec insolence de fixer un jour, elle répond, en un mouvement d'adorable courroux « Mon jour, monsieur, sera *jamais* Je crois que je vous hais Et si, en examinant à nouveau l'état de mon cœur, j'en avais la certitude, je ne voudrais pour rien au monde que les choses allassent plus loin entre vous et moi »

Pourtant, Dorcas a trouvé un papier (dechiré en deux, il est vrai) où Clarisse exposait à Lovelace ses idées sur le mariage Ce papier charme tant Lovelace qu'il en oublie un moment ses désirs de vengeance Et puis, il vient de recevoir des lettres de sa cousine Charlotte et de son oncle Lord M., qui l'exhortent à se marier, lui font entrevoir un splendide avenir, et chantent de Clarisse des louanges qu'il sait être vraies Mais il ne pourrait vivre sans intrigues ou sans machinations Son esprit tortueux élabore un plan nouveau Il se déclare alarmé de la venue d'un homme qui aurait fait une enquête sur lui et sa prétendue femme Puis il communique à Clarisse les lettres de Lord M.. Elle hésite un moment Cette hésitation, pense Lovelace, est la preuve qu'elle est retombée en mon pouvoir Et, rassuré sur ce point, il élabore à loisir des plans extravagants pour se venger de Miss Howe rapt, viol, et, s'il y a procès ensuite, acquittement triomphal ! Plan trop hardi, pensera-t-on ? — Mais il avait autrefois, en France, accompli des exploits encore plus hardis.

En attendant, il voudrait savoir si Clarisse l'aime vraiment. Il avale une très forte dose d'ipéca. Il est effroyablement malade, mais l'inquiétude de Clarisse lui apporte la preuve désirée. La pauvre petite a craint que cette maladie ne fût la conséquence des violentes disputes qu'elle a eues avec Lovelace. En se sentant si agitée, elle interroge son cœur, et, pleine d'émotion, découvre, elle aussi, la vérité : elle aime Lovelace.

Sûr de lui, sûr de sa proie, Lovelace laisse se développer la machination savante qui doit redonner la confiance à Clarisse. Un certain Capitaine Tomlinson (conspireur de Lovelace, choisi pour son air respectable) se présente de la part de l'Oncle John pour savoir en vue d'une réconciliation future, si Clarisse est mariée. Clarisse exige que Lovelace réponde franchement, mais Lovelace ajoute que les préparatifs de mariage sont activement poussés, ce qui est d'ailleurs vrai ; mais il ne dit pas qu'il n'en a point dans ses intentions de les mener jusqu'au bout. Ah ! si Clarisse se laissait réduire à sa merci ! Si elle acceptait de vivre, ne fût-ce qu'une quinzaine, la « vie d'honneur », sans doute sauterait-il le pas, et, une fois son orgueil de séducteur satisfait, se plierait-il à la règle commune du mariage.

La pauvre Clarisse voit tout en rose : elle va pouvoir se réconcilier avec les siens, Lovelace lui montre une nouvelle lettre de Lord M. qui le presse d'aboutir, Lovelace lui soumet des projets de contrat, Lovelace fait des démarches pour obtenir une dispense des bans du mariage. En réalité, il est plus résolu que jamais à la vaincre, avec toutefois l'arrière-pensée que, plutôt que de la perdre, il l'épousera. Puisqu'il a vainement essayé de l'intimidation, de l'amour, de la galanterie, il tentera maintenant la force ! Il profite d'abord de l'optimisme de Clarisse pour se livrer à quelques petites privautés qui, dans son esprit, conduiront à de plus grandes. Mais Clarisse sait toujours l'arrêter à temps. Et quand il la presse de

fixer le jour du mariage, elle déclare, la pauvre innocente, que ce sera celui qu'indiquera son oncle ou le Capitaine Tomlinson

Un soir, la cuisinière de la maison met le feu à de vieux rideaux. On crie au feu. Clarisse, en deshabillé, toute tremblante, ouvre sa porte, et, voyant la fumée, s'évanouit. Lovelace la prend dans ses bras, l'embrasse à pleine bouche, la porte sur son lit. Il est chez elle. Le désir gronde en lui. Mais Clarisse, à peine revenue à elle, se jette à ses genoux, l'implore, le prie, le supplie de l'épargner, l'appelle son « cher Lovelace ». Elle est si belle, si touchante, que, envahi par l'émotion, il demande pardon et quitte la chambre. Puis il se ravise, mais trop tard. la porte s'est refermée. Et peut-être a-t-il commis la maladresse qui ne lui laissera plus, pour triompher de Clarisse, que le recours à la violence.

Il n'ose pas affronter la Sinclair et ses nymphes, qu'il sent prêtes à se moquer de lui pour avoir laissé passer une si belle occasion. D'autre part, Clarisse s'est imaginé, à tort ou à raison (à tort, jure Lovelace), que l'incendie était une feinte, un moyen de pénétrer chez elle pour attenter à son honneur. Et elle reste enfermée, annonçant qu'elle ne communiquera avec Lovelace que par lettres, au moins pendant une semaine. Supplications, prières, rien n'y fait. Lovelace craint qu'elle ne cherche à gagner du temps pour organiser sa fuite, de concert avec Miss Howe. Et il n'a pas tort, car, profitant d'une absence de Lovelace et d'une minute d'inattention des serviteurs, Clarisse s'échappe de la maison infâme. Lovelace tempête, hurle, et fait le serment que, s'il rattrape la fugitive, il ne reculera plus devant le viol.

À ce moment, on apporte une lettre de Miss Howe. Lovelace s'en empare, et, non sans précautions, l'ouvre et la lit. Enfer et damnation ! Miss Howe révélait à Clarisse que la maison où elle se trouvait n'était qu'un lieu de débauche, et que les renseignements fournis par

Lovelace sur ses habitants etaient faux Lovelace sent une sueur froide lui mouiller les tempes heureusement que cette lettre n'est pas parvenue à sa destinataire ! Et, dans sa fureur de se voir decouvert, il jure une fois de plus qu'il se vengera cruellement de Miss Howe.

Cependant Clarisse s'etait enfuie à Hampstead, village voisin de Londres, avec l'idée de partir pour les colonies Elle avait trouvé un logement chez une brave dame nommée Mrs Moore, et se croyait bien cachee Mais Will, le fidele serviteur de Lovelace, avait vite retrouvé sa trace et epiait ses moindres gestes, racontant partout que Clarisse était mariée, et qu'elle avait quitte son mari à la suite d'une crise de jalousie absurde et presque malade.

Lovelace arrive à Hampstead, deguise en vieil impotent desireux de se fixer, avec sa famille, au bon air des collines Sous le pretexte de chercher un appartement, il se presente chez Mrs Moore, demande à tout visiter, même les chambres occupees temporairement par une jeune dame recemment arrivee A peine en face de Clarisse, il rejette en arriere son capuchon, enlève son chapeau à larges bords, se redresse . Clarisse s'évanouit Mrs Moore et sa compagne, Miss Rawlins, sage vieille fille de Hampstead, sont affolées Il les rassure en leur expliquant que Clarisse est sa femme bien-aimee et volage. Il les attendrit, il les fait pleurer Il montre à Clarisse une lettre du Capitaine Tomlinson, annonçant que James Harlowe veut enlever sa sœur et empêcher l'oncle John d'amener une réconciliation, puis des lettres de Lady Betty, de Charlotte, de Lord M. , énumérant tout ce qu'ils feront pour lui des qu'il leur aura annoncé son mariage Bref, il joue si bien la comédie que les bonnes dames sont remuees. Clarisse s'indigne contre tant de duplicite : mais elle a trop d'orgueil pour s'abaisser à de longues explications, et elle dedaigne de refuter point par point les affirmations de ce demon deguise en ange.

Elle veut partir, n'importe où, loin de son persecuteur. A l'instigation de Lovelace, la logeuse et son amie reussissent pourtant à lui persuader d'attendre la venue de Tomlinson. Lovelace respire, et, toujours en veil, intercepte une lettre de Miss Howe félicitant Clarisse de sa fuite, et lui demandant si elle a bien reçu la lettre ou elle lui révélait ce qu'était la Sinclair. Voilà qui pourrait devenir dangereux pour Lovelace ! Mais il n'est jamais à bout d'expédients. Comme à ses multiples talents il joint celui de faussaire, il recopie les passages de la lettre qui n'offrent pas d'inconvénients pour lui, ajoutant çà et là des phrases en sa faveur, et terminant par l'indication « Mes plumes sont très usées » De même, il parvient à voler la réponse de Clarisse et à y substituer un billet de sa composition, assurant Miss Howe que tout va bien.

Il ne perd pas son temps. Il se crée des amis partout, flatte même les domestiques, et se fait d'une parente de la logeuse, la veuve Bevis, une alliée contre Clarisse. Et puis, comme par hasard, le Capitaine Tomlinson arrive. Mais Clarisse ne montre pas d'empressement à le recevoir. ne vient-il pas lui parler mariage, alors qu'elle a résolu de ne jamais épouser un homme dont l'âme est si vile ? L'entretien a lieu. Clarisse est inflexible. elle persiste à croire que l'incendie était simulé, et, bien qu'elle n'ait pas reçu les révélations de Miss Howe, elle a deviné toute seule que la Sinclair et ses « nieces » étaient des femmes perdues. Et puis, elle surprend entre Tomlinson et Lovelace un échange de regards complices qui lui fait perdre toute confiance dans le pseudo-capitaine.

Enfin Lovelace joue la carte d'atout, celle qui doit lui permettre de gagner à coup sûr. Il va faire venir, annoncer-lui, sa tante et sa cousine. Clarisse les suivra-t-elle ? Clarisse ne dit ni oui ni non, mais elle est ébranlée. Elle attendra une lettre de Miss Howe, à qui elle a demandé conseil.

Lovelace met tout en œuvre pour intercepter cette lettre.

Une fois de plus, il est servi par la chance Le messenger de Miss Howe arrive pendant que Clarisse est à l'église il a reçu l'ordre, dit-il, de ne remettre sa lettre qu'en mains propres En un tournemain, Lovelace organise toute une mise en scène Mrs Bevis, couchez-vous ! Mettez-vous un mouchoir sur la figure, car vous êtes défigurée par l'hydropisie ! Vous recevrez la lettre comme si vous étiez ma femme Clarisse, car il faut empêcher cette petite furie de Miss Howe de continuer à jeter ainsi la discorde dans un ménage autrefois si uni ! Et le messenger de Miss Howe, un jeune valet de ferme qui, autrefois, avait à peine entrevu Clarisse, remet la lettre à la dame qu'il voit couchée

Victoire, Lovelace a sa lettre ! Et c'est heureux, car Miss Howe y démasquait Tomlinson et prévenait Clarisse que, dans quatre jours, Mrs Townsend, escortée de robustes marins, viendrait la chercher à Hampstead et la mener à Deptford ; la Clarisse resterait cachée jusqu'à l'arrivée du Cousin Morden, ou jusqu'à ce que Miss Howe elle-même, ayant enfin épousé Hickman, pût la recevoir et la protéger Il était temps ! Il faut que Lady Betty et Miss Charlotte viennent sans tarder chercher Clarisse pas les vraies, naturellement, mais deux catins ayant à peu près le physique de l'emploi, dûment stylees et chapitrées, et pour qui on a loué bijoux et carrosse Il faut agir brutalement c'est la seule solution qui reste à Lovelace, puisque Clarisse, à qui il vient de montrer la dispense des bans de mariage enfin obtenue, a catégoriquement refusé de devenir sa femme légitime !

Les deux fausses parentes jouent leur rôle à merveille Elles décident vite Clarisse à les accompagner à Westminster Et le carrosse s'arrête devant la porte de la Sinclair Clarisse défaillit « Pourquoi cette terreur, ma chérie ? » On lui fait boire un cordial, puis, comme la foule s'amasse, on la fait entrer dans la maison détestée, et on lui donne du thé qu'elle avale machinalement.

« Emballez vos affaires, et nous reviendrons, en habits de voyage cette fois, pour vous emmener dans notre château de l'Oxfordshire » Clarisse obéit, tout abattue, toute tremblante. Les heures passent : Lady Betty et Miss Charlotte ne reviennent pas. La nuit tombe : un billet laconique annonce que, Miss Charlotté s'étant trouvée subitement indisposée, les deux dames ne repasseront que le lendemain matin. Alors Clarisse comprend « Maintenant je suis perdue. ô pauvre Clarisse Harlowe ! » Elle se sent la tête lourde, car on lui a fait boire un narcotique. Elle lutte contre l'engourdissement. Je veux partir vite, une voiture ! Pas de voiture disponible à onze heures du soir. Elle essaie de sortir seule dans la rue : l'énorme Sinclair, les poings sur les hanches, les sourcils froncés, la bouche tordue et écumante, lui barre le passage. Aperçue à travers les fumées du narcotique, elle paraît monstrueuse. Clarisse s'effondre, anéantie.

Et le mardi 13 juin au matin, Lovelace envoie à son ami Belford un mot ainsi conçu. « Et maintenant, Belford, je ne puis continuer. L'affaire est terminée. La dame en question est vivante. Et je suis ton humble serviteur Robert Lovelace. »

Un cri d'horreur s'échappe de la poitrine de Belford. Vite, il adjure Lovelace de réparer sa faute en épousant sur-le-champ sa noble victime. Mais Lovelace entre en fureur, la fureur de l'homme qui se sent à la fois vaincu et coupable. Au fond, il n'a rien obtenu de Clarisse, du moins de sa propre volonté. cela gêne ses plans, car il veut toujours faire de Clarisse sa maîtresse. D'autre part, l'état de Clarisse l'inquiète. Elle reste plongée dans une profonde torpeur, dont elle ne s'éveille qu'à de rares intervalles pour délirer. Le jeudi soir, comme un automate, elle va à son écritoire, et, fébrilement, écrit des choses

sans suite, brouillons de lettre à Miss Howe, brouillons de lettres à Lovelace pour le supplier de l'enfermer dans un asile de fous, maledictions ou lamentations en style biblique, poemes inacheves Tout cela montre un esprit plonge dans le plus profond abîme du desespoir humain. Par moments, Lovelace se repent d'avoir suivi le conseil de la Sinclair et d'avoir employe un narcotique mais n'était-ce pas un acte de misericorde envers sa victime pantelante ? Pour se distraire, il trame d'autres complots : par exemple il invitera Mrs Moore et ses respectables amies à une tournée dans les lieux de plaisir de Londres.

Le dimanche, Clarisse semble avoir recouvre la raison. Et aussitôt elle tente de s'enfuir, mais elle est arrêtée a temps par la terrifiante Sinclair. Alors Lovelace va la trouver. Il s'attend à une crise de colere, à un delire de rage. Rien qu'un mepris glacial et solennel. Il se sent ecrasé, il balbutie, il s'agenouille ; il a honte de voir qu'avec une pénétration presque surhumaine, Clarisse a maintenant deviné toutes les machinations qui ont amene sa perte. C'est elle qui triomphe, et c'est lui qui, confondu, implore. Il ne comprend pas.

Clarisse renouvelle sa tentative de fuite. Encore une fois arrêtée, elle ouvre la fenêtre et ameute les passants. La police arrive. Lovelace se tire du mauvais pas en racontant que les nymphes se sont battues entre elles.

Le desespoir de Clarisse, à se voir ainsi prisonnière, est tellement penible que Dorcas en est toute remuee. Elle laisse voir son emotion et s'attire ainsi l'amitie de Clarisse, amitie que Lovelace encourage, pensant qu'elle pourrait lui être utile. Pour le moment, toutes ses protestations d'amour, toutes ses offres de mariage se heurtent à un refus passionné. « Penses-tu que je donnerai à ton oncle honorable et à tes vénérables tantes une niece prostituee ? Penses-tu que je donnerai à tes cousines une cousine tiree d'un bordel ? » Alors il regrette sa conduite passee. Mais, comme Clarisse ne songe qu'à s'enfuir avec

la complicité de Dorcas, il sent se réveiller son amour de la lutte et de l'intrigue. Il prépare une nouvelle mise en scène. Une veuve inconnue, en carrosse, s'arrêtera devant la maison. Dorcas l'implorera en faveur de sa maîtresse. La noble dame enlèvera Clarisse, la mènera chez elle, couchera dans le même lit, au milieu de la nuit, elle se sentira prise de coliques et sortira, laissant la place à Lovelace, qui triomphera ainsi pour la seconde fois (et sans narcotique) de la vertu de Clarisse. alors peut-être l'énergie de celle-ci sera-t-elle brisée. Certes, le plan est parfait, mais il ne réussit pas, parce qu'il est trop parfait et ne laisse aucune part au hasard. Méfiante, Clarisse refuse de se laisser enlever par la veuve. bien plus, elle soupçonne Dorcas de la trahir.

Cependant Lord M. est de plus en plus malade, et il faudrait que Lovelace allât à son chevet pour recueillir la succession. Mais il voudrait bien, avant de partir, arriver à une décision finale en ce qui concerne Clarisse, ne serait-ce que pour étouffer ce qui lui reste de conscience par un nouvel attentat plus monstrueux que le premier. Chacune de ses entrevues avec Clarisse se termine par une scène violente, et seule, la force empêche Clarisse d'appeler les passants dans la rue. Les nymphes, excitées par cette menace continuelle, prient Lovelace de leur confier entièrement Clarisse. elles sauront bien, elles, la ravalier en peu de temps à leur niveau. Mais Lovelace recule devant cette mesure extrême. Finalement, il décide d'attirer Clarisse hors de chez elle, et, avec l'aide des autres femmes, d'abuser d'elle.

Clarisse est dans sa chambre. Devant la porte, Lovelace feint de trouver un papier par lequel Clarisse essayait de corrompre Dorcas. Il entre dans une violente colère, sonne la cloche, les femmes se rassemblent. Dorcas gémit, suppliante, comme si on la rouait de coups. La Sinclair hurle que la « dame » devrait bien venir défendre la malheureuse servante perdue par sa faute. La porte de Cla-

risse s'ouvre C'est le moment. Allez-y, s'écrient toutes les femmes, haletantes et crispées. Et puis

Et puis tous sont pétrifiés, frappés de stupeur, par la majestueuse apparition Une déesse parmi les fauves Sans peur, elle s'avance au milieu du groupe « Malheureux Lovelace ! Crois-tu que je ne voie pas clair dans ce misérable complot ?.. Et vous, viles créatures, sachez que j'ai des amis qui viendront vous réclamer mon honneur et vous poursuivront jusqu'à ruine totale. Désormais la Loi seule sera mon refuge ! » Les cœurs battent d'un rythme accéléré, les gorges se serrent, on a peur Lovelace reprend son sang-froid Il fait un pas en avant Clarisse tire un canif et menace de se tuer s'il bouge. La Sinclair est terrifiée à l'idée d'un cadavre dans sa maison Les nymphes sont écrasées sous les malédictions de Clarisse, qui leur rappellent celles des Prophètes de la Bible. Les têtes se courbent comme sous une rafale Lovelace ne remue plus, prostre sur le plancher Et Clarisse rentre lentement chez elle

Le lendemain, Lovelace, vaincu, part pour le château de son oncle De là, il écrit à Clarisse pour la supplier de fixer leur mariage au jeudi suivant Pas de réponse, il prie son ami Belford d'aller plaider sa cause, mais Belford refuse cette mission de confiance, craignant qu'elle ne dissimule un nouveau piège tendu à la « divine créature » En désespoir de cause, Lovelace envoie près de Clarisse le pseudo-capitaine Tomlinson Anxieux, il attend la réponse Enfin celle-ci arrive Clarisse s'est enfuie ! Elle avait promis une de ses robes à Mabel, une des nymphes, et, pour la faire ajuster, avait convoqué une couturière Et pendant que celle-ci essayait la robe à Mabel devant la glace de la chambre voisine, Clarisse avait vite revêtu les habits de Mabel, descendu l'escalier, passe devant les autres femmes sans défiance, et disparu dans la rue

Lovelace est fou de désespoir et aussi, il redoute la vengeance de Clarisse Comme un malheur ne vient jamais

seul, voila en outre que la robuste constitution de Lord M reprend le dessus . Lovelace n'heritera pas cette fois-ci !

Cependant Clarisse s'est réfugiée chez une gantière de Covent Garden Son premier acte est d'envoyer toute une serie de lettres lettre à Miss Howe, qui est malheureusement interceptée et lue par Mrs Howe, lettre à la vieille Hannah pour la prier de lui tenir compagnie, mais Hannah, percluse de rhumatismes, ne peut venir, lettre à sa bonne gouvernante, Mrs Norton, pour savoir si son frère James a reellement voulu l'enlever, lettre à Lady Betty et à Miss Charlotte, pour savoir si elles sont allées à Hampstead et si elles ont bien écrit telle ou telle lettre, lettre à la gouvernante de l'oncle John, pour savoir si elle a entendu parler d'un certain Capitaine Tomlinson. . Ainsi, peu à peu, la lumière se fait Le terrible réquisitoire se prepare L'etreinte se resserre autour de Lovelace. Et Clarisse, dans sa fierte, ne fait pas mystere de l'attentat dont elle a été la victime

Elle reprend sa correspondance reguliere avec Miss Howe, cette fois avec l'autorisation de Mrs Howe, que tant de malheurs ont enfin emue Les malentendus se dissipent : Miss Howe sait maintenant pourquoi ses conseils n'ont pas été suivis, et les faux en écriture commis par Lovelace sont decouverts. Depuis qu'elle connaît la verite, Clarisse s'explique les événements passés, elle comprend, par exemple, certains gestes étranges de la pseudo-Lady Betty Mais vraiment, elle n'a pas peché par imprudence elle ne pouvait, dans sa jeunesse, prévoir tant de bassesse, tant de machinations tortueuses

Miss Howe l'engage fortement à poursuivre Lovelace en justice. Mais, pour rien au monde, Clarisse n'adopterait cette solution. Un tribunal obligerait sans doute Lovelace à l'épouser ? Or, à aucun prix, elle n'accepterait d'épouser un être aussi vil : des lettres qu'elle vient de recevoir des bonnes dames de Hampstead lui ont encore révélé des machinations qu'elle ignorait !

En attendant, elle goûte un peu de paix. Sa logeuse, Mrs Smith, est une brave femme, et une voisine, Mrs Lovick, lui tient souvent compagnie. Elle se juge en sécurité. En effet, Lovelace n'a pas découvert sa cachette, il se morfond toujours auprès de son oncle, et il subit de rudes épreuves. Car ses tantes, Lady Betty et Lady Sarah, viennent en grand apparat lui demander raison de ses actes inqualifiables. Mais il se défend bien. tantôt menaçant, tantôt plaisant, tantôt affectueux, il est insaisissable. Tout ce qu'on peut obtenir de lui, c'est qu'il épousera Clarisse immédiatement après avoir imploré son pardon. Aussitôt, les nobles tantes écrivent à Miss Howe en la suppliant de faire pression sur son amie pour qu'elle accepte cet arrangement. Ce qui est fait. Mais à ses lettres urgentes, Miss Howe ne reçoit pas de réponse. Depuis cinq jours, Clarisse n'a pas reparu chez Mrs Smith. Et Lovelace, impérieusement questionné, se montre fou d'inquiétude.

La Sinclair avait facilement retrouvé la trace de Clarisse, et, croyant accomplir une action d'éclat, l'avait fait arrêter à la sortie de l'église pour de prétendues dettes contractées chez elle. Clarisse avait été aussitôt conduite chez le sheriff. Lovelace n'était pour rien dans toute cette histoire, mais il se rend compte que cette nouvelle torture achèvera de lui aliéner Clarisse. Il envoie Belford aux nouvelles, le supplie d'agir, de tirer Clarisse de prison. Belford fait son enquête, et énumère implacablement à Lovelace les outrages que les nymphes ont infligés à Clarisse. Il décrit avec minutie la chambre obscure et sale où Clarisse achevait de s'étioiler. Puis il raconte comment, après avoir couvert de malédictions la vieille Sinclair tout éberluée, il a tiré Clarisse des griffes de la police, en lui promettant que Lovelace ne tenterait plus de la tourmenter par sa présence. Forte de cette promesse, elle a consenti à retourner chez Mrs Smith, et même à recevoir les soins d'un docteur et d'un apothicaire, à condition toutefois de les rémunérer elle-même.

A ces nouvelles, Lovelace reprend espoir. il se persuade que la jeunesse de Clarisse vaincra son desir de mort. Aussitôt, il se remet à combiner des plans qui lui permettront d'esquiver le lien conjugal. Et pourtant, l'exemple de son ami Belton devrait le mettre en garde contre les unions illegitimes car le malheureux, trompe, dupé, vole et battu par sa maitresse, mourrait dans la misère si Belford n'était là pour prendre ses affaires en main.

Hickman rend visite a Lovelace pour essayer de connaître ses intentions veritables au sujet de Clarisse. Lovelace se montre tour a tour insolent, melancolique, agressif, conciliant. Puis, après avoir bien mystifie le bon gentilhomme, il finit par lui assurer qu'il est prêt à epouser Clarisse, si elle veut encore de lui. — Pendant ce temps, Miss Howe, sur le point de partir en voyage pour l'île de Wight, écrit à Arabella Harlowe pour la mettre au courant de la grave maladie de sa sœur. Recevant une reponse insolente, elle replique avec furie. Il faut l'intervention des deux meres de famille pour arrêter cet echange d'insultes. La situation paraît sans issue, car Clarisse refuse categoriquement de songer même a la possibilite d'un mariage avec Lovelace.

Elle sent venir la mort. Et, pour amener la paix en son âme prête a quitter le monde, elle s'efforce de faire la paix avec les hommes. Elle écrit une fois de plus à sa sœur, pour obtenir le retrait de la malediction paternelle. Elle se prepare à la venue de l'implacable Visiteuse en composant des meditations en style biblique. Celles-ci émeuvent Belford et lui donnent l'idée de lire la Bible, qu'il juge aussitôt le plus beau livre du monde.

Clarisse vend les robes qu'elle ne portera plus jamais, afin d'en tirer un peu d'argent. Elle fait rendre à Lovelace les lettres qu'il lui avait écrites. La visite de Hickman vient la distraire un jour de ses preparatifs : le brave homme, qu'elle accueille avec des marques touchantes d'affection et d'estime, lui apporte des nouvelles. Miss

Howe est en route pour l'île de Wight. Elle a rencontré Lovelace dans une soirée mondaine, et lui a montré son mépris et sa haine mais plus elle se montrait violente, plus il était aimable, mettant ainsi les rieurs de son côté, finalement, il avait réussi à la persuader d'intervenir en sa faveur auprès de Clarisse.

Mais Clarisse ne peut que répéter son refus. Lovelace, d'ailleurs, ne s'en émeut guère : optimiste incorrigible, il croit qu'avec le temps tout s'arrangera. En outre, si tout ne va pas au gré de ses desirs, il se déguisera en pasteur et ira se jeter aux pieds de sa belle. Elle est malade, dit-on ? Ne serait-ce pas tout simplement qu'elle est enceinte ?

Clarisse riposte en rendant public son refus et en en donnant les raisons au nom de la morale supérieure, il serait intolérable que Lovelace reçût sa récompense ! Cependant, les Harlowe commencent à s'émouvoir des mauvaises nouvelles qu'on leur donne de la fugitive. L'impitoyable James étant en Ecosse, la sévérité du *paterfamilias* s'atténue : il retire sa malédiction et envoie à Londres, avec mission de faire une enquête, un jeune clergyman poseur et plein de lui-même, frais émoulu de l'Université, le Reverend Elias Brand.

Continuant ses préparatifs pour le Grand Voyage, Clarisse choisit Belford comme exécuteur testamentaire, et rédige une histoire de sa vie pour l'édification des jeunes imprudentes. Puis elle écrit encore à sa sœur, pour obtenir de ses parents une bénédiction suprême. Quant à Lovelace, il commence à recevoir un juste châtiment : rejeté par Clarisse, il est également renié par les siens. Il enrage, il jalouse Belford, ainsi investi de la confiance de Clarisse, il se jure qu'il épousera Clarisse, fût-elle sur son lit de mort.

Arabella, furieuse à l'idée que sa sœur pourrait rentrer en grâce, envoie une lettre d'insultes. Triste, mais non découragée, Clarisse écrit alors à sa mère. Elle supplie Lord M. de pardonner à son neveu Lovelace, et surtout

de lui persuader de ne pas venir la voir Elle reçoit une réponse, non de sa mère, mais de ses oncles, qui lui demandent brutalement si elle est enceinte, et lui revelent que les renseignements recueillis sur son compte par le Révérend M. Brand sont complètement 'defavorables Alors Clarisse, choquée par la grossierete de la question, replique mystérieusement que quelques semaines apporteront sa réponse Puis elle envoie a sa bonne « maman » Norton des lettres qui permettent de reconstituer en partie sa lamentable aventure, dans l'espoir que Mrs Norton les utilisera aupres du Cousin Morden, qui vient enfin de débarquer d'Italie

Sur ces entrefaites, Lovelace tombe malade De violents malaises le déterminent a méditer sur sa conduite passée et a se repentir, au moins provisoirement Et sa famille, touchée par ses bons sentiments, l'admet à nouveau dans son sein A peine remis, il n'a plus qu'une idée se jeter aux pieds de Clarisse et apprendre sa decision de sa propre bouche Loyalement, Belford previent Clarisse des projets que Lovelace forme contre sa tranquillite Et lorsque Lovelace arrive chez Mrs Smith, sa belle proie s'est envolée Il passe sa colere sur la gantière, son mari, son employé, les insulte, les menace, puis, sans transition, les flatte, les amuse, s'improvise vendeur, fait mille pitreries, et ne s'enfuit qu'au moment ou la foule s'ameute à la porte du magasin De la, il se rend chez la Sinclair, où il maudit une fois de plus les nymphes trop zélées Il organise une surveillance discrète autour de Mrs Smith Il retourne au magasin mais Clarisse est encore sortie, comme il peut s'en rendre compte *de visu* en explorant toutes les pieces de la maison Plus furieux que jamais, il annonce qu'il visitera méthodiquement toutes les eglises de Londres jusqu'à ce qu'il ait retrouve les traces de Clarisse

Belford assiste aux derniers moments de son camarade Belton, qui crève, déchire par le remords de ses debauches passées. Il fait part à Lovelace de cette déplorable fin, et

l'adjure de tenir compte de ce terrible avertissement .. Mais il reçoit de Lovelace un mot tout joyeux Lovelace est retourné chez Lord M. pour se faire féliciter, car une lettre de Clarisse vient de lui arriver, qui lui annonce . « J'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre. Je me prépare en toute diligence à partir pour la maison de mon père Je déborde de joie à l'idée d'une complète réconciliation, due à l'intercession d'un cher ami bien-aimé que j'ai toujours révéré et honoré Je ne puis disposer d'un moment, ayant à m'occuper de plusieurs choses de première importance Il se peut que vous me voyiez dans quelque temps chez mon père Je vais écrire une lettre qui vous sera transmise dès que je serai là-bas » Lovelace interprète ces phrases sybillines de la façon qui lui est la plus favorable. Il se rengorge. Il est heureux sans nul doute, Clarisse est enceinte de ses œuvres, et elle se rend compte que le mariage est devenu absolument nécessaire !

Mais Belford, lorsqu'il reçoit une copie de cette lettre mystérieuse, est stupefait et intrigué A son retour à Londres, il apprend en effet que les sorties nécessitées par les tentatives de Lovelace ont aggravé la faiblesse de Clarisse. Elle se sent malade au point de demander, un soir, les derniers sacrements.* Le médecin déclare qu'elle n'a plus que deux ou trois semaines à vivre : alors elle vend les quelques vêtements qui lui restent, pour s'acheter, dit-elle, une maison Et lorsque son ancien directeur de conscience, le Révérend M. Lewen, la presse de poursuivre Lovelace en justice, elle lui rappelle que c'est lui-même, homme de Dieu, qui lui avait autrefois enseigné le pardon

En même temps, arrive une lettre d'Arabella qui conseille à sa sœur de partir pour l'Amérique, « sa conduite étant devenue trop scandaleuse » Pourquoi ce redoublement de cruauté ? Un mot de Mrs Norton en précise la raison le pasteur Brand avait donné sur Clarisse de très mauvais renseignements, ne recevait-elle pas dans l'inti-

mité un ami de Lovelace, un débauché nommé Belford ? En revanche, Mrs Norton peut donner de meilleures nouvelles : d'abord le Cousin Morden a pris, chez les Harlowe, le parti de Clarisse 'persecutée', ensuite, la tante Hervey a déclaré qu'elle approuvait Morden et qu'elle se disposait à secourir Clarisse. D'autre part, Mr Wyerley, un des anciens prétendants à la main de Clarisse, renouvelle sa demande en mariage. Mais Clarisse ne peut que déclinier, tout en l'appréciant comme il convient, cette offre généreuse. Elle entend s'approcher les pas de la Mort, elle se commande une maison, un cercueil. Elle avoue à Belford que sa lettre énigmatique était un stratagème destiné à écarter Lovelace. « La maison de mon père, c'est le Ciel, l'intercession de mon ami très cher, c'est la médiation de Notre-Seigneur Jesus-Christ »

Lovelace commence du reste à se douter que cette lettre, trop favorable à ses désirs, a un sens caché. Il songe à une nouvelle intrigue, quand il reçoit la visite de Morden. Entre ces deux hommes, aussi chatouilleux l'un que l'autre au point de vue de l'honneur, « deux vrais barils de poudre » une dispute éclate. heureusement Lord M., qui assiste à l'entrevue, réussit à calmer les deux antagonistes. Morden s'adoucit lorsqu'il acquiert la conviction que Lovelace est maintenant bien décidé à épouser Clarisse. Quant aux accusations portées contre elle par le pédant Brand, il n'est pas long à s'apercevoir que ce sont pures calomnies. Et Belford, aussitôt prévenu, va trouver les informateurs de Brand, voisins malveillants ou simplement désireux de se donner de l'importance. Il leur fait si bien honte, qu'ils proposent d'envoyer à Brand une lettre de retractation.

Morden écrit à Clarisse pour l'informer des efforts qu'il tente en sa faveur, et pour la presser d'épouser Lovelace. Mais Clarisse répond avec émotion qu'elle ne se mariera jamais, et elle supplie son cousin de ne pas chercher à la venger. Lovelace a d'ailleurs promis de ne plus la

molester à son tour, il souffre, car il s'aperçoit enfin qu'il aime, et il redoute une issue fatale. Pour recevoir plus tôt les lettres de Belford, qui le tient au courant des moindres gestes de Clarisse, il se fixe à Uxbridge, près de Londres.

Clarisse fait porter son cercueil dans sa chambre. Elle en a précisé tous les ornements. Sur une plaque de métal blanc, un serpent qui se mord la queue, symbole de l'éternité. Dans le cercle ainsi formé, le nom de Clarisse, son âge (dix-neuf ans), et la date fatale à laquelle elle quitta la maison paternelle. En haut, un sablier aile, avec, au-dessous, un verset de Job. En bas, une urne, surmontée d'un verset des psaumes et d'un lis blanc coupe, en train de tomber de sa tige. L'intérieur est capitonné de satin blanc.

Souriante et sereine, Clarisse passe ses derniers jours à côté de son cercueil.

La fin approche. évanouissements de plus en plus fréquents, oppression, pâleur, tout annonce le dénouement fatal. Bientôt Clarisse ne peut plus quitter le lit, et le pasteur de la paroisse vient prier près d'elle. Elle consacre ses derniers moments de calme à rédiger son testament. Et de bonnes nouvelles arrivent de toutes parts. Miss Howe, retenue au chevet de sa mère malade, raconte que Morden fait honte aux Harlowe de leur dureté, et ils seraient enclins à l'indulgence, si James Harlowe n'avait déclaré avec violence qu'il quitterait à jamais la maison familiale si Clarisse en franchissait la porte, ce à quoi Morden, écœuré, répondit qu'il ferait de Clarisse sa légataire universelle et qu'il ne logerait pas une minute de plus chez un membre de cette famille dénaturee. Il n'eut d'ailleurs pas à mettre sa menace à exécution, les deux oncles ayant fortement montré qu'ils désapprouvaient leur énergumène de neveu.

Et puis, le vénérable et savant médecin qui soigne Clarisse écrit au *paterfamilias* que, s'il veut s'épargner

d'epouvantables remords, il n'a qu'à envoyer sa benediction au plus vite, sa fille n'ayant plus que quelques jours a vivre. En même temps, Morden reçoit une lettre de Belford le priant d'accourir, s'il veut voir sa jeune cousine encore en vie .

Pendant ce temps, Lovelace est comme tou, passant le plus clair de son temps a cheval sur la route de Londres pour aller au-devant des courriers

Enfin Clarisse, par l'intermediaire de Mrs Norton, adresse a sa famille une dernière requête . elle voudrait que ses cendres fussent mises près de celles de ses ancêtres Puis elle attend Tout est prêt Jamais fiancée ne fut mieux preparee pour la fête

Pourtant, les bonnes nouvelles arrivent encore. L'infâme Brand avoue humblement aux Harlowe qu'il a agi légèrement et qu'il a calomnie la divine Clarisse, et comme il ne doute de rien, il insinue qu'il deviendrait volontiers le chapelain de Clarisse, et qui sait³ peut-être son epoux. En attendant, comme il tremble de peur à l'idée de la colere de Belford et de Lovelace, il se propose pour porter a Clarisse, au nom des Harlowe, le rameau d'olivier

Lovelace essaie en vain de se raccrocher aux plus faibles espors au fond de lui-même, il n'a guère d'illusions Pour s'epargner un choc trop violent, il a prié Belford, en cas de denouement fatal, de lui envoyer un billet lui conseillant simplement de partir en voyage.

Clarisse n'a plus la force d'ecrire C'est tout juste si elle peut signer une belle lettre d'adieu à Miss Howe, que Mrs Lovick a ecrite sous sa dictée. Enfin arrive Morden La scene est déchirante elle le supplie de ne pas tenter de la venger, de ne pas pleurer sa mort Et entourée par son cousin, Belford et les voisins tout en pleurs, elle s'éteint doucement en murmurant le nom de Jésus. Sur sa pâle figure un sourire se dessine, montrant que la béatitude éternelle a immédiatement commencé.

Dès le jeudi apres-midi, Belford avait prevenu son ami

Mowbray d'aller au-devant de Lovelace pour éviter toute violence : suicide, ou assassinat du messager apportant la fatale nouvelle. Et la précaution était utile, car on eut toutes les peines du monde à maîtriser le forcené quand il reçut, tard dans la soirée, le billet convenu. « J'ai seulement à te dire à présent que tu ferais bien de faire un tour à Paris ou n'importe où te conduira ton destin — John Belford. »

Ainsi mourut Miss Clarisse Harlowe, dans la fleur de l'âge et l'épanouissement de la beauté. À six heures quarante, exactement, son âme s'envola vers les régions de lumière. Et le lendemain du jour exécrable arrivèrent des lettres de réconciliation, d'apaisement, écrites par Mrs Norton (qui annonçait sa visite), par l'oncle John et même par Arabella. Le billet ferme et précis du médecin exposant l'état de sa triste malade avait enfin touché ces cœurs de pierre.

Belford commence aussitôt sa besogne d'exécuteur testamentaire. Il expédie les lettres posthumes que Clarisse avait rédigées à l'intention de chacun de ses amis et de chacun de ses ennemis. lettres humbles ou sévères, triomphantes ou touchantes, toutes destinées à réconforter plutôt qu'à blâmer. Et Belford, profondément ému, se jure d'obéir au désir qu'elle lui exprimait par écrit : il sera le pacificateur qui fera régner le calme autour de la douloureuse mémoire.

La pauvre Mrs Norton arrive à Londres le lendemain de la mort de sa pupille chérie ; elle ne peut que baigner de ses larmes le beau corps couché dans le cercueil. Quant aux Harlowe, leur confusion est inexprimable et leur douleur sincère. Mais leur orgueil, cause de tout le mal, est toujours vivace : et ils s'arrêtent de pleurer, pour protester contre le choix de Belford comme exécuteur testamentaire et s'efforcer d'obtenir sa destitution. Ils n'ont heureusement pas gain de cause, car Morden, qu'ils redoutent, prend fait et cause pour Belford, par égard

pour la morte et aussi pour punir des parents dénaturés.

Lovelace a une véritable crise de folie. Il veut faire embaumer le corps de Clarisse, garder son cœur dans de l'alcool, et n'envoyer aux Harlowe que les entrailles. Il lui parle comme s'il la voyait, l'appelle sa « chère Clarisse Lovelace », délire, gesticule. Et une terrible menace point à l'horizon : car Morden vient d'apprendre que le rapt de sa cousine n'était pas un cas banal de séduction, mais un acte de sadisme infernal, et il crie vengeance, ne voulant plus obéir au souhait exprimé par la jeune martyre.

La Sinclair, s'étant cassé la jambe un soir d'ivresse, tombe gravement malade, car la gangrène s'est mise dans la plaie. Elle a une peur horrible de la mort et maudit ses médecins, qui déclarent ne rien pouvoir faire pour elle. Elle sent déjà « l'odeur de l'enfer ». Ses « filles » se pressent autour de son lit de mort. Elle les abreuve d'insultes grossières et crève, l'écume à la gueule.

Cependant, le cercueil de Clarisse est amené à Harlowe Place. Le glas sonne des que le char funéraire est en vue. Tous les pauvres de la contrée sont réunis, les jeunes paysannes se disputent l'honneur de porter du corbillard au hall les restes mortels de la sainte. Le père et la mère n'osent pas venir voir le corps, les autres membres de la famille disent humblement adieu à celle qui les aimait tant. Miss Howe, vêtue de noir, est arrivée seule, et elle exige qu'on la laissât un moment avec la « sœur de son cœur » et, pour la première fois, devant le beau visage froid et serein, son énergie indomptable se brise, et elle sort en sanglotant. À l'église, l'éloge funéraire, pour lequel Clarisse avait laissé des indications précises, est prononcé par le pasteur du village. Et le cercueil descend dans le caveau familial.

Le testament de Clarisse est lu en grande solennité. C'est un modèle de sagesse et de justice, personne n'est oublié, et chacun reçoit ce qui doit lui revenir. Mais James

et Arabella ont le triste courage de discuter et de contester les legs faits a des personnes n'appartenant pas a la famille.

Fidele a sa tâche de pacificateur, Belford pousse Lovelace a voyager le plus loin possible. Lovelace se laisse persuader. une fois le grand coup de la douleur passe, il s'est laisse envahir par son vigoureux optimisme et se prend parfois a rêver a de nouvelles conquêtes. Et puis, il se sent isole. Tonlinson est en prison, et Belford, converti a la vie vertueuse, songe a se marier. Il part donc pour le Continent, apres avoir subi une homelie de Belford et donne en revanche a celui-ci le conseil d'épouser sa cousine Charlotte.

Belford vit dans le souvenir de l'ange disparu et se promet de suivre les principes de vie de Clarisse, tels que Miss Howe les lui enuimere dans la longue lettre ou elle trace un portrait detaille de son amie defunte. Il croit que le depart de Lovelace a clos toute l'affaire. Mais, dans une ville de Baviere, Lovelace apprend que Morden declare partout qu'il tirera vengeance du vil séducteur. De telles menaces ne sont pas pour l'effrayer : non seulement il ne cherche pas a éviter son ennemi, mais encore il lui écrit qu'il est a son entiere disposition et qu'il passera a Trente tel jour du mois.

La rencontre inevitable a lieu. Lovelace, merveilleux escrimeur, a pleine confiance. Mais la vengeance divine le trappe. Morden pare sans difficulté un violent coup droit et plonge son épée dans le corps de son adversaire. Apres des heures de fièvre et de delire, ou, tour a tour, il desire voir le fantôme de Clarisse et redoute de le voir surgir, Lovelace meurt en prononçant ces mots : « Que ceci soit l'expiation ! »

*
* *

Et qu'advint-il des principaux acteurs de ce drame emouvant ?

Les Harlowe menerent une vie triste et terne, passant leur temps a s'accuser mutuellement de la mort de Clarisse Le pere et la mere ne survécurent pas longtemps a leur fille martyre James vit exauce le grand rêve de sa vie : il epousa une tres riche heritiere, mais toute son existence fut employee a arracher aux hommes de loi la fortune de sa femme Arabella fit, elle aussi, un riche mariage, mais son mari, homme brutal et dissolu, la rendit tres malheureuse

Miss Howe se decida enfin a epouser Hickman, se rendant bien compte qu'avec lui elle connaîtrait le bonheur . et, mue comme toujours par un sens aigu de la justice, elle s'attacha a rendre son époux le plus heureux des hommes.

Belford epousa la cousine de Lovelace, Miss Charlotte Montagu, et n'eut qu'a se louer d'être rentre dans le droit chemin. Car le vrai bonheur ne se savoure que dans l'accomplissement des actions vertueuses, et les plaisirs qu'apporte le vice ont toujours goût de cendres

CHAPITRE XI

LA SAINTE AU MILIEU DES CHRÉTIENS ET LA MARTYRE JETÉE AUX FALVES

Clarisse ou l'Histoire d'une Jeune Dame Comprehendant les affaires les plus importantes de la vie privée, et montrant particulièrement les malheurs qui peuvent résulter de l'inconduite à la fois des Parents et des Enfants en ce qui concerne le mariage. Publié par l'éditeur de Pamela Imprimé pour Samuel Richardson et vendu par A. Millar, John et James Rivington, John Osborn et James Leake, de Bath, forme un ouvrage de sept volumes in-12 qui parurent à trois reprises différentes. Les deux premiers (contenant respectivement 312 et 309 pages, soit 44 et 46 lettres) annoncés par le *London Magazine* de novembre, parurent le 1^{er} décembre 1747 et furent mis en vente, reliés, au prix de 6 shillings. Les volumes III (366 pages, soit 79 lettres) et IV (362 pages, soit 56 lettres) parurent le 28 avril 1748 et furent vendus le même prix. Les volumes V (378 pages, 62 lettres), VI (405 pages, 120 lettres) et VII (432 pages, 105 lettres, conclusion et post-scriptum) furent mis en vente le 6 décembre 1748 au prix de 9 shillings. Nous avons vu que les principaux amis de Richardson reçurent ces volumes avant leur date d'apparition. Quant à Mrs Richardson, elle reçut un exemplaire complet du roman, spécialement relié pour elle, qui lui fut remis cérémonieusement à la date du 1^{er} décembre 1748, avec

un billet ainsi conçu « Chere Bett, savez-vous que la Bienheureuse Clarisse s'est souvent sentie gênée par le temps que son histoire prenait à l'homme que vous favorisez de votre amour ' et cela surtout en pensant à vous. Oui, elle l'a deplore. Mais je sais qu'elle aurait grandement approuvé le cadeau que je vous fais, en son nom, des volumes contenant son histoire. Puissent nos derniers jours se terminer aussi heureusement que ses derniers jours à elle! »

Il y a étonnamment peu de fautes dans les sept volumes tout juste 2 lignes d'errata pour le volume III, et 7 lignes pour le volume IV. Et pourtant l'ouvrage fut imprimé très vite, au fur et à mesure de la rédaction, ou plutôt des que Richardson, après avoir pris l'avis de son entourage, jugeait à peu près définitive une partie de son manuscrit.

Car *Clarisse* est une œuvre faite en collaboration, du moins au sens où Richardson entendait le mot collaboration, c'est-à-dire humbles conseils, objections facilement réfutables, indication d'améliorations de détail, et surtout louanges enthousiastes. Il ne fait d'ailleurs pas mystère, dans la préface du premier volume, d'avoir communiqué son manuscrit à divers « amis judicieux ». Et c'est à ces conseillers qu'étaient dus la longue liste explicative des *Dramatis Personæ* au début du roman, l'insertion et la mise en musique de l'*Ode à la Sagesse*, de Miss Carter, dans le second volume, la préface de Warburton en tête du volume IV, le long post-scriptum du dernier volume, véritable profession de foi littéraire où Richardson défend sa conception du roman, — et surtout les notes, particulièrement abondantes dans les derniers tomes, ou sont réfutées à l'avance toutes les objections que pourraient émettre des lecteurs intelligents sur la conduite de Clarisse ou de Lovelace.

Les amis, et surtout les ames (en tout bien tout honneur) de Richardson, servirent en outre de cobayes. Nous

savons que le malin romancier étudia les réactions de son entourage, surtout lorsqu'il s'agit de Lovelace. S'apercevant que le sexe aussi beau que sot admirait trop le vil séducteur et souhaitait son bonheur, il le noircit de son mieux, en chargeant son passé de crimes abominables : puis il le condamna à la mort éternelle. Après avoir un moment aimé ce prestigieux fils de son imagination, il en était venu à le jalouser, car trop de beaux yeux pleuraient sur son sort et oubliaient Clarisse. C'est ainsi qu'il récrivit presque entièrement les deux derniers volumes, afin de rendre plus belle la mort de la martyre et plus abjecte celle du persecuteur. Et il fit un long factum pour justifier sa cruauté à l'égard de Lovelace. Quant à la vraisemblance du monstre ainsi créé, il n'en eut cure, et Lady Bradshaigh lui indiqua que, dans les milieux aristocratiques qu'elle fréquentait, elle avait rencontré des hommes pires que Lovelace, et entendu parler de rapt et de viols commis dans des circonstances encore plus odieuses.

La vente du livre fut étonnamment rapide, — étant donné l'imperfection de l'ouvrage, écrivit modestement Richardson à ses amis, — étant donné sa cherté, dirons-nous. Et le succès eût été certainement encore plus vif, si Richardson avait été moins bavard et s'il avait réussi à garder secret le dénouement de l'histoire. « Je n'avais jamais eu l'intention qu'on connût le dénouement avant la publication », expliqua-t-il à un correspondant¹, « mais un ami, puis un autre, obtinrent communication du manuscrit, et quelques-uns indiscrettement, quoique sans dessein de nuire, en parlèrent un peu partout. »

Néanmoins, l'écoulement de l'ouvrage fut suffisant pour que l'épuisement fût rapidement atteint, du moins en Angleterre. En Irlande, cela n'alla pas si bien. Richardson avait traité avec le libraire Faulkner, qui versa 70 guinées pour le copyright et fit imprimer à Dublin une édition irlandaise de *Clarisse*. Faulkner se plaignit au Révérend Skelton, de Monaghan, grand ami de Richardson, que le

public marquaît peu d'empressement à acheter l'ouvrage Skelton, en envoyant ces mauvaises nouvelles, prodigua à l'auteur de judicieuses consolations : « Cette œuvre admirable est au-dessus du goût de la masse » Et puis, ajoutait-il finement, il ne faut pas trop accorder créance aux lamentations de Faulkner : quel est le commerçant qui ne gemit pas toujours que ses affaires vont mal ?

Des le 15 juin 1749, les libraires mirent en vente la seconde édition de *Clarisse*, reproduction exacte de la première, sauf que les préfaces des volumes I et IV avaient disparu, et que à leur place, l'auteur avait substitué une très ample table des matières, qui constituait un véritable résumé du roman². Cette table avait été également éditée à part, pour être vendue aux acheteurs de la première édition, au prix de 6 pence. Richardson l'avait faite pour donner de l'œuvre une idée d'ensemble, et aussi pour aider ceux qui, ayant lu le roman au fur et à mesure de sa lente publication, désiraient retrouver rapidement tel ou tel passage qui les avait frappés.

La vente se continua avec une régularité de bon augure, et Richardson put bientôt prévoir le moment où les 3.000 exemplaires qu'il avait tirés de cette seconde édition seraient complètement épuisés (ils le furent en janvier 1751). Et comme il songeait toujours à perfectionner ses œuvres, il résolut que la prochaine réédition apporterait à son public fidèle un texte amendé et considérablement amélioré. Comme d'habitude, il quêtait des avis dans son entourage. Mrs Delany reçut la mission de lui signaler tout passage du roman qui pourrait sembler critiquable ; elle accepta la tâche et obtint la collaboration de sa sœur Mrs Dewes. Lady Bradshaigh annota un exemplaire de *Clarisse*, indiquant dans la marge toutes les objections qui lui venaient à l'esprit. L'exemplaire fut envoyé à Richardson qui écrivit, également dans la marge, de victorieuses réponses à chaque objection ; mais il ne

put convaincre Lady Bradshaigh sur deux points . la mort de Clarisse, qu'elle persistait à trouver inutile et cruelle, et la necessite d'abreger le roman, qu'elle ne jugeait pas trop long, puisqu'elle griffonna sur une des dernieres pages « J'aurais pu en lire sept autres volumes avec delices ». Et, comme il faut bien ceder un peu, n'est-ce pas ? Richardson reconnut qu'elle avait raison sur le second point'.

Tous les amis, de l'Eglise ou des Universites, sollicités à leur tour, repondirent avec celerite, mais en prevenant l'auteur que leurs critiques n'avaient aucune valeur. Le 10 juin 1749, Skelton envoyait une courte liste de remarques et objections, avec le billet suivant : « Je suis presque devenu aveugle a force de regarder le soleil pour decouvrir ses taches, et toutes celles que j'ai pu decouvrir (si elles ne sont pas plutôt autant d'atomes sur mes propres yeux) sont decrites dans le papier ci-joint » Le D^r Conybeare, en septembre 1749, suggéra que les Harlowe devraient mieux se rendre compte des vertus eminentes de leur fille, ce qui aviverait leur desespoir et leurs remords. — Très juste, concéda Richardson ; cette idee sera reprise dans la conclusion de la prochaine edition — Une certaine Miss P...t à qui Richardson avait communique de courtes biographies de Sally Martin et Polly Horton, deux des « nymphes » de la Sinclair, declara que l'auteur avait eu bien tort de supprimer ces pages admirables de peur de trop allonger son œuvre, et qu'il faudrait les donner au public Le Révérend Robert Smith envoya toute une serie de devises tirées des auteurs latins, pour que Richardson n eût que l'embarras du choix s'il lui plaisait de suivre la mode, lancee par le *Spectator*, des epigraphes latines Salomon Lowe, qui, dès l'apparition des premiers volumes, avait envoye une liste de « scrupules » et commence a dresser un index, continua à recueillir toutes les observations qu'il entendait faire par sa femme, ses filles, les amies de celles-ci, et les

amies de leurs amies Enfin, le 3 mai 1750, le savant Graham, de King's College, fut instamment prié par Richardson de corriger le style du roman (« J'ai manqué du très grand avantage d'une éducation académique ») et d'écrire une nouvelle préface

Toutes ces consultations ne firent que raffermir Richardson dans l'ambitieux dessein qu'il avait conçu à peine avait-il lancé sa seconde édition Non seulement son fidèle public ne s'était pas plaint de la longueur du roman, mais encore il réclamait les lettres et les passages que l'auteur, par un scrupule excessif, avait retranchés de son manuscrit primitif Des amis qui étaient de bons juges littéraires, comme Mrs Dewes, Edwards, et surtout Samuel Johnson, lui répétaient sur tous les tons qu'il fallait publier l'œuvre intégrale, telle qu'elle était sortie directement du cerveau créateur Richardson se décida facilement à rétablir dans son texte les passages injustement bannis, dont il dressa soigneusement la liste¹, c'étaient surtout des considérations morales, des notes explicatives, des développements qui avaient été comprimés en quelques lignes, des visions prophétiques, des tirades mélodramatiques.

Il prépara en même temps deux éditions une, la troisième, en huit volumes in-douze, l'autre, la quatrième, en sept volumes in-octavo Chacune de ces éditions donnait le texte augmenté, donc définitif, du roman Elles parurent simultanément le 20 avril 1751, et furent offertes aux acheteurs aux prix respectifs de 1 livre 4 shillings et de 1 livre 15 shillings

Ces éditions ne différaient pas seulement des précédentes par les additions au texte primitif, qui étaient signalées dans la marge par des points; elles offraient aussi de notables améliorations. D'abord un portrait de Richardson en médaillon. le graveur ne l'avait pas flatté, car il lui avait avancé la levre inférieure en une moue stupide Ensuite deux poèmes, en tête du premier volume

un sonnet fort bien tourne, qui commençait ainsi

O maître du cœur, dont l'habileté magique
Sait fouiller de l'âme les plus secrets recoins

L'auteur en était Edwards, dont le nom ne paraissait pas, à son grand regret d'ailleurs, mais Richardson avait cru bien faire, en épargnant la modestie de son ami. À la fin du dernier volume figurait une pièce de vers, également anonyme, mais de qualité inférieure, qui proclamait que « la gaieté, la beauté, la science et même la débauche » s'accordaient pour louer « la Nature, la Vérité et Richardson » d'avoir su agréablement donner d'utiles et sérieuses leçons.

Une autre amélioration consistait dans l'addition d'une table des matières pour chaque volume au lieu d'une seule table générale pour l'ensemble. Et surtout, les 75 dernières pages du dernier volume étaient consacrées à un travail nouveau, entrepris par un gentleman jusque là inconnu de Richardson et mené à bien par celui-ci : une « Ample collection des sentiments moraux et instructifs dispersés dans l'ouvrage, et jugés susceptibles de rendre généralement service ». Richardson était très fier de cette « collection » dont il signala l'importance à de Freval, elle précisait le caractère d'enseignement et d'édification qu'il avait voulu donner à son livre. C'était un répertoire d'aphorismes, émis par les principaux personnages du roman, et classés par ordre alphabétique sous des titres généraux : costume, dissimulation, habitation, etc. Ainsi, une lectrice passionnée pourrait facilement retrouver ce que la divine Clarisse disait du mariage de la bravoure, ou des bals masqués.

En son cœur d'honnête commerçant, Richardson sentit monter un scrupule : alors, ceux qui auraient acheté un exemplaire des premières éditions n'auraient ni les additions au texte ni la « Collection de sentiments » — Jamais la firme Richardson n'aurait toléré pareille injus-

tice . sa devise n'était-elle pas « *fair play* d'abord » ? Richardson fit imprimer un volume in-12 de 311 pages intitulé : *Lettres et passages réintégrés des manuscrits originaux de l'histoire de Clarisse, publiés pour rendre justice aux acheteurs des deux premières éditions*. Il mit le volume en dépôt chez son compere Osborn, et celui-ci le remit gratuitement à quiconque apportait la preuve qu'il possédait une *Clarisse* complète. Ainsi chacun put profiter des améliorations apportées au chef-d'œuvre, sans avoir à délier de nouveau les cordons de sa bourse

* *

L'accueil fait à Clarisse fut triomphal. Du coup, Mrs Haywood écrivit des romans moraux, Mrs Collyer adopta la forme épistolaire, et Mrs Sarah Scott ne parla plus que de rapt.

Les dames du serail richardsonien (serail à la puritaine, s'entend) organisèrent un concours à qui manifesterait le plus haut son enthousiasme. Miss Fielding, bien chère malgré son nom abhorre, s'exclama : « Quand je lis *Clarisse*, je suis toute sensation, mon cœur s'enflamme ; je suis écrasée, mon seul exutoire, ce sont les larmes » Mrs Delany prit Hampstead en horreur parce que Clarisse y avait souffert ; elle lut et relut le roman avec un perpétuel renouveau d'admiration « pour l'esprit vif, l'imagination, les beaux sentiments, le bon sens, et surtout la pitié sublime et les excellents desseins de l'auteur » ; son cœur se brisait chaque fois qu'elle relisait la scène où, après l'attentat, Clarisse est en proie au délire, et elle était toujours profondément remuée, elle qui avait tant souffert dans ses amities, « par la tendresse et la délicatesse des relations qui unissent Clarisse à son amie Anna Howe » — Miss Talbot lisait de temps à autre les romans de Fielding afin que, par contraste, *Clarisse* lui parût encore

plus admirable. Miss Carter, la Minerve anglaise (chouette comprise) daignait promettre à Richardson qu'elle lirait attentivement tout ce qui viendrait de sa plume, la scène de l'incendie, assurant-elle, est le plus beau passage du roman, et peu de pages au monde peuvent l'égaliser, toutefois, à ses intimes, elle parlait de l'in vraisemblance de Lovelace, parce que Richardson n'avait qu'une connaissance indirecte — et livresque — des milieux de débauches « Le pauvre homme a lu dans un livre, ou entendu dire par quelqu'un, qu'il existait au monde une chose nommée vice, mais, étant totalement ignorant de la manière dont le vice opère sur le cœur humain, il a créé un monstre comme, je l'espère, il n'en a jamais existé sous forme mortelle » Mais cela encore était à la plus grande gloire de Richardson.

Miss Mulso ne pouvait poursuivre sa lecture des derniers volumes sans avoir près d'elle un flacon de corne-de-cerf. Chez les Highmore, chacun se retira avec son exemplaire dans une pièce séparée pour pouvoir pleurer à son aise, Susannah Highmore, seule, réussit à retenir un peu ses larmes, en songeant combien la mort de Clarisse était glorieuse et enviable, mais elle ne dormit pas la nuit, tant elle repassait dans sa mémoire les souffrances de la sainte. — Miss Collier provoqua chez ses amies des lettres laudatives, et en fit un paquet qu'elle communiqua à Richardson en y ajoutant son propre tribut d'admiration — Miss Westcombe raconta qu'une dame de ses amies, rentrant d'Italie, avoua que le meilleur souvenir qu'elle rapportait de son voyage était la lecture de *Clarisse* : « Un livre, s'écria-t-elle (accompagnant ses paroles par le geste le plus expressif, celui de mettre la main sur le cœur), qui, immédiatement après la Bible, est le plus beau qui ait jamais été écrit ! » — Les beaux yeux des jeunes filles de Turrick, amies d'Edwards, se noyaient de larmes quand on évoquait les malheurs de Clarisse. — Mrs Sarah Lowe dégusta lentement la fin du roman, « en

partie par commiseration pour son cœur gonflé et ses yeux débordants, et en partie pour prolonger un repas spirituel qu'elle redoutait de voir finir trop tôt » — Mrs Donnellan admira Clarisse, aima Miss Howe, maudit les Harlowe, haït Lovelace, et méprisa un peu Hickman. Mais quand Richardson l'eut blâmée pour ce dernier sentiment, elle reconnut qu'elle avait tort, qu'il valait évidemment mieux épouser un homme trop doux qu'un homme trop hardi, mais que, malgré tout, un mari modèle devrait toujours avoir assez de force virile pour se faire obéir de sa femme.

Hickman ne fut d'ailleurs pas le seul personnage du livre qui ne satisfît pas pleinement les folles admiratrices. Trois belles dames de Saint-Neots, dans le comté de Huntingdon, déclarèrent d'abord au Révérend Edward Moore qu'elles donneraient bien cent livres sterling, pour passer une heure avec ce Richardson qui les avait dégoûtées de lire d'autres livres que les siens, puis elles firent de sérieuses réserves sur le caractère de Clarisse : elle est trop froide, rigide dans sa vertu au point de ne pas accepter le mariage, ce qui est absurde et peu conforme au sens pratique du beau sexe. Richardson n'attacha pas d'importance à ces dires, ce n'était, après tout, que jalousies de femmes.

Plus grave était l'attitude de plusieurs dames de vertu et de haut rang, qui persistaient à trouver beau le monstre Lovelace, en dépit des couches de peinture noire qui avaient été ajoutées sur son portrait primitif. Une anecdote, racontée par Miss Collier, et certifiée exacte par l'ami Harris, rassura le moraliste justement inquiet. Une dame au très grand nom, après avoir dit dans un salon que « puisque Lovelace ne demandait pas la main de Clarisse selon toutes les formes, c'était à Clarisse de lui demander sa main à lui », s'étant écriée en manière de conclusion : « Et puis, Lovelace est un charmant jeune homme, et, je l'avoue, je l'aime énormément ! » Stupeur. Heu-

reusement, Miss Collier fit une enquête sur le passé de la dame c'était une femme entretenue qui avait finalement épousé un de ses amants, un lord. Et voilà Richardson calme il était naturel que les suppôts de Belzebuth cherchassent à détourner de sa vraie signification un livre écrit à la confusion du Vice ! Néanmoins il songea, des lors, puisque ni Hickman ni Lovelace ne pouvaient être données en exemple, à créer un héros qui serait le mâle supérieur, le parangon des hommes, le phénix de la gent masculine, devant qui le beau sexe n'aurait plus qu'à se prosterner et adorer

*
* *

Les amis, anciens et nouveaux, de Richardson, ne furent pas moins enthousiasmés par *Clarisse* que les dames de son entourage, même si leur amitié n'était que feinte, et même s'ils étaient membres de la République des Lettres. Edwards, « le bon Monsieur Edwards », comme daignait l'appeler l'Archevêque de Cantorbéry, ne versa jamais autant de larmes que le jour où il apprit la mort de *Clarisse* et il pleurait encore en 1755, lorsqu'il relisait pour la neuvième fois le dernier volume du roman. Il attribuait à *Clarisse* une réelle influence sur la mentalité et les goûts de l'époque. « Je ne puis m'empêcher de croire que le succès récemment obtenu par les tendres scènes entre Roméo et Juliette, — succès bien plus grand que celui des scènes comiques entre Benedick et Béatrice — est dû à l'impression profonde faite par *Clarisse*. Ce sera ma gloire de m'enrôler parmi les chevaliers qui défendent l'honneur de *Clarisse* contre géants et païens mécréants. Vous m'avez donné, avec *Clarisse*, une pierre de touche qui me permettra de juger les cœurs dans mon entourage. » — Young relut le roman trois fois de suite et il en conçut une telle admiration pour le génie de son ami, qu'il résolut plus que jamais de ne rien faire sans lui.

demander conseil Ainsi, en 1749, il porta à l'imprimerie de Salisbury Court une édition revue et complète de ses *Nuits*, en implorant l'opinion du maître Richardson fut d'avis de remanier la préface de la quatrième *Nuit*, et de la placer au début de l'ouvrage comme préface générale Young obéit sans discuter et il demanda qu'après le titre figurassent les mots « publiées par l'auteur de *Clarisse* » Richardson ne poussa pas la vanité si loin son bon sens l'arrêtait à temps

Delany manifesta sa vive approbation de *Clarisse*. « Votre œuvre est la plus estimable que notre époque ait produite J'ai pitié de moi-même et de mes propres sermons, quand je vois combien les vôtres touchent le cœur avec plus de noblesse et de force ! » Et ce n'était pas peu de chose que l'approbation du révérend et vénérable Doyen de Down. — Il y eut mieux quand Richardson fut honoré par la visite de l'évêque de Salisbury, il osa demander à Sa Grandeur si elle aimait le roman de *Clarisse* Monseigneur répondit qu'il ne put jamais lire plus loin que la scène de l'arrestation de l'héroïne Richardson sentit le froid de la pâle mort lui entrer dans les veines Mais le sang lui revint aux joues, quand Monseigneur ajouta que c'était simplement parce que cette scène le remplissait d'une angoisse telle, que, fondant en larmes, il ne pouvait plus poursuivre sa lecture !

Naturellement, le menu fretin des Clergymen fut du même avis que ces grands dignitaires Le Révérend Salomon Lowe discuta avec les siens la question de savoir si Richardson avait reçu une aide surnaturelle pour écrire *Clarisse* « Cruel Monsieur Richardson, » écrivit-il le 5 février 1749, « vous avez captivé ma femme (une des plus grandes conquêtes que j'aie jamais vues), ravi ma fille (exploit irréalisable pour tout autre mortel), et (ce qui est bien le pis) vous avez éteint mon feu ! » — A Oxford, le docteur Graham s'institua grand défenseur de *Clarisse*. En Irlande, le Révérend Philip Skelton joua le même rôle,

avec d'autant plus de zèle, que ses sermons attendaient un imprimeur et ses dettes un prêteur il aurait voulu toutefois que Clarisse accordât encore plus de temps à ses pratiques de devotion Et, sachant que rien ne flatte plus un écrivain que de l'engager à poursuivre son œuvre, il émit l'idée que Richardson devrait faire son prochain roman sur « une mauvaise femme, dépensière, autoritaire, débauchée, et enfin ivrogne » — « Vous êtes déjà si bien vu parmi le beau sexe, que rien de ce que vous pourrez dire d'une mauvaise femme ne vous empêchera de rester son favori surtout si, de temps en temps, quand votre diablerie sera le plus diabolique, vous profitez de l'occasion pour faire remarquer combien elle ressemble peu aux femmes les plus belles, les plus réservées, les plus douces et les plus jolies ' » Richardson se contenta de sourire

Le Reverend Mark Hildesley fut saisi d'admiration quand il lut *Clarisse*, au point qu'il chercha à en connaître l'auteur et devint son ami Le Révérend Henry Morgan, le Reverend Edward Moore, et mille autres gentlemen porteurs de redingotes, écrivirent à maintes reprises leur profonde admiration

Dans la société aristocratique, les amis de Clarisse ne manquèrent pas non plus naturellement les Onslow, père et fils, P Yorke, futur Chancelier (qui reclama en hâte un nouvel exemplaire du dernier volume de *Clarisse*, le sien étant imparfait), le noble mari de Lady Bradshaigh, qui, à son tour, voulut convertir à Clarisse les époux des amies de sa femme, mais un de ceux-ci refusa obstinément de lire l'ouvrage, de peur d'avoir le cœur brisé Lord Orrery demanda à son ami Birch de le prévenir, chaque fois qu'apparaîtrait un nouveau volume de *Clarisse*, alors en cours de publication, et Birch, qui était resté en étroites relations avec son imprimeur, le tint au courant Tous deux, après avoir jugé Richardson trop prolix dans ses premiers volumes, s'accordèrent pour porter sur l'ensemble de l'œuvre un jugement très favorable :

« L'ouvrage est excellemment conçu et pourra être très utile, si sa longueur et sa gravité ne découragent pas trop une époque remarquable par l'indolence et la légèreté »

Du haut en bas de l'échelle sociale, les hommes selon le cœur de Dieu furent unanimes à louer *Clarisse*. Après tant de nobles seigneurs, il ne messied pas de citer les paroles de Thomas Turner, boutiquier d'un village du Sussex, qui, après avoir partout crié son enthousiasme, résuma ses sentiments dans cette phrase de son *Journal* : « Oh ! puisse l'Être Suprême me donner la grâce de vivre de telle sorte que ma mort ressemble à celle de cette divine creature' »

Le dramaturge Moore annonça l'intention de tirer une tragédie de *Clarisse* pour les nécessités de la scène, il lui faudrait toutefois montrer l'héroïne très amoureuse de Lovelace. Et le grand acteur Garrick, qui était venu en personne féliciter Richardson de l'achèvement de son chef-d'œuvre, fit savoir aussitôt qu'il jouerait dans la pièce le rôle de Lovelace. Mais aucune suite ne fut donnée à ce projet, au grand soulagement de Richardson et de ses amis les plus clairvoyants, comme les Delany car Moore avait peu de talent, et son idée de représenter *Clarisse* amoureuse ôtait au personnage toute délicatesse. Et puis, Garrick était tellement supérieur à ses confrères, qu'il aurait personnifié un Lovelace trop éblouissant pour la morale : toutes les spectatrices en seraient devenues amoureuses. Moore se contenta dans sa pièce, *L'Enfant trouvé*, de reprendre le thème de l'épreuve infligée à *Clarisse* par son ravisseur. Il n'était d'ailleurs pas des vrais amis de Richardson.

Parmi les hommes de lettres, deux surtout manifestèrent un enthousiasme qui alla droit au cœur sensible de Richardson. Gray, en marche vers la célébrité, déclara à qui voulait l'entendre qu'il « ne connaissait pas d'exemple d'histoire si bien racontée », il ne faisait que quelques

reserves sur Lovelace ; son createur, disait-il, avait trop peu vécu parmi les gens de haute noblesse pour tracer un portrait ressemblant. Quant à Johnson, il fit beaucoup pour la gloire de Richardson. Celui-ci sentait obscurément (et il n'avait pas tort), que Johnson était jaloux de lui mais rien dans les propos de Johnson, qui lui étaient soigneusement rapportes, ne permettait de confirmer ces soupçons. Johnson avait chaudement félicité une dame qui déclarait juger la moralité d'autrui selon le plus ou moins de cas fait de *Clarisse*. Johnson rudoyait ceux qui osaient avouer une préférence pour Fielding — « Fielding, monsieur, s'est contenté de la coque de la vie, Richardson en a pris la noix. Monsieur, il y a plus de connaissance du cœur dans une lettre de Richardson que dans tout *Tom Jones* » — « Mais pourtant, M. Johnson, Richardson est très ennuyeux. » — « Voyons, monsieur, si vous lisiez Richardson pour l'intrigue, votre impatience serait telle que vous auriez envie de vous pendre. mais vous devez le lire pour le sentiment. »

Johnson renouvela ses manifestations d'enthousiasme à chaque édition nouvelle de *Clarisse*. Son admiration allait surtout aux deux premiers volumes, qu'au point de vue technique il jugeait plus difficiles à réussir que les deux derniers. « Car donnez-moi un lit de mort et une dame à l'agonie, et moi aussi je serai pathétique ! » Il réclama avec insistance un *index rerum* afin que *Clarisse* pût être utilisé comme manuel de morale par « les gens pressés, les gens âgés, et les gens sérieux ». Enfin il mena Richardson chez le grand peintre Reynolds et sa sœur, et ceux-ci, dûment stylés, s'extasièrent sur les mérites de la divine *Clarisse*⁶.

Ceux des amis de Richardson qui avaient des prétentions à la haute poésie sollicitèrent leurs Muses jusqu'à épuisement. John Byrom chanta « Celui qui en simple prose — Sans l'aide de poètes s'est mis à dévoiler — Le vice dans ses couleurs odieuses, et à peindre — Dans la

vie et la mort de sa Clarisse, une sainte » L'ainée des Hill versifia son plaisir toujours renouvelé « Souvent, comme je parcours tes pages si chaudes d'âmes, — Je trouve des beautés neuves, auparavant non vues — Tes leçons adorables et touchantes expriment — La force de la vertu et de la méchanceté » Smith s'efforça d'analyser ses sentiments lorsqu'il lisait le chef-d'œuvre « Quel plaisir compliqué frappe notre cœur ! — Quelles sensations mêlées tes scènes communiquent ! — Quand nous voyons jouer l'insidieux Lovelace, — Et comme un serpent suivre son chemin tortueux — Tandis que la belle Clarisse, habillée dans la garde-robe du Ciel, — Contemple ses flancs luisants et sa tête hautaine, — Insouciant de poison que recèle son cœur ! » John Mulso s'essaya à la prophétie : « Les enfants du Vice hront, et avançant — Dans la lecture de ton œuvre si forte, brûleront d'étranges délices. — Touchés, piqués au vif et vaincus, ils hairont le Pêché conquérant, — Et s'étonneront de sentir en eux croître la Grâce » Un ami de Richardson et des Muses accoucha d'un impromptu, où un lecteur du roman, après avoir deviné la majesté et la distinction de la silhouette de Clarisse, s'écrie « Vénus n'est pas à moitié aussi belle ! » Puis, après avoir lu les lettres ou l'héroïne dispense tant d'intelligence et de saine raison, le même lecteur, enthousiasmé, s'exclame « La Pallas d'Homère n'était pas à moitié aussi sage ! » Enfin un poète, dont l'ambition ne connaissait point de bornes, imagina dix strophes où il montrait Apollon sur son trône, inquiet, irrité, réunissant sa Cour pour lui annoncer que « Sur cet orbe là-bas demeure un écrivain — Dont la valeur dépasse notre renommée, — Dont parle l'Echo qui résonne — Richardson est son nom » Il demande l'avis des « bardes des anciens temps » groupés autour de son trône, et ceux-ci prononcent leur arrêt « Aussi longtemps que sera connu le nom de Shakespeare, — *Clarisse* sera lu ! » On s'y attendait bien un peu !

La presse fit à Clarisse un accueil extrêmement favorable : les nombreux amis de Richardson y avaient veillé. Et leur zèle avait été tel, que des adversaires déclarés comme Fielding avaient, nous l'avons vu, consacré à l'excellence de la divine creature des articles de louange. Ils avaient aussi fait imprimer un peu partout les vers boiteux que leur avait inspiré le chef-d'œuvre, longtemps après, en décembre 1750, on trouva ce quatrain échoué dans le *Journal Britannique* du futur Conservateur du British Museum, M. Maty

La Nature elle-même a composé Clarisse,
Richardson fut son imprimeur,
Mais, telle est des mortels la criante injustice,
Il imprime l'ouvrage et dit j'en suis l'auteur

Mais ce fut le *Gentleman's Magazine* qui se fit entendre le plus haut dans le concert de louanges. Il n'y eut guère de numéro sans panegyrique de l'œuvre richardsonienne. En décembre 1748, ce fut une lettre amusante, ou un certain Charles Easy déclarait à son ami Francis Fantom qu'il avait eu peur de se plonger dans *Clarisse* à cause de la longueur de l'ouvrage, mais que, arrivé aux trois derniers volumes, il avait eu tellement envie de connaître la fin, qu'il était resté des nuits entières à lire¹. En janvier, ce fut un distique latin intitulé *De Clarissa* et signé « Pamela B Junior » :

Scire hominum mores varios, bene scribere, si vis
Perlege Clarissam mente fuaere tua

Puis, quand les talents britanniques eurent vidé leur sac, le *Gentleman's Magazine* eut recours aux talents continentaux. En juin, après avoir (ô douce chose¹) reproduit un article de journal où Fielding était traité de bandit de grand chemin, il inséra, sans en indiquer exactement la provenance, un long « Compte rendu critique de *Clarisse* », si long que la fin ne parut que dans le numéro

d'août Cette étude, très favorable, était l'œuvre de Haller, et venait d'être publiée par la *Bibliothèque raisonnée* d'Amsterdam Haller, qui donnait le nom de l'auteur comme S Robinson, énumérait les nombreux progrès accomplis depuis *Pamela*, proclamait la supériorité du roman anglais sur le roman de Marivaux : « *Marianne* amuse ; *Clarisse* non seulement amuse, mais instruit, et de façon d'autant plus effective que l'auteur peint la nature, et la nature seule » Le genre épistolaire présente d'immenses avantages, surtout pour la vraisemblance du récit Quant au pathétique, jamais livre n'a égale *Clarisse* à ce point de vue .

Jusque-là, tout allait bien Mais suivait une série d'objections — combien légères — qui auraient pu déplaire à l'auteur et Cave, le directeur du *Magazine*, les communiqua à Richardson, qui lui dicta les réponses à imprimer en note. Clarisse, disait Haller, aurait dû cesser toute correspondance avec Lovelace des que sa mère lui en fit défense *Réponse* : L'auteur n'a pas voulu peindre un caractère parfait — Clarisse a eu tort de consentir à rencontrer à deux reprises un homme qu'elle savait être un libertin *Réponse* . Lovelace s'était bien conduit à son égard, et elle va au rendez-vous pour s'excuser de manquer à sa promesse de fuir — Clarisse prend le parti de Lovelace contre ses parents avec trop d'ardeur *Réponse* . Non, elle est prête à abandonner Lovelace si on lui laisse la paix avec Solmes . et puis elle va d'instinct au secours des persécutés — Après l'enlèvement, Clarisse montre une délicatesse excessive. *Réponse* . Voyez les notes que l'auteur a placées dans la seconde édition — Il y a des scènes trop grossières pour le goût français et vraiment peu vraisemblables . l'opium, viol Est-il possible que Lovelace puisse agir ainsi impunément ? *Réponse* : L'auteur a pensé à tout cela . ainsi la maison de la Sinclair est d'apparence respectable, a deux issues distinctes, etc.

Ces victorieuses réponses calmèrent l'ire du clan

Richardson. Car le début de l'étude de Haller avait provoqué une levée de boucliers. Miss Carter et Miss Collier avaient cru devoir adresser à Cave des lettres de protestation et de rectification. Il ne fallait pas qu'un plumitif étranger pût impunément jeter la moindre tache d'encre sur la robe blanche de Clarisse !

*
* *

Ce ne fut pas l'unique occasion où Richardson prit la direction effective de la critique. En 1749, il publia anonymement une petite brochure intitulée *Reponse a la Lettre d'un très révérend et digne Gentleman*, où il se défendait d'avoir outrepassé les règles de la décence dans la scène de l'Incendie, que de nombreux clergymen avaient solennellement blâmée. Lovelace, disait-il, ne pouvait agir qu'avec une ardeur lubrique, et puis, les œuvres contemporaines contenaient des scènes autrement risquées.

La même année, le 7 janvier, parut chez le libraire Robinson, de Ludgate-Street, une brochure de 56 pages intitulée *Remarques sur Clarisse, adressées à l'auteur Occasionnées par quelques conversations critiques sur les Personnages et la conduite de cette œuvre*. L'auteur, qui avait grossi son petit volume par des *Réflexions sur le caractère et la conduite de l'Emma de Prior*, afin que l'éditeur pût le vendre un shilling, était un ami de Richardson. et certainement il lui avait soumis son manuscrit, afin de savoir quelles réponses il fallait faire aux objections les plus embarrassantes. L'étude, qui se donne pour impartiale, expose en effet à Richardson les réserves qui ont été faites sur *Clarisse*, mais réfute à l'avance toutes les critiques. Elle devait donc servir à pousser la vente du roman, en prouvant aux esprits chagrins ou défiants que Clarisse était inattaquable.

La forme est celle d'une lettre ouverte à Richardson

L'auteur relate les conversations qu'il a entendu tenir sur le roman, depuis l'apparition des deux premiers volumes. D'abord, il se trouva dans un milieu où l'ouvrage tout entier était condamné sans remission ennuyeux, bas, lettres échangées par des filles à propos de leurs galants ! Dégouté, il alla passer la soirée dans une famille plus intelligente. Là, un gentleman déclara que le roman était trop long, et qu'il se faisait fort de raconter les premiers volumes en quelques minutes. Alors une jeune dame, Miss Gibson, tira un almanach de sa poche, et, montrant la page où se trouvait la liste des rois d'Angleterre avec les dates, insinua : « Alors, voilà la meilleure histoire d'Angleterre, et les faiseurs d'almanachs sont les meilleurs historiens ? » Et un gentleman, venant à la rescousse, affirma que lui, raconterait l'Histoire romaine dans le même nombre de minutes. La maîtresse de maison vint au secours de l'imprudent, en terminant le débat par cette phrase lapidaire : « Dans ces deux premiers volumes de *Clarisse*, il apparaît nettement que l'intention de l'auteur est de graver profondément dans l'esprit du lecteur le caractère particulier de chaque membre de la famille Harlowe. »

La discussion rebondit sur la remarque d'un autre gentleman, qui déclara excessive et coupable la soumission de Mrs Harlowe à la tyrannie maritale. La compagnie en fut d'accord. Mais Miss Gibson spécifia bien que ce n'était pas la faute de M. Richardson, qui ne voulait sans doute pas présenter Mrs Harlowe comme un modèle, et puis, il ne faut pas oublier que la malheureuse a perdu la paix de l'esprit. Mais, mais, dit alors un vieux monsieur, c'est M. Harlowe qui n'est pas vraisemblable, il est trop monstrueusement tyrannique. Pour toute réponse, Miss Gibson cita un passage du roman, où il était dit que M. Harlowe souffrait d'une cruelle maladie. Furieux, le vieux gentleman injuria sa fille, parce qu'elle n'avait pas déjà donné l'ordre d'appeler une voiture et la malheureuse, aussi tyrannisée que Mrs Harlowe, obéit en courbant la tête.

sous l'orage . La fin de la soirée fut occupée par une discussion sur le style de *Clarisse*, que d'aucuns trouverent fautif et depare par trop de néologismes et Miss Gibson (car il ne faut pas paraître avoir toujours raison, n'est-ce pas ?) conceda que c'était peut-être vrai, mais que ce petit défaut ne devait pas faire perdre de vue les inegalables beautes de l'ouvrage

La même compagnie se reunit apres la publication des volumes III et IV il y avait en plus un certain Bellario, qui se sentait capable de tenir tête à Miss Gibson Ce fut un feu roulant de critiques Clarisse est une bigote. Clarisse est une coquette Clarisse est une fille desobéissante Clarisse est trop stricte dans ses principes d'obeissance filiale Clarisse aime trop un débauché Clarisse a un cœur impenetrable, aussi peu accessible à l'affection que le marbre le plus dur . Miss Gibson n'eut pas de peine a montrer que toutes ces objections, étant contradictoires, se détruisaient d'elles-mêmes L'attaque de Bellario fut plus dangereuse . le grand défaut de Clarisse, insinua-t-il, c'est qu'elle est incapable d'amour, même pour son amant, et une telle femme ne peut être aimable, quant a ses pleurnicheries au sujet de papa et maman, elles sont meprisables . A quoi Miss Gibson repondit finement qu'il y avait contradiction Clarisse est capable d'amour, puisqu'elle ne peut arracher de son cœur son affection pour ses parents , et puisqu'elle n'avait pas la moindre intention de se confier à Lovelace, il etait normal qu'elle se tint sur la reserve

Sur ce, la discussion dévia quelque peu, un membre de l'Assemblée ayant tenté une comparaison tres forcée entre *Clarisse* et un médiocre poème de Prior, *Emma*, calqué lui-même sur une disputation du moyen âge, *La fille brune* On ne revint véritablement au sujet qu'avec une critique de l'attitude de Lovelace, qui reste si longtemps sous le même toit que Clarisse sans essayer le moindre petit viol Mais un honorable gentleman de la

compagnie cita de tres nombreux textes prouvant que les hesitations de Lovelace etaient dues a l'eblouissement que causait la Vertu de Clarisse

Quand les derniers livres du roman parurent, en decembre, la même compagnie se reunit pour delibérer, juger, approuver, condamner. Cette fois, l'attaque fut dirigee contre Miss Howe, trop petulante et fantasque, et surtout contre Hickman, si humble, si insipide, que Miss Gibson elle-même ne songea pas a le defendre. Ce fut une vieille dame qui se chargea du soin « Mes enfants, l'homme est une creature imparfaite, on ne pourrait rencontrer un fiance qui unit en lui les qualites de Hickinan et celles de Lovelace, et si Lovelace est un meilleur partenaire pour un bal, Hickman est un bien meilleur partenaire pour la vie. » Mais cette argumentation ne convainquit pas entierement les jeunes filles de l'assemblee

Il n'y eut après cela que des critiques sans grande portee pour son âge, Clarisse parle trop de religion. — Mais n'oubliez pas qu'elle a ete elevee par la pieuse Mrs Norton — Clarisse aurait dû, apres le viol, quitter immediatement la maison de la Sinclair — Facile à dire, mais non à faire — et puis alors, la magnifique scene du triomphe de Clarisse sur Lovelace et sur les « nymphes » n'eût pu être ecrite, et ç'aurait ete, convenons-en, grand dommage

Les *Remarques sur Clarisse* se terminent par un echange de lettres entre deux membres de l'Assemblée l'un, Bellario, est devenu un admirateur passionne du livre, et il se rend compte, maintenant qu'il a lu l'ensemble, combien il etait preferable que le denouement fût tragique. L'autre, la vaillante Miss Gibson, rencherit sur ces eloges, la veritable idee de Clarisse, dit-elle, était de rester celibataire, et, ce qui est particulierement beau dans le roman, c'est que, sentant son âme superieure a celle de Lovelace, Clarisse a voulu vaincre son vainqueur sans recourir à de basses ruses ni à de subtiles intrigues.

On peut supposer qu'après avoir epuise son ordre du

jour, l'Assemblée se sépara aux cris mille fois répétées de « Vive Clarisse ! » et « Vive Richardson ! » Ces acclamations resument en tout cas les discussions rapportées dans la brochure, dont le but inavoué était de fournir aux zélés de Clarisse des armes invincibles pour écraser l'ennemi !

*
* *

A côté de l'immense armée des Clarissiens, la troupe des Sinclair-Lovelaciens fut presque négligeable. Les uns gardèrent bravement l'anonymat, comme ce gentleman qui, le 22 mai 1748, se donna la peine d'écrire à Richardson que ses premiers volumes étaient pleins de longueurs, de répétitions, et que le caractère de Lovelace était incohérent. D'autres firent savoir à des amis de Richardson que *Clarisse* ne les intéressait guère, ou ne satisfaisait pas leur sens de la mesure et de la justice, qu'en somme c'était « beaucoup de bruit pour rien ». Thomas Cooper, ami des Lowe, posa une question perfide dans *Pamela ou la vertu récompensée*, la récompense c'est le mariage, et dans *Clarisse*, est-ce le viol ? P. Jones laissa entendre que Clarisse était une petite personne si parfaite que personne ne songerait un instant à l'imiter. Moore, le maladroit dramaturge (à mettre, disait Richardson, dans le même sac que Fielding), trouva sans relief, sans couleur, sans intérêt, la mort de Lovelace, il prétendit même que des dames l'avaient prié de demander à l'auteur s'il ne voulait pas faire revivre l'antique coutume du rapt, et s'il ne pensait pas que tous les hommes seraient volontiers des Lovelace, s'ils pouvaient se débarrasser aussi facilement de leurs Clarisse. Enfin un certain F. Plumer, qui se signala plus tard par une critique acerbe de l'œuvre richardsonienne, se fit, disait-il, l'écho de la majorité, en proclamant que cinq volumes auraient suffi pour raconter la vie de Clarisse.

Le 6 avril 1748, quelques jours après l'apparition des

volumes III et IV, Richardson reçut une lettre qui le plongea dans un abîme de perplexités, et qu'il classa dans sa correspondance avec la mention « Chaque mot de cette lettre extraordinaire prouve que la dame, quelle qu'elle fût, se flattait de manière insigne, en supposant que le personnage et l'histoire de Clarisse la désignait » « Monsieur, disait en substance cette lettre étrange, veuillez faire savoir à M. L., que lorsque, par pure bonté d'âme, je suis allée récemment assister sa mère à l'agonie, je ne pensais guère qu'il avait l'intention de m'insulter en publiant le récit de mes malheurs, malheurs dont il est la seule cause. Jamais ni moi, ni un membre de ma famille, ne lui avons donné sujet de se plaindre de nous. Et je n'ai jamais eu à feindre de le repousser, puisqu'il était indigne de moi et me méprisait. Donc, ou on vous trompe, ou vous voulez tromper le monde. Que M. L., continue si cela lui fait plaisir. Personnellement, j'ai déjà trop souffert pour pouvoir souffrir davantage, et puis, il est peu probable que je vive longtemps désormais, d'autant plus que je suis plus âgée que vous ne voulez le faire croire.. Et puisque vous citez si volontiers les Écritures, je vous renvoie au premier verset du dix-septième chapitre de Saint Luc, qui constitue la meilleure des réponses à l'histoire de Clarisse »

Enfer ! malgré toutes les précautions prises, il y avait donc quelque part en Angleterre un homme Lovelace qui avait mis à mal une dame irascible ! Ciel ! comme le roman était vraisemblable, puisque quelqu'un s'y reconnaissait ! Et ce quelqu'un était si persuadé d'avoir raison, qu'en Janvier 1749, Richardson reçut une nouvelle lettre, écrite de la même main, mais cette fois sur le mode ironique, qui le plaignait de ne pas avoir eu plus de succès « dans son noble dessein de diffamer une famille privée .. » — « Lettre inexplicable » écrivit Richardson dans la marge. Mais bientôt il n'y pensa plus, car il est vain, n'est-ce pas ? de chercher à expliquer l'inexplicable.

Il fut autrement tracassé, beaucoup plus tard, par une petite mesaventure qui troubla sa vie si bien organisée. En avril 1753, se promenant sur le Strand, il fut houspille par Warburton, qui lui reprocha violemment 1° D'avoir ajouté dans la nouvelle édition de *Clarisse* des passages insultants pour la 'memoire de Pope 2° D'avoir eu le toupet d'en donner un exemplaire à sa femme — Richardson nia avoir insulté le grand poète, et assura qu'il connaissait Mme Warburton, (nièce de Mrs Allen, de Bath), bien avant qu'elle fût mariée. Puis il raconta la scène à son ami Edwards. Celui-ci expliqua tout quelques passages réintégrés dans le roman, sur la rouerie instinctive des femmes et sur un certain Barde trop ambitieux, lui avaient semblé, à lui aussi, contenir des allusions à Pope d'ouïre du gentleman. Alors Richardson jugea prudent de faire le silence sur toute l'affaire. Il avait en effet voulu critiquer Pope, mais il l'oubliait ou feignait de l'oublier.

La seule chose qui le vexa horriblement, ce fut l'attitude de plusieurs dames de haute noblesse. Il avait envoyé son roman à toutes les comtesses ou duchesses que ses amis connaissaient, peu ou prou. Or la duchesse de Portland retroussa le nez, qu'elle avait fort petit et fort joli, en signe de dégoût pour un livre si plebéien. En vain Young, qui avait accès auprès d'elle, essaya-t-il d'exciter sa curiosité, en lui annonçant au fur et à mesure l'apparition des différents volumes. « Je prédis à Votre Grâce que ses arrière-petits-enfants ne liront pas sans pleurer les feuilles qui sont maintenant sous presse », lui écrivait-il en septembre 1748. Et, le 29 janvier 1749, il revenait à la charge. « Ce roman fera probablement plus de bien qu'un régiment de théologiens » Puis, rappelant que des gens de marque avaient supplié l'auteur de ne pas faire mourir son héroïne, il essayait de soutirer à la Duchesse un jugement favorable. « Votre Grâce ne pense-t-elle pas que le dénouement est infiniment mieux tel qu'il est? » Mais Sa Grâce ne laissa pas échapper la

moindre parole favorable, elle lut onze lettres. et ne put aller plus loin. En vain Mrs Chapone, une des grandes prêtresses du culte richardsonien, vint-elle à la rescousse « Mais si Votre Grâce avait continué sa lecture, la dernière partie du roman vous aurait certainement émue et charmée » « Oh ! répondit Sa Grâce, je hais les choses aussi lugubres. Tous ceux qui avaient lu la fin du livre avaient des figures mélancoliques pendant une semaine »

Il est vrai que la Duchesse avait de bien mauvaises conseillères, contre qui l'éloquence de Young était impuissante. Elle sympathisait avec le groupe de bas-bleus dont Mrs Montagu était l'oracle. Celle-ci, ne pouvant condamner *Clarisse* comme insuffisamment aristocratique, se plaça à un point de vue strictement littéraire « Lovelace est un mélange hors nature de contradictions excessives », ou bien « Histoire très émouvante et intéressante, mais manquant des deux plus grandes qualités du récit fictif, l'élégance et la brièveté »

Élégance voilà le grand mot lâché ! C'est au nom de l'élégance que lady Montagu écrivit sur son exemplaire du roman la mention « méprisable histoire, » et aussi qu'elle cria à tous échos « Quel style grossier ! Quels incidents absurdes ! » Toutefois, plus honnête que son homonyme bourgeoise Mrs Montagu, elle avoua à sa honte, à sa très grande honte, qu'elle s'était intéressée aux premiers volumes parce que l'enfance de *Clarisse* ressemblait beaucoup à la sienne, et parce qu'elle avait eu une bonne gouvernante comme Mrs Norton ; elle reconnut aussi qu'elle avait sangloté « comme une laitière de seize ans » en lisant l'épisode du viol. Par contre, elle se réjouissait de pouvoir affirmer qu'à partir du troisième volume, le roman perdait énormément en intérêt. Elle riait de voir Lovelace embrasser ses cousines en guise de salutation ; comme si ces habitudes campagnardes étaient de mise dans les châteaux ! Elle riait de voir Lord M., discourir comme un vieux juge de paix qu'

fin fond des provinces Elle riait de voir Miss Howe présentée comme un modèle, alors qu'elle était plus vicieuse que ces pauvres filles séduites et abandonnées, qui, par manque d'énergie, cherchent à gagner leur pain quotidien en se prostituant Elle riait de voir Clarisse, ce parangon de Vertu se sauver avec son galant sans avoir l'intention ferme de l'épouser. folie ou vice ? Elle riait, et sa bouche s'essayait à des moues particulièrement méprisantes

Et pourtant, en France, *Clarisse* figurait sur les tables de toilette des belles marquises ! Signe de décadence que de s'intéresser à ces « lamentations assommantes », disait Horace Walpole Signe d'intelligence, déclara Richardson ' C'était étrange, cet accueil fait par un pays idolâtre, un pays léger, un pays athée, à un livre protestant, sérieux et chrétien ! C'était bizarre que, dans un Paris où regnait la plus grossière débauche, le mot « sentimental » fût sans cesse sur toutes les lèvres Sans doute, il y eut des voix discordantes : après le bel article, en français, de Haller, après un dithyrambe de Grimm dans la *Correspondance littéraire*, où *Clarisse* était déclarée « peut-être l'ouvrage le plus surprenant qui soit jamais sorti de mains d'hommes », les *Nouvelles littéraires* avaient publié un article hostile (25 janvier 1751) : « Ce long ouvrage fait beaucoup plus de bruit à Paris qu'il n'y a de succès M^{lle} Howe m'a séduit par un caractère original. . Je la crois pourtant toujours dans la Nature, mais d'une nature où personne n'est. M. Solmes est une espèce d'homme comme il n'y en a point, grossier, sot, intéressé Les père, mère, oncles, tantes, toute la famille des Harlowe, sont des imbeciles qui se laissent conduire par le frère et la sœur de Clarisse, qui sont des monstres . J'ai éprouvé dans la lecture de ce livre une chose qui n'est pas ordinaire, le plaisir le plus vif et l'ennui le plus assommant »

A quoi était dû ce revirement ? — A la jalousie de voir trop bien réussir l'œuvre d'un confrère, et qui plus est, d'un confrère étranger, Car la même évolution de senti-

ments fut constatée chez les grands hommes du temps M de Voltaire se procura le livre et le lut, « l'esprit en feu », mais rapidement, il prit ombrage des déclarations des anglomanes, et de l'admiration excessive portée à Clarisse par des femmes de talent, comme Mme du Deffand ou Mme du Boccage « *Clairisse* est le seul roman digne d'être lu par un homme sage », osait-on dire, comme si M de Voltaire n'existait pas Et Arouet de se repandre en sarcasmes sur la longueur de l'ouvrage et l'insuffisance de l'action .

Richardson eut la chance de trouver à Paris un traducteur qui fut à peu près digne de son chef-d'œuvre et c'est la célébrité du traducteur qui explique en partie la vogue du livre traduit Richardson s'était adressé à son ami de Freval, à qui il indiquait régulièrement les ouvrages anglais qui valaient la peine d'être traduits De Freval chercha aussitôt l'homme qui aurait le redoutable honneur de revêtir Clarisse d'un costume français Il decida sans grand' peine l'abbé Prévost à accepter Prévost entreprit le travail, mais sans zèle excessif, et sans vouloir consulter Richardson, lequel s'en plaignit et s'efforça vainement d'imposer les passages du manuscrit primitif qu'il avait réintégrés dans l'œuvre L'abbé n'en fit qu'à sa tête Sa traduction parut à partir de janvier 1751, chez la veuve de Lormel, en douze tomes ornés de vingt et une gravures d'après Eisen et Pasquier Richardson manifesta une vive inquiétude dès qu'il eut reçu les premiers volumes . ils étaient bien minces ! Mais, comme il ne lisait pas le français, il consulta des amis plus instruits Ceux-ci firent un rapport horrifiant Prévost avait ajouté une vingtaine de pages de son cru : rien qui modifiât le récit, mais des phrases soi-disant élégantes et polies, qui éveillaient dans l'esprit du lecteur des idées très différentes des idées chrétiennes que l'auteur avait voulu propager Mais il y avait plus grave L'abbé avait adouci les passages sur la complaisance des maris français et sur les superstitions catholiques. Il avait atténué la grossièreté du style du

domestique Leman Il avait supprimé la satire de l'habitude très française de corrompre les serviteurs d'autrui , il avait supprimé toutes les métaphores bibliques, toutes les descriptions minutieuses, tous les détails précis sur des personnages de second plan (comme l'apothicaire qui soigne Clarisse), toutes les imitations réalistes de paroles entrecoupées Il avait omis la plupart des lettres contrefaites par Lovelace, et attribué la contrefaçon des autres, non à un gentilhomme comme Lovelace, mais à une fille perdue comme Sally Il avait omis les lettres de Lord M. , sous prétexte qu'elles ridiculisaient un membre de l'aristocratie, les lettres incohérentes de Clarisse après le viol, comme étant insuffisamment nobles, les descriptions trop réalistes, mais combien édifiantes, des agonies de Belton et de la Sinclair Il avait coupé de longs passages dans les relations de la maladie de Clarisse, dans la scène des funérailles, dans l'énumération des souffrances de l'héroïne. Bref, il avait trahi encore plus que traduit

Naturellement, Richardson fut indigné, et Lady Bradshaigh prit part à cette indignation, en déclarant solennellement que jamais elle ne pardonnerait à Prévost d'avoir omis tant de choses, surtout la mort de Belton, qui était un des plus admirables passages de l'œuvre Et, pour reconforter son illustre ami, elle ajoutait « L'exemplaire, l'utile, le solide, sont trop graves pour un cerveau français » Cette judicieuse remarque consola Richardson : et puis, que faire contre des gens qui sont séparés de vous de toute l'épaisseur d'une mer⁸²

Les pays protestants et germaniques montrèrent (c'était force) plus de correction dans leur attitude Comme le chantait Miss Anna Williams .

Les rudes rives du Rhin resonnent de la valeur de Clarisse

Une jeune Allemande sentimentale défailloit d'extase lorsqu'elle lut le livre inspiré par Dieu . et un peu plus tard, devenue M^{me} Klopstock, elle s'enhardit à écrire au

pere de Clarisse. Son mari l'y poussait n'avait-il pas demande en vain à partir pour Londres comme chargé d'affaires du Danemark, afin de pouvoir se baigner dans la lumiere richardsonienne? N'avait-il pas écrit une Ode, vite devenue classique, sur la mort de Clarisse? Grâce a Clarisse, Richardson eut un couple d'admirateurs et de correspondants de plus, et non des moindres Il fut transporte de joie lorsqu'un ami commun, le major Hoharst, lui envoya une traduction littérale de l'*Ode a Clarisse morte*.

C'est que le lancement de *Clarisse* avait ete fait en Allemagne avec une promptitude et une adresse qui meritaient le succes Le responsable, l'heureux responsable, c'était Haller, vice-chancelier de l'Université de Göttingen, dont l'article sur *Clarisse*, paru dans la *Bibliothèque raisonnée*, avait fait, nous l'avons vu, tant de bruit à Londres Haller prit l'initiative d'une traduction allemande, mais ne pouvant se charger seul d'un pareil travail, il s'adjoignit un collaborateur, l'orientaliste Michaelis, professeur à Göttingen, qui se mit à la tâche, puis se découragea, il est probable que Haller lui-même traduisit les trois derniers volumes, après avoir vainement cherche d'autres aides Il fallut donc trois ans pour traduire *Clarisse* en allemand, et Richardson ne reçut son exemplaire qu'en fevrier 1752, mais il l'accueillit avec des transports de joie car la traduction etait fidele et lourde à souhait Au même moment, paraissait à Dresde une reimpression de la traduction française de Prévost. L'instant d'après, Gellert publiait, dans ses *Lettres*, un essai sur le roman, où l'admiration s'étalait à chaque ligne. Enfin, pillant sans vergogne un journal de Zurich, *Les Nouvelles critiques du royaume des savants*, de Berlin, publiaient une correspondance fictive entre un Polycletus et un Criton, qui discutaient le dénouement de *Clarisse* et finissaient par tomber d'accord que l'auteur avait eu raison. ;

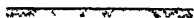
En Hollande, le succès de *Clarisse* fut immédiat, le

Gentleman's Magazine le signala comme un succès national Amsterdam, capitale des Lettres, eut l'honneur de lire la première la traduction française et les articles de critique en français Mais, plus satisfaisante pour l'orgueil de Richardson fut la réaction des Hollandais pur sang Un Réverend, bien connu de Dieu et des hommes selon le cœur de Dieu, auteur de pamphlets contre les Moraviens, adaptateur de nombreux manuels de piété anglais, le Reverend Stinstra, écrivit à Richardson pour se proposer comme traducteur d'un ouvrage qui, quoique roman, était bien calculé pour soutenir la cause de la religion Et il signala qu'un pasteur de ses amis avait déclaré que « si beaucoup de ces lettres se trouvaient dans la Bible, on les désignerait comme preuves manifestes de l'inspiration divine » Richardson, flatté, ému et content, accepta l'offre du Reverend Stinstra, et la traduction hollandaise de *Clarisse* parut, deux volumes par deux volumes, en même temps que la traduction française Mais, alors que Richardson faisait vérifier par ses amis le travail de l'abbé Prévost, il ne songea pas un seul instant à infliger le même traitement insultant à l'œuvre du Réverend Stinstra

Et enfin, comme chanta encore Miss Williams, une gloire suprême était réservée à Clarisse

Et les bardes de Toscane racontent sa lamentable histoire

Oui, l'Italie, l'Italie enténébrée, fit bon accueil au livre, et des prêtres déclarèrent que c'était le seul roman anglais qui méritât d'être prôné en pays catholique Alors Richardson frissonna tout entier en songeant à la toute-puissance de Dieu, qui fait rayonner la vertu dans les coins les plus sombres En un éclair il comprit le sens de sa propre existence · si la Providence ne l'avait pas comblé pour les enfants de sa chair, c'est qu'elle réservait ses bénédictions pour les enfants de son esprit,



CHAPITRE XII

PAUSE POUR MIEUX REPARTIR

Que de lettres ! que de lettres ! gémissait Richardson en s'asseyant à sa table de travail et en decachetant l'important courrier qui nécessiterait de promptes réponses. Mais le gémissement était là pour la forme. Au fond de lui-même, Samuel était fier d'avoir tant de correspondants, nobles et titres, bourgeois et roturiers, qui tous attendaient anxieusement son verdict sur des points délicats de critique littéraire.

Que de monde ! Que de monde ! gémissait Mrs Richardson, en constatant que c'était à Salisbury Square un défile de visiteurs, clients ou amis, et qu'elle se heurtait à l'un d'eux chaque fois qu'elle tentait de voir son mari dans son cabinet et quand le cabinet était vide, c'est qu'il était à l'imprimerie. Mais au fond d'elle-même, elle était heureuse de voir Samuel si entouré, et elle songeait à la joie profonde qu'il ressentait à recevoir la visite des hommes dont parlait le Tout-Londres.

Tard dans la soirée, vers onze heures, quelques minutes de détente, quelques instants trop courts de conversation familiale :

Quelles nouvelles, ma chère Betsy ? Ah oui, il y avait pas mal de choses au courrier d'aujourd'hui ! Et, quand j'y pense, cela fait très longtemps que je ne vous ai dit ce que deviennent nos amis. Hill me parle toujours de la mort de Pope, que je lui ai apprise moi-même. Que me

dit-il de Pope ? Voyons ! « Il avait un talent de versificateur, mais pas l'âme d'un poète » C'est vrai, cela, Betsy Ce Pope était, après tout, un piètre personnage Nous avons échangé, Hill et moi, les anecdotes que nous connaissions sur ce triste bonhomme, et toutes rencherissent sur son insolence ou son ingratitude Comment va Hill ? Pas très fort Vous savez qu'en novembre 46, il se trouvait si gêné que je lui ai envoyé 60 livres d'argent comptant et deux bank-notes de 20 livres chacune Depuis, il m'a offert, pour garantir ma créance le *copyright* de toutes ses œuvres passées et futures J'ai refusé, parce que ce n'eût pas été généreux d'accepter une telle offre Et puis, voyez-vous, Bett, ce *copyright* n'eût pas été un gage bien sérieux tant qu'à faire, il valait mieux n'avoir aucune autre garantie que sa bonne volonté, à lui, Hill Mais j'ai profité de l'occasion pour lui glisser quelques bons conseils pratiques. Je lui ai dit que sa poésie était trop profonde pour le goût du jour, que le public, souvent trompé, se méfie maintenant des titres pompeux comme ceux qu'il donne à ses œuvres Au lieu de vouloir modifier la mentalité des gens, il ferait mieux de s'adapter Et après tout, notre époque n'est pas si superficielle, si vulgaire que cela N'a-t-elle pas fait un triomphe à *Pamela* et à *Clairisse* ?

Beaucoup de lettres, ces derniers temps, de Strahan, qui est retourné à Edimbourg en août 49 Vous vous souvenez de la visite qu'il nous avait faite il avait rencontré chez nous Mrs Poole et Miss Dutton Il a gardé lui-même un souvenir enthousiaste de sa visite, et il me prie toujours de vous transmettre ses hommages Il me dit qu'il admire ma générosité, ma bienveillance, ma sagacité, ma pénétration, ma connaissance de la nature humaine, mon bon cœur Il m'estime comme son ami, son conseiller, son modèle, son bienfaiteur Il m'aime comme son père Il croit que je sais tout. Quand il a une décision à prendre, il se demande . Que ferait M. Richard-

son ? Il a perdu une petite fille, mais — l'heureux homme — il vient d'avoir un fils qu'il a prénommé Samuel en mon honneur. Certes, il me doit beaucoup d'argent, mais il s'ingénie à me montrer sa reconnaissance.

J'ai reçu aussi des nouvelles de Lobb et de Harris, de Sarum. De bien dignes Clergymen, eux aussi, et qui admirent votre vieux bonhomme de mari. Les évêques d'Oxford et de Gloucester m'ont fait savoir qu'ils nous honoreront quelque jour de leur visite à North End. L'archevêque de Cantorbéry et Sir Thomas Robinson aussi. Vous savez que le cure de Hitchin, Mark Hildesley, est en passe de devenir évêque ? Voilà qui me fera plaisir, car il est si doux, si plein d'humilité chrétienne, si déférent ! Alors cela fera un, deux, trois, quatre hauts dignitaires de l'Église qui jouiront de notre humble hospitalité quand ils passeront à Londres.

J'ai toujours de bonnes nouvelles de Young, il insiste encore pour que j'aille le voir à Wellwyn, mais vous savez, n'est-ce pas ? Betsy, combien j'aime peu les voyages et puis, j'ai trop à faire ici. Ce sera à Young de venir nous voir quand il lui faudra arranger ses affaires dans la Metropole. Je lui ai offert l'hospitalité en votre nom et au mien pour le séjour qu'il compte faire en avril (1751). C'est un bien fidèle correspondant, et je lis ses lettres avec un très vif plaisir. Il me guide dans mes lectures et m'indique les livres de piété essentiels qui paraissent. De mon côté, je lui envoie les œuvres de nos petites amies, comme cette gentille Sarah, dont le seul défaut est de s'appeler Fielding. Il s'y intéresse fort, surtout, dit-il, lorsqu'il y retrouve mes idées sur la vertu.

C'est aussi ce que dit notre bon, notre cher Edwards, qui m'écrit si régulièrement de son coin perdu de Turrick, près de Wendover, dans le Buckinghamshire. et il m'envoie des sonnets de sa composition pour lire à notre prochaine réunion de dames. Il devrait bien venir passer l'hiver prochain à North End. Il aurait moins froid. Nous

avons une écurie pour ses chevaux, et son valet pourrait coucher soit chez le jardinier, près de ses chevaux, soit dans la maison. Ce n'est pas la place qui manque

Qui j'ai reçu aujourd'hui, Betsy ? Assez peu de monde. Le jeune Chapone, le protégé de Mrs Dewes, que j'ai invité pour le week-end. Le romancier Smollett, dont j'imprime le *Peregrine Pickle*, bien mauvais livre, que j'enverrai plus tard aux Chapone pour qu'ils en fassent une critique. Notre vieil ami Sharpe, avec qui j'ai échangé, comme d'habitude, des observations sur les malaises, presque identiques, dont nous souffrons. Et puis Robert et Samuel Harper, — quelques confrères comme John Peele et John Osborn — le cher James Bailey, cela va sans dire, — enfin Samuel Johnson, qui est vraiment un des hommes les plus intéressants de Londres. J'ai l'impression qu'il s'élèvera très haut dans le monde littéraire. Il a un jugement sûr, et, bien que convaincu de son propre talent, qui est indéniable, il ne dédaigne pas de demander conseil à de simples imprimeurs comme le mari de Betsy Richardson. — Vous dites, Bett ? Qu'il vient bien souvent depuis quelques mois ? — Certes, et j'en suis heureux. C'est la suite de l'affaire du *Rambler*. Vous vous rappelez ce que c'était ? J'avais écrit à Cave, qui m'en avait envoyé les cinq premiers numéros, que ce nouveau journal bi-hebdomadaire m'enthousiasmait, me paraissait supérieur même au *Spectator* d'Addison, et que je lui ferais le plus de propagande possible. Et Cave me répondit que le rédacteur en était Johnson et qu'il le payait deux guinees par numéro. Je l'avais bien deviné et le lui avais insinué dans ma lettre. Bref Johnson, que j'avais jusque là fort peu vu, mais qui m'était très sympathique par tout le bien qu'il avait dit de *Clarisse*, m'a su gré de mes efforts pour son journal et m'honore régulièrement de ses intéressantes visites. — Que dites-vous encore, Bett ? Qu'il vous déplaît par la façon cavalière dont il traite notre bon ami Cibber ? Certes, cela me choque non moins que vous. Il

faudra un jour que je lui explique que Cibber, ancien acteur, est loin d'avoir des mœurs irréprochables, certes, mais qu'il a toujours respecté la morale dans le choix de son repertoire théâtral, et puis, qu'il a pleuré comme un petit enfant en lisant *Clarisse* ! Je tiens à Cibber, qui est un agréable convive . vous rappeléz-vous le jour ou il nous a declamé ses traductions d'Horace, suant, hale-tant, comme s'il jouait un drame ? Et je tiens aussi à Johnson, qui a de réelles qualites de cœur vous avez vu, comme moi, l'affection paternelle qu'il temoigne à notre pauvre chère poétesse aveugle, Miss Williams

Sur ce, Betsy, je vous annonce que j'ai envie de me trouver un peu en famille samedi prochain Aussi vous demandé-je d'inviter pour le thé tout mon parterre fleur de dames, tous les oiseaux de notre charmant concert Vous n'êtes pas jalouse, n'est-ce pas, Bett ? C'est une grande qualité que vous avez là — Ne faites pas si souvent la révérence, trop de politesse ne sied pas à une dame de notre monde. Sauf, naturellement, envers son époux Sous ce rapport-la, je n'ai pas non plus à me plaindre, ma chère Betsy J'ai trouvé en vous une femme obeissante et douce, convaincue de la nécessité de l'autorité du *pater familias*. Vous souriez ? Laissez-moi achever . mais il n'est guère de femme plus obstinée, plus doucement entêtée que vous Et cela, malgré vos airs d'hésitation perpétuelle, malgré votre horreur apparente des décisions à prendre. Vous savez trop bien ce que vous voulez et je ne suis pas dupe, allez, quand après m'avoir laissé m'emporter, après avoir feint d'être convaincue, vous revenez à la charge le lendemain ou le surlendemain, comme si vous n'aviez rien compris à mes raisons. Et si je cède, croyez-le bien, c'est par lassitude, parce que de plus graves soucis m'assiègent, ou par condescendance. Ah ! Betsy, l'homme qui reste toute sa vie célibataire n'est pas toujours au nombre des perdants ! Que vous reprocherais-je encore ? De savoir mal choisir les domestiques et,

malgré votre air grave et autoritaire, de ne pas savoir leur commander ? Mais ce n'est qu'une vétille. Personne n'est parfait, n'est-ce pas, Bett ? Et vous êtes une excellente mère, qui savez inculquer à vos filles le respect de l'auteur de leurs jours.

Trop bien, peut-être. Car « nos quatre Ariel », comme dit Hill, sont de timides petites sottes. On dirait qu'elles ont peur de moi, et qu'elles communiquent leur frayeur à tous les enfants qui viennent jouer avec elles. Et pourtant vous savez, Bett, combien j'aime les enfants : chaque matin, je bourre mes poches de dragées à leur intention. C'est triste de ne pas recevoir de petites confidences, de n'être jamais accueilli par des elans de joie. Cependant je suis certain que nous les élevons selon de bons principes. Il faut réagir contre le manque d'égards envers les gens respectables. Dans une lettre à son père ou à sa mère, un enfant doit écrire de telle façon qu'à chaque ligne on puisse s'apercevoir qu'il ne s'agit pas d'une lettre à un camarade de jeux. Et je suis fier que nos deux aînées se soient bien exercées à m'écrire des lettres, où elles expriment dans les meilleures formes leurs sentiments de respect et d'obéissance filiale. Mais cela ne devrait pas les empêcher de se montrer affectueuses et caressantes, tout en gardant les distances. J'ai beau plaisanter avec elles, les railler doucement, elles restent de glace. Je vous le redis en vérité, ma chère Betsy, ce sont de timides petites sottes. Espérons qu'elles prendront modèle parmi la charmante société féminine que nous recevons.

Ont-elles bien dit leurs prières, ce soir, Bett ? A nous maintenant de dire les nôtres, car il se fait très tard, et il faut que je sois au travail des cinq heures du matin. Vous entendez bien, Bett ? Cinq heures. Se lever tôt, c'est la sante. L'orgueil du jour, c'est l'aurore. Je n'arrive pas à le faire comprendre à vos filles. J'excuserais Nancy, qui est malade. J'excuserais aussi Patty, lorsqu'elle souffre des nerfs, et Sally, lorsqu'elle a ses rhumatismes. Mais en

ce moment, elles sont en bonne santé, quant à Polly, elle se porte toujours à merveille elle n'a donc pas le moindre prétexte pour faire la grasse matinée. Hélas ! elles ont de qui tenir, n'est-ce pas, coupable Betsy ?

*And so to bed*²

Le *week-end* tant désiré arrivait. Richardson se rendait à pied à North End. Parfois il trouvait, déjà installés à sa propre table, de nobles visiteurs qui s'étaient invités eux-mêmes à déjeuner, au grand effroi de Mrs Richardson. Pendant le repas, on ne parlait guère que du maître de céans et de ses œuvres immortelles. Parfois, il y avait des moments désagréables à passer pour le vaniteux Samuel. Ainsi, un jour, un de ses hôtes distingués, venant directement de Paris, signala qu'il avait vu *Clarisse* sur la table de Monsieur, frère du roi. La remarque se perdit dans le bruit des conversations et ne fit pas d'effet. Richardson affecta de ne point l'avoir entendue. Mais, au premier moment de silence, il se tourna vers son hôte et insinua : « Vous disiez, cher monsieur ? » Mais le « cher monsieur » avait appris en France à connaître les ruses de la société mondaine, et ne fut pas un instant dupe de la manœuvre. Agacé par tant de vanité, il répondit avec brusquerie : « Oh ! rien d'intéressant et ne valant nullement la répétition. » Richardson, très mortifié, resta coi. Et Johnson, qui était parmi les invités, se réjouit fort de la reprenante. Dans son for intérieur, Richardson se jura de ne plus organiser de grands dîners en l'honneur des hommes en vue que les salons se disputaient³.

Rien à craindre de semblable, aux thés intimes offerts chaque dimanche d'été à North End aux cousins, cousines, jeunes amis, jeunes amies, protégés, protégées, amis et amies des cousins, cousines, amis, amies, protégés et protégées. Plus il y avait de monde, plus Richardson était satisfait. Les invités arrivaient peu après le déjeuner, vers quatre heures. Souvent Richardson

avait la surprise de voir venir un de ses lointains correspondants, qu'il ne savait pas de passage dans la Metropole, et il lui faisait fête. Bientôt le cercle se formait autour de Richardson, cercle immense, imposant. La « grotte » de North End fut bientôt trop petite. Le beau sexe était en très grande majorité. « J'adore pousser les jeunes filles, surtout lorsqu'il n'y a pas de dangers d'orgueil ou de vanité, à se connaître elles-mêmes », aimait à dire le Maître. Tandis que la psychologie masculine ne l'intéressait guère.

Il y avait d'abord le groupe des « compagnes », imposantes matrones dont beaucoup s'efforçaient, par leur assidue et leurs flatteries, d'obtenir pour leur progéniture la haute protection du Maître. Mrs Jodrell, de Bedford-Row, Mrs Millar, femme du libraire, Mrs Delany, « le plus beau modèle de l'excellence féminine », flanquée de sa sœur Mrs Dewes et de Mrs Donnellan, respectable dame aux yeux vifs et perçants, qui avait très bien connu Swift, — Mrs Charlotte Lennox, poète et romancière, — Mrs Poole, enfin Mrs Chapone, femme du Reverend John Chapone et mère de quatre beaux enfants, dont deux filles, Sally dite « la brunette » (la filleule de Mrs Delany), et Kitty, fréquemment invitées chez les Richardson.

Venait ensuite le groupe des « protégées », jeunes filles sur le retour qui avaient grand besoin soit de l'influence littéraire, soit de la bourse du généreux Samuel. Sarah Fielding, quêteant des conseils et des souscriptions pour ses prochains livres, amenait avec elle les deux malheureuses Misses Collier, dont l'une, Jane, collaborait avec les sœurs Fielding dans diverses entreprises littéraires, et dont l'autre, Margaret, répétait à qui voulait l'entendre qu'elle avait lu *Clarisse* trois fois de suite avec un plaisir toujours renouvelé, cela lui valut de la part du bon Samuel un billet de cinq livres pour faire mettre une porte à sa misérable chambre. Et venait aussi

Miss Dutton, riche en piété, mais plongée dans la misère, qui s'ingéniait à rendre service et était invitée, en retour, à passer de longues semaines dans le Paradis de North End

Enfin — et surtout, — il y avait l'imposant bataillon des folles jeunessees que Samuel appelait « ses filles », et qui le traitaient d' « honoré papa » Beaucoup étaient muettes d'admiration, éblouies par l'éblouissant Samuel qui perorait à l'infini, puisant une inspiration nouvelle dans ces jolis yeux bleus ou noirs qui oubliaient de se baisser, tant ils avaient peur de perdre une seule expression du visage de l'orateur C'étaient Miss Talbot, petite-fille d'évêque et fille adoptive de Thomas Secker, évêque d'Oxford et Doyen de Saint-Paul, Miss Bull, les sœurs Vanderplank, Miss Carteret, Miss Prescott dite « Pressy », fille de general, et Miss Sutton, qui était si timide que ç'avait été regardé comme un exploit peu ordinaire de la part de Richardson, de l'avoir amenée à écrire des lettres et à quitter son lointain Yorkshire pour visiter North End Miss Sutton était la protégée de Mrs Donnellan et la fille de la Comtesse de Sunderland, et sa réserve cachait des trésors de sentimentalité que l'indiscret Samuel aurait bien voulu inventorier C'était enfin Sarah Westcombe, toujours douce, modeste et respectueuse, qui, la plus grande partie de l'année, habitait Enfield . et Richardson surmontait parfois son horreur de tout déplacement pour aller admirer ses jardins, son pavillon d'été et sa rivière « vraiment serpentine », et la ramener à North End C'était œuvre pie, car sa maman était incapable de sortir autrement qu'en voiture, et la pauvre « Selena » n'avait d'autre distraction que ses visites chez ses amis les Jobson, les Jodrell, d'Ankerwyke, les Leake, de Bath, et surtout les Richardson Heureusement, elle avait horreur de la vie mondaine, et elle jugeait très sévèrement la célèbre Miss Gunning, parangon d'élégance, mais si hardie que les petits jeunes gens de son

milieu, « composés de poudre, de dentelles et de parfums », ne pouvaient la regarder sans rougir. Elle aimait mieux, bonne petite, imiter Clarisse et prier Dieu par l'intermédiaire de son prophète, Samuel Richardson.

L'après-midi se passait-elle donc à écouter le long monologue du maître de ceans ? Non, car parmi les « filles », il y avait le petit groupe — charmant d'ailleurs — des « araignées », groupe batailleur, taquin, véritables Lilliputiens lançant des fleches pointues contre l'homme-montagne Richardson.

En tête, sûre de l'amitié de son « papa », et pour elle et pour ses parents, Susannah Highmore. Aussi johe que sentimentale, elle avait un bouvreuil cheri et un *Clarissacloset* pour la méditation. Aussi intelligente que douée de bon goût, elle prisait fort les poèmes de Cowley et traduisait Pléne. Elle présentait sans cesse à Richardson de nouvelles « filles », ou, disaient les mauvaises langues, recrutait son serail. Elle rendait aussi service à son « papa » en servant d'intermédiaire entre lui et l'intimidante Miss Carter. Mais quelle araignée ! Tissant subrepticement une toile presque invisible autour de Samuel, bonne grosse mouche trop sûre d'elle-même qui, bientôt, était réduite à l'impuissance, appelant à son aide quelque géant qui pût enlever la toile à coups de balai et forcer Arachne à fuir précipitamment dans son trou ! Si bon discuteur que fût Richardson, il se laissait entraîner par l'implacable Susannah dans des raisonnements subtils qui l'amenaient à se contredire, et il ne réussissait à se dégager qu'en fonçant droit devant lui comme un taureau, en utilisant ces arguments-massues qu'étaient les paroles de Clarisse.

Alors surgissait la petite Miss Grainger, qui connaissait Clarisse encore mieux que son créateur, elle citait de mémoire des phrases de son héroïne favorite, qui contredisaient nettement les affirmations de papa Richardson. Celui-ci, pris à son propre piège, n'avait plus

qu'une ressource, se cabrer. Ah ! non, citez Miss Howe si vous voulez, Miss Howe l'espiègle, l'impertinente, mais c'est à moi seul qu'il appartient de citer Clarisse.

Il se taisait aussitôt, car la voix grave, harmonieuse de la nièce de l'évêque de Peterborough, Miss Hester Mulso, s'élevait pour ramener la discussion sur un plan plus sérieux. Et il admirait profondément sa « Hecky » Mulso, si profondément, qu'il modelait sur elle les caractères de ses grandes héroïnes (C'est pour cela, disait Mrs Delany, que ses héroïnes ne sont pas aussi bien élevées qu'il se l' imagine.) Miss Mulso adorait *Clarisse* et en aurait lu avec joie quatorze volumes, et elle avait bec et ongles pour défendre son « papa » contre les railleries de Miss Carter, ripostant aux attaques contre « mon M Richardson » par des attaques contre « votre D^r Young ». Aussi Samuel attribuait-il beaucoup de poids à son avis, et seul un sentiment de supériorité masculine l'empêchait souvent de reconnaître que Hecky avait raison. Mais s'il était entêté, elle l'était encore plus que lui. tandis qu'il pouvait facilement remplir de confusion Susannah Highmore et ses amies, jamais il ne réussissait à réduire au silence son redoutable « petit boute-feu ».

Ou plutôt si ! A bout d'arguments, il avait recours à une taquinerie qui avait toujours pour effet de lui donner l'apparence du triomphe. Il faisait rougir ses « araignées », en leur parlant en termes mystérieux des rares jeunes gens qui fréquentaient assidûment North End. Il y avait les trois frères de Hecky. Thomas, John et Edward ; Thomas, le plus séduisant, regardait beaucoup Miss Prescott, l'amie de sa sœur. Il y avait le jeune Chapon, futur notaire, qui devorait des yeux Hester Mulso. Et il y avait le fils du vieil ami William Duncombe, le beau John, poète et futur clergyman, qui s'empressait autour de tous et de toutes, mais semblait marquer une légère préférence pour Miss Highmore. A les voir bourdonner

dans son parterre de jeunes filles en fleur, Samuel se découvrait une vocation de marieur, et il eut la joie d'accomplir sa vocation .

De quoi parlait-on ? On discutait interminablement sur un point très délicat et personne n'arrivait à convaincre « l'honneur papa » ; champion des droits d'Adam sur Eve Susannah Highmore accrochait le grelot Les jeunes filles, disait-elle, devaient avoir plus de liberté dans leurs allures et dans leurs relations avec les jeunes gens qu'elles ont élus, l'amour ou la gratitude sont des liens plus forts que l'autorité paternelle et l'obéissance filiale — Richardson bondissait à cette attaque de biais contre Clarisse . il ne défendait pas les Harlowe, bien au contraire, mais Clarisse n'était-elle pas plus attachante parce qu'elle observait tous ses devoirs de fille respectueuse et qu'elle en souffrait ? Toutefois, il se sentait isolé au milieu de toutes ces filles d'Eve, car les jeunes gens présents autour de la table de thé n'ouvraient pas la bouche Alors Miss Mulso prenait la parole et lisait une longue, très longue dissertation qu'elle avait préparée sur le sujet des devoirs et des droits familiaux Elle s'élevait avec violence contre les parents qui veulent obliger leur fille à épouser l'homme de leur choix L'autorité paternelle, comme toutes les formes d'autorité, consiste, n'est-ce pas ? à assurer le bonheur de ceux qui doivent s'y soumettre ? Or, on ne peut pas commander au cœur Il est normal que Pamela aime mieux M B que son père, dès qu'elle est mariée Clarisse a eu raison de repousser Solmes, et son grand tort est de craindre que la malédiction de son père ne paraisse méritée aux yeux de Dieu un père qui réclame un châtiment pareil pour sa fille n'a pas la voix de Dieu Abandonnée de tous, Clarisse ne pouvait agir autrement Et elle n'a rien à se reprocher, elle n'a pas eu pour Lovelace cette attaque de folie que l'on appelle le coup de foudre Elle a éprouvé une certaine sympathie que les événements auraient normalement transformée en amour,

Elle eût été encore mille fois plus malheureuse si elle avait épousé Solmes. Voyez sur tout cela Locke, Puffendorff et l'évêque Fleetwood !

« Trop d'imagination, trop d'imagination ! » repliquait Richardson. Maîtrisez-la, elle court trop vite, elle divague ! »

« Hou ! pauvre M. Richardson, vous qui poussez les dames à lire des livres sérieux, comme vous voilà tout déconfit ! Car j'ai suivi votre conseil et j'ai lu. Et je répète qu'une jeune fille qui refuse d'épouser le favori de ses parents n'est pas coupable de désobéissance, pourvu qu'elle promette de ne pas se marier sans leur consentement. J'affirme, de même, qu'un mari, s'il a reçu de Dieu le droit de commander dans son ménage, a, au même degré, le devoir de traiter sa femme comme son meilleur ami, sans affirmer de supériorité. Bref, il doit rester un amoureux et s'ingénier à plaire. »

Au nom des matrones, Mrs Chapone approuvait, et condamnait, elle aussi, la conception archaïque du *paterfamilias*, roi de tribu, ayant droit de vie et de mort sur les siens.

Richardson se tirait du mauvais pas par une série de pirouettes. Hecky Mulso est enivrée par une fausse conception de la dignité féminine. Elle ne sera jamais une bonne fille si elle garde de telles notions. C'est un vrai petit boute-feu, toujours prêt à lever l'étendard de la révolte.

Puis, comme il fallait conclure, Samuel réclamait à Miss Mulso sa dissertation et promettait de faire une réponse écrite, point par point. Et après cet ajournement *sine die*, du moins dans l'esprit de Richardson (car l'air décidé de Miss Mulso prouvait qu'elle ferait, coûte que coûte, triompher son bon droit), on passait à un autre genre d'occupations, qui permettait au *deus loci* de briller enfin de son plus vif éclat : on donnait des nouvelles des absentes et on lisait leurs lettres. Après la discussion animée qui

avait rendu l'assemblée houleuse, le calme renaissait avec le depouillement de la correspondance

D'abord Richardson, tout rougissant, prenait sa plus belle voix pour déclamer les dernières pièces de vers inspirées par *Clairisse* ou par *Pamela* poèmes grandiloquents envoyés par Hill, sonnets quelque peu informes composés par Edwards, et surtout tirades informes péniblement mises sur pied par Urania Hill, devenue Mrs Johnson. Celle-ci s'escrimait à répondre en vers didactiques aux nombreux cadeaux que lui faisait Richardson, elle célébrait l'excellence de ses principes d'éducation enfantine et jurait de les observer pour son propre fils, et Richardson s'efforçait de mettre en valeur les vers boiteux, au rythme cahotant, aux rimes imparfaites. N'était-ce pas de la belle poésie, puisque le but en était d'inviter le monde à l'admirer, lui ?

Puis sa voix se faisait confidentielle, respectueuse, tremblante. Il déplaçait un nouveau papier. Un parfum aristocratique montait se mêler à l'arôme du thé. C'était comme si, au milieu de ce parterre fleuri de dames, une rose royale venait de s'épanouir. Samuel se recueillait un moment. Il revoyait le parc, les carrosses qui passaient, les figures de femmes anxieusement devisagées. Il songeait au tact exquis de la grande dame qui, en lui faisant cadeau d'un secrétaire, avait su éviter tout commentaire malveillant en expédiant par le même porteur de magnifiques chandeliers destinés à Betsy. Et il annonçait, en s'essayant en vain à un air détaché. « Voici maintenant des nouvelles de notre chère Lady Bradshaigh »

Il discutait et commentait les phrases de sa correspondante au furet à mesure de sa lecture car Lady Bradshaigh, bien que noble, était très femme, et il y avait des choses qu'elle ne pouvait pas comprendre. Ainsi elle blâmait les femmes trop instruites, déclarant que « cela tournait rarement à leur avantage » Tandis que lui, Samuel, jugeait que lorsqu'une femme a du génie, elle se doit de

le developper de son mieux, sans toutefois négliger les travaux plus strictement féminins De même, Lady Bradshaigh proclamait l'indépendance de la femme mariée et les droits imprescriptibles du beau sexe en matière de cœur (ici Miss Highmore et Miss Mulso prenaient un air faussement modeste)

Alors Richardson lisait le brouillon d'une « Scene dramatique entre un pere et sa fille », qu'il avait expédiée en guise de réponse Il l'avait composée autrefois en se promenant dans un petit bois, à Parson's Green, propriété de de cette bonne comtesse douairière de Pembroke qui lui avait témoigné tant de bontés Il l'avait écrite au crayon, sous le feu de l'inspiration, et il l'avait ensuite soigneusement recopiée à l'encre, une fois revenu à North End Dans ce dialogue, la fille obstinée répondait à peine aux objurgations de son digne pere, qui voulait l'empêcher d'épouser un fiancé vicieux et débauché Le mariage avait lieu, le mari se montrait sous son vrai jour une brute sensuelle Alors commençait une conversation entre le malheureux pere et le gendre infâme mais l'auteur n'avait pas eu le loisir de la terminer

Ce n'était qu'un cri « C'est un chef-d'œuvre ! Notre cher papa Richardson, il faut le continuer ! » Et Samuel souriait de voir que les jeunes péronnelles s'étaient si facilement laissées détourner du sujet brûlant de l'autorité paternelle Et, pour compléter son habile tentative de diversion, il annonçait que le faon apprivoisé de Lady Bradshaigh, Fanny, s'était cassé la jambe sur le sol gelé (novembre 1750) et avait dû être abattu ; ce qui provoquait des cris de désolation Il rappelait alors qu'il avait obtenu l'autorisation de prendre copie du portrait de Lady Bradshaigh, qu'il avait tant admiré dans son appartement de New Bond Street, au-dessus de la cheminée du salon, et, sur ce tableau, on voyait à côté de Sir Roger Bradshaigh, debout près d'une table de jardin, la belle Dorothy caressant le faon hélas ! défunt ; mais, dans le

fond, apparaissait le château de Haigh, et il était si imposant qu'il provoquait des cris d'admiration

L'intérêt faiblissait lorsque Richardson donnait des nouvelles de Lady Echlin, sœur de Lady Bradshaigh, qui demeurait dans un grand château, sur la côte desolée en face de l'île de Man. Lady Echlin, annonçait-il, utilise *Pamela* et *Clarisse* comme manuels d'instruction générale. Et elle a récrit la fin de *Clarisse*, supprimant l'épisode du viol, et faisant mourir de remords un Lovelace converti par un certain docteur Chretien. Une moue dédaigneuse indiquait l'opinion de Samuel pour cette transformation de son œuvre. Mais l'auditoire ne reagissait pas : la question de la mort de Lovelace et de sa conversion avait été tellement battue et rebattue, que bien malin eût été celui qui aurait pu apporter un argument nouveau. Et puis, cela faisait de longues heures qu'on parlait. Samuel comprenait que la jeunesse avait besoin d'autres distractions. Il repliait les lettres de ses deux nobles correspondantes et les prêtait aux amis avides de les relire et de les admirer à loisir. Alors la « douce linotte », Miss Mulso, chantait alternativement des hymnes pieux et des romances sentimentales ; et son frère tirait de son violon des accents plaintifs à déchirer le cœur le plus endurci. Et Richardson, beatement, digérait. Il était plus de huit heures et demie quand l'assemblée songeait qu'il était peut-être temps de se séparer. Et il ne restait à Mrs Richardson que le temps de faire préparer le souper, et de coucher ses filles après les longues prières d'usage, en cercle, aux lueurs mourantes du jour d'été.

Et le travail reprenait, régulier, absorbant quinze à dix-huit heures par jour ! Mais aussi quel succès ! L'imprimerie prospérait. Il y avait certes de mauvais moments, comme en 1745, où, en pleine époque de composition du *Journal de la Chambre des Communes*, Richardson n'eut pas de contremaître pendant quelques semaines. Mais

ensuite, il en trouva un qu'il devait garder de longues années, nommé William Tewley. Celui-ci était sourd, mais c'était aux yeux de Richardson, qui avait horreur des discussions, un très grand avantage ainsi, tous les ordres étaient donnés par écrit.

En dehors des nombreuses commandes de libraires, en dehors des journaux parlementaires (qui encombrèrent ses presses quatre mois de suite, au début de l'été 1749), Richardson avait, pour occuper ses typographes, la composition de ses propres œuvres. Rééditions de *Pamela*, de *Clarisse* et même des *Lettres sur les circonstances importantes* se succédaient sans relâche. *Pamela*, particulièrement, connaissait un regain de popularité : les courriers de Paris annonçaient que M. de Voltaire avait indignement démarqué le roman de Richardson dans sa pièce *Nanine*. Les courriers d'Allemagne disaient que Gottsched recommandait *Nanine* parce que c'était un ouvrage fondé sur *Pamela*, et aussi qu'un poète, nommé Brockes, avait écrit un *Poème d'amour à Pamela*, où il disait que la Vertu, jadis froide abstraction, avait été rendue visible à l'humanité par le roman de Richardson. Les courriers d'Italie annonçaient qu'à Mantoue, les amateurs de théâtre avaient fait connaissance avec *la bella inglese Pamela*, d'abord dans une traduction, et surtout dans une comédie de Goldoni intitulée *Pamela Fanciulla* ou *Pamela Nubile*, mais Goldoni avait modifié la donnée du roman en faisant de Pamela, à son insu, une fille de l'aristocratie.

Tout cela était fort rejouissant, mais, comme noblesse oblige, il fallait que l'imprimeur ne fit pas oublier l'écrivain, et Richardson ne pouvait pas décemment refuser sa collaboration aux amis qui la lui demandaient. Il apporta le secours de son expérience au docteur James Mauleerc qui, en 1748, lui fit imprimer un volume de cinq shillings intitulé : *Le Magasin ou Trésor du Chrétien* : collection choisie de nombreux passages remarquables, sur

divers sujets importants, tirés des écrits des plus éminents théologiens modernes tendant à confirmer en nous le désir de pratiquer, en croyant, la vraie religion chrétienne, contre les Athées, Déistes, Sociniens, Papistes, et autres chrétiens corrompus et relâchés.

Cette publication lui donna l'idée de réunir les méditations de Clarisse sur certains passages des livres sacrés. Il avait dû les supprimer toutes, excepte quatre, du texte de son roman, comme trop longues, mais maintenant il jugea bon de les rassembler, de les mettre en ordre, de les augmenter. Il envoya le tout, sous le nom de *Manuel de Méditations divines*, à Astræa Hill, en juillet 1750, et la pieuse jeune fille en fit ses délices.

Il communiqua ensuite son manuscrit à Mrs Donnellan, qui montra une admiration non moindre ; le 24 septembre, elle lui écrivit qu'elle avait montré la collection à la tante du Duc de Beaufort, Lady Anne Coventry, l'avis unanime était que ces « méditations » devraient être publiées. Elles le furent à la fin de l'année sous le titre *Méditations tirées des Livres Sacrés et adaptées aux différentes étapes d'une profonde détresse, glorieusement surmontée par la Patience, la Piété et la Résignation. Etant celles mentionnées dans l'Histoire de Clarisse comme écrites pour son propre usage*. Ces 36 méditations, portant sur des textes de Job, de l'Ecclesiaste, de Salomon, ou sur des Psaumes, formèrent un petit volume in-octavo de 76 pages, que vendirent Osborn, Millar, Rivington et Leake. Richardson les fit précéder d'un sonnet d'Edwards, d'un Avertissement au lecteur, et d'une préface soi-disant écrite par Clarisse, qui tous trois montraient l'utilité de l'ouvrage⁶.

Enfin, Johnson demanda à Richardson de rédiger un numéro du *Rambler*. Très flatté, Samuel s'exécuta. Les lecteurs furent prévenus, en tête du numéro 97 (19 février 1751), qu'aujourd'hui l'auteur de l'essai était un écrivain « qui a élargi la connaissance de la nature humaine et

enseigné aux passions a se mouvoir au commandement de la vertu » Personne ne s'y trompa, et tous les amoureux de Pamela et de Clarisse achetèrent en masse ce numero, ou l'on deplorait l'émancipation des femmes, le développement de la vie mondaine, le relâchement des mœurs féminines, etc. Jamais on n'avait vendu tant de *Ramblers* le tirage dépassa 500 exemplaires ! Pourtant, Miss Carter déclara qu'au numero 97, elle preferait beaucoup le numero 100, qui avait été écrit par Miss Talbot, à l'instigation de Richardson. Par contre, une amie de Lady Bradshaigh trouva le numero 97 si supérieur aux autres, qu'elle le crût l'œuvre d'un ancien rédacteur du *Spectator* !

Une seule ombre à la gloire littéraire du triomphant Samuel : la réussite de Fielding, le rival abhorré. Dans la préface qu'il avait écrite pour les *Lettres familières entre les principaux personnages de David Simple*, de sa sœur Sarah, ce palefrenier avait osé condamner, en termes méprisants, le roman épistolaire (1747). Et maintenant il osait accaparer la scène littéraire. Et avec quoi, grand Dieu ? Avec une ordure, l'histoire d'un enfant naturel appelé *Tom Jones* ! Il est vrai que la première Mrs Fielding était, selon toute vraisemblance, fille bâtarde ! Sa Lady Bellaston, qui prend Tom Jones comme gre-luchon, c'est une vieille débauchée qu'il a lui-même connue ! Et pour peindre l'immoral et batailleur Tom, il n'a eu qu'à se regarder dans un miroir ! Comment un homme comme Lyttleton, après avoir lu le manuscrit du roman, a-t-il pu crier au chef-d'œuvre ? Comment Fielding a-t-il pu obtenir de son éditeur une avance de 600 livres ? Comment a-t-on pu parler, dès la fin de l'année 1749, de quatre éditions à Londres et d'une à Dublin ? Quand on songe qu'il a fallu faire des observations à l'ami Cave, qui avait laissé passer, dans son *Gentleman's Magazine*, un poème à la gloire de ce roman démoralisateur ! Comme le *Magazine* tirait maintenant à 15.000 exemplaires, quel mal cela avait dû faire !

Une grande joie le journal *Old England* annonça que *Tom Jones* avait été jugé si bas et si vil en France, que le Conseil d'Etat avait pris un arrêté pour supprimer le livre Vite, une confirmation ! Ecrivons à de Freval. Hélas ! de Freval n'a entendu parler de rien. « Cet ouvrage a une grande circulation. Du train dont vont les choses, je ne crois pas qu'il y ait un livre assez immoral pour qu'on l'interdise chez nous ! »

Au moins, tous mes amis condamnent-ils bien *Tom Jones* ? Qu'en pensent mes jeunes amies, Urania, Astroëa et Minerva Hill ? Comment ? Je crains de mal lire. « Nous avons lu les six volumes de *Tom Jones*, et nous y avons trouvé beaucoup de mérite cache un double mérite de tête et de cœur ! » (27 juillet 1749) Vite, vite, à moi les verges avec lesquelles le Seigneur Jésus chassa les publicains du Temple ! « Moi, je ne pourrais admirer ce talent d'humoriste que s'il était mis au service de la Vertu. Mais peut-être pense-je tant de mal de l'ouvrage parce que je connais l'auteur et deteste sa conduite publique et privée, bien que j'aime ses quatre dignes sœurs, que je connais beaucoup » (4 août). Hill, affole, relevant à peine de maladie, intervint, gronda ses filles et les excusa auprès de Richardson (11 août). Mais, mon cher ami, n'avez-vous pas été monte contre *Tom Jones* par des amis trop rigides ? — Non, car la lettre de vos filles contient des détails qui me confirment dans mon impression première, et encore n'ai-je pas lu moi-même le roman. Mais je serais désolé d'avoir cause par ma reprimande du chagrin à mes jeunes amies. Je sais très bien qu'elles n'ont lu *Tom Jones* qu'à contre-cœur » (18 août).

Lady Bradshaigh (alors encore l'Incognita) était plus raisonnable, bien qu'elle trouvât « beaucoup de bonnes choses dans les romans de Fielding » cet écrivain la faisait rire tout en la mettant en colère. Mais elle se rendait compte de la tendance démoralisatrice d'un livre comme *Tom Jones*, se moquait de l'absurde héroïne Sophia Wes-

tern (« Comment ce pauvre Fielding eût-il pu dessiner une femme delicate[?] s'attend-on à trouver du raisin sur des épines ou des figues sur des chardons[?] »), et blâmait ceux et celles de ses amis qui se donnaient par amitié les surnoms de Tom et de Sophia, ou bien baptisaient de ces noms abhorres leurs animaux favoris

Quant à Sarah Fielding, elle ne défendit pas son frère lorsque Richardson lui eut dit, en toute franchise, que les Tom et les Sophia n'auraient pu être pires, si leur créateur avait été élevé « comme palefrenier ou groom de maison d'huissier » Mais Fielding lui-même, s'endurcissant dans le crime, fit répondre à Samuel, suffoqué d'indignation. « Vous ne pourrez guère reformer le monde, en lui imposant des manières pires que celles qui existent n'importe où, à Londres ou en province¹⁷ »

Samuel ragea en silence Il ragea en voyant des romans à succès, comme *l'Histoire de Charlotte Summers*, s'inspirer directement de *Tom Jones* ! Puis il se consola en réalisant le rêve de tout bourgeois respectable en juin 1750, il fit faire son portrait par Highmore Il prévint Lady Bradshaigh de ses intentions, elle lui prodigua aussitôt ses conseils. « Je voudrais qu'on vous dessinât dans votre bureau, près de vous une table ou un pupitre avec plume, encre et papier, et une lettre fraîchement cachetée que j'imaginerai m'être destinée, que vous soyez assis ou debout, je vous laisse le soin, à vous et à M. Highmore, de le décider, de même pour le costume » (3 juin) Richardson observa de son mieux ces instructions Il plaça, comme fond, sa copie du portrait des Bradshaigh Et Highmore peignit le tableau fort ressemblant que nous connaissons, et que l'on peut admirer de nos jours à la National Portrait Gallery⁸

Ce fut une intense agitation dans le Sénat richardsonien, quand on sut que l'honoré papa prenait sur ses rares loisirs pour faire de longues séances de pose dans l'atelier de Lincoln's Inn Fields Thomas Mulso, accordant sa

lyre, chanta ce memorable evenement dans une ode, ma foi bien tournee « O habile Highmore ! disait-il en substance, ton crayon pourra rendre l'intelligence et la douceur de son regard, la bonne humeur de ses joues a fossettes, mais ou trouverons-nous son zele pour le bien, son ardent amour de l'humanite ? Pas plus que Raphael ou Apelle, tu ne saurais peindre autre chose que l'homme exterieur C'est dans ses propres œuvres que nous trouverons l'ame de notre grand ami »

De nombreuses copies du portrait, et des miniatures, furent distribuées aux principaux correspondants de Richardson Lady Bradshaigh accrocha la sienne en bonne place et s'attira des compliments « Quelle honnête figure ! Savez-vous ? je confierais ma vie a cet homme sans le connaitre autrement, » disait un de ses amis Mais de peur qu'on ne s'offusquât de voir le portrait d'un imprimeur au milieu des nobles ancêtres, de peur aussi qu'on ne la taquinât de ses accointances avec un vulgaire romancier, elle modifia l'inscription au bas du portrait et transforma Richardson en Dickenson

Une autre copie de l'œuvre de Highmore eut d'ailleurs une destinée encore plus singulière quand, en 1764, Sir Thomas Robinson, le Petrone de l'époque, membre du Macaroni Club, inspecta sa galerie de tableaux a son château de Rokeby, il retrouva, au milieu de nobles ancêtres et d'illustres amis, la figure plebeienne de Richardson, autrefois donnée en temoignage de sympathie Horrifié. il fit ajouter sur la poitrine du brave homme étoile et ruban bleu, et inscrivit au bas du portrait ainsi retouche Sir Robert Walpole Mais heureusement, Richardson ne put entendre parler de cet affront fait a son image il était mort depuis trois ans !

Combien de portraits de Richardson, mutilés, transformés, y a-t-il dans les salons ou les halls d'Outre-Manche ? Bien malin qui le dirait, mais ils sont nombreux Car nul homme ne fut plus genereux que Richardson,

nul ne fut plus charitable ; nul ne fut plus complaisant Et c'est une belle page de sa vie que celle qui le montre, accablé de besogne, trouvant néanmoins quelques jours, quelques heures, pour apporter a son prochain aide et secours.

Il s'occupa de trouver de bonnes places de servantes pour les filles que lui recommandait Lady Bradshaigh Il envoya a Mrs Dewes une gouvernante qu'il avait soigneusement choisie, et qui promettait d'être une « nouvelle Mrs Norton » Il aida pécuniairement le Révérend James Hervey a faire paraître un volume de *Contemplations*, sur lequel il comptait beaucoup pour obtenir de l'avancement Il continua a s'intéresser au sort lamentable de Laetitia Pilkington, « Tristitia », comme elle se surnommait elle-même. En mars 1745, apres avoir tenté de faire fortune en fabriquant des chapeaux de papier, la malheureuse, se trouvant a nouveau sur le pave, s'était adressée pour obtenir un secours au Lord Almoner, et celui-ci l'avait grossièrement envoyée promener Alors Richardson était survenu et avait une fois de plus ouvert sa bourse « Vous avez monopolisé toutes les vertus, toutes les grâces chrétiennes et sociales Ma fidele petite servante irlandaise recite à votre intention tous ses Ave Maria et tous ses Pater Noster », écrivit-elle le 13 mars Et, deux mois après, elle pria son protecteur de recommander sa servante à une famille riche qui eût besoin d'une bonne, car elle se rendait compte que la pauvre petite mourait de faim avec elle Richardson apporta inlassablement son aide et fut remercié, cette fois, par une pièce de vers qui montrait les anges, étonnés et ravis, « regarder vivre en toi leurs perfections divines, ô singulier gentleman »

Richardson décida le frivole Cibber à continuer à s'occuper sérieusement de Mrs Pilkington, et leurs efforts, joints à ceux de nombreux amis, ne réussirent pas encore a conjurer le mauvais sort qui accablait la malheureuse. Sa « fidele petite Irlandaise » la quitta en emportant tout

son linge A la fin de decembre, sa fille lui revint, abandonnée et enceinte, lui réclamant un asile dans son misérable logis de Westminster « Et parce que je n'ai pas voulu la laisser coucher dans la rue, ma sainte Méthodiste de propriétaire a cadenassé sa porte et nous a chassées dehors. Nous avons dû aller à l'asile de nuit » Richardson envoya du linge pour la mère et pour la fille, et les plaça à la campagne, à Weston, sous la surveillance du Révérend James Hervey Bien au chaud, pourvues du nécessaire, les deux femmes passèrent l'hiver en paix

Mais, au printemps (1746), Richardson vit venir à lui un jeune homme hâve et deguenille, porteur d'un mot de Mrs Pilkington « Je vous envoie mon fils, que j'avais perdu de vue depuis si longtemps, et qui a été chassé par son indigne père » Richardson, ému, donna au vagabond de vieux habits, avec l'adresse de son tailleur pour faire les retouches indispensables Il sut le lendemain que le jeune homme avait donné au tailleur l'ordre de retailler complètement veste et culotte, afin de les mettre à la dernière mode .

Cela ne le découragea pas Les choses semblaient d'ailleurs s'arranger Le petit-fils bâtard de Mrs Pilkington avait été réclamé par son père Le fils si élégant partait comme page à l'étranger Et la pauvre dame elle-même avait ouvert une échoppe d'écrivain public qui semblait devoir prospérer Malheureusement cela ne dura pas Dès le mois de mai, le fils fut chassé de sa place et encore à la charge de sa mère Puis celle-ci manqua de travail et tomba malade (elle était à peine remise le 20 février 1747) Cibber lui refusa son aide à ce moment critique Seul, Richardson se montra compatissant

Il n'y avait plus qu'une solution possible . le retour à Dublin, où nombreux étaient parents et amis La misérable Lætitia y avait déjà songé l'année précédente, et Richardson lui avait donné du papier à tranche dorée et un bâton de cire « pour écrire des lettres circulaires aux Nobles

qui m'ont honorée de leur attention, afin de lever une somme suffisante pour retourner au pays des brouillards et des marécages » Les circulaires n'avaient donné aucun résultat, mais, cette fois, Richardson intéressa un évêque de ses amis qui fournit la somme nécessaire et au printemps 1747, toute la famille Pilkington s'entra en Irlande. Mrs Pilkington s'occupa de la publication des *Mémoires* très romances et fort imaginaires où elle racontait son trouble passé les amateurs de scandale souscrivirent en masse à un ouvrage qui promettait tant Laetitia Pilkington, tirée d'affaire, n'écrivit plus à Richardson que pour lui demander ce qu'on avait dit à Londres de ses *Mémoires* (28 mai 1749) Elle devait mourir, usée par la vie de Bohême, l'année suivante.

Une autre besogne charitable se présenta aussitôt à Samuel Aaron Hill, qu'il avait aidé de son mieux, faisant démarches sur démarches auprès de Garrick pour hâter la représentation de son adaptation de *Mérope*, mourut le 8 février 1750, « à la suite d'une secousse sismique », quelques jours avant la représentation de *Méiophe* que le Prince de Galles avait commandée au profit de l'auteur Richardson, maîtrisant ses nerfs, l'assista à ses derniers moments Et il promit solennellement au frère du défunt, Gilbert Hill, de veiller sur les orphelines Il tint parole. Astraea et Minerva Hill passèrent de longues semaines à North End. Urania Johnson, leur sœur mariée, et maintenant mère de deux beaux garçons, y fut également invitée (24 juillet 1750) Quand les œuvres complètes de Hill furent publiées par souscription, Richardson s'inscrivit pour six exemplaires Chaque fois que les deux cadettes, qui continuaient à résider à Plaistow, eurent un embarras quelconque, Richardson fit le voyage pour arranger leurs affaires Chaque fois que Mrs Johnson fut accablée par le sort, Richardson apporta son aide. La malheureuse en eut grand besoin plus tard, car, devenue veuve (1755), il lui fallut trouver un gendre-pain, et les

belles relations de Richardson lui furent utiles, trois ans après, elle eut encore recours à son grand ami, ou plutôt à sa bourse, mais ayant essayé de se lancer dans la carrière littéraire, et soumis à Richardson le manuscrit de son roman *Almiva*, elle reçut deux longues lettres de critique et un blâme pour avoir manqué de « délicatesse » dans un de ses chapitres (août-septembre 1758) Elle répliqua avec une folle véhémence, puis disparut de la vie de Richardson

Ses innombrables bontés pour ses amis, et les enfants de ses amis, et les amis de ses amis, et les enfants des amis de ses amis, ne lui firent jamais oublier que *Charity begins at home* En octobre 1748, il adoucit les derniers moments d'une de ses sœurs En août 1750, il perdit son frère Benjamin, brave et honnête homme, mais insouciant et prodigue, qui laissait six enfants dont un seul avait une situation Il s'occupa activement des cinq abandonnées, un fils, John, et quatre filles, Elizabeth, Martha, Katherine et Susanna, dite Sukey il adopta même complètement celle-ci, la plus jeune, qui fut des lors élevée avec ses filles En octobre 1751, mourut la belle-sœur de sa femme, Mrs Leake, et il fut mis à contribution. La même année, il avança dix guinees à ses deux pauvres cousines, Jane et Elizabeth Lindsley, qui ne purent jamais les rembourser, dans son testament, il les tint quitte de cette dette, mais non d'une seconde, contractée plus tard, « parce que nous avons été très bons pour elles, meilleurs que leur frère ou n'importe qui d'autre »

Un autre gros sujet de préoccupation était pour lui la santé de ses filles enfants de parents déjà âgés, elles étaient délicates, facilement malades Sarah fut longtemps alitée en juillet 1752 Mais ce fut surtout Nancy, « Clarisse », comme l'appelait le Révérend Philip Skelton, qui donna du souci en mars 1751 même, Richardson redouta de la perdre. « Nous exécutons tous ses desirs, et même ses caprices comme si elle était valétudinaire Elle aime

énormément North End. » La crise passa, mais l'état général restant mauvais, on essaya divers traitements sans grand succès. En désespoir de cause, on tenta les bains de mer, et en juillet 1752, sur sa demande, on l'envoya à Southampton, mais aucune amélioration ne survint. Toutefois, à mesure qu'elle avançait en âge, elle devenait plus résistante, et les inquiétudes diminuerent.

Tous ces travaux, tous ces soucis, laissaient à Richardson bien peu de temps pour s'occuper de sa précieuse personne. Il déroba néanmoins au temps inexorable les minutes nécessaires pour veiller à sa santé, toujours précaire. Contre les vertiges, il continuait à utiliser la corne de cerf, dont il avait toujours un flacon à portée de la main. Ses longues cures de goudron lui avaient fait du bien, et Young l'encourageait à persévérer, tout en le mettant en garde contre les produits frelatés. « Il faut que cela soit du goudron de Norvège, brun sombre et assez fluide. » C'est surtout en été, et en période de gros travail, que les désordres nerveux se trouvaient portés à leur paroxysme. En mai 1748 et en juillet 1751, les crises furent particulièrement violentes. Alors Samuel suivit les conseils qu'on lui prodiguait de toutes parts. Il fit de la marche, changea d'air en allant passer quelques jours, à la belle saison, chez ses meilleurs amis, et même alla boire les eaux dans les stations thermales les plus réputées. Skelton aurait voulu le voir aller à cheval, boire de temps à autre un verre de vieux bordeaux, et s'appliquer des cataplasmes de moutarde. Seul, ce dernier remède intéressa Samuel, qui avait déjà essayé les deux autres avec des résultats désastreux.

Tous les samedis, donc, il continuait à parcourir à pied les cinq milles qui séparaient Salisbury Court de North End, généralement seul, parfois avec un ami intime comme Edwards (28 avril 1749), habituellement d'une seule traite, quelquefois avec un arrêt à Piccadilly chez l'évêque d'Oxford (27 mai 1751) ou chez les Onslow. Quand les

beaux jours revenaient, il se décidait à s'éloigner davantage de Londres, pour un jour ou deux, se rendant chez les Duncombe, ou bien chez les Westcombe a Enfield, ou il passa (par exemple a la fin de juin 1750) de délicieuses journées, la charmante « Selena » avait menacé de faire venir un détachement de gendarmes pour le garder plus longtemps près d'elle, trois jours furent le maximum qu'elle obtint. Un peu plus tard, dans la même année, Samuel, se sentant décidément d'humeur vagabonde, osa se joindre à une bande joyeuse qui faisait une excursion a Richmond. Il est vrai que l'endroit était *fashionable*, et qu'il était de bon ton de se promener dans le Parc et de prendre le the dans les jardins qui suiplombent la Tamise.

Mais il y avait les amis plus éloignés dans l'espace, et plus près du cœur, qui reclamaient et pourquoi ne venez-vous pas nous voir ? Samuel se défendait de son mieux contre ces affectueuses sollicitations. Car, pour aller a Wellwyn, chez Young, ou a Turrick, près d'Edwards, il eût fallu s'absenter presque toute une semaine : et la routine de l'imprimerie interdisait de tels déplacements. Toutefois, lorsque les médecins conseillèrent une cure thermale, Samuel trouva le temps nécessaire, et alors il fit volontiers des crochets pour visiter ses amis éplorés.

Une année sur trois, en moyenne, il se rendait à Bath, mais la cure était surtout un prétexte pour revoir la famille Leake, bavarder affaires avec son beau-frère, et fréquenter les célébrités du monde aristocratique qui s'y donnaient rendez-vous, ainsi, en août 1751, il y retrouva toute la famille Onslow, et ne fut pas médiocrement fier de s'afficher en public avec le Speaker de la Chambre des Communes. Toutefois, l'agitation de la ville, surtout l'agitation nocturne, lui faisait plutôt du mal que du bien, et il rentrait à Londres plus fatigué qu'au départ.

Mais, quand on est célèbre, il est des obligations mondaines auxquelles on ne peut se dérober. Et c'est cette

considération, jointe à la nécessité de prendre d'autres eaux que celles de Bath, qui détermina Richardson à faire une saison à Tunbridge Wells, au cours de l'été 1748. Tunbridge Wells connaissait alors un regain de popularité, et Richardson y retrouva le Tout-Londres. Il faut avouer qu'il s'y amusa fort. Pour rien au monde, il n'aurait manqué d'aller jeter un coup d'œil à la longue galerie à arcades, *The Pantiles*, à l'heure de la promenade, et les mardis et vendredis soirs, il allait voir les bals, mais très brièvement, sans avoir l'air de s'y intéresser. L'agitation factice de la ville d'eaux exerçait son sens de l'humour. Sans doute, dans ses lettres à ses « filles », il se plaignait qu'il y eût trop de gens, trop de flirts, trop de joueurs, trop de *touteis* importunant les gens pour les attirer dans leur boutique. Rejoignez-moi, écrivait-il à Miss Highmore et à Miss Westcombe (celle-ci fut sur le point de le faire), afin de me distraire un peu. Mais ce n'était là qu'une plainte hypocrite, car jamais il n'avait eu tant de distractions. À peine avait-il reçu et réexpédié les rapports de son imprimerie, qu'il allait aux nouvelles. Cibber lui apprenait que Miss L., de Hackney, avait succédé à Miss Peggy Banks et à Miss Elizabeth Chudleigh, comme reine de beauté à qui l'on devait porter des toasts. Puis, après lui avoir lu une ébauche de comédie, *La leçon de la Dame*, où Richardson notait avec indignation qu'un père et une fille dialoguaient sur un ton d'égalité, Cibber allait rejoindre Nash, et les deux *beaux* (Cibber avait alors 77 ans, Nash en avait 74) allaient d'un air important arpenter la Promenade, dévisageant les femmes qui passaient, dans l'espoir de découvrir une nouvelle reine. Richardson les suivait un moment du regard, puis il allait faire sa tournée des libraires et saluer les illustres personnages de sa connaissance qui se pressaient à Tunbridge. Il se mêlait ensuite au groupe de jeunes gens et de jeunes filles qui, bouche bée, écoutaient Whiston « prêcher le millénaire et l'anabaptisme », puis, comme

si de rien n'était, retournaient à leurs flirts Mais, comme il n'aimait pas la foule, il ne s'attardait pas longtemps et dirigeait ses pas vers la campagne Il s'enthousiasmait pour la beauté de la nature Il devenait lyrique « prairies couvertes de rosée, chaque tige d'herbe brillant comme des diamants de l'eau la plus pure, les nuages obscurcissant par moments la gloire du soleil, les sentiers ombreux parfumes et emailles de chevrefeuille, les champs fleurant bon le foin nouvellement coupé, les filles accortes et les gars agiles se reposant sur leurs fourches ou leurs râteliers, tout éperdus d'admiration et de respect quand ils voient les messieurs et dames à cheval » . Il garda de ces journées mémorables un souvenir qui est passé à la postérité un grand dessin des *Pantiles*, où l'artiste-nain Loggan avait représenté tous les visiteurs notables susceptibles de lui acheter une reproduction de son œuvre On voit la Johnson et sa femme, l'évêque de Salisbury, Lord Harcourt, Cibber, Garrick, Nash, la chanteuse Frasi, Miss Chudleigh (Duchesse de Kingston), Pitt (Comte de Chatham), Onslow, sa femme et sa fille (celle-ci, déjà malade, devait mourir en Janvier 1752), Lord Powis, la Duchesse de Norfolk, Miss Peggy Banks, Lyttleton, Lady Lincoln, Whiston, un joueur allemand surnommé le Baron, Loggan lui-même, en grande conversation avec la tenancière de l'établissement thermal, et enfin Richardson Celui-ci, revêtu d'une veste verte et coiffé d'un bicorne marron, s'éloigne des groupes animés, s'appuyant sur une canne, la main gauche glissée dans l'entournure de sa veste en un geste pré-napoléonien, et l'air songeur, comme il sied à l'auteur de *Clarisse*¹⁰

Richardson arriva à Tunbridge dans les derniers jours de juillet et ne regagna Londres qu'à la mi-août : c'étaient les plus longues vacances qu'il eût encore prises Au retour, il s'arrêta à Wellwyn, chez Young, et celui-ci sut se montrer assez diplomate pour le retenir quatre jours Quatre ans plus tard, en retour de l'hospitalité

qu'il avait reçue à Londres en Avril 1751, Young decida Richardson a reprendre le chemin de Wellwyn, et Richardson resolut de profiter du deplacement pour rendre a Edwards, à Turrick, une visite depuis si longtemps promise mais, au dernier moment, Mrs Richardson, qui devait accompagner son mari, tomba malade, et le 4 Juillet 1752, Richardson dut ecrire à Mrs Hallowes (gouvernante des Young) pour arrêter les preparatifs faits pour le recevoir. Et ce furent tous les grands voyages de Richardson pendant la periode ou il écrivait *Clarisse* et preparait *Grandison*

A part ces quelques ecarts mondains, a Tunbridge ou a Bath, il se mêla peu à la vie sociale de son temps Il se mêla encore bien moins à la vie politique Surcharge de besogne, il ne se laissa pas déranger par les evenements extérieurs Il ne put cependant pas s'abstraire au point d'ignorer l'évenement qui, en 1745, bouleversa tous les Londoniens. la grande insurrection jacobite¹⁴. Un clergyman, ouvrant au hasard sa Bible pour y trouver un texte de sermon, etait tombe sur un verset de Jeremie « Le malheur viendra du Nord et une grande destruction » Sans doute le Seigneur avait-il guide le doigt du clergyman Tout Londres trembla Point de héros national à opposer au Chevalier-antéchrist. Et la trahison était installée au cœur même de la Métropole, les Papistes se tapissaient dans l'ombre, prêts à agir. Une epidemie d'épizootie décimait les bestiaux² évidemment, les abreuvoirs avaient ete empoisonnés¹ Charles-Edouard recevait de l'or pour l'aider dans sa criminelle entreprise² évidemment, c'étaient les Papistes de Londres qui le lui envoyaient¹ On brûla au Royal-Exchange des proclamations signées Jacques III ou Charles-Edouard Mais plus on en brûlait, plus on en affichait d'autres Tard dans la soirée, un boulanger avec un grand panier, ou un porteur avec un gros paquet, se reposaient en s'appuyant nonchalamment contre le mur. et, dans l'ombre complice,

du panier ou du paquet surgissait un petit enfant qui collait vite une affiche seditieuse, puis rentrait dans sa cachette. Le 6 octobre, une foule délirante accompagna les gardes qui se rendaient au théâtre de Lincoln's Inn Fields, transformé en caserne, pour s'organiser définitivement avant de partir pour le Nord. A la vue de ces beaux soldats, la confiance revint dans le cœur des Londoniens, mais de continuelles alertes secouaient les nerfs ainsi, on annonça, une nuit, que les Jacobites avaient commence a mettre le feu a la Cite !

Le Gouvernement, vivement approuvé par tous les Samuel Richardsons du pays, fit preuve d'énergie. On pourchassa les traîtres. On emprisonna les Jacobites qui, en pleine église, osaient contredire les prédicateurs qui tonnaient contre l'envahisseur. On rendit plus somptueux qu'à l'ordinaire le défilé du Lord-Maire (29 octobre). Les Richardsons, le cœur léger, se remirent au travail. Mais le 5 décembre, le « vendredi noir », on apprit l'arrivée de Charles-Edouard à Derby. Beaucoup de gens se sauverent en province, dans les comtes de l'Ouest ou du Sud. La plupart des boutiques restèrent fermées. Il y eut une ruée vers la Banque mais celle-ci s'arrangea pour se faire entourer par ses propres employés, porteurs de billets, qui se faisaient rembourser avant tout le monde, passaient ensuite par derrière pour restituer l'argent qu'ils avaient reçu et reprendre de nouveaux billets, puis se présentaient à nouveau à la caisse, et ainsi de suite. Ainsi la banqueroute fut évitée.

Samuel resta à Londres, mais il était plein d'apprehensions. Car il était devenu un Whig zélé, particulièrement exposé aux vengeances des Jacobites. Heureusement, Dieu sut distinguer les siens. En Janvier 1746, les prisonniers jacobites affluèrent à Londres et la populace les couvrit d'ordures. La situation se retablissait. Le 25 avril, arriva enfin la nouvelle de l'écrasement des rebelles à Culloden. Du coup, Samuel jeta son bonnet en l'air, puis

tomba à genoux pour louer le Seigneur Et il fit une promenade dans Londres brillamment illuminé Le jour anniversaire de Culloden fut aussi brillamment fête l'année suivante. L'Angleterre protestante était désormais hors des griffes du pape et du démon

Mais on en parla longtemps lorsqu'on exécuta un des principaux rebelles, le Docteur Cameron, Richardson, doux et miséricordieux, fut un peu effarouché par la violence de la répression Un jour, il s'en ouvrit au grand Hogarth, qui était venu le voir Celui-ci prononça un chaleureux plaidoyer en faveur du gouvernement Tandis qu'il pérorait, il aperçut près de la fenêtre un étrange individu qui secouait et hochait la tête de manière fort ridicule — C'est quelque innocent, pensa-t-il, confie par sa famille au charitable Samuel Quand l'individu s'approcha, et, en torrents d'éloquence, montra combien le roi était cruel, barbare et impitoyable Richardson, très gêné, se garda bien de présenter Johnson — car c'était lui — à Hogarth car Johnson avait, selon toute vraisemblance, pris part à l'insurrection, et il ne fallait pas qu'il fût dénoncé au gouvernement Et quand la diatribe fut terminée, Hogarth se retira, en s'extasiant sur les moments d'inspiration géniale que connaissent parfois les pauvres d'esprit.

Londres connut la panique une fois de plus en mars 1750, mais Richardson observa la même conduite bien que plein d'inquiétudes, il resta fidèle au poste. Le 8 février, à midi, la terre trembla on sait que le choc fit mourir le pauvre Aaron Hill Mais ce n'eût été qu'une alerte, si les prophètes et astrologues ne s'en étaient mêlés ils prédirent une nouvelle série d'avertissements, puis une catastrophe épouvantable pour le 8 avril Seuls les gens superstitieux s'alarmèrent Mais, le 20 mars, nouvelle secousse sismique, plus forte que la première. L'affolement gagna les gens les plus calmes. Lady Bradshaigh se sauva à Reading Richardson, confiant en la protection de

Dieu, voulut du moins envoyer sa femme a North End : car sa vieille maison, lourdement chargée de poids de fonte au grenier, était particulièrement dangereuse. Mais Mrs Richardson ne voulut rien savoir non par héroïsme, ni par ignorance du danger, mais parce qu'elle avait horreur de tout ce qui dérangerait sa routine.

A l'approche de la date fatidique, la panique fut affreuse. Les « enfers de jeux » se viderent; les églises ne desemplirent plus, les femmes se confectionnèrent febrilement des *earthquake gowns* (robes de tremblement de terre) assez chaudes pour pouvoir passer la nuit dehors. On campa dans Hyde-Park, et George Whitefield en profita pour haranguer d'immenses foules qui, en d'autres circonstances, n'eussent pas voulu l'écouter.¹²

Et le 8 avril passa sans encombre. Et la terre ne trembla plus. Car le Seigneur jugeait que l'œuvre de son fidele serviteur, Samuel Richardson, n'était pas encore terminée : il fallait qu'une fois de plus il « étonnât, charmât et instruisît le monde »

CHAPITRE XIII

NAISSANCE DU PHÉNIX

Malheur au romancier qui a connu le succès ! Succès oblige Richardson, sans toucher terre plus d'un instant, s'envola de nouveau vers les régions, inaccessibles au commun des mortels, où règne la Vertu. Le cadavre de Clarisse était encore chaud, à la fin de l'année 1749, que Richardson se remettait à procréer. Un zèle de réformateur l'animait, le soulevait, l'emportait

Alors, vraiment, mesdames, vous osez aimer Lovelace ? — Oui, parce que vous ne nous avez montré jusqu'ici aucun homme qui pût mériter notre amour. votre Hickman n'est qu'un mouton bêlant ! Et alors, comme modèle de jeune gentleman, il ne reste que Tom Jones ! — Eh bien ! sottes personnes, je vais vous montrer ce qu'est un gentilhomme digne de ce nom, un véritable gentilhomme de l'aristocratie, de la haute aristocratie *Quo non ascendam ?* — Bravo, Bravo, Monsieur Richardson, donnez-nous un nouveau livre et surtout qu'il soit long !

« Une douzaine de dames de grand renom et de grande vertu me harcèlent pour que je leur donne un homme de bien », écrivit alors Richardson à de Freval. Il avait l'air excédé mais au fond, quelle jubilation ! Car il ne pouvait plus vivre sans écrire

La forme de son nouveau roman ? Toujours, et naturellement, la forme épistolaire. Mais il lui donnerait plus de souplesse en multipliant le nombre des confidents aux-

quels on peut envoyer, par lettre, de longs recits descriptifs

Le but de l'ouvrage? Toujours, et naturellement, enseigner la Vertu, montrer que « cela paie » d'être vertueux, indiquer à l'aristocratie degénérée comment elle devrait vivre, condamner l'absurde et nefaste habitude du duel (de Freval fournirait les edits français sur le duel qui serviraient de documentation), souligner, comme autrefois De Foe, les dangers d'union entre conjoints de religions différentes, blâmer une fois de plus les bals masques, rendez-vous d'aventuriers et d'aventurieres, comme l'avait autrefois montré le *Spectator*, indiquer aux jeunes filles naïves les moyens de protéger leur virginité, comme dans *Pamela* et dans *Clarisse*, prouver aux jeunes éerveles qu'entretenir une maîtresse mène au deshonneur et à la ruine, alors qu'un mariage légitime conduit au bonheur; en un mot, apprendre aux hommes à se méfier des femmes et aux femmes à se méfier des hommes

Et puis, au hasard des développements, il exécuterait quelques ennemis et donnerait son opinion sur les questions du jour, ainsi, il montrerait sous son vrai jour cette Lady Montagu qui disait tant de mal de ses œuvres, il couvrirait de ridicule Mr Allworthy, personnage de *Tom Jones*, dont la spécialité est la protection des bâtards; il dirait ce qu'il faut penser des méthodistes, gens un peu exaltés, bien sûr, mais remplis de bonnes intentions¹.

Les personnages? — Moins tragiques que ceux de *Clarisse*, moins sublimes et moins vertueux. L'héroïne, Harriot (plus tard Harriet) serait aimable, mais moins intelligente, moins belle, moins instruite que *Clarisse* (elle ne saurait pas le latin) « entre *Pamela* et *Clarisse*, et entre *Clarisse* et Miss Howe, ou plutôt ce qu'aurait été *Clarisse* si elle n'avait eu à supporter persécutions et tourments ». Elle serait d'ailleurs grave, sérieuse, sentimentale, et il y aurait pour lui servir de repoussoir une femme encore plus enjouée, encore plus petulante, encore

plus indépendante que Miss Howe. Et puis, surtout, il y aurait *Lui*, l'homme de bien, qui réunirait, aux qualités de cœur prônées dans le *Spectator*, la noblesse du port et la dignité des allures, le gentilhomme accompli et le parfait chrétien, tolérant au point de vue religieux, même envers les papistes. Pour la vraisemblance, il aurait un léger défaut, et encore discutable : il ne couperait pas la queue de ses chevaux. Et il serait adoré des femmes, qui reconnaîtraient sa supériorité : d'ailleurs tous les personnages du roman, sans exception, chanteraient ses louanges.

L'intrigue ? Le sujet même du roman ? Sa composition ? Comme chez Shakespeare, et comme dans *Clarisse*, deux intrigues s'entremêleraient, une sérieuse et l'autre plaisante : car il y aurait un nouveau couple Hickman-Howe, c'est-à-dire forme d'un mari bonasse et d'une femme harpie. Mais la conception de l'ouvrage serait différente : ici, pas de ces scènes brutales qui avaient fait dire aux petites bouches que certaines pages de *Clarisse* étaient contraires au decorum, et cette fois, la vertu serait triomphante et récompensée, mais sans avoir à subir de tortures ni d'épreuves.

Et les épisodes ? — Ah ! les épisodes, ils naîtraient sous la plume au fur et à mesure de la rédaction. Une seule chose était certaine : tous seraient disposés de façon à mettre en lumière les qualités éminentes de l'homme de bien. En cours de route, les personnages se dédoubleraient, les événements s'accumuleraient, les complications surgiraient. Le héros n'apparaîtrait pas dans les premières pages, mais plus tard, brusquement, environné d'éclairs, nouveau saint Georges chargé de terrasser un quelconque dragon.

Brusquement, en novembre 1751, surgit un nouvel élément romanesque : l'homme de bien, déjà courtsé par « Harriot », qu'il avait sauvé des mains d'un ravisseur, aurait eu en Italie une demande en mariage : une noble fille, Clémentine, serait devenue folle d'amour pour lui et

il se trouverait embarrassé entre ces deux prétendantes à sa main, de qualités très diverses, mais de mérite égal. Quant à la documentation nécessaire sur la vie et les mœurs italiennes, Signor Baretti, ami nouveau et enthousiaste, se ferait une joie de l'apporter.

Au fait, comment s'appellerait le héros ? Samuel songea d'abord à intituler son roman *L'homme de bien*, tout court. Puis il songea que ce titre sentirait trop le manuel de piété, et écarterait à tout jamais les frivoles lecteurs de romans, dont la seule qualité est d'avoir le shilling facile. Après quelques hésitations, il choisit un nom aristocratique assez répandu, et très honorablement porté en Angleterre, celui de Lord Grandison, ami de Mrs Delany.

Trois problèmes se poseraient donc d'abord, le problème de l'homme de bien. Comment, dans le détail, devrait-il agir ? Ne devrait-il pas avoir « ses épreuves, ses perplexités ? » Puis le problème du triangle Grandison (Sir Charles) et ses deux humbles soupirantes, l'Anglaise, Harriet, et l'Italienne, Clementine. Enfin, comme la polygamie est interdite, si, comme il était logique, Sir Charles épousait Harriet, qu'advierait-il de Clementine ?

Comment résoudre ces problèmes ? En consultant les « sœurs » et les « filles » qui avaient l'expérience du grand monde, et aussi en interrogeant les amis qui s'étaient mêlés à la haute société. Pendant deux ans, Richardson quêtait des avis à droite et à gauche, fit circuler le début de son manuscrit pour susciter les critiques et étudier les réactions des lecteurs. Pour être sûr d'avoir des objections, il glissa dans certaines pages des expressions très discutables, précisément destinées à provoquer les discussions d'où jaillit la lumière. De même, il s'ingénia à mystifier ses censeurs et ses futurs lecteurs, en multipliant les coups de théâtre, en développant ses caractères de manière inattendue, en semblant pencher tantôt pour

telle conclusion, tantôt pour telle autre Et il jouissait profondément des deceptions, des alarmes et des fausses joies des quelques privileges qui voyaient croître et embellir le phenix, l'incomparable gentilhomme, Sir Charles Grandison

Le questionnaire de Richardson etait le suivant : « Quelles qualites, selon vous, doit avoir un parfait heros, étant bien entendu que ce heros doit être un grand chretien et par suite avoir horreur du duel » Les premières reponses furent décourageantes. Cibber commença par donner a l'homme bon une maitresse, et cette maitresse etait une femme mariee, mais maltraitee par son époux ! Comme cela, dit-il, Sir Charles pourra montrer dès le debut de l'ouvrage combien il est vertueux, en rompant toutes relations avec sa maitresse des qu'il aura commencé à courtiser une jeune fille en vue du mariage . Richardson, suffoque d'indignation, protesta que son heros n'aurait pas eu de maitresse avant de convoler en justes noces Cibber éclata alors d'un rire inextinguible « Un puceau, ha ' ha ' ha », et Richardson perdit contenance Il se vengea en racontant la scène à Lady Bradshaigh, qui lui envoya, en guise de consolation, une belle tirade contre Cibber, vieux beau haissable, antique noceur de soixante-dix-neuf ans, vieille ruine sans pudeur, etc. ⁴

Skelton donna quelques indications « L'homme bon devra en toute occasion agir et souffrir selon les principes chretiens, il devra jeûner et prier, mais non jeûner chaque jour ni prier chaque heure, la partie devotieuse du caractere de Pamela était un peu trop chargée, celle de Clarisse un peu trop legère, du moins jusqu'à l'approche de sa mort. Je desire que ce nouveau personnage soit chaud à cet égard, mais dûment tempéré, qu'il soit plutôt un heros chretien qu'un saint . » Jusque-là c'était bien, mais ensuite Skelton déraillait, hanté qu'il était par « la mauvaise femme » qu'il aurait voulu voir représenter, mais qu'il etait incapable de creer lui-même.

Des le 20 juillet 1750, Mrs Donnellan fut interrogée longuement, et, par son intermediaire, Miss Sutton. Celle-ci repondit que, n'ayant jamais vu le moindre specimen d'homme de bien, elle ne savait trop quelles indications donner. Mrs. Donnellan, femme d'experience, reflechit longuement, et, a plusieurs reprises, en août et en septembre, envoya à Richardson le resultat de ses cogitations, sans les imiter de trop pres, inspirez-vous du Juba de *Caton* (la tragedie d'Addison) et surtout du « genereux Bevil » des *Amants Consueints* de Steele. Bevil a horreur des duels et desarme son adversaire par sa conduite magnanime, voila l'exemple a suivre. Dans votre roman, ne faites pas combattre votre heros, mais laissez supposer qu'autrefois il a combattu et a ete victorieux, une fois qu'il a montre son courage, un gentilhomme est a l'abri des insultes. Creez un ami qui fera ressortir les vertus de l'homme de bien. Mais que ce dernier ne soit pas trop impeccable ! Il lui faudra quelques defauts, quelques ecarts de conduite ! — Il devra être non seulement chretien, mais aussi philosophe, c'est-à-dire qu'il n'agira qu'après mûre reflexion et lorsqu'il aura acquis la certitude d'apercevoir la voie droite. — Quant au genre du roman, gardez le style epistolaire, ou vous êtes passe maitre, le seul style qui parle et qui vraiment depeigne. Mais ne vous faites pas d'illusions, jamais vous ne reussirez a nous emouvoir autant qu'avec *Clarisse* !

Richardson crut pouvoir assurer que si. Et quand une partie de son livre fut redigee, il profita d'un passage de Mrs Donnellan (qui habitait Epsom) a Londres, pour demander son avis sur certains passages ou, mettant en scène des gens du grand monde, il craignait d'avoir commis quelques legères erreurs de diction. L'air important, il se mit à lire. Mrs Donnellan, prenant la tâche à cœur, ecoutait avec attention. Et, continuellement, elle l'interrompait, relevant au passage toutes les fautes de ton. Elle etait si consciencieuse, si absorbee par sa

besogne, qu'elle ne s'apercevait pas que Richardson rougissait, pâlissait, verdissait. Au bout d'un moment, il fit claquer le volume en le refermant, murmura que, s'il y avait tant d'erreurs, il valait mieux tout de suite jeter son œuvre au feu, puis, très digne, il franchit la porte. Il avait surtout été vexé par une remarque de Mrs Donnellan, selon qui Harriet, l'héroïne anglaise, manquait de délicatesse en avouant trop crûment sa passion pour Sir Charles⁴.

La brouille dura peu. Richardson se rendit vite compte des bonnes intentions de Mrs Donnellan et du bien-fondé de beaucoup de ses critiques. Elle n'avait aucune hostilité contre l'ouvrage, au contraire, elle recommanda chaudement les scènes italiennes à Mrs Montagu. Plus tard, Richardson put écrire à Lady Bradshaigh que Mrs Donnellan était la seule dame qui l'eût approuvé de ne pas avoir décrit dans son roman le mariage de Clémentine, l'héroïne italienne, encore mal remise de l'ébranlement causé par son malheureux amour pour Sir Charles.

Mrs Delany aida beaucoup, sans le savoir d'abord, à la réconciliation, car ses avis concordaient avec les opinions de Mrs Donnellan. A neuf mois d'intervalle (juin 1751), elle repetait le même conseil : « Donnez à l'homme bon quelques défauts, par exemple une légère vanité ». — Quant à la question du duel, elle eut une heureuse inspiration : « Faites provoquer votre héros afin de montrer au monde comment un gentilhomme peut, sans dechoir, éviter de se battre ! » Richardson suivit ce judicieux conseil, d'autant plus qu'on l'assurait que lui seul pourrait mener à bien un pareil épisode. Mrs Donnellan étant venue en Irlande passer quelques mois chez les Delany, les deux matrones discutèrent longuement, au coin du feu, l'esquisse que Richardson leur avait envoyée de son héros (14 décembre 1751). Et parfois, Patrick Delany lui-même se mêlait à la conversation pour dire que Richard-

son devrait bien, dans son roman, prendre la defense de l'instruction, soutien de la Vertu Naturellement, Mrs Delany tint sa sœur Dewes au courant des « progres de l'homme de bien »

En decembre 1750, Richardson interrogea anxieusement Miss Talbot^o celle-ci, toute rougissante, exposa son ideal masculin Le 17, elle écrit à Miss Carter pour lui demander de donner a son tour son avis Elizabeth Carter s'executa, et, le 23 decembre de l'année suivante, Miss Talbot eut la joie, en lisant la première esquisse du roman, de voir que ses indications avaient été suivies. Aussitôt elle écrit à son amie « Oh ! Miss Carter, avez-vous jamais traite Pygmalion d'imbécile pour avoir fait une image et en être tombe amoureux ? Savez-vous que nous sommes deux Pygmalionnes, vous et moi ? M Richardson ne nous a-t-il pas demande des traits de caractere pour son homme de bien ? Ne lui en avons-nous pas envoye ? Et ne les a-t-il pas mis, avec ses propres idées charmantes, dans un livre pour former un Sir Charles Grandison ? Et si la génération montante doit le prendre pour modele, qu'est-ce que cela nous fera, pauvres nous, qui devons soupirer et dépérir jusqu'à ce qu'elle soit eduquée ? » Miss Talbot essaya de soutirer a son amie, pour le roman, « un chant, ou un sonnet, ou une elegie, où une ode, ou des stances sur Sir Charles ou un de ses amis » (22 avril 1752) Miss Carter fit la sourde oreille Mais quand, en septembre 1753, elle reçut les premiers volumes de l'ouvrage, elle s'extasia, eclata en louanges, reconnaissant la main de Miss Talbot dans de nombreux episodes elle aurait seulement voulu que Charlotte Grandison, la Miss Howe du nouveau roman, ne fit pas un mariage si banal, ce a quoi Miss Talbot repondit que la dite Charlotte, petulante et sarcastique, avait bien de la chance d'avoir trouve pour l'epouser un jeune lord sérieux et aimant, et qu'elle aurait bien merite, pour ses multiples insolences, les deux ou trois claques et coups de pied que reclamait pour elle l'évêque d'Oxford.

Il est étonnant qu'Elizabeth Carter n'ait pas témoigné de mauvaise humeur contre un roman dont on lui rebattait les oreilles depuis trois ans non seulement Miss Talbot, dans ses lettres, ne pouvait lui parler que de Sir Charles, mais Miss Mulso, elle aussi, jugeait nécessaire de la tenir au courant du degré d'avancement de l'ouvrage, et s'efforçait de lui faire venir l'eau à la bouche (11 février 1752). « M. Richardson parle quelquefois comme si son livre ne devait pas être publié de son vivant, mais je suis certaine qu'il changera d'avis : il ne peut être insensible à la gloire. La seule objection que je fasse à l'ouvrage, c'est qu'il couvrira le pays de vieilles filles il donnera aux femmes une idée de la perfection masculine qu'elles n'avaient pas ce qui les rendra plus difficiles dans leur choix et aura pour conséquence le célibat dans 99 cas sur 100. Je suis à présent plongée dans une pénible incertitude quant au dénouement, et je ne veux pas vous plonger dans la même peine en vous révélant le moindre épisode. Je crois que c'est encore supérieur, si possible, à *Clarisse* »

C'était aussi l'avis de Mrs Chapone qui écrivait au Maître « Je suis absolument sûre que je lirai ces livres aussi longtemps que je garderai mon intelligence et mes yeux, et je suis persuadée que j'y trouverai encore de nouvelles perfections non encore remarquées. Je suis très impatiente de connaître Grandison, à la suite de l'esquisse que j'en ai vue, et je m'intéresse tendrement à Harriot »

Tendrement, parce qu'elle était elle-même une bonne mère de famille. Mais il y avait d'autres personnes qui s'intéressaient ardemment, amoureusement, follement à Harriet. et aussi à Sir Charles. Les « filles » favorites de Richardson ne tenaient plus en place, depuis qu'elles avaient été consultées sur les vertus de l'homme de bien. Miss Westcombe, nous le savons, avait reçu à Enfield une amie, retour d'Italie, que *Clarisse* avait charmée plus

encore que la beauté des paysages. Selon toute vraisemblance, Selena Westcombe, dès que Richardson lui eut annoncé les épisodes italiens, lui soustra de nombreuses indications sur les mœurs italiennes et les communiqua à son « papa ». Elle était bien au courant de l'avance de l'ouvrage, car, dès le mois de novembre 1751, Richardson la consolait de graves désordres d'estomac (qui l'obligeaient à aller à Bath), en lui parlant longuement, en des lettres régulières, de « Harriet ». Et quand il la visita l'année suivante, en septembre, il fut prié d'arriver les poches pleines de manuscrits. Elle fut si enthousiaste, que Samuel lui prêta plus tard les premières épreuves imprimées, encore remplies d'annotations marginales (20 juillet 1753) et c'était une grande marque de confiance, car, pour éviter les fuites à l'imprimerie, il prenait de multiples précautions (nous verrons qu'elles furent vaines). Selena eut ainsi communication du premier volume du roman, d'abord dans sa version primitive, puis dans la version imprimée. Et Samuel eut la joie de voir que Selena n'avait pas deviné du tout comment finirait l'histoire. A tel point qu'elle s'était d'abord prise d'affection pour Sir Hargrave, sorte de Lovelace de seconde classe, qui enlève Harriet pour l'épouser de force et est frustré dans son noir dessein par lui, Sir Charles !⁷

Mais Sarah Westcombe était la « fille » la plus docile, la plus respectueuse, la plus fraîche et naïve que Richardson eût jamais aimée. Tandis que la coalition Miss Highmore-Miss Mulso, toujours hypercritiques, et, avec cela, décidées à connaître l'ouvrage avant tout le monde, lui donna du fil à retordre. Il voulait toujours avoir le dernier mot : il ne l'eut pas.

Miss Highmore, au cours des années de rédaction (1751-53), se fit inviter continuellement aux *week-ends*, à North End, afin d'avoir toujours les dernières nouvelles de Harriet et de Sir Charles. Miss Mulso aurait bien voulu être aussi assidue, mais, ne le pouvant, elle se faisait

tenir au courant par Miss Highmore Celle-ci, à l'insu du maître du logis, en cachette, entre onze heures et minuit, rédigeait de longs rapports sur « les progrès du magnifique ouvrage de notre honoré papa »

« Depuis votre départ, Charlotte Grandison s'est tirée des difficultés où vous l'aviez laissée. Notre Harriet Biron n'a pas encore reçu sa récompense, mais, vous verrez, ce sera pour votre prochaine visite. » En échange de ces précieux rapports, Hecky Mulso envoyait des commentaires. « Ce Sir Charles va nous conduire à mépriser tout le monde et nous-mêmes, il est si monstrueusement parfait. Je voudrais entendre parler de ses défauts. Suis-je jalouse de son excellence ? Je crois que c'est pour Harriet que je suis jalouse. Je ne puis tolérer que sa noblesse consciente d'elle-même lui inspire une tendresse compatissante plutôt que de l'admiration pour la meilleure de notre sexe. Si je pouvais seulement le voir passionnément amoureux de Harriet, alors je serais convaincue qu'il a une plus haute opinion d'elle que de lui-même, et mon orgueil serait satisfait. »

Richardson fut informé de ces commentaires, et, pour réduire la personne à un silence plein d'humilité, il se livra à une innocente taquinerie. Le front soucieux, l'œil plein de détresse, il laissa échapper, comme à regret, d'obscurcs paroles, il croassa des annonces de mort. Mais le pli de sa bouche démentait sans doute ces sinistres prédictions, car Susannah Highmore écrivit à son amie qu'elle n'était pas très inquiète, autant la mort de Clarisse lui avait paru une nécessité dramatique, autant celle de Sir Charles serait une erreur que Richardson ne commettrait jamais. « Il veut seulement vous effrayer et savoir ce que vous direz à cette occasion, je vous en prie, répondez-moi quelque chose de très frappant. »

Richardson ne savait pas que sa « linotte » (Hecky Mulso) avait ses renseignements particuliers, et il s'éton-

nait de voir combien ses taquinerie epistolaires avaient peu d'effet. Lorsqu'il tenta la taquemerie suprême (20 juin 1752) « Aimeriez-vous, si le roman est jamais publié, que les gens s'enquierent de la maison de Sir Charles dans Saint-James's Square ? Ne vaudrait-il pas mieux le faire disparaître ? Mais le marierons-nous d'abord ? Montrons-nous Harriet veuve mettant au monde un fils ou une fille ? Ou le ferons-nous disparaître par une fièvre violente, ou l'épée traîtresse de Greville, feignant l'amitié et la reconciliation, et ferons-nous de l'assassin un vagabond, un Can ? Quelles horreurs accompagnant le meurtrier ne pourrait-on peindre ! Le jour même du mariage Le soir du jour si longtemps attendu ? ou la veille ? Quelle douleur ne pourrait-on decrire ! Tout le monde courant, s'affairant auprès du lit du marié, autrefois florissant, et maintenant à l'agonie Et l'ouvrage publié morceau par morceau ! Quelle surprise creerait cette grande catastrophe ! Les dames aiment tant les surprises ! » Miss Mulso repondit avec un calme deconcertant que jamais elle ne lui pardonnerait un tel dénouement, mais qu'elle était bien tranquille dans ce livre, la vertu devait ici-bas recevoir sa récompense.

Richardson prêta alors à Harriet des rêves terribles, remplis de sinistres presages « Il a envoyé ces inquiétantes visions aériennes pour se venger de vous et de moi », conclut simplement Miss Highmore. Mais il est probable que, par esprit de contradiction, et pour dénouer une intrigue qui s'était compliquée malgré lui, il fut effleuré par l'idée d'un dénouement fatal. Susannah Highmore le nota avec beaucoup de perspicacité, et encore plus d'angoisse « Le sort de ses héros est entre ses mains, et je ne suis pas certaine que votre sécurité à leur égard ne le provoque pas à les faire mourir, car elle a fait travailler son imagination » En tout cas, Richardson sut résister à temps au plaisir trop facile de plonger dans le désespoir les deux ardentes donzelles. Le but moral

qu'il poursuivait dans ce nouveau roman exigeait une conclusion heureuse. Et puis, Lady Bradshaigh avait versé de telles larmes à la seule idée de la mort de Sir Charles, que jamais le galant Samuel n'eût voulu navier ainsi une admiratrice qui portait un si beau nom. Il l'avait suffisamment mystifiée en lui faisant tour à tour aimer et detester Charlotte Grandison, haïr et vénérer l'Italienne Clémentine.

Lady Bradshaigh avait lu la première esquisse du roman lors d'une visite à Londres, et, dès l'abord, elle se passionna pour Harriet. Elle avait conseillé à Richardson de ne pas se laisser impressionner par les avis contradictoires qu'il recevait, et d'aller son petit bonhomme de chemin. Elle voulait seulement que l'homme de bien eût la belle prestance de Lovelace. « A bas vos Hickman et vos Orme gemissants ! » Richardson lui envoya ensuite une copie de son premier brouillon. Elle se piqua au jeu et fit quelques critiques. « Pourquoi rendre malheureuse une de vos deux héroïnes si méritantes ? Il peut les aimer toutes deux, lui, mais non les épouser toutes deux ! » Richardson n'en tint aucun compte et la bonne creature avoua, quand elle relut les passages injustement critiqués, qu'il avait eu raison.

Elle reçut les volumes à peine sortis des presses, avec prière de les garder secrets, car ils n'étaient pas encore dans le commerce. « Je voudrais que vous vissiez notre ardeur ! », écrivait-elle à Richardson, « mon mari lit seul dans une pièce, moi à mes deux amies dans une autre, nous, nous avons nos heures fixes pour lire, lui, il prend toute la journée, et par conséquent il est loin devant nous. Quand je vais le voir, comme j'en ai vingt fois l'occasion chaque jour, au lieu de m'inviter comme d'habitude à rester, ses yeux sont rivés au livre, et sa main se lève en un geste sévère pour me défendre de l'interrompre, et je m'en vais, heureuse toutefois d'avoir un tel rival. »

Le soir, Lady Bradshaigh savourait seule les passages

qu'elle avait lus à haute voix dans l'après-midi, et écrivait au fur et à mesure ses impressions, les expédiant à l'heureux auteur par paquets de seize pages « Savez-vous que Clémentine est en train de s'insinuer dans mon cœur ? » Je me demande comment Miss Byron (Harriet) pourra jamais sembler préférable aux yeux de Sir Charles, qui semble avoir maintenant engagé son affection Faites attention à ce que Harriet ne paraisse pas inférieure ! Il faut qu'elle soit « exaltée », même plus haut que Clémentine Et ces Italiens ! Le Marquis est doux et mène par le bout du nez La Marquise, je l'aime. Jeronymo est mon ami, grâce à Sir Charles Les autres, je les *hais*, ces bigots orgueilleux, je *les hais*, et pourtant, je ne regrette pas qu'ils soient bigots au point de refuser de donner leur Clémentine à un protestant . Charlotte Grandison est très en défaveur auprès de moi, plus encore que ma sœur Howe Elle, elle est trop vive, mais Charlotte est une vraie commère . J'ai maintenant fini le quatrième volume, et j'ai décidé que Sir Charles n'aura pas Miss Byron car si elle n'est pas digne de posséder un cœur tout entier, aucune femme ne l'est. » (27 novembre 1753)

« Je ne puis m'empêcher de griffonner en lisant le cinquième volume. Seigneur, comme ce Greville m'éfraye ! Au diable ses ruses ! Ah ! c'est fini, je puis respirer.. Sans doute, le dernier volume brillera-t-il par l'établissement de l'heureux couple à Grandison Hall et par l'approche du bonheur tant espéré pour Clémentine Le Comte de Belvedere, je crois, sera l'homme qui convient elle déborde de gratitude et ne peut s'acquitter envers lui qu'en lui donnant sa main et le reste de son cœur » (11 décembre)

En attendant la fin de l'histoire, Lady Bradshaigh rendit visite à l'évêque d'Oxford et relut le quatrième volume « Maintenant il brille d'un éclat redoublé » (14 janvier 1754). Puis, Richardson s'étant livré sur elle à sa taqu-

nerie habituelle, et ayant insinué que la mort de ses héroïnes, particulièrement celle de Clémentine, fournirait matière à de magnifiques développements pathétiques comme il les aimait, elle lui écrivit, le 22 février, une lettre où elle le traitait « d'homme très cruel, barbare et vindicatif », et se déclarait malade à force d'angoisse.

Par retour du courrier, le 25, Richardson répondit « Quel misérable je suis ! Je ne puis m'empêcher de taquiner ni de surprendre. Une fois de plus, pardonnez-moi. Je ne songeais pas à la charmante sensibilité, à la délicatesse qui constitue une si éminente partie de votre caractère et de votre nature. Mais n'auriez-vous pas pu remarquer que l'histoire est située si près du temps présent, qu'elle eût été extrêmement invraisemblable, si elle s'était terminée par les morts ou les mariages de tous mes principaux personnages. » Vraiment, il n'aurait pu croire que sa petite farce eût pu créer tant de détresse : il voulait simplement causer à la meilleure de ses amies de délicieuses frayeurs ! Il envoya en hâte le dernier volume.

Cette lettre se croisa avec un billet délirant d'angoisse, expédié de Haigh le 27. Lady Bradshaigh, à force de s'autosuggestionner, était arrivée à la certitude que Richardson voulait tuer Clémentine, et elle clamait son desespoir « Cette lettre pèsera lourd, car elle est complètement imbibée de mes larmes. Pauvre Mrs Richardson, vous peinez aussi son cœur ! Il ne me reste qu'une consolation, c'est que, si vous me tuez, c'est le sort que vous réservez à la plupart de vos favorites ! » A peine ce billet était-il parti qu'arriva la lettre consolatrice de Richardson. Immédiatement, Lady Bradshaigh reprit la plume et éclata en actions de grâces.

« Dieu Tout-Puissant vous bénisse, cher monsieur, pour avoir saisi la première occasion de calmer mon cœur prêt à se briser. J'aurais voulu que vous me vissiez ouvrir votre lettre, tremblant, la posant, la reprenant, ne sachant

s'il fallait d'abord en lire le début ou la conclusion Enfin je m'aventurai à la déplier à moitié et, jetant un regard de biais, je lus quelques mots qui provoquerent instantanément les plus heureuses des larmes que j'eusse jamais versées . Vous pardonner ? De tout mon cœur et de toute mon âme je vous remercie Et verrai-je Sir Charles et mon Harriet enfin heureux ?.. Il n'y a pas moyen de savoir quand vous plaisantez, vous autres hommes graves. »

Heureusement que Richardson avait écrit immédiatement pour calmer sa tendre correspondante car le volume annonce, par suite d'une erreur de la poste, n'arriva à Haigh que le 18 mars Des le lendemain, Lady Bradshaigh avait fini la lecture de ce dernier volume, à son avis le meilleur de tous « Les scenes etaient si plaisantes et si interessantes que je ris et pleurai d'un bout à l'autre de ma lecture Mais quand j'arrivai au dernier mot, je me mis à sangloter Est-ce le dernier ouvrage de cet inimitable écrivain ? Puisse Dieu vous benir pour votre labeur si bien intentionné et vous serez récompense en ce monde-ci et dans l'autre. O monsieur, vous auriez dû naître évêque ! »

Les « amis choisis » auxquels, avec l'autorisation de Richardson, elle montra le volume, furent aussi enthousiastes qu'elle. Le nouveau roman fit l'objet de longues discussions entre elle et sa sœur, le 30 juin 1754, elles en parlèrent trois heures sans interruption Et une « veuve pieuse et sensible », à qui avait été prêté le premier volume, revint les yeux pleins de larmes, et disant « O madame, j'en ai assez lu. La scene du duel est suffisante. N'y eût-il rien d'autre de bon dans les cinq autres volumes, je suis satisfaite. C'est un discours divin et irréfutable »

De toutes ces discussions, comme de toutes les lectures du chef-d'œuvre, resultèrent toute une série de remarques que Lady Bradshaigh nota dans les marges de son exemplaire « Parfois un mot efface, ou change, dans une

page, dans une autre, une ligne ou un paragraphe » Sur les instances de Richardson, elle envoya ses « griffonnages », afin qu'on ne pût dire qu'elle était bien femme et avait besoin de se faire prier. Samuel examina les corrections avec intérêt, mais aussi avec défiance. Comment se fier à l'intelligence d'un sexe aussi dénué de pondération et de sang-froid ?⁸

Heureusement pour son livre, il n'avait pas questionné que ses « sœurs » et ses « filles » ! Il avait également requis les conseils de ses amis graves et équilibrés. Le jeune Duncombe, étudiant à Cambridge, s'était vivement intéressé à Clémentine et, par ses demandes pressantes de renseignements, l'avait poussé à activer la rédaction de ses volumes. Des le 15 octobre 1751, il se déclarait enthousiasmé par la nouvelle héroïne italienne qui venait d'apparaître dans le roman, il souffrait tant de lui voir perdre la raison par amour pour Sir Charles, qu'il suppliait le bon Samuel de lui en donner des nouvelles. N'ayant pas reçu de réponse, il revint à la charge. Richardson lui envoya alors, le 22, une lettre très caractéristique de sa manière de composer. « Le sort de Clémentine n'est pas encore venu à ma connaissance. J'ai eu des empêchements et n'ai pu m'enquérir à son sujet, en d'autres termes continuer son histoire. Mais je crois qu'elle s'impose à moi. Et comme je ne sais pas ce qui arrivera ensuite, étant un plumitif trop peu régulier pour suivre un plan, je semble incapable de savoir que faire d'elle, ou je me demande si je dois reprendre Harriet et en faire le principal personnage féminin. Il me faut plus de temps que ne m'en laissent mes affaires, maintenant que son histoire est devenue plus ardue, pour ajuster, concilier, raccorder, assurer les liaisons, etc. J'ai à moitié envie d'abandonner pour toujours cet ouvrage. Pensez-vous que ce soit convenable, à mon âge, et alors que je suis ébranlé par des malaises qui m'affectent aussi bien mentalement que corporellement, d'écrire des histoires

d'amour, et de me farcir la cervelle de badinages de filles et de garçons ? » Duncombe se tint coi quelques semaines, puis recrivit en decembrè Cette fois, Richardson avoua que, par suite d'une avalanche de travail professionnel, il avait perdu le fil de son recit Mais l'insistance du jeune universitaire aiguillonna le paresseux auteur, et l'intérêt ainsi porte à Clementine par un futur clergyman le determina a en faire un personnage de premier plan

Edwards, après avoir marque quelque defiance del'œuvre nouvelle, apporta un concours très précieux, car Richardson se fiait entièrement à son goût et suivait presque toujours ses avis Dans les premiers jours de l'annee 1751, Edwards fit une longue visite à North End, et eut la bonne fortune d'entendre Samuel lire la premiere ebauche de son livre Il fut si impressionne que, rentre à Turrick, il écrivit a Richardson, le 24 janvier, insistant pour obtenir la suppression des passages qu'il avait signales au cours de la lecture comme moralement dangereux Il voulait que Harriet tint à epouser un homme vierge. « La pureté ne doit-elle pas desirer s'unir avec une autre pureté ? » Richardson fut reconforte par cette declaration, qui le fortifiait contre les moqueries de Cibber Edwards, lui aussi, le poussa à rediger vite . de toutes parts lui venait l'echo de « la croissance de Harriet et de l'apparition de l'homme de bien » (8 mai) Mais Samuel fut souffrant en juillet, et dut avouer qu'il n'avait guère avancé dans son travail' Edwards redoubla d'encouragements et, quand il vint à Londres, au debut de decembre, il entendit lire le texte définitif des premières pages Il fut enthousiasme « En avant ! Continuez à montrer au monde comment on doit rediger », écrivit-il de Turrick, le 23 Mais Richardson eût bien voulu garder Edwards près de lui, pour lui soumettre ses doutes au fur et à mesure qu'il avançait Le 30 decembre, il demanda à Edwards de venir s'établir à North End pendant cet hiver qui paraissait si rigoureux . il y etait seul en ce moment

(sa famille étant restée à Londres) avec une fillette et un chat, et il pouvait mettre à la disposition d'Edwards son écurie et trois ou quatre chambres. Les choses ne s'arrangèrent pas, mais Edwards put revenir en juin et en septembre 1752, et, par conséquent, donner son avis sur le manuscrit. Dans l'intervalle, il ne cessait de réclamer dans ses lettres des nouvelles de « Miss Harriot Biron ». Et le 20 février 1753, Richardson lui écrivit joyeusement que celle-ci était prête à faire son apparition dans le monde. Des lors, Edwards se contenta d'admirer l'œuvre au fur et à mesure qu'il en recevait les différents volumes (le dernier lui fut expédié le 7 mars 1754). Il fut un des rares amis de Richardson qui admirât la conclusion du roman, et qui se défendit d'avoir collaboré à l'ouvrage. Et son enthousiasme fut tel (vivre comme Sir Charles et mourir comme Clarisse, quelle pleine félicité ce serait !), que Richardson témoigna une très vive satisfaction quand Edwards vint, en mai, passer quelques jours à North End, il fut particulièrement bien reçu⁹.

Young fut, comme pour *Clarisse*, le plus précieux soutien de Richardson. D'abord, il avait dissuadé son ami de commencer un nouveau roman, car il ne voulait pas le voir descendre des hauteurs sublimes de *Clarisse* dans un abîme de médiocrité. Mais dès qu'il eut vu le début de l'ouvrage, il changea d'avis et s'exclama (en vers selon son habitude) :

J'applaudis maintenant ce que j'osais blâmer
Après *Clarisse*, grandira ta renommée !

Dès avril 1751, le *Monthly Magazine* signala des vers enthousiastes qu'il avait écrits pour annoncer au public le chef-d'œuvre à venir. Il s'attacha plus particulièrement à résoudre avec Richardson l'embarrassante question du duel. Cédant à la pression de l'opinion, Samuel avait, contre tous ses principes, déjà décrit un duel, celui qui se termine par la mort de Lovelace. Il en eut des remords.

Et pourtant, dans un livre sur un gentilhomme de haut rang, comme Sir Charles, il était conforme à la vraisemblance de mentionner au moins un duel. Comment faire pour ne point paraître approuver cette néfaste pratique, bonne tout au plus pour des Français ? Des longues discussions avec Young jaillit la lumière. Samuel rendit son héros si bon escrimeur, qu'à tout coup il désarmait ses adversaires, et leur faisait ensuite un long sermon. Young fut enthousiasmé par cette habile solution.

Oh ! qu'as-tu donc fait ? Cette scène me ravit
L'opée non tirée rend les grands Césars petits !

Car (n'est-ce pas ?) se servir de son épée comme d'un bâton pour faire sauter en l'air celle de l'adversaire, ce n'est pas la *tuer* !

L'ardeur de Young ne se refroidit pas, — bien au contraire, — quand tout fut publié et qu'il put relire l'ensemble. Il trouva même — *à l'avis* — que le personnage de Sir Charles n'avait rien de surhumain. Et, dans son zèle, constatant l'insuffisance notoire des orateurs de la chaire, il décréta que « Samuel Richardson était un instrument particulier de la Providence, ajusté aux exigences spéciales de l'époque ».

Ainsi donc, les conseils et les avis ne manquèrent pas à Richardson pour l'accomplissement de sa tâche. Mais les plus estimables furent peut-être ceux qu'il recueillait, à la fin des séances de lecture à haute voix qu'il organisait dans sa « grotte » de North End. Miss Highmore, qui avait un peu hérité du talent de son père, a dessiné une de ces séances en 1751. Près de Richardson, en robe de chambre, occupé à lire son manuscrit, Mulso père, — et, assis dans l'embrasure de la porte-fenêtre, le gigantesque et élégant Edward Mulso. En face, accoudée à une table, la majestueuse Miss Mulso, debout contre la table, la maigre Miss Prescott, puis le Révérend William Duncombe en train de priser, et la petite Miss Highmore,

lunettes et manuscrit en mains, prête à relayer l'« honore papa » dans sa lecture. Toutes les jeunes filles ont de sévères robes noires à parements blancs, Mr Mulso porte un justaucorps vert bien ajusté. Quant au Maître, c'est une symphonie rustique couleur caca-d'oie.¹⁰

Généralement, cela se passait ainsi. Leve de très bonne heure, avant que ses paresseuses invitées eussent ouvert les yeux, Richardson, dans sa niche (*alcove*), composée d'un grand fauteuil profond et d'une écritoire, rédigeait quelques lettres de son roman. Puis il allait au breakfast et aiguissait l'appétit de ses hôtes en annonçant qu'il était arrivé à un point capital de son histoire. Enfin, il emmenait tout le monde dans la « grotte », et lisait les nouveaux feuillets, surveillant de temps à autre les visages pour voir si telle ou telle phrase portait. La lecture finie, la discussion commençait. *L'Histoire de Sir Charles Grandison* fut ainsi composée bribes par bribes, à la suite d'interminables débats.

Richardson eût bien voulu être aidé davantage : une imprimerie à diriger, un roman à écrire, c'était beaucoup pour un seul homme ! Il réclama une lettre à chacune de ses correspondantes, et, plus tard, le bruit courut que Miss Mulso et surtout Lady Bradshaigh avaient écrit toutes les lettres de Charlotte. En réalité, Richardson n'avait rien obtenu du tout, sinon, de Miss Mulso, un « Essai sur l'éducation des femmes et la portée de leurs connaissances », qu'il inséra partiellement dans son cinquième volume en l'attribuant à un personnage secondaire, Mrs Shurley, ensuite, une ébauche de préface dont il utilisa quelques phrases, œuvre de Susannah Highmore avec la collaboration de Miss Mulso, et aussi, de son correcteur à la presse, quatre pages de Comparaisons que, d'abord, il rejeta comme « affectées », puis qu'il inséra, au grand regret d'Edwards, parce qu'il ne voulait pas désobliger le brave homme. Lady Bradshaigh commença une lettre à la manière de Charlotte, mais ne la termina

pas et la jeta dans la corbeille à papiers, d'ou elle alla dans le feu

Samuel revint a la charge lorsque son entourage se mit à critiquer la conclusion du livre. Lui-même avait ete bien embarrassé, que faire de Clementine² Miss Carter insinua « Même Sir Charles ne serait pas une récompense suffisante pour Clémentine, qui, comme Clarisse, ne peut être convenablement recompensee par rien sauf le ciel » Miss Mulso était du même avis, ce qui fait honneur a son sens dramatique Troublé, Richardson, au cours de l'année 1753, consulta des amis, Nick Harris, John Birkbeck et surtout le Docteur Chauncy Puis, se souvenant qu'il fallait prouver aux jeunes filles romanesques qu'il n'est point de premier amour qu'on ne puisse vaincre avec l'aide du temps, il laissa entendre que la belle Italienne accepterait d'épouser le Comte de Belvedere toutefois, avec un sens artistique qui rappelle celui de Corneille dans *le Cid*, il laissa planer le doute

Cela n'alla pas tout seul dans la coterie enjuponnée (*petticoaterie*)¹ Ce n'est pas une conclusion¹ Le roman ne se termine pas¹ Même la bonne petite Selena Westcombe, qui avait pourtant eu le privilege de recevoir le dernier volume quinze jours avant la date de publication, osa se declarer peu satisfaite¹ Sans doute, Miss Carter se rallia a la solution richardsonienne, Miss Granger et Lady Bradshaigh l'approuverent, mais on sentait que leur adhésion n'était pas sans reticence. Et il fallait bien qu'il y eût quelque chose de peu satisfaisant dans le dénouement, puisque les traducteurs allemands crurent que le roman n'était pas complet et demandèrent si un volume ne s'était pas égaré en cours de route Quant aux correspondants anonymes, a part un certain A B. (21 juillet 1754), ils se déclarèrent très déçus Julia (Julian Bere), le 14 mars, Elvira, Philoclaea et Honoria le 8 avril, Celia et Aminta le 23 avril, X Q le 13 mai, protesterent, parfois avec véhémence, contre la conclusion

bâtarde. On nous a volés ! Rendez l'argent ! Nous verrons que Samuel dut faire imprimer et distribuer une justification.

Et puis, tout le monde tomba d'accord l'auteur nous doit un nouveau volume ! Richardson se débattit. mon histoire va jusqu'à notre époque, il ne reste plus le temps de marier Clémentine. Pardon ! protesta James Fitzgerald (17 mai) votre roman vous mène jusqu'en 1751 vous pouvez bien aller jusqu'en 1755 ! Une carte anonyme déposée à Salisbury Court invitait Mrs Richardson à faire pression sur son mari. Un certain Richard, d'Exeter, écrivait à Crang, ami de Richardson, une lettre où il accumulait de bonnes raisons prouvant la nécessité d'une continuation, et enjoignait à Crang de lire cette lettre à l'auteur. Lady Bradshaigh, soutenue par toutes les « filles », insinuait doucement qu'un huitième tome serait le bienvenu, car personne ne se résignait à quitter si tôt Grandison, après sept maigres volumes (30 juin)

Samuel parut se décider à obtempérer. Très bien, j'accepte, mais à condition que chacune de vous choisisse un personnage, et écrive, sous son nom, des lettres parmi lesquelles je choisirai. Silence effarouché, puis faibles protestations. Mais Samuel fut inébranlable. Alors Lady Bradshaigh annonça qu'elle serait Charlotte, Miss Highmore qu'elle serait Harriet, Miss Mulso traça la future carrière de Clémentine et tâcha de décider « la Minerve Britannique », Miss Carter, à devenir Mrs Shirley, voire même Sir Charles ! Samuel attendit les événements avec un sourire sceptique. Mais, à la mi-août, Lady Bradshaigh annonça qu'elle venait de finir une longue lettre de Lady G (Charlotte) à Lady Reresby. Stupeur, joie, et ennui de Richardson. La lettre arriva, écrite en un style vif et agréable, un peu trop primesautier peut-être, et suivie d'un post-scriptum plein d'humilité. Richardson s'acharna à la critiquer (28 août). il trouva que, si Sir Charles avait raison d'accompagner ses amis italiens

à Calais, Charlotte montrait trop de joie à les voir partir. et puis, elle donnait une griffe à son mari ! Néanmoins, il engageait Lady Bradshaigh à continuer d'autant plus qu'ayant lu sa lettre à Mrs Donnellan, il s'aperçut que celle-ci, bon juge, était très favorablement impressionnée (9 octobre)°

Mais Lady Bradshaigh ne voulut pas recidiver, et les autres collaboratrices firent faux bond. En vain il leur fit honte elles se retranchèrent derrière leur timidité, leur modestie *Prudish Chits* ! Mais au fond, il n'était pas fâché il en avait assez « d'écrire pour le public », et Hecky Mulso et sa bande lui rendaient un fier service en lui fournissant un prétexte pour ne pas tenir sa promesse.

L'année suivante (25 juillet 1755), quand Lady Bradshaigh l'exhorta en ces termes « Reprenez votre plume, occupez vos loisirs, obligez, amusez et réformez le monde ! » il eut des velléités de reprendre la biographie de Mrs Beaumont, ce mystérieux personnage épisodique de son roman, mais il y renonça vite. Selon l'expression d'un correspondant anonyme, il avait « orné de trois étoiles le ciel féminin » et « éclairé le monde des rayons de sa comète masculine ». C'était assez pour un seul écrivain !

Et il avait raison de ne pas céder à sa facilité excessive, à sa prolixité. Déjà, il avait bien fait de condenser énormément son brouillon primitif : il avait fait, comme pour *Clarisse*, un grand travail d'abrégement, supprimant, non sans un serrement de cœur, les biographies de personnages épisodiques, comme Mrs Beaumont ou la fougueuse Italienne Olivia, amoureuse, elle aussi, de Sir Charles¹¹.

Il aurait voulu ne pas dépasser quatre volumes. mais quand il en eut effacé la valeur de deux, il s'aperçut qu'il en restait encore sept !

Tout le travail déjà fait manqua d'être anéanti, en octobre 1752, par un incendie : vers sept heures du soir, un apprenti, pénétrant dans le magasin, mit par mégarde le feu

à quelques papiers le feu prit aux livres qui sechaient sur les perches pres du plafond. En un quart d'heure, si les poutres avaient été atteintes, la maison se serait écroulée sous les poids de fonte entreposés au grenier, et alors c'eût été un grand feu de joie qui eût détruit tout le quartier. Heureusement Richardson, qui prenait le thé dans une pièce voisine avec deux jeunes dames, fut prevenu à temps, et eut assez de presence d'esprit pour donner les ordres necessaires. L'incendie fut eteint, mais l'eau fit encore plus de dégâts : tous les exemplaires qui restaient des deux premiers tomes de *Pamela* furent détruits. Mais Samuel, avec sa prudence habituelle, s'était assuré pour une grosse somme. Il en fut quitte pour l'émotion, et aussi pour un redoublement de labeur, car tous ses projets furent retardés. *L'Histoire de Sir Charles Grandison* souffrit le plus de ce fâcheux contre-temps¹².

Néanmoins, les premiers volumes étaient prêts à la mi-février 1753, mais la suite étant encore fort peu avancée, Richardson jugea bon de remettre leur publication à plus tard, afin de ne point trop faire attendre son fidèle public d'un volume à l'autre. Et, comme un confrère peu scrupuleux lançait au même moment une « *Histoire de Sir Charles Goodville, en une série de lettres* », et que les libraires, croyant avoir affaire au roman de Richardson, passaient de fortes commandes, il fit paraître dans les journaux une note annonçant que « Sir Charles Grandison ne serait pas publié avant le prochain hiver ». Cette note alarma faussement le bon Edwards, qui crut que la santé de son ami avait empiré¹³.

Les quatre premiers volumes de l'édition populaire m-12 parurent le 13 novembre, les volumes V et VI le 11 décembre; le septième et dernier volume beaucoup plus tard, le 14 mars 1754, à la suite de la piraterie irlandaise dont nous parlerons bientôt. C'étaient de gros volumes comptant respectivement 316 pages (45 lettres),

358 pages (37 lettres), 375 pages (32 lettres), 302 pages (42 lettres), 294 pages (45 lettres), 372 pages (56 lettres), et 442 pages (61 lettres), soit un total de 2459 pages et 318 lettres ! Le premier volume comportait en outre une Preface de 7 pages, ou « l'éditeur » rappelait le bien qu'il avait fait au monde avec *Pamela* et *Clarisse*, affirmait son vertueux dessein en publiant *Grandison*, et défendait la forme épistolaire. Il y avait aussi, comme pour une pièce de théâtre, une liste des principaux personnages, divisés en trois classes : hommes, femmes et Italiens. A la fin de chaque volume, figurait un court *eriatum*. Quant au septième volume, il était plus gros parce qu'il contenait, en plus du texte, une « Conclusion par l'éditeur », un long index de 112 pages, véritable résumé de tout l'ouvrage, quatre pages de « Comparaisons et allusions », fournies par le correcteur à la presse, un erratum important, puisqu'il s'agissait de la restitution d'un long passage, que Richardson avait supprimé sans se rendre compte que la suite devenait incompréhensible, enfin « L'Adresse au public », que Richardson avait publiée séparément pour clouer au pilori les pirates de Dublin.

Les libraires Hitch, Hawes, Rivington, Millar, et Dodsley, de Londres, et Leake, de Bath, avaient le dépôt du roman. En outre, le libraire Mann, de Dublin, accepta le dépôt du dernier volume, que ses malhonnêtes confrères n'avaient pu contrefaire. Pour l'impression de ce dernier volume, d'ailleurs, Richardson, accablé de besogne, avait dû demander de l'aide à un autre imprimeur.

De même, il lui fallut le secours de nombreux collègues pour terminer l'édition de luxe in-octavo qui parut simultanément avec l'édition populaire, et qu'il intitula orgueilleusement « seconde édition ». Il avait songé à faire graver un beau frontispice, par exemple un portrait de Sir Charles, et Urania Johnson lui avait expédié une pièce de vers où elle prouvait au dessinateur qu'il entre-

prenait une tâche impossible. Puis il pensa à mettre son portrait, et Edwards lui envoya, pour placer dessous, un sonnet commençant ainsi :

O doux moraliste ! Qui sans cesse t'efforces
Infatigablement à guider notre esprit

Mais le graveur demandait vingt guinees et Richardson, ayant horreur d'être exploité, abandonna son dessein. Le sonnet d'Edwards fut imprimé seul en tête de l'ouvrage.

Cette édition comporta six volumes (de 417, 416, 386, 401, 394, et 433 pages), presque sans fautes, puisqu'il n'y eut que 9 lignes d'errata. Les mêmes libraires de Londres et de Bath en avaient le dépôt, le nom de Main, de Dublin, ne figure que sur le premier et le dernier volume. Les quatre premiers volumes furent mis en vente en même temps que les quatre premiers volumes de l'édition populaire, le volume V, en même temps que les volumes V et VI, et le volume VI en même temps que le septième volume in-12. L'écart de prix était assez considérable : les volumes I à IV in-8° coûtaient 17 shillings, contre 10 shillings 6 pence, le volume V 4 shillings 6 pence, tandis que les volumes V et VI in-12 réunis ne coûtaient que 5 shillings, enfin les deux derniers volumes de chaque édition coûtaient respectivement 4 et 2 shillings et demi.

Ces prix ne firent pas peur aux libraires, qui souscrivirent à la totalité de l'édition populaire et à un grand nombre de volumes in-8°. La première avait été tirée à 3 000 exemplaires, 750 avaient été envoyés en Irlande, tout le reste fut retenu par les depositaires dès le samedi qui précéda la mise en vente. La seconde fut tirée à 1 000 exemplaires. Dès le 8 décembre 1753, Richardson pouvait écrire à Lady Bradshaigh qu'il ne restait plus chez les libraires que quelques rares exemplaires des quatre premiers volumes in-12, et la moitié exactement de l'édition in-8°. Son neveu Jemmy Leake lui écrivait de Bath que jamais livre ne s'était si vite enlevé⁴⁴. Samuel dut lancer

une nouvelle édition in-12 dès le 19 mars 1754, et, en vue de futures reéditions, il demanda à ses correspondantes des corrections et des retouches

Toutefois, les derniers volumes s'écoulèrent moins vite les bourses s'étaient vidées à acheter le début du roman, et on eut recours à mille procédés ingénieux pour avoir communication de la suite sans rien payer. Le 8 avril 1754, Richardson se plaint à Lady Bradshaigh qu'on avait beaucoup lu, mais peu acheté son ouvrage Il était vraiment bien exigeant car, en 1755, il lui fallut donner une seconde édition in-octavo (au total, la quatrième édition du roman) .

Mais halte-là ! Foin de ces précisions de libraire et de biographe ! Vibrez, harpes, et jouez, épinettes ! Que le lecteur se prépare à chanter hosanna ! Car Sir Charles va paraître dans toute sa splendeur !

CHAPITRE XIV .

HISTOIRE DE LA VIRGINITE DE SIR CHARLES GRANDISON

Miss Harriet Byron avait trois amoureux. Quoi d'étonnant à vingt ans ? « Elle était universellement charmante , sa taille était un peu au-dessus de la moyenne, sa peau d'une blancheur et d'une finesse admirables , son front s'ouvrait avec une noblesse qui semblait allier sensiblement la dignité et la modestie. On n'avait jamais vu de joues d'une si belle forme, relevées d'un teint ravissant qui marquait une parfaite santé , le moindre sourire y creusait deux fossettes charmantes. Sa bouche ? Il n'y en eut jamais de si divine. Ses yeux, ah ! ses yeux ! Bon Dieu, quel éclat ! Ses cheveux faisaient un ornement qui ne demandait aucun soin . toutes les boucles en étaient naturelles. »

Ils ne furent pas contents, — oh ! mais pas du tout —, les trois amoureux, d'apprendre que leur déesse allait quitter sa grand'mère Mrs Shirley, son oncle et sa tante Selby et leurs filles Lucy et Nancy, pour suivre à Londres ses cousins Mr et Mrs Reeves ! Greville déclara « qu'il la suivrait à la ville et observerait les mouvements de chaque mortel qui s'approcherait d'elle ». Fenwick, moins décidé, annonça que lui aussi la rejoindrait à Londres, si son absence durait plus d'une quinzaine. Quant au doux Orme, « il n'exprimait ses craintes que par des soupirs et demandait au Ciel que ses résolutions pussent changer ».

Mais le Ciel ne l'entendit pas Harriet se mit en route pour la Metropole Greville et Fenwick l'accompagnerent un bout de chemin et ne la quitterent que sur son ordre impératif Orme se contenta — le pauvre — d'aller voir passer la voiture et de la saluer jusqu'à terre.

Harriet fut confortablement installée à Londres Les Reeves avaient surtout veillé à ce qu'elle eût une ample provision de papier, de plumes et d'encre, car ils connaissaient sa passion pour écrire Et écrire elle le fit, chaque soir, à Lucy Selby, la tenant au courant de ses moindres gestes, et lui décrivant les spécimens de faune londonienne qu'elle était à même d'observer

Les prétendants ne tardèrent point à affluer Ce fut d'abord un Mr Fowler, flanqué d'un oncle gallois très riche nommé Sir Rowland Meredith Fowler devait avoir quatre mille livres de rente, mais il semblait à Harriet « qu'il n'avait point l'âme qu'elle souhaiterait dans un homme à qui elle devait faire vœu d'amour et d'honneur » Et puis, vraiment, pourquoi se marier si vite, quand l'existence promet tant de péripéties *exciting* ?

Car voici un autre soupirant Sir Hargrave Pollexfen, beau, élégant, spirituel, mais insolent et infatigable de lui-même Harriet est embarrassée . qui choisir ? A quoi se décider ? On la presse de toutes parts. Greville annonce qu'il vient à Londres l'importuner de sa présence Sir Rowland Meredith plaide avec chaleur la cause de son timide neveu Sir Hargrave Pollexfen arrive d'un air conquérant, offrant son cœur et sa main avec huit mille livres sterling dedans

Harriet les écarta tous, Alors le vœux Meredith se jeta à ses genoux en pleurant elle répondit qu'il serait son père et qu'elle considérerait Mr Fowler comme son frère Pollexfen et Greville, après s'être foudroyés du regard, partirent en proférant d'effroyables menaces . elle réussit à persuader à Greville de rentrer dans le Northamptonshire. Il ne restait donc plus à vaincre que le présomp-

tueux Sir Hargrave Pollexfen, blesse dans son orgueil.

Pour oublier ses tracas, Harriet alla au bal masqué de Haymarket, déguisée en princesse arcadienne. A peine arrivée, elle fut en butte aux persecutions de Pollexfen, déguisé en arlequin, et aussi d'un masque mystérieux, « avec un manteau de scaramouche et une lanterne sourde à la main, qu'il présentait à tout le monde », et qu'on soupçonna plus tard être Greville. plus tard et trop tard, car la chaise à porteurs que Harriet prit au sortir du bal disparut sans laisser de traces, et avec elle, Wilson, le nouveau laquais.

C'est Greville ! s'écria Mr Reeves, fou de douleur — Non, répondit en hâte l'oncle Selby, Greville vient de rentrer chez lui et visiblement ignore tout de l'affaire. Alors c'est Pollexfen ! On retrouva les porteurs. Wilson les avait dirigés sur Paddington, à un mille de Londres, répondant aux questions de Harriet qu'il s'était égaré. On repéra la maison de Paddington. mais elle était vide, et on avait vu un carrosse partir dans la direction de Windsor, où Sir Hargrave avait des propriétés. Mr Reeves réunit un groupe d'amis armés jusqu'aux dents pour voler au secours de sa cousine, et puis

Et puis arriva un billet signé Charlotte Grandison, annonçant que « Miss Byron était en sûreté avec des personnes d'honneur ». Le courrier, interrogé, savait simplement que son maître, Sir Charles Grandison, avait attaqué Sir Hargrave Pollexfen, l'avait blessé, et avait sauvé la jeune fille qu'il enlevait. Dieu soit loué ! En hâte, Mr Reeves se rendit au château de la comtesse de L., sœur aînée de la Charlotte en question, et où Harriet se reposait de ses émotions. Il était anxieux d'avoir des détails. Mais il fut si ébloui par les sauveurs de sa cousine qu'il tint d'abord à écrire à l'oncle Selby, qui se desséchait dans l'attente des nouvelles. « L'Angleterre n'a rien de comparable à Sir Charles Grandison et à sa sœur. Le chevalier Grandison est dans la fleur de l'âge. Je ne

me rappelle point d'avoir vu homme mieux fait et d'une plus belle physionomie »

Sir Charles était intervenu simplement parce que, dans la berlina qui avait croisé la sienne, à deux milles de Hounslow, une voix de femme avait crié au secours. Et c'est ainsi que Harriet put, avec son cousin, reprendre le chemin de Londres, le corps indemne, mais hélas ! le cœur transpercé par un rayon de soleil.

A la sortie du bal masqué, elle était montée sans défiance dans la chaise amenée par le traître Wilson, et elle avait été entraînée dans une maison inconnue, habitée par une veuve et ses deux filles, et mise immédiatement en présence de Pollexfen. Celui-ci lui annonça qu'elle serait Lady Pollexfen de force, sinon de gré. Un clergyman entra, tenant un rituel ouvert au chapitre du mariage. C'était un homme horrible, qui soufflait ses paroles par le nez plutôt qu'il ne parlait, « lorsqu'il ouvrait la bouche, les croûtes de tabac tombaient jusqu'à ses dents, avec un ruisseau d'humeurs jaunes qui leur donnaient la même couleur ». En vain Harriet se jeta à ses pieds, il commença à lire. Alors elle lui arracha le rituel des mains, l'interrompit avec violence chaque fois qu'il essayait de reprendre la formule qui unit, puis, à bout de résistance, elle tomba dans un évanouissement profond. La veuve intervint alors et l'indigne cérémonie fut abandonnée.

Des que Harriet fut revenue à elle, Pollexfen, fou de rage, la couvrit d'insultes, puis, dans des desseins peut-être malhonnêtes, la jeta dans une berlina qui partit à fond de tram. Avec persévérance, profitant du moindre arrêt, du moindre bruit sur la route, Harriet appela à l'aide. Et elle eut la chance d'être entendue par l'archange, Sir Charles : celui-ci se fit expliquer toute l'histoire, et son premier geste fut pour prier la belle éplorée de pardonner au laquais felon, lequel, tout bien considéré, n'avait eu que le tort de croire sur parole le fourbe Sir Hargrave.

Bientôt Harriet ne parla plus que de Sir Charles, ne pensa plus qu'à Sir Charles, ne rêva plus que de Sir Charles Elle lui chercha des défauts et ne lui trouva qu'une « singularité dans son équipage d'homme » jamais ses chevaux n'avaient la queue coupée ! Du reste Charlotte Grandison, si critique si sarcastique, reconnaissait que son frère était un phénix Pauvre Harriet ! que de souffrances en perspective !

D'abord, Sir Hargrave envoya son témoin, Mr Bagenhall, à son vainqueur pour le provoquer en duel Harriet ne ferma pas les yeux de toute la nuit « Je les crois enflés à force de pleurer » Mais Sir Charles répondit qu'il avait toujours refusé, bien que l'occasion n'en fût arrivée que trop souvent, « de tirer l'épée sur un défi formel » Puis il parla de ses parents, de ses amis, de tous ceux qui dépendaient de lui . « Ma vie n'est point à moi, et j'ai moins de droits encore sur celle d'autrui » Enfin il évoqua les lois anglaises condamnant rigoureusement le duel

Il répéta les mêmes arguments devant témoins, au cours d'une conversation qu'un scribe coucha par écrit, dans l'intérêt des générations futures Pollexfen lui demanda alors de lui redire en face les raisons de sa dérobade . il accepta un rendez-vous et tenta de convaincre le vindicatif ravisseur N'y réussissant pas, il le suivit dans le jardin, et lui fit sauter l'épée des mains Puis il calma le forcené par de fortes et nobles paroles, et le retourna si bien que Pollexfen, dûment catéchisé, vint faire à Harriet les plus humbles excuses, et que ses amis, témoins de l'affaire, promirent de rentrer dans les voies de la vertu

Sur ces entrefaites, un parti superbe se présenta pour Harriet le jeune comte de D Douze mille livres de revenus ! Grande noblesse ! En d'autres circonstances, Harriet eût hésité Mais son cœur n'était plus à elle, et elle n'en faisait pas mystère. Contrairement à l'avis de toute sa famille, elle écarta ce nouveau prétendant

Car, plus elle fréquentait la famille Grandison, plus

elle l'adorait Il y avait la sœur aînée de Sir Charles et son mari, Lord et Lady L. , le jeune Lord G. , candidat à la main de la sœur cadette Charlotte, le jeune cousin Everard, qu'il avait arraché à une vie de débauche, — Miss Emily Jervois, une jeune pupille de quatorze printemps, que Sir Charles avait recueillie après la mort de son père, pour la soustraire à la mauvaise influence d'une mère vulgaire et frivole —, enfin le révérend D^r Bartlett, son confident Et tous ces gens distingués et instruits ne cessaient de chanter les louanges de Sir Charles

Pauvre Harriet ! Comment pourrait-elle, simple mortelle, faire impression sur ce dieu ? D'autant plus qu'il faisait de mystérieux voyages à Cantorbery Pour voir qui ? Personne n'en savait rien En attendant, elle recueillait tous les renseignements possibles sur le passé de Sir Charles

Son père, Sir Thomas Grandison, avait dilapidé une partie du patrimoine familial « en protégeant les spectacles et amusements publics », et en achetant des chevaux pur sang Il fut blessé grièvement dans un duel, et l'émotion mena au tombeau sa sainte femme, qui avait tant fait pour dissimuler au monde les vices de son mari. Une fois veuf, il s'amouracha de la gouvernante de ses deux filles, Mrs Oldham, et lui fit deux enfants Redoutant les reproches de son fils, Sir Charles, qui voyageait alors sur le continent, il interdit à Caroline et à Charlotte de lui écrire Puis, lorsque Lord L. vint lui demander la main de Caroline, il refusa brutalement, sans autres raisons qu'un égoïsme paternel excessif et un besoin presque maladif d'exercer son autorité Enfin, vieux et usé par la débauche, il promit une forte pension à une jeune Irlandaise de seize ans, Miss Orban, moyennant qu'elle devint sa maîtresse Alors qu'il se rendait chez Mrs Oldham pour rompre avec elle, il tomba malade et mourut.

Sir Charles retourna précipitamment en Angleterre Beaucoup d'hommes eussent fui les responsabilités qui l'attendaient, beaucoup eussent profité des circonstances

pour accaparer l'héritage. Mais il fit ce qui était juste, ce qui était loyal, ce qui était chrétien. Reprochant à ses sœurs leur dureté envers Mrs Oldham, il abandonna généreusement à la pauvre femme tous les cadeaux qu'elle avait reçus de son amant. Il promit à Miss Orban mille guinées le jour où elle contracterait un honnête mariage et il tint parole, ajoutant même cent guinées de plus pour ses habits. Et il donna sa sœur Caroline en mariage à Lord L., avec une dot superbe.

Harriet resta songeuse : quel homme, bon Dieu, quel homme ! Lady L. et Charlotte n'eurent aucune peine à lui arracher le secret de son cœur, et promirent de l'aider dans sa quête amoureuse. Sir Charles avait-il un tendre attachement pour une dame ? On avait pensé à la fille d'une comtesse, Lady Anne S., mais c'était une supposition en l'air. Alors, que voulaient dire ses mystérieux déplacements à Cantorbéry ?

Charlotte eut un jour l'outrecuidance de le lui demander. Il ne fut pas long à la couvrir de confusion et à détourner la conversation : il lui rappela son imprudence à encourager les avances d'un aventurier sans scrupules, le capitaine Anderson. Elle lui avait même fait par écrit une promesse de mariage dont il réclamait l'exécution, maintenant qu'il la savait riche. Sir Charles s'occupait d'arranger l'affaire et il y réussit non sans difficulté, toutes les lettres compromettantes lui furent remises, et Anderson abandonna ses prétentions.

On ne sut que plus tard, lorsqu'il daigna en parler lui-même, ce qu'il allait faire à Cantorbéry : son ami Danby était mort, lui laissant tous ses biens et déshéritant ses neveux et sa nièce, simplement parce qu'ils étaient les enfants d'un père indigne. Sir Charles, jugeant qu'il y avait là une injustice, s'était arrangé pour leur reverser l'héritage, mais il veillait à ce qu'ils fissent bon usage de leurs richesses : et il se rendait à Cantorbéry, où ils habitaient, pour surveiller leurs progrès.

Mais n'est-ce pas étrange, pensait Harriet, qu'on sache si peu de choses sur son tour d'Europe? D'autant plus qu'il « semblait agité par le retardement de quelques nouvelles qu'il attendait des pays étrangers » Le Docteur Bartlett, cédant aux sollicitations de la jeune fille, lui envoya de longues relations écrites du passé de Sir Charles, ou plutôt de ce qu'il savait Sir Charles l'avait autrefois tiré d'une prison de Constantinople, où l'avaient conduit des accusations calomnieuses Mais Bartlett ne connaissait rien de sa vie sentimentale

Sir Charles « avait des affaires qu'il ne pouvait encore expliquer à ses sœurs! Le succès en était incertain pour lui-même! Des embarras considérables à Bologne et à Florence étaient-ils terminés? »

Que d'obscurité, ma chère Lucy!

Et pour comble, voici la petite Emily Jervois amoureuse de son tuteur! Et sa mère indignée, maintenant l'épouse d'un major irlandais, qui vient la réclamer! Sir Charles opposa une fin de non-recevoir polie, mais ferme. Le major, flanqué d'un collègue, vint faire le matamore. Il fallut le désarmer et le chasser Terrifiée, Emily se mit sous la protection de Harriet et lui dit . Je voudrais que vous épousiez Sir Charles, qui vous aime, afin que vous puissiez me servir de maman Et voilà Harriet toute troublée! L'affaire d'Emily fut d'ailleurs vite arrangée par l'habile négociateur il fut convenu qu'elle recevrait à intervalles réguliers les visites de sa mère Celle-ci toucherait de l'argent si sa conduite était irréprochable C'était au fond tout ce qu'elle demandait

Entre temps, Sir Charles aida son oncle, Lord W., à se débarrasser d'une vieille maîtresse qui le tyrannisait, et que, par faiblesse et par routine, il n'osait point congédier Admirable fut l'habileté de Sir Charles . et le vieux gentilhomme, reconnaissant, promit d'épouser la demoiselle, respectable et mûre, que son neveu lui présenta.

Quel homme! quel homme! Il suffisait qu'il entrât dans

une pièce pour qu'un « rayon de lumière parût se répandre sur tous les visages » *Alas! poor Harriet Byron!*

Charlotte, intrépide et obstinée, interrogea de nouveau son frère sur ses intentions matrimoniales — On a parlé, quand vous étiez à Florence, d'une dame Olivia qui ne celait point son amour pour vous? — J'en conviens, ma sœur, mais je n'ai eu avec elle la moindre liaison. Et vous-même, qu'allez-vous répondre à Lord G , qui vous demande en mariage?

Charlotte avoua qu'elle se moquait beaucoup de son soupirant, parce qu'il collectionnait les papillons et faisait des fautes d'orthographe. Mais au fond, autant lui qu'un autre, car il était jeune, beau et bon. Encore un mariage dont Sir Charles devra prendre l'initiative!

Cependant il est soucieux. Il a reçu des lettres qui lui causent de l'inquiétude. Finalement, il convoque Harriet à une conférence fermée où il dévoilera les secrets de son cœur.

La dame de Florence, Olivia, l'avait tellement importunée de son amour, qu'il avait dû la repousser fermement — alors elle avait juré de se venger, et, par prudence, il était parti pour Rome. Là, il s'était lié avec un jeune seigneur, Jeronimo della Porretta, et il l'avait sauvé des mains de sbires qui, après l'avoir grièvement blessé, se préparaient à l'achever.

Jeronimo presenta son sauveur à sa famille, à Bologne : son père, le marquis della Porretta, sa mère, ses deux frères (dont l'un était général et l'autre évêque), et sa sœur, « l'idole de cette belle famille — son père la nomme l'honneur de sa vie; sa mère ne respire que pour elle, et ne connaît de bonheur que dans sa chère Clémentine »

(Clémentine? Ah! Lucy, quel aimable nom!)

Les Porretta témoignèrent à Sir Charles une reconnaissance sans bornes, Jeronimo rêva d'en faire son beau-frère. Sir Charles devint le précepteur de Clémentine : il lut avec elle du Milton. Alors, malgré l'avis de Sir Charles,

elle ecarta un prétendant sérieux, le comte de Belvedere, et tomba dans une mélancolie profonde dont personne ne devinait la cause. Le départ de Sir Charles pour Vienne aggrava cette mélancolie. On envoya la belle ténébreuse à Florence, chez une bonne dame anglaise, Mrs Beaumont. Celle-ci perça vite à jour le secret de Clémentine : elle aimait son precepteur ! Les Porretta, aussitôt prevenus, prièrent Sir Charles de revenir, et lui offrirent leur fille, « à condition qu'il renoncât formellement à sa religion, fixât son établissement en Italie, avec la liberté seulement d'aller passer, de trois ans en trois ans, quelques mois dans sa patrie, et d'y mener une seule fois leur fille, si son inclination l'y portait, pour le temps qu'ils se réservaient le droit de pouvoir limiter ».

Grand fut le chagrin de Sir Charles de refuser à une mère et à un frère qui l'imploraient. Mais « pouvait-il se rendre sans faire le double sacrifice de son Dieu et de sa patrie ? » — « Je m'efforçai de trouver des conciliations : j'offris de passer alternativement une année en Angleterre et l'autre en Italie, si la chère Clémentine voulait y consentir, ou, si le séjour de ma patrie la révoltait, je me réduisis à n'y passer que trois mois de chaque année. Je proposai de lui laisser une liberté entière sur l'article de la religion : et si le ciel accordait d'heureux fruits à notre mariage, je promis de lui abandonner l'éducation des filles en me réservant celle de mes fils ».

Clémentine et Jeronimo acceptèrent avec enthousiasme ces généreuses propositions. Mais le marquis, le général et l'évêque furent inflexibles, et pressèrent Sir Charles de quitter Bologne.

Et maintenant, ils le suppliaient de revenir en hâte. Que se passait-il donc ? Pauvre Clémentine ! Et surtout, pauvre Harriet !

Sir Charles chargea le Dr Bartlett de développer les points de sa douloureuse histoire, que Harriet voudrait connaître plus en détail. Aussitôt, elle demanda qu'on

lui précisât 1° la première conversation de Sir Charles avec Clementine au sujet du comte de Belvedere, 2° la conférence qu'il eut avec elle à l'occasion de ses premiers acces de melancolie, 3° les moyens par lesquels Mrs Beaumont arracha son secret à Clementine; 4° l'accueil qu'on fit à Sir Charles à son retour de Vienne, 5° la maniere dont ses articles de conciliation sur la religion et la residence furent reçus de la famille en général, et de Clementine en particulier, 6° les circonstances de la derniere separation, les motifs qui la rendrent nécessaire, les nouveaux evenemens survenus à Bologne, et la situation presente de Clementine

Le Dr Bartlett s'executa en une série de memoires aussi détaillés qu'abondants. C'était à tirer des larmes d'un roc de granit! Comme Sir Charles avait été noble d'opposer aux prières d'un ami, aux larmes d'une mère, au desespoir d'une amoureuse, la ferme resolution d'un chretien, qui place avant son bonheur terrestre le salut de son âme éternelle! Comme il avait été bon diplomate en evitant rupture brutale et querelle avec ces Italiens orgueilleux et emportes! Combien il avait souffert, en quittant l'Italie, d'apprendre que l'état de Clementine ne faisait qu'empirer, et que ses parents usaient à contre-temps de douceur ou de severité! La malheureuse passait par des alternatives d'agitation et d'abattement, ou bien se plongeait dans une devotion excessive et morbide!

Tel était le passe. Et maintenant, concluait le bon docteur à la fin de sa treizième lettre explicative, Sir Charles vient d'être invité par l'évêque, en termes tendres et pressants, à revenir à Bologne. Clementine, disait-on, était menacée de cette mortelle langueur qu'on nomme ici consommation.

Malheureuse Harriet! Elle songe déjà à organiser sa vie de vieille fille! Car, pourrait-on penser à un mari après avoir vu Sir Charles?

Avec sa loyauté habituelle, Sir Charles mit Harriet au courant des dernières nouvelles d'Italie. Jeronimo allait de mal en pis, car sa blessure n'était pas encore cicatrisée et ses chirurgiens manquaient d'habileté. On avait tout essayé pour faire oublier à Clementine son bel Anglais. Séjour au couvent, puis séjour chez Mrs Beaumont, n'avaient pas amené d'amélioration. Alors on l'avait confiée à sa cousine Laurana, qui préconisait les mesures violentes. Or Laurana, qui aimait le comte de Belvedere, était follement jalouse de Clementine, et elle la brutalisa au point que la malheureuse perdit complètement la raison. C'est pourquoi on avait rappelé Sir Charles. Et celui-ci se préparait à partir avec un habile chirurgien, M. Lowther. Mais il n'était pas sans regret, car « depuis qu'il connaissait Harriet, il l'avait considérée comme l'honneur de son sexe, dès le premier moment, il lui avait donné le nom de sœur mais elle était plus pour lui que la plus chère sœur ».

Il régla de multiples questions avant de partir. Tout était prêt, quand voilà la Signora Olivia qui débarque à Londres, pour le revoir et presser ses sœurs d'intervenir en sa faveur. Sir Charles ne put retarder l'heure de son départ. Olivia tenta alors de le poignarder, puis s'assagit, et décida de rester en Angleterre pour cultiver l'amitié de la famille Grandison et s'en faire des alliés.

Enfin Sir Charles partit, laissant pour veiller sur les siens un autre lui-même, son cher ami Beauchamp, il lui avait rendu le grand service de le reconcilier avec sa marâtre, et il lui avait promis la main de sa pupille Emily. Et tout le groupe, Harriet en tête, s'employa à empêcher la petulante Charlotte, maintenant Lady G, de dépasser auprès de son mari les bornes de l'insolence permise. Son féminisme intégral lui interdisait de supporter la moindre contrainte.

Bientôt ce fut le tour de Harriet de partir pour son Northamptonshire natal. Ses trois prétendants, Greville,

Fenwick et Orme l'attendaient pour lui renouveler leurs adorations. Mais elle ne vivait plus que dans l'esperance de recevoir des lettres de Charlotte, la tenant au courant des affaires d'Italie.

En traversant la France, Sir Charles avait eu l'occasion de sauver la vie à Sir Hargrave Pollexfen et à ses compagnons de debauche, justement poursuivis pour avoir outragé une femme d'honneur. Puis il était arrivé en Italie. L'adroit Lowther se fit fort de guerir Jeronimo. La marquise demanda à Sir Charles s'il s'en tenait aux conditions de mariage qu'il avait autrefois formulées, et reçut une reponse affirmative. Elle expliqua aussi pourquoi Clementine n'avait pas été autorisée à prendre le voile : elle était l'héritière d'immenses domaines qui, si elle entrait au couvent, deviendraient la propriété de Laurana, sa cruelle et rapace cousine.

Enfin Clementine fut mise en présence de Sir Charles, et le choc qu'elle ressentit à sa vue lui fut salutaire. Elle reprit conscience d'elle-même, s'intéressa de nouveau à tout ce qui l'entourait. Les entrevues se multiplièrent bientôt. Les Porretta entrevirent la guérison. Mais ils tremblaient à l'idée du mariage. « Si Clementine est à vous, elle ne sera pas longtemps catholique. »

Ils posèrent alors une série de conditions nouvelles. Sir Charles accordera-t-il un confesseur à sa femme ? Ce confesseur sera-t-il le directeur de la famille, le père Marescotti ? Celui-ci sera-t-il chargé de recruter les domestiques de Clementine, de façon à « en former une petite église autour d'elle, dans un pays où sa religion ne laissera point d'être exposée à quelque danger ? » La première année de mariage se passera-t-elle en Italie ? Les sœurs de Sir Charles pourront-elles venir, afin que Clementine se familiarise avec elles avant son départ pour l'Angleterre ?

Sir Charles acquiesça à toutes ces demandes. Il ne fut intraitable que sur la question de la religion des fils qu'il pourrait avoir.

Lorsque ces nouvelles arrivèrent à Londres, Olivia partit précipitamment Harriet tomba dans une sorte de langueur Le jeune comte de D , renaissant à l'espoir, s'efforça de se substituer à Sir Charles dans le cœur de l'incomparable Miss Harriet Byron

A Bologne, le comte de Belvedere, desespere de voir Clementine lui échapper, alla demander raison à son heureux rival et le pria de le tuer Mais Clementine, qui aurait dû exulter, faisait preuve d'une étrange agitation Brusquement, coup de théâtre Quand Sir Charles lui fit sa première visite de fiançailles, elle le pria de lire un papier sur lequel, après mille déchirements, mille luttas, elle avait écrit sa décision

« Mon precepteur, mon frère, mon ami, ô le plus cher et le meilleur des hommes ! ne pense plus à moi ! . » La noble creature se rendait compte que son amour pour Sir Charles la pousserait vite à abandonner sa religion, sa patrie, sa famille « Que m'ont fait mon pere, ma mere, mes freres, pour m'inspirer l'envie de les quitter, et pour me faire preferer à ma famille un pays que je haïssais il n'y a pas longtemps, aussi bien que sa religion ? Le changement même qui a fait disparaître cette haine n'est-il pas une autre preuve de ma faiblesse et de ton pouvoir ? O le plus aimable des hommes ! O toi que mon âme adore ! Ne cherche point à me perdre par ton amour ! Si je me donnais à toi, un devoir trop cher me ferait oublier ce que je dois à Dieu ! » — Et elle priait ses parents de l'autoriser à prendre le voile « Qu'il me soit permis de consacrer au ciel le reste d'une vie dont je ne crandrai plus que la duree soit trop longue, occupee à prier pour vous et pour la conversion de l'homme qui sera toujours cher à mon âme ! »

Elle eut la force de s'en tenir à sa décision, bien que ses parents lui eussent assuré qu'ils favoriseraient son mariage avec l'elu de son cœur. Le pere Marescotti fit de nouvelles tentatives pour convertir Sir Charles : comme

elles echouèrent, et comme, d'autre part, la sante de Clementine s'affermissait de plus en plus, les Porretta n'insisterent plus pour que le mariage se fit Il fut simplement convenu qu'ils autoriseraient un echange de lettres entre leur fille et Sir Charles Celui-ci prit solennellement conge de tous, et l'ange lui recommanda d'epouser une fille de son pays et de sa religion.

Ainsi Sir Charles prit le chemin du retour . Olivia, qui le guettait, l'arrêta au passage Il y eut des scènes orageuses, mais la belle furie dut finalement s'incliner devant le refus sage et plein de noblesse qu'il lui opposa

Le cœur de Harriet battait à se briser à peine rentre, Sir Charles ne s'etait-il pas enquis d'elle? Cependant une nuance de melancolie gâtait son bonheur « Quand il se declarerait mon amant, je n'en ressentirais pas autant de satisfaction qu'on pourrait s'y attendre, si le sort de l'excellente Clementine n'est pas heureux. »

O bonne âme ! O noble cœur ! O digne de Sir Charles !

Celui-ci rend visite à Mrs Shirley, la bonne vieille grand'mère de Harriet . il lui remet un paquet de documents sur sa vie passee, qu'elle devra lire avant de decider s'il merite la main de sa petite-fille O reserve ! O tact ! O delicatesse ! Mrs Shirley avoue que, même dans son jeune temps, elle ne vit hōmme pareil !

Les esperances du comte de D. et de sa mère, de M. Fowler et de son oncle Sir Rowland Meredith, de Sir Hargrave Pollexfen, de Greville, de Fenwick et d'Orme s'évanouissent comme s'etaient évanouies celles de Lady Anne S. et d'Olivia !

Il arrive, il arrive, Sir Charles, au château de Selby Il rend visite un jour, mais ne revient pas le lendemain : un billet de sa main declare qu'il a été « arrêté par une impertinente visite » Greville, sans doute ? Oui, Greville, qui était venu le provoquer et que, naturellement, il avait desarmé. Et le voici, plus charmant, plus à l'aise que jamais Il aime Harriet, il l'a toujours aimée . mais une

partie de son cœur appartient à Clémentine, qu'il avait connue avant elle Il n'a point scrupule à s'adresser à Harriet, maintenant, puisque Clementine elle-même l'y pousse Et les Porretta seront heureux de lesavoir marie, dans l'espoir que son exemple decidera leur fille à écouter le fidele comte de Belvedere.

Comment, après cela, ne point se laisser faire douce violence ? Harriet n'est plus troublee que par la peur de paraître bien terne à côté de la sublime Clementine Sa famille est dans la joie, tout à l'éblouissement d'une si belle aventure L'affreux Greville lui-même s'incline devant la superiorite de Sir Charles et vient au château benir les deux fiancés . « Puissiez-vous vivre, ornements de la nature humaine comme vous l'êtes tous deux, pour voir les enfants de vos enfants, tous aussi bons, aussi parfaits, aussi heureux que vous-mêmes ! Et, pleins d'années, combles d'honneurs et de satisfactions, puissiez-vous dans la même heure être transportes au ciel, seul terme où vous puissiez être plus heureux que vous ne le serez par votre mariage, si vous l'êtes autant que je le desire, et que je le demande à l'auteur de tous les biens ! » — Ouf ! Amen !

Heureux, trois fois heureux couple !
Seule la valeur mérité la beauté !

Un grand dîner de fiançailles a lieu. Sir Charles dit les plus jolies choses du monde Il chante, il danse. Il presse Harriet de fixer le jour de la cérémonie « Il la serre dans ses bras avec une ardeur qui ne lui déplait pas lorsqu'elle y a fait reflexion, mais qui lui cause d'abord une emotion fort vive » Il s'extasie sur la « charmante sensibilité » qui porte sa fiancée à pleurer à la moindre parole attendrissante. Il s'extasie encore davantage lorsqu'il trouve à terre une lettre égarée, où elle parlait en termes exquis de la petite Emily Jervois

Pourtant Harriet hésite à donner une date précise. Et

si Clementine changeait d'avis ' Et si Greville, à nouveau torture par la jalousie, executait les menaces qu'il profère contre Sir Charles² Harriet a des rêves effrayants qui semblent presager les plus grandes calamités

Mais voici une lettre d'Italie, Clementine desire ardemment que le mariage de Sir Charles ait lieu elle fera le voyage de Londres dès qu'elle en sera informée, et elle envoie « en prose quarree » ses vœux pour le bonheur des deux époux Le formalisme de Harriet est vaincu, et l'on tombe d'accord sur la date de l'heureux jour

Greville tente une dernière manœuvre contre Sir Charles Harriet pense mourir de peur à l'idée d'un assassinat Mais rien de fâcheux ne se produit au contraire, un fin souper reconcilie les deux adversaires

Le mariage est célèbre au château de Selby O fêtes ! ô parures ! ô ceremonies ! ô compliments ! ô carrosses innombrables !

L'heureux couple se rend au château de Grandison Là, le premier soin de la nouvelle Lady Grandison est de calmer Emily, que le mariage de son tuteur avait plongée dans un trouble inexprimable, et de la décider à aller prendre sa place près de grand'maman Shirley

Encore un coup de théâtre Clementine, trompant la surveillance des siens, était partie pour l'Angleterre, n'emmenant avec elle que sa servante Laura Affoles, les Porretta se precipitaient à sa poursuite

En effet, Sir Charles reçoit de Clementine, déjà arrivée à Londres, une lettre un peu extravagante qui explique les raisons de cette fuite précipitée ne plus être importunée par le comte de Belvedere, et, incognita, contempler le bonheur de Sir Charles et de Harriet Elle suppliait qu'on ne cherchât pas à troubler sa solitude, mais Sir Charles, avec son tact habituel, réussit à la persuader de l'utilité d'une entrevue, ne fût-ce que pour parler de la venue prochaine des Porretta, Clémentine posa trois conditions

« Me promettez-vous d'engager ma famille à me laisser vivre dans le célibat ? Pouvez-vous repondre en particulier que je ne serai plus importunée par le Comte de Belvedere ? Me garantissez-vous le pardon non seulement pour moi, mais pour ma pauvre Laura ? » — Sir Charles promit tout ce qu'elle voulut — L'entrevue fut touchante Clementine révéla à son protecteur qu'on avait voulu la marier de force avec le comte de Belvedere. Emu, Sir Charles s'engagea à la défendre, et il la mena vers son Harriet. Les deux femmes s'embrassèrent en pleurant. Et Sir Charles passa son temps à faire à Clementine les louanges de Harriet et à Harriet les louanges de Clementine.

Maintenant voilà les Porretta, flanques de Mrs Beaumont et du comte de Belvedere, qui débarquent à Londres. Sir Charles vole à leurs devants. Aussitôt, il commence les négociations. Il jette sur le papier un plan de réconciliation. Clémentine aura son indépendance à condition qu'elle ne se fasse pas nonne. Il déploie toute sa puissance de séduction, et son plan est accepté. Clémentine retrouve ses parents. Que de larmes ! que d'embrassements ! Si Charlotte était là, elle soulagerait les spectateurs en donnant le mot pour rire ; mais justement elle était en tram d'accoucher.

Le seul malheureux dans l'affaire, c'était le comte de Belvedere. Mais Sir Charles obtint que Clémentine le reçût et lui offrit sa main à baiser. Puis, tout doucement, Mrs Beaumont insinua à Clémentine qu'un premier amour peut être surmonté : ainsi Emily Jervois acceptait d'épouser Beauchamp. Harriet et son mari firent une vive peinture du desespoir du comte. On parla à la raison, puis au cœur de Clémentine : ses parents étaient vieux, désiraient la voir établie, de telles unions étaient agréables au cœur de Dieu, etc.

Mariage ! Mariage ! Mariage !

Clémentine se débattit faiblement. Sa cousine Laurana n'aurait-elle pas le comte ? Ne serait-elle pas très malheu-

reuse de le savoir marie ? — Mais Laurana venait de se suicider ! — Alors Clementine prit un grand papier, et inscrivit sur deux colonnes les avantages et les inconvénients de l'état matrimonial. Puis elle réfléchit.

Et finalement, elle promit à ses parents que si elle se mariait, ce serait avec le comte, mais qu'elle ne prendrait de décision que dans un an. C'était tout ce que pouvait espérer le comte. La joie reparut sur les visages. Clementine, Harriet et Sir Charles se jurèrent une amitié éternelle. Sir Charles élèvera un temple commémoratif aux lieux où ce serment fut prononcé.

Les Italiens regagnent l'Italie, plus joyeux qu'ils n'en étaient partis : et grâce à qui, s'il vous plaît ? A Clementine ? Sans doute. — A Harriet ? Peut-être. Mais surtout grâce à LUI, l'inimitable, l'inégalable, le non-pareil, l'unique, le chef-d'œuvre humain, SIR CHARLES GRANDISON !

Le rideau tombe sur une scène plus triste : comme ses anciens compagnons de débauche, Sir Hargrave Pollexfen meurt dans la fleur de l'âge. Sir Charles l'assiste à ses derniers moments. « Infortune Sir Hargrave ! Puisse-t-il avoir trouvé miséricorde auprès du Dieu de toute bonté ! »

Opposez à cette mort lamentable le bonheur céleste de Sir Charles : écoutez le chœur de louanges qui s'élève de toutes parts, et, vous aussi, chantez :

Dieu sauve notre gracieux chevalier,
Dieu sauve notre noble chevalier,
Dieu sauve Grandison !

CHAPITRE XV

CRIS D'ENTHOUSIASME ET CRISES DE JALOUSIE

L'Histoire de Sir Charles Grandison convertit au moins deux personnes. D'abord un certain B. F. qui, de sa geôle, écrivit à Richardson que son roman avait, en quelques heures, obtenu un résultat que cinq années de prison pour dettes n'avaient pu atteindre : avant d'avoir lu le récit de la mort lamentable de Sir Hargrave Pollexfen, il ne rêvait qu'au moment où il pourrait rejoindre ses compagnons de débauche. « Mais maintenant, disait-il, je suis résolu, pendant mon séjour en prison et quand je rentrerai dans le monde, à faire de la Vertu et de l'Honneur le gouvernement de toutes mes actions, et comme le vrai bonheur doit infailliblement s'ensuivre, je vous considérerai toujours comme la source de tous les biens qui pourraient dans l'avenir me tomber en partage ».

Richardson, ému, fit une enquête discrète à la prison de la Marshalsea. Elle lui prouva que la lettre était authentique et que les faits étaient exacts. Alors il la communiqua à Lady Bradshaigh qui se déclara enthousiasmée, mais non surprise. Selon toute vraisemblance, B. F. n'eut pas à se repentir de s'être laissé séduire par Sir Charles¹.

La seconde conversion fut celle de Cibber. Pour le reconcilier avec l'idée de « l'homme de bien », Richardson, avec sa malignité habituelle, lui remit les premières pages du manuscrit, s'arrêtant à l'enlèvement de Harriet. D'emblée, Cibber fut empoigné. « Dans quel sacre sale

petrin l'avez-vous encore fourrée ? » s'exclama-t-il. D'après une phrase glissée dans le texte, il croyait que Greville était le ravisseur, mais il n'en était pas sûr. Ses filles étaient « en feu » et se passionnaient sur le sort de la belle Harriet. Aussi, en mai 1753, amena-t-il son « fretin femelle » à North End, pour apprendre du nouveau. Et il revint régulièrement « Le délicieux repas que j'ai fait de Miss Byron, dimanche dernier, m'a donné de l'appétit pour une autre tranche d'elle, coupée sur la broche, avant qu'elle soit servie sur la table publique ». En novembre, lorsqu'il eut pris connaissance de l'ensemble de l'ouvrage, il manifesta un enthousiasme délirant. Oui, Sir Charles est l'homme idéal. Oui, c'est vers lui qu'il faut tendre. Oui, c'est lui que j'imiterai.

Richardson, fier de cette conversion, la raconta à Lady Bradshaigh, prétendant qu'elle était sincère, et peut-être l'était-elle, en vérité, étant donné le très grand âge de Cibber. Mais Lady Bradshaigh ne fut pas convaincue. « Alors je suppose qu'il ne juge pas immoral de sacrer, de jurer, de justifier les vices auxquels l'a conduit sa passion dominante, ni de donner de mauvais exemples aux autres, ce par quoi il peut mettre leurs âmes en péril, sans parler de la rumeur de jeunes créatures, de la destruction du bonheur des parents, et mille autres choses que je pourrais énumérer. Vieillard sans pudeur ! Avec quel visage pouvait-il maudire et condamner le vicieux père de Sir Charles ? Avec le visage d'un vieux comédien, direz-vous. Que son éducation, alors, lui serve d'excuse, aussi piètre qu'elle soit ! Quelle triste figure il ferait, s'il était appelé à rendre des comptes en ce monde ! Mais dans l'autre — Dieu lui accorde sa miséricorde !² »

Tous les amis intimes de Richardson, qui eurent communication, soit du manuscrit définitif, soit des feuilles du livre à peine imprimées, le docteur Chauncy, John Birkbeck, Nick Harns, le docteur Allen et sa femme Ann, le docteur Delany et quelques autres, firent preuve, pour con-

naître la suite de l'histoire, d'une impatience très flatteuse pour l'auteur¹ Et cette impatience fut partagée par les payants qui achetaient les volumes au fur et à mesure de publication Richardson reçut d'innombrables billets d'inconnus ou de relations, qui le priaient de faire diligence le plus curieux est un billet daté du 30 octobre 1753, qui lui fut remis par son conseiller italien, le Signor Baretti, il était l'œuvre de deux amies de Johnson, qui, désireuses d'avoir le cinquième volume, s'adressaient directement à l'auteur en ces termes choisis « Au justement admire, candide et bienveillant Samuel Richardson, esquire, commandant de tous les cœurs et directeur général des passions, etc humble petition de Anna Williams et Mary Asters, celibataires » Richardson s'exécuta et remit au porteur le volume réclamé

L'approbation de ses pairs, juges difficiles puisqu'eux-mêmes grands écrivains, fut particulièrement sensible au vaniteux Samuel Johnson offrit de souscrire à l'ouvrage offert de Gascon, car il savait bien qu'il le recevrait gratuitement Et en effet, dès le 26 septembre 1753, il reçut en feuilles brochées les premiers volumes, avec l'habituelle prière de signaler tout passage discutable ou susceptible d'amélioration Il ne voulut pas paraître se désintéresser du roman, d'autre part, il connaissait l'amour-propre extrêmement chatouilleux de l'auteur Aussi se contenta-t-il de signaler une contradiction dans la préface « Vous y parlez des lettres, d'abord comme tombées par hasard entre vos mains, et ensuite vous indiquez que l'état de votre santé est tel, que vous avez presque désespéré d'aller jusqu'au bout de votre ouvrage » Et il conseillait d'avouer que le livre était pure fiction « Qu'est la modestie si elle s'écarte de la vérité ? » Enfin, comme pour *Clarisse*, il réclamait un index des sujets traités, et des grands problèmes moraux débattus par les héros au cours de leurs lettres¹ Richardson, nous le verrons, fit droit à cette réclamation

Le 28 mars 1754, Johnson accusa réception du dernier

volume de *Grandison*, et il admira — ou feignit d'admirer — la façon magistrale dont Richardson avait répondu à toutes les objections qui avaient été formulées *in petto* ou *viva voce* à propos du développement de l'intrigue. Il ne fit qu'une discrète allusion au compromis religieux de Sir Charles, si sujet à discussions, pour que Richardson eût l'occasion d'une foudroyante réplique.

Gray admira *Grandison*, mais le plaça néanmoins au-dessous de *Clarisse*, jugement que la postérité a ratifié — Joseph Warton s'écria que la folie de Clementine était plus impressionnante que celle d'Oreste ou du Roi Lear — Lyttleton déclara trouver en Sir Charles le modèle de toutes les vertus privées — Lord Orrery, le 9 novembre 1753, remercia Richardson de l'envoi des premiers volumes, et des « nuits sans sommeil et des yeux fatigués » qui avaient été la conséquence de cet envoi, puis, se souvenant de la catastrophe finale de *Clarisse*, il insinua, en demandant la suite : « Peut-être y a-t-il en réserve peines de cœur et larmes salées ? » Enfin, le 13 décembre, encore sous le coup de l'enthousiasme, il écrivit à William Duncombe (qui donna aussitôt la lettre à son ami Samuel) : « M. Richardson tire des larmes de tous les yeux. Il est impossible de prendre ses œuvres sans abandonner tout autre souci et voyager en sa compagnie, partout où il veut vous emmener ! » — Lord Chesterfield, lorsqu'il reçut les mêmes volumes en hommage, se déclara vivement intéressé et loua la connaissance du cœur humain dont l'auteur faisait preuve. Il ne fit de réserves que sur la longueur excessive de l'ouvrage, et surtout sur les grossières fautes de ton qui déparaient les paroles des personnages appartenant à l'aristocratie.

Naturellement, d'innombrables poètes et poétesses se crurent obligés de chanter *Grandison* et ses vertus. Miss Williams, la protégée aveugle de Johnson, rima un long poème où, après avoir rappelé le succès de *Clarisse*, elle exaltait la sublime résolution de Clementine et souhai-

tait que l'auteur vecût longtemps pour toujours donner des œuvres nouvelles. Le *Gentleman's Magazine*, qui, en novembre 1753, avait déjà fait beaucoup de propagande à *Grandison* en inserant une longue lettre d'éloges, accepta, sur la recommandation de Johnson, les vers de Miss Williams et les publia dans le numero de janvier. Les autres effusions poetiques que causerent les vertus de Sir Charles resterent medites et enfouies dans les papiers de Richardson pour se delester, celui-ci avait le choix entre une longue pièce de cent dix vers intitulee *Clémentine cueillant une rose* (adaptée de l'allemand et inspiree, non pas par le roman lui-même, mais par la traduction modifiée de Prevost) et plusieurs odes boiteuses, ou une cantate dans le genre epique. Une des odes enumerait les qualites superieures de Sir Charles et concluait — on s'en doutait bien un peu — que la Muse ne saurait chanter

Un theme trop eleve pour son aile
Le héros et le saint

Une autre ode, œuvre du Reverend Thomas Newcomb, de Hackney, fut communiquee a Richardson, le 24 octobre 1754. Elle comprenait vingt et une strophes, datees du 23 août, dont un specimen, dans l'anglais original, montrera l'inimitable platitude

When Byron does her wrongs disclose,
On her bent knee for mercy sue,
When Clementina breaths her woes,
We pity and we feel' em too⁴

Mais l'intention etait bonne, et Richardson ecrivit aussitôt a l'auteur pour le remercier. Newcomb a qui l'on avait signale de grosses fautes de metrique, renvoya une copie corrigee de son poème, comprenant cette fois vingt-cinq strophes. Le bon clergyman avait l'inspiration facile !

La cantate, œuvre d'un familier de Richardson, qui eut la modestie excessive de ne pas signer, temoigne d'un effort desesperé pour s'élever dans les régions de la haute poésie. L'auteur la composa entre onze heures et minuit, le 1^{er} août 1752, après avoir lu dans la grotte de North End le premier brouillon de *Grandison*. Dans un recitatif, il invoque l'Esprit de la Grotte. Celui-ci apparait, salue par un air chante ou il lui est enjoint de faire son métier d'esprit. Alors tempête, éclairs, visions de charniers, visions de linceuls. Les tristes heroines richardsoniennes, Harriet en tête, apparaissent folles de douleur. Et puis, un mot est prononcé, le mot de religion. Soudain tout redevient calme, et on annonce que Harriet connaîtra le bonheur aux côtes de Sir Charles. Quelle peur nous avons eue !

Les clergymen, du haut en bas de la hiérarchie, montrèrent à *Grandison* la même faveur qu'aux œuvres précédentes. Billy Lobb, qui finissait à Cambridge ses études de philosophie, annonça que, désormais, dans toutes les circonstances, il s'inspirerait des principes de vie énoncés par Sir Charles. Et il prit vigoureusement la défense du roman et du romancier contre un collègue de l'Université nommé Greville, qui, furieux de voir son nom accolé à l'un des pires héros du livre, se repandait partout en imprecations et en insultes contre Richardson, et même, par écrit, écrasait de sa supériorité d'homme mondain et instruit le vulgaire imprimeur de Salisbury Court.

L'Université d'Oxford ne fut pas moins favorable à *Grandison*. Richardson avait envoyé son roman à Berkeley, fils de l'illustre évêque, qui s'en delecta en famille et exprima hautement son approbation. Mrs Berkeley écrivit même que « *Grandison* ferait grand honneur à l'Angleterre et beaucoup de bien en France, où l'on a besoin d'un tel apôtre de pureté ».

Hudley indiqua que *Grandison* était à juste titre le roman favori des femmes, mais que, quant à lui, il préfé-

rait nettement *Clarisse*. Il aurait voulu que Richardson étudiait la question du suicide — Mais je l'ai déjà étudiée a deux reprises, s'écria Samuel, dans *Pamela* (scene de l'étang), et dans *Clarisse* (scene du canif) ! Et Hildesley, confus, battit en retraite, et tâcha de faire oublier sa bevue en redoublant de louanges — De même, le Reverend Smyth Loftus, de Dublin, commença par faire des objections a la conclusion du roman, et au rôle trop sympathique qu'y jouaient des Italiens catholiques — il reçut en reponse de belles tirades sur la tolerance religieuse, qui lui rappellerent qu'on ne doit pas critiquer les dieux, mais il rede-vint *persona grata* en racontant combien il était persécuté par son entourage, qui lui reprochait de relire sans cesse les romans de Richardson et de ne pouvoir penser a rien d'autre.

Le Tres Reverend Thomas Herring, archevêque de Cantorbéry, dûment chapitre par William Duncombe, se declara tres satisfait de *Grandison*, et daigna encourager ses jeunes amies et protegeeés dans leur amour pour Sir Charles. Son Éminence n'était point jalouse, et c'était grandement à sa louange !

Car vraiment, il y avait de quoi être jaloux les femmes, des le debut, s'étaient passionnées pour « l'homme de bien » Mrs Delany, des le 7 novembre 1751, exprima à sa sœur sa crainte que *Grandison* ne fût jamais termine, a cause de la mauvaise santé de son createur. Elle renouvela ses craintes en apprenant l'incendie de 1752. Le brouillon du chef-d'œuvre n'a-t-il pas été détruit ? Et quand elle eut été rassurée, et que le roman eut paru, quel enthousiasme ! quelles discussions ! Emily est trop jeune pour tomber amoureuse ! mais peut-être l'auteur a-t-il voulu montrer aux jeunes femmes « comment on peut, a force d'énergie et d'efforts, surmonter n'importe quelle passion » Charlotte est fort amusante « Mais étant donnée qu'elle est censée avoir bon cœur, elle se conduit souvent comme si elle n'en avait pas du tout » Clementine

est une splendeur, elle est tres superieure à Sir Charles, qui a le tort de consentir à ce que ses filles soient papistes « Si une femme avait écrit le recit, elle aurait pensé que les filles avaient autant d'importance que les fils, et quand je verrai Richardson, je lui demanderai des comptes pour ce faux pas ! » La bonne maman Shirley est admirable Harriet parle de son amour à trop de gens elle n'aurait dû avoir comme confidente que sa cousine Lucy Le style est en progrès sur les romans précédents, « quoique rien ne puisse jamais egaler *Clarisse* » Richardson a raison de faire dire à Harriet qu'une femme trop instruite est un hibou parmi ses sœurs et même, il n'aurait pas dû placer dans la bouche de ses heromes des mots aussi peu feminins que *intellect* et *éthique* Mais ce ne sont que taches presque invisibles sur un soleil resplendissant ⁶ !

Mrs Chapone manifesta une approbation totale, sans reserves, de l'attitude de Sir Charles et de la conclusion du livre, cependant que son mari, se preparant à partir pour North End, eut le malheur d'ouvrir « les irresistibles volumes » et alors, adieu toute idee de sortie ! Il fallait « devorer jusqu'à la dernière ligne »

Miss Talbot eut bec et ongles pour défendre Charlotte contre ses detracteurs, parmi lesquels brillait Miss Carter Par contre, elle eut l'approbation de celle-ci lorsqu'elle lava Harriet des accusations portées contre elle . Harriet, disait-on, fait parade de ses nombreux amoureux . mais il ne faut pas oublier qu'elle écrit à des intimes, et puis des Greville, Fenwick ou Pollexfen, il n'y a pas de quoi se vanter ! Miss Talbot s'indigna aussi contre les snobs, qui declaraient le style « bas, embarrassé et vulgaire » Elizabeth Carter montra la même indignation, mais à un degre moindre, car elle regrettait de voir Richardson employer des mots lourds et archaïques comme *kinswoman* (allée) Enfin, une grande discussion s'éleva entre les deux jeunes filles, au début de l'année 1754, sur les merites respectifs de Harriet et de Clémentine. Miss Car-

ter se faisait le champion de Clémentine à Cantorbéry, tout son entourage pensait comme elle, sauf une certaine Miss Hall dont on se moquait beaucoup Miss Talbot soutint Harriet, « raisonnable, discrète, dévouée, affectueuse, honnête, obéissante » A Londres, ajoutait-elle, Miss Mulso est de mon avis ! Ne pouvant tomber d'accord, les deux discuteuses se reconcilièrent en decouvrant que toutes deux préféraient *Clarisse* à *Grandison*

Margaret Collier, a qui les charités de Richardson permirent d'aller se fixer au bon air de Ryde (île de Wight), emporta avec elle ses deux trésors, *Clarisse* et *Grandison* Elle les lut à haute voix au vieux couple chez qui elle logeait et les braves gens se montrèrent si persuadés que Sir Charles était un personnage authentique, qu'elle n'eut pas le courage de les détromper

Sarah Fielding se répandit en louanges Sa seule réserve portait sur Charlotte, qui, disait-elle, exerçait trop son esprit aux dépens des autres « Je crains que son mari ne soit jamais convaincu qu'elle ne le meprise pas » Et elle signala, comme un des actes les plus méritoires du monde, la patience de deux femmes qui avaient décidé de ne lire le roman qu'ensemble, l'une faisant la lecture et l'autre commentant le texte et celle qui avait les volumes sous sa garde ne les entr'ouvrit pas une seule fois en l'absence de sa compagne. Enfin, Sarah raconta à Richardson qu'une de ses amies, entourée, adulée, fêtée, quitta ses admirateurs plusieurs soirs de suite pour s'absorber dans l'histoire de Sir Charles et cette dame appartenait à la noblesse !

Ce ne fut pas la seule personne titrée dont Sir Charles fut le dieu Sans parler de la chère Lady Bradshaigh, il y eut Lady Talbot, qui obtint communication des premiers volumes de *Grandison* dès Juin 1753, à condition de ne les montrer à âme qui vive, et qui remercia en envoyant un quartier de venaison⁸. Il y eut aussi Lady Luxborough, qui entendit tellement parler du roman, qu'elle convoqua

Shenstone pour le lui lire et Shenstone, approuve par elle, déclara que, pour avoir écrit *Grandison*, Richardson méritait un évêché. Enfin Lady Echlin (mais n'était-elle pas la sœur de Lady Bradshaigh ?) trouva tout, dans le livre, parfait, exquis, admirable la conclusion la satisfaisait, le caractère de Sir Charles l'enchantait, Harriet l'enthousiasmait encore plus que Clementine ! Cependant que son entourage se plaignait des scènes d'Italie, qui se repétaient trop, on trouvait Richardson trop prolix et surtout on critiquait les faits et gestes de Sir Charles, qu'on jugeait quelque peu empalé !

C'était fatal ! Quand un être pareil est donné en exemple, cela exaspère les hommes légers et frivoles, qui se sentent atteints par sa perfection les gens du grand monde, particulièrement. Autant la noblesse de province fut enthousiaste, autant les salons de la ville affichèrent un sot mépris. Pourtant, la Duchesse de Portland montra peut-être un peu moins de dédain pour *Grandison* que pour *Clarisse*. Horace Walpole acheta le roman à Londres des son apparition, mais c'était, assura-t-il, uniquement pour l'expédier à son ami Richard Bentley, lui-même n'avait jamais pu dépasser le quatrième volume, excédé qu'il était de voir des personnages se réunir pour se demander : « S V P, mademoiselle, de qui êtes-vous amoureuse ? » ou de bons jeunes gens opérer des conversions « en un clin de sermon ». En somme, répéta-t-il à satiété, ce livre est « un tableau de la vie aristocratique peint par un libraire, et un roman spiritualiste conçu par un pasteur méthodiste ».

Lady Montagu reçut *Grandison* à Lovere, en automne 1755. Elle se reconnut aussitôt dans le personnage de Charlotte, parce qu'il répétait un de ses mots historiques. Elle s'écria que « cela ne lui ressemblait pas plus qu'un des géants de Vauxhall » en effet, Richardson, s'il avait beaucoup entendu parler d'elle, ne l'avait jamais aperçue. Néanmoins, elle fut très ennuyée et aussi un peu inquiète ;

pourquoi cet imprimeur la poursuivait-il de sa haine ?
 « Je ne puis deviner en quoi j'ai pu encourir son indignation, à moins qu'il ne prenne pour vraie la correspondance entre moi et le marquis d'Argens, que je n'ai jamais vu, et qui, au milieu de grands et nombreux compliments, m'a attribué des sentiments qui ne me sont jamais venus à l'esprit, et parmi eux, une critique de *Pamela*, qui est cependant plus favorablement traitée qu'elle ne le mérite » Elle oubliait simplement ses insolences passées sur Richardson et son œuvre !

Elle écrivit à sa fille (et ses lettres étaient communiquées à moult cercles aristocratiques), que Richardson tombait lamentablement dans le troisième volume, que, lorsqu'il parlait de l'Italie, il était visible qu'il ne la connaissait pas plus que le Royaume de Mancomugi. Si les amours de Sir Charles et de Clémentine avaient commencé dans un de ces couvents dont les pensionnaires ont une complète liberté d'allures, l'intrigue eût été possible mais dans la maison familiale ! C'était aussi invraisemblable que de rencontrer une jeune fille de haute naissance dansant sur la corde raide à la Foire de la Saint-Barthélemy !

Et puis, ce Sir Charles aimait-il Clémentine sincèrement ou non ? Car il est toujours prêt à se libérer de cet amour ! Son compromis en matière de religion est tout simplement odieux ! Le pire, c'est qu'il semble admettre que les femmes n'ont pas d'âme, puisqu'il admet qu'on les élève dans l'idolâtrie papiste !

Que ce roman constitue une lecture favorite, à la *nursery* et au pensionnat, c'est possible et c'est déplorable, car il est absurde. Voyez Charlotte, recommandée comme modèle de plaisanterie charmante, applaudie par ces saintes gens qui confondent folie et esprit, et prennent le toupet et le mauvais caractère pour du brillant et du feu ! Cette Charlotte, enfant gâtée, devrait être fouettée en famille elle se conduit avec ingratitude, grossièreté, vulgarité, comme ces femmes du peuple qui réclament le droit de

battre leur mari, sinon de le tromper Tout est bas dans ce livre, même le dèdai de l'auteur pour la vieille porcelaine c'est pourtant le duc d'Argyll, arbitre du bon goût, qui l'a mise à la mode ! Vraiment, ce Richardson, s'il avait un atome de bon sens, devrait se borner à decrirre les amours des femmes de chambre, et à rapporter les conversations de l'office alors il ne commettrait pas de bévues !

Quant à son horreur des bals masqués, causes, selon lui, de tous les crimes, il est probable, le pauvre homme, qu'il n'a jamais eu assez d'argent pour acheter une carte d'entrée Car ses heroines, s'il etait ecrit qu'elles devaient être ravies, eussent ete plus facilement enlevees en allant dîner en ville qu'en se rendant au bal masque !

Ainsi parlait la Sevigne britannique Et peut-être sa fille avait-elle inspire ce billet, d'une jolie ecriture féminine, que Richardson reçut le 28 mars 1754 .

« MONSIEUR,

« Mon premier souhait est que vous n'eussiez jamais commence à ecire Mon second est que vous consideriez l'Histoire de Sir Charles Grandison comme la dernière du genre dont vous ennuierez le public ; et je vous assure, quoique certains de vos amis puissent vous assurer du contraire, que ce sont les souhaits de nombreuses personnes en plus de

« K L »

Horriblement vexé au fond, Richardson communiqua le billet à Lady Bradshaigh, afin de se faire consoler Puis il prit le bon parti d'en rire , il le montra à tous ses amis, et en envoya même des copies à ses principaux correspondants.

Un flot de lettres anonymes s'abattit sur la table de l'infortuné auteur, et augmenta ses soucis quotidiens⁹. Cela commença, à Noël 1753, par un billet dont l'auteur

clama l'horreur des bons Anglais contre les catholiques en general et les Porretta en particulier, et s'étonnait que Richardson ne stigmatisât pas les « erreurs du papisme » « Je suis désappointé, afflige », concluait ce *true-born Englishman* et il revint à la charge un mois plus tard, pour réclamer l'indication de manuels d'histoire anglais qui permissent d'éviter de recourir à Rapin.

Un ancien militaire, C P . , écrit deux lettres (23 janvier et 3 février), l'une pour approuver l'attitude de Sir Charles envers le duel, l'autre pour protester contre l'idée d'élever des filles dans l'hérésie papiste. Le 26 janvier, un autre correspondant accusa Richardson d'antipatriotisme, parce qu'il prônait l'Italie et les Italiens, et ne blâmait pas les modes françaises. Le 17 avril 1754, ce fut un lecteur insatisfait, qui aurait voulu que Sir Charles donnât son sentiment sur la mode de se réunir le dimanche pour jouer aux cartes. Le 23 mai, un autre, blâmant le compromis religieux, insinua que Richardson avait eu bien tort de mettre son héros dans une situation dont il ne pouvait se tirer à son honneur. Le 11 juin, un zèle patriote écrivit qu'il n'arrivait point à comprendre comment Sir Charles avait pu devenir l'ami de papistes et il joignit à sa lettre une coupure de journal contre les dangers du catholicisme. Enfin, en juillet, un anonyme concéda qu'il approuvait l'attitude de Richardson par rapport aux duels et aux bals masqués, mais que la seule idée de compromis religieux lui était intolérable à moins, disait-il, que vous n'ayez voulu montrer tout simplement l'impossibilité des unions entre personnes de religion différente. Un clergyman, illustre parmi les archéologues, grand ami de Richard Hurd, le D^r Macro, qu'il eut du mal à identifier, car sa lettre, non signée et non datée, arriva enclose dans une autre lettre signée W S , protesta, lui aussi, contre le compromis religieux, d'autant plus qu'il avait espéré que Richardson aurait profité de l'occasion, pour s'élever contre cette habitude de laisser

les fils au père et les filles à la mère, lorsque les deux époux étaient de religion différente. Mais sa critique était formulée si courtoisement, et sa lettre montrait tant de sympathie pour *Grandison* et son auteur, que Richardson se donna la peine, le 22 mars, d'envoyer une longue justification « à ce solide raisonneur et à ce digne juge de religion et sujets moraux », et il fut si content de ses propres arguments, qu'il les reprit trois jours plus tard dans un long factum destiné à l'imprimerie.

En somme, si l'on joint à ces lettres les billets protestant contre la conclusion du roman et réclamant un huitième volume, on voit que les clameurs étaient surtout poussées : 1° contre le compromis religieux offert par Sir Charles aux Porretta, 2° contre l'incertitude du sort de Clémentine à la fin de l'ouvrage. Et l'on comprend que Richardson, excédé par les cris, ait fait imprimer deux réponses sous forme épistolaire, intitulées *Copie d'une lettre à une dame qui demandait un volume supplémentaire de Sir Charles Grandison*, et *Copie d'une lettre à un gentleman qui objectait à l'offre faite par Sir Charles Grandison de permettre que les filles qu'il aurait de Lady Clémentine (si son mariage avait lieu) fussent élevées dans le catholicisme romain*. Elles étaient à l'impression au début d'avril 1754, et, à la fin de mai, Richardson les soumettait à l'approbation de Lady Bradshaigh et de son mari. Mais il n'avait pas attendu jusque là pour les répandre. Dès le milieu d'avril, il en avait envoyé des exemplaires, en guise de réponse, aux correspondants protestataires. Et il les remettait gratuitement à quiconque en faisait la demande : c'était de bonne reclame.¹⁰¹

La première de ces lettres, datée du 13 mars, rappelait d'abord que le retard apporté à la publication du dernier volume et la brusquerie apparente de la conclusion, étaient dus aux libraires pirates de Dublin (dont nous parlerons tout à l'heure). En outre, la chronologie du

roman interdisait une conclusion formelle : cette chronologie avait été minutieusement établie par l'auteur et lui avait donné beaucoup de peine, sous forme de retouches et de raccordements multiples destinés à éviter toute contradiction. Faire repartir les Grandison en Italie² — Impossible, puisque Harriet attend un enfant et qu'on ne peut exposer aux dangers d'un voyage l'héritier de Sir Charles¹ — Montrer Sir Charles père de famille³ ce serait répéter les règles de l'affection paternelle énoncées dans *Pamela*, et puis Sir Charles a montré, à plusieurs reprises dans le roman, combien il était bon et doux avec les petits. Enfin, tous les personnages du roman ont eu leur récompense ou leur châtement, et Clementine elle-même a pris une décision ferme. Que veut-on de plus³ ? Il était impossible de conclure plus nettement ou plus complètement.

La seconde lettre, datée du 25 mars, était moins convaincante et plus embarrassée dans la forme. Elle plaidait pour Sir Charles les circonstances atténuantes de la jeunesse et de l'amour : il fallait bien qu'il fit des concessions aux Porretta, qui en avaient fait de très grandes sur la religion des fils. Il ne pouvait pas résister aux supplications de toute une noble famille. Et une omission malheureuse dans une lettre de Lucy Selby avait été rétablie à la fin du dernier volume. Elle avait dû échapper à beaucoup de critiques, car elle prouvait que l'auteur avait prévu et exposé les objections faites par des lecteurs bien ou mal intentionnés.

*
* *

Il n'y eut pas contre *Grandison* que des critiques manuscrites. Un livre qui avait fait tant de bruit devant, comme ses prédécesseurs, exciter l'ire ou la verve des pamphlétaires. Le 23 février 1754, le *Public Advertiser* annonça la mise en vente, chez les libraires Dawse et

Jefferies, d'une brochure intitulée *Remarques critiques sur Sir Charles Grandison, Clarisse et Pamela. étudiant la question de savoir si ces livres ont une tendance à corrompre ou à améliorer goût et morale publics*. L'auteur, — qui était peut-être le Greville de Cambridge, contre qui Billy Lobb s'était à bon droit insurgé — avait senti le coup dirigé par Sir Charles contre le Allworthy de *Tom Jones*, et, prenant la défense de ce héros fieldingien, il accusait Sir Charles de faire preuve d'étalage et d'ostentation. Il déclarait ensuite que Richardson écrivait mal, ne savait pas composer, et mettait les bonnes mœurs en danger. Il faisait une exception pour *Clarisse*, bien que Lovelace lui parût « un parfait démon ». Mais il se rattrapait en accablant Pamela, « petite chipie insolente que n'importe quel homme doué de bon sens ou d'adresse aurait pu avoir à sa merci en huit ou quinze jours », — et en se moquant de M. B. — « âne bête qui méritait parfaitement le surnom de Booby (benêt) que lui avait attribué Fielding ». Enfin, deversant une bile qui semblait s'être accumulée depuis longtemps, l'auteur de ce libelle proclamait que (sauf dans *Clarisse*) tous les héros richardsoniens étaient « pleins de défauts, ridicules, et sans portée ».

Mais mieux vaut un ennemi déclare qu'un adversaire visant à l'impartialité. Richardson fut beaucoup plus ennuyé par une brochure de 58 pages, vendue un shilling, que le *Gentleman's Magazine* annonça dans son numéro d'avril 1754 *Examen candide de l'Histoire de Sir Charles Grandison. en une lettre à une dame de grande distinction*. Elle fut rééditée deux fois en 1755, preuve de l'intérêt que le public portait à *Grandison*. L'auteur, un certain F. Plumer (qui d'ailleurs ne signa pas), avait commencé à rédiger son pamphlet avant l'apparition du dernier volume du roman. Il nous offre donc des réflexions spontanées, au fur et à mesure de sa lecture. Il commence par exhaler sa mauvaise humeur d'avoir déboursé tant

d'argent pour se procurer son exemplaire. Sûrement, l'ouvrage est trop cher; il aurait pu être divisé en un moindre nombre de volumes; de même, *Pamela* en trois volumes, et *Clarisse* en cinq, eussent été plus accessibles au peuple, qu'il s'agissait (Richardson disait) d'édifier et d'instruire.

Plumer se montra juste. il y a beaucoup d'excellentes choses dans *Grandison*. Il en donna une longue énumération qui contient, — ce qui est naturel, — les scènes de la folie de Clementine, ou encore les attaques contre le duel, mais, ce qui semble paradoxal, la fantaisie de Charlotte et le caractère de Sir Charles, « pieux, humain, généreux et brave, pas du tout outre, mais très imitable pour un chrétien »

Mais attention ! après l'éloge vient le blâme. Blâme d'abord léger, mais perfide. ou voit-on dans la réalité tant de gens qui gemissent, sanglotent, pleurnichent, se mouchoient ou s'agenouillent ? Qui, sinon une vieille nourrice, passerait son temps à dire Dieu soit loué, Dieu vous benisse, ou Dieu vous recompense ? Puis vient l'attaque. Emily est bien larmoyante, Charlotte bien mal élevée et Harriet, oui, l'incomparable Harriet en personne, bien calculatrice et mesquine. elle ne se montre péremptoire et autoritaire que lorsqu'elle est sûre de Sir Charles. Celui-ci est insupportablement vaniteux et plein de lui-même. Quelle tête doivent faire Mrs Shirley, Mrs Selby et Harriet, lorsqu'il leur raconte toutes ses histoires d'Italie, et, par-dessus le marché, leur fait avaler un éloge de Clementine ! Quel tableau pour Hogarth !

En revanche, continue Plumer, il convient de répéter que les scènes de la folie de Clementine sont excellentes, et que Richardson est très heureux quand il forge de nouveaux mots expressifs. il a résisté à la mode de latiniser les mots anglais. De même, il sait inculquer aux jeunes gens le respect de leurs parents. et pourtant, Sir Charles ne se soucie aucunement de l'approbation

paternelle, lorsqu'il s'engage à épouser une catholique¹

La délicatesse est absente de beaucoup d'épisodes. Pourquoi faire préciser par Charlotte que son frère a gardé sa virginité² Cela a beaucoup nui au héros auprès des dames. Pourquoi Harriet nous est-elle montrée comme ayant de vives appréhensions de l'état matrimonial³ Elle s'évanouit elle se meurt le jour terrible le rite solennel l'effrayante nuit — Les dames sont également furieuses de voir que, en discussion, Harriet admet la supériorité des âmes des hommes sur celles des femmes. Enfin, rien n'est plus agaçant que l'habitude de désigner les personnages par des initiales cela gêne la lecture et prête à la plaisanterie. On avait appelé Booby le M. B. de *Pamela*, ne dira-t-on pas Lord Goosecap (badaud) pour le Lord G. de *Grandison*⁴

Plumer termine son pamphlet par un post-scriptum, nécessite par l'apparition du dernier volume il se contente de reprendre quelques-unes des critiques qu'il a déjà faites, puis se plaint que les cent dernières pages soient du remplissage que la conduite de Harriet mariée rappelle trop celle de Pamela épouse, et qu'on chante trop souvent les louanges de Sir Charles.

Telle qu'elle est, cette brochure, ou plutôt cette collection de notes de lectures, excède Richardson, d'autant plus que ses amis lui demandaient de toutes parts ce qu'il en pensait. Excédé, il finit par répondre à Lady Bradshaigh, le 30 mai 1754, qu'il refusait de s'occuper de l'*Examen candide*, parce que l'auteur n'avait absolument rien compris à son œuvre.

Il eut une autre alerte, six ans plus tard, lorsque parut un petit livre de 110 pages intitulé *L'Histoire de Sir Charles Grandison spiritualisée en partie. Vision avec des réflexions à ce sujet Par Théophila*. Il est fort possible que cet ouvrage, « primitivement non destiné à la publication », ait été communiqué à Richardson en manuscrit. Nous pouvons aisément deviner la réaction du

pratique Samuel rien ne pouvait l'irriter davantage que le mysticisme, rien n'était plus étranger à sa nature, plus éloigné de ses desseins. Et c'était le dernier volume du roman, le plus prosaïque, le plus terre à terre, le plus rempli de récompenses matérielles, qui avait justement dérangé l'équilibre mental de la nommée Theophila. « Je ne pus m'empêcher de penser, écrit-elle, que l'ingénieux auteur avait caché un sens mystique sous l'apparence d'un mariage parfaitement heureux, et avait laissé à la sagacité de ses lecteurs le soin de le découvrir. » Et, tout de go, Theophila racontait un rêve qu'elle avait eu. Il lui avait bien semblé que le bonheur de Sir Charles était allégorique. « C'était le bonheur d'une âme pieuse qui, après maintes années de lutte contre les infirmités et les incertitudes de cette vie, se trouve d'un seul coup soulagée par la mort, et mise immédiatement en pleine possession de son Seigneur. » Ces réflexions donnèrent à Theophila une vision : elle traversa une rivière noire (la mort) et arriva auprès d'une grande maison (le Paradis). À la porte, on lui dit que son nom serait Ecclesia, et on la mena à une grande fête donnée par le prince Emmanuel. Dès qu'elle vit celui-ci, elle le reconnut pour son fiancé de toujours, et il la salua en ces termes. « Bienvenue, soyez trois, trois fois la bienvenue, ma sœur, mon épouse, dans votre héritage : venez partager avec moi les gloires d'un royaume préparé pour vous depuis le début du monde ! » (*Grandison*, VII, 17). Et après le banquet, le Prince la mena dans les appartements préparés pour elle, son salon, sa bibliothèque, etc. (*Grandison*, VII, 19, 21). Des chœurs célestes chantaient. Ecclesia, laissée un moment seule, se demanda si tout cela était vrai ou si elle était victime d'illusions. Et la vision s'arrêta.

Elle recommença quelque temps après. Le Prince revint comme d'une grande victoire. Il donna à son épouse un compagnon, Raphaël, chargé de lui enseigner comment elle pourrait se rendre utile : avec lui, elle passa dans une

grande galerie de tableaux illustrant l'histoire sainte. Un surtout la captiva, car il représentait « Le Prince monte sur un cheval blanc, lequel semblait connaître l'importance de son cavalier » Puis Ecclesia retrouva plusieurs de ses parents qui avaient gagné le Paradis. Et la vision disparut.

Le livre se termine par des « Reflexions occasionnées par la Vision précédente », qui se resument en cette phrase : tâchons de mériter le Ciel, — et par deux poèmes, dont l'un nous révèle que l'auteur était sourd. Ce n'était pas sa seule infirmité !

Richardson haussa les épaules. Les attaques contre ses œuvres, ou les déformations qu'on leur faisait subir, le mettaient dans des rages sourdes, dérangeraient son équilibre nerveux, mais cela ne durait que quelques instants. Tandis que l'attaque contre sa bourse, la grande Piraterie irlandaise, le rendit littéralement malade, et même — qui sait ? — abrégea sa vie, tant le choc fut rude !

Craignant que des éditeurs pirates ne réussissent à publier avant lui son *Grandison*, il avait pris de multiples précautions. Il s'était engagé à fournir à Faulkner, de Dublin, le texte du roman, à imprimer et à mettre en vente avant même la date de publication à Londres. Il avait lancé une belle proclamation à son personnel : « Un libraire de Dublin m'a assuré qu'il pouvait obtenir des feuilles de n'importe quel livre, dans n'importe quelle imprimerie de Londres, avant publication. J'espère que je puis compter sur le soin et la circonspection de mes amis, compositeurs et pressiers, afin qu'aucune feuille de l'ouvrage que je mets actuellement sous presse ne soit emportée de l'atelier, et qu'on ne dise nulle part qu'il est sous presse. C'est très important pour moi. Aucun étranger ne doit être admis dans un des ateliers. Une fois de plus, j'espère que je puis me reposer sur le soin et l'intégrité de tous mes ouvriers : toutes les épreuves, corrigées ou non, devront être remises à M. Tewley, le contremaître, qui s'en

occupera. » Et tous les ouvriers avaient immédiatement exprime leur indignation à la seule idée d'une malhonnêteté

De plus, Richardson avait fait placer les feuilles corrigées et tirées dans un entrepôt special, sous la surveillance d'un homme, Peter Bishop, dont le rôle était de lire les épreuves au correcteur, et de mettre les entrepôts en ordre. Enfin, ayant remis chacun de ses trois manuscrits à chacun de ses trois ateliers, il s'était arrangé de façon que la composition et la mise sous presse fussent faites par des ouvriers différents, dans des ateliers différents, afin que nul ouvrier n'eût pu connaître l'ensemble de l'œuvre. Alors, se croyant protégé contre tous les pirates d'Irlande et d'ailleurs, il alla chercher Polly à Bath, puis envoya sans se presser quatre feuilles du premier volume à Faulkner, qui les reçut le 3 août, afin que celui-ci pût à loisir reimprimer l'ouvrage à Dublin. Il fit un nouvel envoi de huit feuilles les jours suivants, puis il attendit paisiblement l'occasion favorable pour expédier un autre paquet.

Or, le 4 août 1753, les journaux de Dublin annoncèrent l'apparition des premiers volumes de *Grandison*, en trois annonces séparées, l'une de l'éditeur Saunders, la seconde de l'éditeur Exshaw, la dernière de l'éditeur Peter Wilson (lequel eut le front de spécifier que l'ouvrage était « Imprimé pour Samuel Richardson et reimprimé pour Peter Wilson »). Faulkner, affolé, prévint Richardson, le priant de lui envoyer la copie en grande hâte, afin de battre de vitesse les trois pirates, qui n'avaient encore que le début de l'œuvre. Le 15, Richardson pressa ses ouvriers, et s'efforça de découvrir le coupable. Il renvoya Peter Bishop, malgré ses violentes protestations, et, après une enquête très serrée, découvrit qu'un de ses compositeurs, Thomas Killingbeck, avait envoyé des paquets à Dublin, probablement les feuilles du roman qu'il avait reçues de Bishop. Killingbeck fut longtemps interrogé. Il nia effrontément. Richardson lui demanda de faire une

declaration écrite de non culpabilité, apres avoir essayé d'ergoter, il demanda jusqu'au lendemain pour reflechir. Le lendemain il revint, disant qu'on lui avait conseille de ne rien ecrire a nouveau cuisine, il fit des reponses embarrassees, qui ne firent que confirmer Richardson dans ses soupçons. Killingbeck fut renvoyé et s'en alla en murmurant qu'il apporterait des preuves écrites de son innocence. Mais il ne reparut jamais. Peter Bishop ecrivit a Richardson qu'il n'avait jamais passe de feuilles a Killingbeck, et que celui-ci avait dû les dérober et il expliquait comment un tel vol etait possible, d'où l'on pouvait deduire que lui, Bishop, avait ete singulierement negligent dans sa garde des precieux documents : aussi Richardson ecarta-t-il toute demande de reintegration.

En attendant, les pirates de Dublin, qui avaient passe commande a quatre imprimeurs, lancaient sur le marché d'innombrables exemplaires des cinq premiers volumes de *Grandison*. En septembre, ils annoncèrent qu'ils avaient traite avec des libraires d'Edimbourg pour faire imprimer une édition ecossaise, qui serait vendue moins cher que l'édition anglaise. On sut aussi qu'ils avaient envoye des exemplaires en France avant même que Richardson eût pulhé son édition à Londres. Et, pour comble, voici que Faulkner ecrivit que, ne pouvant lutter, il preferait se joindre au consortium des pirates et profiter de leurs bénéfices.

Pourquoi cet acharnement? Parce qu'il s'agissait d'une vengeance. Les quatre « bandits irlandais » (*Rapparees*) n'en firent point mystere. Le *Dublin Spy* (Espion Dublinois) du 5 novembre, rappela que Richardson avait autrefois « accompli de noirs desseins contre notre royaume », en mondant l'Irlande d'exemplaires de sa Continuation de *Pamela*, « au grand dam de nos imprimeurs et libraires qui auraient pu l'imprimer ici et la vendre à moitié prix ».

Richardson en fut reduit à envoyer à Dublin quelques exemplaires de son édition, qui furent offerts aux Irlandais.

à un prix inferieur au prix pratique à Londres Les pirates riposterent en abaissant encore le prix de leur propre edition Bien mieux, ils s'arrangerent pour que Richardson ne pût toucher l'argent qui lui etait dû pour la vente de quelques volumes il fallut trois ans, pour que le Reverend Smyth Loftus pût recuperer dix guinces Samuel eut d'ailleurs un beau geste il pria Loftus de remettre cette somme au Reverend Philip Skelton, de Monaghan, pour ses pauvres, et un gros colis de livres vint remercier Loftus de ses efforts méritoires

Ce serait toutefois bien mal connaitre Richardson de croire qu'il ne se livra pas à de vigoureuses contre-attaques D'abord, il s'arrangea avec un autre libraire de Dublin, nomme Main, qui devint son depositaire attitre Et, en annonçant la publication de ses quatre premiers volumes, dans le *Public Advertiser* du 8 novembre 1753, il specifia qu'ils etaient vendus en Irlande par le seul Main, « qui a bien voulu entreprendre de rendre au proprietaire de l'ouvrage cette justice que presque tous les libraires et imprimeurs de Dublin lui ont refusee, contre une confédération de Pirates de cette cite, lesquels ont trouve moyen d'amener quelques-uns de ses ouvriers à voler chez lui une partie de l'ouvrage ». Puis il retarda la publication du dernier volume, que les journaux avaient annonce comme tres avance des le 8 novembre 1753, et prit des mesures si strictes que nul ne put en dérober des feuilles, et que les acheteurs irlandais des premiers volumes pirates, anxieux de connaitre la fin du roman, furent obliges de passer chez Main

Enfin et surtout, il repandit dans le grand public la nouvelle de la « piraterie » dont il avait ete victime D'abord, le 14 septembre, il fit distribuer à Londres et à Dublin un tract de trois grandes pages intitule : *Le cas de Samuel Richardson, de Londres, imprimeur, à savoir l'envahissement de son droit de proprietaire sur l'Histoire de Sir Charles Grandison, avant publication, par*

certaines libraires de Dublin. Il y exposait longuement comment les pirates avaient pu se procurer cinq volumes complets, la plus grande partie du sixième, et quelques feuilles du septième. Faulkner presenta sa defense dans les journaux de Dublin, le 3 novembre, mettant en cause les nombreux retards de Richardson à lui envoyer des feuilles ou à répondre à ses lettres, et affirmant qu'il avait offert de payer des droits d'auteur (derisoires 14 guinees!) Alors Richardson reprit la plume et, le 1^{er} fevrier 1754, fit imprimer une brochure de 19 pages, intitulee *Adresse au public sur le traitement que l'éditeur de l'histoire de Sir Charles Grandison a subi de la part de certains libraires et imprimeurs de Dublin, contenant aussi des observations sur le plaidoyer de M. Faulkner.* Cette brochure fut reimprimée à la fin du dernier volume de *Grandison*, afin que l'acte inqualifiable fût transmis à la posterité. Richardson y stigmatisait comme il convenait ces « sauvages qui se tiennent toujours prêts à piller un navire avant qu'il soit devenu epave », refusait point par point les arguments presentes par Faulkner, et rappelait que celui-ci, pirate endurci, avait déjà volé autrefois les feuilles de la continuation de *Pamela*, et garde la plupart des sommes qui revenaient à Richardson pour la reimpression irlandaise de *Clarisse*. Pour l'observateur impartial, il n'y a pas de doute que Richardson ait été victime d'un vol : mais, à la décharge de Faulkner, il faut dire que Richardson avait été singulièrement lent à répondre à ses lettres pressantes et à ses demandes de feuilles.

Ce fut la seule vengeance que Samuel put tirer de ses ennemis. Juridiquement, il n'y avait rien à faire. En vain pressa-t-il tous ses amis, tous ses obligés, tous ses protecteurs. L'état des lois était tel, que nulle œuvre littéraire anglaise n'était protégée en Irlande. Lord Orrery, en personne, ne put rien obtenir, et s'en excusa auprès de Richardson. Et une dame fort influente, Lady Lambard,

poussée par Hildesley et par Lady Echlin, dut, elle aussi, avouer son impuissance

Les amis de Richardson s'employèrent alors à faire contre les bandits une intense propagande Skelton, sous le pseudonyme de Philocalus, envoya aux journaux de Dublin, qui la publièrent, une lettre pour blâmer les procédés des pirates et recommander l'édition authentique vendue par Man Tickell, grand admirateur de *Grandison*, rompit toutes relations avec Faulkner dont il était jusque là un des plus fermes soutiens Cave publia dans son *Gentleman's Magazine* d'octobre 1753 un long extrait du *Cas de Samuel Richardson*, et reproduisit un article de Arthur Murphy, dans le *Gray's Inn Journal* du 13 octobre, qui contenait une lettre écrite « par ordre d'Apollon », et signée « Jonathan Swift secrétaire », où les pirates étaient condamnés à passer en couverte

Enfin, comme toujours, lady Bradshaigh compatit à la peine de Richardson et fulmina tellement dans son entourage contre les *Rappees*, qu'une dame de ses amies n'osa pas lire les six volumes de *Grandison* qu'elle avait achetés, de peur que ce ne fussent ceux des pirates Des la première mention que Richardson lui fit du vol infâme, elle manifesta une véritable inquiétude, et reclama des détails avec une anxiété sincère « Oh ! comme je pourrais les execrer, eux et les coquins qu'ils ont corrompus ! Savez-vous qui ? Et que ferez-vous d'eux ? » Puis, avec une férocité très féminine (plus tard elle fit disparaître ces passages de sa lettre), elle ajouta « Je suppose que vous leur donnerez un simple avertissement et que vous leur pardonneriez, mais je vous prie de n'en rien faire, je supplie et je desire que vous les laissiez punir avec sévérité, être mis à mort si c'est la peine admise, car rien d'autre ne les empêchera de faire du mal La douceur ne réussira jamais avec des coquins de cet acabit » (25 septembre 1753).

Cela réconforta un peu Samuel et lui donna du cœur à la lutte. Mais, comme il l'avouait lui-même, non sans mélancolie

cohe, la seule leçon a tirer de cette mesaventure, c'est qu'il avait eu bien tort de ruiner sa sante et de se priver de tout plaisir raisonnable pour ecrire un roman d'edification !

La consolation la plus efficace vint de l'étranger¹² De Lausanne, Gibbon ecrivit à ses amis d'Angleterre que *Grandison* etait un chef-d'œuvre, tres superieur à *Clarisse*, et il fit autour de lui une intense propagande En Hollande, Stinstra fit une reserve dans ses louanges du roman, mais combien légère ! « Vous depeignez de manière charmante les mouvements et effets d'un genereux amour dans le cœur de Miss Byron Mais cette agreable sensation ne pourrait-elle pas s'insinuer dans le sein et les tendres esprits du beau sexe, les attendre, les adoucir, et ainsi les laisser sans defense devant les invites des amants insinuants ? » Et il se mit à traduire le roman, d'après la troisième edition : sa traduction, en sept volumes, parut chez Harlingen, d'Amsterdam, en 1756-1757.

En Allemagne, Mrs Klopstock pleura de joie « Vous avez cree un *Clarisse* masculin ! Oh ! vous l'avez fait pour les délices et la gratitude de tous vos heureux lecteurs ! Et maintenant vous ne pouvez plus ecrire il vous faudrait raconter l'histoire d'un ange ! » Elle avait lu le roman dans le texte original mais ses compatriotes, moins privilégiés, ne devaient pas trop longtemps attendre la version allemande Le grand ami de Richardson à Leipzig, le libraire Erasmus Reich, ecrivit, le 10 mai 1754, qu'il avait donné un exemplaire à Gellert en vue de traduction Gellert ne perdit pas de temps ; *Grandison* l'enthousiasma les deux plus belles heures de sa vie furent celles où il lut le cinquième volume de *Grandison* et le septieme de *Clarisse* ! Et cet enthousiasme se donna libre cours en un poeme dithyrambique *Sur le portrait de Richardson*. Peut-être aide par Schwabe, il se mit à traduire le livre,

dont Reich envoya soigneusement les volumes à Richardson au fur et à mesure de publication. Cette traduction parut à Leipzig entre 1754 et 1756, en 7 volumes. Le succès fut tel, qu'en 1758-1759, Reich fit paraître une seconde édition, corrigée, et surtout ornée de très fines gravures sur cuivre de Bernigerot. Parmi celles-ci se trouve un portrait fantaisiste de l'auteur, que souligne le poème de Gellert. La seule différence de texte avec l'édition anglaise est que les appendices du dernier volume ont été remplacés par les lettres- réponses de Richardson à ceux qui réclamaient une continuation et protestaient contre le compromis du mariage.

Le 12 juin 1758, Reich annonça à Richardson qu'il lui enverrait autant d'exemplaires des gravures qu'il le désirerait, en même temps qu'un exemplaire de la nouvelle édition, dont le papier et les caractères avaient été particulièrement soignés. Richardson se déclara satisfait et ne manqua jamais d'opposer les loyaux Allemands aux perfides Irlandais.

Les visiteurs qu'il recevait d'Allemagne lui apportaient d'ailleurs de si bonnes nouvelles, qu'il se trouvait confirmé dans son jugement. Haller manifestait autant d'enthousiasme que pour *Clarisse*. Wieland, qui avait appris le français dans la traduction française de *Pamela*, méditait d'écrire des lettres de Sir Charles Grandison à sa pupille Emily Jervois, puis un drame sur l'histoire de Clementine. Lessing proclamait que Richardson était le seul modèle qu'un écrivain digne de ce nom pût désirer suivre. En vain les libres penseurs essayaient-ils de prôner Fielding : le bâtard Tom Jones avait été transpercé par la lance de Grandison-Saint Georges. Ils ne devaient reprendre de l'assurance que plus tard, lorsque Musäus eut publié sa parodie, *Grandison Deux* (1759). Mais ils n'arrêterent pas le flot des imitations *bona fide* du chef-d'œuvre, qui avait commencé, en 1755, par l'*Histoire d'Edward Grandison à Gœrlitz*, et qui continua avec l'*Histoire du comte de P...*

(anonyme) et l'*Histoire de Miss Fanny Wilkes*, où bon pasteur Hermes mit beaucoup de morale et fort peu talent.

Paris fut aussitôt prevenu de la naissance de *Grandison*. « histoire tour à tour amusante et ennuyeuse, plus de longueur que d'inflexion », par *Les cinq années littéraires* de P. Clement (La Haye 1754) Mais déjà de Freval s'était employé à hâter la traduction, dont s'était emparé l'abbé Prevost Celui-ci, continuant ses mefaits, non seulement abregéa des lettres et supprima toutes les tirades moralisatrices, mais encore eut l'outrecuidance de modifier complètement la conclusion du livre : Clementine, définitivement guerrie, épousait le comte de Belvedere, pendant qu'Emily Jervois convolait en justes noces avec l'aimable Beauchamp Mais Richardson ne manifesta pas l'indignation dont il avait fait preuve en recevant la traduction de *Clarisse*. Il était blasé et puis il se rendait compte maintenant qu'il était nécessaire d'abaisser son œuvre pour la mettre au niveau d'une nation d'écerveles, et que, le non de Prevost aidant au succès, un peu de vertu, malgré tout, passerait de l'œuvre, même déformée, dans les cerveaux français

Prevost demanda un privilège royal pour sa traduction dès le 29 mars 1753, car Richardson avait offert à de Freval de lui envoyer des feuilles de l'ouvrage bien avant publication. Le privilège fut refusé, et l'ouvrage ne parut que beaucoup plus tard, sous le titre *Nouvelles Lettres Anglaises ou Histoire du Chevalier Grandison* Les deux premiers tomes et la première partie du tome III virent le jour en 1755 Le reste (seconde partie du tome III et tome IV) était prêt en 1756, mais l'éditeur attendit près de deux ans avant de les mettre en vente

Car le debut de la traduction avait soulevé un tollé dans la République des Lettres La *Correspondance Littéraire* de Grimm et Diderot déclara (janvier 1756), qu'il fallait « avoir bonne opinion de soi-même pour se faire ainsi

sculpteur du marbre de M Richardson », et que, si l'on a le droit d'ôter la poussière sur une statue, on ne doit point en modifier les formes De plus, la même année (1756), était parue à Gottingue et Leyde une autre traduction française de *Grandison*, en sept volumes, œuvre du pasteur Gaspard-Joël Monod Elle était lourde et barbare, mais complète L'éditeur attendit l'année 1758 pour lancer la fin de la traduction de Prevost, et il lui assura des défenseurs dans l'*Année littéraire* et dans le *Mercur*, où Marmontel (qui ne savait pas l'anglais) approuva fort l'abbé d'avoir fait d'utiles retranchements

Mais, de toutes ces disputes, Richardson n'avait cure Il s'intéressait bien davantage aux entrefilets des journaux littéraires, où l'on donnait des nouvelles de sa santé comme de celle des rois Mais n'était-ce pas légitime ? Ne regnait-il pas sur les cœurs — et les glandes lacrymatoires — du beau sexe, dans toutes les capitales du Monde ?

CHAPITRE XVI

SOLEIL COUCHANT

(Fin de la carrière littéraire)

La carrière littéraire de Richardson s'arrête avec *Grandison*. Fatigue, l'imagination vide, il sut résister aux multiples demandes de collaboration dont éditeurs ou directeurs de Revues l'assaillaient de toutes parts. Smollett lui-même sollicita en vain sa copie pour le *British Magazine*, que Newbery venait de lancer (mai 1760)¹.

Pourtant, on vit son nom en tête de quelques courts morceaux, voire même d'importants ouvrages, mais il n'avait pas donné l'autorisation d'en user ainsi. Une lettre de lui à William Duncombe figure dans un recueil de *Lettres de personnes éminentes*. Un petit pamphlet intitulé *Devoirs des femmes envers leur mari*, semble avoir pour origine les feuilles qu'il écrivait pour convaincre Hecky Mulso, lors de sa controverse avec celle-ci sur les droits et devoirs respectifs des époux. Enfin, en 1760, parut une traduction anglaise en deux volumes du vieil ouvrage (1557) de Marguerite de Lussan : *La vie et les actions héroïques de Balbe Berton, chevalier de Grillon : traduit du français par une dame et révisé par M. Richardson*. Lady Bradshaigh se jeta sur le livre, mais se dégoûta vite, tant il était insipide. Et elle demanda à Richardson quelle était sa part exacte dans la « revision ». Il répondit, le 20 Juin, qu'il s'était trouvé moralement forcé de lire le texte que lui présentait la traductrice implorante,

et que, pour dire quelque chose, il avait suggéré des notes additionnelles sur « le Massacre de Paris et l'Assassinat de Henri IV » Mais il ne protesta pas autrement contre l'emploi abusif fait de son nom par un besogneux confrère. Après tout, n'était-ce pas un signe de gloire ?

Cette gloire survécut d'ailleurs de longues années à sa mort, car les éditeurs recueillirent ses moindres manuscrits pour les publier. En 1765, le *Literary Repository* publia *Six lettres sur le duel*, tirées des papiers qu'il avait préparés pour l'épisode fameux de *Grandison*, mais non employées pour ne pas démesurément grossir l'ouvrage. Dans ses *Mémoires biographiques de Mr Bowyer* (1778), Nichols inséra quelques vers autrefois composés par l'auteur de *Pamela*. La famille de Richardson ne protesta pas, mais lorsqu'au début de l'année 1771, l'auteur de *l'Histoire de Sir William Harrington* eut malhonnêtement fait suivre son titre de la mention *révisée et corrigée par feu M. Richardson*, Mrs Richardson et ses filles envoyèrent au *Gazetteer* et au *New Daily Advertiser* (5 février) une note pour remettre les choses au point. Le livre en question était d'ailleurs bien dans le genre richardsonien, et il se pouvait que l'auteur, Thomas Hull, ne mentit point lorsqu'il affirmait dans sa préface. M. Richardson a indiqué quelques corrections à faire à l'ouvrage, écrit depuis de longues années.

Ce n'est pas que les invitations aient manqué à Richardson, de continuer son œuvre romanesque. On fit pression sur lui de toutes les manières. Après que Skelton eut abandonné son idée de livre sur une « diablesse », Lady Echlin suggéra à Richardson qu'après l'homme parfait, il devrait montrer la veuve exemplaire. Ce serait une réhabilitation de la veuve, qui avait mauvaise réputation dans la littérature, parce que la brutalité des temps l'amenait à chercher un protecteur ou à se livrer à des occupations très louches. Lady Bradshaigh renchérit et parla de deux veuves, dont l'une aurait eu un bon, et l'autre un mauvais

mari Plus raisonnable, Edwards réclama le roman de Mrs Beaumont Mais Richardson ne voulut rien entendre. « Que diable ! un auteur est-il condamné à écrire toujours ? » Il était un peu desorienté d'avoir si peu de travail à faire pendant près de quinze ans, il n'avait cessé de rédiger des romans Mais il ne se sentait pas le courage de recommencer, la mise en train lui coûtait beaucoup Comme le remarquait finement Miss Talbot « Le pauvre M. Richardson donnerait beaucoup pour être bien lancé au milieu d'un nouvel ouvrage, mais il n'a pas assez d'énergie pour s'aventurer dans le début »

Miss Talbot eut une idée très ingénieuse pour le décider à continuer sa carrière littéraire Dès le 27 septembre 1754, elle avait écrit à Miss Carter « Ce serait grande charité de votre part de songer à une demi-douzaine de sujets de pièces de théâtre et de les envoyer à M. Richardson, car j'ai idée que sa prochaine entreprise sera une pièce, et il faut qu'il entreprenne quelque chose pour rester de bonne humeur et en relative santé Songez à quelque chose qui ferait une comédie intéressante, ou une tragédie de vie ordinaire Certes, s'il se mettait à en écrire deux ou trois à la fois, son génie infini s'en accommoderait mieux, et c'est grand, pillé de voir du génie se perdre ainsi dans l'inactivité » Miss Carter répondit (11 Janvier) « Je me rappelle, lorsque j'étais à Londres, avoir entendu dire que chaque fois que M. Richardson se croyait malade, c'était qu'il n'avait pas une plume à la main ». Mais après ce sarcasme, elle promit de réfléchir à des sujets possibles

En attendant, Miss Talbot usa auprès de Richardson de ces deux arguments redoutables pour ne pas perdre votre génie, pour ne pas perdre votre santé, il faut écrire, écrire sans cesse Samuel fut trouble, il consulta son cher Edwards voyez-vous un sujet d'ouvrage que je pourrais entreprendre, malgré mon âge, malgré ma fatigue ? Edwards répondit catégoriquement. aucun sujet n'est désormais digne de vous, et je serais très jaloux de tout

livre de vous qui serait inferieur à *Grandison*. Et Richardson se laissa aisement convaincre, il etait monte sur une telle cime, qu'un faux pas aurait suffi a le precipiter dans l'abyme

Ceci se passait en fevrier 1755 Il eut, la même annee, à repousser un nouvel assaut de Lady Bradshaigh · le 25 juillet, elle lui intima l'ordre d'occuper ses loisirs a ecrire Le 5 septembre, elle declara que ses amis, unanimes, souhaitaient le voir rediger son autobiographie Plût a Dieu qu'il l'eût fait! Mais il etait las, et il s'effarouchait a l'idée de parler de lui-même Quand Lady Bradshaigh, tenace, revint a la charge en juillet 1757, il feignit d'abord de ne pas comprendre, puis il fit le mort

Son dernier grand travail litteraire fut un volume de quatre cent vingt pages intitule · *Collection des sentiments, maximes, avertissements et réflexions moraux et instructifs contenus dans les Histoues de Pamela, Clarisse et Sir Charles Grandison, digérés sous des rubriques appropriées, avec références au volume, a la page, des éditions in-octavo et in-douze de ces histoues respectives Auxquels sont ajoutées deux lettres de l'éditeur de ces ouvrages, l'une en réponse à une dame qui désirait un autre volume de l'Histoire de Sir Charles Grandison, l'autre en réponse à un gentleman qui avait fait objection au compromis offert par Sir Charles sur l'article de la religion, s'il avait épousé une catholique Londres, imprimé pour Samuel Richardson, et vendu par Hutch, Hawes, J et J Rivington, Andrew Millar, R et J. Dodsley, J Leake Ce volume, d'un prix modique (3 shillings), fut annonce le 6 mars 1755 par le *Public Advertiser*. Une courte preface « par un ami » montrait l'utilite de l'ouvrage :*

« Les *Histoues* peuvent être considérées comme des vies de personnes éminentes, et cette collection de maximes comme la morale »

Les *Sentiments* etaient classés par ordre alphabetique

Ceux de *Pamela* occupaient quatre-vingt-quatre pages. On retrouvait, groupées sous la même rubrique, les phrases du roman qui résolvait des problèmes d'ordre moral ou social, comme Adversité, Avis aux jeunes épouses, Supériorité des hommes sur les femmes (due aux femmes elles-mêmes), Beauté, Timidité, Calomnie, Charité, Enfants, Clergé, Piété conjugale, Vêtements, Devoirs envers les supérieurs, Éducation des femmes, Vie mondaine, Coup de foudre, Amour platonique, Vieilles filles, Suicide, Vapeurs, Veuvage, etc, etc. Souvent, sous le titre d'une rubrique, se trouve un renvoi à d'autres mots synonymes ou évoquant des idées analogues : ainsi, au mot Double-Entendre, Richardson renvoie à Libertins, Vieux Roués, et, au mot Jeunesse, il renvoie à Mort, Religion.

Les *Sentiments* extraits de *Clarisse* occupent cent trente et une pages. On retrouve à peu près les mêmes mots, mais la longueur des articles est très caractéristique. À d'interminables énumérations aux mots Décence, Decorum, Fautes, Erreurs, Vice, Mauvaises habitudes, Libertin, Orgueil, Viols, Maledictions, Testaments, etc, s'oppose un petit paragraphe de quelques lignes sous la rubrique Bonheur. Et au milieu de l'article Repentir surgit une phrase en gros caractères gothiques : *Lovelace ne recut pas pour se repentir !*

On retrouve les mêmes caractéristiques dans les cent quatre-vingt-sept pages consacrées aux « *Sentiments* » de *Grandison*. longs articles à Générosité, Homme d'honneur, Duel, Mariage, Decorum, Préparatifs nuptiaux, Jour de nocé, Signes de l'amour, etc, mais on jugera étrange de ne trouver que quelques lignes au mot Affectation.

C'est Johnson qui, par ses perpétuelles demandes d'*Index Rerum*, avait donné à Richardson l'idée de compiler ce volume. Et Samuel avait réalisé cette idée avec joie : il pourrait ainsi prouver au monde que son but, en écrivant les romans, avait surtout été un but d'édification. Et puis,

il aimait le travail de bénédictin classer, cataloguer, indexer, était pour lui volupté sans pareille Il y passa beaucoup de temps Il y mit beaucoup de soin Ses amis insinuerent que ce temps et ce soin eussent etc mieux depenses à un travail original Il les laissa dire, et lorsque l'ouvrage eut paru, ils durent convenir qu'il en valait la peine « C'est un miroir où je vois la délicatesse de votre bon et grand esprit », écrivit Lady Echlin Les jeunes Hill mirent leurs lumieres en commun pour celebrer, en vers, les merites de la *Collection*, « agreable baume, capable de desarmer la force de tous les poisons mortels », en « une epoque degeneratee, ou la Vertu semble endormie, et ou la Folie mene une vaste et enthousiaste farandole' » Edwards ayant manifeste sa vive approbation, et demande des details sur la conception de l'ouvrage, Richardson lui expédia, le 14 juillet, une longue missive, pour expliquer son plan et ses desirs de rendre son manuel vraiment pratique, il avait poussé le souci au point de faire trois index distincts, un par roman, dans le cas ou l'acheteur, n'ayant lu qu'un ou deux des romans, ne se soucierait pas de ce qui était dit dans celui ou ceux qu'il ne connaissait point. Mais Richardson ne s'était pas rendu compte qu'un tel plan l'exposait à des redites, *Pamela*, *Clarisse* et *Sur Charles* traitant souvent les mêmes sujets en termes identiques

La *Collection* était un adieu à la litterature romanesque ses confrères le comprirent bien, l'un d'eux, le libraire Baldwin, obtint son autorisation pour publier un petit volume de deux cent trente-deux pages intitulé *Les sentiers de la Vertu enfin tracés ou les Histoures en miniature des célèbres Pamela, Clarisse Harlowe et Sur Charles Grandison, racontées familièrement et adaptées aux capacités de la Jeunesse* Le livre, qui parut en 1756, eut du succès, puisqu'il fut recédité peu après sous le titre : *Beautés de Richardson, ou les Histoures, etc.* Le frontispice montrait la Vertu portée en

triomphe La préface était lyrique « Heureux le jeune garçon qui, en lisant cet ouvrage, apprend à éviter les vices d'un Monsieur B et d'un Lovelace, et s'efforce d'imiter les nobles vertus de l'humain, genereux et pieux Sir Charles Grandison, et, comme lui, est le plus obeissant des fils, le plus affectueux des frères, le plus fidele des amis, et le meilleur des maris' Heureuse la belle qui s'efforce de transcrire dans son esprit la simplicité sans artifices et l'innocence de Pamela, avec la ferme vertu d'une Clarisse' Et qui, telle l'aimable Miss Byron, merite et obtient de ses parents et amis la plus tendre affection, et, en dedaignant tout admirateur depourvu des principaux charmes qui seuls doivent captiver un esprit vertueux, reçoit enfin le bonheur d'être unie à un homme d'intelligence, de vertu et de religion ».

Pamela est racontée en vingt-huit pages, dans le style des contes de fées, mais — autres temps, autres mœurs — les scènes les plus risquées, comme la tentative de viol dans le lit de Mrs Jewkes, ne sont point le moindrement passées sous silence. Dans le résumé de *Clarisse* (105 pages), les passages grandiloquents, comme la tirade de l'héroïne contre le séducteur (O chenille pernicieuse, etc.) sont mis en lumière Quant au résumé de *Grandison*, qui occupe quatre-vingt-dix-sept pages, il est fort ingénieusement fait, selon l'ordre chronologique, commençant par le séjour de Sir Charles en Italie et son attachement pour Clémentine on pourrait encore le recommander de nos jours aux gens sensibles et presses...

*
* *

Avant pris sa retraite comme collaborateur de *Revue*, puis comme romancier, puis comme compilateur et moraliste, Richardson n'avait plus qu'à imiter l'exemple des grands hommes de son siècle en publiant une partie de sa correspondance. Depuis *Pamela*, il gardait soigneuse-

ment les lettres qu'il recevait, et il faisait prendre, par ses filles ou son neveu, copie des reponses qu'il expedait. Il les numerotait, les classait, puis, quand les piles devinrent trop considerables, il les encarta dans de grands albums. Quand sa carriere d'ecrivain fut close, sa grande joie fut de feuilleter ces albums et de revivre ainsi le passe. Et il continua a ecrire ou a dicter des lettres jusqu'a sa mort. Toujours, il exigea de ses correspondantes de longues missives, ne fût-ce, ecrivit-il à Miss Highmore (le 15 juillet 1751), que la copie de pages qu'elles venaient de lire, et qui les avaient particulierement interessees.

En août 1754, il essaya d'attirer Lady Bradshaigh à North End, en lui disant « Combien j'aurais plaisir à vous montrer toute ma correspondance ! Et alors vous pourriez reviser les lettres dont vous m'avez honore et effacer tous les passages qui vous auront ennuyee : bien que j'aie ecrit dans la premiere partie de la correspondance qu'elles devront toutes être mises à votre disposition, en cas de certain événement. » Jusque-là, il n'avait guere eu le temps que de classer les lettres de Lady Bradshaigh, le plus bel ornement de sa collection, et il ne pouvait resister au plaisir de les montrer aux hôtes de marque. Le 27 janvier 1755, il ecrivit à Edwards qu'il triait tous ses papiers, jetant ceux qui n'offraient pas un intérêt direct, offrant de retourner leurs lettres aux amis qui en feraient la demande « Autrement elles amuseront mes enfants, leur serviront de modeles, et leur apprendront à honorer les amis de leur père »

Et non seulement il classait ces lettres, mais il en revoyait le style, supprimant les mots trop forts ou trop familiers, modifiant les formules de politesse en les rendant plus impersonnelles, plus vagues. Surtout, il barrait les noms propres, les initiales, ou en substituait d'autres : ainsi Lady Bradshaigh devenait Lady D. Il fit ainsi deux series de corrections, les premieres à l'encre noire, les secondes à l'encre rouge²

Etait-ce simplement par pudeur envers ceux qui, plus tard, liraient ces lettres du passé² ou par prudence, dans le cas où ses descendants jugeraient bon de les publier³ Peut-être, mais il y avait une autre raison

Le 11 juin 1757, son ami Reich lui communiqua un mot de Gellert « N'aurait-il pas moyen, monsieur, de voir encore quelques choses de votre plume² Vos lettres, par exemple, avec celles de vos amis choisis, feraient beaucoup de bien au monde¹ Si vous avez des raisons de les refuser à vos compatriotes, accordez-les aux miens, qui vous font peut-être plus de justice que toute autre nation au monde . » Richardson répondit par un demi-refus, indiquant que la délicatesse et l'honnêteté lui interdisaient de songer à une telle publication : ce serait presque un abus de confiance vis-à-vis des correspondants qui lui avaient ouvert leur cœur¹ Toutefois, si ceux-ci eux-mêmes le lui demandaient, peut-être pourrait-on publier, en allemand, un ou deux volumes de Lettres choisies²

Mais, à peine eut-il envoyé cette réponse evasive, qu'il eut d'amers regrets. Et, le 19 novembre 1757, il avoua à Lady Bradshaigh que, plus il relisait sa correspondance, plus il trouvait déplorable que de tels trésors fussent perdus pour l'humanité. Ne pourrait-on pas faire une publication anonyme² En supprimant tous les noms propres² En traduction à Paris ou à Leipzig² Lady Bradshaigh ne dit pas non, mais conseilla une extrême prudence « Envoyez-moi les registres qui contiennent mes lettres, afin que je voie si nous sommes bien d'accord sur les passages à supprimer² » (18 décembre) Le 2 janvier 1758, Richardson envoya les premiers registres avec une copie du billet de Gellert et de sa réponse, sachant bien que son refus exciterait la passion féminine de la contradiction Cela ne manqua pas³ Lady Bradshaigh répondit (24 janvier) que les Allemands avaient raison, que la publication était désirable, mais d'abord en anglais, et qu'il faudrait publier, en plus de ses propres lettres,

un choix de lettres de tous les autres correspondants

Pendant le mois de février, Richardson communiqua ses registres, un à un. Puis fatigué, malade, il s'effraya à l'idée de prévenir ses amis et d'obtenir l'autorisation de publier leurs lettres. Il eut peur qu'on ne l'accusât de manquer de tact. Mais Lady Bradshaigh montra un véritable acharnement à poursuivre son idée (31 mars). Le 21 avril, elle annonça l'intention d'envoyer des circulaires à tous les correspondants, pour enlever leurs scrupules. Elle acheva de préparer sa propre correspondance. Elle choisit le Devonshire, un des comtes les plus éloignés de Londres, comme lieu de résidence d'où les lettres seraient censées être parties, elle enleva ses deux premières lettres, « inutiles, et, de plus, indécises et mal écrites », elle enleva aussi la seconde des lettres de lamentation qu'elle avait envoyées, lorsqu'elle avait cru que *Grandison* aurait une fin tragique. « Comment ai-je pu être si sotte ? » Elle ne savait pas que le prudent Samuel en avait gardé copie.

Pourquoi ce zèle ? Elle laissa percer le bout de l'oreille : « Comme nul ne sait ce qui peut arriver, j'ai tout le temps songé que ces lettres pourraient être publiées ! » Elle visait à la gloire, une petite gloire posthume à l'ombre d'un Richardson, sachant bien que nul anonymat ne résiste aux chercheurs. Elle envoya les huit registres, croyant que tout irait à souhait.

Elle fut déçue. Richardson opposa une force d'obstination dont on l'aurait cru incapable. La maladie et la fatigue lui avaient fait oublier tout sentiment de gloire littéraire. Le 23 mai, il déclara que son seul but, en continuant à arranger sa correspondance, était de permettre à ses enfants d'en tirer quelque argent en cas de malheur. Il eut encore une faible velléité de publication, le 1^{er} septembre 1758, lorsqu'il répondit à Mrs Scudamore (ex-Miss Westcomb), qu'il publierait peut-être deux ou trois volumes de lettres, mais seulement en traduction allemande. Puis il n'en reparla plus.

C'est ainsi que les lettres de Richardson ne furent point publiées de son vivant et c'est heureux, car elles eussent été truquées, et les manuscrits originaux auraient vraisemblablement été perdus à l'impression. Tandis qu'aujourd'hui, l'encre dont il s'est servi pour faire ses corrections a pâli, et, sous les traits de plume, l'érudit a la joie de découvrir sans peine, mainte indiscretion et maint secret.

Les reéditions de ses œuvres suffisaient à occuper son activité littéraire : reimpressions corrigées de ses *Lettres Familiales*, préparation de la cinquième édition de *Clarisse* et de la quatrième de *Grandison*, et, surtout, lente préparation d'une édition définitive de *Pamela*, l'œuvre de début, qu'il voulait mettre au même niveau que les autres romans. Le 10 août 1760, malade, oblige de dicter toutes ses lettres, il pria Lady Bradshaigh de lui envoyer des indications de corrections et d'améliorations.

Il s'intéressait à la vogue de ses œuvres, dans son pays et à l'étranger, il demandait qu'on lui communiquât les journaux où il était question de lui, et qu'on lui rapportât les conversations à son sujet. Et il collectionnait les pièces de vers à sa louange dans un carton spécial.

La *Pamela nubile* de Goldoni fut traduite en anglais en 1756, et attira de nouveau l'attention sur *Pamela* et ses consœurs. Celles-ci servirent de pierre de touche pour juger les nouveaux livres. Le *Monthly Magazine* jugeait-il l'héroïne d'*Amanda*? Il écrivait : « Elle ne doit pas se croire qualifiée pour tenir compagnie à Madame Clarisse. »

Adam Smith, professeur de morale à Glasgow, dans sa *Théorie des Sentiments Moraux* (1759), cita Richardson comme un des plus grands moralistes de tous les temps. Le docteur Beattie, écrivant à Ogilvie (20 août 1759), louangea fort *Clarisse*, et s'étonna que l'auteur, dans son post-scriptum, eût réussi à ruiner à l'avance toutes les objections possibles. Le personnage de Clarisse lui-

même lui paraissait sublime, mais non point hors de l'Humanité Le talent pathétique de Richardson ? — Inégalable, digne de Shakespeare. Son style ? Très naturel, très varié, mais peut-être un peu trop familier. Par contre, pourquoi avoir mêlé à une prose si belle des vers si plats ? Et pourquoi tant de digressions, tant de répétitions inutiles, tant de scènes superflues ? Il eût été hautement souhaitable que M. Richardson n'oublât pas les règles de la composition dramatique selon Aristote¹.

Dans ses *Dialogues des Morts* (1760), Lord Lyttleton donna à Richardson la première place dans la littérature romanesque. ou plutôt il autorisa Mrs Montagu à la lui donner, car c'est elle qui écrivit le Dialogue entre le libraire et Plutarque, où sont exaltés, dans *Clarisse*, « la dignité de l'héroïsme tempéré par l'humilité et la religion », et dans *Grandison*, « le noble modèle de toutes les vertus privées »

Sans doute, l'œuvre richardsonnienne eut encore des detracteurs. d'abord un certain Kenrick, dont la pièce *Fun* (Blague¹, « satire parodi-tragi-comique », devait être jouée à la taverne du Château, dans Pater Noster Row, en plein quartier des libraires, le 13 février 1752, mais fut interdite par ordre du Maire, Kenrick en fut réduit à publier le texte de sa pièce, qui n'offrait pourtant rien de bien méchant. Dans une parodie de la scène des sorcières de *Macbeth*, on voit les magiciennes fabriquant un charme d'Ennui, et versant dans le chaudron, entre autres ingrédients, « la vertu de Pamela, et *Clarisse* » C'est tout Mais, dans une autre scène, l'*Amelia* de Fielding était en butte à des moqueries plus nombreuses, ce qui consola Richardson

L'attaque de George Colman fut plus dangereuse, parce que sa pièce, *Polly Honeycombe*, fut jouée au Théâtre Royal, le 5 décembre 1760, avec un réel succès. L'héroïne, Polly, la tête farcie de romans, se désole, comme Clarisse, de voir ses parents accueillir avec faveur

un fiancé sérieux, M. Ledger (Registre) et elle le traite avec insolence, « pire que jamais Nancy Howe ne traita M. Hickman' » Puis elle se salue avec un jeune gentil-homme, nommé Scribble, qui la trouve « aussi belle que Pamela, et Clarisse et Clementine », et qui est simplement petit clerc de notaire' — Heureusement l'auteur, impartial, critiquait aussi vivement les héroïnes de Fielding et puis, constata Richardson, de telles attaques ne ralentissent pas, bien au contraire, la vente de mes romans ; ce sont les aboiements du chien qui s'imagine, par ses clameurs, troubler la sérénité de la lune

En France, tout ce qui touchait de près ou de loin à l'œuvre richardsonienne, avait un retentissement immédiat. Cette œuvre, disait le *Journal étranger*, est plus humaine qu'anglaise. *Nanine* avait empêché qu'on oubliât *Pamela*, en 1759, la traduction de la *Pamela* de Goldoni, par De Bonnel de Valguier, en raviva le souvenir. Formey adapta la *Comtesse Suédoise*, de Gellert (1754), simplement parce que c'était un roman influence, dans la forme, par l'œuvre de Richardson. Dans le *Mercur de France* (août 1758), Marmontel s'extasiait sur *Clarisse* et *Grandison*. « L'Antiquité ne peut rien montrer de plus exquis » Rousseau faisait savoir à d'Alembert que rien, en aucune langue, n'approchait de *Clarisse*.

Tout cela était baume sur le vieux cœur de Richardson. Par contre, on ne lui faisait qu'un plaisir mitigé, en lui montrant les annonces des romans français qui se recommandaient de lui : ces innombrables « Lettres de Milady X ou Y », ces innombrables « histoires anglaises » ou « imitées de l'anglais », l'eussent laissé indifférent, s'il n'avait pas vaguement soupçonné qu'on exploitait à des fins impures le genre qu'il avait créé. Avec les Français, tout est à redouter.

Rien à craindre, au contraire, du côté allemand. Nul ouvrage étranger ne connut une vogue comparable à celle de *Grandison*, qui devint presque un classique de

langue allemande La *Collection des Sentiments* elle-même, approuvée par Gottsched, profita de ce succès. Il est vrai qu'elle satisfaisait le goût moralisateur du German

Les Allemands de marque, que leurs affaires menaient à Londres, passaient à Salisbury Court ou à North End. Et ils invitaient, en revanche, l'illustre romancier à faire dans leur pays un voyage triomphal. L'invitation la plus pressante fut celle des Moraviens, le comte Zinzendorff, leur Mécène et leur chef, qui avait financé en Angleterre une mission évangélique, voulut fêter l'écrivain qui avait fait pour sa patrie plus que toutes les missions, et dont l'œuvre bienfaisante avait rayonné sur les pays étrangers.

*
* *

L'activité professionnelle de Richardson redoubla lorsqu'il eut abandonné toute activité littéraire. En 1753, ses amis du Parlement lui firent confier l'impression du *Journal de la Chambre des Communes* 26 volumes in-folio, de 200 feuilles chacun, pour une somme de 3 000 livres sterling (on lui devait encore 1 500 livres en mars 1756). Les six premiers volumes devaient être remis avant l'été 1754. Au même moment, il fallait imprimer les œuvres de Skelton, qui s'impatientait amicalement. Heureusement, il eut des correcteurs intelligents à son service, comme Oliver Goldsmith, qu'il employa de longs mois (1756-1757), et qui lui soumit le début d'une tragédie en vers.

Les commandes ne cessèrent d'affluer les années suivantes. Parmi les ouvrages qu'il imprima avec le plus de soin, il y eut les *Sermons* de Conybeare en deux volumes in-octavo (1757), *L'Argument tiré des Circonstances de la Mort du Christ*, de Young (1758), les *Histoires de quelques Repenties de Magdalen House* (1760), etc., et surtout l'*Épictète* de Miss Carter, qu'il

mit dix mois à composer, mais ce fut un chef-d'œuvre typographique, et pour quel prix ! 67 livres 7 shillings, le prix des matières premières ! Miss Carter gagna presque 1000 livres par la vente de son ouvrage

L'achat du brevet d'imprimeur legal l'obligea, le 24 juin, 1760 (que de fois il dut regretter de ne pas avoir de fils !), à prendre comme associée la jeune Miss Catherine Lintot, avec qui il entretenait depuis quelques années des relations d'affaires et même d'amitié, lui rendant visite dans sa maison de campagne de Dorton, à douze milles d'Oxford Miss Lintot ferma son atelier du Savoy et transporta son matériel à Salisbury Court, où il y avait maintenant de la place.

Car Richardson avait considérablement amélioré ses locaux professionnels L'incendie (ou plutôt le début d'incendie) de 1752, lui avait montré les dangers de son installation. La maison était vieille, et les autorités municipales disaient qu'elle avait fait son temps, le bail aurait pu être renouvelé encore quelques années, mais les poids de fonte, s'accumulant chaque jour davantage au grenier, augmentaient les risques d'effondrement Et Samuel, homme sage, se disait que la Providence et les Compagnies d'assurances ne devaient pas être tentées en vain.

En 1755, il acheta, pour soixante ans, un pâté de huit vieilles maisons prêtes à s'écrouler, dans White Lyon Court, entre Salisbury Court et Fleet Street. Elles avaient un passage, d'un côté sur Salisbury Court, et de l'autre dans Fleet Street Sur l'emplacement des vieilles bicoques, il fit bâtir deux ateliers, longs respectivement de 97 et 60 pieds, réunis par une passerelle au-dessus de White Lyon Court Il possédait déjà, sur cette Cour, un entrepôt assez délabré, où il avait logé quelque temps deux familles d'ouvriers, jusqu'au jour où il avait fallu faire place à du nouveau matériel Il résolut de transformer cet entrepôt en maison d'habitation. L'ensemble de ces travaux devait lui coûter près de 1400 livres⁸

Pendant tout l'été, qui fut particulièrement chaud, au lieu d'aller à la campagne, il surveilla maçons et briquetiers, en même temps, il mettait au net ses livres de comptes pour faciliter la tâche de son neveu, en qui il voyait déjà son successeur. Avant le mauvais temps, tout fut fini, non sans discussions interminables avec les entrepreneurs. A la mi-décembre, tout le matériel était transporté dans les nouveaux ateliers, et les quarante ouvriers de Richardson, leur contremaître sourd en tête, prenaient possession des locaux.

Tout le monde fut content, sauf Mrs Richardson, parce que, dans la nouvelle installation, la maison d'habitation n'était pas tout à fait aussi grande et aérée que celle qu'il fallait quitter. Et puis Betty Richardson avait horreur du changement ! Samuel convint que la nouvelle maison était plus petite et moins belle, mais elle était infiniment plus commode pour lui, se trouvant entre ses deux ateliers, et permettant de passer, à la fois dans Fleet Street et aussi dans Salisbury Court, à deux pas de leur ancienne maison. D'autre part, le nouveau logis était complètement distinct des ateliers, ce qui n'était pas le cas pour l'ancien.

Samuel se flattait que sa femme, à qui il avait donné à la campagne une nouvelle installation, presque luxueuse, changerait d'avis lorsqu'elle verrait les derniers aménagements. Car elle avait émis la prétention de ne pas déménager avant l'expiration de l'ancien bail (qui courait jusqu'en août 1756). Lady Bradshaigh, prise comme arbitre, fit preuve de solidarité de sexe : la description que vous me faites de votre logis me prouve qu'il donne sur une cour très étroite, ce que, pour ma part, je detesterais ! Bett triompha. « Et voyez l'installation que vous me donnez ! Rien de nouveau, seulement ce que nous avons déjà, rapetasse, teint et nettoye, un mobilier d'occasion ! » — « La paix, Bett ! vous autres femmes, aimez exclusivement ce à quoi vous êtes habituées, ce qui vous a rendu service ! »

Lady Bradshaigh offrit des meubles · Richardson remercia, mais déclara qu'il y avait déjà encombrement dans leurs pièces Bett trouva mille pretexts pour retarder l'heure de l'aménagement, et puis les deux filles aînées eurent une légère variole · L'obstination de Richardson n'aboutit qu'en mars · le 22, il écrivit à Lady Bradshaigh qu'il ramenait sa famille de la campagne dans la maison enfin prête, et il espérait qu'aucun rhume ne s'ensuivrait Le 29, il dit à Edwards qu'il regrettait de n'avoir pas montré plus d'énergie pour vaincre la « perversité » féminine

Tout se calma peu à peu le 24 avril, Samuel put écrire à Edwards que sa femme « commençait à se reconcilier avec son nouveau logis ». Et il usa de ruse pour provoquer « une complete reconciliation » Il fit allusion au caractère precare du bail pour la maison d'habitation peut-être ne pourrons-nous pas le renouveler, peut-être faudra-t-il bientôt changer de domicile · Aussitôt Bett protesta notre nouvelle maison est charmante, bien installée, très commode pour vos affaires, une des plus belles de la paroisse · Et la paix regna dans le ménage

En dehors de ses travaux d'imprimerie, Richardson accepta, dès la fin de l'année 1751, de se lancer dans une grande entreprise d'édition Il s'agissait de publier une *Histoire Universelle* en vingt volumes in-octavo. On trouva aisément des collaborateurs pour l'histoire ancienne, mais personne pour l'histoire moderne Richardson écrivit alors au jeune Duncombe de chercher autour de lui, à l'Université, et d'interroger tous ses amis sur des collaborateurs éventuels c'est ainsi que furent recrutés le dramaturge William Shirley et le docteur John Campbell. En février 1755, Johnson amena à Richardson un écrivain à tout faire, nommé Langton, qui s'offrait à rédiger les chapitres qui n'avaient pas déjà trouvé preneur Langton fut probablement engagé, bien qu'au cours de l'entrevue, Richardson n'eût guère parlé

que de la traduction allemande de *Clarisse* Comme *editor general*, charge de diriger la collection, Smollett fut designe choix excellent, puisque Smollett avait ecrit une *Histoire complete* de l'Angleterre

Pourant, au debut de l'annee 1756, il y eut quelques traulements dans la *Critical Review* d'avril, avait paru un compte rendu de roman ou l'on se moquait de la longueur de *Grandison* Smollett fut soupconne : des qu'il le sut, il publia dans le numero de mai une note extrèmement elogieuse sur l'abregé de l'œuvre richardsonnienne à l'usage des enfants (*Les sentiers de la Vertu*, etc.), puis il pria le libraire Millar d'assurer Richardson qu'il n'était pour rien dans le compte rendu incrimine Enfin, le 10 août, il ecrit à Richardson lui-même « Je declare de la façon la plus solennelle que jamais je n'ai mentionne irreverencieusement le nom de M Richardson, ni fait d'allusion lointaine ou degusce à ses œuvres, et il m'eût ete impossible de mentionner l'homme ou l'ecrivain sans exprimer admiration et louange Je ne suis pas complimenteur, mais je pense qu'une telle déclaration n'est que justice rendue à cette aimable bienveillance, cette sublime morale, et cette surprenante intimité avec le cœur humain, qui devront toujours être sujets de veneration chez les hommes de bon sens et d'integrité »

Richardson daigna se declarer satisfait, et Smollett se mit d'arrache-pied au travail. Il revit soigneusement l'histoire de France redigee par Shirley, il corrigea les epreuves, coordonna l'œuvre des differents collaborateurs ; il tint Richardson au courant des difficultés qu'il eprouvait à allonger suffisamment l'histoire de l'Amerique du Sud : « A moins que nous ne puissions y mettre la description et la decouverte du detroit de Magellan, de la Terre de Feu, du detroit de Le Maire, du Cap Horn, et un récit des Voyages de quelques Navigateurs qui ont double le Cap pour entrer dans les Mers du Sud ». L'annee suivante (1760), il eprouva de nouvelles difficultés à trouver des

collaborateurs pour l'histoire de Suède et celle de Hollande, et Richardson, aide de Millar, s'employa à lui procurer des livres qui rendissent la tâche aisée au compilateur éventuel

L'*Histoire Universelle* parut entre 1759 et 1766 les 20 volumes primitifs étaient devenus 44. Smollett s'employa à faire autant de réclame que possible sa *Critical Review* y consacrait plusieurs pages dans chaque numéro. Pourtant, le succès fut médiocre trop de volumes, et trop rapidement publiés. Et puis, un consortium de libraires, « bande de méprisables reptiles », annonça une collection rivale. Richardson soutint Smollett contre ceux de ses commanditaires qui voulaient abandonner l'entreprise (12 octobre 1760), comme Smollett, il jugeait que la vente serait meilleure lorsqu'on pourrait se procurer l'ensemble de l'œuvre, et, en mettant les choses au pire, il y aurait toujours moyen de vendre les différents volumes comme histoires séparées de chacun des pays du monde

*
* *

Les honneurs vinrent ponctuellement récompenser Samuel de son labeur de toute une vie en 1754, grande année pour lui, il fut nommé Maître de sa corporation, la Stationers' Company. Il remplit bien les devoirs de sa charge, sauf aux banquets, dont il était un pauvre président, ne mangeant que des herbes et ne buvant pas de vin. Pour perpétuer son souvenir, il fit placer son portrait et celui de sa femme, peints par Highmore, au Hall des Stationers, à Ludgate Hill. Il avait accompli la carrière de « l'apprenti industriel » telle que Hogarth l'avait imaginée. A plusieurs reprises, il commanda des portraits de lui à Joseph Highmore, et, une fois, il s'adressa à Mason Chamberlin, qui le représenta assis, jambes croisées, rédigeant une lettre sur une planchette carrée.

N'écrivant plus de livres, il put enfin se plonger dans

la lecture Finies les journées de travail durant quinze ou dix-huit heures ¹ Il acheta le journal l'*Adventurer*, dont il mit les numéros de côté afin de pouvoir lire l'ensemble Il souscrivit aux six volumes du *Glossaire des Familles*, de Doddridge Il encouragea moralement et pécuniairement Sarah Fielding quand, en 1757, elle publia ses vies de *Cléopâtre et d'Octavie*, la liste des souscripteurs comprenait les noms suivants « M Richardson, 4 exemplaires, Mrs Richardson, 2 exemplaires, un gentleman par l'intermédiaire de M Richardson, 10 exemplaires » Il mettait d'ailleurs un malin plaisir à patronner ainsi la sœur de son rival abhorre « La connaissance que feu votre frère (pourtant un bel écrivain) avait du cœur humain, n'était pas comparable à la vôtre », ne cessait-il de lui répéter Il n'avait jamais pardonné à Fielding d'avoir blessé son sens de la respectabilité

Pourtant il avait triomphé dans son dernier roman, *Amelia*, Fielding s'était laissé envahir par les préoccupations morales de Richardson, ayant voulu sortir de ses habitudes et peindre une femme modèle, il avait échoué. La vente était médiocre, les adversaires politiques accablaient de moqueries *Amelia*, l'héroïne sans nez Samuel dansa la danse du scalp dans son sérail, en présence de Sally Fielding, il exprimait sa stupefaction qu'un homme de bonne famille et de bonne éducation pût tomber si bas et consentir à jouer un rôle de bouffon. Et même les femmes les plus braves, Mrs Delany, Mrs Donnellan, Mrs Dewes, faisaient chœur seule Miss Carter restait silencieuse, mais comment se fier au goût d'une intellectuelle, à qui la connaissance des langues mortes a fait perdre contact avec les littératures vivantes ?

Lorsque parut le *Voyage à Lisbonne*, œuvre posthume de Fielding, Richardson ne manqua pas de clamer son horreur du livre, mais il manifesta aussi une profonde pitié pour l'auteur, peut-être parce qu'il n'était plus, et certainement par réaction contre ses amis qui, plus

royalistes que le roi, écrasaient le defunt sous le poids de leur indignation . ainsi, Edwards declarait ne point comprendre qu'un homme ayant mene une vie aussi epouvantable, eût encore le front d'ecrire des choses legeres en presence de la mort. « Cët individu n'avait pas de cœur », concluait-il Et Margaret Collier, ayant eu à se plaindre des Fielding qu'elle avait accompagnes à Lisbonne, feignait la plus grande colere, parce que des critiques lui avaient attribue la maternite d'un ouvrage aussi horrible, aussi affreux, aussi epouvantable Elle communiqua à Richardson les lettres de Mrs Jane Berthou à son fils, sur le tremblement de terre de Lisbonne, pour qu'il eût des details precis et veridiques

Richardson se preoccupa egalement des romans qui se recommandaient de lui, ou etaient visiblement inspires par son œuvre Il y en avait de bons, comme *Le Don Quichotte féminin ou les Aventures d'Arabella*, où l'heroine, la tête farcie de romans de chevalerie, se voyait bafouee par tous et finalement ramenee au bon sens par un digne clergyman mais l'auteur etait une femme de bien, Charlotte Lennox, qui etait entree dans le cenacle richardsonien D'autres, par contre, etaient fort pernecieux, comme ceux de l'aventurière Eliza Haywood Neanmoins, elle avait essayé de prendre comme modeles les heroines richardsoniennes : sa Betsy Thoughtless, séparee d'un mari indigne, juge de son devoir de le soigner dans sa dernière maladie ; sa Jenny refuse de croire aux calomnies repandues sur le compte de son fiancé, et résiste à quiconque en veut à sa « vertu » Mais Betsy, au debut de sa carrière, a eu une conduite blâmable elle recevait des hommes chez elle ! Mais l'ancienne maîtresse du bellâtre qui veut seduire Jenny, raconte trop volontiers l'histoire de sa « ruine » Enfin, jamais Mrs Haywood n'était venue se baigner dans la lumière richardsonienne, qui seule eût pu tuer en elle les germes virulents du roman à la française.

Samuel se fit recopier par Patty une traduction des

meilleures pages de Marivaux, puis il lut sans plaisir la traduction de la *Nouvelle Héloïse*, qui parut en 1760, sous le titre *Eloïsa, ou série de lettres originales rassemblées et publiées par J.-J. Rousseau*. Il avait des raisons particulières de s'indigner : en Héloïse, il reconnaissait vaguement une cousine de Clarisse, mais une méchante cousine, fausse et pourrie de vices. Et il n'était pas le seul de son avis. Gray déclarait que ce livre était plus invraisemblable que l'*Amadis de Gaule*, mal composé, graveleux, et utile simplement parce que, par contraste, il mettait davantage en lumière les beautés de *Clarisse*. Richard Hurd disait avec dédain que *Eloïsa* n'était qu'une pâle imitation. Et les hommes intelligents, comme Grimm, dénonçaient, eux aussi, le livre comme très fortement inspiré de *Clarisse*.

Un autre descendant dégénéré vint troubler la quiétude de Samuel. C'était Yorick-Sterne, que d'aucuns déclaraient son parent. « Livres execrables », écrivit-il aussitôt à Hildesley, qui lui avait demandé des détails sur ce singulier auteur. Puis, après avoir affirmé que sa patience ne lui avait pas permis de lire plus loin que le second tome de *Tristram Shandy*, il ajoutait : « Ces volumes sont heureusement trop grossiers pour être excitants ». Néanmoins, il jugeait l'ouvrage assez dangereux pour les bonnes mœurs, puisqu'il se donna la peine de composer toute une tirade contre les incohérences de la pensée et du style de Yorick.

Plus encore que la lecture d'œuvres consacrées par le succès, il aimait le rôle de critique et de conseiller littéraire. Il envoya régulièrement à Edwards, en vue de correction, les pièces de vers composées par ses « filles » : odes de Miss Mulso et sonnets de Miss Highmore. De même, il soumit à son approbation deux poèmes d'une correspondante de Huntingdon, Miss Farrer, une *Ode au Printemps* et une *Ode à Cynthia*. De son côté, il lisait à son cenacle féminin les vers d'Edwards, et indiquait à celui-ci les

améliorations qui avaient été suggérées cela fournissait matière à d'amples débats épistolaires, et Edwards envoya souvent des poèmes de son cru. Le plus goûté fut un sonnet à Hecky Mulso, qui commençait par les mots « Douce linotte . »

Edwards était encore mis à contribution quand il s'agissait de publier des classiques : ainsi, il donna à Richardson de précieux conseils pour lancer une édition illustrée de Spenser, et, à ce propos, il fournit de curieux renseignements sur la mutilation des textes de Milton et de Pope. En revanche, Richardson se chargea de faire une abondante publicité à son édition modernisée des poèmes de Chaucer⁶.

Il prodigua ses encouragements à John Duncombe, qui, en 1754, publia son grand œuvre, *La Féminade*. Il en fut remercié par le poète dans les premiers vers

Ces faibles accents, toi, du beau sexe l'amī
Et fidèle patron, ô Richardson, écoute !

Il aida les débuts de James Elphinston, champion d'une *orthographe réformée*, et lui procura, pour ses traductions de Louis Racine, l'avis de Young. De même, il lut attentivement le manuscrit d'une *Dissertation sur le dernier tremblement de terre*, qu'un clergyman nommé Peckard lui expédia le 5 février 1756. Il promit de l'imprimer dès qu'il aurait fini ses travaux pour le Parlement, et, en attendant, lui conseilla d'atténuer la violence des passages sur Hume et Bolingbroke. Peckard, encouragé par sa bienveillance, recidiva, dès le 14 mai, en lui envoyant, pour qu'il le publiât, un petit tract intitulé *Essai préparatoire sur l'Etat intermédiaire entre la Mort et la Résurrection*. Enfin, il fit une intense propagande à un traité intitulé *Hermès*, ou son ami Harris soutenait la thèse qu'une solide culture générale pouvait fort bien être obtenue sans l'étude des langues mortes.

Mais un de ses principaux titres de gloire restera d'avoir

ête étroitement mêle à l'élaboration des *Conjectures sur la Composition Originale*, en une lettre à l'auteur de *Sir Charles Grandison*, écrites par Young à l'instigation d'Onslow (1759) Non seulement le titre était un hommage à Richardson, mais aussi la Preface, qui le citait, à côté de Shakespeare, comme type de génie spontané, et qui lui faisait gloire d'avoir « converti à la vertu un genre littéraire qui était autrefois son ennemi » Enfin, l'œuvre racontait longuement la belle mort d'Addison, expliquant que Addison était, à juste titre, l'auteur favori de Richardson⁷

Les *Conjectures* étaient prêtes depuis longtemps Young en avait envoyé le manuscrit à Richardson le 21 décembre 1756 Richardson les médita le soir même, et, le 14 janvier, indiqua des corrections et des additions possibles il demanda la suppression d'un long panegyrique de son œuvre et d'une tirade exaltant son amitié, il reclama un « Solennel avertissement contre la tendance de certains à placer le génie plus haut que la vérité divine », il se déclara hostile à une louange de Dryden et insinua qu'il avait existé un créateur aussi « original » que Shakespeare. le père de Sir Roger de Coverley, Joseph Addison Young vint à Londres en février, et une réunion fut organisée par Richardson pour discuter du plan de l'ouvrage. Johnson y assista En mai, Young renvoya son manuscrit corrigé Richardson retrouva quelques critiques à faire, demandant notamment l'insertion d'un paragraphe contre la dictature littéraire de Pope. Les nouveaux remaniements et les retards d'impression, joints aux espérances que Young conçut à ce moment-là d'avoir de l'avancement et de quitter Welwyn, firent que le manuscrit définitif ne fut prêt qu'à la fin de l'année 1758. Le livre ne parut qu'en mars suivant, et passa d'abord inaperçu. Young se plaignit d'une publicité insuffisante Richardson redoubla alors de propagande personnelle, et l'édition s'épuisa rapidement. une seconde parut la même année, non sans que Richardson

eût demande à Young d'abreger la description de la mort d'Addison

La posterité a classe les *Conjectures* parmi les grandes œuvres du siècle. Mais on peut se demander si Richardson, par ses conseils, n'a pas nui à l'ouvrage, en amenant Young à amalgamer à son premier sujet, l'étude du génie spontané, un sujet parasite, l'étude de la moralité dans le génie.

*
* *

Maintenant qu'il avait l'esprit plus libre, Samuel jugeait de son devoir de s'intéresser à la marche générale des affaires. Il était trop âgé pour prétendre à un rôle actif ; sinon, rien ne l'eût empêché d'être anobli et de devenir lord-maire. Il se contenta de se faire une opinion politique et de propager ses idées parmi ses admirateurs. En janvier 1755, les rumeurs de guerre avec la France excitèrent son ire : pensez donc ! les titres baissaient ! « Quelle nation de singes malfaisants ! Comme je leur envie leur pays, leur climat ! oh ! puissent trois royaumes distincts être constitués par la ruine de leur Etat ! » Edwards essaya de le rassurer : « Peut-être les Français veulent-ils seulement nous alarmer ? » Mais Samuel déplorait alors les dépenses causées par cette alarme, et plaignait les marins arrachés à leurs foyers. Puis, s'élevant aux généralités, il affirmait avec force que les marins, remparts de l'Angleterre, devaient être mieux traités et mieux payés ! Edwards applaudissait. Un an plus tard (juillet 1756), les deux amis dissertèrent longuement sur la défaite du général Blakeney.

En politique intérieure, tous deux s'entendaient parfaitement. Ils s'excitaient l'un l'autre dans leur haine des Jacobites, alliés du Français, l'ennemi héréditaire. Car ce n'était pas comme catholiques que Richardson les haïssait. Il était même partisan de laisser en paix les Catholiques loyalistes. Comme il l'avait dit à Loftus, seule l'irreligion doit être combattue : toute religion est bonne, pourvu qu'elle

y en ait une. Néanmoins, comme toute la classe bourgeoise, il avait horreur des extrémistes, que ce fussent les zélés de la Haute-Eglise, ou les disciples enthousiastes de Wesley. La paix dans le commerce, telle était sa devise. Tous les partisans d'aventures extérieures et d'expériences intérieures étaient également dangereux. Nos partis politiques, aimait-il à préciser, ne devraient pas s'appeler « Whig et Tory », mais « Loyalisme et Faction ».

Par contre, il ne voulut jamais discuter les dogmes de l'Eglise d'Angleterre. Plusieurs fois, on tenta de l'amener à étudier l'origine du mystère de la Sainte Trinité. Il refusa, de peur, disait-il, « qu'il ne se mit à avoir des doutes ». Pas plus que de guerres civiles ou étrangères, il ne désirait de luttes dans sa conscience. Pax mecum ! Pax vobiscum !

CHAPITRE XVII

LE PATRIARCHE DE PARSON'S GREEN

Des goûts ancestraux se reveillaient en lui s'il n'avait eu l'imprimerie à faire prospérer, et l'avenir de sa famille à assurer, il serait volontiers devenu un paisible propriétaire campagnard. Et ce ne fut pas sans plaisir qu'en juillet 1754, un an environ avant son nouvel établissement à Salisbury Court, il modifia son installation dans la banlieue londonienne¹.

North-End avait plusieurs fois changé de propriétaire. Vers 1749, M. Vanderplank maria son aînée à un certain Gilbert Jodrell et leur donna sa maison. Les Jodrell entretenaient avec Richardson des relations cordiales, et le loyer ne fut pas augmenté. Et puis, Jodrell trouva une bonne occasion de vendre à son tour à un certain M. Pratt. Pour vendre le plus cher possible, il lui rappela que la maison de Richardson avait été, autrefois, louée 50 livres par an. Mais il oublia de dire que la locataire en question était une snob, une excentrique, et que le locataire suivant, le notaire Sherwood, ne payait que 30 livres. Enfin, il ne signala pas que Richardson avait, à ses frais, beaucoup amélioré la maison, ni que, par l'acquisition de plusieurs parcelles de terrain, il avait considérablement agrandi le jardin. Le prix de vente fut calculé comme si le loyer de Richardson était de 40 livres.

Naturellement, Pratt donna congé à Richardson pour Noël 1754, à moins qu'il n'acceptât de payer 40 livres au

lieu de 25 Il se croyait sûr de l'emporter, car il tablait sur l'ennui que Richardson, très occupé, éprouverait à quitter un logis qu'il avait adapté à ses goûts, et auquel étaient attachés tant de souvenirs. Mais il tombait justement à un moment où Richardson commençait à se dégoûter de North-End. Dès qu'il eut parlé, Richardson se cabra : il avait horreur qu'on lui forçât la main, et ce genre de pression ressemblait à une tentative de chantage. Il préféra dépenser bien davantage en s'installant ailleurs. Il répondit aussitôt à Pratt qu'il viderait les lieux, et, dès le début de juillet, il se mit à visiter des maisons de campagne dans le même district. John Duncombe lui prodigua ses conseils : surtout ne vous fixez pas à Finchley Common, endroit charmant, mais hanté par des bandits de grand chemin, et couvert de gibets. Richardson n'en avait nulle envie. Il trouva, entre Chelsea et Fulham, une vieille maison, « semblable à un monastère », qui lui plut beaucoup. Le loyer était très faible, mais la maison était délabrée et le jardin à l'abandon. D'autre part, le propriétaire laissait entendre qu'il ne ferait pas de réparations.

Richardson accepta pourtant. Car la maison était bien située, sur la route qui menait à Fulham, Putney, Kew et Richmond, en face de la grande prairie appelée Parson's Green, qui aujourd'hui n'est plus qu'une petite pelouse triangulaire, triste et anémée. Elle était beaucoup plus près que North End de l'église de Fulham, où la famille allait occuper chaque dimanche le banc numero 7, galerie Nord. Elle était plus grande, mieux aménagée pour loger chevaux et équipages. Elle était située plus près de la Tamise, et elle n'était guère plus loin de Salisbury Court, une petite heure de voiture. Enfin, elle avait été très bien habitée, puisqu'un Lord Chief Justice du temps de Charles I^{er}, Sir Edmund Saunders, y avait résidé.

Ce qui séduisit surtout Richardson, ce fut le grand porche, avec ses bancs de pierre, où l'on pourrait s'asseoir au bon air sans craindre la pluie, et accueillir dignement

les visiteurs de marque Ce fut aussi une chambre, dont il ferait un cabinet de travail, qui avait une petite fenêtre donnant sur le Green. ce serait « sa fenêtre d'espionnage », d'où il épierait la venue de ses amis

La maison, ô miracle ! plut énormément à Mrs Richardson, et ce fut un précieux argument à opposer aux plaintes qui s'élevèrent lors du deménagement de Salisbury Court oui, mais, Bett, n'oubliez pas que je vous ai donné cette belle maison de Parson's Green !

En somme, Richardson transforma complètement la vieille bâtisse selon ses goûts et ceux de sa famille Il voulait en faire le logis idéal, mais s'était juré de ne pas dépasser la somme de 500 livres Naturellement, les entrepreneurs, particulièrement M Burnell, le charpentier, lui prouverent que, pour exécuter ses plans, il en faudrait le double, et ils s'efforcèrent d'exciter à la dépense, non l'incorruptible grand homme, mais sa naïve épouse : N'est ce pas ? Madame, que vous voulez vos cadres de fenêtres en très beau bois sculpté ? Ce fut pourtant Samuel qui eut le dernier mot, puisque les dépenses totales ne dépassèrent pas 300 livres

Il passa trois mois, d'août à octobre, à diriger ouvriers et jardiniers. Lady Bradshaigh l'exhortait à mettre la main à la pâte : vous avez, mon bon ami, grand besoin d'exercice arrangez tout, maniez scie et marteau, mettez tout en place .. Mais attention ! Il faut que cela soit sous la direction de Mrs Richardson ! Par contre, au jardin, bêchez, coupez, taillez à votre gré. La femme règne à la maison, le mari commande au jardin !

Lady Bradshaigh prêchait un converti : ils s'étaient toujours intéressés au jardinage. Déjà, à North End, sa plus grande joie était de guetter l'apparition des perce-neige et des crocus. A Parson's Green, ses travaux furent couronnés de succès, un an après, le 12 juillet 1756, il écrivait à Edwards « Quelle abondance d'œillets, de chèvrefeuille et de lis ! » Par contre, il avouait que ses pommiers, pruniers

et cerisiers, avaient beaucoup souffert du temps humide

Dans le deménagement (30 octobre), il n'oublia pas de transporter à Parson's Green tous les matériaux de son *alcôve* et de sa *grotte*. Il les reedifia contre sa nouvelle maison, disposant avec soin sa table et surtout son siège désormais historique, le « siège sacré », que Mrs Bennet célébra en vers execrables^{1bis}

A peine la maison fut-elle arrangée, en novembre 1754, que d'illustres visiteurs se présentèrent pour faire le tour du propriétaire. L'évêque d'Oxford et sa suite de parentes vinrent les premiers. La semaine suivante, ce fut le Président Onslow qui daigna approuver l'emplacement et la maison. Et, dans l'intervalle, ce fut un défile presque ininterrompu d'intimes, Miss Highmore et Miss Mulso en tête, qui furent tous généreusement invités à passer un *week-end* à la date qui leur conviendrait le mieux. La même invitation fut transmise aux correspondants et correspondantes desireux d'avoir des détails sur le nouvel Olympe de leur dieu.

Une des principales raisons qui déterminèrent Samuel à ne rien épargner pour rendre la maison de Parson's Green agréable aux siens, c'est que ceux-ci avaient plus que jamais besoin de confort et de grand air. Sa fierte de *paterfamilias*, lorsqu'il contemplait ses quatre filles, bien élevées et bien instruites, se teintait de mélancolie sans cesse, il avait pour elles des soucis de santé. Même Polly, la plus forte, avait besoin des eaux de Bath, ou, du moins, elle le disait, et Richardson soupçonnait que peut-être les amusements de la grande ville thermale n'étaient pas étrangers à son désir d'aller chez les Leake. Il l'y envoya de mars à août 1753, recevant en échange une des filles de son beau-frère. Quand il alla la chercher, il eut l'honneur de rencontrer l'auteur du *Don Quichotte spirituel*, le Reverend Richard Graves, et de dîner à Prior Park chez le bon mécène Ralph Allen. Quant à Patty, elle passa l'été chez les Chapone à Cheltenham, et aussi,

nous le verrons, la majeure partie de l'année suivante Ces cures de grand air firent beaucoup de bien aux jeunes personnes : et Samuel resolut de les expedier le plus possible soit à Parson's Green, soit en province En 1756, il n'hésita pas à envoyer la faible Nancy passer l'ete chez les Leake, et de longs mois en pleine campagne, dans le comté de Somerset, chez la bonne Mrs Watts seule la mort de celle-ci en couches força Nancy à revenir à Londres, en mai 1757 Mais, dès juillet, Samuel la renvoya a l'air pur de Welwyn, chez les Young

L'hiver 1756-1757 fut extrêmement rigoureux une vague de froid intense s'était abattue sur le pays à la suite d'une légère secousse sismique Polly et Patty eurent de fortes angines, Sally et la cousine Sukey des rhumatismes Patty se remit tres mal, et le debut de l'été 1758 fut si mauvais pour elle, que sa mere dut la mener à Bath Et Sally, l'espiegle et grimaciere Sally, fut de tres longs mois avant de se debarrasser de ses rhumatismes Alors que leur sœur Nancy, si delicate autrefois, souffrait de moins en moins de la gorge et de troubles de circulation, Patty et Sally donnaient de plus en plus de soucis il fallut sans cesse envoyer Patty à Bath au cours des années 1759 et 1760, et Sally, moins atteinte, payait un tribut à chaque changement de saison sous forme de crises rhumatismales aiguës

Et Polly ? que devenait-elle ? — Polly avait quitté le domicile paternel .. en tout bien, tout honneur, evidemment Et ce, en dépit de la prédiction sinistre de leur père qui, le 30 décembre 1754, écrivait mélancoliquement à Edwards : « Mes filles sont de bonnes personnes, c'est vrai . mais, je le crains, ni assez riches, ni assez jolies pour attirer les amoureux » — Or, en 1756-1757, Polly fut trois fois demandée en mariage, les deux premiers prétendants furent écartés par Mrs Richardson sous des pretextes futiles, declara Samuel avec aigreur. Le troisième fut très habile et fit circonvénir Mrs Richardson par son

neveu Jemmy Leake, si bien qu'il fut agréé sans même que le *paterfamilias* eût été prevenu. C'était un jeune chirurgien de Bath, nommé Ditcher, qui avait eu le loisir d'apprécier les charmes de Polly lors de ses visites chez les Leake. Et il faut croire qu'il avait lui-même une grande puissance de séduction, puisque Mrs Richardson, mere-poule, accepta sans rechigner l'idée que sa fille pourrait vivre loin d'elle. « Si c'était moi qui avais proposé Ditcher », grogna Samuel, « l'éloignement aurait été, pour ma femme, une objection insurmontable ! » Mais il fut le premier à convenir que le choix était bon, et que Ditcher était « un digne homme ». Il annonça le mariage, des le 2 août 1757, à Miss Mulso, et, le mardi 6 septembre, il dirigea les derniers préparatifs et mena sa fille à l'autel, dans l'église de Fulham remplie d'une foule d'amis et d'admirateurs. Cette foule, ces cérémonies, le rendrent malade pendant plus de huit jours. Mrs Richardson se lamenta un peu lorsque les deux jeunes époux partirent pour Bath, mais Samuel triompha : c'est vous, Bett, qui avez voulu ce mariage !

Dans les premiers jours d'août 1758, Mrs Richardson et Patty se rendirent à Bath pour attendre la venue au monde du premier bébé de Polly. Et, en juin 1759, Mrs Ditcher et sa fille vinrent à Londres en visite. Une grande réunion familiale fut organisée, le 5, à Parson's Green. Malheureusement Samuel ne put y assister, car il lui fallait diriger des réparations à l'imprimerie et initier à leur travail un nouveau contremaître et un nouveau correcteur. Mais il confia à ses correspondants que sa petite-fille était « un bébé réellement beau ».

Au cours de ces années remplies d'événements familiaux, tristes ou agréables, Mrs Richardson continua à diriger le ménage et même son mari, avec le même entêtement doux et inébranlable. Elle était capable d'un dévouement « d'ange » lorsqu'il y avait des malades à la maison. Pourtant elle n'avait pas elle-même très bonne

santé et, au cours des étés 1753 et 1756, souffrit cruellement de malaises indéfinissables. Elle était toujours aussi timide et cachait son embarras sous d'interminables révérences, parlait peu, mais accueillait les admiratrices de son époux avec un si bon sourire, un sourire si confiant, que toute prévention fondait comme neige au soleil. Son seul gros défaut, au dire de son mari, restait son horreur de tout changement, qui, avec les années, était devenue une vraie manie. « Vous me demanderez pourquoi, étant malade, elle n'est pas allée plus tôt à North End pour y passer le reste de l'été » écrivait Richardson à Edwards, le 16 juillet 1753 — « C'est qu'elle a l'habitude de différer tout changement aussi longtemps que possible, que ce soit pour aller de Salisbury Court à North End ou vice versa. » Pourtant il faut être équitable et convenir que son opposition au changement de logis, à Salisbury Court, semblait justifiée par l'absence d'air et de lumière dans la nouvelle maison. D'autre part, son opposition aux innovations de son époux n'était pas systématique, puisque Parson's Green l'enchantait au point qu'elle s'y rendit de plus en plus souvent, et finalement s'y fixa.

Du reste, si Bett avait eu un caractère insupportable, Richardson n'aurait guère eu le temps de s'en apercevoir. Il devenait de plus en plus rare qu'il fût seul avec elle. Ils avaient constamment à leur table un ou plusieurs neveux et nièces, une ou plusieurs compagnes de leurs filles. Et, le reste de la journée, en dehors des heures de travail, c'était un perpétuel défilé de confrères et d'admiratrices. Très sociable, Richardson chercha sans cesse à augmenter son cercle d'amis.

Ses relations avec Johnson s'étaient resserrées. Lorsque le grand homme souffrait de maux d'yeux ou se trouvait à court d'argent, Richardson apportait une aide aussi efficace que discrète. Ainsi, le 16 mars 1756, Johnson lui expédia le billet suivant : « Je suis obligé d'implorer votre secours. J'ai été arrêté pour une dette de cinq livres dix-

huit shillings Mr Strahan, de qui j'aurais reçu l'aide nécessaire en la circonstance, n'est pas chez lui, et je crains de ne pouvoir faire joindre Mr. Millar Si vous voulez être assez bon pour m'envoyer cette somme, je vous la rembourserai avec grande reconnaissance, et je l'ajouterai à toutes mes autres obligations envers vous ».

Moins genereux peut-être que ne l'eût été Sir Charles Grandison, Richardson envoya néanmoins six guinées, parce que cela faisait une somme ronde et que Johnson pouvait avoir quelques menus frais. En effet, les quelques shillings supplémentaires servirent à payer la pinte de vin frelate que, sûr de la réponse favorable de Richardson, le prisonnier avait bu d'avance avec son gardien, en attendant son argent.

Si Richardson avait été très perspicace — mais il était naïvement bon — il se serait rendu compte à certains gestes, à certaines attitudes, à certains regards, que Johnson n'était pas un ami sincère. Johnson était jaloux de lui parce qu'il était riche, parce qu'il était célèbre, parce qu'il avait accaparé l'affection de Miss Carter et surtout de Hecky Mulso. Johnson lui faisait bon visage, mais dissimulait avec peine son exaspération lorsqu'il lui fallait se joindre au concert de louanges que Richardson écoutait sans se lasser. Il se confia à quelques intimes, mais ses jugements sur son ami restèrent prudents. Tandis qu'après la mort du bon Samuel, il donna libre cours à son spleen « Cet individu », dit-il à Mrs Piozzi, « est mort simplement du manque de changement parmi ses flatteurs, il a péri parce qu'il en voulait davantage, comme un homme obligé de respirer le même air jusqu'à épuisement » Et au docteur Nairne, d'Edimbourg, il déclara sans ambages que Richardson était un bien petit caractère. « Son perpétuel souci était d'écarter des ennuis mesquins et de se procurer des plaisirs mesquins » C'était, en somme, le coup de pied de l'âne !

Non moins célèbre que Johnson, et combien plus franc

et plus fidèle, Young entretenait jusqu'au bout avec Richardson des relations d'amitié sincère et désintéressée, cherchant toujours à rendre service pour service, aide pour aide. Richardson faisait une intense propagande aux médiocres pièces de théâtre que Young faisait représenter sur les scènes londoniennes, il lui prodigua des conseils de prudence pour la composition de ses lettres satiriques sur le *Centaure non fabuleux*, il lui envoya les étrangers qui voulaient avoir des détails sur les *Nuits*, il lui signalait les imitations de ses poèmes et le tenait au courant des potins du monde des libraires, il lui imprimait ses œuvres et revoyait ses manuscrits. Enfin il lui ouvrait toutes grandes les portes de sa maison, lors de ses passages dans la Métropole. Mais Young était distrait, et il lui arriva de séjourner « trois semaines à Londres, quelque part derrière la Bourse », et de ne passer à Salisbury Court qu'à l'heure de son départ, tout botté, très agité, insistant pour que le maître de ceans vint le voir au plus vite à Welwyn.

Or, Richardson aimait recevoir les visites, et non les rendre. Young ne put l'attirer chez lui après les journées mémorables de Juillet 1752 où, après un refus, Richardson s'était laissé entraîner par Onslow : la compagnie avait été si nombreuse dans l'étroit presbytère de Welwyn que Richardson avait dû aller loger chez un voisin, M. Shotbolt, et en avait profité pour se lever de bon matin et rédiger dans le silence quelques lettres de Grandison. Toutefois, en Juin 1757, à défaut du père, Young put recevoir la fille cadette, Nancy, et la garder plusieurs semaines, lui faisant faire de longues promenades à cheval au grand air de la pleine campagne. Il ne la renvoya au domicile familial qu'au moment où les lettres de rappel de Richardson devinrent impératives.

La même année, à l'automne, Young sentit le besoin de faire une cure à Bath, et il se rendit dans la ville d'eaux, charge de lettres de recommandations pour les Ditcher, les Leake, et le Dr Oliver, le meilleur médecin de l'en-

droit. En janvier 1758, il tenta d'attirer Richardson à Bath, mais Richardson lui rappela que jamais les eaux n'avaient amélioré sa santé. Ils ne se revirent qu'en juin, lorsque Young vint à Londres pour tâcher d'obtenir un évêché, et profita de son séjour dans la Métropole pour visiter en détail l'installation de Parson's Green, qu'il ne connaissait pas encore.

Les relations épistolaires continuèrent entre les deux hommes dans les années qui suivirent. Lorsqu'en 1760 Young fut menacé de perdre la vue, nul ne montra autant d'affolement que son vieil ami Samuel. Seule, la mort de celui-ci rompit le contact : le coup fut très rude pour Young. Et le tribut de regrets que, dans son dernier poème, *La Résignation*, il adressa à la mémoire de Richardson, n'était pas que littérature : il chanta l'ami qui « l'assistait souvent de son amable secours au milieu des pensées angoissantes, qui dorait de ses rayons la page noircie et transformait une faute en beauté. Toucher les ressorts secrets de nos passions, tel était son principal souci, et son heureux génie sondait les profondeurs du cœur des belles. . » Dans les derniers mois de sa vie, il trouva encore la force de s'occuper de la gloire posthume de Richardson en France, et fit des démarches pour que fût publiée, à Paris, une édition complète des romans avec préface de l'abbé Arnaud.

Devons-nous dire qu'aux yeux de la postérité ce fut une chance pour Young d'être l'ami de Richardson, ou bien pour Richardson d'être l'ami de Young ? Nul ne le sait encore et nul ne le saura. Tous deux ont créé *Pamela* et les *Nuits* ont ouvert de nouveaux sentiers à la littérature mondiale.

Plus étroites encore et plus affectueuses furent les relations qui, sur leurs vieux jours, unirent Richardson et le poète Edwards, de Turrick.³ Ils se voyaient souvent, car Edwards n'était pas, comme Young, attaché à une cure : tous les ans, il faisait une courte visite à la

Métropole Mais il aurait voulu que Richardson n'eût pas une telle horreur de tout déplacement En août 1752, lorsque Nancy fut revenue de Southampton, Samuel promit d'aller à Turrick, mais sans donner de date précise A la fin de septembre, Edwards vint le relancer à North End et reçut une nouvelle promesse pour le début d'octobre ravi, il prévint les admiratrices de Richardson dans la ville voisine de Cirencester que le grand homme allait venir. Mais Samuel ne bougea pas, arguant, non sans raison, de la nécessité de rédiger *Grandison*.

L'été suivant, poussé dans ses derniers retranchements par une coalition de sa femme et de ses amis, Richardson se décida à faire la plus grande excursion de sa vie un voyage de dix-sept jours¹ Sa femme avait envie d'aller à Bath voir son frère, et, pour une fois, elle se sentait d'humeur vagabonde Le 22 août 1753, Richardson, sa femme, Patty et deux amies de celle-ci, Sally Chapone et une des jeunes Leake, qui venaient de passer plusieurs semaines à North End, se mirent en route Bath une semaine d'arrêt on remit Miss Leake à ses parents et on reprit Polly Courte excursion à la Source Chaude, près Bristol, pour voir Mrs Donnellan Départ pour Cheltenham arrêt chez les Chapone On remit Sally Chapone et on laissa Patty. Retour par Oxford (visite à M Kennicott), Dorton (visite à Miss Lintot), et Cuddesden (visite à Miss Talbot)

Dès qu'il connut le plan de ce voyage, Edwards fournit de précieuses indications pour le choix des routes et l'établissement de l'itinéraire Il suggéra, vainement, un crochet par Cirencester, puis reclama avec énergie un detour par Turrick, qui n'était loin ni de Dorton, ni d'Oxford Richardson se laissa arracher une promesse, et Edwards annonça qu'il se rendait à Oxford et qu'il attendrait Richardson, sa femme et Polly, à l'auberge de l'Ange, près de Queen's College, où l'on buvait la meilleure bière de la région. Puis, craignant que Richardson

ne brûlât l'étape d'Oxford, il changea d'avis et alla se poster sur la grand'route au nord d'Oxford, pour guetter ses amis et leur rafraîchir la mémoire, dans le cas où ils auraient oublié Turrick. Mais il n'avait pas calculé que Richardson, toujours presse de rentrer, était en avance sur son itinéraire, et il le manqua. La visite dont il se faisait fête n'eut pas lieu. Il s'en plaignit amèrement dans une lettre du 14 septembre. Richardson protesta de sa bonne foi : à l'auberge de l'Ange, en quittant Oxford, ne voyant personne, il avait eu des velléités de se rendre à Turrick par ses propres moyens, et il avait demandé le chemin à prendre. Personne n'avait pu le lui indiquer. Comme le temps passait, il n'avait pas demandé son reste, il avait repris la route de Londres, et, laissant Bett et Polly à North End, il s'était rue vers sa chère imprimerie. Cependant, pour atténuer la déception du bon Edwards, il s'engagea solennellement à placer Turrick sur l'itinéraire de sa prochaine expedition dans les lointaines provinces.

En attendant, ce fut Edwards qui vint, en mai 1754, passer à North End de délicieuses journées. Et il fut invité à revenir quelques semaines en hiver, pour faire connaissance avec la maison de Parson's Green. Mais Edwards, qui avait pietre sante, fut obligé de garder la chambre pendant toute la mauvaise saison. Il se consolait en relisant ses romans favoris, et en y cherchant des beautés nouvelles, il avait aussi comme reconfort les longues lettres de Richardson qui, sachant que cela intéressait son correspondant, multipliait les petits détails domestiques.

En mai 1755, Richardson faillit passer par Turrick, car il avait promis à Lady Bradshaigh d'aller la voir dans le Lancashire : ce furent des deuils de famille qui l'empêchèrent de partir. Finalement, ce fut Edwards qui retourna à Londres. En octobre 1755, il reçut son neveu Pace, porteur d'une invitation de Richardson, si pressante et si

aimable, qu'il ne put résister à l'appel. A peine arriva à Parson's Green, il dut s'altérer. Bien soigné par Mrs Richardson, il fut vite sur pied, et, gardant Parson's Green comme port d'attache, fit de nombreux voyages à Londres. Il ne repartit qu'au début de février, 1756, enchanté de l'accueil enthousiaste que lui avait fait le *serafin richardsonien*.

Enfin Richardson put voir son ami chez lui, au milieu de ses livres, déclamant les vers de son bien-aimé Shakespeare. Emmenant avec lui Mrs Richardson, à qui, malgré ses dénégations, le voyage fit beaucoup de bien, il se rendit à Turrick et y passa trois jours, à la fin de septembre 1756. Cette fois, pour ne pas se tromper, il alla à Missenden et, bien qu'il eût protesté que des instructions écrites seraient très suffisantes, Edwards vint l'y chercher. Nous ne savons pas ce qu'Edwards organisa pour fêter ses visiteurs si longtemps attendus. Mais Richardson, à son retour, envoya une lettre de remerciements ou perçut une profonde émotion.

Edwards accepta de revenir à Parson's Green et de s'y installer pendant les mois les plus durs de l'hiver. Cette fois encore, il tomba malade. Son état empira au point de devenir désespéré. Mrs Richardson et ses filles le soignèrent avec un dévouement admirable. Richardson voulut rivaliser avec elles, et avança à Edwards la somme de 450 livres pour lui permettre de régler ses affaires en ce monde. Bientôt le malade délira, ne reconnut plus personne, même pas son ami et protecteur, le Président Onslow, qui fit spécialement le voyage de Parson's Green pour lui dire adieu. Richardson se prodigua. Il alla jusqu'à sept fois par jour au chevet du moribond. Le 2 janvier 1757, au soir, absolument obligé d'aller à l'imprimerie, il le quitta presque à l'agonie. Et, le lendemain, un billet de sa femme lui annonça que « le bon Edwards avait commencé son immortalité le matin à huit heures ». Ses souffrances étaient finies, et il avait eu la joie de con-

naître le plus pur des sentiments humains, l'amitié « Pauvre Mr Edwards ! » s'écria Richardson, « ou plutôt riche Mr Edwards ! »

*
* *

Dans les dernières années de sa vie, Richardson cultiva avec soin ses relations ecclésiastiques, absolument nécessaires à son sens de la respectabilité. Dans les premiers jours de décembre 1753, il accepta de faire un court séjour chez l'évêque d'Oxford. Mrs Richardson l'accompagnait. Chez le prelat, la réunion fut particulièrement brillante. Samuel trouva devant lui, comme interlocuteurs principaux, deux jeunes étudiants fort intelligents, mais trop polis pour ne point se laisser vaincre dans les discussions. Graham, de Cambridge, et Benjamin Kennicott, d'Oxford. Cette aimable rencontre resserra les liens d'amitié qui existaient déjà entre eux et Richardson. L'Oxonien, devenu le Reverend Benjamin Kennicott, d'Exeter College, fut reçu et hébergé à Salisbury Court en juin 1754. Il fut même admis à entendre chanter Miss Mulso. Et, à son retour, il écrivit régulièrement à son hôte, et le tint au courant de l'agitation dans les Universités, agitation que Samuel déplora, « la politique étant un sujet méprisable ».

En octobre 1754, Richardson fit un court voyage à Barnet pour rencontrer Hildesley. Et la sympathie qu'il ressentait pour cet excellent prêtre fut encore plus vive. Il fut très fier, en janvier 1757, que Hildesley fût venu, en personne, lui annoncer sa nomination à l'évêché de l'Île de Man, avancement bien insuffisant, trouvèrent tous ses amis. Il resta en relations épistolaires avec le nouvel évêque jusqu'à son dernier jour, échangeant avec lui des propos sur la littérature, louant Doddridge, blâmant Sterne, ou bien condamnant l'emploi de gravures dans les livres traitant de sujets sacrés.

Le jeune Lobb était poussé par son père à s'insinuer

toujours plus avant dans l'amitié du grand homme · et il fut admis à démontrer qu'il vivait presque comme Sir Charles Grandison, lors d'un grand dîner familial donné en son honneur à Parson's Green, en novembre 1756.

Dans leur lointaine Irlande, le Révérend Philip Skelton et le Révérend Smyth Loftus continuaient à cultiver l'amitié de l'imprimeur généreux et de l'hôte affable, qui leur ouvrait ses portes lorsqu'ils passaient dans la Métropole, ou qui leur expédiait tout ce dont ils avaient besoin. Skelton s'était rendu *persona grata* en adoptant comme petite amie la malade Nancy Loftus s'était employée à fond pour venger Richardson contre les pirates de Dublin. Tous deux reçurent au centuple le peu qu'ils avaient donné.

Et que dire alors de la générosité de Samuel envers le Révérend D^r Webster? Celui-ci avait fait publier par Richardson une revue hebdomadaire, *The Weekly Miscellany*, qui ne réussit pas. Il ne put payer la note d'impression. Mais c'était un saint homme. Nommé prêtre de la petite paroisse de Ware, il vécut avec une frugalité inouïe et fit des prodiges d'économie pour éteindre sa dette. Il parvint ainsi à réunir cinquante livres sterling. Il en restait quarante à payer. Mais Richardson fut mis au courant par des tiers · il admira l'énergie, l'honnêteté, l'ascétisme du digne clergyman, et il lui envoya une décharge totale de sa dette.

Ce fut surtout avec la famille du Révérend John Chapone que les relations devinrent plus étroites · car les jeunes Chapone et les jeunes Richardson étaient du même âge. Richardson fut un véritable père pour le fils, qui faisait ses études à Londres, et il recevait chez lui tous les membres de la famille de passage dans la capitale. Les Chapone remerciaient de leur mieux, par des envois abondants de lard et de gibier, et surtout par des lettres d'admiration. Et puis, dès juillet 1751, commencèrent les échanges d'enfants · à ce moment-là, Sally Chapone, « la

brunette », eut l'incalculable privilège de séjourner à North End. Et, sachant que Mrs Chapone était obligée, pour ses affaires, de voyager continuellement, Richardson reclama l'envoi de Kitty Chapone, dès qu'on lui enleva Sally. Les Chapone ripostèrent en demandant le prêt d'une des jeunes Richardson. Rien ne resulta immédiatement, semble-t-il, de cet assaut de politesses, sinon le retour de Sally à North End. Mais nous savons que, lors du grand voyage d'août 1753, les parents Richardson, flanqués de Polly et de Patty, vinrent passer quelques jours à Cheltenham, au home des Chapone. Patty et Polly, avec l'autorisation du maître de ceans, en profitèrent pour faire la grasse matinée, et feignirent de ne point apercevoir les yeux courroucés de leur père. Comment celui-ci se décida-t-il à laisser Patty dans cette Capoue provinciale ? Parce que Mrs Chapone sut user de l'argument décisif : ses filles étaient de vrais rossignols, du moins aux oreilles de Richardson, parce qu'elles chantaient avec âme les airs des psaumes. Or, depuis longtemps, il désirait que Patty apprît à chanter : c'était la seule de ses enfants qui eût « quelque chose ressemblant à une voix ». Mrs Chapone promit qu'on donnerait à Patty des leçons de chant. Ainsi Patty resta, à la grande joie de Sally Chapone. Elle resta même près d'une année. Samuel la réclamait de temps à autre, et insinuait qu'on la lui ramenât en même temps que Sally ou Kitty. Laissez-la donc ! Elle fait de si grands progrès en musique, et, par dessus le marché, en dessin ! Au début d'avril, Patty et Sally allèrent passer quelques jours chez le frère de Mrs Chapone, à Mickleton. Le 28 mai 1754, Richardson demanda comme grâce qu'on ne gardât pas Patty plus d'un mois après la réception de sa lettre. Il annonça même son intention d'aller jusqu'à Oxford, au-devant de sa fille, vers la mi-juin. En réalité, ce ne fut que dans les derniers jours de juillet, que Leake partit de Bath pour enlever Patty et la ramener à sa famille peu éplorée. En août 1755, Richardson prit sa revanche

en attirant Kitty Chapone à North End, et en la gardant très longtemps

Les relations continuerent ainsi entre les deux familles de nombreuses lettres furent echangees, donnant des nouvelles domestiques ou discutant, toujours à propos de *Grandison*, les droits de la femme dans le mariage. Et puis, le 23 juin 1759, Richardson reçut une lettre d'une ecriture tremblee de vieille femme Mrs Chapone annonçant le décès de son mari D'un rapide examen des papiers du defunt, elle avait deduit qu'il avait contracte des dettes auprès de Richardson Celui-ci avoua que Chapone lui avait emprunté, à deux reprises, cinquante et vingt et une livres sterling, mais il n'en avait parle à personne et jamais plus il n'en parla

Plus honorifique encore que l'amitie de ces dignes clergymen, celle de Lady Bradshaigh, tant recherchee, si appreciee, ne flechit pas jusqu'à la mort La plupart du temps, les discussions epistolaires entre Richardson et sa noble correspondante roulaient sur les problèmes sociaux que soulevait chaque page de *Pamela*, de *Clarisse* ou de *Grandison*. Ils échangeaient d'interminables dissertations sur les droits et devoirs reciproques des epoux, Lady Bradshaigh soutenant la these de l'egalite absolue et Richardson celle de la toute-puissance maritale Ils confrontaient leurs theories personnelles sur la polygamie, le mariage, les fiançailles, le sort des veuves Lady Bradshaigh envoya une copie du règlement que, par douceur et persuasion, elle avait impose à ses quatre servantes Il contenait une dizaine d'articles, dont les deux premiers, les plus importants, etaient

1° Que deux d'entre vous aillent à l'église tous les dimanches matin, et les deux autres dans l'après-midi quand le temps le permettra,

2° Recevoir le Saint-Sacrement est nécessaire pour le salut de vos âmes, et, afin de le recevoir dignement, n'omettez jamais de dire vos prières matin et soir

Enthousiasme par tant de sagesse et tant de pitié, Richardson lisait ou communiquait à son entourage ces chefs-d'œuvre épistolaires. Et c'est ce qui inquiétait Lady Bradshaigh le bruit avait couru que Leake, de Bath, en avait pris copie en vue de publication. Richardson la rassura son beau-frère Leake avait trop de délicatesse pour faire une chose pareille. D'ailleurs, il ne lisait que certains passages des lettres qu'il recevait, et seulement à ses intimes¹ Lady Bradshaigh fut un peu rassurée et déclara se fier à la prudence de son ami.

Car c'eût été un éclat de rire dans tout le pays, si l'on avait appris qu'une dame de l'aristocratie se livrait ainsi dans des lettres à un imprimeur Dorothy Bradshaigh, confiante et naïve, envoyait des détails fort précis sur sa vie privée. Elle décrivait son embonpoint et ses efforts pour maigrir d'abord des exercices frénétiques sur le cheval de bois, et ensuite une diète très stricte. Elle réussit si bien que, entre juin et septembre 1755, elle perdit 54 livres, tomba malade, et, pour se remettre, dut aller prendre les eaux et faire des promenades à cheval (un cheval véritable cette fois) au grand air de la campagne. Elle resta longtemps faible, attrapant indigestion sur indigestion, rhume sur rhume, jusqu'au jour où elle découvrit l'efficacité du grog au rhum, dont elle usa jusqu'à guérison complète. Elle ne se plaignit plus, dans la suite, que des contusions causées, en mars 1758, par une chute de cheval, et des blessures légères qui la firent souffrir, en mai 1760, à la suite d'une promenade où sa chaise avait versé dans un fossé.

Naturellement, le logis de Richardson était toujours grand ouvert à Lady Bradshaigh et à sa famille. Elle fut invitée tout spécialement à Parson's Green dès que l'installation fut terminée. Au printemps de 1755, elle fit en effet un long séjour à Londres, et profita du beau temps pour pousser jusqu'à la maison de campagne. En mai, elle se fixa quelque temps à Riverston, chez son amie

Mrs Woodhurst, et pressa Richardson de venir la rejoindre mais il y avait trop à faire dans l'imprimerie ! De même, une invitation pressante à venir à Haigh, en juillet 1756, fut poliment écartée. En vain Lady Bradshaigh fit-elle miroiter, aux yeux de Richardson, l'attraction d'une visite à la « maison chinoise » et à sa « ruine, si joliment située dans le parc... » Songez donc, repliqua Samuel 400 milles en voiture, dans mon état de santé ! Alors Lady Bradshaigh se rendit à Bath pour une cure et pressa Richardson de venir. Toujours en vain. Finalement ce fut elle qui reparut à Londres, à la fin de décembre. Elle y resta cinq mois, et Samuel se plaignit amèrement de n'avoir reçu d'elle que neuf visites mais il ne comptait pas les diners auxquels, accompagnée de Mrs Richardson, il avait été convié dans le bel hôtel de Pall Mall ! Il eut plus de raisons de se plaindre en 1757, car Lady Bradshaigh, retenue par ses occupations mondaines, n'alla le voir qu'une demi-heure en sept mois.

Richardson s'associa aux campagnes patriotiques de Lady Bradshaigh, qui recommandait la dentelle de Hanovre. Mais Patty assura son père que Polly en avait acheté autrefois et y avait renoncé, parce que la dentelle devenait jaunâtre au lavage. Evidemment, écrivait Richardson, c'est qu'elles ne savent pas s'y prendre ! Les choses en restèrent là peut-être Lady Bradshaigh n'avait-elle jamais essayé de laver de la dentelle ? Samuel redoubla d'amabilité. Il envoya les principales nouveautés de librairie. Il s'ingénia à rendre service. Lady Bradshaigh lui ayant signalé l'extrême pauvreté d'une femme de lettres, Mrs Strangeways, il lui trouva de petites besognes bien rémunérées. Il se mit lui-même, et mit son neveu William, à l'entière disposition de Sir Roger, le digne époux de Dorothy, pour ses achats à Londres. Il lui servit de banquier et ne s'inquiéta jamais de savoir, quand on lui présentait un chèque signé Bradshaigh, s'il restait une provision. Enfin lorsque, en avril 1756, le bruit courut que

la niece de Lady Bradshaigh allait venir à Londres, il mit Parson's Green à son entière disposition.

Plus tard, le 31 mars 1758, Lady Bradshaigh pria Richardson d'intéresser un peintre de Londres au sort de deux petits garçons du Lancashire. ces enfants dessinaient fort joliment à la craie sur leur plancher, et elle voyait en eux de futurs grands artistes. Richardson demanda des spécimens de leurs dessins — sans doute sur papier — mais il ne semble pas qu'il ait réussi à enrôler dans un atelier sérieux ces deux peintres en herbe. Il éprouva la même difficulté à placer deux servantes que Lady Bradshaigh recommandait en termes chaleureux. Par contre, il réussit à sauver du ruisseau une pauvre créature que protégeait la charitable dame, il avait souscrit une somme importante pour la création de Magdalen House, maison de filles repenties ; il usa de son influence auprès de la matrone, pour faire admettre la malheureuse si efficacement protégée.

La sœur de Dorothy Bradshaigh, Lady Echlin, resta, elle aussi, l'objet des attentions empressées de Richardson. Mais le cœur n'y était pas : avec Lady Echlin, Samuel restait jaloux de sa propre dignité. Ainsi, elle exprima le désir qu'il connût sa fille, Mrs Palmer, une des femmes les plus élégantes du West End. Il répondit que les avances devraient venir de celle-ci, bien qu'elle fût dame et appartenait au grand monde. Si elle quittait son beau quartier et franchissait Temple Bar pour aller à Salisbury Court, alors seulement il aurait la preuve qu'elle ne le méprisait pas. Et Mrs Palmer vint, pour ne pas contrister sa mère.

Mais plus Samuel connaissait Eliza Echlin, plus il l'appréciait. Elle était presque digne d'être la sœur de Lady Bradshaigh, elle avait une conduite parfaitement chrétienne, au point d'être surnommée le phénix des dames de Dublin, elle était l'amie du Révérend Mark Hildesley, elle admirait beaucoup sa sœur Do, et encore

plus les romans de Samuel Richardson Pour toutes ces raisons, les relations épistolaires cessèrent, dès 1755, d'être purement littéraires Lady Echlin confia à Samuel qu'elle aimait les bains de mer « pour fortifier les nerfs », qu'elle faisait collection de coquillages et que, pour la méditation, elle s'était fait bâtir, « dans une situation très romantique », au milieu des rochers, un petit ermitage dont elle promit un dessin. De son côté, Richardson parla de sa nouvelle imprimerie, de Parson's Green, de la sante de ses filles Et même, il prit un jour sa correspondante comme confidente, lui demandant de s'enquérir discrettement des motifs qui avaient cause un silence prolongé de Lady Bradshaigh. sans le savoir, ne l'avait-il pas offensée (septembre 1755) ?

Lady Echlin perdit son mari dans les derniers jours de juillet 1757 Elle prit la résolution de se retirer en Angleterre et de se rapprocher de Londres Elle envoya son neveu en éclaireur à l'Université d'Oxford, et pria Richardson de s'intéresser au jeune étudiant Mais diverses circonstances l'empêcherent, quant à elle, de traverser la mer d'Irlande avant l'automne 1759 En novembre, elle passa quelques semaines chez sa sœur, à Haigh, et admira le portrait de Richardson Elle ne vit le grand romancier en chair et en os qu'en 1760, au printemps, alors qu'il était bien vieux et bien las mais l'accueil fut enthousiaste, et les cendres des vieux souvenirs furent longuement remuées

Avec les années, le cénacle richardsonien avait augmenté en nombre, les anciens membres étaient restés fidèles et avaient amené des amis. Les femmes de lettres venaient chercher auprès du patriarche aide matérielle ou reconfort moral La plus intelligente, Miss Carter, se moquait bien un peu du romancier trop prolixe, mais flattait le généreux imprimeur. Et c'est lors d'une visite de deux jours à North End, en mai 1753, qu'elle fit prendre son *Epictète* Elle ne fit que son devoir le plus strict, à la

mort de Samuel, en soutirant à sa Muse une épitaphe digne des services rendus

Si jamais chaleureuse bonte te fut chere,
Ou sagesse gagna ton estime sincere,
Ou imagination retint ton attention,
Regarde avec respect ce qui fut Richardson

Mais comme c'était une femme pratique, elle ne laissa pas oublier les liens d'amitié qui l'avaient unie au défunt : quelques mois après le triste événement, elle se rappela au bon souvenir de la veuve pour faire hâter l'impression de ses *Mémoires*.

Richardson se sentait plus à l'aise avec des femmes de lettres un peu moins intellectuelles. Il corrigea les manuscrits de Miss Anna Meades (de Northon, Hertfordshire), qui n'avait eu de cesse qu'elle ne fût devenue sa correspondante. Il se lia avec Mrs Sheridan, l'auteur de *Sidney Biddulph*, et lui offrit l'hospitalité à Parson's Green (1755) : puis, lorsqu'elle fut retournée dans son lointain Dublin, il la tint au courant des poins de la Métropole, et, par affection pour elle, apporta à son mari un secours très efficace pour le développement de sa carrière théâtrale. Enfin, et plus que jamais depuis la mort du frère abhorre, il reçut toutes les semaines Sarah Fielding, « ma très estimée Sally Fielding », et lui prodigua conseils, en même temps qu'il lui accordait aide et protection.

L'imposant trio du Sénat richardsonien, Delany-Dewes-Donnellan, resta fidèle jusqu'à la mort. Richardson fit divers achats pour Mrs Delany et fut toujours ponctuellement rembourse : mais, jaloux et exclusif, il trouvait qu'elle accaparait trop sa filleule Sally Chapone. Celle-ci, ayant été invitée par sa marraine à visiter « la sauvage Irlande », pendant l'été de 1754, n'écrivit pas aux Richardson. Aussi, lorsqu'elle fut rentrée à Londres, son « papa Samuel » lui fit-il grise mine. Mrs Delany prit le parti de sa filleule. Mrs Donnellan prit le parti de Richardson. Les

Delany, qui avaient ramené Sally, firent visite sur visite à Salisbury Court le dieu irrité se laissa enfin fléchir. Miss Chapone écrivit une belle lettre d'excuses à sa « maman Richardson » et une lettre amicale à son amie Patty moyennant quoi elle fut réadmise, tout heureuse, dans le sanctuaire.

Ce fut Mrs Delany qui surveilla discrètement le flirt innocent, puis les fiançailles de Sally Chapone avec M. Sandford « Elle est aussi pure qu'Emily et aussi raisonnable, délicate et généreuse que Harriet » Malgré tout, Richardson regretta toujours un peu de n'avoir point lui-même arrangé ce mariage Et si, au cours de l'année 1756, il reçut fréquemment et cordialement les Delany, il saisit le moindre prétexte pour accuser Sally de manquer d'égards envers lui et sa famille.

Mrs Dewes habitait moins loin que sa sœur Delany, aussi ses visites à Richardson furent-elles relativement plus fréquentes, bien que moins prolongées En 1752, elle invita une des jeunes Richardson à lui tenir compagnie à Welsbourne En mai 1755, elle vint spécialement à Londres pour qu'on lui fit les honneurs de Parson's Green Rentrée chez elle, elle écrivit régulièrement à ses aimables hôtes, et se tint au courant de tout ce qui les concernait Son grand désespoir fut de n'avoir jamais pu réussir à faire de ses servantes des émules de Pamela.

Ce fut avec Mrs Donnellan que les relations devinrent les plus étroites, car elle se fixa rapidement à Londres Menacée par la tuberculose, en 1753, elle chercha une maison bien aérée Mrs Elizabeth Montagu lui offrit provisoirement sa maison de Hill Street, pendant ses recherches. Mrs Granville lui proposa sa maison de Chelsea, Richardson lui proposa North End Mais elle voulait un peu d'altitude, et, en novembre, elle prit à l'essai une maison près des carrières de Kensington L'essai ne fut pas satisfaisant, et, en juin 1754, elle profita de l'hospitalité de North End Elle s'y porta très bien, et Richardson la

pressa de prolonger indefiniment son sejour Mais elle était hantée par le desir d'un air plus vif, et finalement alla se fixer à Hampstead Elle reçut Richardson à diner maintes et maintes fois, et lorsqu'elle descendait à Londres, une halte à Parson's Green et à Salisbury Court lui était imposée par le bon tyran

Le groupe des protégées s'était accru de plusieurs unites Richardson envoyait toujours de l'argent à Margaret Collier, afin qu'elle pût payer sa pension dans l'île de Wight et la pauvre fille unissait dans ses remerciements Richardson et le Seigneur, qui tous deux lui permettaient de vivre assez longtemps pour se repentir « de ses erreurs passées » — Parmi les malheureuses à qui Samuel ouvrit généreusement sa bourse, une mention toute spéciale doit être faite de Miss Dutton, pieuse fille sur le retour, que minait la tuberculose Samuel la connaissait depuis longtemps, et lui venait régulièrement en aide, car elle avait eu « le cœur brisé par un beau-frère barbare et très sordide avec qui elle avait eu le malheur d'être obligée de vivre » A l'automne (1756), les Richardson l'invitèrent à passer quelques mois au bon air de Parson's Green Mais l'hiver fut terrible la malheureuse s'alita, exprimant sans cesse à ses hôtes le regret de leur être tant à charge « Je me sens déjà au ciel, quand je suis avec vous », ajoutait-elle avec un pâle sourire Et elle « commença immortelle » dans les derniers jours de décembre au même moment, Edwards se mourait dans la chambre voisine, les jeunes Richardson étaient atteints par la grippe et les rhumatismes, Richardson et sa femme, assistés de trois infirmières, couraient fiévreusement de chambre en chambre . Et peu après arrivait la nouvelle de la mort de Colley Cibber !

*
* * *

Plus nombreux aussi devenait chaque année le groupe des jeunes admiratrices qui appelaient Samuel « notre

honoré papa » Beaucoup des « anciennes » s'étaient rapprochées de Londres ou, voyageant plus facilement, se montraient plus assidues aux seances de lectures et de discussions Il y avait Miss Graunger, dont la gravité était due, non seulement à sa constitution malade, mais aussi, disait Richardson, à son bon sens et à sa réflexion et sa sœur Kitty, modèle au contraire de gaieté, de parfaite santé, et de jeunesse épanouie Miss Sutton, qui n'oublia jamais la bonne semaine passée à North End en mars 1752, voulut attirer son « papa » dans le Yorkshire, mais, n'y réussissant pas, se fit inviter par sa protectrice, Mrs Donnellan, et put ainsi renouveler ses visites aux Richardson, surtout quand Edwards était de passage à Londres Miss Carteret, en août 1753, entama avec Samuel une grande discussion qui nécessita de fréquentes invitations à North End elle se faisait le champion de son sexe opprimé, et fut très longue à reconnaître que le beau sexe était en réalité tout-puissant auprès du sexe presumé fort Miss Prescott amena son amie, Miss Pennington, a Parson's Green, où elles passerent d'excellentes journées en juin et juillet 1756 la première y améliora très nettement sa santé chancelante. Les demoiselles Collet, présentées par les Highmore, multiplièrent leurs visites jusqu'à ce que se fussent éteintes les dernières controverses soulevées par *Grandison* Sarah Westcombe amena deux de ses amies d'enfance Elizabeth Jobson, qui séjourna quelques semaines à North End en janvier 1756, et remercia Richardson par une lettre remplie de fautes d'orthographe, mais où il discerna des traces de génie, et Miss Righton, de Hernden, vive et enjouée En octobre 1755, Sally Righton et Polly Richardson se trouverent réunies à Enfield chez les Westcombe ce furent de délicieuses et interminables parties de plaisir, et, un jour qu'il pleuvait, les jeunes folles, mettant leurs lumières en commun, écrivirent à papa Richardson une lettre fort désinvolte signée Anna Hickman, dans laquelle elles imitaient le

style primesautier de la petulante heroine Cela ne déplut pas à Richardson, qui invita Miss Righton, accompagnée de son amie Westcombe et de Miss Jobson, à passer le début de l'hiver à Parson's Green . et la bande joyeuse transporta chez les Richardson ses éclats de rire et ses galopades. .

En 1758, la grande famille de Richardson s'augmenta d'une unité, une Miss Rosine, fille d'un Anglais fixé au Portugal Richardson l'accueillit comme une de ses propres enfants, surveilla ses études, et en fit une jeune personne aussi chrétienne qu'accomplie.

Rien n'amusa plus Samuel que de surveiller le manège de ses « filles » favorites. Ce n'était pas pour rien qu'il les recevait en même temps que de bons jeunes gens. Il se découvrait une vocation de marieur Il encouragea Pressy (Miss Prescott) à accepter les avances de Thomas Mulso, le violoniste du Cenacle Il poussa Miss Mulso à briller aux yeux du charmant John Chapone, soit en chantant, soit en exhibant ses dessins, soit en lisant des Odes, et lui-même prônait *L'Histoire de Fidelia*, qu'elle avait écrite pour prouver que les filles des déistes sont des proies faciles pour les séducteurs. Mais, le jeune homme n'ayant pas encore de situation, le mariage n'eut lieu qu'en 1760, la pauvre Hecky ne jouit qu'un an de son bonheur conjugal, et elle se consola de la mort de son époux en faisant de la littérature, et en rendant célèbre le nom de Chapone.

Richardson s'intéressa plus encore aux coquetteries de Miss Highmore qui, disait-il, « enflammait les cœurs des jeunes gens et se chauffait à ce brasier » Un beau jour de février 1752, la belle se brûla légèrement la main droite, le bras et le cou, alors qu'elle « se torturait avec ses fers à friser » ce fut un sujet inépuisable de taquineries pour Richardson, d'autant plus que la pauvre Highmore n'osa pas, à cause de ses cicatrices, se montrer en public avant la fin de mars. Mais elle avait trop besoin de son « papa »

pour boudier longtemps Il fut le sage Palémon qui encouragea les amours de Stella (Miss Highmore) et de Corydon (John Duncombe) c'est ainsi que celui-ci, dans un poème, raconta la longue, longue cour qu'il fit à la délicieuse Highmore, et qui, par suite de l'opposition des parents, ne se termina par un mariage que longtemps, très longtemps après, en avril 1763, alors que le « bon Palemon, qui savait comment guerir et adoucir par de sages conseils », avait à jamais quitté sa « grotte, asile des gens en detresse ».

Avec les années, les préférences de Richardson pour Sarah Westcombe s'affirmerent il l'aima plus que ses propres filles, et elle prit dans son cœur la place autrefois tenue par Hecky Mulso Qu'elle était vertueuse ! Et pourtant c'était une vraie jeunesse, aimant le whist, la danse, le canotage, les voyages en coche chez son amie Letty Jodrell à Ankerwyke, et les séjours à North End ou à Parson's Green Pour elle, Richardson surmontait son horreur des déplacements et allait à Enfield écouter son babillage (*prattle-prattle*) Et, quand survint la mort de Mrs Westcombe, le 9 octobre 1754, il redoubla d'affection et de tendresse envers la jeune orpheline Il sut reprimer un mouvement de jalousie instinctive lorsque, en juillet 1756, elle fut recherché en mariage par un honorable gentleman du Hertfordshire, nommé Scudamore et le mois suivant, tout tremblant d'émotion, il la mena à l'autel dans l'église de Saint-Georges, de Hanover Square Elle partit aussitôt pour Kentchurch, le grand manoir de son mari, au milieu d'un parc splendide Mais Kentchurch, « habitation faite surtout pour plaire aux gobelins », était un peu terrifiant, et elle aimait passer une partie du temps dans sa vieille maison d'Enfield C'est là que Richardson alla la voir quelques jours, à la fin de novembre Alors elle n'eut plus de scrupules à descendre chez lui, chaque fois qu'elle passa à Londres Il lui avança de l'argent (400 livres) et fut ponctuellement remboursé Il la recommanda chau-

dement au fameux docteur Oliver, et au meilleur médecin de Londres, le docteur Heberden. En revanche, M. Scudamore envoya à Parson's Green le produit de ses chasses (en février 1758, un lièvre et une couple de coqs de bruyère) et le produit de ses fermes (en mai 1760, trois paniers de bouteilles de cidre) Mrs Scudamore mena une vie heureuse, fréquentant les gentilshommes du voisinage et écrivant de longues lettres à son « cher papa » Son premier bébé, dont la première espérance fut annoncée à Richardson dès le début d'octobre 1756, fut appelé John : le premier mot qu'on lui apprit à prononcer fut : Ri-chard-son, et, quand il perça ses dents, on le calma en lui montrant le portrait du grand homme et en lui annonçant sa proche venue « Si Patty vient », écrivait-elle après avoir invité une de ses « sœurs » Richardson, « elle verra que quiconque porte le nom de Richardson n'est pas un étranger pour mon petit Johnny » En mars 1759, elle accoucha d'une fille : dès lors son bonheur fut complet. Et « papa Richardson », chaque fois qu'il se sentait déprime, évoquait le visage de Sarah Westcombe-Scudamore cela suffisait pour ramener un sourire heureux sur son visage austère.

A l'étranger, il ne garda qu'une « fille », Mrs Klopstock. A sa demande, elle lui avait envoyée une confession complète, lui racontant par le menu ses romantiques fiançailles avec l'auteur du *Messie* Il ne la vit jamais. Cependant il pensa beaucoup à elle, car elle lui envoyait des amis, comme M. Kaiser, de Göttingen, qui lui lut à Parson's Green des traductions de Klopstock, elle lui dépêcha un jour son neveu, un riche marchand hambourgeois, nommé Von Winhelm, qui fut accueilli avec transport Richardson caressa le projet de faire venir un jour sa charmante *inconnue* allemande Mais, le 26 août 1758, elle fit savoir que, attendant un enfant pour novembre, elle n'osait même pas faire le voyage de Copenhague Puis ce fut le silence. Le 21 décembre, un court billet, écrit par un inconnu, annonça la mort de Mrs Klopstock à la suite de couches.

Elle resta donc l'Incognita et Richardson déplora la cruauté du destin. Mais il ne souffrit pas comme il aurait souffert dix ans auparavant. Les coups repetes du sort, les accès multiples de la maladie, l'avaient endurci, et habitue à considerer la mort comme une visiteuse frequente et souvent bienvenue.

CHAPITRE XVIII

DERNIÈRES STATIONS

DANS LA « VALLÉE DE LARMES »

La mort frappait sans cesse autour de lui, mais, toujours aux aguets, il se précipitait pour apporter à la veuve et à l'orphelin l'aide de son expérience et le secours de sa bourse. Les premiers mois de l'année 1755 furent particulièrement chargés de deuils. Le mari d'une de ses nièces, « un digne jeune homme qu'il aimait beaucoup », rencontra, « lors d'un voyage à l'étranger, une fin desastreuse ». Au début d'avril, son frère William mourut à la suite d'une longue et pénible maladie. Richardson fut généreux : la veuve désirait acheter une terre adjacente à la petite propriété familiale de Dagenham, en Essex, afin que le domaine fût assez grand pour la faire vivre, elle et les enfants à sa charge. Mais elle n'en avait pas les moyens pécuniaires. Richardson donna 500 livres, et il eut d'autant plus de mérite à faire ce cadeau que, se trouvant démuné d'argent liquide, il dut vendre des titres de rente avec une perte de 10 ou 11 p. 100. Il engagea définitivement à l'imprimerie l'aîné de ses neveux, William Richardson, qui lui servit de secrétaire lorsque Patty était indisponible, et prit le double de nombreuses lettres. Mais le jeune homme ne donna pas satisfaction : il avait peu de goût pour la besogne régulière d'un imprimeur, il voulait vivre sa vie, et surtout la discipline un peu tyrannique que voulait lui imposer son oncle lui pesait. Il y eut entre

Richardson et William des scènes très violentes. William fut à peu près complètement deshérité et, pendant quelque temps, Samuel le bannit de sa présence. Il semble pourtant que le jeune imprudent se soit, à la longue, aperçu que son intérêt commandait plus de souplesse et de douceur quand son oncle mourut, il était installé à l'imprimerie, non comme propriétaire, mais comme directeur, ce ne fut que beaucoup plus tard qu'il prit la tête de l'entreprise.

En janvier 1759, Richardson perdit un autre membre de sa famille, vraisemblablement une de ses sœurs. Cette mort fut subite, et le choc ebranla dangereusement ses nerfs. Mrs Dewes et Mrs Delany s'effrayèrent de la douleur profonde qui se lisait sur son visage.

Et pourtant, ses deuils l'affectaient moins que l'ingratitude. Devant la mort, il songeait à la loi inéluctable, à la Volonté Divine, au bonheur éternel. Tandis que l'ingratitude de son neveu, ou de ses obligés, ruinait sa croyance en la bonté humaine, secouait son robuste optimisme, lui ouvrait brusquement la perspective des abîmes infernaux. Cependant, incorrigible, une fois l'accès de découragement passé, il s'ingéniait encore à rendre service à son prochain.

Son aide prenait mille et mille formes. Ainsi, d'une lettre adressée le 9 octobre 1750 à un destinataire inconnu, il résulte qu'il avait recommandé un jeune homme de sa connaissance à un ami très désireux de marier sa fille. Il avait bien fait quelques réserves, mais si légères qu'elles échappèrent à son ami. Lorsque celui-ci connut un peu mieux le jeune homme, il exprima sa fureur à Richardson. « Vous êtes d'une indulgence qui dépasse les bornes ! » Richardson se défendit. « Sans doute, ce garçon n'est pas parfait, je suis même très mécontent de lui. Certaines de mes reticences, quand nous avons parlé de lui, eussent dû vous mettre la puce à l'oreille. J'ai de l'estime pour lui, car il est jeune, il a de l'étoffe, il réussira.

Vous me dites qu'il est incapable de rougir pardon ! je l'ai vu rougir plusieurs fois, et si c'est un signe de grâce, il n'y a pas à desespérer de lui. Quant à ses discours extravagants, je ne crois pas qu'il les tienne pour se pousser ou faire l'intéressant auprès des dames il a un tour d'esprit humoristique qu'il ne peut abandonner même dans les circonstances solennelles, et j'avoue que j'ai eu quelquefois le grand tort de rire de ses boutades, au lieu de garder l'air grave Par contre, je lui ai souvent marqué ma désapprobation, mais non point par de longs sermons il s'éclipserait, tandis qu'il est capable d'écouter attentivement un discours sérieux debite avec bonhomie Pour ne pas vous donner tort, je l'ai gronde énergiquement, et lui ai dit de ne pas songer au mariage tant qu'il aurait si peu de plomb dans la cervelle¹ »

Nous ne savons ce qu'il en advint En tout cas, l'anecdote prouve que le puritanisme de Richardson se temperait d'indulgence lorsqu'il s'agissait de folle jeunesse Et il le prouva bien, quatre ans plus tard, en accueillant avec bonte le jeune Pilkington, retour d'une expedition a bord d'un corsaire, et en lui donnant un nouveau complet d'habits decents, qui lui permit d'aller quemander de l'argent aux anciens amis de sa mere

En juin 1757, Willam Dencombe lui soumit un cas très delicat apres dix-huit ans de martyre, une femme de sa connaissance avait decide de ne plus vivre avec son indigne mari Quelle solution adopter ? Seul le général des cœurs, Samuel Richardson, pouvait le dire¹

Il parla il vaudrait mieux que ce fût le mari qui demande la separation Pour cela, que la femme couche par écrit le recit de ses souffrances, et demande, toujours par écrit, si elle devra longtemps encore les endurer ! Qu'elle remette son papier à son mari, ou plutôt qu'elle le fasse remettre, pour éviter toute altercation Ainsi il sera obligé de dire s'il ne veut plus d'elle ou, au contraire, s'il prendra la resolution de devenir un epoux exemplaire !

— Mais la vertueuse dame a peur, si la séparation a lieu, que son mari ne sombre complètement dans le vice et ne compromette le salut de son âme éternelle ! Et puis, si le mari est buté à une séparation immédiate ?

— Eh bien ! que la dame se sépare doucement de lui, comme si elle allait en visite chez des amis, et que cette visite se prolonge ! Et qu'elle lui écrive pour lui donner des conseils absente, elle aura ainsi de l'influence sur lui, plus peut-être que si elle était présente !

Qu'arriva-t-il ? Les conseils de Richardson furent-ils suivis ? Nous l'ignorons. Mais nous pouvons dire avec certitude que ni l'épouse ni l'époux ne surent le moindre gré à Richardson d'avoir réfléchi à leur problème. Seul Duncombe fut reconnaissant à son ami de l'avoir ainsi dispensé de donner son avis.

Samuel fut, à maintes reprises, la crédule victime d'hommes endurcis dans le vice. En 1756, il reçut et aida un imprimeur écossais qui venait se fixer à Londres. Au bout d'une année, il s'aperçut que cet individu profitait des relations qu'il lui avait créées dans le milieu de la librairie, pour accaparer toutes les commandes, en faisant des prix plus bas que Richardson et ses confrères. Crime contre la loyauté commerciale, autant que crime contre l'amitié ! Richardson agit énergiquement : il dévoila les agissements du traître à tous ses correspondants, à tous ses confrères, mais ceux-ci, menacés dans leurs intérêts par le vil intrus, firent longtemps grise mine à leur trop confiant collègue.

Une affaire beaucoup plus longue et plus grave accabla ses dernières années : l'affaire Silvester. Elle lui fut d'autant plus pénible, qu'il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. Un jour, il reçut une de ces lettres de louanges qui ne manquaient jamais, malgré leur fréquence, de le jeter dans des transports de joie. Elle était datée du 22 août 1754, envoyée de Warwick, et signée Eusebius Silvester, avoué. Le Silvester, après des louanges excès-

sives de *Grandison*, déclarait qu'une des gloires de sa vie était de porter le même nom et d'avoir la même profession qu'un des personnages épisodiques du roman. Et il terminait en disant attendre impatiemment les trois volumes supplémentaires de *Grandison*, qu'annonçait la voix de la Renommée.

Chose curieuse — était-ce un souvenir de l'affaire Cheale, ou un cas de prescience instinctive? — Richardson se méfia. Il écrivit à un ami de Warwick, nommé Thomas Wilmot, pour savoir si ce Silvester existait réellement. Le 22 septembre, Wilmot répondit par l'affirmative. Le 24, Richardson fit donc savoir à son admirateur qu'il ferait volontiers sa connaissance, mais qu'il n'avait point l'intention d'écrire trois nouveaux volumes : il lui fallait se consacrer à ses affaires professionnelles pour assurer l'avenir de ses quatre filles. Car, hélas ! il n'avait que des filles : six garçons au ciel !

Le 12 octobre, arriva la lettre classique. Silvester racontait tout au long ses malheurs. Un frère dénaturé l'avait écarté des bénéfices d'un commerce florissant. Et, comme il était lui-même « d'une nature romantique », il n'avait pas su retablir sa situation. En lisant ce début de lettre, Richardson soupçonna un quémendeur. Mais il fut aussitôt désarmé par le trait final. Silvester expliquait qu'il n'était pas mondain et qu'il ne brillait pas en société, car il n'avait qu'un désir, se bien conduire selon les principes de la plus stricte vertu.

Le 5 février 1755, Silvester vint à Londres se présenter à Richardson ; l'entrevue fut cordiale, mais rapide et superficielle. Le 7 mai, il reparut, cette fois à Parson's Green, et ses discours et ses vertus impressionnèrent favorablement son hôte.

Les relations épistolaires reprurent en novembre Silvester, se posant en grand écrivain méconnu, expédia ses œuvres à Richardson. C'étaient des Essais moraux sur des sujets comme la Justice, l'Amitié, etc. Le 24 novembre,

Richardson, toujours prêt à encourager la propagande vertueuse, se déclara dispose à les imprimer, dès que ses presses seraient libres. En guise de remerciements, le 15 décembre, Silvester envoya une pièce de venaison fraîche, accompagnée d'une grandiloquente missive.

L'offensive contre la bourse de Richardson se déclencha en février 1756. Le 15, Silvester énuméra ses nombreux ennuis d'ordre pécuniaire. Le 22, Richardson répondit par des encouragements et la copie du Psaume 73. Cela ne fit pas l'affaire du solliciteur qui, le 28, envoya une lettre en style si pompeux et si compliqué, que Richardson inscrivit dans la marge la mention « Quel charabia légèrement contradictoire ! » Il ne se rendait pas compte que ces nuages philosophiques avaient simplement pour but de jeter un voile discret sur la fin de la lettre : une demande d'un prêt de 100 livres pour éteindre les dettes criardes.

Il se cabra et prit quelques semaines de réflexion. Le 16 mars, il répondit qu'il avait beaucoup dépensé, ces derniers temps, pour sa famille et pour ses nouvelles installations de Salisbury Court et de Parson's Green. Mais il était incorrigiblement charitable : il offrit 25 livres, ajoutant que Silvester trouverait bien trois autres amis susceptibles de lui donner la même somme. Et, bonne âme, il tenta de trouver lui-même une seconde victime pour avancer 25 autres livres, mais se fit traiter de naïf et de dupe.

Silvester ne demanda pas son reste. Le 19 mars, un billet de lui priait Richardson de remettre au porteur les 25 livres promises. Et le 28, comme gage, il envoyait à Richardson un acte de vente de tout ce qu'il possédait : le notaire évaluait tout cet avoir à 40 livres sterling.

Richardson fut touchant. Il renvoya immédiatement cet acte notarié, qui lui aurait fourni une arme contre son débiteur. Il avait confiance en un homme si vertueux : un simple reçu suffirait. Silvester envoya le reçu le 3 avril, puis, ne recevant pas de nouvelles, écrivit, le 12 mai, pour

savoir si le papier avait été rédigé en termes satisfaisants. Par retour du courrier, Richardson répondit que oui, et, assurant son correspondant de toute son amitié, lui prodigua les plus chaleureux encouragements.

En juillet, nouvelle offensive. Silvester avait conçu un projet mirifique, qui non seulement rétablirait ses affaires, mais ferait de lui un des hommes les plus riches et les plus influents du royaume. Toutefois l'exécution exigerait un capital important. Richardson mordit à l'hameçon : justement, un de ses bons amis venait d'avoir un brusque accroissement de fortune et pourrait, si la chose était intéressante, devenir le commanditaire. Le 26, Silvester annonça qu'il partait pour Londres, afin d'exposer *viva voce* son plan merveilleux.

Richardson se rembrunit, quand il sut de quoi il s'agissait : son esprit pratique lui montrait le chimérique d'un projet qui consistait à défricher mille acres de forêts appartenant à la Couronne, pour construire des fermes modèles et redonner à l'Angleterre le goût de l'agriculture. Richardson était un citadin qui ne comprenait pas l'intérêt immédiat d'un développement agricole. Et quand Silvester, plein de feu, sûr d'avoir convaincu son auditeur, lui réclama d'urgence une somme importante, il se heurta à un visage fermé et méfiant. Richardson répondit simplement qu'il demandait quelques jours pour réfléchir.

Ce n'était pas un banal euphémisme, une fin de non-recevoir polie : effectivement, il réfléchit beaucoup et longtemps pour arriver à la solution juste et charitable. Et, comme c'était l'homme méthodique par excellence, il rédigea en douze points ses « Observations sur l'état des affaires de M. Silvester ». C'était un refus solidement motivé. M. Silvester doit avoir, non pas 100 livres de dettes, comme il le prétend, mais de 300 à 400. La seule chance qu'il aurait de désintéresser ses créanciers serait de travailler avec ardeur : or il prétend que sa vertu lui donne horreur de son métier d'avoué, lequel lui rapporte

pourtant 150 livres par an. Son grand projet ne pourrait donner des resultats fructueux qu'à tres longue échéance, et il ne repose que sur des hypothèses. M Silvester ne peut indiquer avec précision les concours sur lesquels il serait en droit de compter Pour toutes ces raisons, M Silvester devrait abandonner toute idée de prêt nouveau, s'arranger à l'amiable avec ses créanciers, et repartir dans la vie sur une base absolument nette

Cette logique ne dompta pas Silvester le 10 août 1756, il envoya une refutation point par point Comment voulez-vous, M. Richardson, que j'obtienne un pareil arrangement ? Ou trouverai-je un lieu d'asile, pour n'être point arrêté pendant les negociations ? Ah ! si je pouvais exécuter mon magnifique projet ! Toutefois, puisque vous n'en voulez pas, je ne puis me tirer de ce mauvais pas que d'une autre maniere un mariage avec une riche héritiere arrangerait tout J'ai quelqu'un en vue, mais il faudrait que vous decidiez Mrs Chapone à intervenir en ma faveur aupres de la vieille parente de la jeune fille en question...

Richardson repondit, par retour du courrier, qu'il ne voulait pas se mêler de ce genre d'affaires matrimoniales, mais que, si une petite somme pouvait aider au mariage de Silvester ou faire taire des créanciers gênants, il était disposé à accorder un nouveau prêt de 25 livres

Cette reponse se croisa avec une lettre, où Silvester demandait que Richardson fit circuler parmi ses amis une liste de « contributions volontaires » en sa faveur, à lui Silvester Samuel repliqua sèchement que l'idée etait inconvenante et temoignait d'une ignorance totale des usages mondans, jamais homme de la bonne société n'ayant ainsi fait la quête pour un inconnu, et, de l'auberge des Trois Ecureuils, près de Saint-Dunstan, au bout de Fleet Street, il envoya un billet de 25 livres, en remerciant à Silvester, pour les deux prêts qu'il lui avait consentis, une reconnaissance, avec promesse de payer dans un an, avec un intérêt de quatre pour cent.

Le 15 août, Silvester envoya la piece demandee Puis il ne donna signe de vie qu'a la fin de decembre, ou il expédia, en même temps qu'un quartier de venaison, un paquet de lettres sur des sujets d'actualite, qu'il desirait publier

Le delai d'un an prit fin le 28 août 1757, Richardson écrivit pour s'etonner de n'avoir pas ete rembourse. Long silence Et puis, au milieu du mois de mars 1758, dans les couloirs de la Chambre des Lords, qui rencontra-t-il, sinon Silvester? Celui-ci fut solidement maintenu au moment ou il essayait de s'esquiver. alors il explqua des choses très vagues, d'où Richardson déduisit qu'une loi en préparation creait un nouveau Bureau d'enregistrement des Domaines, que Silvester y briguait un poste, et qu'il était venu à Londres pour faire le tour des parlementaires du Warwickshire Il promit de passer le lendemain à Salisbury Court. et ne fut lâché qu'à cette seule condition

Naturellement, Richardson reçut le lendemain un billet expedie du cafe de Will, ou Silvester s'excusait de ne pouvoir venir, etant oblige de rentrer d'urgence à Warwick. Le 20 mars, arrivait une nouvelle lettre d'excuses Silvester n'était reste que 48 heures à Londres, à peme le temps de faire les visites projetees.

Richardson perdit patience, d'autant plus que la loi qui devait sauver Silvester ne fut pas adoptee. Le 6 avril, il demanda si le remboursement de sa créance devait toujours dependre de « projets et de clair de lune ». Le 18 juillet, il récrivit sur un ton plus menaçant. Silvester repondit enfin, le 31 : il ne pouvait songer à rembourser pour l'instant, car il se débattait dans une crise qui devait decider de tout son avenir mais « il avait en son pouvoir de convaincre M Richardson que lui — M Richardson — n'aurait jamais l'occasion de rougir de ce qui s'etait passe entre eux ».

Cette fois, Richardson se fâcha tout a fait le 5 août, il déclara qu'il se moquait de tous ces beaux discours,

qu'il lui fallait son argent ou une serieuse garantie, sans quoi, malgre sa repugnance, il aurait recours aux mesures legales. Apres plus de dix jours de reflexion, Silvester répondit en celebrant la generosite passee de Richardson, et en annonçant qu' « un evenement heureux » lui permettrait de rembourser d'ici quatre ou six semaines.

Richardson attendit jusqu'au 26 octobre, puis reclama a nouveau. Le 2 novembre, Silvester demanda encore quelques « semaines de delai ». Richardson accepta d'attendre jusqu'au 1^{er} janvier, limite extrême. A la fin de l'annee, il reçut la visite de Silvester qui obtint un ultime delai jusqu'à la fin de février. Comme on pouvait s'y attendre, le 24 février 1759, Silvester annonça qu'un « evenement imprévu » l'empêchant de s'exécuter, mais que, d'ici le prochain courrier, il aurait trouvé un moyen de satisfaire partiellement ses créanciers.

Le 21 avril, Richardson expliqua que, voulant acheter le privilege d'impression des textes legaux, il lui fallait faire rentrer les fonds. Le 25, Silvester répondit que jamais il n'avait eu « si bon espoir d'un heureux changement dans ses affaires », et il pria Richardson de patienter encore un peu. Richardson patienta beaucoup, puis annonça, le 26 juin, qu'il allait saisir la Justice. Mais la reponse de Silvester, datée du 30, le desarma. Desespere, abattu, Silvester lui disait de prendre toutes les mesures de coercion qu'il lui plairait, mais de lui garder au moins sa bonne opinion. Alors, le 17 juillet, après de violents reproches, Richardson avoua qu'il ne pouvait se décider à recourir à l'huissier, et que, pour le moment, il se contenterait de la meilleure garantie que Silvester pourrait lui envoyer.

Alors Silvester se sentit sûr de l'impunité. Il le prit de très haut. Le 21, il déclara que ç'avait été le malheur de sa vie de rencontrer un « bienfaiteur » si parcimonieux, qui l'aidait juste assez pour le maintenir sur l'extrême bord de l'abîme. Richardson n'avait qu'à agir comme bon

lui semblerait : désormais, le pauvre Silvester ne pourrait supporter plus longtemps le poids de l'existence

Cette lettre agita Richardson au point de le rendre malade et incapable d'écrire. Le 2 août, il fit répondre par John Douglas, son nouveau secrétaire, qu'il était disposé à pardonner, mais qu'il avait « des raisons particulières » pour réclamer le papier « Etat de mes affaires », que Silvester lui avait montré en août 1756, et dont il n'avait pas gardé copie. Silvester ne comptait pas exactement ce que voulait Richardson, et, le 13, en le remerciant de sa mansuétude toute chrétienne, il lui reconstitua de mémoire la lettre du 28 février 1756, où il réclamait, pour éteindre ses dettes, « cent ou cent vingt livres ». Par l'intermédiaire de Douglas, Richardson répliqua que, d'abord, Silvester n'avait jamais parlé de cent vingt livres, mais seulement de cent, et qu'ensuite ce n'était pas du tout le papier qu'il désirait. Il voulait avoir l'exposé du grand plan de déboisement apporté par Silvester à Londres, et auquel il avait fait une réponse en douze points.

Cette insistance inquiéta Silvester. Alors Richardson assura qu'il réclamait cette pièce simplement « pour compléter son dossier, comme avertissement à la Postérité (dans la copie de sa lettre il barra ce grand mot et le remplaça par « ses amis et sa famille ») et pour la joindre à une autre escroquerie opérée à son détriment par un autre avoué (sur la copie, il ajouta « mais qui, lui, au moins, ne feignait pas de haïr sa profession pour des motifs vertueux, comme vous le faites dans tant de vos épîtres de parade »).

Silvester, heureux de s'acquitter à si bon compte, expédia le papier demandé. Et Richardson n'eut plus que la mélancolique satisfaction de classer et numéroter les lettres de l'escroc, d'en faire un beau paquet étiqueté « Silvester », et de le placer « dans le tiroir du milieu, au bas de son petit cabinet ».



Quittons ces affaires penibles, et évoquons des scènes plus riantes qui nous montreront le patriarche baigné par une douce lumière, au soir de sa longue vie. Plusieurs témoignages contemporains nous permettent de reconstituer les belles journées de la vieillesse, où deuils et actes d'ingratitude étaient rejetés dans l'ombre par de paisibles joies.

Le premier témoignage, recueilli par Mrs Barbauld, émane d'une Miss P. qui, habitant en face des Richardson, allait souvent, dans son enfance, rendre visite au grand homme de Salisbury Court. Le maître recevait dans son bureau. Il avait peu changé depuis le temps où il envoyait son portrait à son Incognita : il s'était tassé, son tremblement senile s'était accentué, ses rides se creusaient chaque jour davantage. Mais ses dents étaient restées aussi saines, ses yeux aussi vifs et aussi souriants. Il admettait les enfants, même dans son cabinet, lorsqu'il agissait de graves problèmes avec Young ou Johnson, et pour qu'ils se tinssent sages, il leur donnait des bonbons, des biscuits, et surtout des livres d'images. Et puis, le soir, alors qu'il se sentait un peu fatigué, il allait chez ses voisins pour bavarder de choses sans conséquence. Les enfants, le sentant plus près d'eux, grimpaient sur ses genoux et ne voulaient plus aller au lit : il le fallait pourtant, car on avait besoin de la servante pour préparer le souper, après qu'elle les aurait couchés. Et l'orage menaçait, vite apaisé par Richardson : vous êtes grands maintenant, et capables d'aller au lit tout seuls, je suis sûr que vous n'oublierez pas de soigneusement éteindre votre chandelle, et alors vos bons parents vont vous permettre de rester avec moi jusqu'à l'heure du souper... *

A Parson's Green, du samedi au dimanche, il ne vivait que dans l'attente des visites. Quelques-unes furent mémo-

rables, comme celle de son agent allemand, le libraire Reich. En août 1757, Reich fit le voyage de Londres spécialement pour faire la connaissance du grand écrivain. Il lui apportait des lettres d'une jeune admiratrice allemande, nommée Sack, qui avait appris l'anglais uniquement pour pouvoir lire *Clarisse* et *Grandison* dans le texte original, et qui invitait son « père bien-aimé » à faire un voyage triomphal à Berlin. Reich fut accueilli avec une chaleur « digne de l'auteur de *Pamela*, *Clarisse* et *Grandison*, c'est-à-dire du même cœur qui apparaît dans toutes ses œuvres ». A Parson's Green, il vit les filles et les amies de Richardson, « beautés sans affectation, esprits sans vanité », et il se crut « transporté dans un pays enchanté ». Après le chocolat, Richardson fit faire à son hôte le tour du jardin et l'invita à manger des fruits « et, s'apercevant que j'hésitais, il en cueillit lui-même et me les offrit, tout ce que je vis, tout ce que je goûtai, me rappela l'âge d'or. une noble simplicité règne partout et élève l'âme ». Puis Richardson et Reich, qu'avait rejoints M. Le Fèvre, allèrent dans la « grotte » pour se reposer. Le Fèvre montra à Reich le siège où étaient nées Pamela, Clarisse et Grandison aussitôt Reich se pencha et embrassa dévotement le cornet à encre fixé le long du fauteuil. Au dîner, Reich lut les lettres de Frau Sack. « Richardson déclara que toutes les dames présentes étaient ses filles adoptives, et qu'il serait très fier de leur donner, à elles et à ses propres filles, une sœur aussi charmante, et il me pria de le lui faire savoir et de lui envoyer son portrait ». Le dimanche suivant, Reich revint à Parson's Green où l'on avait, en son honneur, invité le libraire Millar (dont le *Dictionnaire du jardinier* venait d'être traduit à Nuremberg) et le peintre Highmore (qui lui fit cadeau d'un tableau). Reich regretta beaucoup de n'avoir pas rencontré Miss Highmore, dont il avait lu des lettres admirables. . Au cours de la semaine qui suivit, Reich vit encore plusieurs fois Richardson. « Mais il

fallut, enfin, quitter cet homme divin. Il m'embrassa, et une tendresse mutuelle nous priva de la parole. Il m'accompagna de ses regards aussi loin qu'il le put. Je versai des larmes. »

Mais tous les dimanches n'étaient pas marqués par des visites aussi sensationnelles. La plupart du temps, seules étaient invitées pour le *week-end* quelques-unes des espiegles « filles ». Alors Richardson était une victime, ou du moins se posait comme tel. Levé de bonne heure, il aurait volontiers bavardé avant le *breakfast* mais les jolies invitées paressaient au lit. Le petit déjeuner était servi, et une demi-heure se passait quelquefois avant que quelqu'un descendît. Enfin le *breakfast* était expédié, et les jeunes filles entraînaient leur « honore papa » dans le jardin, et se promenaient avec lui, bras dessus bras dessous, racontant les rêves qu'elles avaient faits pendant la nuit. Puis elles rentraient changer de costume et écrire des lettres, laissant Richardson se morfondre seul. La cloche du déjeuner les faisait descendre. Richardson aurait bien voulu traiter pendant le repas de questions sérieuses, mais la présence des domestiques l'obligeait à parler de la pluie et du beau temps.

Il fait beau, justement, et Miss Highmore, agitée et sportive, déclare qu'elle ne saurait rester enfermée, fût-ce derrière les murs du jardin. Comme par hasard, toutes les jeunes filles sont du même avis. promenons-nous en pleine campagne ! Papa Richardson est invité à trotter derrière elles mais il sait qu'elles marchent trop vite pour lui, et que, d'autre part, elles n'ont peur de rien. Aussi déclare-t-il qu'il restera à la maison. — Très bien ! mais alors défense de faire la lecture à qui que ce soit avant le retour de la promenade ! Il acquiesce, et va s'entretenir longuement avec son jardinier des améliorations à apporter aux arbres fruitiers. Puis il monte à son cabinet pour écrire. A peine est-il installé qu'une violente sonnerie le force à descendre. Les jeunes filles viennent de

rentrent et réclament leur thé. Elles sont fatiguées, parce qu'elles ont trop marché, ou bien de mauvaise humeur, parce que la campagne autour de Parson's Green leur paraît dénuée d'intérêt. Il faudra que Papa Richardson lise plusieurs pages de ses œuvres pour que la sérénité reparaisse sur les visages ! Il promet, et, une fois tous les rites du thé accomplis, on s'assemble autour d'une grande table. L'une fait des plisses, l'autre des ourlets, une troisième brode sur mousseline, la quatrième dessine. Et Richardson fait la lecture jusqu'à ce qu'on vienne l'interrompre pour mettre la table pour le souper.

Le souper est toujours très frugal à Parson's Green, mais, comme il y a des invitées, Mrs Richardson exige qu'il soit servi en grande pompe. Après le souper, on bavarde, on bavarde. Personne ne veut plus aller se coucher. Il faut que le papa donne des signes de lassitude non équivoques, pour que la jeunesse se décide à réclamer les chandelles. Richardson est à la fois fatigué et amusé. Il peste fort contre cette « journée féminine ». Cela ne l'empêchera pas, le samedi suivant, de monter de bonne heure à sa lucarne d'observation et de scruter anxieusement le Green, dans l'attente des folles jeunes filles, agité comme un père qui guette son enfant cheri, retour d'un long, très long voyage.

*
* *

Malheureusement, sa mauvaise santé lui gâtait des journées si belles. L'année 1754 avait très mal commencé. Le 29 janvier, était mort son vieil ami de la Chambre des Communes, John Sharpe, qui souffrait des mêmes maux. Son moral en fut très affecté. Puis, au cours de l'été, la fin de *Grandison* créa un autre vide. Somnolant le jour, dormant très mal la nuit, il ne sut plus à quoi employer ses heures d'insomnie. Cependant, moins surmené, il put plus facilement lutter contre sa nervosité, et il eut quelques années de répit relatif.

Ce fut en 1757 — mauvaise année pour toute sa famille — qu'il recommença à souffrir de façon presque intolérable. Le Dr Heberden lui conseilla d'abandonner les drogues, sauf l'eau de goudron, qu'il fallait continuer à prendre trois ou quatre fois par jour. L'hiver fut pénible. Richardson vieillit au point que Miss Talbôt, impressionnée, exprima son inquiétude à Miss Carter. Pendant quelque temps, il fut incapable d'écrire une lettre. Son vieil ami Bailey, maintenant retiré du commerce, s'employa à lui faire faire, en sa compagnie, des promenades à pied ou en voiture.

Au printemps suivant, il fut atteint de rhumatismes qui aggravèrent son tremblement senile, son écriture devint de plus en plus pointue et de moins en moins nette, et il ne put plus lever, sans être aidé, une tasse ou un verre à ses lèvres. Lady Bradshaigh incrimina son froid cabinet de travail et lui enjoignit de toujours s'installer au coin du feu pour rédiger ses lettres. Ses insomnies se multiplièrent : c'est parce que vous pensez trop, suggéra Mrs Chapone, et elle lui conseilla d'apprendre à jouer aux cartes pour se distraire.

L'année 1759 apporta un peu de répit, mais, en 1760, les attaques de paralysie locale devinrent de plus en plus fréquentes : il y eut de nombreuses journées où il ne pouvait pas tenir une plume pour donner de ses nouvelles à ses filles. Mais il louait Dieu de lui avoir gardé bonne vue, car, du moins, il pouvait lire. Ce fut une joie pour tous ses amis, lorsqu'en mars 1761, il trouva la force d'envoyer quelques lignes à Hildesley. Et Miss Talbot, qui passa avec lui la matinée du 28 mai, déclara qu'elle ne lui avait jamais vu si bonne mine.

Mais immédiatement après, il parut évident, aux yeux de son entourage, qu'une attaque de paralysie le guettait : lourdeur, somnolence, tremblement, sautes d'humeur avaient redoublé. Le 28 juin, un dimanche, il passait la soirée comme d'habitude à Parson's Green, en compagnie

de Nancy, de Patty et d'un groupe d'amis fideles où brillait surtout Highmore, qui venait de terminer un portrait en pied de Clementine

Mrs Smith, sa fidèle gouvernante, apportait le thé Il en but deux tasses. Mrs Smith lui en versa une troisième Brusquement sa voix s'embarrassa, ses paroles devinrent marticulées, ses yeux se revulserent. On se précipita Joseph Highmore envoya chercher en hâte le D^r Crane, chirurgien de l'hôpital Saint-Barthelemy, qui arriva aussitôt, saigna le malade, essaya vainement de lui faire dire ce dont il souffrait, puis demanda que le D^r Heberden fût appele en consultation Les deux médecins ne cachèrent pas à la famille que cette violente attaque serait mortelle Richardson resta en vie près d'une semaine, entoure des soins empressés de sa famille et du dévoué Heberden. Il parla encore, à plusieurs reprises, mais nul ne put comprendre ses paroles

« Et Chretien passa la rivière Sur l'autre rive il y avait deux hommes de lumière qui l'attendaient Et en leur compagnie, il marcha vers le Porche au haut de la colline. « Tu vas maintenant, lui dirent-ils, dans le Paradis du « Seigneur, où tu verras l'arbre de vie et mangeras ses « fruits qui jamais ne flettrissent, et quand tu y arriveras, « tu recevras une robe blanche, et tu te promèneras et « converseras chaque jour avec le Roi, pour toute l'Eternite. »

« Et comme ils s'approchaient du Portail, une compagnie de l'armée céleste vint à leur rencontre, et les deux êtres de lumière dirent : voici l'homme qui a aimé notre Seigneur lorsqu'il était sur la terre, et qui a tout abandonné pour Son nom révééré, et Il nous a envoyés le chercher, et nous l'avons amene afin qu'il puisse entrer, et avec joie regarder en face son Redempteur

« Alors l'armée céleste poussa un grand cri et dit Bienheureux ceux qui sont appeles au souper de l'Agneau

« Et quand ils furent arrivés au Portail, il y avait écrit en lettres d'or Bienheureux ceux qui obéissent à Ses ordres, afin qu'ils puissent avoir droit à l'arbre de vie, et entrer par les portes dans la Cité

« Et Chrétien franchit le Portail et il fut transfiguré, on lui mit un habit qui brillait comme de l'or Et toutes les cloches de la Cité sonnèrent joyeusement La Cité brillait comme le soleil et les rues étaient pavées d'or »

Samuel Richardson franchit la rivière et pénétra dans la Cité celeste, le 4 juillet 1761, à midi. Sa dépouille mortelle fut aussitôt transportée à Salisbury Court Assis à travailler à sa fenêtre, dans l'après-midi, le D^r Birch entendit les cloches de Saint Bride qui sonnaient le glas, et ses pensées se fixèrent longuement sur le souvenir de l'illustre mort

Le lundi 6, au matin, le beau-frère du libraire Rivington, lui-même ancien libraire, puis banquier et Lord-Maire, Sir Francis Gosling, trouva le testament du défunt dans le tiroir de son bureau de travail Les premiers mots du testament étaient Je desire être enterre près de ma première femme bien-aimée, Martha Ce qui fut fait Ainsi donc, le triste passé était toujours resté vivant dans la mémoire de Richardson et sans doute avait-il gardé son plus profond amour pour les disparus, avec lesquels il avait tant souffert et qui l'avaient tant fait souffrir

Une difficulté surgit aussitôt au sujet de ce testament ; il était daté du 13 novembre 1727 Heureusement Gosling n'eut aucun mal à prouver, en tablant sur l'âge des personnes qui y étaient nommées, que 1727 était une erreur pour 1757^s

Le testament de Richardson était un modèle d'équilibre et d'équité Il défendait que le coût de ses obsèques dépassât 30 livres Il laissait des souvenirs à ses neveux et nièces, même sans en excepter William, « qui ne le méritait guère » A sa belle-sœur, il ordonnait de servir une

petite pension Il leguait de petites sommes d'argent à tous ses serviteurs, et des anneaux commémoratifs à trente-deux personnes . parmi celles-ci, il y avait ses medecins, ses amis de l'administration parlementaire, ses confrères du commerce du livre, quelques intimes, quelques hommes de lettres comme Young et Delany, et seulement trois membres du Senat féminin, Miss Talbot, Mrs Donnellan et Lady Echlin Toutes ses proprietes allaient, pour un tiers à sa femme, et pour deux tiers à Martha, Anne et Sarah, afin que celles-ci eussent des dots egales à celle qu'avait reçue leur sœur Mary à son mariage Il prescrivait de vendre ses terres de Dagenham, et aussi, pour augmenter l'aisance de sa veuve, la maison de Parson's Green Ses derniers mots etaient pour recommander particulièrement sa fille Nancy (Anne), si faible de sante Les temoins du testament avaient ete son associee, Miss Lintot, un ami du Barreau, Benjamin Towne, et un certain Harry Campbell, ancien ami de Hill, et qui, petit garçon, avait tant pleure en entendant lire *Pamela*

Quatre codicilles avaient ete ajoutes, le 6 novembre 1758, le 2 septembre 1759, le 6 avril 1760 et le 5 juillet 1760. Ils avaient ete rediges sous le coup de scènes penibles Richardson y recommandait ses nieces, mais declarait qu'il abandonnait son neveu William à la triste destinee à laquelle son mauvais caractère et ses imprudences temeraïres devaient fatalement l'entraîner, il conseillait à sa famille, quand il ne serait plus, de se méfier de ce jeune egoïste, qui essaierait de rentrer en grâce et de leur soutirer de l'argent . Le dernier codicille nommait co-executeurs avec sa veuve, son beau-frère Allington, le libraire Millar, et son fidèle ami James Bailey

Les poemes à la memoire du defunt se multiplièrent pendant fort longtemps ainsi Lady Bradshaigh, qui avait envoye des lettres de condoleances vraiment émues a Mrs Richardson, puis a Patty, mit un an à composer une pièce de vers, fort mediocre d'ailleurs, car les vrais chagrins

ne s'expriment bien qu'en prose Elle expédia son œuvre à Mary Ditcher, qui s'était chargée de lui rendre les registres qui contenaient ses lettres Les témoignages les plus touchants, parce que les moins attendus, vinrent de France et d'Allemagne Johnson avait annoncé le triste événement à tous ses correspondants de l'étranger · aussi les principaux journaux littéraires signalèrent-ils « la perte irréparable que les lettres venaient de subir » Et une dame de qualité, habitant Paris, envoya à la famille éplorée un quatrain intitulé *Richardson, tu n'es plus*

Le cœur humain en vous regrette
 Son plus profond observateur,
 Son plus éloquent interprète,
 Son plus parfait législateur !

Mrs Richardson éprouva un chagrin paisible les derniers mois de son mari avaient été pénibles Maintenant, il lui restait la gloire d'avoir été l'épouse d'un grand homme Elle s'intéressa peu à l'imprimerie, mais celle-ci, sous la direction de Miss Lintot et de William (lequel était vite rentré en grâce), prospéra, et lui fournit de si bons revenus qu'elle n'eut pas à vendre la maison de Parson's Green elle aurait eu d'ailleurs bien du mal à s'y résoudre, car elle l'aimait beaucoup

Ses filles s'éloignèrent, sauf Anne qui se fixa près d'elle Martha (Patty), qui avait été la favorite de son père, sa confidente littéraire, et aussi la conseillère de Mrs Sheridan, épousa, le 23 avril 1762, à l'église de Fulham, un riche veuf nommé Bridgen, marchand et Trésorier de la Société des Antiquaires Elle n'eut malheureusement pas d'enfants, ou du moins aucun qui atteignît l'âge adulte

Sarah épousa un chirurgien des hôpitaux de Bridewell et de Bethlœm, le docteur Crowther Elle eut cinq enfants (deux fils et une fille seuls survécurent) Elle en attendait un sixième, et se trouvait un jour en visite chez sa mère, à Parson's Green, quand elle fut prise de violentes douleurs

annonçant un accouchement prématuré L'enfant vécut et la mère semblait se remettre, mais, au bout de quinze jours, elle fut emportée par une fièvre puerperale (octobre 1773). La vieille Mrs Richardson (elle avait 77 ans) ne put supporter un coup aussi tragique Elle mourut le 3 novembre suivant, exprimant le désir d'être enterree un dimanche ou un jeudi, car ces jours lui avaient toute sa vie porté bonheur

Elle laissait un testament soigneusement rédigé, où ses neveux et nièces recevaient de l'argent selon leurs besoins réels : Wilham, qu'elle jugeait sans doute avec plus d'indulgence que son défunt mari, y était mentionné pour un anneau commémoratif Elle avait surtout avantage sa nièce Susan (Sukey), qui avait passé tant d'années près d'elle. Elle n'oubliait pas non plus ses domestiques, particulièrement la fidèle Mrs Smith, qui était restée à son service Les propriétés allaient à ses filles Martha Bridgen hérita de Parson's Green, où elle mourut prématurément, en 1785, à l'âge de quarante-huit ans Anne se retira à Stratford Saint-Mary, près de Colchester, où elle avait acquis une petite propriété à sa convenance. et elle, « qui n'avait aucune santé », survécut à ses sœurs, franchit le cap du siècle, et mourut seulement le 27 décembre 1803 Elle avait passé de très douces années, chérissant ses neveux et ses nièces, surtout Sarah Crowther (devenue Mrs Moodie), le Révérend Samuel Crowther et Philip Ditcher, à qui elle légua les précieux volumes de correspondance de leur grand-père, qu'elle avait elle-même reçus de Bridgen

Attendant l'heure de la Résurrection, Richardson repose entre les deux femmes qui l'avaient tant soignée, près d'un neveu cher et de deux petits êtres qu'il avait espéré voir porter son nom. Sa tombe ne reçoit plus guère de visiteurs, mais autrefois des femmes en pleurs vinrent s'y prosterner. Madame de Tessé s'y fit conduire par Bridgen et s'y affaissa dans une crise de sanglots Madame de Genlis fut moins démonstrative quand Bridgen l'y eut menée,

mais, à Parson's Green, elle tint à s'asseoir une minute dans le fauteuil de Richardson la voyant tout emue, Bridgen lui offrit le manuscrit de *Pamela* revu et corrigé par Richardson pendant sa vieillesse, à condition qu'elle en publiât une traduction intégrale en français. Mais elle refusa, car elle se rendait compte que le goût parisien exigerait des modifications et des coupures. Alors Bridgen, désappointée, ne lui donna qu'une miniature du grand portrait de Richardson par Highmore.

Madame de Stael, à peine arrivée à l'Hôtel du Lion-d'Or, voulut aller pleurer sur la tombe de Richardson. mais le barbare hôtelier, ignorant de qui elle voulait parler, l'expédia chez un aubergiste de Covent Garden, nommé Richardson, qui venait de perdre son père. La sensible dame s'aperçut vite de l'erreur, et commença une enquête dans Londres, courant de Cornhill à Paternoster Row, réclamant à tous les echos la tombe du grand écrivain. Enfin, un soir, un renseignement sûr lui fut transmis. Samuel Richardson était enterré dans le cimetière de l'église de Saint-Clément Danes, à l'entrée de Fleet Street. Elle y courut dans la pluie et l'obscurité. le bedeau lui indiqua la sépulture d'un digne boucher nommé Richardson. Elle se prosterna sur la pierre tombale boueuse et froide. Et quand elle revint à son appartement d'Argyll Street, sa propriétaire et sa bonne s'escrimèrent de longues heures à broser sa robe pour la rendre à peu près présentable.

Plus tard, l'archéologue et éditeur Sir Richard Phillips voulut retrouver la maison de North End où étaient nées Clarisse et Grandison. Il s'adressa au bas de la longue rue à une veuve qui, depuis cinquante ans, tenait auberge. Elle se souvenait bien d'un Richardson, « petit gentleman tout rond qui passait souvent devant sa porte ». C'était chez elle que la famille s'approvisionnait de bière. Mais elle ne savait pas ce qu'il faisait à Londres, n'ayant jamais été dans la Cité. Elle ne savait pas non plus exactement

ou il habitait, n'ayant jamais eu la curiosité d'aller jusqu'au bout de la rue Elle avait encore moins la notion qu'il eût pu écrire des livres immortels

La gloire de l'homme de lettres '

Poussière . comme les autres.

ÉPILOGUE

PÈLERINAGES RICHARDSONIENS

Par une journée d'hiver pluvieuse et grise, nous remontions Fleet Street. C'était un dimanche, et les rues étaient mornes et les passants étaient rares. Alors le rêve s'implanta en nous.

Un fantôme descendait la rue. c'était un petit homme bedonnant qui marchait aussi vite que ses courtes jambes le lui permettaient. Nous passâmes au travers de lui, car il ne faisait rien pour nous éviter, et à ce moment nous reconnûmes Samuel Richardson. Cela ne nous étonna point, car, depuis six ans, nous vivions en pensée avec lui, et nous savions qu'il était immortel. Abandonnant toute idée de service religieux à Saint-Paul's Cathedral, nous nous mîmes à suivre les pas précipités du fantôme, leurs blanches qui se confondaient parfois avec les taches des gouttes de pluie sur le pavé.

* * *

Fleet-Street, le Strand, Charing Cross. ... Le Mall sans pittoresque semble pourtant émouvoir le fantôme, qui s'arrête quelques secondes et regarde autour de lui, comme s'il cherchait l'ombre amie de l'Incognita ; il jette un coup d'œil hésitant dans la direction de Birdcage Walk, puis se ravise et continue à pousser vers l'Ouest.

Il dédaigne l'horrible statue de Victoria, évite le palais de Buckingham et se dirige vers Hyde Park Va-t-il regagner un lit d'herbes au fond de la Serpentine River ? — Non, il reste en lisière du parc, touche du doigt quelques grands arbres qui existaient de son temps, et descend dans Kensington Road.

Il suit l'interminable route, dont le nom change à l'emplacement de l'ancienne barrière de Hammersmith Attention ! Il entre résolument dans une rue, à gauche, qui s'appelle North End Road. Il s'arrête au moment où elle tourne presque à angle droit En face d'un court chemin en cul-de-sac, se dresse une maison double, épaisse, profonde, confortable, — un grand cube de briques à toit plat et avec deux ailes avançantes. Elle s'appelle « The Grange », annonce une inscription sur le portail de gauche. Des arbres cachent à demi la façade, mais ce ne sont que les descendants rabougris des grands châtaigniers qui, il y a un siècle, couvraient la maison de leur ombre.

Le fantôme pénètre dans la propriété, non sans un geste d'horreur pour les petits amours, juchés sur des boules de pierre, qui encadrent la porte d'entrée Il regarde avec curiosité la plaque de mosaïque qui, depuis 1928, rappelle au passant que « Samuel Richardson, romancier, et Sir Edward Burne-Jones, peintre, ont habité ici ». Il a un mouvement de satisfaction devant le cadran solaire, daté de 1728, qui décore le sommet de l'aile droite · voilà au moins quelque chose de son temps. Il erre ensuite dans les jardins, terrains vagues encombrés de statuette ou bien plantés de maigres arbustes. Plus la moindre trace de grotte · celle qui vit naître Clarisse et Grandison était tombée en ruines en 1801, et avait été remplacée par un pavillon d'été, lequel disparut à son tour dans une tempête en 1836. Pour évoquer le passé, il n'y a guère que la brique ancienne, presque entièrement recouverte de lierre, de l'aile droite, celle où vivait le bon Vanderplank. Le

fantôme revient vers l'aile gauche, sa maison. Mais il se tord les mains de désespoir. Que de sacrilèges ont été commis ! La façade a été recouverte de stuc ; des fenêtres ont été bloquées ; on a ajouté, au premier étage, un balcon à demi dissimulé sous d'étranges plantes grimpantes à feuilles pointues comme des fers de lance. Le fantôme lève la main comme pour maudire. Puis il se remet en route dans le vent et la pluie.

* * *

North End Road. A gauche, l'église de Saint-John où les Richardson, en famille, allèrent prier maint dimanche. Fulham Road, et enfin la route de Parson's Green, et le Green lui-même, pauvre pelouse triangulaire protégée par de hautes palissades. A droite, l'église de Saint-Dionis dresse la tour de briques, carrée et crénelée, des églises fabriquées en série d'après le modèle anglo-saxon. Le fantôme presse le pas et longe le Green, qu'autrefois il surveillait du haut de sa fenêtre, alors que la campagne fleurissait en liberté. Il s'arrête devant ce qui fut l'abri de sa vieillesse et le témoin de sa mort : car il ne reste plus rien — ou presque rien — du logis qu'il avait fait reconstruire selon ses goûts de bourgeois londonien.

■ Vers 1805, en effet, son cher *home* fut détruit, et deux maisons, Arragon House et Gosford Lodge, s'élevèrent sur le terrain, mordant sur le jardin où fleurs et arbres fruitiers se disputaient la terre végétale. L'une d'elles fut quelque temps une école, et les échos du voisinage rapprirent à réciter les prières qu'ils avaient souvent répétées, un siècle plus tôt, lorsque, en face du Green, habitait un homme de bien qui avait écrit des livres pour défendre la piété et la vertu.

L'emplacement était bon, le long de New King's Road, route des comtés de l'Ouest, et au coin de Broomhouse Road. Les deux maisons furent plusieurs fois vendues avec

profit Les voici telles que les vit notre guide fantôme .

D'abord, une petite maison plate et triste qui fait songer à certains vieux pavillons de chasse isolés dans les bois humides .. Puis, en revenant vers Londres, une grande maison de trois étages, flanquée de deux ailes basses, qui abrite le club de Fulham de la Légion Britannique Seules les fenêtres inférieures de l'aile gauche datent de l'époque de Richardson

Mais le fantôme ne s'est pas attardé à regarder une maison qu'il ne reconnaît pas Il s'est engouffré dans le hall central, et il est allé dans le parc d'herbe verte sous de grands marronniers nus Il est chez lui, parmi ses arbres Il se promène lentement de long en large, propriétaire satisfait ou pèlerin arrivé au but

Cependant le soir d'hiver tombe et rend aveugle. Le vent chargé de pluie souffle et ricane dans les branches. Bientôt le fantôme disparaît dans la nuit. Sans doute, après avoir hanté les maisons de son repos, est-il retourné dans la ville, aux lieux de son labeur et de ses peines ? Car les spectres sont une seule fois autorisés à revoir les pays de leur vie terrestre, avant de retourner dormir pour l'éternité.

Nous reprenons donc la route de Londres, monotone, vide et noire, et nous entrons dans Salisbury Square, terre sacrée, cimetière sans tombes .

* * *

La nuit règne, et le silence des dimanches soirs. On n'entend que le bruit étouffé des rotatives des grands quotidiens. Quelques restaurants sont ouverts pour recueillir les journalistes Là-bas, dans un club, on allume une lumière. Peut-être est-ce Samuel Richardson qui commence sa longue veillée, compilant un index ou rédigeant une lettre de Pamela, ou peut-être pleurant près du berceau où gît un enfant mort.

La lumière s'éteint un *message-boy*, impeccablement sanglé dans son uniforme, saute dans la rue et court comme ont autrefois couru les *printer's devils* en guenilles Une autre lumière s'allume, dans les fondations de la maison qu'occupe la Presse Australienne, sur l'emplacement de l'imprimerie édiflée en 1755. Peut-être est-ce le sage et méfiant Samuel qui vérifie l'état de son matériel, ou compte le nombre d'exemplaires encore invendus de la dernière édition de *Grandison* Approchons-nous, remplis d'espoir et de crainte.

Mais le policeman s'agite, s'inquiète. Toute son attitude exprime un désir qui s'exprimera bientôt en ordre impérieux Circulons au plus vite Traversons le Square Au coin de cette fabrique de caractères d'imprimerie, s'ouvre un large passage dallé, que bloque la grande tour de Saint-Bride Le clocher s'élève, tout blanc dans la nuit noire Il est moins haut que du temps de Richardson : un terrible orage, en 1764, le démolit en partie, et on le reconstruisit plus court de huit pieds. Pourtant il en impose encore, il donne une sensation de sécurité ; il inspire confiance et respect. Il monte, s'étire, s'allonge, perce la voûte du ciel. Et, au sommet, il y a une petite lumière verte, une lueur d'étoile. Et il y a des chants dans l'église, les mêmes qu'autrefois. Des ombres vont à la Prière du Soir, toutes noires dans le froid de l'hiver.

L'église est brillamment illuminée. Peu de vivants suivent le service, mais une cohorte immense et invisible de morts dont on sent la présence. Plaçons-nous du côté de la chaire, près de la grille où l'on va communier ; sous nos pieds, caché par les nattes, est le caveau où reposent les restes mortels de Richardson. Au troisième centenaire de sa naissance, des admirateurs firent placer dans l'église, sur le mur de l'aile Nord, une plaque destinée à commémorer sa gloire ; mais elle est si haut, et dans un coin si sombre, qu'on ne peut la déchiffrer qu'en grimpant sur un escabeau et en s'aidant d'une lampe de poche

Le prêtre est vénérable ; ses cheveux sont blancs et son visage est rose ; il s'acquitte de son travail avec simplicité mais sans zèle fervent. Les jeunes filles qui donnent les réponses s'intéressent aux assistants autant qu'aux prières : leurs voix aigres n'invitent pas l'âme à s'abîmer en la contemplation de Dieu.

N'importe, le magnifique service anglican déroule quand même ses formules splendides et ses incantations mystérieuses. Et le chœur innombrable des défunts psalmodie et chante sous la voûte. Des bruissements d'ailes accompagnent les sons de cristal. Le tourbillon des vols circulaires fait osciller les lampes. Bientôt l'église entière suit le mouvement. Des formes se précisent dans un vague brouillard ; des corps couchés sur un lit aérien flottent comme emportés par une rivière. La voix monotone du prêtre devient lointaine, très lointaine ; elle semble venir de l'autre côté de la terre..

When the wicked man turneth away from his wickedness.

Lovelace surgit, prestigieux, tout de noir vêtu, et le sourire dédaigneux de ses lèvres essaie en vain de démentir l'angoisse et la tristesse de ses yeux. Derrière lui se dessinent des figures monstrueuses, marquées par le vice ou tordues par la haine. Et puis, un corps de jeune fille sort lentement de l'ombre et tourne sept fois autour de Lovelace, l'enveloppant d'un mur opaque de brume blanche. .

Almighty and most merciful Father, we have erred and strayed from Thy ways like lost sheep...

Clarisse mourante est assise dans un fauteuil profond ; ses yeux sont levés vers le ciel et ses lèvres murmurent des prières. Autour d'elle, des ombres s'affairent et leur agitation est vaine. Comme un nuage d'orage qui lentement monte à l'horizon, un cercueil surgit, grandit, envahit toute la nef ; il est blanc, puis noir, et des étoiles y pleurent...

So that at the last we may come to His eternal joy, through Jesus Christ our Lord...

Miss Howe se penche sur le cadavre de Clarisse pour la dernière fois exposé dans son cercueil. Et ses yeux qu'égaleraient le désespoir et la haine se fixent, stupéfaits, sur le beau visage de marbre blanc qui exprime la joie du repos total et des rêves éternels...

For thine is the Kingdom, the Power and the Glory, for ever and ever...

Sir Charles Grandison et Harriet Byron sont agenouillés devant l'autel d'une petite église de campagne. La parole définitive a été prononcée, leurs longues épreuves sont terminées. Mais au-dessus d'eux, dans la lumière étrange du vitrail, apparaît la forme lointaine de Clémentine. Elle se tord les mains en une peine infinie.

O sing unto the Lord a new song for he hath done marvellous things..

Pamela se démène le salon doit être en ordre pour les nobles invités, la table doit être mise pour le dîner; les victuailles doivent être déjà parées à la cuisine. L'air est plein d'un bourdonnement de ruche au travail. . Et puis, Pamela, exténuée, mais heureuse, se jette dans un fauteuil, prend une grosse Bible noire et se plonge dans la lecture ..

As it was in the beginning, is now, and ever shall be : World without end ..

L'air brumeux est agité comme une houle et, bientôt, dans une trouée circulaire, paraît la foule des personnages richardsoniens, monstrueux ou divins, rieurs ou éplorés. Ils s'avancent, et défilent un à un en se donnant la main, formant une immense farandole, Miss Howe et Charlotte, Mrs Jewkes et la Sinclair, Jack Davers et Everard Grandison, Belford et Pollexfen, et mille et mille autres qui passent et repassent. Et le rythme de la danse s'accélère, s'accélère encore, scandé par des voix lointaines... Puis il n'y a plus qu'une ligne blanche de vapeurs

qui tourbillonnent. Soudain, claires et distinctes, résonnent dans l'église les paroles magiques d'une nouvelle incantation :

Laghten our darkness, we beseech Thee, o Lord, and by Thy great Mercy defend us frome all perils and dangers of this night ..

Le chaos de brume s'est organisé : il n'y a plus qu'une forme gigantesque à occuper toute la nef, un Samuel Richardson immense. C'est lui qui a prononcé la formule magique, et il a levé la main droite comme pour bénir. Sur le fond d'ombre, sa silhouette se détache avec une étrange netteté. Ses traits sont lumière. Vers lui montent les prières pour le roi et la famille royale. Comme le tonnerre, retentit la bénédiction finale. Tout disparaît. Il n'y a plus que le prêtre agenouillé qui achève . . . *with us all evermore.*

Et c'est la nuit froide, et les lueurs clignotantes, et les pavés luisants.

Cependant qu'une phrase de la liturgie fait résonner tous les échos du ciel : *World without end World without end.*

NOTES

NOTES DU CHAPITRE PREMIER

1 D'après les indications qu'il donna sur son âge, à différentes périodes de sa vie, et d'après la date de sa mort, nous pouvons croire qu'il naquit au cours du premier semestre de l'année 1689 (cf DOWNS, *Samuel Richardson*, p 5)

2 La *Derby and Derbyshire Gazette* (cf DOBSON, *Samuel Richardson*, p 2)

3 Voir pour tout le problème des origines de Richardson J A WILLIAMSON *Two Kinds of Richardsons*, dans le *London Mercury*, février 1923

4 Cf. DOTTIN, *Daniel De Foe et ses romans*, pp 10 et 74

5 Cf *Notes and Queries*, 16 juin 1923

6 Cf DOTTIN, *op cit.* p 65

7 Cf DOTTIN, *op cit* p 53

8. Ces anecdotes sur l'enfance de Richardson, rapportées pour la plupart par Mrs BARBAULD (*The Correspondence of Samuel Richardson*) ont été fort intelligemment, mais avec trop de scepticisme, discutées par DANIEŁOWSKI (*Richardsons Erster Roman*)

9 Cf C L THOMSON *Samuel Richardson*, p 5

10 Dans une lettre à sa sœur, Mrs Bridgen (18 juin 1784), Anne Richardson dit nettement « I do not know the date when our grandfather left Derbyshire But it is most probable that my father received his education there I am *very* sure it was not at

» Le dernier mot a été effacé, mais il s'agit certainement de Christ's Hospital, école dont Richardson aurait été l'élève, selon le bruit rapporté plus tard par NICHOLS dans ses *Literary Anecdotes* — Quant à l'hypothèse de Merchant Taylors' School, voir

surtout *Notes and Queries*, 21 novembre et 12 decembre 1925
Richardson ne connut Highmore qu'après *Pamela* (cf *Times*,
19 novembre 1925)

11 Lettre à Stinstra, 2 juin 1753 La même phrase se trouve déjà, mot pour mot, dans une lettre (inédite) à Mrs Chapone (11 janvier 1751) avec l'addition « I never to this day have been at a Masquerade But of all these kinds of Diversion's and all those sorts of Persons I have heard talk, and it was not hard from Dislike of such to conceive enough to paint them in strong colours' »

12 Dans une lettre à Hill (1741), Richardson dit « About 25 years ago », donc vers 1716 Mais, à Stinstra, il écrit (2 juin 1753) « Fifteen years before I sat down to write it », donc vers 1724 Cela prouve à quel point ce souvenir était vague quand il rédigea *Pamela*, et aussi combien est truquée la fameuse lettre ou il raconte à Hill cette anecdote, en la remplissant de détails empruntés au roman.

NOTES DU CHAPITRE II

1 Cf *The Life of Thomas Gent, printer of York, written by himself*, Londres 1832, p 91

2 Cf sur tout ceci H B WHEATLEY *London, past and present* (3 vol Londres, 1891), — E Beresford CHANCELLOR *The Annals of Fleet Street* (Londres, 1912) et *The Squares of London* (1907). — E WALFORD *Old and New London* (6 vol, Londres, n d), — J GORE *The Ghosts of Fleet Street* (Londres, 1928), etc

3 Mrs Duncombe (nee Highmore) Cf Mrs BARBAULD, *op cit*

4 Lettre inédite de Lady Bradshaigh à Richardson, 12 août 1757.

5 Lettre à Lady Bradshaigh, 1748 Cf BARBAULD.

6 Lettre à Stinstra, 20 mars 1754 (cf BARBAULD)

7 Ce numéro (2 juin 1723) est presque entièrement occupé par une lettre signée A B, dont le ton, pour le journal, est singulièrement doux et c'est peut-être pour cette raison que Wharton, furieux, aurait retiré à Richardson l'impression de son journal (cf Downs, p. 8) En tout cas, Richardson n'en demandait pas davantage

8 Les biographes de Richardson ont déjà donné plusieurs passages de lettres, où l'auteur de *Pamela* se déclare incapable de lire le français (cf PORTZSCHE *Samuel Richardsons Belesenheit*, p. 85) En voici un autre qui est décisif, puisqu'il date de la fin de la vie de Richardson, il se trouve dans une lettre inédite de Richardson au docteur Birch, envoyée le 28 juillet 1760 « Reverend Sir, — The bearer, M Genevois, of Berne, Switzerland, has a great Desire to be introduced to the worthy Secretary of the Royal Society here *Not having the Pleasure of knowing French*, I cannot inform myself from him of his Inducement. »

9 Cf DANIELOWSKI, *op cit*, p 158 et s

NOTES DU CHAPITRE III

1 Cf *Calendar of Treasury Books and Papers*, prepared by W. A. SHAW, Londres, 1900.

2 Cf W B THORNE *A famous printer, Samuel Richardson* (dans *The Library*, new series, vol II, p 396), — et DOWNS, *op cit* p 10

3 Pour tout ceci, nous nous sommes appuyé sur des documents inédits, conservés au British Museum Cf *Revue Anglo-Américaine*, octobre 1929

4 Cf DOTTIN, *op cit* , p 260, et THOMSON, *op cit* , p 40

5 Richardson possédait des exemplaires interfoliés des collections de ces deux périodiques (cf DOWNS, p 54)

6 Avant de se retirer à Plaistow (Essex), il habitait à Londres (Petty France) une grande maison, avec un jardin contenant une magnifique grotte Il avait essayé de fonder un théâtre, trace un plan de colonisation de la Géorgie, et tenté d'extraire de l'huile des faines Sur ce curieux personnage, voir D BREWSTER *Aaron Hill, poet, dramatist, projector* (New York, 1913) Pour l'histoire des relations entre Hill et Richardson, nous nous sommes surtout servi de la correspondance inédite du Musée de South Kensington

NOTES DU CHAPITRE IV

1 C'est pourquoi, bien que ce procédé doive rendre la lecture pénible, nous avons préféré traiter en un seul chapitre de la formation livresque du génie richardsonien. Sur toute la question voir les ouvrages de DANIELOWSKI, POETZSCHE

2 *The Book of Ruth, expounded in 28 sermons by Lewes Lavaterus and by him published in Latine, and now translated by Ephraim Pagett, a Child of eleven yeares of Age*

3 Le pamphlet de Collier, *On the Profaneness and Immorality of the English Stage*, etc., date de 1698. Celui de Law, *The Absolute Unlawfulness of the Stage Entertainment*, de 1726. Lorsque Pamela, à la fin du roman, déclare que « the stage might be made a profitable amusement », c'est à Lillo qu'elle pense certainement. Cf. DOWNS, pp. 153, 181.

4 On sait que cette pièce est une des sources de l'abbé Prevost dans ses *Mémoires et Aventures d'un Homme de qualité* (cf. l'article de Paul HAZARD, dans *Modern Philology*, février 1930).

5 Il les recommande chaudement à Lady Bradshaigh (1751), tout en faisant des réserves sur le « manque de chasteté » de celles de Ninon de Lenclos.

6 Cf. *Pamela*, IV, 441.

7 Cf. DOWNS, p. 163. Le *Dorastus and Fauna*, que lit la cuisinière de Mrs Sinclair dans *Clarisse*, est un passage du *Pandosto* de Greene.

8 *Letters from the Late Most Reverend Dr Thomas Herring to*

William Duncombe from 1728 to 1757 (Londres, 1777) La lettre est datee de Rochester, le 3 novembre 1738 Reste à savoir (ce dont nous doutons) si Richardson etait déjà entré en relations avec Duncombe

9 Nous traiterons ce sujet à fond dans notre volume en preparation, *Les romans de Richardson*

NOTES DU CHAPITRE V

1 « His perpetual study was to ward off petty inconveniences and to procure petty pleasures » (JOHNSON, cite par BOSWELL)

2 Cf W BESANT *London in the Eighteenth Century* (Londres 1902)

3 *Chamber-horse* Il joua un grand rôle dans sa vie, surtout lorsque Lady Bradshaigh eut avoué que c'était son sport d'intérieur favori

4 Pour tout ceci, nous nous appuyons sur les lettres inédites de Richardson Cf *Revue Anglo-Américaine*, février 1929

5 Un depouillement méthodique des principaux journaux de l'époque, pour lequel nous avons à remercier chaleureusement Miss Marjorie Johnston, nous a permis d'apporter des précisions de dates pour toutes les œuvres de Richardson

6 *General Advertiser*, 31 décembre 1750

7 Il s'agissait vraisemblablement aussi de faire concurrence à des publications existantes, comme *The Secretary's Guide, Written by G F Gent* (1735 ?) et *Several Letters, Containing Useful Directions for the Conduct of Young Persons in Private Life* (Anon 1739). Voir, pour tout ceci, l'excellente préface que Downs a placée en tête de son édition des *Familiar Letters on Important Occasions* (Londres, Routledge, 1928)

8 Cf ПОРТСЧЯ, p 93 — Richardson demanda aussi des préfaces à deux de ses « female friends », mais celles qu'elles lui proposèrent étaient « much too long and circumstantial » D'autre part, il était trop fier pour écrire une « Dedicatory Epistle » à un riche mécène, comme c'était l'habitude de l'époque (Lettre du 2 juin 1753 à Stinstra)

NOTES DU CHAPITRE VII

1 Il s'agit naturellement de *Waverley*

2 Pour toute cette étude, nous avons utilisé surtout des lettres inédites. En ce qui concerne Hill, voir aussi BREWSTER, *op cit*

3 Cf. DOWNS, p. 48

4. Cf. *Times Literary Supplement*, 16 décembre et 23 décembre 1920

5 Nous n'avons adopté qu'une partie des conclusions de F. H. WILCOX mais son article, *Prevost's translations of Richardson's Novels* (dans *University of California Publications in Modern Philology*, vol. XII, n° 5, 1927) a le premier soulevé cette importante question

6 Cf. L. M. PRICE *On the reception of Richardson in Germany* (dans *Journal of English and Germanic Philology*, janvier 1926)

7 Et non 1765 ou 1775, comme on l'a supposé. Cf. *London Magazine*, décembre 1741. Le livre est indiqué comme « Printed for T. Cooper »

8 Cf. l'excellente introduction de R. BRIMLEY JOHNSON à la réédition du pamphlet (1925), et DIGEON, *Les romans de Fielding*, p. 63. Dans le résumé de *Shamela* qu'on lira plus loin, nous nous sommes efforcé avant tout de rendre le ton de l'ouvrage. Le nom même de *Shamela* contient le mot *Shame* (honte, impudeur)

9 Cf. DIGEON, *op cit*, E. BOSDORF, *Entstehungsgeschichte von Fieldings Joseph Andrews* (Inaug. Diss., Berlin, 1908), — F. T. BLANCHARD, *Fielding the Novelist* (Yale Un. P., 1926)

NOTES DU CHAPITRE VIII

1 Il raconta tout ceci à son beau-frère Leake, dans une longue lettre que nous avons publiée intégralement dans la *Revue Anglo-Américaine* d'août 1928

2 On ignorait jusqu'ici l'existence de ce second volume que nous n'avons pu trouver nulle part. Peut-être s'en trouve-t-il un exemplaire dans quelque bibliothèque privée?

3 Tous ces détails sur la guerre entre Richardson et les pirates, sur les imitations de *Pamela*, et sur la mise en train de la continuation authentique, sont nouveaux. Nous n'avons pu trouver nulle part les fascicules de la contrefaçon de *Pamela in High Life*, qui doivent constituer de très grandes raretés bibliographiques.

4 Cf. l'*Address to the Public* imprimée à la fin du dernier volume de *Grandison*.

NOTES DU CHAPITRE IX

1 Pour tout ce qui concerne Young, cf W THOMAS, *Le poete Edward Young* (Hachette, 1901)

2 En confrontant la correspondance de Richardson avec les Memoires de Mrs Pilkington, nous avons pu constater que celle-ci avait souvent donne des entorses à la verite, et nous avons rétabli, de notre mieux, la realite des faits

3 Cf Earl of MARCH *A Duke and his Friends* (Londres, 1911)

4 N° 37 La question de la *female library* est discutée aussi dans les n°s 79, 92 et 140

5 Pour la commodite de l'exposition, nous avons préfere traiter integralement ici, d'apres des documents inédits, la question des rapports Hill-Richardson, la plus interessante en ce qui concerne *Clarisse*

6 Cf , pour les relations Carter-Richardson, Rev. Montagu PENNINGTON *A Series of Letters between Mrs Elizabeth Carter and Miss Catherine Talbot, etc* (Londres, 1808), *Memoirs of the Life of Mrs Elizabeth Carter* (2° ed Londres, 1808), et lettres inédites

7 Cf R S CRANE *A Note on Richardson's relation to French Fiction* (dans *Modern Philology*, janvier 1919)

8 La majeure partie de la Correspondance Belfour-Richardson a ete publiée par Mrs Barbauld, mais beaucoup de lettres ont été mutilées sans la moindre raison, et un contrôle très strict s'impose par exemple, Mrs Barbauld (IV, 219) a donne à peine la moitié de l'importante lettre du 15 decembre 1748

9 Lettre inédite de Richardson à Lady Bradshaigh, 23 mai 1758.

10 Cf DOWNS, p 45

NOTES DU CHAPITRE XI

1 Lettre (ou plutôt brouillon de lettre) inedite datée du 10 mai 1748

2 Nous espérons avoir pu débrouiller ces questions fort compliquées d'editions successives, par une etude minutieuse des annonces des journaux de l'époque

3 Cf *Notes and Queries*, 11 août 1877

4 Cf POETZSCH, p 94

5 Cf TUCKERMAN, *A History of English Prose Fiction*

6 Pour tout ce qui concerne Johnson, voir les notes de sa biographie par BOSWELL, et les ouvrages de G B HILL *Johnsonian Miscellanies* (Oxford, 1897) et *Letters of Johnson* (Oxford, 1892).

7 Sur Mrs Montagu, voir HUCHON *Mrs Montagu and her friends*
Sur Lady Mary Wortley Montagu, voir ses *Letters* (Everyman's Library) et Lewis MELVILLE *Lady Mary Wortley Montagu*

8 Lettres publiées en partie par BARBAULD, fevrier 1753

NOTES DU CHAPITRE XII

1 En plaçant cette conversation en 1750, nous avons résumé les principaux événements de la vie de Richardson pendant la composition de *Clarisse* et pendant la lente élaboration de *Grandison*. Les expressions, parfois bizarres et affectées, que l'on trouve dans le monologue de Samuel, sont toutes empruntées à ses lettres.

2 Ce *leit-motiv* du *Diary* de Pepys nous paraît parfaitement convenir à Richardson.

3 Cf THOMSON, p. 71.

4 Cf sur tout ceci *The Posthumous Works of Mrs Chapone*, 2 vol., Londres, 1807.

5 L'expression « *sweet linnet* » est d'Edwards. Richardson l'adopta avec empressement.

6 Nous n'avons pu trouver ce volume, que, seul des biographes de Richardson, Dobson (p. 102) a eu entre les mains. Il est bizarre que ce volume n'ait été annoncé dans aucun des journaux du temps ; nous avons supposé un moment que le livre avait été « *privately printed* », mais les phrases de la préface que cite Dobson prouvent le contraire. Evidemment, Richardson ne s'intéressa guère au livre, qui n'eut qu'un succès médiocre.

7. Sur les rapports Fielding-Richardson, voir les excellents articles de Dixon, *Revue Germanique*, 1920.

8 Les principaux portraits de Richardson sont : 1° Celui de Highmore, peint en 1750, dont nous parlons ici, et que nous reproduisons en frontispice, 2° Un autre portrait, peint quelques années plus tard par le même Highmore, et qui représente Richardson grêssé, vieilli, tenant à la main gauche un de ses romans, et

debout contre son fauteuil, dans le bras duquel est encastrée son écriture. On trouvera une reproduction de ce portrait en frontispice chez THOMSON, et, si l'on va à Londres, au Stationers' Hall, à côté d'un portrait de Mrs Richardson, 3^e. Un portrait, œuvre de Mason Chamberlin (spécialiste de portraits, mort en 1787) et donné à Onslow il représente Richardson assis, jambes croisées, près d'une table chargée de papiers et d'écritures, et devant une fenêtre ouverte donnant sur son jardin de Parson's Green. Il tient sur son genou une planchette sur laquelle il écrit une lettre. Le portrait est fort intéressant, mais visiblement flatte. Il a été gravé par Scriven et reproduit par le Rev Edward MANGIN en tête de son édition des Œuvres de Richardson (19 vol., Londres, 1844). — Il existe aussi un médaillon de Richardson, grave pour la 4^e édition de *Clarissa* d'après les portraits de Highmore, — un portrait entièrement fantaisiste, par Bernigeroth, en frontispice de la traduction allemande de *Grandison*, en 1759, etc.

9 Cf. Norman PEARSON *Society Sketches in the Eighteenth Century* (Londres, 1911). L'anecdote est mal datée dans ce livre.

10 On trouvera une reproduction de ce dessin chez Mrs BARBAULD et chez THOMSON.

11. Cf. DORAN. *London in the Jacobite Times* (2 vol., Londres, 1877).

12. Cf. SYDNEY *England and the English in the Eighteenth Century* (Londres, n. d.).

NOTES DU CHAPITRE XIII

- 1 Cf. BARBAULD, *op cit* vol V, lettre du 24 janvier 1751
 - 2 Cf *Notes and Queries*, 7 janvier 1911
 - 3 Cf Lettre inédite du 25 septembre 1753.
 - 4 Cf *Letters from Lady Mary Wortley Montagu*, éd Everyman, Introductory Anecdotes
 - 5 Voir, pour tout ceci, *A Series of Letters between Mrs E Carter and Miss C Talbot*, etc (*op cit*)
 6. Lettre inedite non datée (probablement de l'été 1752)
 - 7 Correspondance inedite entre Richardson et Miss Westcombe, surtout les lettres du 7 novembre 1751, 23 novembre 1751, 3 juillet 1752, 6 juillet 1752, 28 août 1752, 20 juillet 1753 23 juillet 1753
 - 8 Nous avons surtout utilise des lettres medites qui s'echelonnent entre le 4 novembre 1753 et le 22 mars 1754 Quelques-unes de ces lettres atteignent 16 pages d'ecriture serrée
 - 9 Correspondance inedite entre Richardson et Edwards, du 23 décembre 1751 au 5 avril 1754
 - 10 C'est ce dessin que Downs a reproduit en tête de son *Richardson*
 11. Richardson à Lady Bradshaigh, 8 février 1754 (inédit)
 - 12 Richardson à Lady Bradshaigh, 19 septembre 1753 (inédit)
 - 13 Richardson à Edwards, 31 mars 1753 (inédit)
 - 14 Richardson à Lady Bradshaigh, 12 novembre 1753 et 8 décembre 1753 James Leake *Junior* à Richardson, 30 janvier 1754
-

NOTES DU CHAPITRE XV

1 Le billet, précieusement garde par Richardson, est date du 2 mai 1754

2 Cf lettre de Lady Bradshaigh, 25 septembre 1753, et *Cornhill Magazine*, janvier 1868.

3 Billets du 1^{er} juin 1753, 10 mars et 12 juin 1754 (Chauncy), 1^{er} août 1753 (Birkbeck), 9 novembre 1753 (Harris), 12 novembre 1753 (Ann Allen), etc

4 « Quand Byron devoile ses torts — Et à genoux implore miséricorde — Quand Clémentine soupire ses malheurs — Nous en avons pitié et les sentons aussi » Ces documents sont inédits pour la plupart

5 Cf 13 mars 1754 Extract from Mrs Berkeley's Letter to the Lady at the Deanery

6 Cf *The Autobiography and Correspondence of Mary Granville, Mrs Delany*, edited by Lady LLANOVER, lettres échelonnées entre le 9 décembre 1753 et le 28 juin 1754

7 Correspondance (inédite) entre Richardson et les Chapone, 26 novembre 1753 au 8 juin 1754

8 Lettres inédites du 23 juin, 6 juillet, 16 août, 18 août, 25 septembre et 1^{er} novembre 1753

9 Tous ces documents (inédits) ont été soigneusement conservés et classés par Richardson

10 Cf lettre à Lady Bradshaigh du 30 mai 1754

11 Pour cette question de la piraterie irlandaise, voir en plus

des documents imprimés par Richardson A. S. COLLINS, *Authorship in the Days of Johnson* (Londres, 1927), *The Library*, octobre 1901 (article cité), et correspondance entre Richardson et Sarah Westcombe.

12 Cf BLANCHARD, *op cit* et correspondance de Richardson

NOTES DU CHAPITRE XVI

1. Pour ce qui concerne les relations entre Richardson et Smollett, consulter E S NOYES - *Letters of T Smollett*, Harvard University Press, 1926

2 L'encre ayant pâli, les biographes indiscrets peuvent aujourd'hui lire la phrase ou le mot original

3 Nous avons utilisé, pour tout ceci, les lettres inédites écrites par Richardson à la fin de sa vie

4 Cf Sir William FORBES *An Account of the Life and Writings of James Beattie* (Edimbourg, 1806), I, 38

5. Pour tout ceci, voir surtout les lettres à Lady Bradshaigh du 17 décembre 1755, du 22 mars et du 6 mai 1756 (inédites)

6 On trouvera les lettres principales dans le recueil de Mrs BARBAULD

7 Cf l'excellent livre de W THOMAS *Le Poète Edward Young* (Paris, 1901)

NOTES DU CHAPITRE XVII

1 Cf *Revue Anglo-Américaine*, février 1929

1 bis Le poème de Mrs Bennet, sœur de Bridgen (futur époux de Patty Richardson), parut dans *Dodsley's Collection* (1763) sous le titre *Upon an Alcove now at Parson's Green*. Il se compose de 8 strophes

« Here the soul-harr'wing genius orm'd
His Pamela's enchanting story'
And here divine Clarissa died
A martyr to our sex's glory » etc

2 Nous avons pu reconstituer le détail de ces relations en faisant divers recoupements dans leur correspondance (inedite en grande partie) conservée au South Kensington Museum.

3 Cf THOMSON, *op cit.*, pp 98 et s

NOTES DU CHAPITRE XVIII

1 Cf *Revue Anglo-Américaine*, juin 1930

2 Cf lettre à Mrs Chapone (inedite), mal datee dans la collection de South Kensington Le contenu (maladie de Patty, mariage de Polly, etc.) permet de la rapporter a l'annee 1756

3 C'est dans ce paquet que nous avons puise, pour reconstituer point par point cette curieuse histoire, qui montre si bien le veritable caractere de Richardson — La plupart des autres recits faits dans ce chapitre ont ete tires des lettres inedites conservees au British Museum (relations avec Miss Meades, Duncombe, mort de Richardson, etc)

4 BUNYAN, *The Pilgrim's Progress*

5. On trouvera le testament de Richardson dans *Notes and Queries*, 28 octobre 1922, et celui de Mrs Richardson dans le numéro du 25 novembre

INDEX

A

Addison, 12, 53, 54, 55, 177, 327, 421
 Adams (Parson), 140
Address to the Public, etc, 392
Adventurer, 417
 Alembert (D'), 410
 Allen, 115, 153, 281, 370, 427
 Allington (Martha), 13, 24
 Aminta, 343
 Amnon, 45
 Anchersen, 119
 Anderson (Dr), 35
 Andrews, 77 et suiv, 93, 120, 133 et suiv, 149, 159 et suiv.
Answer to the Letter, etc, 275
Anti-Pamela, 123, 125, 126
Arcadie 58, 72
 Argens (Marquis d'), 379.
 Argyll, 46, 380
 Arioste, 49
 Aristote, 48
 Arnaud, 433
 Arnold, 82, 84, 92
 Aubert de la Chesnaye-Desbois, 117, 118, 126

B

B (Monsieur), 77, 78 et suiv, 109, 112, 124 et suiv, 156 et suiv., 384
 Bacon (Ecrivain), 39
 Bacon (Libraire), 167
 Bagenhall, 354

Bailey, 62, 291, 468, 471
 Baker, 29
 Baldwin, 403
 Balzac, 56
 Banks (Miss), 316-7
 Barbauld (Mrs), 464.
 Baretti, 325, 371.
 Barlow, 159.
 Barnes (Betty) 215 et suiv.
 Bartas (Du), 49
 Bartlett, 355, 357
 Barwell, 62
 Bath, 67, 153, 315, 389, 427 et suiv, 434
 Baxter, 46
 Beattie, 408
 Beauchamp, 361.
 Beauford (Duc de), 305
 Beaumont (Mrs), 23, 345, 359 et suiv, 400
 Behn (Mrs), 56
 Belford, 226 et suiv
 Belfour — cf Bradshaigh (Lady).
 Bellario, 277 et suiv
 Belton, 193, 230, 233, 248, 285.
 Belvedere, 335, 343, 361 et suiv
 Bennett, 183, 427
 Benoist, 116.
 Bentley, 378
 Bere (Julian), 343.
 Berkeley, 46, 374
 Bernigeroth, 395
 Berthon, 418
 Bertrand, 121, 146, 153.
 Bettenham, 36

Betterton, 28
 Betty (Lady), 216 et suiv.
 Bevis (Mrs), 238 et suiv
 Bevis de Hampton, 7.
Bible, 7, 44 et suiv
Bibliothèque britannique, 118
Bibliothèque raisonnée, 274
 Billy, 160 et suiv
 Birch (Rev Th) 37, 269, 470
 Birkbeck, 343, 370.
 Bishop, 389 et suiv
 Blackwall, 46
 Blakeney, 422
 Boccage (Du), 284
 Bodmer, 119
 Bouleau, 49,
 Boissy, 118
 Bolingbroke, 47, 420
 Bowyer, 34, 399
 Boyle, 58
 Bradshaigh (Lady), 23, 200 et suiv ,
 259 et suiv , 285, 301 et suiv ,
 306 et suiv , 320, 326, 328, 334 et
 suiv , 342 et suiv , 348-9, 369 et
 suiv , 380, 382, 386, 393, 399 et
 suiv , 405 et suiv , 413 et suiv ,
 426 et suiv , 435, 440 et suiv ,
 468, 471
 Bradshaigh (Sir Roger), 208 et suiv ,
 269, 302, 334, 442
 Brand (Rev), 247 et suiv
 Brawn, 149
 Breval, 39
 Bridge House, 3
 Bridgen, 2, 472 et suiv
British Magazine, 398
 Brockes, 304
 Buck, 39
 Brown (Rev), 150
 Brown (Tom), 57
 Browne, 46
 Budgell, 34
 Bull (Miss), 296
 Bunyan, 73, 128, 179, 469
 Burman, 62
 Burne-Jones, 478
 Burnell, 426
 Burnet, 47
 Burrrough, 34

Butler, 51
 Byfleet, 3
 Byrom, 111, 271
 Byron (Harriet), élaboration, 323 —
 portrait et rôle, 350 et suiv

C

C (Comtesse de), 157
 Cameron (Dr), 320
 Campbell (Harry), 104-5, 471
 Campbell (John), 47, 414
Candid Examination, etc , 384
 Carte, 35
 Carter (Miss E), 165, 194-5, 258, 265,
 297-8, 306, 329 et suiv , 343 et
 suiv , 376, 400, 411-2, 417, 431, 444,
 468
 Carteret (Miss), 296, 448
Case of Samuel, etc., 391
 Catholiques, 359 et suiv , 381, 422.
 Cave, 29, 34, 59, 274, 291, 306, 393
 Cave Underhill, 28.
 Celis, 343
 Chamberlin, 416
 Chambers, 39
Champion, 132
 Chandler, 443 et suiv , 151, 155
 Channing, 196
 Chapman, 70
 Chapone (Père), 376, 438 et suiv
 Chapone (Fils), 291, 438, 449
 Chapone (Mère), 109, 282, 295, 300,
 330, 376, 427, 438 et suiv , 460, 468
 Chapone (Kitty), 295, 434, 438 et
 suiv
 Chapone (Sally), 295, 434, 438 et
 suiv , 445-6
 Charles-Edouard, 318-9
 Charlotte (Lady), 227 et suiv , 255 et
 suiv
 Charterhouse, 24
 Chaucer, 50, 420
 Chauncy, 204, 207, 343, 370.
 Cheale, 176, 437
 Chesterfield (Comte de), 118, 372.
 Chetwood, 109
 Cheyne, 41, 120, 154, 172-3, 189
 Chrétiens, 469.

Chudleigh (Miss), 316-7
 Churchill, 33
 Cibber, 132, 189, 197, 291-2, 310-1, 316, 317, 326, 339, 369 et suiv, 447
 Cæron, 48
 Clairault, 117
Classe, élaboration, 173 — publication, 197 — analyse, 211 — publication, 257 — rééditions, 260 — critiques louangeuses, 261 — enthousiasme, 264 — critiques acerbes, 279 — accueil à l'étranger, 283 — publication des Méditations de Clarisse, 305 — critiques de Beattie, 408
 Clément, 396
 Clémentine, élaboration, 324, 334 et suiv, 338, — rôle, 358 et suiv
 Cleomira, 190
 Cobham, 3
 Colbrand, 87 et suiv, 113
Collection of Sentiments, 401
 Collego, 5
 Collet (Miss), 448
 Collier (J.), 53
 Collier (Miss), 206, 265 et suiv, 275, 295, 377, 418, 447
 Collyer (Mrs), 264
 Colman, 409
 Colwell, 4
 Congreve, 54
Conjectures on Original, etc, 421
 Conybeare (Dr), 261, 411
 Cooper, 124, 279
 Corneille, 343.
 Corney House, 39
Correspondance de R, 404 et suiv, 473
Correspondance littéraire, 283, 396
 Cotton, 51
Country Journal, 100, 147
 Courteville, 109
 Coventry (Lady), 305
 Cowley, 39, 49, 50, 297
 Crane, 469
 Crang, 344
 Crébillon, 118
Critical Remarks, etc, 384
 Crowther, 472

D

Daily Journal, 34
Daily Gazetteer, 34, 38, 399
Daily Post, 147
 Danby, 356
 Dance, 112
 Darnford, 95 et suiv, 143, 156 et suiv
 Davenant, 51
 Davers (Jack), 95, 112, 159, 162 et suiv
 Davers (Lady), 78 et suiv, 91 et suiv, 112, 122, 150
 De Castelnau, 34
 Deffand (Du), 118
 De Foe, 3, 4, 6, 29, 37, 46, 57, 165, 179, 323
 De Freval, 75, 117, 284, 307, 322-3, 396
 Delany (Mrs), 72, 109, 176, 199, 260, 264, 295, 298, 325, 328-9, 375, 417, 445-6, 454
 Delany (Pat), 34, 46, 63, 110, 171, 268, 328, 370, 471
 Deloney, 57
 De Lormel, 284
 Denham, 51
 De Quincey, 12
 Derbyshire, 1, 2, 5 et suiv, 8, 36
 Desfontaines, 118
 De Thou, 34
 Devey, 111
 Dewes (Mrs), 109, 260, 262, 291, 295, 310, 328-9, 417, 445-6, 454
 Diderot, 396
 Didon, 203
 Ditcher, 429, 472-3
 Dodd, 46, 131, 139
 Doddridge, 417, 437
 Dodsley, 347, 401
 Doleman, 228
 Donnellan (Mrs), 266, 295-6, 305, 327-8, 345, 417, 434, 445-6, 471
 Dorcas, 229 et suiv, 241 et suiv
 Douglas, 463
 Dowse, 383
 Dryden, 28, 48, 50, 421
Dublin Spy, 390

Duck, 51, 154
 Duel, 323, 328, 337, 340-1, 354, 399
 Duncombe (John), 298, 338, 414,
 420, 425, 450
 Duncombe (W.), 59, 298, 315, 341,
 372, 375, 398, 455
 Dutton (Miss), 289, 296, 447
 Dyson, 62

E

Echlin (Lady), 303, 378, 393, 399.
 403, 443 et suiv., 471
 Edwards, 262 et suiv., 265, 267 et
 suiv., 290, 305, 314, 318, 339 et suiv.,
 346, 348, 400 et suiv., 414, 418 et
 suiv., 422, 426, 430, 433 et suiv., 448
 Eisen, 284
 Ellis, 107
 Elphinston, 420
 Elvira, 343.
 Esope, 48, 66-67, 105
 Eusebius, 122
 Exshaw, 389

F

Familiar Letters, 67 et suiv
 Farrer (Miss), 419
 Faucourt, 114
 Faulkner, 168, 259, 388 et suiv
 Fenton, 53
 Fenwick, 350 et suiv
 Fielding (H.), 123, 131 et suiv., 198,
 205, 271, 273, 306 et suiv., 384, 395,
 409, 417
 Fielding (S.), 264, 290, 295, 306 et
 suiv., 377, 417, 445
 Fitzgerald (J.), 344
 Fleet-Street, 19 et suiv
 Fleetwood, 46, 300
 Fletcher, 52
 Fontenelle, 118
 Formey, 410.
 Fowler, 351
 Français (Auteurs), 49
 Français (Romans), 57 et suiv
 Frasi, 317
 Fréron, 118

Fretchville, 231.
 Frith, 22
 Fulford, 107
 Fulham, 65, 172, 425, 429

G

Gainsborough, 70, 165
 Garrick, 113, 270, 312, 317
 Gay, 53
 Gellert, 119, 286, 394, 406, 410
General Advertiser, 147.
 Genlis (De), 473
 Gent, 33
Gentleman's Magazine, 29, 36, 50,
 71, 106, 273, 306, 373, 384, 393
 Gibbon, 394
 Gibson (Miss), 276 et suiv
 Glanvill, 46
 Gloucester (Evêque de), 290.
 Glover, 51.
 Godfrey, 96 et suiv., 163
 Goethe, 120, 211
 Goldoni, 304, 408, 410
 Goldsmith, 411
Goodville (History of Sir Ch.), 346
 Goodwin, 98, 163
 Gordon, 36, 152
 Goshing, 62, 470
 Gottsched, 119, 304, 411
 Graham, 262, 268, 437
 Grainger (Miss), 343, 448
 Grammont, 48
Grandison, élaboration, 322 — pro-
 blèmes posés par le sujet, 325 —
 demande de collaboration, 342 —
 conclusion, 343 — publication,
 346 — analyse, 350 — louanges,
 369 — critiques, 378 — piraterie,
 388 — succès à l'étranger, 394
 Grandison (Caroline), 355 et suiv
 Grandison (Charlotte), 329, 334,
 342 et suiv., 352 et suiv., 375 et
 suiv., 379
 Grandison (Sir Charles), élaboration,
 324, 326 — rôle, 352 et suiv
 Grandison (Everard), 355
 Granville, 446
 Gravelot, 116

Graves, 112, 427
 Gray, 270, 372, 419
Gray's Inn Journal, 393
 Greene, 58
 Grenvil, 193
 Greville, 333, 350 et suiv., 363 et
 suiv., 370, 374, 384
 Grimm, 283, 396, 419
Guardian, 56
 Guillaume d'Orange, 6
 Gunning (Miss), 296
 Guy de Warwick, 7

H

Hall (Miss), 377
 Haller, 274 et suiv., 283, 286, 395
 Hallowes (Mrs), 318
 Hampstead, 237 et suiv., 264, 447
 Hannah, 214 et suiv., 227, 244
 Hanover lace, 442
 Harcourt (Lord), 317
 Hardinge, 172
 Hardy, 12
 Harlingen, 394
 Harlowe (Arabella), 185, 212 et suiv.
 Harlowe (James), 182, 211 et suiv.
 Harlowe (John et Antony), 212 et suiv.
 Harlowe (Mr et Mrs), 176 et suiv.,
 212 et suiv., 276
 Harns, 370
 Harper, 62, 291
 Harriet, cf Byron
 Harris (Acteur), 28
 Harris (Rev.), 39, 266, 290, 343, 420
 Hatsell, 62
 Hawes, 347, 401
 Hayman, 116
 Haywood (Mrs), 56, 72, 114, 127,
 264, 418
 Hazelrig, cf Heslridge
 Hazlitt, 189
 Heberden, 451, 468-9
Héloise et Abailard, 56
 Herbert, 150.
 Hermes, 396
 Herring, 59, 375
 Hervey (Lord), 132
 Hervey (Mrs), 217 et suiv.

Hervey (Rev.), 310-4
 Heslridge, 70, 124, 165
 Heyhn, 189
 Heywood, 52
 Hickman 190, 215 et suiv., 266, 278,
 322, 334
 Highmore (J.), 7, 13, 116, 189 et
 suiv., 198, 204, 207 et suiv., 265,
 308, 416, 469
 Highmore (S.), 189, 206, 265, 297 et
 suiv., 302, 316, 331 et suiv., 341,
 405, 419, 427, 449 et suiv., 465-6
 Hildesley, 269, 290, 374, 393, 419,
 437, 443, 468
 Hill (Aaron), 34, 37 et suiv., 48, 51,
 63, 74, 102 et suiv., 110, 115, 118,
 120, 130, 146, 152 et suiv., 169 et
 suiv., 180 et suiv., 199, 288 et
 suiv., 304, 312
 Hill (Astræa), 102 et suiv., 187 et
 suiv., 305, 307, 312
 Hill (Gilbert), 312.
 Hill (Minerva), 102 et suiv., 187 et
 suiv., 307, 312, 403
 Hill (Urania), 102 et suiv., 187 et
 suiv., 272, 301, 307, 312, 347
History of Grandison spiritualized,
 386
 Hitch, 347, 401
 Hogarth, 115, 320, 385, 416
 Hoharst, 286
 Homère, 48
 Honoria, 343
 Hooke, 48
 Horace, 49
 Howe (Miss), 183, 188, 211 et suiv.,
 323 et suiv.
 Howlatson, 62
 Huggonson, 127
 Hughes, 55
 Hull, 399.
 Hume, 47, 420.
 Hurd, 111, 381, 419

I

Incendie, 345
 Inett, 46
 Ipéca, 235

Irlandais (pirates), 167 347 388 et
suiv
Islington, 18
Italiens (auteurs), 49

J

Jacobite Journal, 198
Jacques II, 6
Jalousie, 161 et suiv
Jarvis, 195
Jefferies, 384
Jennens, 63
Jervis, 78 et suiv, 133 et suiv, 146
et suiv, 156 et suiv
Jervois (Miss), 355, 357
Jewkes, 83 et suiv, 112, 133 et suiv,
150, 156 et suiv
Jézabel, 45
Job, 5, 45, 63, 305
Jobson, 296, 418
Jodrell, 206, 295-6, 424, 450
Johnson (Ch), 53
Johnson (S), 262, 271, 291, 305, 347,
320, 371, 402, 421, 430, 464, 472
Johnson (Mrs) — Cf Hill (Urania)
Jones, 111
Joseph Andrews 140 et suiv
Journal Britannique, 273
Juvénal, 49

K

Kaiser 451
Kelly, 143 et suiv, 155
Kennicott, 434, 437
Kenrick, 409
Kildare, 176
Killingbeck, 389
Klopstock, 285-6, 394, 451

L

La Bruyère, 10
La Chaussée, 118
La Fayette (M^{me} de), 58
Lambard (Lady), 392
Lambert (de), 56
La Mottraye, 39

Lane (E), 4
Langley, 31
Langton, 414
Latins (auteurs), 49
Laurana, 361, 367-8
Law, 53
Leake (Elizabeth, *senior*), 31
Leake (James), 31, 62, 71, 111, 146,
154, 173, 209, 257, 296, 305, 315,
347, 401, 427 et suiv, 432, 434,
439, 441
Leake (Jemmy), 31, 209
Leake (John), 31
Leake (Mrs), 313
Lee, 53 191
Lee (Miss), 192
Le Fèvre, 62, 465
Leman, 216 et suiv, 285
Lennox (Mrs), 295, 413
Lenclos (de), 56
Lesage, 57
L'Estrange, 47, 48, 56, 66
Lettre sur Pamela, 126
Lewen, 221, 249
Lillo, 53
Lincoln (Lady) 317
Lindsley 62, 313
Lintot, 412, 434, 471-2
Literary Repository, 399
Lobb (père), 110, 290
Lobb (fils), 110, 374, 384, 437
Locke, 25, 28, 47, 163, 300
Lodde, 119
Loftus, 375, 422, 438
Loggan, 317
London Daily Post, 147, 151
London Magazine, 257
Long, 193
Longman, 80 et suiv
Lovelace, 175 et suiv, 200 et suiv,
212 et suiv, 259 et suiv, 265 et
suiv, 277 et suiv
Lovelace (Richard), 22, 32, 49, 175
Lovick (Mrs), 245, 252
Lowe, 172, 261, 265, 268, 279
Lowther, 361
Lucain, 196
Lucas, 111
Lussan (de), 398

Luxborough (Lady), 377
 Lyly, 58
 Lyne, 114
 Lyttleton, 198, 306, 317, 372, 409

M

M (Lord), 242 et suiv
 Mabel, 243
 Macro, 381
 Magdalen House, 443
 Main, 347-8, 391, 393
 Maitland, 33
 Malédiction, 229
 Mallet, 104, 166
 Mandeville, 46
 Manley (Mrs), 56
 Marescotti, 362-3
 Mariage, 232
 Marivaux, 59-60, 114, 130, 419
 Marmontel, 397, 410
 Marsh, 39
 Martial, 196
 Masqué (bal), 159, 352
 Massinger, 174
 Masters, 371
 Matthews, 18
 Maty, 273
 Mauclerc, 304
 Mauvillon (Eléazar de), 127
 Maxwell, 53
 Meades (Miss), 445
Méditations, 305
 Mennell, 231
 Meredith (R), 351
Mérope, 312
 Méthodistes, 423
 Michaslis, 286
 Middleton (Conyers), 48, 132
 Millar, 42, 62, 206, 207, 257, 295,
 305, 401, 415-6, 431, 485, 471
 Milton, 34, 39, 50, 121, 358, 420
 Monmouth, 2, 5, 6
 Monod, 397
 Montagu (Lady M W), 123, 282,
 323, 378 et suiv.
 Montagu (Mrs), 109, 282, 328, 409,
 446
Monthly Magazine, 340, 408.

Moodie (Mrs), 473
 Moore (E), 270, 279
 Moore (Mrs), 237, 241
 Moore (Rev), 266, 269
 Moraviens, 287, 411
 Morden, 203, 215 et suiv , 248 et
 suiv
 Morgan, 39, 192, 269
 Morley, 166
 Mouhy, 59, 114
 Mowbray, 230
 Mulso (E), 298, 341
 Mulso (J père), 341
 Mulso (J fils), 298
 Mulso (Miss H), 110, 265, 298 et suiv ,
 302-3, 330 et suiv , 341 et suiv ,
 345, 377, 398, 419, 427, 429 et
 suiv , 437, 449
 Mulso (Th), 298, 308, 449
 Murphy, 393
 Murray, 157
 Musaus, 395
 Mythologie, 49

N

Nairne, 122, 431
Nanine, 304, 410
 Nash (Beau), 316-7
 Nelson, 46
 Newbery, 398
 Newcomb, 373
 Nichols, 39J
 Norden, 39
 Norfolk (Duchesse de), 317
 Norris, 49
 North-End, 64, 170, 294 et suiv ,
 *24, 478
 Norton (Mrs), 217, 227, 232, 244, 249,
 et suiv , 282, 310
Nouvelles Littéraires, 283
Nut-brown Maid, 277, 438-9

O

Ogilvie, 408
 Old England, 307
 Oldham (Mrs), 355
 Oldmixon, 39, 47

Oliver, 133, 139, 432, 451
 Olivia, 345, 358 et suiv
 Onslow (A), 28, 33, 62, 66, 199, 269,
 314 et suiv , 421, 427, 432, 436
 Onslow (G), 62, 269
 Orban (Miss), 355
 Orme, 334, 350 et suiv
 Orrery, 57, 269, 372, 392.
 Osborn, 62, 66, 67, 71, 100, 117, 122,
 144, 257, 264, 291, 305
 Otway, 53, 191

P

Paice, 435
 Painter, 57
 Palmer (Mrs), 443
Pamela, sources, 16, 70 — analyse,
 77 — publication, 100 — louanges,
 101 — adaptations théâtrales, 112
 — rééditions, 115 — succès à
 l'étranger, 117 — critiques, 120
 — parodies, 131 — continuations,
 143 — imitations, 304 384 — édi-
 tion définitive, 408
Pamela Censured, 130
Pamela in High Life, 146 et suiv
 Papisme, 381, 422
 Parry, 123
 Parson's Green, 425, 479
 Parthenissa, 58
 Partington (Miss), 230
 Pasquer, 284
Paths of Virtue, etc , 403
 Payne, 27
 Peckard, 420
 Peele, 62, 291
 Pembroke (Comtesse de), 302
 Pendarves, cf Delany (Mrs)
 Pennington (Miss), 448
 Perry, 48
 Peterborough, 174
 Philaretos, 108, 130, 198
 Philips, 53
 Phillips (Sir R), 474
 Philoclæa, 343
 Philo-Pandæas, 107
 Philo-Pamela, 108
 Pilkington, 171 et suiv , 197-8, 310
 et suiv

Piozzi (Mrs), 431
 Pitt, 347
Plain Dealer, 34, 37, 56
 Plaistow, 42, 170
 Pline, 297
 Plumer, 279, 384 et suiv
 Pococke, 48
 Pollexfen, 334, 351 et suiv , 369
 Polly, 230 et suiv , 261
 Pomfret, 51
 Poole (Mrs), 289, 295
 Pope, 34, 38, 48, 49, 50-51, 71, 111,
 120, 153, 170, 176, 195, 284, 288,
 420-1
 Porretta (Famille), 335, 358 et suiv
 Portland (Duchesse de), 123, 281,
 378
 Povey, 128 et suiv
 Powis (Lord), 317
 Pratt, 424
 Prescott (Miss), 296, 298, 341, 448-9
 Prévost, 59, 117, 284, 373, 396
 Prior, 4, 51, 275, 277
Prompter, 37, 56
 Psalmenazar, 153
Public Advertiser, 383
 Puffendorf, 300
 Punt, 117

R

Rabelais, 49
 Racine (Louis), 420
Rambler, 291, 305
 Ramsay, 48
 Ranelagh, 65
 Rapin, 47, 48, 381
 Rawlins (Miss), 237
 Reeves, 300 et suiv
 Reich, 394, 406, 465
Religieuse Portugaise, 56
Remarks on Clarissa, 275
 Reynolds, 271
 Richard, 344
 Richardson (Ann), 5
 Richardson (Anne, dite Nancy), 7,
 32, 61, 293, 313, 428, 432, 434, 438,
 469, 471 et suiv
 Richardson (Benjamin), 7, 31, 62,
 313

- Richardson (El sœur), 5
 Richardson (El fille), 32
 Richardson (El nièce), 62, 313
 Richardson (El 2^e nièce), 62
 Richardson (John, fils), 25
 Richardson (John, neveu), 62, 313
 Richardson (Katherine), 62, 313
 Richardson (Martha), 25
 Richardson (Martha, nièce), 62, 313
 Richardson (Martha, dite Patty), 32, 61, 206, 293, 427, 429, 434, 439, 442, 451, 453, 469, 471 et suiv
 Richardson (Mary, sœur), 5
 Richardson (Mary dite Polly), 32, 61, 294, 389, 427 et suiv, 434, 442, 448
 Richardson (Mrs, mère), 10, 43
 Richardson (Mrs, née Wilde), cf Wilde (Martha)
 Richardson (Mrs, née Leake), 31 et suiv, 62, 73, 76, 257, 288 et suiv, 301, 321, 344, 413 et suiv, 426, 428 et suiv, 437, 467, 471 et suiv
 Richardson (Samuel, père), 4 et suiv, 30
 Richardson (Samuel) — naissance, 1, 7 — ancêtres, 3 — enfance, 7 — apprentissage, 13 — établissement, 18 — mariage, 22 — remariage, 31 — travaux professionnels, 33 — amitié pour Hull, 37 — santé, 40 — culture, 44 — devient écrivain, 66 — continue *Pamela*, 145 — charités, 169 — élabora *Clarisse*, 173 — son portrait par lui-même 205 — publie *Clarisse*, 257 — répond aux objections, 274 — sa vie en 1751, 288 — rééditions et travaux littéraires, 304 — son portrait par Highmore, 308 — sa charité, 310 — excursions, 316 — élabora *Grandison*, 322 — communique *Grandison* à ses amis, 369 — justifie ses héros, 382 — lutte contre les pirates, 388 — derniers travaux littéraires, 398 — arrange sa correspondance, 404 — agrandit son imprimerie, 412 — chargé d'honneurs, 416 — conseiller littéraire, 419 — se fixe à Parson's Green, 425 — voyages, 434 — relations, 437 — deuil, 453, — déboires, 454 — dernières joies, 464 — santé chancelante, 467 — mort, 469 — souvenirs, 473
 Richardson (Samuel, enfants), 25, 32
 Richardson (Sarah, sœur), 5
 Richardson (Sarah, dite Sally), 33, 61, 293, 313, 428, 471 et suiv
 Richardson (Sir Thomas), 2
 Richardson (Susanna), 62, 313, 473
 Richardson (Thomas Verrin), 32
 Richardson (William, frère), 7, 31, 32, 62, 453
 Richardson (William, neveu), 62, 413, 453, 470 et suiv,
 Richardson (William, fils), 25, 31
 Richmond, 315
 Richmond (Duc de), 35, 176
 Righton (Miss), 448
 Rivington 36, 47, 62, 67, 71 100, 121, 207, 257, 305, 347, 401, 470
 Roberts, 128
 Robinson (Jacob), 113, 275.
 Robinson (Sir Thomas), 309
 Rochester, 123, 174
 Roe (Sir Thomas), 35 et suiv, 67
Romeo et Juliette, 267
 Rosebud, 216 et suiv
 Rosine (Miss), 449
 Rousseau, 211, 410, 419
 Rowe, 52, 53, 174
 Rowe (Mrs), 56
 Rowlinson, 56
 Ruth, 45
- S
- Sack, 465
 Saint-Botolph, 4 et suiv
 Saint-Bride, 21 et suiv, 481
 Saint-Pierre (de), 118
 Salisbury (évêque de), 268, 347
 Salisbury Court, 28, 480
 Sally, 230 et suiv, 261, 285
 salmon, 39
 Salmon (Mrs), 20
 Sandford, 28, 446

Sarah (Lady), 216 et suiv
 Saül, 45
 Saunders, 389
 Saunders (Sir E.), 425
 Scarron, 51
 Schwabe, 394
 Scott (Mrs Sarah), 264
 Scott (W.), 101
 Scudamore, cf Westcomb
 Scudéry (De), 58
 Secker (Th.), 290, 296, 314, 329, 335, 427, 437
 Selby, 350 et suiv
 Sénèque, 47
 Sévigné (De), 56
 Shaftesbury, 2, 5, 46
 Shakespeare, 7, 52, 196, 272, 324, 372, 409, 421
Shamela, 131 et suiv
 Sharp, 46
 Sharpe (J.), 62, 291, 467
 Shenstone, 112, 378
 Sheridan, 445
 Sherlock, 46
 Sherwood, 65, 424
 Shurley (Mrs), 342, 350, 364
 Shirley (Wm), 414-5.
 Shotbolt, 432
 Sidney, 58
 Silvester, 456 et suiv.
 Sinclair, 197, 230 et suiv
 Skelton, 259 et suiv., 268, 313-4, 326, 393, 399, 411, 438
 Slocock, 110, 130
 Slough, 114
 Smalley, 1
 Smith (Adam), 408
 Smith (Mrs), 245, 248
 Smith (Mrs, servante), 469, 473
 Smith (Rev R.), 190, 261, 272
 Smollett, 291, 398, 415-6
 Solmes, 185, 214 et suiv
 Sorlings (Mrs), 225
 South, 46
Spectator, 12, 17, 54 et suiv., 60, 68, 177, 190, 261, 291, 323
 Spenser, 50, 420
 Stael (De), 474
 Stanhope, 46

Stationers' Company, 416
 Steele, 29, 53 et suiv., 327
 Sterne, 419, 437
 Stunstra, 1, 10, 101, 287, 394
 Strahan, 289, 431
 Strangeways (Mrs), 442
 Stuart (Alexandre), 34
 Sturges, 70
 Suicide, 88, 375
Summers (History of Charlotte), 308,
 Sunderland, 296
 Surrey, 3
 Sutton (Miss), 296, 327, 448
 Swift, 57, 153, 393
 Swynford (Sir J.), 158, 165
 Syreène, 126 et suiv

T

Talbot (Lady), 377
 Talbot (Miss), 194, 264, 296, 306, 329, 376, 400, 434, 468, 471
 Tate, 49
Tatler, 17, 54
 Taylor, 46
Telemague, 29
 Tessé (De), 473
 Tewley, 304, 388
 Thamar, 45
 Theobald, 52
 Théophraste, 386 et suiv
 Thomson (James), 169
 Tickell, 393
 Tickletext, 133, 139
 Tillotson, 46
Tom Jones, 141, 205, 306 et suiv., 322-3, 384
 Tomlinson, 235 et suiv., 255
Tommy Pots, 8
 Toreke, 189
Tour through G B, 37
 Tourville, 230
 Towne, 471
 Townsend (Mrs), 233, 239
 Tremblement de terre, 312, 320-1.
 Truchy, 116
True Briton, 26
 Tunbridge Wells, 40, 64, 316
 Turner (Th.), 270.

U V

Universal Spectator, 29, 55
 Valguier (De), 410
 Vanderplank, 64-65, 166, 193, 296, 425
 Vesey, 18
 Villaret, 125
 Viol, 240 et suiv.
 Virgile, 48
Virgin in Eden, 129
 Virginité, 339
 Voltaire, 38, 49, 53, 284, 304

W

Waller, 51
 Walpole (H), 111, 283, 378
 Walpole (R), 309
 Waltham Forest, 26
 Walthoe, 38
 Warburton, 111, 153, 195, 208, 281
 Ward (libraire), 147, 151
 Ward (Dr), 36.
 Warton, 372
 Watts, 122, 428
 Webster, 438.
Weekly Miscellany, 71
 Wesley, 423
 Westcombe, 192-3, 206, 265, 296, 315-6, 330-1, 407, 448, 450
 Wharton, 174
Whig Examiner, 56
 Whiston, 316-7
 Whitefield, 134, 321

Wieland, 395
 Wilde (Allington), 13, 24, 471
 Wilde (John), 13 et suiv., 24, 31
 Will, 237
 Wilde (Martha), 13, 24, 30, 470
 Williams (Rev.), 82, 84 et suiv., 104, 112, 134 et suiv., 158
 Williams (Anna), 285, 287, 292, 371-2
 Wilmot, 457
 Wilson, 352 et suiv. — (Peter), 389
 Windus, 42
 Winhelm (Von), 451
 Winwood, 23
 Wood, 147
 Woodlall, 33, 140
 Woodhurst (Mrs), 442
 Woodward, 111, 147
 Wren, 22
 Wright, 31
 Wyerley, 190, 200
 Wynken de Worde, 34

Y Z

Yeates, 62
 Yorke, 269.
 Young (Caroline), 110
 Young (Edward), 7, 10, 63, 123, 169, 189, 191 et suiv., 199, 267 et suiv., 281, 290, 298, 314, 317-8, 340 et suiv., 411, 420 et suiv., 428, 432
 • et suiv., 464, 471
 Yver, 117
 Zinzendorff, 411.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVERTISSEMENT	VI
INTRODUCTION AUX ÉTUDES RICHARDSONIENNES	VIII
CHAPITRE PREMIER	
Le petit Samuel, ou l'enfant modele	I
CHAPITRE II	
Les succes d'un maître-imprimeur, ou les epreuves d'un pere de famille	18
CHAPITRE III	
Le prince des artisans, ou l'ami fidèle	30
CHAPITRE IV	
Le liseur infatigable, ou l'autodidacte de génie	44
CHAPITRE V	
L'homme de bien, ou le romancier de genie	61
CHAPITRE VI	
Histoire de la Virginité de Pamela Andrews	77

CHAPITRE VII

Chœurs de bienheureux, et hurlements de damnes	100
--	-----

CHAPITRE VIII

A continuateur, continuateur et demi, ou Pamela, épouse modèle	143
---	-----

CHAPITRE IX

Naissance de la bienheureuse Clarisse, vierge et martyre.	169
---	-----

CHAPITRE X

Histoire de la Virginité de Miss Clarisse Harlowe	211
---	-----

CHAPITRE XI

La sainte au milieu des Chrétiens, et la martyre jetée aux fauves	257
--	-----

CHAPITRE XII

Pause pour mieux repartir	288
---------------------------	-----

CHAPITRE XIII

Naissance du Phoenix	322
----------------------	-----

CHAPITRE XIV

Histoire de la Virginité de Sir Charles Grandison	350
---	-----

CHAPITRE XV

Cris d'enthousiasme et crises de jalousie	369
---	-----

CHAPITRE XVI

Soleil couchant (fin de la carrière littéraire)	398
---	-----

TABLE DES MATIÈRES

521

CHAPITRE XVII

Le patriarche de Parson's Green

424

CHAPITRE XVIII

Dernières stations dans la « Vallée de Larmes »

453

ÉPILOGUE, PÈLERINAGES RICHARDSONIENS

477

NOTES

485

INDEX

507

TABLE DES MATIÈRES

519